Sommaire

Christian Bourgois éditeur

Jon Fosse, trad. Jean-Baptiste Coursaud, *L'Autre nom*, *Septologie I – II* 5

Editions Des femmes – Antoinette Fouque

Alina Nelega, trad. Florica Courriol, *Comme si de rien n'était* 49

Simona Sora, trad. Florica Courriol, *Complaisance* 115

Felicia Gordon, trad. Danièle Faugeras, *Constance Pascal (1877 – 1937), une pionnière de la psychiatrie française* 149

Antoinette Fouque, *Géni(t)alité, féminologie IV* 229

Maria Climent Huguet, trad. Carmen Fernandez Montava, *Gina* 253

Luba Yakymtchouk, trad. Iryna Dmytrychyn et Agathe Bonin, *Les Abricots du Donbass* 297

Catherine Weinzaepflen, *Ismaëla* 334

Editions de la Table ronde

Joseph Ponthus, *A la ligne, feuillets d'usine* 372

Charles Salles, *Alain Pacadis, face B* 401

Michel Bernard, *Le Bon cœur* 442

David Park, trad. Cécile Arnaud, *Voyage en territoire inconnu* 479

Editions du Faubourg

Emmanuelle Heidsieck, *Il faut y aller maintenant* 516

Florian Forestier, *Mes labyrinthes, vivre avec la différence* 530

Editions du Rouergue

Marine Carteron, *Pallas, dans le vent de Troie* 543

Editions Hors d'atteinte

Bruno Le Dantec, *Et mon père un oiseau ?* 568

Catherine Laurent, *La possibilité d'un enfant* 595

Margaux Mazellier, *Marseille trop puissante, 50 ans de féminisme dans la ville la plus rebelle de France* 625

Editions Kontr

Dogan Yarici, trad. Sylvain Cavaillès, *Hodan, les tables abandonnées 1* 658

Editions La volte

Philippe Curval, *Tronche Balthazar* 698

Editions Macula

Mustapha Benfodil, *Alger, journal intense* 729

Margot et Rudolf Wittkower, trad. Daniel Arasse, *Les Enfants de Saturne, psychologie et comportement des artistes de l'Antiquité à la Révolution française* 743

Editions Philippe Rey

Paolo Nori, trad. Nathalie Bauer et Paul Lequesne, *Ça saigne encore, l'incroyable vie de Fiodor Mikhaïlovitch Dostoïevski* 768

Kiyémis, *Et, refleurir* 789

Vincent Fortier, *Les racines secondaires* 818

Meredith Hall, trad. Laurence Richard, *Plus grands que le monde* 847

Editions Talents hauts

Anne Thiollier, *Lumière du matin* 886

Editions Théâtrales

Elemawusi Agbedjidji, *La chute infinie des soleils* 901

Editions Tristram

Denis Infante, *Rousse, ou les beaux habitants de l'univers* 922

Le Papillon rouge éditeur

Audrey Marty, *Le destin fabuleux de Jane Dieulafoy, de Toulouse à Persépolis, l'aventure au féminin* 930

Danièle Henky, *Maria Borrély, La vie d'une femme éblouie* 953

P.O.L

Marie Darrieussecq, *Fabriquer une femme* 978

Célia Houdart, *Les Fleurs sauvages* 999

Nathalie Azoulai, *Python* 1018

Tropismes éditions

Muharem Bazdulj, trad. Zivko Vlahovic, *Le concert* 1041

371345HGR_NOM_CC2019_PC.indd 1 25/08/2021 13:57:52

371345HGR_NOM_CC2019_PC.indd 2 25/08/2021 13:57:52

L'AUTRE NOM

371345HGR_NOM_CC2019_PC.indd 3 25/08/2021 13:57:52

371345HGR_NOM_CC2019_PC.indd 4 25/08/2021 13:57:52

JON FOSSE

L'AUTRE NOM

Septologie I-II

Traduit du néo-norvégien
par Jean-Baptiste Coursaud

CHRISTIAN BOURGOIS ÉDITEUR ◊

371345HGR_NOM_CC2019_PC.indd 5 25/08/2021 13:57:52

Titre original :
Det andre namnet – Septologien I-II

Les deux citations à la page 293, *« so wäre auch "Gott" nicht, daß Gott "Gott" ist, dafür bin ich die Ursache »* et *« wäre ich nicht, so wäre Gott nicht "Gott" »*, signifient respectivement *« "Dieu" ne serait pas non plus. Que Dieu soit "Dieu", j'en suis une cause »* et *« si je n'étais pas, Dieu ne serait pas "Dieu" »*. Elles sont une traduction en français de Jeanne Ancelet-Hustache, *in* : *Sermons 31-59*, Le Seuil, Paris, 1978 – *N.d.T.*

Cette traduction a été publiée avec l'aide financière de NORLA, Norwegian Literature Abroad.

© Jon Fosse, Det Norske Samlaget, Oslo, 2019
© Christian Bourgois éditeur, 2021,
pour la traduction française

ISBN : 978-2-267-04471-3

(…) et je lui donnerai un caillou blanc.
Sur ce caillou est écrit un nom nouveau
que personne ne connaît,
si ce n'est celui qui le reçoit.

Apocalypse

Dona nobis pacem.

Agnus Dei

371345HGR_NOM_CC2019_PC.indd 7 25/08/2021 13:57:52

Pour Anna

371345HGR_NOM_CC2019_PC.indd 9 25/08/2021 13:57:52

371345HGR_NOM_CC2019_PC.indd 10 25/08/2021 13:57:52

I

371345HGR_NOM_CC2019_PC.indd 11 25/08/2021 13:57:52

371345HGR_NOM_CC2019_PC.indd 12 25/08/2021 13:57:52

Et je me vois debout face à l'image avec ses deux traits, un marron et un violet, qui se croisent dans le milieu, une image oblongue, je me vois la regarder, et je vois que j'ai peint les traits avec une grande lenteur, avec une épaisseur dans la peinture, qui a coulé, la couleur se mélange à l'endroit où se croisent la petite ligne violette et la marron, avant de couler vers le bas, et je pense que ce n'est pas un tableau, mais en même temps l'image est telle qu'elle doit être, elle est terminée, il n'y a rien à ajouter, je pense, et je dois m'en débarrasser, je ne veux plus l'avoir sur le chevalet, je ne veux plus la voir, je pense, et je pense qu'on est aujourd'hui lundi, que je dois la remiser avec les autres tableaux sur lesquels je travaille en ce moment mais que je n'ai pas encore terminés, ceux que j'ai posés entre la porte de la chambre et la porte du couloir, inclinés châssis apparent, sous le crochet du portemanteau auquel est suspendue ma sacoche en cuir marron, dans laquelle se trouvent mon carnet de croquis et mon crayon de bois, et je regarde les deux piles de tableaux terminés inclinés

371345HGR_NOM_CC2019_PC.indd 13 25/08/2021 13:57:52

contre le mur tout près de la porte de la cuisine, j'ai déjà une dizaine de tableaux terminés et quatre ou cinq petits, environ, quatorze en tout, rangés dans leurs piles respectives les uns à côté des autres tout près de la porte de la cuisine, la plupart plus ou moins carrés, comme ils disent, je pense, même si je peins parfois aussi des images longues et étroites, telle l'image rectangulaire avec les deux traits qui se croisent, comme ils disent, mais cette image je ne veux pas l'inclure dans ma prochaine exposition car en fait je ne l'aime pas, peut-être que ce n'est pas du tout un tableau, juste deux traits, peut-être même que je veux la garder pour moi et que je ne veux pas la vendre ? puisqu'il existe des tableaux que je veux garder pour moi et que je ne veux pas vendre, et peut-être aussi que cette image fait partie de ceux-là bien que je ne l'aime pas en tant que peinture ? oui, bien qu'elle puisse être qualifiée de peinture ratée, peut-être que je veux la garder pour moi ? d'ailleurs je ne sais pas pourquoi je veux la garder pour moi avec les autres tableaux dont je ne peux me débarrasser et que j'ai rangés au grenier dans l'une des deux chambres mansardées, ou peut-être, oui, peut-être qu'Åsleik veut le tableau ? oui, peut-être qu'il le veut pour l'offrir ensuite à la Sœur ? car chaque année, pendant la période de l'Avent, je lui donne une de mes peintures qu'il offre ensuite à la Sœur, en cadeau de Noël, en échange de quoi il me donne de la viande, du poisson, du bois et d'autres choses, oui, et nous ne devons pas oublier que c'est aussi lui qui déblaie pour moi la neige dans la cour pendant l'hiver, comme il dit, Åsleik, oui, ça aussi c'est lui, et quand je lui dis à quel

371345HGR_NOM_CC2019_PC.indd 14 25/08/2021 13:57:52

prix telle peinture a été vendue à Bjørgvin, oui, là il dit, Åsleik, qu'il trouve ça abracadabrant que des gens acceptent de payer autant pour un tableau, oui, que ces gens doivent être pleins aux as, et quand je dis que je comprends s'il trouve que c'est beaucoup d'argent, parce que je le comprends en effet, là il dit, Åsleik, que si c'est le cas alors il fait une très bonne affaire et que dans ces conditions il offre chaque année à la Sœur un cadeau de Noël beaucoup trop cher, il dit, Åsleik, et je dis oui oui, et le silence retombe, et je dis qu'il m'arrive de lui glisser deux ou trois billets pour les côtes d'agneau fumées, pour la viande fumée, pour le poisson séché, pour le bois de chauffage, pour le déblaiement de la neige, oui, de temps en temps un sac de provisions achetées à Bjørgvin quand je vais y faire des courses, je dis, et là il dit, Åsleik, un peu gêné, que c'est vrai, que c'est ce que je fais, qu'il faut être juste, il dit, Åsleik, et là je pense que je n'aurais pas dû le dire, car il ne veut pas que je lui donne de l'argent ou d'autres choses en échange, mais du moment où j'estime que j'en ai suffisamment, où je m'en sors bien dans la vie, alors qu'il est quasiment sans le sou, oui, là, je lui glisse deux ou trois billets, en douce et en hâte, et nous feignons de ne pas nous en rendre compte, et j'agis pareil quand je vais faire mes courses à Bjørgvin, j'achète aussi des petites choses pour lui, je pense, car si je gagne peu d'argent, oui, alors il ne gagne quasiment rien comparé à moi, je pense, et je regarde les piles de peintures terminées, inclinées châssis apparent, des châssis fabriqués par mes soins, chaque tableau ayant son titre en propre, chaque châssis étant

371345HGR_NOM_CC2019_PC.indd 15 25/08/2021 13:57:53

revêtu d'une épaisse couche de peinture à l'huile noire sur le montant supérieur, et le tableau le plus proche de moi que je regarde en ce moment s'intitule Et les vagues frappent leur quelque chose, oui, les titres sont importants pour moi, ils sont une partie du tableau, et je revêts toujours d'une épaisse couche de peinture à l'huile noire le montant supérieur du châssis, et je fabrique moi-même mes châssis, je l'ai toujours fait et le ferai aussi longtemps que je peindrai, je pense, et je pense que cela fait sans doute trop de tableaux pour une seule exposition, tant pis, je les emporterai en totalité et les confierai à la Galleri Beyer, et Beyer n'aura qu'à décider lui-même s'il en range certains dans la pièce attenante à la galerie en tant que telle, la Banque, comme il surnomme cette pièce où il stocke les tableaux qui ne sont pas exposés, je pense, et je retourne regarder le tableau avec les deux traits qui se croisent, tous les deux peints avec une épaisseur, avec un empâtement, comme ils disent, et la peinture à l'huile a un peu coulé, et la couleur est devenue si curieuse à l'endroit où les deux traits se croisent, une belle couleur sans nom, comme c'est souvent le cas, car bien sûr il ne peut pas exister de nom pour le nombre incalculable de couleurs qui existent, je pense, et je m'écarte de l'image, je me place à quelques mètres, je reste debout face à l'image, je regarde l'image, j'éteins la lumière, je reste debout face à l'image, je regarde l'image, dans le noir, car il fait déjà noir dehors, à cette époque de l'année il fait déjà nuit, ou presque nuit, il fait nuit presque tout le temps, je pense, et je regarde l'image, mes yeux commencent à s'habituer à l'obscurité, et je vois les

371345HGR_NOM_CC2019_PC.indd 16 25/08/2021 13:57:53

traits, je les vois se croiser, je vois qu'il y a beaucoup de lumière dans le tableau, oui, beaucoup de lumière invisible, et là, oui, là, c'est peut-être une peinture, quand même, peut-être, je pense, et je ne veux plus regarder l'image, je pense, mais je reste debout face à l'image, je regarde l'image, quand même, et là il faut que j'arrête, je pense, et je regarde la table ronde près de la fenêtre, la table ronde avec ses deux chaises, et j'étais assis sur l'une, sur celle de gauche, j'y étais assis et y suis toujours assis, alors que Ales était toujours assise sur celle de droite, oui, du moins quand elle vivait encore, puisqu'elle est morte beaucoup trop jeune et je ne veux pas y penser, et ma sœur Alida, elle aussi elle est morte beaucoup trop jeune et je ne veux pas y penser non plus, je pense, et je me vois assis sur ma chaise où je regarde le point que je regarde toujours, en direction de la mer de Sygnesjøen, ma ligne de mire, là où la cime du pin au bas de la maison doit se retrouver au centre de la vitre du milieu dans la fenêtre, au centre du battant droit, puisque la fenêtre a deux battants, qui s'ouvrent tous les deux, qui sont chacun divisés en trois vitres, et c'est au centre du battant droit que la cime du pin doit se retrouver, et je me vois assis sur la chaise où je regarde les vagues, et je me vois rejoindre ma voiture garée devant la Galleri Beyer, vêtu de mon long manteau noir, avec en bandoulière ma sacoche en cuir marron, je sors à l'instant du café Kaffistova, étant donné qu'aujourd'hui je n'avais pas grand appétit j'ai fini comme cela m'arrive souvent par ne pas prendre de plat chaud mais une simple tartine, un smörrebröd de viande hachée et d'oignons poêlés, et

371345HGR_NOM_CC2019_PC.indd 17 25/08/2021 13:57:53

là il se fait tard, j'ai acheté à Bjørgvin tout ce dont j'avais besoin, il est grand temps pour moi de rentrer à Dylgja, j'ai une longue route devant moi, malgré tout, je pense, et je monte dans la voiture, je pose ma sacoche en cuir marron sur le siège passager, je démarre la voiture, je quitte Bjørgvin en empruntant la route que Beyer m'a appris autrefois à utiliser, oui, un jour il m'a appris quelle route emprunter pour rejoindre Bjørgvin puis en repartir, il m'a appris quelle route emprunter pour rejoindre la Galleri Beyer puis en repartir dans le sens inverse, je pense, et je sors de Bjørgvin, et je glisse dans ce bon assoupissement qu'apporte la conduite, et je vois que je m'apprête à passer devant l'immeuble où habite Asle, à Skutevika, au bord de la mer, avec le petit ponton qui s'avance dans l'eau, et je vois Asle couché sur le canapé, il tremble, il tremble de tous ses membres, est-ce que ce tremblement ne pourrait pas enfin s'arrêter ? pense Asle, et il pense qu'hier soir il est resté couché sur le canapé où il s'est endormi car il n'avait la force ni de se lever ni de se déshabiller ni d'aller dans son lit, et le chien, Brage, même le chien il n'a pas eu la force de le faire sortir, donc il doit sacrément avoir envie de faire ses besoins, pense Asle, et là il doit arrêter de trembler autant, car il tremble de tous ses membres, pas seulement des mains, pense Asle, et il pense aussi qu'il doit se mettre debout, aller à la cuisine, boire un peu d'eau-de-vie pour que les tremblements s'arrêtent enfin, car hier soir il ne s'est ni déshabillé ni couché dans son lit, non, il est resté couché sur le canapé où il s'est endormi pour cuver sa cuite, pense Asle, et là il est toujours couché sur le

371345HGR_NOM_CC2019_PC.indd 18 25/08/2021 13:57:53

canapé, il regarde droit devant lui, et son corps tremble, il tremble et n'en finit pas de trembler, pense Asle, et tout est, oui, qu'est-ce que c'est ? un vide, un néant, une distance ? oui, oui peut-être, oui, peut-être une distance, pense Asle, mais là il doit à tout prix boire un peu d'eau-de-vie pour que les tremblements les plus insupportables s'arrêtent enfin, pense Asle, et ensuite, ensuite il sortira, ensuite il ira dans la mer, oui, pense Asle, la seule chose qu'il veuille, la seule chose qu'il désire c'est s'en aller, disparaître, comme sœur Alida a disparu alors qu'elle n'était qu'une enfant, elle était dans son lit et elle était morte, Sœur, pense Asle, comme le garçon des voisins a disparu lui aussi, celui qui s'appelait Bård, celui qui est tombé dans la mer, il est tombé du bateau que possédait son père, il ne savait pas nager, il n'a pas réussi à remonter dans le bateau, il n'a pas réussi à regagner le rivage et il est mort, pense Asle, et il pense qu'il doit se donner du mal, se mettre debout, se diriger vers la cuisine, se verser un verre d'eau-de-vie bien tassé pour que les tremblements s'arrêtent un peu, et ensuite il parcourra le logement, il éteindra les lumières, il vérifiera dans chaque pièce du logement que tout est bien rangé, et ensuite il sortira du logement, il refermera la porte à clé, il descendra au bord de l'eau, il s'avancera dans la mer, il continuera de s'avancer dans la mer, pense Asle, et il tourne cette pensée dans sa tête, il la tourne et la retourne, et c'est la seule pensée qu'il parvient à formuler, la pensée qu'il va s'avancer dans la mer, pense Asle, la pensée qu'il va disparaître dans la mer, dans le néant des vagues, pense Asle, et la pensée tourne

371345HGR_NOM_CC2019_PC.indd 19 25/08/2021 13:57:53

et retourne dans sa tête, la pensée ne s'arrête pas de tourner, elle continue de tourner, car seule cette pensée, cette seule pensée, a de la présence en elle, le reste, tout le reste, est une distance vide, une proximité vide, non, rien n'est vide, mais il y a quand même un vide béant dans ces ténèbres, et les autres pensées qu'il essaie de formuler il ne parvient pas à les formuler jusqu'au bout, elles sont trop lourdes, même la pensée qu'il doit lever un bras lui apparaît trop lourde, et il sent qu'il tremble, bien qu'il ne bouge pas il tremble de tous ses membres, mais d'abord pourquoi ne supporte-t-il pas la pensée de devoir se lever ? de devoir lever une main ? et pourquoi la seule pensée qu'il parvienne à formuler est celle d'aller dans l'eau ? il veut boire suffisamment pour que les tremblements s'arrêtent, et ensuite il éteindra la lumière du logement, peut-être qu'il rangera le logement, si ça devait être nécessaire, car tout doit être bien rangé avant qu'il s'en aille, pense Asle, et il pense aussi qu'il aurait dû écrire un mot au Petit, au Grand puisqu'il est grand désormais, oui, ça fait longtemps qu'il est grand, qu'il est adulte, lui qui habite désormais là-bas, à Oslo, ou peut-être qu'il aurait pu lui téléphoner ? sauf que ni le Petit ni lui n'aiment trop parler au téléphone, pense Asle, ou peut-être qu'il aurait dû écrire une lettre à Liv ? ils ont été mariés pendant plusieurs années, mais ça remonte à si longtemps qu'il n'y a plus de sentiments désagréables entre eux, car il ne peut tout de même pas s'en aller sans avoir fait ses adieux, ça ne lui semble pas correct, mais l'autre femme à qui il a été marié, Siv, il n'a pas la force de penser à elle, elle l'a

371345HGR_NOM_CC2019_PC.indd 20 25/08/2021 13:57:53

quitté en emmenant le Petit Dernier et la Fille, du jour au lendemain elle l'a quitté, oui, pas un instant il n'avait formulé dans sa tête la pensée qu'ils allaient se séparer lorsqu'elle lui a dit qu'elle en avait assez, qu'elle emmenait le Petit Dernier et la Fille, qu'elle le quittait, elle avait déjà trouvé un autre logement pour eux, a-t-elle dit, et il n'a rien compris, pense Asle, et le Petit Dernier et la Fille venaient chez lui tous les quinze jours, du moins pendant un temps, pense Asle, du moins jusqu'à ce que Siv se trouve un autre homme, qu'elle parte s'installer dans un endroit quelconque du Trøndelag en emmenant le Petit Dernier et la Fille, qu'elle rejoigne ce nouvel homme qu'elle s'est trouvé, elle a emmené les enfants, elle est partie, et il s'est retrouvé seul, tout seul, et Siv a exigé de l'argent, par courrier, pour ceci et pour cela, et quoi qu'elle exige il a toujours payé, aussi vrai qu'il avait de l'argent, pense Asle, mais pourquoi penser à ça ? pense Asle, c'est de l'histoire ancienne, et tout est bien rangé, tout est préparé, les ustensiles de peinture sont à leur place sur la table, les tableaux sont empilés, châssis apparent, les pinceaux sont nettoyés, rincés à la térébenthine, disposés à la suite les uns des autres, alignés en fonction de leur taille, les tubes de peinture sont également disposés à la suite les uns des autres, alignés en fonction du volume qu'ils contiennent encore, chaque bouchon est bien refermé, le chevalet est vide, tout est bien rangé, bien à sa place, bien en ordre, il est couché sur le canapé et il tremble, il ne pense à rien, il tremble uniquement, et il pense à nouveau qu'il va se lever, qu'il va refermer la porte derrière lui, qu'il va sortir, qu'il va descendre

371345HGR_NOM_CC2019_PC.indd 21 25/08/2021 13:57:53

au bord de l'eau, qu'il va entrer dans la mer, qu'il va s'avancer dans la mer, qu'il va marcher jusqu'à ce que les vagues déferlent sur lui et qu'il disparaisse dans la mer, et il y pense encore et encore, car sinon il n'y a rien, il n'y a que les ténèbres du néant, qui de temps en temps, brusquement, fusent en lui comme un éclair, et là, oui, là il est rempli d'une sorte de bonheur, et il pense alors qu'un néant vide existe peut-être quelque part, une lumière vide, et si seulement tout pouvait être comme ça ? pense Asle, une lumière vide, et si seulement un endroit comme ça pouvait exister ? dans sa vacuité, dans son éclatante vacuité ? dans son néant ? pense Asle, et pendant qu'il pense à un endroit comme ça, qui bien sûr n'est pas un endroit, il tombe dans une espèce de sommeil qui n'est pas un sommeil, mais un mouvement corporel dans lequel il n'est pas en mouvement, dans lequel il est immobile avec ses tremblements, oui, bien qu'il tremble tout le temps tout est lourd, et dans un endroit, au creux de cette grande lourdeur, il y a cette lumière d'une incroyable légèreté, oui, comme une foi, pense Asle, et je le vois couché dans sa salle de séjour, ou dans son atelier, ou quel que soit le nom qu'il faille employer pour qualifier cette pièce, je pense, et il est couché sur un canapé calé sous les fenêtres qui donnent sur la mer, placé devant une table basse sur laquelle se trouvent des carnets de croquis et des crayons de bois, tout est extrêmement bien rangé, bien aligné, c'est sa pièce, la pièce d'Asle, ça et rien d'autre, je pense, et tout est bien en ordre dans la pièce, et une grande toile est inclinée contre le mur, tableau face au mur et châssis apparent, et je

371345HGR_NOM_CC2019_PC.indd 22 25/08/2021 13:57:53

vois qu'Asle a peint Obscurité lumineuse en lettres noires sur le haut du châssis, donc c'est le titre du tableau, je pense, et je vois un rouleau de toiles entreposé dans un coin, et je vois un tas de montants pour fabriquer les châssis entreposé dans un autre coin, et je vois Asle couché sur le canapé, il tremble de tous ses membres, et il pense qu'il a besoin d'un peu d'eau-de-vie pour que ces tremblements s'arrêtent enfin, et il finit par s'asseoir, et il pense assis sur le canapé qu'il a en tout cas besoin d'une cigarette, mais il tremble tellement qu'il ne réussit pas à s'en rouler une, donc il doit se rabattre sur le paquet de cigarettes classiques posé sur la table basse, et il réussit à sortir une cigarette du paquet, à la porter à sa bouche, à sortir une boîte d'allumettes de la poche de son pantalon, à gratter l'allumette, à allumer à grand-peine sa cigarette, et il tire quelques bonnes bouffées, et il pense qu'il ne va pas ôter la cigarette de sa bouche, la cendre n'aura qu'à dégringoler, et là il a grand besoin d'un verre d'eau-de-vie, pense Asle, et il tremble et n'en finit pas de trembler, et il réussit à remettre la boîte d'allumettes dans la poche de son pantalon, et il se penche sur le cendrier posé sur la table basse, et il crache la cigarette dans le cendrier, et je roule vers le nord, et je pense que j'aurais dû m'arrêter chez Asle, que j'aurais dû passer le voir, je n'aurais pas dû passer devant son logement à Skutevika sans m'arrêter, mais si c'est vraiment ce qu'il veut alors je ne peux l'empêcher ni de descendre au bord de l'eau ni de s'avancer dans la mer, si c'est ce qu'il veut, je pense, et je roule vers le nord, et je me vois debout face à l'image avec les deux traits qui

371345HGR_NOM_CC2019_PC.indd 23 25/08/2021 13:57:53

se croisent, je me vois la regarder, et je me vois aller à la cuisine de ma vieille maison, car c'est une vieille maison et une vieille cuisine, et je vois que tout est à sa place, je vois que le plan de travail est propre et que la table de la cuisine est propre, tout est propre et net, comme cela doit l'être, et je me vois entrer dans la salle de bains, allumer la lumière, et là aussi tout est rangé et net, le lavabo est propre, les toilettes sont propres, et je me vois me mettre devant le miroir, et je vois mes cheveux fins et gris, ma barbe naissante et grise, et je passe une main dans mes cheveux, je retire l'élastique noir qui retient mes cheveux en haut de la nuque, mes cheveux retombent fins et gris sur mes épaules, sur ma poitrine, je passe mes doigts dans mes cheveux, je lisse mes cheveux derrière mes oreilles, je prends l'élastique noir, j'attache mes cheveux en haut de la nuque, je vais dans le couloir, et je vois mon manteau noir qui y est suspendu, combien de fois dans l'année ne l'y ai-je suspendu, je pense, personne ne pourra m'accuser d'acheter des vêtements neufs alors que je n'en avais pas besoin, je pense, et je vois de nombreuses écharpes suspendues à un crochet du portemanteau, et je pense que j'ai un grand nombre d'écharpes, car Ales m'offrait souvent une écharpe en cadeau de Noël ou en cadeau d'anniversaire, puisque c'est ce que je voulais, elle me demandait ce que je voulais en cadeau et je répondais la plupart du temps que je voulais une écharpe, et c'est que je recevais en cadeau, je pense, et j'entre dans la Grande Pièce, ou dans l'atelier, ou quel que soit le nom qu'il faille employer pour qualifier cette pièce, ce sont plutôt les deux, même si je qualifie

371345HGR_NOM_CC2019_PC.indd 24 25/08/2021 13:57:53

plutôt cette pièce de Grande Pièce, et je vois ma sacoche en cuir marron suspendue au crochet situé au-dessus des peintures que j'ai remisées, celles dont je ne suis pas entièrement satisfait, que j'ai posées entre la porte de la chambre et la porte du couloir, je ne sors jamais sans prendre ma sacoche en cuir marron, dans laquelle se trouvent mon carnet de croquis et mon crayon de bois, je pense, et je vois que la sacoche est à sa place habituelle sur le siège passager, et je roule vers le nord, et je pense que je suis content de rentrer chez moi, dans ma bonne vieille maison à Dylgja, et je me vois face à la table ronde près de la fenêtre, je me vois regarder la table ronde et les deux chaises vides, sur le dossier de l'une est suspendu un veston en velours noir, oui, celui que je porte en ce moment sur moi, et là, sur la chaise près du banc, c'est là que j'étais toujours assis alors qu'Ales était toujours assise sur la chaise à côté, c'était sa chaise, je pense, et je me vois à nouveau regarder l'image avec ses deux traits qui se croisent dans le milieu, je n'aime pas regarder cette image mais je ne peux pas m'empêcher de la regarder, je pense, et je roule toujours vers le nord, dans le noir, et je vois Asle assis dans son canapé, et il regarde quelque chose et il ne regarde pas quelque chose, et il tremble, il frissonne, il tremble tout le temps, il frissonne tout le temps, et il est habillé exactement comme je suis habillé, un pantalon noir et un pull, et sur le dossier de la chaise près la table basse du canapé est suspendu un veston en velours noir exactement comme celui que je porte en ce moment et que je suspends toujours à la chaise devant la table ronde, et ses cheveux

371345HGR_NOM_CC2019_PC.indd 25 25/08/2021 13:57:53

sont gris exactement comme les miens, ils sont attachés exactement comme les miens par un élastique noir en haut de la nuque, et il a une barbe naissante grise exactement comme j'ai une barbe naissante grise que je taille environ une fois par semaine, je pense, et je vois Asle assis dans son canapé, et il tremble de tous ses membres, et il lève une main légèrement devant lui, il pousse sa main légèrement sur le côté, sa main tremble, et il pense que ça a l'air d'être un peu plus facile, que ça a l'air d'aller un peu mieux, pour une raison qu'il ignore, et il pense qu'il devrait manger un morceau, mais il tremble tellement, il doit d'abord se mettre d'aplomb et boire un petit quelque chose, il pense, assis sur le canapé, et je pense que je ne peux pas laisser Asle seul dans cet état, je ne peux pas passer devant son logement à Skutevika sans m'arrêter, car il m'arrive de passer le voir, il a besoin de moi à l'heure qu'il est, mais j'ai déjà dépassé l'immeuble où habite Asle, et je n'aurais pas dû, peut-être que je devrais rebrousser chemin ? mais je suis tellement fatigué, je pense, et je roule vers le nord, et sur la colline en haut de la route j'aperçois une vieille maison marron en ruine, et je vois qu'il manque des tuiles, et c'est là qu'Ales et moi vivions autrefois, je pense, et j'ai l'impression que ça fait tellement longtemps, oui, que c'était dans une autre vie, je pense, et je passe devant la maison, et quand j'ai parcouru quelques mètres je vois l'allée qui monte à la maison, et je m'engage dans l'allée, j'arrête la voiture, je reste assis, je ne bouge pas, je ne pense pas, je ne fais rien, je reste assis dans la voiture, et je pense mais pourquoi j'ai arrêté la voiture dans l'allée ? car je ne l'ai jamais

371345HGR_NOM_CC2019_PC.indd 26 25/08/2021 13:57:53

arrêtée ici, bien que je sois passé tout un tas de fois devant chez elle, non, il faut que je rentre, j'aurais mieux fait de passer voir Asle, mais maintenant c'est trop tard, je pense, et je reste assis dans la voiture, et je pense que je devrais faire une prière, je pense à ceux qui se qualifient de chrétiens et qui estiment, ou du moins qui estimaient, qu'il est nécessaire pour le salut d'un enfant d'être baptisé, et qui en même temps estiment que Dieu est tout-puissant, mais alors pourquoi le baptême est-il nécessaire pour le salut ? Dieu ne peut-Il pas faire comme Il veut ? car dans le cas où Il est tout-puissant il en va donc de Sa volonté que certains soient baptisés et d'autres pas ? non, quelle folie de croire que le baptême est nécessaire pour le salut, non, c'est trop fort, je pense, et je sens que j'ai l'esprit plus léger à cette pensée, à la pensée de la folie qu'ont certains chrétiens d'estimer que le baptême est nécessaire pour le salut, quoi qu'il soit d'ailleurs, quelle pensée idiote, si manifestement idiote qu'on ne peut même pas en rire, car on ne peut pas rire d'une folie manifeste, pas même de la folie chez ceux qui se qualifient de chrétiens, la folie de certains de ces chrétiens, pas de tous, je pense, et je pense aussi que ceux qui pensent ainsi n'ont pas de grandes pensées sur Dieu, et je pense à Jésus, à l'amour qu'il avait pour les enfants, à ses propos comme quoi les enfants font partie du royaume de Dieu, comme quoi ils appartiennent au royaume de Dieu, c'est une pensée belle et vraie, je pense, alors pourquoi le deviennent-ils seulement par la grâce du baptême ? ceux qui appartiennent au royaume de Dieu ? je pense, et je pense aussi au baptême, au

371345HGR_NOM_CC2019_PC.indd 27 25/08/2021 13:57:53

baptême d'un enfant, et il n'y a rien à en redire, mais il est destiné aux êtres humains, pas à Dieu, car il est et peut être important pour les êtres humains, ou peut-être pour l'Église, oui, surtout pour l'Église, mais pas pour Dieu, car les enfants font déjà partie du royaume de Dieu, et on doit devenir comme eux, comme des petits enfants, pour pouvoir entrer dans le royaume de Dieu, comme cela figure dans les Écritures, je pense, et je pense que, non, là il faut que j'arrête, car je suis moi-même en train de penser comme un fou, et je pense à la folie des autres en même temps qu'il n'y a jamais de réelle clarté dans mes pensées, mes pensées ne sont pas cohérentes, car bien sûr nul n'a besoin d'être béni avec de l'eau pour être baptisé, on peut aussi se baptiser en soi-même, on peut se faire baptiser par l'esprit que l'on a en soi, par l'esprit que l'on est et que l'on a, l'esprit que l'on a eu en naissant en tant qu'être humain, je pense, et l'écrasante majorité des êtres humains, tant ceux qui ont vécu autrefois que ceux qui vivent en ce moment, sont uniquement baptisés en eux-mêmes, ils n'ont pas été bénis avec de l'eau, dans une église, par un prêtre, ils sont baptisés à travers l'esprit qu'ils ont obtenu et qu'ils ont en eux, et peut-être à travers leur relation à l'autre, une relation de plain-pied dans le sens, une relation de plain-pied avec l'esprit que le sens porte en lui, oui, que le langage porte en lui, je pense, et je pense que certains êtres humains sont baptisés, enfants ou adultes, oui, certains ont été purifiés par l'eau, par l'eau bénite, je pense, et il n'y a rien à en redire, c'est très bien en soi, mais pas plus, et le baptême de chacun, chaque baptême, je pense,

371345HGR_NOM_CC2019_PC.indd 28 25/08/2021 13:57:53

est un baptême pour tous, pour tous les êtres humains, car tous les êtres humains sont liés les uns aux autres, les vivants, les morts, les gens qui ne sont pas encore nés, et ce que fait tel être humain ne saurait d'un certain point de vue être dissocié de ce que fait tel autre être humain, je pense, oui, tout comme Jésus a vécu, est mort et a ressuscité en ne faisant qu'un avec Dieu, tel l'être humain qu'il était aussi, oui, tous les êtres humains le deviennent à leur tour, justement parce qu'ils sont des êtres humains dans le Christ, qu'ils le veuillent ou non, ils sont liés à Dieu et à Jésus-Christ, à travers le Fils de Dieu, qu'ils le sachent ou non, qu'ils y croient ou non, car certes, je pense, la chrétienté sait une chose ou deux, et Dieu sait si je me suis converti à l'Église catholique, ce que je n'aurais jamais fait si ça n'avait été pour Ales, puisque même au niveau du baptême de l'enfant je ne suis pas d'accord avec l'Église catholique, mais je n'ai jamais regretté de m'être converti, je pense, car la foi catholique m'a tellement donné, je me considère comme chrétien, oui, un peu de la même manière que je me considère comme communiste, ou en tout cas comme socialiste, je récite mon rosaire plusieurs fois par jour, je vais à la messe aussi souvent que possible, car elle aussi, oui, la messe, elle aussi a sa vérité en propre, tout comme le baptême a sa vérité en propre, oui, le baptême fait lui aussi partie de la vérité, lui aussi peut mener à, oui, peut mener à Dieu, je pense, en tout cas à Dieu tel que je l'imagine, tout comme les autres manières de penser et de croire en la vérité, tout ce qui se tourne sérieusement vers Dieu, que l'on utilise le mot de Dieu ou que l'on

371345HGR_NOM_CC2019_PC.indd 29 25/08/2021 13:57:53

soit trop malin, ou trop timide, envers la divinité inconnue pour le faire, tout mène à Dieu, donc de ce point de vue toutes les religions ne font qu'une, je pense, et de ce point de vue aussi la religion et l'art convergent, aussi parce que la Bible et la liturgie sont fiction et poésie et image, elles sont littérature et théâtre et art, elles ont leur vérité en tant que telle, car l'art a lui aussi sa vérité, je pense, mais là je dois arrêter de m'égarer dans mes pensées, je dois arrêter de penser des pensées qui n'ont pas de réelle clarté, je pense, je dois reprendre ma route vers le nord, je dois rentrer chez moi, dans ma bonne vieille maison à Dylgja, je dois arrêter de rester comme ça dans ma voiture à grelotter, je dois démarrer le moteur, je dois rentrer à Dylgja, car j'aime faire de la voiture, la conduite m'apporte un certain calme, je glisse dans un assoupissement, oui, la conduite m'apporte une certaine joie, et l'idée de rentrer chez moi, dans ma bonne vieille maison à Dylgja, m'apporte elle aussi une certaine joie, je pense, bien que je rentre en permanence dans une maison vide, maintenant qu'Ales est morte, non, ce n'est pas vrai, car même si Ales est morte depuis très longtemps elle est toujours dans la maison, je pense, et je pense que j'aurais dû avoir un chien, moi qui ai toujours aimé les chiens, et les chats aussi, mais je préférais avoir un chien, car une plus grand amitié peut s'établir avec un chien, je pense, et je l'ai si souvent pensé, mais ça ne s'est jamais fait, je n'ai jamais eu de chien, je ne sais pas vraiment pourquoi, peut-être parce qu'en fin de compte je préfère être seul avec Ales ? car même si elle est morte elle est toujours là, je pense, ou peut-être que je devrais

371345HGR_NOM_CC2019_PC.indd 30 25/08/2021 13:57:53

malgré tout réaliser ce souhait d'avoir un chien ? je pense, mais Asle a un chien, oui, il a eu un chien depuis toutes ces années, je pense, et je pense aussi que je n'aurais pas dû passer sans m'arrêter devant l'immeuble où habite Asle, il ne peut pas rester seul dans l'état où il est, si alourdi par sa propre pierre, par une pierre tremblante, par une pierre qui l'alourdit tellement qu'elle est sur le point de l'enterrer, je pense, donc je dois rebrousser chemin et retourner à Bjørgvin, je pense, je dois passer dire bonjour à Asle, je pense, car je dois l'aider à se sortir de lui-même, je pense, et je vois Asle assis sur son canapé, je le vois trembler, il tremble et n'en finit pas de trembler, et je devrais rebrousser chemin, il a besoin de moi à l'heure qu'il est, mais je suis fatigué, je voudrais tellement rentrer chez moi, je voudrais simplement rouler vers le nord et rentrer chez moi, car j'ai passé ma journée à Bjørgvin, j'ai acheté des toiles chez le Marchand de Couleurs, j'ai acheté chez le Charpentier des montants pour fabriquer des châssis, j'ai fait beaucoup de courses de nourriture, et là je veux uniquement rentrer chez moi à Dylgja, en fait je voulais rester à Bjørgvin pour assister à la première messe de la journée à l'église Saint-Paul, mais j'étais trop fatigué, mieux vaut revenir à Bjørgvin dimanche prochain pour assister à la messe, ça fait si longtemps que je n'y suis plus allé, ce serait bien de pouvoir retourner devant l'autel, ça me permettrait aussi de passer voir Asle, je pense, et je le vois assis sur son canapé, il tremble et n'en finit pas de trembler, il ne va pas bientôt sortir promener son chien ? je pense, et je vois Brage couché devant la porte du couloir, il

371345HGR_NOM_CC2019_PC.indd 31 25/08/2021 13:57:53

attend qu'Asle le sorte, et je vois Brage trottiner jusqu'au canapé, sauter sur le canapé, se coucher sur les genoux d'Asle, ne plus bouger, trembler lui aussi, et Asle n'a pas la force de bouger, il n'a même pas la force de lever la main, pas la force de dire un mot, rien que de dire un mot est au-dessus de ses forces, il est contraint de se forcer, il pense, mais là, oui, là, pour une raison quelconque, ses pensées ne font plus du surplace, ses pensées ne tournent plus indéfiniment en rond, plus maintenant, car dès que le chien est venu se coucher sur ses genoux ses pensées se sont mises en mouvement, il pense

Gentil Brage, il pense

Gentil gentil Brage, il dit

et Asle caresse avec sa main tremblante le pelage de Brage, il ébouriffe le pelage de Brage, et Asle pense, comment peut-il penser qu'il devrait aller dans la mer, car qui s'occuperait alors du chien ? comment peut-il vouloir quitter son chien ? pense Asle, et là, il tremble moins, même s'il tremble toujours un peu, son corps frissonne, je pense, et, non, je ne veux plus penser à Asle, je ne veux plus le voir comme s'il était devant moi, ses longs cheveux gris, sa barbe naissante grise, je ne veux plus penser à lui, ça ne mène nulle part de penser à lui, car il n'est qu'un parmi tant d'autres comme lui, il est seul, il n'est qu'un parmi tant d'autres seuls comme lui, il n'est qu'un peintre parmi tant d'autres, il n'est qu'un peintre parmi tant d'autres que personne ne connaît, hormis sa famille proche et des connaissances datant de l'époque où il faisait ses études, et sinon quelques collègues, il n'est ni plus ni moins qu'un peintre

371345HGR_NOM_CC2019_PC.indd 32 25/08/2021 13:57:53

parmi tant d'autres, il est un parmi des milliers, et, non, je ne veux plus penser à lui, je pense, et je pense à nouveau que j'aurais dû passer le voir, seul comme il est, amoindri comme il est, j'aurais dû m'arrêter le voir, j'aurais dû lui proposer de boire un verre ensemble, oui, il aurait pu prendre un verre de bière avec un verre d'eau-de-vie et moi j'aurais pris une tasse de café avec un peu de lait puisque je ne bois plus de bière, je ne bois plus ni bière ni vin ni eau-de-vie, puisque je suis devenu définitivement abstinent, oui, voilà ce que j'aurais dû faire, car si Asle avait bu un petit quelque chose ç'aurait été plus facile pour lui, il aurait arrêté de trembler, il aurait retrouvé son calme, si seulement Asle avait bu un petit quelque chose le poids dans son corps aurait été moindre, la pierre dans son corps aurait été plus légère, oui, sa pierre se serait peut-être déplacée un peu, peut-être même qu'elle aurait laissé entrer un peu d'air et de lumière, donc j'aurais dû l'emmener dans un endroit où il y a d'autres gens, où les gens boivent un petit quelque chose, où les gens ont de la compagnie et l'âme consolée, oui, voilà ce que j'aurais dû faire, je n'aurais pas dû passer devant son logement sans m'arrêter, j'aurais dû au contraire m'arrêter et l'emmener, oui, l'emmener dans la vie pour qu'il revive, mais j'ai continué de rouler vers le nord, comme si je n'avais aucun égard pour lui, comme si je voulais partir le plus loin possible de lui, parce que je n'y arrivais pas, parce que je n'avais ni la force ni le courage de voir Asle étendu comme ça chez lui, je pense, et je suis passé sans m'arrêter devant l'immeuble où se trouve son logement, à

371345HGR_NOM_CC2019_PC.indd 33 25/08/2021 13:57:53

Skutevika, comme si Asle était trop lourd, comme si sa douleur, ou sa souffrance, peut-être que le mot est meilleur, me poussaient à vouloir partir loin de lui, non pas parce que je ne voulais pas être avec lui mais parce que, non, je ne sais pas pourquoi, et peut-être que j'ai pensé que je risquais d'une certaine manière d'emporter sa douleur avec moi, de la traîner derrière moi, que je risquais de l'emporter loin de lui avec moi, si je continuais de rouler ? voilà en tout cas ce que je pense maintenant, comme une excuse pour être passé sans m'arrêter et ne pas être allé le voir mais au contraire avoir continué de rouler, car pourquoi je ne suis pas passé le voir ? parce que je suis lâche ? parce que je n'arrivais pas à partager sa douleur ? partager sa douleur, mais qu'est-ce que je veux dire en pensant ça ? car ce n'est qu'une façon de parler, partager la douleur, partager la souffrance, c'est une façon de parler, comme s'il était possible de partager la douleur, de partager la souffrance, je pense, et je me vois assis dans la voiture, et je regarde dehors, je regarde en direction du terrain de jeux au bas de l'allée, et il n'y a pas d'enfants, mais là-bas, oui, là-bas, une jeune femme aux longs cheveux foncés est assise sur la balançoire, et un jeune homme est assis sur un banc juste à côté de la balançoire, il a des cheveux châtains mi-longs, il porte un manteau noir, il porte une écharpe, on est en fin d'après-midi ou au début de la soirée, il regarde la jeune femme assise sur la balançoire, il porte en bandoulière une sacoche en cuir marron, elle regarde droit devant elle, on est en automne, certaines feuilles ont déjà commencé à changer de couleur, c'est la plus

371345HGR_NOM_CC2019_PC.indd 34 25/08/2021 13:57:53

formidable et la plus belle saison de l'année, je pense, et c'est sans doute encore plus beau lorsque la nuit tombe, lorsque la lumière est sur le point de s'éteindre, lorsque des pans d'obscurité se déposent dans la lumière mais qu'il fait toujours assez clair pour que je puisse voir que certaines feuilles ont perdu leur couleur verte, je pense, c'est ma saison, ça l'a toujours été, aussi loin que je me souvienne j'ai toujours préféré l'automne, je pense, et je regarde le jeune homme assis sur le banc, immobile, et il regarde droit devant lui, comme s'il ne voyait rien, et je regarde la jeune femme assise sur la balançoire, et elle aussi regarde droit devant elle, comme si elle ne regardait rien, et pourquoi sont-ils aussi immobiles ? pourquoi ils ne bougent pas ? je pense, il est assis sur le banc, elle est assise sur la balançoire, ils sont assis et ne font rien d'autre, pourquoi ils sont assis comme ça ? pourquoi ils ne se parlent pas ? pourquoi ils sont totalement immobiles, comme s'ils étaient figés dans une image ? je pense, oui, oui voilà, exactement comme dans une image, comme dans une image que je pourrais peindre, je pense, et je sais que dans cet instant précis, dans cette image précise, tout s'est fixé dans mon souvenir et n'en disparaîtra jamais, j'ai fixé dans ma mémoire tellement d'images semblables à celle-ci, des milliers, et une image semblable à celle-ci peut surgir à la faveur d'une pensée, à la faveur de quelque chose que je vois et qui y ressemble, ou bien elle surgit d'elle-même, souvent dans les moments et les lieux les plus étranges, une image, une image immobile mais qui a en elle un certain mouvement, comme si chaque image

371345HGR_NOM_CC2019_PC.indd 35 25/08/2021 13:57:53

semblable à celle-ci, chacune des milliers d'images que j'ai dans la tête, ou quel que soit l'endroit où je les ai, disait quelque chose, quelque chose sans presque aucune ambiguïté, même s'il ne sert strictement à rien de vouloir comprendre ce que dit l'image, même si je peux penser que l'image dit ceci ou cela, bien sûr que je le peux, et bien sûr que je le fais, bien sûr que je parviens à penser à ce que dit l'image en partie, mais jamais à penser à ce que dit l'image en fait, car l'image n'est pas très facile à comprendre, comme si elle n'était pas de ce monde, comme ils disent, et, oui, c'est étrange, oui, c'est presque étonnant, car elle et lui sont assis comme s'ils étaient figés dans ces images ineffables que je vois à l'intérieur de moi, bien que je la voie vraiment, il est assis sur le banc, elle est assise sur la balançoire, ils sont assis comme s'ils ne pouvaient pas bouger, comme s'ils étaient retenus par quelque chose d'invisible, et ils sont assis de cette manière depuis longtemps, semble-t-il, oui, ils sont assis comme s'ils avaient toujours été assis de cette manière, oui, tout le temps, toujours, et elle porte une jupe, une jupe violette, une jupe dont le violet s'assombrit dans cette obscurité précoce, oui, le violet vire au noir, et il porte son long manteau noir, avec en bandoulière sa sacoche en cuir marron, et ses cheveux sont châtains et mi-longs, et on ne voit pas de barbe sur son visage, et je ne peux pas rester là, je pense, et je pense qu'ils sont assis, immobiles, et je le suis moi aussi, comme eux je suis assis, immobile, et je ne peux pas rester ici, assis de cette manière, immobile dans la voiture, car les gens qui vont me dépasser vont se demander pourquoi je

371345HGR_NOM_CC2019_PC.indd 36 25/08/2021 13:57:53

suis assis de cette manière dans ma voiture, pourquoi je ne continue pas de rouler, sauf que personne ne me dépasse, mais même si quelqu'un me dépassait personne ne trouverait étrange que je me repose sur une allée qui mène à une maison, auquel cas ce seraient les deux là-bas, sur le terrain de jeux, pour peu qu'ils m'aient remarqué, mais apparemment ils ne m'ont pas remarqué, en tout cas ils n'ont pas regardé dans ma direction, alors que je suis assis dans la voiture et que la nuit tombe lentement, il fait certes encore jour, mais des pans d'obscurité pénètrent dans l'air, lentement, l'obscurité pénètre lentement dans l'air, je pense, assis dans ma voiture, et je regarde le jeune homme en manteau noir assis sur un banc, qui porte en bandoulière une sacoche en cuir marron, et je regarde la jeune femme en jupe violette assise sur une balançoire, car ils sont encore assis là-bas, immobiles, oui, comme s'ils faisaient partie intégrante d'une peinture, oui, ça aussi, mais quand je peins c'est toujours un peu comme si j'essayais de dé-peindre des images semblables à celle-ci qui se sont fixées en moi, oui, des images semblables à celle-ci, d'elle et de lui assis là-bas, oui, pour en quelque sorte me défaire d'elles, comme si j'essayais de les dé-peindre pour me déprendre d'elles, et j'ai pensé que c'est pour cette raison que je suis devenu peintre, parce que j'ai toutes ces images à l'intérieur de moi, oui, tellement d'images qu'elles sont un déplaisir, une importunité, oui, elles m'importunent à force de surgir et de ressurgir, oui, comme des visions pour ainsi dire, dans toutes sortes de moments et de lieux, et je ne peux rien y faire, tout ce que je

371345HGR_NOM_CC2019_PC.indd 37 25/08/2021 13:57:53

peux faire c'est me défaire d'elles, me déprendre d'elles en les peignant, oui, essayer de dé-peindre ces images qui se sont fixées à l'intérieur de moi, ça et rien d'autre, les peindre pour les dé-peindre, les unes après les autres, mais jamais en les peignant à l'identique, telles que je les ai vues et telles qu'elles se sont fixées à l'intérieur de moi, non, ça, je l'ai fait tant et tant de fois et je ne peins alors que ce que j'ai vu et rien de plus, et là, là je ne fais que dupliquer l'image pour ainsi dire et ça devient une mauvaise peinture et je ne me défais pas de cette image qui est fixée à l'intérieur de moi et que j'essaie de dé-peindre, non, je dois peindre cette image qui s'est fixée à l'intérieur de moi d'une façon qui permette sa dissolution et sa disparition, comme si elle devenait une part invisible et oubliée de moi-même, de ma propre image, de l'image que je suis et que j'ai, car j'en suis sûr, je n'ai qu'une image, une seule et même image, toutes les autres images, celles que je vois et qui se fixent à l'intérieur de moi et que je ne parviens pas à oublier, ont en elles quelque chose qui ressemble à l'image que j'ai à l'intérieur de moi, quelque chose d'invisible, mais quelque chose qui est ce que je vois, qui est tellement que ça se fixe à l'intérieur de moi, oui, tel que c'est dans ce que je vois, assis dans ma voiture, tandis que je regarde un jeune homme et une jeune femme assis, immobiles, qui regardent droit devant eux mais qui ne se regardent pas, qui ne se parlent pas, qui ne se regardent ni ne se parlent mais semblent appartenir l'un à l'autre, comme s'ils ne formaient qu'un, car on ne peut le voir sans elle et on ne peut la voir sans lui, ses cheveux longs à elle et

371345HGR_NOM_CC2019_PC.indd 38 25/08/2021 13:57:53

ses cheveux mi-longs à lui, on ne peut les différencier l'un de l'autre, ils sont assis l'un comme l'autre, ils sont immobiles et leur immobilité n'est pas plus étrange que mon immobilité, car je suis assis calmement dans ma voiture, je suis assis sans raison particulière, et pourquoi d'abord je suis assis de cette manière ? je pense, et je pense brusquement que je peux descendre les rejoindre, je peux sortir de la voiture, je peux purement et simplement descendre les rejoindre sur le terrain de jeux, mais ça ne se fait pas ? je pense, ils doivent pouvoir rester en paix, assis comme ils sont dans une si grande et lente paix ténue que je ne peux pas les inquiéter, ce serait une source d'inquiétude si je descendais les rejoindre, car ils sont assis si calmement, là-bas, si paisiblement, je pense, et quand on pense que je suis assis de cette manière dans ma voiture, comme si je n'avais plus le courage de rien, comme si je n'avais plus la force de rien, comme si j'étais fourbu après avoir vu Asle dans son logement au bord de la mer, à Skutevika, après avoir vu ces tremblements agiter son corps, comme si j'étais fourbu après tout ce que j'ai eu à faire à Bjørgvin, je pense, et il est temps maintenant de rentrer chez moi, dans ma bonne vieille maison à Dylgja, car ça suffit maintenant, je pense, et je regarde la jeune femme assise sur la balançoire et le jeune homme assis sur le banc, et il pense que quand il était jeune ils ont tous les ans vécu quelques semaines chez ses grands-parents à lui, chez ses grands-parents maternels, et leur maison était située tout près d'un terrain de jeux semblable à celui-ci, avec une balançoire, une banc, un trébuchet, un bac à sable, c'était

371345HGR_NOM_CC2019_PC.indd 39 25/08/2021 13:57:53

une maison en briques grises, pas très grande, le couloir avait un sol en dalles de pierre, se souvient-il, les toilettes étaient dehors, un petit cabanon en planches caché derrière la maison en briques grises, entourée de buissons, puis, à côté de la maison, de l'autre côté, il y avait un terrain de jeux, et il allait souvent au terrain de jeux, il pense, et il va peut-être le lui dire, mais peut-être aussi qu'elle s'en fiche, et ça fait maintenant tellement longtemps qu'ils sont assis de cette manière, sans rien dire, sans se parler, qu'il doit rompre le silence et dire que quand il était petit il habitait parfois tout près d'un terrain de jeux semblable à celui-ci, dans une maison en briques grises, il pense, car ils ne peuvent rester assis de cette manière indéfiniment, sans rien dire, sans se parler, il pense

Quand j'étais petit, il dit

et il la regarde

Oui, elle dit

et elle le regarde, et il y a dans sa voix un soulagement, une attente, et il reste assis sans rien dire de plus, et elle lui demande ce qu'il voulait dire

Oui, et donc quand tu étais petit ? elle dit

Oui, j'habitais de temps en temps dans une maison tout près d'un terrain de jeux presque comme celui-ci, il dit

Oui, elle dit

C'est comme si c'était le même terrain de jeux, il dit

C'est un peu bizarre, il dit

J'ai la sensation que c'est le même terrain de jeux, il dit

371345HGR_NOM_CC2019_PC.indd 40 25/08/2021 13:57:53

Sauf qu'il n'y a pas de maison en briques grises à proximité, n'est-ce pas ? elle dit

Non, bien sûr que non, ce n'est pas le même terrain de jeux, il dit

Mais tu as la sensation que si ? elle dit

Oui, il dit

et ils ne disent rien de plus, et de nouveau elle regarde droit devant elle, et de nouveau il regarde droit devant lui

C'était une petite maison, une petite maison en briques grises, il dit

et elle est assise sur la balançoire, il est assis sur le banc, ils sont immobiles, ils ne se parlent pas, et elle dit qu'il a grandi dans une petite ferme, dans une petite ferme au bord du Hordafjord, une petite ferme avec un verger, elle dit, et il dit que oui, oui c'était comme ça, il dit qu'il ne vivait que de temps en temps dans la petite maison en briques, quand il était chez les parents de sa mère, chez ses grands-parents, car ils habitaient dans une maison en briques, tout près d'un terrain de jeux comme celui-ci, il dit, et je sais que je dois dé-peindre cette image, la prochaine image à laquelle je vais m'attaquer les représentera elle et lui, je vais les dé-peindre, je vais les enchâsser en les peignant dans mon image la plus profonde, car quand je vais le faire, et si je parviens à le faire, l'image disparaîtra, elle cessera de m'importuner, elle m'apportera tranquillité et non plus intranquillité, importunité, elle cessera de me hanter, car sinon, je le sais, elle va surgir et ressurgir dans ma mémoire, mais peut-être que j'ai déjà peint cette image, ou que j'en ai peint une semblable à

371345HGR_NOM_CC2019_PC.indd 41 25/08/2021 13:57:53

celle-ci, une image à peu près semblable à ce que je vois en ce moment, auquel cas je vais devoir la dé-peindre encore une fois, je vais devoir la dé-peindre encore et encore, je pense, mais je dois continuer de rouler, je ne peux pas rester assis de cette manière dans ma voiture et regarder deux personnes qui ne savent pas que je les regarde, je pense, et un accablement s'empare de moi, un chagrin, oui, un chagrin déferle en moi, venu de nulle part, venu de toutes parts, et j'ai la sensation que ce chagrin est sur le point de m'asphyxier, comme si j'inspirais le chagrin et ne réussissais pas à l'expirer, et je croise les mains, et j'inspire profondément, et je dis intérieurement Kyrie, et j'expire lentement, et je dis intérieurement eleison, et je le répète, et je le répète encore et encore, et la respiration amplifiée par les mots m'aide à ne pas être rempli de chagrin, de peur, de peur brusque, de ce chagrin dans la peur qui s'est si brusquement emparé de moi, qui s'est rendu maître de moi, qui a transformé ce moi qui est moi en un néant minuscule, mais un néant malgré tout bien présent, solide, inébranlable, devenu plus visible dans son mouvement sans mouvement, et j'inspire profondément, et je dis intérieurement Kyrie, et j'expire lentement, et je dis intérieurement eleison, et j'inspire du plus profond de moi, et j'essaie encore de respirer du plus profond de moi, et j'inspire profondément, et je dis intérieurement Christe, et j'expire lentement, et je dis intérieurement eleison, et j'essaie de respirer de ce qui n'est qu'au plus profond de moi, de l'image qui y est et dont je ne peux rien dire, et j'essaie de respirer de ce moi qui est en moi, pour tenir le chagrin en

371345HGR_NOM_CC2019_PC.indd 42 25/08/2021 13:57:53

échec, ou tout au moins sous contrôle, afin que la peur ne puisse prendre le dessus, afin que la peur ne puisse prendre le pouvoir sur moi, et je sens ce chagrin brusque, cette peur brusque, ce chagrin et cette peur qui ont déferlé en moi s'affaiblissent tandis que je me renforce, et je pense que je suis complètement ridicule, si des gens me voyaient ils éclateraient de rire, car quand même, quand on pense que je suis assis dans une voiture garée sur une allée, que je dis intérieurement Kyrie eleison Christe eleison, c'est ridicule, c'est risible et rien d'autre, mais tant pis, qu'ils rient, car moi ça m'aide ! ça m'aide ! oui, j'ai retrouvé mon calme, et je les regarde à nouveau, elle et lui sur le terrain de jeux, et je pense qu'il est temps maintenant de rentrer chez moi, d'aller retrouver ma femme et notre enfant, ils m'attendent à la maison, mais je suis bien en route pour Dylgja ? c'est bien la route pour Dylgja ? oui, et il est grand temps de rentrer à Dylgja, bien sûr, vers où pourrais-je sinon me mettre en route ? je vais rentrer retrouver ma femme et notre enfant, non, mais où ai-je la tête ? ma femme et notre enfant, non, mais qu'est-ce que je suis en train de penser ? je pense, non, je dois rentrer à Dylgja, dans la vieille maison que j'habite, dans la vieille maison où j'habite seul, voilà la réalité, et je pense que je vais rentrer retrouver ma femme et notre enfant, et peut-être que je pense ça parce que je voudrais que ce soit ça la réalité ? que j'évite de rentrer dans une maison vide, dans une maison vide et froide ? que j'évite de rentrer retrouver ma solitude ? et ce serait à cause de ça que je pense que je vais rentrer retrouver ma femme et notre enfant, bien

371345HGR_NOM_CC2019_PC.indd 43 25/08/2021 13:57:53

que je rentre dans une maison vide, dans une maison vide et froide ? pourtant j'ai bien dû laisser un poêle allumé ? et il est quand même bon de rentrer chez moi, de rentrer dans ma bonne vieille maison, et il est tout à fait certain que je ne peux pas rester assis de cette manière dans ma voiture, sur une allée, je pense, et je regarde le terrain de jeux, et la nuit tombe encore plus, et je vois le jeune homme dans son long manteau noir, et je vois qu'il s'est levé, qu'il s'est campé derrière la jeune femme, qu'il s'empare des cordes qui retiennent le siège en bois grisonnant sur lequel elle est assise, qu'il la tire en arrière

Non, elle dit

Je ne veux pas faire de la balançoire, elle dit

Je ne suis plus une gamine, elle dit

et il lâche les cordes, et elle part vers l'avant

Non, arrête, elle dit

et elle revient en arrière

Arrête, arrête, elle dit

et il continue de la réceptionner puis de la pousser, et il pousse chaque fois plus fort, et il lui donne de plus en plus de vitesse, et elle se balance d'avant en arrière, et il pense que si elle ne veut pas faire de la balançoire elle n'a qu'à poser les pieds par terre et arrêter la balançoire, c'est tout simple et ça l'est d'autant plus qu'elle a des chaussures aux pieds, mais elle n'arrête pas la balançoire

Je ne veux pas faire de la balançoire, elle dit

Pourquoi tu as poussé la balançoire alors que je ne le voulais pas ? elle dit

Je ne te l'ai pas demandé, elle dit

371345HGR_NOM_CC2019_PC.indd 44 25/08/2021 13:57:53

Je ne t'ai pas dit que je voulais faire de la balançoire, elle dit

Je ne veux pas faire de la balançoire, elle dit

Tu me pousses comme si ça t'était égal que je le veuille ou pas, elle dit

et il continue de la réceptionner puis de la pousser, et il pense pourquoi il est en train de faire ça ? et pourquoi il la pousse chaque fois plus fort ? et il y met chaque fois plus de force, et elle s'envole à un rythme régulier, loin de lui, et elle revient à un rythme régulier, près de lui, et il la pousse encore, d'avant en arrière, d'avant en arrière

C'est pas méchant, il dit

et il la pousse de toutes ses forces, et la balançoire file à toute allure, et elle hurle, et les pans de sa jupe volent au vent, et ses cheveux foncés sont à l'horizontale derrière sa tête, et elle pousse un hurlement, oui, elle hurle qu'il doit arrêter, que ça ne lui plaît pas, qu'il doit vraiment arrêter, qu'elle a peur, qu'elle a vraiment peur car elle peut dégringoler de la balançoire, voilà ce qu'elle hurle, et elle hurle qu'il doit arrêter, que maintenant ça suffit, qu'elle ne veut plus

Arrête, elle crie

Mais pourtant tu aimes ? il dit

Non, arrête, elle dit

Tu aimes, il dit

Non, non, elle dit

Si, il dit

et elle dit non, et elle dit quand on pense qu'elle pourrait dégringoler alors qu'elle est montée si haut, et il la pousse encore, et il la pousse fort, le plus fort possible, et elle file à toute allure, et ses cheveux

371345HGR_NOM_CC2019_PC.indd 45 25/08/2021 13:57:53

foncés sont à l'horizontale derrière sa tête quand elle monte en l'air, et les pans de sa jupe volent au vent, et elle hurle, elle lâche une sorte de cri strident quand elle arrive tout en haut, elle lâche un cri encore plus perçant que le précédent, et ses cheveux foncés sont à nouveau à la verticale quand elle revient en arrière, et elle crie non, non, non ne fais pas ça, je n'aime pas ça, j'ai peur, arrête, arrête maintenant

Si, tu aimes, il dit

et quand elle revient en arrière il lui redonne de la vitesse, et elle s'élance en avant, elle file à toute allure, mais maintenant elle ne crie plus, elle s'est même mise à l'aider, quand elle est arrivée en l'air elle plie les genoux en arrière et penche son torse en arrière pour que la balançoire ait encore plus de vitesse pour revenir, et quand elle revient elle lève les pieds en avant, et quand il la pousse dans le dos elle se propulse pour ainsi dire en avant, et la vitesse augmente, et elle s'élance encore plus en avant, encore plus loin, encore plus haut, chaque fois toujours plus en avant, toujours plus loin, toujours plus haut

Plus vite, elle crie

Pousse plus fort, elle crie

Pousse le plus fort possible, elle crie

et elle est essoufflée, et elle a la voix presque enrouée à force de crier, et il pousse le plus fort possible

Oooh, elle crie

Ouiii, comme ça, elle crie

Oui, comme ça, le plus fort possible, elle crie

et il pense qu'il ne va pas arriver à pousser plus fort, il n'est pas assez costaud, il a déjà poussé de toutes ses forces, il commence à être fatigué, il pense

371345HGR_NOM_CC2019_PC.indd 46 25/08/2021 13:57:53

COMME SI DE RIEN N'ÉTAIT

Roman

Titre original : *ca și cum nimic nu s-ar fi întâmplat*
© 2019 by Editura Polirom

© 2021, *des femmes*-Antoinette Fouque pour la traduction française
33-35 rue Jacob, 75006 Paris – France
www.desfemmes.fr

2023, édition de poche

ISBN : 978-2-7210-1193-0
EAN : 9782721011930

ALINA NELEGA

COMME SI DE RIEN N'ÉTAIT

Roman

Traduit du roumain
par **Florica Courriol**

des femmes
Antoinette Fouque

NOTE DE LA TRADUCTRICE

Alina Nelega a chamboulé avec ***Comme si de rien n'était*** les habitudes littéraires roumaines par un sujet peu abordé jusque-là : l'homosexualité féminine. Placé dans un cadre historique réel et précis mais qui s'éloigne du souvenir des Roumains – la dernière décennie du « règne » Ceauşescu –, le livre se présente comme un arrêt sur image de toute la société roumaine. Il y est question de la fameuse Securitate, du contrôle de la sexualité par le Parti, de pénurie, de corruption, de relations interethniques en Transylvanie – où se déroule principalement la narration –, d'abus politiques, de révolte étouffée, il y est question d'amour et de féminité mais surtout de liberté. Notion réinterprétée et inculquée comme « amour envers la Patrie », plus exactement comme soumission aux préceptes établis par le Parti, dès le plus jeune âge.

Alina Nelega a la patience de décortiquer le mécanisme du pouvoir ; elle a aussi le courage de choisir ses deux protagonistes parmi une minorité sexuelle ostracisée (par le code pénal, pas seulement moral) et de les faire évoluer au cœur du drame général. Ce choix n'a rien

de voyeuriste. L'orientation (comme on le dit pudiquement) des deux jeunes lycéennes – découverte par le plus pur des hasards – permet à l'autrice d'aborder la liberté comme doublement bafouée. Le chapitre intitulé « le poulet » prouve à quel point tout·e citoyen·ne roumain·e pouvait être suivi·e, continuellement soumis·e au bon gré du pouvoir communiste : Cristina, étudiante en pleine session d'examens, réussit après des heures de queue à s'acheter un poulet qu'elle va faire cuire sur un réchaud dans son petit studio loué par son père. Or les « miliciens » (lire les policiers roumains de l'époque) l'obligent à ouvrir la porte et veulent l'embarquer car ses vêtements (tachés par le sang du poulet dans la cohue de la queue) leur font croire qu'elle a avorté clandestinement. L'apparition d'un type de la Securitate qui avait exigé d'utiliser le petit studio de Cristina sous prétexte de surveiller des « trafiquants » du quartier l'arrache aux griffes des deux sbires. Mais Cristina n'est pas totalement libre pour autant, le chic type (jeune, habillé presque à l'occidentale) veut qu'on le paie à la mesure du service rendu.

À la privation de liberté (citoyenne) s'ajoute, selon le terrible constat d'Alina Nelega, la privation de liberté individuelle, ici celle d'une femme qui aime une autre femme et qui ne peut ni l'afficher ni même vivre cet amour. En effet, Nana et Cristina s'aiment d'un amour fou, destructeur, addictif, qu'elles tentent de cacher (puisqu'il est interdit) ; dont elles tentent même de s'éloigner tout en le vivant continuellement par le souvenir. Cristina va mettre au monde un enfant qu'elle va élever seule après son divorce et à qui elle raconte des histoires dont le personnage central se nomme Crocodila (sic!) – métaphore d'un être qui ne trouve pas sa place parmi les Terriens... et qui a une fâcheuse tendance primaire à se défendre, à s'opposer à ce qu'on lui impose.

Roman féministe – pas de manière idéologisante ! –, il parle de féminité dans ses divers aspects (amour, sexualité, maternité) et de l'impossibilité pour une femme d'évoluer librement dans une société régie par la dictature mais qui se trouve aussi sous l'emprise patriarcale. « Le communisme a modifié notre comportement et notre spiritualité à travers le nationalisme diffus, l'homophobie, le sexisme » – déclarait Alina Nelega dans une interview ; par conséquent, une héroïne comme Cristina est doublement minoritaire dans ce contexte : en tant que femme et en tant que personne à orientation sexuelle non acceptée, elle est soumise aux idées préconçues, au jugement majoritaire, aux tortures morales. Ce n'est pas sa seule liberté de penser, de circuler, d'exister/subsister qui est entravée (en même temps que celles de la majorité de ses compatriotes) mais aussi sa liberté d'aimer et de s'exprimer sincèrement. Elle cache ses manuscrits, elle s'invente des personnages pour s'évader de la réalité concrète, immédiate. La narratrice cultive l'imprécision, le style est délibérément évasif, les vérités qu'elle nomme sont suggérées, allusives. En même temps, on assiste à des dialogues surprenants dans leur dureté et leur caractère concret. La linéarité temporelle romanesque (de 1979 à 1989, année de la chute du dictateur) est compensée par le style très moderne, déconstruit, avec des entorses au récit classique comme pour souligner que cette histoire a été écrite avec les tripes.

La traduction doit rendre compte de ces différences stylistiques sous peine d'enlever aux lecteur·rice·s français·e·s l'expérience de lecture qu'ont eue les lecteur·rice·s roumain·e·s. Uniformiser le style, le rendre lisse serait tuer l'intention auctoriale. Nous avons essayé de respecter la typographie originale jusqu'aux titres qui commencent par des minuscules (une tentative de suggérer les lieux

communs, le drame collectif banalisé ?), des mots agglutinés comme le « conducatorbienaimé » qui indique le syntagme inextricable lorsqu'on parle de Ceauşescu, ou de « notremèreànoustous » – formule dédiée à l'épouse du dictateur. Le texte du roman est émaillé d'expressions en hongrois, les faits se déroulent en Transylvanie, région roumaine multiethnique, où vit, à côté des Roumains, une forte minorité magyare. Cette longue cohabitation a laissé des traces linguistiques régionales, on y utilise des termes que tous les habitants comprennent, contrairement au reste des Roumains : *féleapefeleviz*, par exemple, qui veut dire « moitié roumain, moitié hongrois », ou *szervusztok* qui est une formule de politesse à partir de *servus* – genre de *ciao* –, salut usité lorsqu'on s'adresse à un groupe de personnes. L'autrice a bien voulu nous donner des explications lorsque la compréhension en souffrait – l'avantage de traduire une autrice contemporaine ! – et nous l'en remercions... Nous avons donc traduit toutes les expressions hongroises ainsi que les formules en romani. Ces dernières étaient traduites aussi dans le texte roumain. Mais nous n'avons pas traduit les échanges en anglais qui ne l'étaient pas non plus dans l'original, dans le même souci de fidélité à l'intention de l'autrice. Nous avons gardé certaines expressions ou sigles (comme UTC : Union de la jeunesse communiste) quitte à les accompagner de notes car ils représentent une réalité qui n'est pas parfaitement transposable. D'autres sont là pour donner la couleur locale (notamment les termes culinaires, l'incontournable *tuica* de prune ou le bretzel à la roumaine nommé *covrig*, les fameux *mici* ou *mititei* selon la région, l'équivalent des merguez de nos kermesses). Quant à la graphie – mots communs ou noms propres – certains ont été francisés pour suggérer leur prononciation, nous avons gardé la graphie roumaine pour tous les termes qui ne posaient pas de

problèmes particuliers d'euphonie ; de manière générale, nous évitons, par exemple, d'écrire tels quels les noms finissant en « -escu ».

Les phrases sont souvent longues et présentent des changements d'angle dans le récit, la perspective de celle ou celui qui parle n'est pas détectée automatiquement, nous ne sommes plus dans la situation confortable de l'auteur objectif, Alina Nelega nous fait prendre des directions inattendues pour nous montrer des voies/voix moins fréquentées mais plus pittoresques, par le biais du monologue intérieur libre, à la troisième personne, comme si le personnage narrateur ou narratrice se regardait du dehors. Alina Nelega ne ménage pas ses lecteur·rice·s, ne se gêne pas pour les égarer au beau milieu d'un dialogue en les privant brusquement des tirets indiquant la prise de parole de chaque personnage, comme pour partager leur contrariété. Comme si la nature des relations réclamait sa propre langue. On se laisse entraîner, d'autant plus que le pathétique ne menace pas. On entre insensiblement en empathie, on se sent même de connivence avec Crocodila lorsqu'elle raconte des histoires pour le petit Stefan, ou quand on participe au spectacle de *La Cerisaie* que la protagoniste commente mentalement, agacée par le décor qui abuse de la voie ferrée comme métaphore.

Alina Nelega est connue dans son pays avant tout comme femme de théâtre. Mais l'envie d'écrire ce roman l'a obligée à des sacrifices : « L'écriture de *Comme si de rien n'était* m'a pris deux ans de ma vie et m'a coûté une démission : j'ai renoncé à la direction artistique du Théâtre national de Târgu Mureş car cette fonction était épuisante et me prenait toute l'énergie nécessaire à l'écriture. La voie que l'on choisit englobe aussi les voies que l'on n'a pas encore prises et ma décision de

renoncer au statut social et au pouvoir que me conférait un poste de responsabilité a été un choix fait en toute lucidité quant aux risques éventuels : l'échec, la marginalisation, les regrets », avoue l'autrice.

Publié trente ans après la chute du communisme en Roumanie, le roman d'Alina Nelega n'est pas un livre de plus sur le régime de triste mémoire ; l'autrice tenait à témoigner grâce à la « mémoire affective » qui est « essentielle à la fiction » dans un « roman très personnel », d'une réalité transformée en matière épique : « Le souvenir m'en revient de manière cauchemardesque ou associative, presque comme un réflexe », déclarait-elle dans une interview. Enfoui, le vécu n'attend que son heure pour surgir sous forme d'écrit. C'est ce que suggère la réponse de Cristina la Crocodile, dans une situation limite, lorsqu'elle refuse de collaborer avec « l'Organe » représenté par le Procureur chef, et qu'elle le menace pratiquement de témoigner un jour...

« – Il y a longtemps que je me demande comment ça se fait que vous autres vous n'ayez pas peur. [...] – Peur, moi ? s'étonne-t-il, sincère. Pourquoi aurais-je peur ? – Comme ça, parce qu'un jour ou l'autre j'écrirai sur ce qui se passe maintenant ici, autour de cette tasse de café, dans ce bâtiment, dans ces pièces aux portes métalliques, au sous-sol, dans cette ville, dans ce pays – vraiment, tu n'as pas peur de ça ? Tu devrais trembler, te dire qu'un beau jour j'écrirai sur toi. Et tout le monde apprendra de quoi vous êtes capables. »

L'écrit, on l'aura compris, est la seule arme dans ces conditions. D'ailleurs, il y a une mise en abyme, manifeste au cours du roman, qu'il s'agisse des discussions sur la vérité dans le théâtre, qu'il s'agisse des recherches dans la bibliothèque de vieux manuscrits – sur les traces de « la dernière sorcière » – qui est, étrangement, le titre

d'une des pièces d'Alina Nelega, du nom du spectacle sur Hamlet, ou des pages sur les jeunes faiseur·euse·s de littérature.

Par l'atmosphère de ce récit troublant on est proche des romans d'Augustin Buzura – grand écrivain originaire lui aussi de Transylvanie. Par certains côtés très féministes et par le multiculturalisme, on est aussi proche des écrits de Marta Petreu, cette autre grande révoltée des lettres roumaines ; on peut pousser la comparaison jusqu'à Herta Müller, la prix Nobel de littérature née en Roumanie, pour certains épisodes ayant trait aux violences sexuelles et à la sexualité.

Quant au titre, la formule consacrée devrait déjà nous mettre la puce à l'oreille : car *comme si de rien n'était*, nous sommes happé·e·s par cette narration dès les premières pages. Comme si de rien n'était, il s'y passe en fait énormément de choses. Dans une société apparemment lisse où le pouvoir veut que les citoyens soient heureux, on fait semblant de vivre comme si de rien n'était, on fait semblant de soutenir le système ; d'accepter sans broncher, comme si de rien n'était, les malversations, les combines des collègues et des proches ; on se rend chez un·e ami·e, comme si de rien n'était, alors qu'il·elle est arrêté·e ou se trouve en domicile surveillé, on se met au lit sous les couvertures pour qu'il·elle puisse chuchoter, non pas des déclarations amoureuses mais les motifs et les circonstances de son arrestation ; comme si de rien n'était, on élève un enfant et on laisse croire à la famille et aux ami·e·s que son père est votre mari et pas le type du Parti qui vous a imposé sa loi de mâle ; on revoit l'amour de sa vie, on se comporte envers elle comme devant une quelconque ancienne camarade de lycée, alors qu'on l'aime à en mourir, on fait comme si de rien n'était...

Roman politique et social, le livre d'Alina Nelega dévoile la lutte des petites gens pour survivre, dans une économie exsangue, où les produits de consommation sont rares, où tout ce qui porte le sceau de l'étranger (comme cette carte des USA que la protagoniste punaise sur le mur de sa chambre, objet de délit de « cosmopolitisme » !) est convoité, comme tout ce qui provient de « colis » envoyés par quelque parent ou ami·e généreux·se habitant de l'autre côté du rideau de fer, le rêve caché des jeunes à émigrer – ce qui nous fait mieux comprendre la fuite de Nana, l'amie de Cristina, à la première sortie du pays.

Roman d'amour et cri de femme qui se débat dans les rets d'une société patriarcale, d'intellectuelle qui se bat pour la liberté, résolument indomptée, *Comme si de rien n'était* fera date dans l'histoire des lettres roumaines et peut-être même dans l'histoire des lettres européennes.

Florica Courriol
janvier 2021

I.

(1979-1983)

1.

ode à une urne grecque

Fin d'année scolaire, la terminale, le bac est tout proche, on va au lycée les après-midi, les cours sont affreusement barbants, surtout le dernier, l'éducation civique – qui a lieu aujourd'hui en présence d'un invité officiel, un *camarade* inspecteur venu tout exprès nous parler orientation professionnelle. Le matin, l'école est réservée exclusivement aux élèves les plus jeunes, ceux de terminale, eux, ils sont assez grands pour rentrer le soir à la maison. Et ça ne leur déplaît pas vraiment de se retrouver seuls dans tout le lycée ; avec deux autres terminales, les classes « parallèles », avec la vieille bâtisse en pierre rien que pour eux. Il y a davantage de mystère l'aprèm, et puis il fait moins froid, on n'est plus obligé de garder ses gants pour prendre des notes, à présent il fait même doux, dehors une pluie se prépare, son odeur pénètre par les fenêtres entrouvertes et on a comme une sensation de clandestinité, il y a moins de brouhaha dans les couloirs, moins de profs dans l'école, on peut fumer tranquilles dans les toilettes, et si tout le monde est impatient d'arriver en terminale c'est pour pouvoir faire la grasse mat'.

Dur de suivre le discours d'orientation professionnelle du camarade inspecteur venu du Centre, qu'est-ce qu'il vient foutre là, ils étaient déjà bien orientés, ses mots sont abstraits, difficile de les mettre en images, débités comme ils le sont, sur un rythme monotone, il dit la même chose, toujours et encore la même rengaine. Qu'est-ce qu'il veut dire, en fait ? Il récite à haute voix bien distincte, en y mettant l'intonation de rigueur, il parle d'idéal et de discipline, des jeunes UTC-istes[1] d'aujourd'hui – les vrais communistes de demain, ils peuvent être sûrs, n'est-ce pas, que s'ils respectent le cadre tracé ils auront un avenir lumineux, une vie merveilleuse, il leur faudra juste suivre infailliblement la ligne tracée par lecamaradebienaimé – et par le Parti. Ces mots reviennent sans cesse, à la manière d'un mantra. Sans faute et dans cet ordre-là.

Le printemps est avancé, printemps-été, c'est un mois d'avril nuageux, l'inspecteur ronronne toujours, ses mots bourdonnants l'endorment, elle a travaillé tard dans la nuit pour le concours d'entrée à la fac, sa tête est pleine de verbes irréguliers. Elle décide de s'abstraire au moins durant le discours de l'inspecteur et se met à répéter mentalement quelques formules de maths, pour le cours suivant, sinus au carré égale cosinus au carré moins un – ou plus un ? Le lendemain ils auront une épreuve écrite en chimie, l'oxygène présente deux valences, l'hydrogène une valence, quelques gouttes de pluie rebondissent sur le rebord poussiéreux de la fenêtre, le tonnerre gronde au loin, au-dessus de leurs têtes, au-dessus de la ville, au-dessus de ce pays où la pluie n'a rien à faire des valences.

[1] NdT : Mot formé à partir de l'abréviation UTC, Uniunea Tineretului Comunist (les Jeunesses communistes).

Leur professeure de chimie, madame Wilhelm, a été remplacée, elle est partie, personne ne veut dire où est allée madame Wilhelm avec sa blouse blanche toujours impeccable, bien repassée, avec ses collerettes de petite fille sage et sa précision teutonne, des bruits couraient comme quoi elle était partie en Israël avec toute sa famille. La nouvelle prof est un peu intimidée, la terminale B est une horde de sauvages, la chimie n'est pas une matière du bac et les élèves s'en fichent royalement, malgré ça avec madame Wilhelm – que personne n'a jamais osé appeler *camarade* Wilhelm, car c'était une dame, oh oui, une vraie dame, jusque dans sa manière de marcher, de vous regarder par-dessus ses lunettes fines sans monture, de rire doucement en découvrant discrètement ses petites dents de souris atomique lorsqu'on avait rendu une bonne copie ou fait une bonne réponse – on ne badinait pas, ou on travaillait ou on repassait à l'automne – pas terrible, Nemes, pas terrible, 7 sur 10, je sais que tu veux faire des études de lettres mais cette matière s'appelle la chimie, il faut être concrète, connaître les choses, il ne s'agit pas de les imaginer, de les inventer, ce n'est pas de la chimie-poésie, ni de la chimie de science-fiction, c'est de la chimie point barre. Et tu es encore au lycée, Nemes. Elle y était encore, en effet. C'était une excuse, les lettres, ou plutôt non, ce n'en était pas une, ses camarades allaient passer le concours de Polytechnique, sauf deux ou trois qui se préparaient pour la médecine, elle seule pour les lettres, mais ce n'était pas vraiment une excuse ; si on a choisi la filière mathématiques-physique on passe les épreuves du bac dans ces matières, on sait qu'en lettres t'es superbonne, cela ne t'empêche pas de faire des travaux pratiques. Elle ne s'en fait pas trop, là c'est fastoche puisque son père fera le travail à sa place, même s'il n'est pas ingénieur, il demandera l'aide d'un ami, et elle n'aura

qu'à apprendre tout par cœur, tant pis, ensuite elle en sera débarrassée, libre de penser uniquement à ce qui lui plaît, évidemment elle n'avait pas la moindre idée de ce que c'était que de travailler sur une machine-outil, en revanche, elle aurait su décrire en détail une urne grecque. Pourtant elle n'en avait jamais vu en réalité, que dans des albums, mais elle parvenait à s'imaginer facilement les couleurs pâles, naturelles, le gris clair, le vieux rose, l'ocre, les lignes noires et fines, le dessin licencieux, stylisé, une urne à prendre entre les mains et à caresser, pour en sentir la brûlure, *forever, a joy forever,* elle arrondissait mentalement chaque mot, un bref instant d'émotion, ça ne dure pas longtemps, on dirait une bulle de savon irisée. *Forever*, il est ici *forever*, il n'est pas là-bas *forever*, on dirait les sons d'une cloche *for-e-ver, nevermore, forever, nevermore,* venez, accourez ! « Venez, le rossignol chante et le lilas fleuri enchante ! » D'où lui est venu ce vers idiot ? Trop de consonnes, peu de couleurs, c'est ce que chante le poète, Macedonski, mais elle ne voit pas de rossignol ni de lilas fleuri, à quoi peut bien ressembler un rossignol, et le lilas, au fond, il est blanc ou violet, ou rose ou quoi ?

Sa voisine, en cours, s'appelle Nana et elle l'aime bien – pas seulement parce qu'elle lui prête en cachette des bouquins de la riche bibliothèque de livres rares de ses parents. Elle aime Nana pour ses doigts longs et maladroits, plus gros à la base que vers le bout, elle aime ses genoux carrés et ses longues jambes, ses cheveux blond cendré, ses pommettes saillantes sous les lunettes à lentilles épaisses qui rendent ses yeux plus grands qu'ils ne le sont. Ses lèvres continuellement bleues à cause de l'encre Pelikan au goût doux-amer, comme du sirop pour la toux. Elles sont pratiquement de la même taille, quand on les voit ensemble pour la première fois on les prend, inexplicablement, pour des sœurs alors

qu'elles ne se ressemblent pas physiquement, elle, Cristina, a les cheveux courts, coupés négligemment, une démarche de garçon, elle n'est pas blonde et n'a pas la peau blanche ni le nez retroussé et ne sent pas le livre fraîchement sorti des presses, contrairement à Nana – probablement à cause de l'encre de son père qui est architecte et possède tout un tas d'instruments à dessiner très rares, des plumes bizarres, des Rotring, des crayons mécaniques à mine fine et des crayons-charbon, doux comme une craie noire. Parfois, le matin, Nana sent aussi le pain grillé et l'omelette. Elle vit sur la colline de la ville, dans une de ces grandes maisons à garage et jardin, ils ont une femme de ménage qui fait aussi la cuisine ; Nana a une chambre rien qu'à elle, très haute avec un poêle en faïence énorme, avec des figures et des niches bizarres, pas de calorifère mastoc en fonte comme dans leur immeuble banal, et elle a aussi une grande salle de bains, avec bidet et une vitre énorme qui donne sur le jardin. Le père a réalisé les plans de systématisation de la ville et le Parti lui a offert en échange cette maison sur la colline résidentielle, où habitent médecins, directeurs d'usine et autres personnages à très hautes fonctions. Cristina, elle, habite avec ses parents un deux-pièces dans la zone de Katanga, comme on a surnommé le quartier ouvrier « l'Étendard rouge », à côté de la fabrique de conserves. Elle passe le plus clair de son temps libre à la bibliothèque départementale où Nana vient la chercher après ses cours de théâtre à l'École populaire d'art – j'ai été à la salle de lecture, dit-elle en prenant un visage d'ange mais sa grand-mère aux cheveux blancs ramassés en un chignon menaçant n'y croit pas trop, on la lui fait pas à elle, ancienne directrice d'école avant 1945. T'es toujours fourrée quelque part avec cette Cristina, tu n'as pas d'autres amies ? Je n'sais pas ce que vous avez tant à travailler ensemble, de mon

temps on apprenait tout seul, ajoute la vieille dame en tapant de sa canne sur le parquet en chêne verni. À quoi ça sert de fréquenter des gens des quartiers ? De mon temps, elle n'aurait eu le droit d'entrer chez nous que par la porte de service, par-derrière. Nana proteste en disant que cette fille est bien plus intelligente qu'elle et sait bien parler, tu l'as entendue parler un peu ? Elle est bien élevée, elle est la meilleure de la classe en anglais. Elle se fiche pas mal des regards méprisants de la vieille qui sait très bien qu'elle l'entend, cachée derrière la double porte capitonnée. Elle se l'imagine trébuchant, sa lourde canne lui heurte la tête plusieurs fois pour se figer ensuite dans son crâne, c'en est fini d'elle, la vieille Baba Yaga[2] n'existe plus, elle peut dire n'importe quoi, elle ne l'entend plus.

Nana lui tend le cahier de maths, ouvert à la dernière page. Elle en a marre de le dissimuler sous le pupitre pour y apprendre en cachette les textes de ses cours à l'École populaire d'art, c'est sûr, elle ne peut pas le faire à la maison, sa grand-mère voit tout, elle a des yeux même derrière la tête, elle vérifie le cartable de Nana chaque jour et pourrait très bien tomber sur ces textes, alors ce serait la catastrophe si le camarade architecte apprenait qu'elle faisait du théâtre au lieu de préparer son bac, qu'elle dansait et jouait presque dénudée sur scène, quelle horreur ! et qu'en plus elle abîmait ses doigts destinés au piano en grattant les cordes d'une guitare et en récitant au cénacle littéraire Excelsior où Cristina lisait ses petits contes, des essais maladroits sur des envols arrêtés, brisés, sur des arbres qui poussent dans l'asphalte, des contes que leur jeune prof de lettres qui avait aussi des obligations extrascolaires analysait très sérieusement, après quoi il

[2] NdT : Vieille sorcière, figure mythique récurrente dans les contes russes et dans la culture slave en général.

leur donnait plein de conseils littéraires. D'autres élèves venaient y lire leurs créations, genre poésies sur des paysans déracinés retrouvant leur enthousiasme dans les usines ; de temps en temps il y avait quelque activiste du Parti qui venait contrôler la manière dont on chantait la gloire des ouvriers, si les « cénaclistes » se préparaient correctement pour l'avenir, c'est bien, bravo, continuez, mais n'oubliez pas les cours non plus, bien sûr, on s'y applique, on apprend, sauf que ses cahiers, à partir du milieu n'étaient que gribouillages littéraires, sa pensée volait involontairement vers d'autres paysages, son rêve préféré c'était de vivre dans un autre temps, dans un autre pays, dans la peau d'un poète hédoniste qui n'avait rien d'autre à faire que d'admirer l'univers, le monde et de méditer sur la vie et la mort.

– Cinq moins trois, dit Nana en léchant la plume de son stylo. Allez, marque-le ! Dépêche !

Sur la page blanche un *x* dessiné dans une des cases de manière aléatoire. Par réflexe, elle ajoute un zéro. Leurs camarades de derrière se penchent pour mieux voir ce qu'elles fabriquent.

– Faites gaffe, on vous regarde, combien on parie qu'on va vous mettre à la porte ? siffle Tibi entre ses dents.

Il a des yeux en amande et de longs cils mais une grosse voix, de baryton. Il ajoute :

– Je jouerai avec la gagnante. Je parie ma revue, dit-il encore discrètement entre les dents et en souriant sournoisement.

Elles ne lui répondent pas, font semblant de ne pas comprendre à quoi il fait allusion.

En fait, la revue en question est bien cachée dans son pupitre au milieu de l'atlas de géographie posé sur le volume des *Poems* de John Keats pris à la biblio et du cahier jaune à spirale, à couverture cartonnée, sur lequel elle a

bien marqué en gros « Analyses mathématiques-devoirs », sauf qu'à l'intérieur se cache son trésor le plus cher, un début de roman secret, qu'elle n'a montré à personne, même pas à Nana, elle y écrit des trucs sur elles deux, elle a encore des tas de problèmes pour le choix des mots, l'écriture, elle ne sait pas trop comment raconter, elle refait des phrases entières, les pages sont pleines de ratures, chaque fois elle revit la scène qui s'est passée dans les toilettes du lycée. En écrivant, elle se dit qu'elle réussira à mieux comprendre – en interchangeant le personnage de Nana avec celui d'un garçon, peut-être, avec Dani ou Mits, par exemple, ce serait plus facile – ah non, ce ne serait pas plus facile. Elle devrait s'instruire davantage sur les corps et les émotions, comprendre pourquoi son ventre est serré, nœud de désirs et d'inquiétudes, elle les reconnaît bien, ils sont clairs ces mots, mais elle a peur de les exprimer. Ah, si elle pouvait courir, voler, se jeter sur le sable chaud d'une mer, écouter, éperdue, le bruit des vagues. Elle s'imagine les vagues et au-dessus, la montagne.

C'est son tour de jouer, le jeu se complique mais elle réussit à bloquer Nana, elle s'en sort plutôt bien, elle continue de marquer des points et finit par entourer d'un coup de stylo le groupe de *x* et de 0, et inscrit en haut un *K* de Katanga, c'est moins nase que *C* de Cristina.

– Allez, encore un tour, on a le temps avant que ça sonne pour la récré !

Entre-temps, le camarade inspecteur s'est approché de leur pupitre, elle aperçoit tout à coup ses chaussures qui tournent à cent quatre-vingts degrés, font encore une pirouette et finissent par s'immobiliser. Elle ne savait même pas que de pareilles chaussures pouvaient exister, toutes neuves, à mettre dans une vitrine, d'une couleur indéfinissable, crème, comme le vrai beurre de son enfance, avec un modèle discret sur l'empeigne,

des semelles élastiques, des talons silencieux. Des chaussures agréables à porter, pas comme les siennes, toutes torturées par la marche à pied, aux talons usés, ni comme celles de son papa, renforcées par des fers qui font un boucan terrible, on l'entend dès son entrée dans l'immeuble, dans l'ascenseur ou dans les escaliers, c'est selon. Sa maman, elle, a des chaussures à talons hauts qu'elle porte chaque semaine chez le cordonnier pour les faire réparer car elles lui donnent des cors aux pieds, le soir elle a pris l'habitude de les emmailloter d'un linge trempé dans une solution de salicylate, la même que mémé utilisait pour mieux conserver ses cornichons, à l'automne. Les garçons de sa classe avaient tous des baskets en été et des brodequins en hiver. Nana avait toujours de jolis escarpins et des bottes montant jusqu'au-dessous des genoux, provenant de « colis[3] » – elle les lui prêtait au début, en cachette de sa grand-mère, bien sûr. Elles avaient presque la même pointure, mais Nana a fini par ne plus le faire sous prétexte qu'elle marchait sur le côté et risquait de les lui déformer.

– Je vous regarde depuis cinq minutes, lancent les chaussures, dis donc, toi, la révolutionnaire, debout! Les chaussures se mettent sur leurs talons avant de faire un pas à reculons, en direction du bureau du prof. Dressées, les chaussures commencent à aboyer et les décibels font trembler les hautes fenêtres de la classe. Comment t'appelles-tu ?

Elle se lève nonchalamment, et ne dit pas son nom. La moitié de la classe s'esclaffe, l'autre moitié attend la suite avec une méchante curiosité. Elle grimace involontairement, elle a accroché son collant au bois du banc, il faudra le faire porter chez la remailleuse, ce soir

[3] NdT : Allusion aux mirifiques colis que les gens avaient la chance de recevoir d'un parent ou ami vivant à l'étranger contenant des denrées introuvables en Roumanie sous le régime communiste.

elle en piquera une paire à sa mère, le port du pantalon est interdit aux élèves, seules les profs y ont droit à condition de porter une blouse par-dessus.

– T'es une révolutionnaire, c'est ça, hein ? Vous faisiez quoi vous, là, toutes les deux ?

Le professeur, qui est aussi leur prof principal, s'approche des chaussures et leur chuchote quelque chose.

– Ah, si je comprends bien, t'es une bonne élève. Alors c'est quoi cette attitude ?

La classe frissonne, dans l'attente de ce qui va suivre, mais Cristina ne dit toujours rien, les yeux baissés, elle n'est quand même pas folle : se mettre à parler à des chaussures.

– Assieds-toi, on parlera après le cours, dans le bureau du camarade directeur, dit le prof principal pour la tirer d'affaire, et elle s'assoit.

Pour la énième fois elle se demande pourquoi ça retombe chaque fois sur elle, sur mille élèves en uniforme c'est toujours elle que l'on choisit d'éduquer, de redresser. À cause de son regard peut-être, il y a un truc qui cloche du côté de son regard, trop concret – elle avait cette mauvaise habitude de regarder pour voir – à moins que ce soit, allez savoir, cet air dont elle ne peut se défaire, de gamin de quartier qui sort prendre l'air et se met à taper la balle contre un mur, les genoux écorchés par les chutes à vélo, ce vélo dont la chaîne saute tout le temps. Encore heureux que le prof principal ait sorti le truc du directeur, c'est un leurre, il n'a jamais emmené un élève chez le directeur, de toute façon il était au courant, comme tout le monde, que le directeur n'était pas dans l'école l'après-midi, et les secrétaires ne restent pas une minute de plus après quinze heures. Nana la pousse du doigt à s'asseoir, à en finir une bonne fois pour toutes avec leur jeu, elle n'aime pas la chatouille, elle se défend et frappe involontairement le pupitre du genou, elle attrape de

justesse, au vol, son cahier et le volume de poèmes, l'atlas par contre s'envole jusqu'au centre de la classe et la trahit en laissant glisser la revue de Bizonnou.

On n'entend plus un bruit avant qu'une fille dise aï-aï-aï, le prof devient rouge cramoisi, puis violacé, il va faire un infarctus si ça se trouve, il s'est penché pour ramasser la revue il reste comme ça, la tête en bas et ne sait plus s'il doit bouger ou se redresser, mais les chaussures, hélas, ont déjà eu le temps d'apercevoir l'objet, elles émettent des aboiements de contentement, ouais, c'est donc cela, allez, ouste chez le camarade directeur, et tout de suite, que le camarade directeur voie un peu à quoi s'occupent ses élèves. Elle chuchote doucement, mollement, le directeur n'est de toute façon pas là, les chaussures montent sur leurs ergots, elle se tait, rien, j'ai rien dit, ses oreilles sont brûlantes, elle serre son cartable sans force, mais les chaussures n'ont pas fini de pérorer, elles ajoutent :

– Toi là, avec les lunettes ! Toi aussi ! Venez toutes les deux !

La classe s'esclaffe, déchaînée, libérée, Nana se retourne et leur tire une langue bleue.

*

Elle s'était retrouvée dans une classe d'élite tout à fait par hasard, elle en était fière finalement, il n'y avait, majoritairement, que des enfants de la nomenklatura, en uniformes faits sur mesure, leurs parents étaient des nantis, ils allaient à l'étranger à leur guise, pas comme le commun des mortels, leur progéniture organisait des boums arrosées de whisky acheté en *shop*[4] introuvable et

[4] NdT : Magasins discrets où l'on trouvait des produits de luxe contre des devises étrangères ; leur accès était interdit aux Roumains.

inconnu des autres Roumains et lisaient à la maison des revues clandestines, imprimées sur du papier brillant, de luxe, dont l'odeur ressemblait aux albums d'art de la bibliothèque. Même qu'une fois, Tibi a ramené à l'école un *Playboy* et pendant la grande pause tous les garçons de la classe se sont agglutinés dessus en poussant des cris à chaque page tournée et en donnant des notes, pendant que les filles mouraient de curiosité et de jalousie mais faisaient semblant de s'en ficher et de revoir sagement leur leçon avant le cours. Deux ou trois filles ont bien essayé de négocier avec leurs camarades garçons les sandwichs apportés pour le goûter, mais il n'y a pas eu moyen d'accéder librement à la revue. Le lendemain, Bizonnou a apporté une revue extra, cette fois ils l'ont regardée en silence, l'air coupable, sans cris ou notes adjugées. Apparemment il y avait des hommes aussi dans cette revue et du coup on a interdit l'accès à la salle de classe aux filles, durant toute la récré. Sauf que le cours suivant c'était l'épreuve écrite de lettres, elle est allée se mettre à côté de Bizonnou. Très mauvais en lettres, il n'arrêtait pas de la supplier de le laisser copier, lui promettant en échange du bon chocolat de la confiserie où travaillait sa mère, où l'on ne pouvait acheter que des bonbons poisseux ayant tous le même goût, quels que soient leur prix et leur couleur, ou du café mélangé à de l'orge qui n'avait de café que le nom, des gâteaux fourrés, durs comme pierre, de vrais étouffe-chrétiens, ou des biscuits à base de farine et d'eau seulement, bons à vous casser les dents surtout quand ils contenaient un petit caillou ou un petit bout de ficelle. Elle a donc accepté le marché pour une tablette de Tropicana au lait et aux noisettes et pendant qu'il s'appliquait à copier, elle lui a piqué la revue et elle est sortie de la classe avec, puisqu'elle avait déjà terminé son épreuve écrite, en emportant l'atlas de géographie, deux fois plus grand que tous leurs manuels, juste bon à

y cacher la fameuse revue ; elle a donc quitté triomphalement la salle de cours – sous les cris étouffés et les grimaces menaçantes de Bizonnou, bloqué par les regards toujours aussi indulgents mais étonnés, cette fois, de leur prof de lettres. Elle a filé droit aux toilettes des filles où elle a attendu que Nana la rejoigne pour regarder ensemble la revue. Elles n'en sont pas ressorties pour le cours suivant, celui de physique, elles ont aussi fait sauter le cours de technologie et même celui de dessin technique. Honteuses au début, elles ont juré de ne pas feuilleter le magazine mais ont fini par se dire qu'elles ne pouvaient plus faire marche arrière, aucun des garçons n'aurait cru qu'elles n'avaient pas eu la curiosité de regarder, donc elles l'ont fait puisqu'elles n'en avaient jamais eu l'occasion. L'air, autour, était devenu très chaud, elles transpiraient pas mal dans ces toilettes des filles qui ne fermaient même pas correctement, elles ne faisaient plus attention aux odeurs, bien au contraire, elles commençaient à se faire au mélange de miasmes piquants se mêlant au chlore, alors c'est comme ça leur truc quand il bande, violacé et dégoûtant ? Mais le plus étonnant encore c'était ce qu'on pouvait faire avec la langue, à part les baisers maladroits qu'elles avaient connus lors des boums accompagnés de touche-touche humides dans quelque pièce d'un appart' laissé à la disposition des ados par des parents compréhensifs. Il leur vint ensuite une petite frayeur en découvrant à quoi ressemblait l'*intimité* des filles, exposée tout ouverte, elles ne s'étaient jamais regardées, bah, dis donc, ça se présente comme ça, se demandait Nana à voix haute, c'est truqué ou quoi, c'est affreux, moi je me suicide si je ressemble à ça, je vais avoir des cauchemars, c'est pas chouette-chouette. Ça alors ! Cristina, elle, essayait de penser à une belle image, un dimanche à la campagne chez les grands-parents, un vélo de prix, tout neuf, à cinq vitesses, tchèque si possible, de

hauts arbres verdoyants au feuillage traversé par la lumière. Ou encore aux gâteaux que préparait sa maman à l'approche de Noël, même si on n'avait pas le droit de le fêter, sa mère se mettait en quatre pour faire « l'arlequin » à glaçage jaune avec des cubes colorés de loukoums ou le *gerbo* aux noix ou le *tort* au chocolat, aucune idée de comment elle s'y prenait pour trouver les ingrédients, combien de pourboires elle distribuait pour obtenir des œufs, du vrai beurre et du vrai cacao, de la bonne farine, ce qui est sûr c'est qu'au moins une fois par an elle y arrivait. Elle disait que c'était pour son anniversaire, puisqu'elle était née une semaine avant Noël. Bon. Elle n'était pas complètement innocente, elle avait des connaissances d'anatomie, d'excellentes notes, 10 sur 10, c'était clair qu'il y avait le sexe, la pénétration – mais toutes ces photos sur papier glacé étaient si différentes des schémas de leur manuel, elle ne se l'était jamais imaginé, ces femmes sans visage, ces hommes sans visage, des jambes, des jambes et des entrejambes. Mais comment allait-elle regarder dorénavant ses camarades sans s'imaginer leur entrejambe, leur organe écrasé sous le tissu de leur slip blanc ou coloré, regarder ses profs ou ses parents, les gens dans la rue et s'empêcher de se les représenter dans des postures ridicules, s'efforçant d'avoir un orgasme ? Et pire, se regarder elle-même. Elle ne voulait plus y faire attention. Ni à cette chaleur humide d'entre ses jambes, ni au léger tremblement à chaque page tournée accompagnée d'une respiration saccadée ; Nana aussi respirait bruyamment, elles se sont assises toutes les deux sur le couvercle des W.-C. et Nana a eu alors un fou rire contagieux, elles ont gloussé un long moment toutes les deux avant de se déchaîner en rires à gorge déployée, à la fin elles ne savaient même plus pourquoi mais cela faisait du bien, elles ont continué à rire à grands renforts de cris et miaulements, ça se transmettait de l'une à l'autre, elle

en avait mal au diaphragme tellement elle riait, Nana lui a couvert la bouche d'une main, tais-toi, on peut nous entendre, la prof de garde peut arriver d'un instant à l'autre – et les rires repartaient alors de plus belle – quelle gueule elle ferait la vieille, à la limite ce serait marrant qu'on la voie, la vieille prof d'histoire ou la vieille prof de physique, à quarante ans ça ne peut être qu'une vieille, c'est clair, non ? Et de nouveau elles éclatent de rire, en s'étouffant parfois, elles ne peuvent plus s'arrêter, les larmes coulent sur leurs visages, elle met sa main sur la bouche de Nana car elle devient hystérique, allez, il faut arrêter maintenant, Nana se met alors à lui mordiller la peau de la main, à lui lécher les doigts, elle fait de même puisque Nana lui avait couvert la bouche de sa main, elle la lèche aussi et la mordille. Nana a lâché un cri et lui a mordu la lèvre, elles ont fini par joliment s'embrasser en arrêtant de rire, se sont touchées de partout et elle a bien aimé sentir ses doigts longs et maladroits, plus épais à la base qu'au bout, ses genoux carrés et ses jambes longues, ses cheveux blond cendré, ses pommettes remontant vers les lunettes qu'elle ne veut pas quitter parce que ses yeux paraissent plus grands derrière les lentilles épaisses. Ses lèvres avaient toujours le goût de l'encre Pelikan, sucrées comme le sirop pour la toux, aujourd'hui surtout à cause de l'épreuve écrite de lettres, Nana ne pouvait rien écrire sans « manger » un peu d'encre avant. Nana rit de nouveau mais pas trop fort, elle frotte son nez contre les seins de Cristina et dit, allez, déchire cette cochonnerie de revue, jette-la dans les chiottes et tire la chasse, mais elle ne le fait pas, elle la glisse dans l'atlas, se lave le visage au-dessus du lavabo bouché, rempli à moitié d'eau sale dans laquelle flottent quelques cheveux longs et des mégots. Elle se regarde dans la glace au tain écaillé, entre les crevasses noires – ses yeux humides et ses joues rouges, les coins de ses lèvres bleues, elle les essuie avec la manche

de l'uniforme. Elles regagnent la salle de cours, à présent vide, quelqu'un, peut-être la femme de ménage, a posé leurs cartables sur le bureau, l'école est fermée, à partir d'aujourd'hui et jusqu'à lundi pas un chat n'y viendra, elles sautent par-dessus le mur et rentrent chez elles, dans l'obscurité du soir.

*

– Vous voilà, c'est bien ! dit le prof principal qui sort du bureau du directeur. Fais bien attention à ce que tu dis et garde les yeux baissés, oublie que tu es la première de la classe, dit-il avec un long soupir. Moi j'ai fait ce que j'ai pu. Un autre soupir, avant de continuer :

– Je vous ai défendues.

– Mais pourquoi, qu'est-ce que j'ai fait de mal ? dit-elle avec aplomb.

Nana, plus maligne, se tait, elle se regarde dans son petit miroir de poche en essayant de remettre en place le serre-tête blanc réglementaire qui n'arrête pas de glisser sur ses cheveux doux bien lavés au shampoing hongrois à la pomme verte.

Le prof principal s'éloigne en dodelinant de la tête, épaules baissées, dans sa veste élimée, pantalon froissé, déformé aux genoux, on l'a toujours vu dans le même costume depuis la troisième ; il n'est sûrement pas si vieux que ça, le prof, mais pas jeune non plus. Elle lui en veut, il les abandonne là, toutes seules, tu parles d'un prof « principal », c'est ça un prof principal ? Un lapin peureux ? Pour le punir, elle s'efforce de l'imaginer comme les mâles vus dans la revue mais elle n'y arrive pas, mince ! elle sent qu'il y a comme des limites qu'elle ne peut pas franchir, que ce serait pas normal, quoique le prof de sport ou la prof de bio elle réussit très bien à les voir dans ces moments bien particuliers,

elle n'a pas de peine à les déshabiller mentalement et à leur faire adopter les pires positions scabreuses ; lui, elle ne peut pas, elle le déshabille juste un peu, elle lui laisse son slip, un slip rose, vieux jeu, mais ça ne la fait jamais vraiment rire, elle voit ses jambes maigres et osseuses, et elle n'aime pas voir ça, elle a plutôt envie de pleurer, mais là elle ne va pas céder, pas envie que les chaussures croient qu'elle demande pitié.

La porte capitonnée du bureau s'ouvre. Les chaussures frétillent, impatientes, elle se lève, son collant s'est encore accroché, un trou s'élargit au milieu du mollet, un gros trou, le fil s'est bel et bien pris au clou du banc.

– Tout de suite, un instant, voilà, j'arrive.

Les chaussures se trémoussent.

– Entrez ! Vous, d'abord.

Nana se lève et entre dans le bureau avec un haussement indolent des épaules. Pas avant de laisser tomber son cartable à côté de Cristina et de lui adresser un clin d'œil.

Et si elle fichait le camp, tout simplement ? Mais comment sortir dans la rue avec un collant déchiré à ce point, c'est dramatique, elle ferait peut-être mieux de le quitter, elle n'aura pas si froid jusqu'à la maison, ce n'est pas si loin. On est à la fin avril, les soirées sont encore fraîches et puis il pleut, on est en Transylvanie, à chaque pluie c'est l'automne, même si on est à la fin du printemps, comme si ce n'était pas le même climat que dans le reste du pays, la faute aux montagnes peut-être, allez savoir. Mais tant mieux, au fond, si elle attrape froid, avec un peu de chance une double pneumonie, elle sera hospitalisée, malade à en délirer, à deux doigts de la mort, tout le lycée se mobilisera pour donner du sang, pour lui sauver la vie, d'ici cinq à six semaines elle s'en remettra, elle pourra quitter l'hôpital pile une semaine avant le bac, maigre et blême, tenant à peine

sur ses jambes, la parole difficile, un rictus héroïque sur son visage émacié, et personne n'aura le courage de gronder une convalescente.

Cristina file aux toilettes, enlève son collant, le roule soigneusement, pour ne pas l'accrocher davantage avec ses ongles mal coupés et le fourre dans la poche de son uniforme. Les couloirs du lycée sont déserts, il n'y a plus personne, du cabinet du directeur s'échappent des gémissements étouffés et des clapotements du genre de ceux de son ventre quand elle a faim, elle a beau lui enjoindre de se taire, il se manifeste imperturbablement, gémit ou chante, elle avale sa salive mais il ne se laisse pas leurrer, il la démasque comme la fois où elle s'est laissée – enfin ! – embrasser par Danigrandetbeau qui l'a raccompagnée à la maison après les cours et que son estomac lui a coupé toute envie de continuer. À lui, pas à elle. Cristina a bien fait semblant de ne pas entendre mais lui a été apparemment dérangé par les borborygmes de son appareil digestif – qu'est-ce t'as, lui a-t-il demandé, et elle lui a répondu rien, c'est Zoprindou, un tout petit dragon qui vit au fond de mon ventre, il n'est pas dangereux, il vient de sur la Lune et ne mange que des sucreries, sauf que Danigrandetbeau est effrayé par Zoprindou et s'enfuit, elle l'appelle, eh, c'est pas Zoprindou, c'est juste l'ascenseur qui fait un bruit effroyable quand il descend, comme une fusée à cinq étages qui décolle vers Mars. Sur le banc devant son immeuble se tient Bila, perché sur le dossier cassé tirant sur une clope à l'abri de sa casquette bien descendue sur son front, il siffle et interpelle le fuyard en langage de banlieue, eh, lopette, t'entends pas que la meuf t'appelle, pauvre pédé – ce qui n'a d'autre résultat que de faire fuir encore plus Danigrandetbeau qui se perd entre les immeubles gris.

Elle dresse l'oreille pour comprendre, pour prévoir ce qui l'attend à son tour mais dans le bureau du camarade directeur le silence vient de s'installer, un silence suspect, c'est peut-être vraiment le moment de filer sous la pluie, sauf qu'elle ne peut pas fuir comme une lâche, elle ne va pas faire comme le prof principal, elle se décide à sortir son manuel de maths et le cahier pour faire ses devoirs de la semaine prochaine, au moins ne pas perdre son temps. Encore qu'elle pourrait partir et faire ses devoirs à l'hôpital, au fond, car elle est sûre et certaine que c'est la seule issue possible à cette situation merdique. Et si à l'hôpital on lui fait partager un lit avec une autre personne, comme ils ont fait pour tata Carolina, quand elle a été opérée de son cancer du sein et qu'ils l'ont mise, après l'intervention chirurgicale, dans le même lit qu'une autre malade, malade qui est décédée la nuit même, et tata a dû rester allongée près de la femme morte à ses côtés toute la nuit et toute la journée du lendemain car elle était trop faible pour descendre du lit ou pour enlever le corps de l'autre, aucune des cinquante personnes gisant dans les vingt-huit lits du salon n'était du reste en état d'agir et les assistantes médicales ne levaient pas le petit doigt sans un ordre des médecins-chefs ; en attendant qu'il en vienne un, le corps avait commencé à puer.

Enfin, pour l'instant, faut résoudre au moins les problèmes d'algèbre, après on avisera si elle reste ou pas pour se faire passer un savon. Si jamais ils décident de la fouiller, elle se mettra à crier et sautera par la fenêtre, il ne manquerait plus que l'inspecteur tombe sur les cigarettes et le cahier secret ! La faim et la fatigue commencent à la gagner, elle pourrait aller dans le cimetière voisin s'en griller une mais au lieu de ça elle fume en imagination dans la lumière blafarde des poteaux de haute tension plantés devant le lycée, filtrée par les rideaux

poussiéreux. Elle a fini ses exercices de maths et ne sait toujours pas quelle décision prendre, peut-être étudier aussi sa leçon d'histoire, mais non, elle n'en a plus le temps : la porte du bureau du directeur s'ouvre avec fracas, Nana s'essuie une main sur son uniforme, les yeux rougis, égarée, hébétée, ne la regarde même pas, s'empresse d'attraper son cartable et fait tomber la coupe de lycée émérite posée sur la commode près de la porte, un vase émaillé et profond, très haut, en porcelaine, à anses bleues et col élancé, portant une peinture minutieuse sur le ventre : deux jeunes gens très beaux, une fille aux longues jambes et un garçon aux épaules larges se tenant gentiment, pleins de respect, par la main, les regards embués de vénération et d'admiration rivés sur l'étendard rouge du Parti qui flotte triomphalement dans le vent annonciateur d'un bel avenir. Au milieu : l'emblème de la Roumanie, de blonds épis de blé entourant la faucille et le marteau et, en dessous, sculpté dans l'émail en lettres colorées, « Lycée lauréat du concours UTC, année scolaire 1977-1978 ». Suit la signature du camaradebienaimé qui rend ce trophée historique.

La coupe s'écrase sur le ciment à côté du tapis en jute, vert et beige, un grand éclat de porcelaine saute et atterrit dans son cartable ouvert par terre. Elle se penche machinalement sur le trophée cassé, la fierté du lycée, elle veut ramasser et cacher les débris entre ses livres et ses cahiers, elle pourrait les recoller à la maison et ramener la coupe ensuite à l'école, personne n'y verrait rien. Oui, voilà ce qu'elle doit faire, la rapporter chez elle et la coller avec un peu de *Prenadez* que sa maman utilise pour réparer elle-même ses chaussures, elle en a une pleine bouteille dans la salle de bains, de cette colle qui sent l'acétone. Oui, une fois recollée, elle sera parfaite, elle aura même une valeur historique d'urne grecque, un de ces poètes qui publient dans *L'Étoile*

Rouge ou *Convictions Communistes* lui dédiera une ode et l'immortalisera. Elle la rapportera demain à l'école, ah non, pas demain puisqu'elle sera à l'hôpital, gravement malade, sur son lit de mort, mais peut-être qu'elle n'ira finalement à l'hosto qu'après-demain car elle ne doit pas laisser Nana dans le pétrin, elle serait renvoyée de tous les lycées de Roumanie pour un tel acte et ne serait jamais acceptée dans aucune université, non elle ne peut pas la laisser tomber, si ça se trouve le père de Nana risque de perdre son travail et leur belle villa de sur la colline, il finira par pousser un petit chariot avec les bouteilles de lait et par balayer les feuilles mortes des allées qui séparent les immeubles de Katanga. Elle sent une étrange satisfaction à cette idée, ah oui, qu'est-ce que ça leur ferait d'habiter un appartement comme celui de la famille de Cristina, avec une salle de bains humide et des escaliers communs puant la cigarette et la moisissure, obligés de monter tous les jours cinq étages puisque l'ascenseur est souvent en panne, et quand il marche il grince et se balance dangereusement à la montée, et descend vertigineusement à une vitesse étourdissante en arrivant au rez-de-chaussée. Elle a honte d'être habitée par de telles pensées, ce sont quand même de braves gens qui l'ont reçue dans leur maison, mais elle se laisse emporter. Bon, le père peut garder son boulot, même la maison mais la grand-mère, elle, elle est bonne pour le peloton d'exécution, que des soldats impitoyables la mettent devant le mur et qu'ils tirent à l'unisson, elle hurle, demande pardon, pitié, pas de pitié crie le chef, elle est condamnée, la route vers le communisme exige des sacrifices, chère madame grand-mère ! Elle tire sur la fermeture Éclair de son sac où elle a péniblement fourré tous les gros morceaux en porcelaine peinte et entend les chaussures s'approcher paresseusement, elle les sent venir, elles s'arrêtent devant elle,

tout est quasiment ramassé, on ne remarque plus rien. Les chaussures vont sûrement lui dire que c'est son tour d'entrer dans le cabinet du directeur, elle va donc se relever et brusquement fuir, sous la pluie. Mais non, les chaussures se mettent à parler calmement, évoquent des actes de fronde et parlent de renvoi automatique de l'école. Elle ne peut pourtant pas partir avant de cacher toutes les traces. Elle approuve de la tête, faussement obéissante, tout en remarquant quelques débris de céramique éparpillés près du tapis comme de petits éclats de craie ; portant de petites lettres tronquées, comme au Scrabble, *l* et *e*, *i*, *h*, et un zéro ébréché. Ainsi qu'un morceau plus gros avec, dessiné dessus, presque intact, l'emblème du Parti, elle le couvre vite de sa paume pour le cacher et veut se lever en même temps mais le débris glisse sous sa peau et l'entaille profondément avec le coin de l'emblème, juste au-dessus du poignet. Elle sent la peau éclater et le tendon raidi vibrer, le sang coule sur le parquet, c'est encore pire, il faut qu'elle essuie ça aussi, de l'autre main elle extrait de sa poche un mouchoir blanc avec de petites roses brodées au coin, il vient du trousseau de mamie. Le mouchoir finit vite en boule gonflée de sang, mince ! ces traces ne partent pas, il y a maintenant une grosse tache sur le parquet, mais tu arrêtes ! grondent les chaussures, elle s'immobilise, les gouttes coulent, toutes rouges, sur le sol tel un fin ruisseau. Les chaussures se taisent. Elles se sont aussi tachées mais d'une sorte de morve mousseuse dégoûtante qui s'est étalée jusqu'aux lacets, mêlée à de l'encre Pelikan. Elle se met à les nettoyer avec zèle mais elle ne fait que les salir davantage, une belle tache de morve et de sang s'étale sur les bouts clairs des chaussures, qu'est-ce qui te prend, s'effrayent les chaussures, elles se retirent, se secouent, la gauche part machinalement en direction de sa tête et le bout arrondi frappe son nez,

l'os fragile craque d'un bruit sec et ses larmes jaillissent instantanément en même temps que le hurlement. On ne sait plus qui hurle, elle ou les chaussures, elle reste à genoux et voit du coin de l'œil s'approcher les autres chaussures, les éculées, au cuir rabougri et crevassé à force d'usure et de marche à pieds, les chaussures du prof principal. Donc tu finiras bien à l'hôpital, se dit-elle triomphalement avant de les embrasser.

2.

vacances à la montagne

Pour le 1er Mai on a trois jours de congé et toutes les voitures, quelle que soit leur plaque d'immatriculation, ont le droit de circuler sur les routes, même qu'on peut acheter dix litres de plus de carburant aux stations Peco et non pas les cinq prévus par le rationnement général, ce qui décide les parents de Cristina à aller voir la famille dans les montagnes Apuseni ; ils se lèvent tôt, se préparent fébrilement, s'habillent en survêtements gris, les deux mêmes, à mince fermeture Éclair en plastique qui se casse si on tire trop fort dessus. Il fera bon, la météo annonce des températures estivales, la classe ouvrière pourra bronzer, le soleil est gratis. Son papa a réussi à se procurer à la caserne un jerricane supplémentaire et un entonnoir métallique qu'il range précautionneusement dans le coffre. Sa Dacia[5] pue comme un char russe, pas grave, il conduira vitres baissées. Sa maman se couvre les cheveux d'un fichu à papillons et coccinelles, elle ne

[5] NdT : La seule voiture fabriquée en Roumanie à l'époque communiste, sur le modèle de la Renault 12.

veut pas abîmer sa coiffure, toute remontée vers le haut de la tête et abondamment aspergée de laque, en honneur de la rencontre avec les cousins et les beaux-frères qui n'attendraient que ça, la voir tout ébouriffée ou les ongles mal soignés pour faire ensuite des commentaires malveillants, personne n'échappe à leurs critiques, elle se croit supérieure juste parce qu'elle a suivi des études universitaires et qu'elle a mis le grappin sur leur seul frère officier qui habite la ville. Sa maman porte toujours des talons hauts, même avec le jogging elle a mis les fameuses sandales blanches à semelles compensées, qui la font paraître plus grande que son mari qui s'en offusque, ça la fout mal, la femme doit pas dépasser l'homme, mais sa maman s'en fiche royalement, elle n'en fait qu'à sa tête, fume des cigarettes superlongues et se la joue avec ses grandes lunettes de soleil carrées et son énorme sac où elle fourre d'habitude ses manuels de roumain, le recueil d'exercices de grammaire et les copies des élèves. Mais aujourd'hui ils sont en vacances, elle y met des sandwichs au salami et des pommes, ils n'arrivent à bon port que le soir et la route est longue dans cette espèce de vallée sauvage toute en lacets et en passages à niveau par où passe la *mocanitza*[6] avec sa locomotive qui ronfle péniblement.

Cristina ne veut pas les accompagner cette fois, elle s'ennuierait, elle n'est plus une enfant pour lire sagement dans la voiture de papa, lève un peu tes yeux de ce livre et regarde autour de toi toutes ces beautés de la nature, pas la peine, je les ai déjà vues, je les regarde chaque fois qu'on va en vacances, non, elle restera plutôt à la maison, travailler ses cours et, éventuellement, aller un peu à la piscine, ces quelques jours fériés – manne céleste, elle ne sera plus obligée de faire le rapport, où elle a été, avec qui, jusqu'à quand. Ils partent tout contents, elle

[6] NdT : Petit train à crémaillère dans les Carpates.

leur fait des signes d'adieu du balcon et regarde rapidement la pendule, il lui reste peu de temps pour terminer son sac à dos et filer à la gare. Mamie hoche la tête pour la désapprouver, elle la couvrira bien sûr, mais pourquoi mentir, pauvre vieille femme, parce que, moi non plus, je ne cafte pas quand tu vas à l'église des Hongrois. C'est qu'elle est plus proche que l'église orthodoxe. Mais ce n'est pas une raison pour changer d'église. Je vais à tour de rôle à chacune d'elles, quel est le problème ? Depuis près de trente ans, depuis que l'église gréco-catholique a été supprimée et les prêtres emprisonnés ou passés aux orthodoxes, mamie n'a toujours pas réussi à faire le tri, donc elle a choisi le compromis : elle va tantôt chez les catholiques, où le service est en hongrois, elle connaît assez bien la langue et même quelques prières, un peu moins leurs lettres bizarres qu'elle n'arrive pas à lire – tantôt chez les Roumains malgré le pope peu amène et qui marmotte son sermon. On ne peut pas l'empêcher d'aller à l'église, mais pas chez les Hongrois, la gronde la mère de Cristina, et mamie lui promet – comme la dernière fois, ce qui ne l'empêche pas d'y aller encore, en cachette.

– Donc on est bien d'accord, t'as pas envie de scandale ?

– Et s'ils apprennent la vérité, ça retombera encore sur moi, gémit la vieille femme, ça sera encore ma faute si je te laisse partir. Et s'il t'arrive quelque chose ? Elle l'embrasse sur les joues en guise de réponse et ajoute : il ne m'arrivera rien, n'aie pas peur !

Elle se sauve en courant, attrape le bus de justesse et arrive au train en même temps que Nana qui, déjà sur le quai, l'appelle, c'est elle qui a les billets achetés depuis une semaine. Cristina stoppe au bout de deux pas, mécontente, n'ayant pas le courage de s'approcher, ça c'était pas prévu, elle espérait se retrouver rien

qu'elles deux, pour discuter à loisir, peut-être même se prendre par la main et s'embrasser dans l'obscurité des tunnels, mais voilà que Nana est venue avec Vanda, ben si elle avait su elle serait restée tranquille à la maison – c'te chienne est capable de casser sa chaîne quand elle la voit entrer dans la cour. Si ça ne tenait qu'à la grand-mère, elle la lâcherait bien pour déchiqueter la copine de sa petite-fille, heureusement que Nana est là, elle la tient jusqu'à ce que son amie entre dans la maison et, lorsqu'elle part, elle la fait sortir par la grande porte de devant, donnant sur la rue, pour que le fauve ne la sente pas. Ça fait à peine un an qu'elle l'a, on la lui a apportée de la région de frontière, près de Timisoara, c'était une nouvelle race, spécialement sélectionnée pour attaquer et mettre en pièces. Il devenait de plus en plus difficile de surveiller la frontière, les bergers allemands ordinaires n'y suffisaient plus, ils n'arrivaient plus à arrêter les gens qui la franchissaient pour se sauver chez les Serbes voisins, et fusiller ceux qui étaient pris ne servait pas à endiguer les fuites, les gens continuaient à risquer leur vie : on gardait sa portion de viande pour amadouer les chiens avec et se glisser de l'autre côté de la frontière les nuits sans lune, les sacs à dos et les enfants dans les bras qu'on endormait à grandes doses d'infusion au diazépam, pour qu'ils ne se trahissent pas en pleurant. Seuls les commandants avaient des chiens de cette race-là, pas les soldats car eux ils ne restent pas longtemps en poste, une fois le service militaire terminé ils s'en vont s'ils ne désertent pas, et ces chiens-là ne changent pas de maître ; sais-tu pourquoi, lui demande Nana faisant l'importante, avant de continuer, sans attendre la réponse, non, évidemment, elle ne peut pas le savoir. Parce que les loups sont monogames, c'est la différence entre les meutes de chiens et celles de loups, en fait les loups ne vivent pas en meute mais en famille ;

il y a une famille initiale, faite d'un loup et d'une louve, et les petits, qui continuent de rester avec leurs parents jusqu'à ce qu'ils forment leur propre famille, s'occupent de leurs jeunes frères. Parfois ils restent avec leur famille même s'ils ont trouvé avec qui s'accoupler. Les chiens par contre, qui sont des animaux domestiques et cherchent à se nourrir dans les détritus, on ne connaît pas leur père, les femelles fréquentent dix mâles à la fois, les races se mélangent, on n'a pas de tracé. Les loups ont des règles claires alors que pour les chiens c'est au plus fort qu'il faut obéir – du moins un certain temps parce qu'il y a toujours des candidats à l'usurpation. Et d'ailleurs, les chiens aiment plus les hommes que les autres chiens, il suffit de leur jeter un bout pour qu'ils vous suivent aussitôt, mais ils partiront tout aussi vite, et sont capables de se manger entre eux – chose qu'on ne verra jamais chez les loups. Si la louve meurt ou le loup, celui qui a survécu se retire, s'isole et finit sa vie dans la solitude, la meute étant reprise par un autre couple, le suivant dans l'ordre de descendance. C'est pourquoi on a essayé de croiser pendant des années des bergers alsaciens avec de vraies louves, mais en captivité, ces dernières devenaient encore plus féroces ou mouraient. La mère de Vanda a mangé trois mâles avant de se laisser convaincre par l'un d'eux, ajoute Nana toute fière, puis elle caresse la chienne sur la tête et lui fait une bise sur le museau et la chienne lui lèche docilement les lunettes.

– Pourquoi tu ne lui mets pas de muselière ?

– Une muselière, mais c'est un bébé ! Tu ne vois pas comme elle est gentille, dit Nana, ah, allons-y le train va partir, qu'est-ce qu'on attend ?

Elles montent sous le regard révolté du contrôleur, on a un billet pour, fait Nana de manière démonstrative, le chien a la moitié d'un billet, l'attestation des vaccinations du véto – tous les papiers légaux – mais il

continue de protester, qu'il va aboyer durant le trajet, qu'il fera peur aux voyageurs. Nana lui explique patiemment que cette race n'aboie pas, elle saute à la gorge et tue, l'autre arrête ses commentaires et la chienne le regarde longuement de ses yeux jaunes.

Finalement, c'est une chance cette louve, elles sont seules dans tout le compartiment, personne ne veut entrer et s'asseoir là, sauf deux types plus courageux qui veulent occuper leurs places, Vanda montre en silence sa dentition impeccable, mais entrez, voyons, entrez, dit Nana, il est très sage, mais les autres renoncent, c'est pas grave, on va pas très loin, ce ne sera pas long. Elle se tient serrée près de la porte, la chienne trône à la fenêtre. Nana sort un thermos avec de la crème anglaise et la fait manger à la petite cuillère, tout en lui parlant gentiment, Vanda gémit doucement, comme un chaton et la regarde avec adoration. Nana mange aussi de la crème anglaise avec la même petite cuillère, t'en veux un peu ? non, merci, je vais peut-être descendre finalement au premier arrêt. Elle n'aurait aucune chance, les couloirs sont encombrés de gens et de bagages : des sacs de voyage entourés de ficelle, des valises poussiéreuses, des sacs à dos. C'est un train spécial pour les vacances, on ne change pas trois fois de train, il n'y a que six heures de voyage jusqu'à Petrosani où les attendent Radu et Bràdut, son ami sauveteur en montagne, avec son Aro, un quatre-quatre garé sur la pelouse du parc central. Près de la voiture, attaché par la patte arrière, un cochon rose est en train de paître tranquillement de l'herbe. Elles ont du mal à retenir Vanda de sauter à la gorge du goret qui couine affolé, Nana la pousse sous la bâche et lui donne une carotte que le fauve ronge dégoûté, ce qui permet à Bràdut de démarrer en vitesse. Arrivés à Câmpu lui Neag, ils montent dans un camion de bois jusqu'au chalet Buta où ils s'arrêtent pour manger et enfiler leurs chaussures de marche, après quoi

ils commencent à monter vers Bucura. Il est trois heures passées, ils doivent accélérer pour arriver avant la nuit.

Elle a du mal, pourtant son sac à dos est presque vide, elle est toujours la dernière, Radu s'arrête, l'attend et lui demande qu'est-ce qu'il t'arrive, toi, t'es au bout du rouleau, pourquoi tu souffles comme ça ? Elle a le nez enflé, cela ne fait que quelques jours qu'on lui a enlevé les bandages, elle respire plutôt par la bouche, de toute façon t'es bien comme ça aussi, dit-il pour réparer sa gaffe. Qu'est-ce qui t'est arrivé ? Ta sœur ne te l'a pas dit ? – Ma sœur ? elle ne parle qu'au chien, ma sœur, et même en dormant. Et puis on s'est plus vus depuis les vacances d'hiver, faut dire. Fais voir ton sac à dos, je vais te le porter, mais elle refuse, il la croit quand même pas incapable ? Radu ressemble beaucoup à Nana à ceci près qu'il la dépasse d'une tête et qu'il cache ses traits un peu féminins sous une petite barbe blond-roux qu'il se rase en période d'examens, il y a des profs qui n'acceptent pas les barbus à l'examen, le règlement de la fac interdit cheveux longs et barbe, donc il fourre sa couette sous le col mais la barbe il ne peut pas la cacher. Ils ne se connaissent pas bien, il a trois ans de plus et vit la plupart du temps à Cluj.

Ils laissent maintenant la forêt derrière eux, en face commence une pente, plus dure que la précédente on dirait, il n'y a plus d'herbe, que des lichens et des genévriers jaunâtres, on aperçoit au loin, à l'horizon, les sommets de Peleaga et de Judele couverts de neige. C'est là-bas qu'ils doivent arriver, il y a encore de la route à faire, allez-allez, la pousse-t-il. Arrêtons-nous un peu, demande-t-elle, un vent coupant se lève, elle doit mettre son anorak. Il l'aide à enlever son sac à dos, t'es trempée, lui dit-il, il touche son dos mouillé, ses épaules, ses seins. Il la regarde longuement. Elle a déjà vu ce genre de regard chez Horatiou, de terminale A, qui l'assaille

de coups de fil et d'invitations à des anniversaires, elle a encore vu ce regard chez Lucian le baveux, aux mains froides et qui la raccompagne après les cours et lui porte servilement son cartable, ou encore chez Mircea, le chanteur folk du lycée, un garçon de la campagne, de Râciu, qui est même passé à la télé, il a chanté au cénacle Flacàra[7], il est un peu la vedette du lycée, et c'est peut-être pour ça qu'il s'est imaginé qu'il avait le droit de venir la chercher chez elle et de demander à sa mère d'emmener Cristina au ciné où il cherchait sans cesse à l'embrasser dans le noir. Mais elle ne regarde pas les élèves de la section D, la section des lettres, où se retrouvaient tous les tireurs au flanc, les idiots, les voyous qui n'étaient même pas capables de faire la démonstration du théorème de Pythagore, le prof de maths de sa classe leur disait, quand par malheur ils n'avaient que 7 sur 10, tu vois où est la porte, si tu ne travailles pas bien, ouste en lettres, et il ne plaisantait pas, la fille du chef de la police en personne a servi d'exemple, elle était arrivée dans leur classe d'élite par piston et tous les autres profs la toléraient mais celui de maths n'avait pas eu peur, la fille était vraiment bête, elle n'a pas pu passer son exam en maths, le prof lui a dit qu'elle devrait changer de section sinon elle redoublerait et devrait repasser l'examen d'entrée en classes terminales. Depuis, leur prof de maths en imposait vraiment, déjà qu'il avait une taille de géant, ne riait jamais, son visage ne laissait rien transparaître, quand il rendait les copies on ne pouvait pas savoir si on avait eu une bonne note avant d'aller prendre la copie de ses mains, il ne félicitait jamais ses élèves, il promenait un cure-dents d'un coin à l'autre de sa bouche et marquait les notes dans les carnets, l'air un peu rêveur.

[7] NdT : Véritable phénomène culturel des années 1970-1980 qui rassemblait d'énormes foules de jeunes autour de chanteurs de folk, orchestré par le poète Adrian Pàunescu.

Comme il n'était pas question pour eux de s'abaisser à s'acoquiner avec ceux de la section des lettres, elle n'avait pas pu croire un seul instant ce que lui avait rapporté Mirela. Pendant ses trois semaines d'absence due à l'opération de son nez, elle l'avait informée de tout ce qui se passait à l'école alors qu'elle restait à la maison avec un bandage hideux sur le visage et des mèches dans les narines, s'appliquant à écrire dans son cahier jaune à spirale, en se disant qu'un jour ou l'autre elle aurait le courage de le faire lire à quelqu'un, et pour commencer à Nana, qui sait. Mais elle se ravise lorsqu'elle apprend par Mirela que Nana est sortie avec Mircea – alors qu'elle méprisait tant ceux de la section lettres – que Nana est allée en compagnie du garçon, le comble ! voir le film avec ABBA ; et qu'ensuite elle a fréquenté l'un après l'autre Lucian et Horatiou, et qu'ils se sont même embrassés. Avec Mircea elle aurait fait plus – quoi ? je ne te le dis pas, lui répond Nana, demande-le-lui toi-même, mais Mircea n'en avait plus que pour Nana, il chantait pour elle des sérénades sous sa fenêtre, « braves gens, ouvrez large le portail », jusqu'à ce qu'un soir, excédé, le camarade architecte sorte avec son fusil de chasse qu'il gardait pour la venue du camaradelebienaimé dans la région pour tuer des ours et des biches dans les montagnes de Gurghiu et dormir au château royal de Lapusna. Il lui a fait comprendre alors où il se les mettait ses chansons, pendant que Nana s'amusait follement derrière le rideau de sa chambre ; mais son père ne s'est pas privé de lui servir sa part de folk à elle aussi. Rien de tout ça n'a empêché Mircea de lui envoyer des billets doux, il est même allé jusqu'à demander à Cristina de lui en porter un, durant la grande récré, mais Cristina a ouvert le billet et l'a lu, avant de le mettre en tout petits, petits morceaux devant Nana, c'était une idiotie de composition contant fleurette et

amour éternel, mabienaiméejetonsnousdanslamer, etc. Nana s'est fâchée et lui a reproché d'avoir ouvert sa correspondance, c'est même l'expression qu'elle a utilisée, sa correspondance ! Elles se sont disputées à couteaux tirés, ce qui ne les a pas empêchées de se réconcilier rapidement, au grand désespoir de Mirela qui pensait qu'après la trahison de Nana, elle et Cristina seraient les meilleures amies du monde. Sauf qu'elle se fichait pas mal des garçons, elle a pris son courage à deux mains et le lui a dit directement, un soir, après les répétitions de théâtre quand elles sont allées au parc et s'y sont embrassées, pas plus, car elles avaient peur de la police, mais elle a juré la main sur le cœur qu'aucun garçon ne les séparerait dorénavant, et Nana à son tour a juré qu'elle n'en fréquenterait plus un seul, jamais. Cristina ne comprend pas pourquoi elle met autant de distance entre elles maintenant avec cette horrible chienne aux yeux jaunes, elle a bien tenu parole, elle, en évitant les garçons, se sentant d'ailleurs bien mieux depuis qu'elle ne devait plus répondre à leurs regards suppliants, mais en voilà un qui persiste. C'est Radu qu'elle apostrophe :

– Pourquoi tu me regardes comme ça ? On dirait une vache en chaleur.

Il ne l'entend pas ou fait semblant de pas l'entendre. Il fouille dans son sac et en sort un pull blanc, fin, à motifs norvégiens bleus.

– Enfile-le, c'est en laine, tu peux transpirer tant que tu veux avec ou marcher sous la pluie, t'attraperas pas la crève, il tient chaud même mouillé, ton anorak est trop mince, une vraie pelure d'oignon.

Il lui est trop long aux manches et trop large aux épaules, mais elle l'enfile, obéissante, il descend jusqu'au-dessus des genoux. Radu lui donne aussi un bonnet qu'il lui enfonce sur la tête, elle ne proteste pas mais évite ses regards et se remet en route. Bràdut et

Nana sont loin devant, Vanda ne se voit presque plus, les devançant tous, gambadant silencieusement et avalant parfois de la neige. Lorsqu'ils atteignent Bucura, là-haut, la nuit est déjà tombée, elle ne sent plus ses pieds, la fatigue, les brodequins qui lui font mal, il te faut une paire à semelles Vibram, lui dit Radu. Lui, il est bien paré, il ouvre avec des gestes rapides sa toute petite tente, un igloo, la recouvre d'une toile avec des mouvements experts, Nana a disparu avec le chien aux bords du lac à moitié glacé et de la grande tente du sauveteur sortent deux garçons tremblant de froid. Oh, les filles, vous dormirez là-bas – on vous donne aussi des sacs de couchage et tout ce qu'il faut, ajoute Adi, pendant que l'autre leur tend une énorme tasse fumante, c'est du thé au rhododendron sucré au miel. Elles boivent à tour de rôle, c'est le meilleur thé qu'elle ait jamais bu. Radu boit du même côté de la tasse qu'elle. Le ciel est tout noir, elle ne l'a jamais vu aussi près, aussi noir, il fait un froid terrible, le thé la ramollit, elle pénètre dans la tente, prend un sac de couchage dans un tas posé sur un matelas, s'y glisse et s'endort aussitôt tout habillée.

*

Elle ne se réveille que l'après-midi à cause de la chaleur, Nana dort encore dans son sac avec Vanda, les garçons ont dû partir à l'aube avec le brancard du sauveteur, on les a avertis par radio que près de Zànoaga il y avait un blessé à transporter à Pietrele où l'attend une ambulance qui l'emportera à Hateg, dit Radu qui bronze en slip sur une bande de neige. Dans une grosse marmite, sur un haut trépied bouillonne une sorte de soupe qu'elle ne toucherait même pas sous la torture, pourtant ça sent si bon ! attends, c'est pas prêt, prends plutôt un morceau de lard. Elle mange goulûment, rentre chercher un pantalon

court sous la tente et étend ses jambes au soleil. Nana sort à son tour, le visage gonflé de sommeil – qu'est-ce que t'as pu dormir!? ben tu as ronflé comme un tracteur, je n'ai pu m'endormir que vers le matin, cette nuit, tu iras dormir avec Radu dans sa tente, que ce soit clair, je ne dors plus dans la même tente que toi. Viens, viens ici, dit Radu en riant, moi, ça ne me dérange pas que tu ronfles, tout en regardant du coin de l'œil ses jambes qui ont déjà un peu rougi au soleil.

– Tiens, les garçons reviennent, dit-il avec un geste en direction des trois jeunes hommes qui arrivent, en effet, avec les stations radio. Bràdut, elle le connaît, mais la veille au soir, elle n'a pas bien regardé les deux autres. Adi est presque un homme, le Docteur est âgé, la quarantaine, une grande barbe noire et de petites lunettes rondes qui cachent ses regards. Nana s'est déshabillée et tourne sans gêne en soutien-gorge et culotte autour de la tente, tiens, où a-t-elle pu bronzer comme ça ? La chienne sort aussi, s'étire lentement sur ses pattes de devant avant d'aller droit vers le Docteur lui lécher, soumise, les doigts, il la caresse entre les oreilles, elle se met sur le dos, le ventre au soleil.

– Regardez-moi ça, elle t'aime bien, dit Nana, puis aussitôt : où est-ce qu'on peut faire ses besoins dans ces montagnes ? et elle disparaît avec un bout de papier derrière un tas de pierraille, suivie par Vanda qui ne la lâche pas d'une semelle.

Le vent s'est levé et elle a la chair de poule. Adi sort de la tente deux casques comme ceux que les ouvriers portent sur les chantiers, ou les mineurs, Radu vérifie les cordes, les harnais et les échelles, compte ses crochets lourds en acier, ils jettent le matos sur leurs épaules et partent escalader Judele. Bràdut mélange la soupe et alimente le feu avec du vieux bois qu'ils ont apporté. Elle sera juste cuite pour ce soir, dit Bràdut, maintenant je

peux te préparer un thé avec mon Primus, mon appareil à alcool. Non, elle n'en veut pas, elle a bu de l'eau fraîche de source, froide à vous geler les dents, elle n'a rien à faire d'autre qu'à regarder autour, elle n'aime pas ces énormes rochers, les lambeaux de neige et le froid, elle préfère les sentiers doux, la verte forêt où poussent framboises et champignons et où on voit passer tout près une belette ou un blaireau. Or là, il n'y a pas d'herbe, que des genévriers nains et de la mousse jaunâtre, on dirait de la moisissure. De temps à autre, quelque vautour tourne au-dessus d'eux et piaule doucement. Voilà une chèvre noire, là-haut sur la crête, lui montre le Docteur – noire ? c'est plutôt marron, et c'est plutôt un bouc anémique, éloigné comme sur une photo. Qui disparaît vite ; elle ne comprend pas trop leur enthousiasme, même le lac n'est pas tout à fait bleu, une mare d'eau, on ne peut même pas s'y baigner car l'eau est glaciale – et après tout c'est que de l'eau, le ciel c'est du ciel comme partout ailleurs, les pierres sont des pierres et rien d'autre. Nana tourne autour du Docteur, pas une attention pour Cristina, ils descendent tous les deux vers le lac et ils y restent longtemps, surveillés par Vanda. Le Docteur lui a attaché un bandana rouge autour du cou et la chienne lui manifeste sa joie. Ils en reviennent bien disposés, nous allons chercher du pain à Pietrele, annonce le Docteur – et il part avec Nana. Cristina les regarde s'éloigner, ouvre la bouche et respire profondément plusieurs fois de suite, ses yeux se voilent, c'est le vent dit-elle en guise d'explication à Bràdut qui la regarde d'un air interrogateur, qu'est-ce qu'il y a ? Rien, un peu mal au ventre, tout le monde sait que l'amour passe par le ventre et que l'âme se loge aussi dans ces coins-là, on ne sait pas à quel endroit précis, mais c'est sûrement ça, puisque ça fait si mal. Bràdut sort tous les brodequins à l'air et met

les sacs de couchage au soleil, il a démonté la station radio sur une couverture et la bricole.

– Quand on pense que tout se trouve ici depuis des millions d'années, on se sent tout à coup petit, non ? dit-il le regard perdu dans le lointain. On dirait que le temps s'est arrêté, on sent l'éternité.

Si l'éternité se présente comme ça, alors elle est moche, et si au paradis c'est pareil alors c'est aussi un endroit de merde, où personne n'a besoin de vous, mais bon, il a aussi un peu raison Bràdut, elle s'ennuyait déjà depuis des siècles, elle ne se souvient pas de s'être embêtée à ce point, elle a mal aux mollets et entend la neige des hauteurs goutter, la corrosion des roches en minuscules particules de poussière qui glissent vers la vallée, le vent s'est intensifié mais il n'y a pas de nuages, au diable cette éternité, elle aurait voulu sentir l'instant, vivre des événements, or cette montagne n'est qu'un cimetière plein des croix de ceux qui ont cru qu'ils atteindraient le sommet, qu'ils allaient vaincre – vaincre quoi ? Elle respire de manière saccadée, par la bouche, la gorge la picote encore depuis l'effort de la marche d'hier, elle a pris deux aspirines mais sans effet, elle a des frissons et enfile le pull de Radu. Elle reste un moment à contempler la mort dans toute sa splendeur, elle a le vertige à force de regarder vers le haut et elle est brusquement envahie par une vague spasmodique de nausée, elle n'aurait peut-être pas dû manger ce lard.

En début d'après-midi trois jeunes hommes apparaissent du côté de Zànoaga, en coupe-vent rouges, cachés sous leurs capuches. Dieter, Kurt et Jakob en ont assez de leurs montagnes est-allemandes et sont venus admirer les Carpates, ils installent leurs tentes légères à côté, sortent leurs appareils pour préparer le café, et déballent du chocolat, des biscottes, du fromage fondu, du pâté de foie et des conserves de viande. L'un

d'eux parle l'anglais, les deux autres communiquent plutôt par gestes et fragments de phrases, dans un allemand-anglais assez rudimentaire. Brădut n'a pas d'aptitudes linguistiques particulières, c'est elle, en conséquence, qui l'aide à communiquer avec Dieter, prof de géo à Dresde, dont elle accepte une grande tasse de café, du vrai café, brûlant, avec beaucoup de sucre. On regarde avec jalousie les sacs à dos des autres, légers avec leurs cadres en aluminium, leur matériel d'escalade en dural, les crampons pour la glace et les casques jaunes en fibre de verre, avec lampes frontales. Dieter est le seul brun, les deux autres sont de vrais Allemands, blonds aux yeux bleus, de haute taille, bien bâtis et très gais. Ils courent jusqu'au lac, se mettent à poil et veulent s'y baigner, Brădut agite désespérément ses bras, *nein, nein*! ils répondent eux aussi par des signes, *ja, ja*! avant d'entrer courageusement dans l'eau, ils s'en aspergent et se frottent avec de la neige. Ils sont cinglés ces mecs, putain, ils se croient à Mamaia[8]. En fin de compte, ils se limitent à s'asperger et à se frotter, ils ont pas le courage de nager, retournent à leur tente en tremblant et s'enveloppent avec des couvertures de survie, tiens, incroyable tout ce qu'ils peuvent avoir ces touristes alors que nous on n'en a même pas pour les accidentés, sales boches. Dieter lui jette un regard suspicieux, il a peut-être deviné quelque chose ou compris d'après le ton mais Brădut lui fait un énorme sourire amical et Dieter se retourne finalement vers elle et lui dit *what did he say*, *nothing*, lui répond Cristina *only that you may catch a cold, the lake is not good for bathing, it is placed on a large glacier, the largest in Romania*, ajoute-t-elle fièrement. *Yes, we know that*, l'interrompt l'Allemand. Et il sort un guide coloré dans lequel on peut tout savoir sur

[8] NdT : Station balnéaire réputée des bords de la mer Noire.

la Roumanie, dit-il, il y a même des cartes avec des trajets très bien faits, très précis, c'est comme ça qu'ils sont arrivés à cet endroit. Elle ne commente pas, elle avait essayé de trouver un guide de la montagne, elle faisait confiance aux livres, à ce qui était écrit dedans, c'était inconfortable sans bibliographie et elle avait fini par en emprunter un à la bibliothèque mais ce n'était qu'une mince brochure écornée, avec des dessins approximatifs, heureusement elle n'en avait pas vraiment eu besoin puisqu'elle n'était pas venue ici toute seule.

Radu et Adi sont revenus, elle est contente de pouvoir compter sur eux, elle commençait à fatiguer à traduire les blagues idiotes de Bràdut auxquelles les Allemands ne réagissaient en aucune façon. Qu'est-ce qu'ils sont barges, ces mecs – se plaint Bràdut, puis il fait de gros yeux, se gratte la tête avec le rouleau en bois qui reposait près de la marmite et se tourne du côté de Radu qui a enlevé ses godasses et s'est affalé sur une chaise pliante à côté du feu. Elle regarde en arrière, Nana et le Docteur reviennent sans se presser en se tenant par la main, devancés par Vanda qui sautille de joie, une marmotte entre les crocs. Bràdut se penche discrètement vers Radu et lui chuchote, dis à ta frangine que le Doc est marié, même qu'il a deux enfants mais Radu hausse les épaules, passe ses doigts dans les cheveux, fait semblant de ne pas entendre. Geste commun à tous les deux, on voit qu'ils sont frère et sœur, Nana fait pareil, quand ça ne l'arrange pas elle n'entend rien. Cristina a un nœud douloureux au fond de la gorge qui l'empêche de parler, elle avale sa salive, mais rien n'y fait.

Nana tend une main amicale, *hello, welcome, how are you*, et fait connaissance avec les trois Allemands comme si elle était dans le salon de sa mère. Pousse-toi que je m'y mette, dit-elle à Radu, il la pousse à son tour, t'as qu'à te chercher une chaise, mais voilà que

le Docteur est déjà là avec deux autres chaises pliantes qu'il a prises dans la grande tente, Nana s'y assoit tout en pouffant à l'adresse de son frère. La chienne dépose à ses pieds la marmotte au cou cassé et s'étend ensuite à côté de sa maîtresse, Bràdut se penche vers l'oreille de Radu et lui dit cette fois assez fort pour qu'on l'entende :

– Et tu lui diras aussi que les marmottes sont des animaux protégés et qu'il est interdit de les attraper et de les tuer.

Nana regarde longuement l'animal mort, je croyais que c'était un écureuil, le Docteur ramasse la marmotte sans vie et la jette au loin, en bas de la côte. Vanda, assis ! ordonne Nana et la chienne obéit sans joie.

On sent un vent fort se lever du côté du lac qui rabat les cheveux de Radu dans ses yeux, il ne réagit pas, il fume tranquillement sa pipe courte et regarde Cristina, ah, s'il pouvait arrêter de la fixer comme ça. Elle est trop proche du feu, ses joues sont brûlantes, elle va près de Nana et veut lui chuchoter ce que Bràdut leur a appris mais Nana lui dit de s'éloigner parce que ses pieds grillés lui soulèvent le cœur et alors Cristina se tait. Moi, tu n'as jamais voulu me prêter ce pull, se plaint Nana, tu ne le mérites pas, toi, lui répond son frère en secouant sa pipe contre le bras du fauteuil pliant. Et si tu veux tout savoir, je ne le lui ai pas prêté, je le lui ai donné, ajoute-t-il et fait un clin d'œil à Cristina qui est gênée parce que Nana a un regard méchant et siffle entre ses dents un *has mi mij*[9], qu'est-ce qu'elle a dit, demande Cristina déconcertée, c'est quoi comme langue ? je le dirai à Mémé, je lui dirai vos manigances. Très bien, cafteuse, *san shukar*[10], lui dit-il tout en riant et voulant l'embrasser, elle ne se laisse pas faire au début mais finit par céder, rit et lui donne

[9] « Tu peux bien me manger la chatte » en romani.
[10] « T'es belle » en romani.

une bise sur la joue, alors il embrasse aussi Cristina qu'il serre un peu trop fort en la soulevant carrément de terre. C'est quoi ce méli-mélo de langues, c'est un truc inventé par vous ? s'étonne Cristina, et les deux se regardent, complices, avec des sous-entendus, sans lui expliquer que c'était Radu qui avait rapporté ça après sa fugue, en sixième, quand il avait fallu faire appel à la police qui l'avait trouvé en train de mendier au passage souterrain de la gare, avec son copain, Palmolivou, qui avait dans les seize ans et était toujours en sixième. Parce que Radu voulait l'aider aussi *d'une autre manière*, pas seulement en lui faisant ses devoirs – et, au fond, Palmolivou s'en fichait royalement, mais il était lemeilleurami même s'il n'avait pas de temps pour l'école et qu'il vivait dans un appartement dans les immeubles sans eau courante, gaz et électricité, sans portes et fenêtres, des berges du Mures ; Palmolivou avait encore sept frères et sœurs plus jeunes qui dormaient par terre et mangeaient sans jamais se laver. Ils allumaient le feu pour se chauffer, ce qui a beaucoup plu à Radu, il y est resté plus d'une semaine, il a attrapé des poux et des ascarides, ils ont dû le tenir en quarantaine pour l'en débarrasser, mais les mots appris chez les Roms ne l'ont plus quitté, Nana les a vite appris aussi et ils les utilisaient entre eux pour embêter leurs parents qui ne comprenaient rien à ce : *socares prala, detu draq, ciplecialmas tuta, mai bes hatan, hai te plimbosa me*[11]. Radu desserre ses bras et la libère avant de lui dire viens avec moi que je te montre un truc. Elle ne peut plus lui refuser après la scène du pull, se laisse prendre par la main et descend avec lui vers le lac, elle frissonne, t'as froid, elle nie avec force, il ne manquerait plus que ça, un autre prétexte pour qu'il la prenne dans ses bras

[11] NdT : « Qu'est-ce que tu fais, mon frère, va te faire voir, disparais de mes yeux, attends un peu, viens te balader avec moi » en romani.

maintenant que l'obscurité tombe, enfin il fait encore un peu jour, assez pour voir où ils mettent leurs pieds.

– Qu'est-ce que tu lui trouves à cet endroit ? demande-t-elle en retirant sa main de la sienne et en passant devant.

Il ne lui répond pas immédiatement et elle espère qu'il ne va pas débiter tout un tas de banalités genre que sur la montagne il se sent plus libre et plus près de la nature, que là tout est propre, tout est vrai et surtout que c'est si beau. Non, il dit autre chose, que là il arrive à oublier ce pays de misère, peuplé d'hypocrites. Que d'ici un an il va terminer la fac et ira travailler à Câmpu lui Neag, il ne veut pas aller dans une usine, il préfère la mine où on a aussi besoin d'ingénieurs comme lui pour le gros outillage et où personne ne veut aller, ils ont tous peur de la vallée de Jiul. Lui, il s'en fiche d'entrer dans la mine, ça ne doit pas être pire que les grottes qu'il visitait chaque week-end avec le club de spéléologie. Le salaire est bon, il aura deux mois de congé par an et on peut prendre pas mal de jours libres pour aller sur la montagne et au bout de trois ans, après son stage, il donnera sa démission et ira se faire sauveteur en montagne ou il ira s'engager dans un centre météo, quelque part dans les montagnes de Fagaras, loin du monde des villes, il laissera pousser sa barbe et ses cheveux jusqu'aux pieds et il se mettra à hurler à la lune chaque nuit ou se promènera nu sur la crête. Cristina s'arrête, il fait de même. Un peu plus bas, un oiseau fouille en silence. Il tourne sa tête au bec courbé vers eux et, d'un œil brillant, sans aucune expression, complètement vide comme un œil de verre, il les observe. Ils se tiennent immobiles, elle tremble un peu mais pas à cause du froid, une pierre glisse de sous ses pieds, le vautour, car c'en était un, se lève sans précipitation, ses ailes font un léger bruit pendant qu'il prend son vol la marmotte entre ses griffes au-dessus du lac.

Quelle chance qu'il ne la prenne pas par la main, quelle chance qu'il ne la touche pas, elle le pousserait aussitôt sur la pente abrupte ou le frapperait. Pendant un instant, un très long instant, elle est absolument seule, dans sa tête, dans son corps, regarde ses doigts à moitié cachés par les manches du pull, ses pieds la picotent, brûlés par le soleil, elle voit le lac sombre et l'eau qui tremblote sous le vent, eau sans poissons, sans algues ou roseaux, eau tout aussi indifférente que le regard du vautour disparu sous les nuages.

– Au fait, qu'est-ce que tu voulais me montrer ?

– Rien de spécial, je me disais qu'on pouvait se balader tous les deux jusqu'au lac, mais si tu veux, on va retrouver les autres. Elle veut bien, ils retournent donc à la tente où la soupe est prête, Bràdut en distribue dans les gamelles avec une grande louche.

– Vous avez bien apporté des cuillères, allez, dépêchez-vous, il n'en reste plus beaucoup.

*

Kurt et Jakob sont en train de déguster la *tuica* offerte par Adi, de l'eau-de-vie de prune, *pure plum, from Northern Transylvania, Maramureş,* explique le sauveteur. *Romanian drink, very nice*, ajoute-t-il en servant une autre tournée. *Romanians are*... comment on dit déjà hm, hm... hospitaliers ? demande-t-il à Cristina. *Hospitable, yes. Very hospitable people. How are German people ?* se renseigne Bràdut, tâchant d'illustrer ses paroles par des gestes de ses mains. Elle traduit tout ce que dit Dieter, que les Allemands sont ordonnés et corrects, amateurs de sport de plein air, qu'ils aiment faire du vélo et beaucoup lire.

– I educate myself a lot, ja ? I speak two and a half languages, a bit of French, basic – and now I started a new

one, they call it Portuguese. But only a little. It is difficult. You must work with your brain. And your body. I also do sport. I ride my bicycle every day, I can manage one hundred, one hundred and twenty kilometers easily. I went to Praga by bicycle. In the DDR you can go by bicycle everywhere, the car is cheating you. I have my own plans and spots and I go. You need sport, your body needs.

– *That is good*, dit Radu, *I like sports too.*

Kurt tire plus près de lui la bouteille de *tuica* et se mêle à la conversation :

– *Ach, but you come from Transylvania, ja? Dark, ja? Lots of forests, ja? And all that about Dracula. How he drank blood and all is true, he was a vampire.*

– *Well, not exactly,* intervient Cristina, *in reality he was a great king*.

– *I know the legend, was Bram Stoker, ja?* l'interrompt Dieter. *The guy who wrote about it. I know everything about him, how he was taken by the Turks, he was a Janiker* – janissaire, dit Cristina, pour que Bràdut comprenne lui aussi, il commence à s'agiter et à chercher des yeux la bouteille – *and he was impaling, ja? That is how you call it, impaling, ja? And he had Bettfrühstuck when people were crying and all. He lived sixteen century, ja?*

Kurt et Jakob approuvent, Dieter est apparemment l'intellectuel du groupe. Nana coupe des morceaux de pain qu'elle trempe dans la soupe, pour Vanda, la chienne les avale tout ronds, puis lape du liquide dans une boîte de haricots.

– *Yes, that's true, but it is not the whole historical truth*, dit finalement aussi le Docteur.

– *I studied history at the university*, le remet à sa place Dieter. *The Turks. They conquered Romania, and Bulgaria. But not Wien. No, they tried two times but they failed. Wien, they did not succeed. Too much for them, ja?*

But you can see in all countries where you had Turks, they not strong, weak countries.

– *And how do you explain that*, demande Radu.

– *Easy. It is in the genes. Hundreds of years of Turk invasion and your genes change.*

– *Seriously?!* T'entends ce qu'ils disent ces cocos, que nous autres on a des gènes faibles de Turcs, s'énerve le Docteur.

– *Yes, like Mexic. There too. You know Mexic? It's also in the genes.*

– *But they didn't have the Turks there*, dit Adi et il se tend pour attraper la bouteille que les Allemands se sont appropriée plus que de raison.

– *No, of course not*, dit Dieter en léchant le verre en plastique, *but they had bad mentality from Spanish conquistadores. All is in genes.*

Nana qui s'est tue jusque-là trop occupée avec Vanda, ouvre enfin la bouche : si vous voulez le chien va leur faire comprendre quels gènes sont les plus forts, ils éclatent de rire, les Allemands ont des regards soupçonneux et attendent qu'on leur traduise, mais rien ne se passe. Bràdut renchérit : Et alors on les verra courir le cul nu avec leurs gènes d'Aryens ! Dans l'éclat de rire général des Roumains, Radu dit de façon appuyée :

– *It's not because of the Turks, it's because of the Russians and communism*.

Les Allemands se sont brusquement tus et échangent des regards. Le Docteur dit tout doucement : tais-toi, abruti, tu oublies que ces cocos viennent de RDA.

– Et alors ? chez eux aussi c'est le communisme, dit Radu avec entêtement.

– Ben oui, sauf que c'est un autre genre de communisme que le leur, car les Russes ont fourré plein de fric dans ce pays pour qu'ils n'aient pas envie de traverser le Mur, chez les capitalistes, sinon pourquoi tu crois qu'ils

vivent mieux que tous les autres de l'Est ? le contredit Adi. Ils n'ont pas besoin de construire le communisme, les autres l'ont construit à leur place.

– T'en fais pas, ils ont eux aussi un conducator bien aimé et la Stasi, ajoute le Docteur, et en plus ils ont les Russes sur place, ils sont pour ainsi dire sous occupation, pas comme nous.

– Et moi que veux-tu que ça me fasse que nous n'ayons pas de Russes dans le pays ? il serait peut-être mieux qu'on en ait – et qu'on ait aussi à manger, dit Bràdut en faisant couler les dernières gouttes de soupe sur un bout de pain, sans trop y faire attention, contrairement à Vanda qui l'attrape et s'en va avec dans la gueule et l'avale un peu plus loin, putain de chien, Nana rit copieusement et appelle Vanda qui revient contente, se laisse tomber par terre et se retourne de côté, près du feu.

– Ma foi, ils le méritent bien aussi, ils ont perdu la guerre, c'est pas pour rien que les Russes ne quittent pas leur pays, ajoute Adi, sales nazis, ils s'en sont finalement bien tirés. Parce qu'avec les Russes ou non, ils arrivent quand même à mieux se débrouiller derrière le rideau de fer, alors que nous on ne nous permet même pas d'aller chez nos voisins, Hongrois ou Bulgares, sans trente-six mille vérifications et visas, non ? dit-il avec dépit. Est-ce que toi tu pourrais aller dans leurs montagnes à eux dès que tu en aurais envie ? Moi, on ne m'a même pas laissé aller dans les Tatras, cela fait deux ans que j'ai fait la demande et ils n'arrêtent pas de temporiser.

– Et puis tu sais quoi, commence à s'emballer Radu, on va parler franchement au moins ici. Je voudrais bien savoir ce qu'ils en pensent, ils vont quand même pas me cafter à la Securitate, non ? Adi se lève pour mettre encore du bois sur le feu.

Les Allemands regardent Cristina, ils attendent qu'elle leur traduise, mais elle n'y pense même pas, ils ont bien dû saisir quelques bribes, « Russes », « la Stasi », « nazi », ils sont pas si idiots que ça. C'est un moment assez pénible, Jakob tend la main pour caresser Vanda mais Nana lui dit : *don't touch her, she bites*, ce qui n'est pas fait pour détendre l'atmosphère, et alors Dieter demande abruptement :

– *What are you talking? About us?*

– *No, no, just about our country's situation,* essaie de corriger Cristina mais Radu ne se laisse pas intimider par les regards froids des Allemands :

– *You also have communism, how is it now in the democratic republic? Is it better than in the Bundestag?*

Kurt se sauve, sous prétexte d'aller pisser, Dieter on dirait qu'il aboie vers Jakob, elle attrape au vol quelques mots, genre *untersagt*, *verboten* et *Rechtvorschrift*, ah si elle avait été plus assidue aux cours d'allemand...

Maintenant ce sont les Roumains qui la regardent, elle va pas traduire ? Si, elle est bien obligée et finit par dire *what did you say? Is there a problem?* alors Jakob s'excuse sur un ton poli presque amical :

– *We do not do politics, we don't speak about that.*

– *But you must know, you must have an opinion*, insiste Radu, sans se soucier que Dieter le regarde déjà d'un œil menaçant. *Come on, nobody can hear us now, you can speak your mind. Would you not rather have a united Germany?*

– *I don't know, never thought about it*, Jakob adopte la fuite en arrière, *let's not talk any more. Let's forget it!*

Mais Radu est trop emballé à présent, il fonce :

– *But Germany is one country. You must have an opinion!*

– T'es incroyable, tu ne veux vraiment pas en démordre, toi, lui dit Cristina qui commence un peu à s'énerver, tu ne vois pas que ce n'est pas la peine ?

Jakob est bien embêté, il regarde Dieter avant de dire :

– *I don't know, Dieter is the specialist in geography, maybe he can tell you something more, we do not do politics.*

Kurt est revenu mais ne s'assoit plus, il attend de voir comment l'autre va se tirer d'affaire, Dieter est très nerveux, il ne peut plus s'esquiver, il doit répondre. Il prononce de manière scandée et son anglais ressemble bizarrement à un ordre militaire :

– *Of course we would like a united Germany, but a communist Germany, a big democratic communist republic of Germany !*

Le Docteur ne retient pas une sorte de hennissement, Adi est plié en deux de rire, Radu dit, putain, les mecs, ils se foutent de nous, mais il continue :

– *You know that is impossible. You tell me you don't like the idea of a capitalist united Germany ?!*

– *No ! Never !*

– *And if tomorrow the shameful wall falls, what will you do ?*

– *We will fight ! Never a capitalist Germany !*

– *Better the Russians ?*

– *Shut up ! We will never have a capitalist country, never ! Scheisse !*

Cristina tire Radu par la manche et lui chuchote, tu vois, les Allemands aussi ont leurs hypocrites !

Les trois autres se sont levés comme à la commande, font un geste bref de la tête et s'en vont vers leurs tentes.

– *Scheisse* est un de leurs saluts, non ? un peu comme notre *servus* à nous, dit Bràdut pour l'amusement général.

– Fous-leur la paix, tu vois pas qu'ils font dans leur froc de peur ? dit le Docteur avant d'ajouter : y a-t-il un petit reste de lard grillé, j'ai encore faim.

Mais Nana apporte un sac de couchage et dit, Radu, cette nuit nous dormons dans ta tente, débrouille-toi comme tu peux ! Donc, le Docteur est bien obligé de la suivre dans la petite tente d'une personne. Vanda s'arrête à l'entrée, obligée d'obéir. Cristina voudrait devenir tout à coup insensible, elle fixe ses regards sur le feu jusqu'à ce que ses yeux se remplissent de larmes et la piquent.

– Je me trompe, mon Radu, ou ces deux-là n'ont qu'un seul sac de couchage ? dit Bràdut, faisant l'innocent.

– Pourquoi tu me dis ça, moi j'ai rien vu, *do not do politics*, répond Radu en fourrant sa pipe. Il fume en silence, au bout d'un moment demande à Cristina : t'as froid, elle dit non et se recroqueville sur elle-même, se mettant à se balancer légèrement, elle est complètement engourdie et se fiche de tout, elle pourrait s'endormir là, à la belle étoile et se réveiller deux cents millions d'années plus tard au fond du lac, à la fonte du glacier, quand tous les gens seront déjà morts et que la terre sera peuplée par une nouvelle race, par des lézards ou par des habitants de Mars.

Adi ramasse la vaisselle et la met dans la grosse marmite vide : le premier levé demain matin lavera tout ça. Les garçons entrent dans la tente, allument la lampe-tempête et tirent sur la fermeture Éclair, vous autres, restez pas trop dehors, vous allez vous geler. Radu ouvre ses jambes et tire Cristina vers lui, l'embrasse fort, son souffle est brûlant et lui-même est un vrai petit fourneau.

– Si on vient ici au mois d'août, on peut voir les Perséides dit-il, et des avions qui passent entre les météorites la nuit et qui clignotent de leurs petites lumières

sur leur trajet vers l'Amérique, ils volent au-dessus des nuages et vont à New York, à Istanbul ou à Athènes. Tu viendras avec moi à Athènes ? lui demande-t-il ; de là-bas je t'emmènerai sur une petite île, Oikithikylos, dans la mer Égée, c'est notre île à nous, je l'ai achetée pour toi avec ma bourse d'étudiant, nous aurons là-bas une maison avec des lauriers roses et des oliviers, on se baignera dans la mer à longueur de journée et le soir on mangera des crevettes, des dorades et des espadons grillés sur la braise, et on boira de l'ouzo et du retsina, tu veux bien ? Et tu ne t'appelleras plus Cristina là-bas, on va te changer de nom, tu t'appelleras Kitty parce que cela veut dire Oikithikylos : l'île de Kitty. Tu veux bien, dis ?

Elle veut bien et alors il apporte de la grande tente un matelas et deux sacs de couchage, il en étend un sur le matelas et ils se couvrent avec l'autre, et il retourne mettre du bois sur le feu dont les flammes vacillent. Il a une peau fine de fille et les lèvres douces comme Nana, mais elle s'interdit de penser à Nana et n'a le droit que de rester au fond du lac et d'oublier, sauf qu'il ne la laisse pas geler dans le lac, il la tire, il la ramène à la vie. Il ressemble tant à Nana, il a les mêmes pommettes saillantes, des genoux carrés et des doigts longs, maladroits, plus gros à la base. Ses lèvres à lui n'ont pourtant pas le goût de l'encre Pelikan mais de tabac hollandais pour pipe.

*

Cristina se réveille aux aurores, dans un brouhaha général, Radu fait la vaisselle en bas, près du lac, les Allemands ont ramassé leurs tentes et sont partis depuis un bon bout de temps, et son sac à dos est déjà prêt, posé contre une grosse motte de terre à côté de celui de Radu. Elle n'a même pas le temps de bien se laver les dents que zou, faut descendre la montagne, les vacances

sont finies. Bràdut les emmène tous à la gare dans sa voiture bâchée. Radu monte dans le train pour Cluj, lui fait des signes du haut des marches et lui crie n'oublie pas, Oikithikylos, Nana fait une moue, quoi ? J'espère que t'as pas fait des avances à mon frère.

Elles doivent attendre, leur train part dans une heure. Les quais sont pleins de monde, les wagons se mettent en place avec de gros bruits métalliques, les freins crissent et le conducteur agite des petits drapeaux jaunes et rouges, Nana s'assoit sur son sac à dos, enlève ses lunettes, les met dans sa poche, sur ses joues coulent de grosses larmes dans le soleil tiède de la matinée. Elle dit qu'il ne s'est rien passé, rien, absolument rien. Cristina veut tendre la main et essuyer son visage enflé mais Vanda la fixe longuement avec ses yeux jaunes de loup.

Complaisance

des femmes
Antoinette Fouque

DE LA MÊME AUTRICE

Belfond
Hôtel Universal, trad. Laure Hinckel, 2016

Titre original : *Complezenta*
© Simona Sora, 2020
Publié par accord avec l'agence littéraire Astier-Pécher
Tous droits réservés pour tous pays

© 2023, *des femmes*-Antoinette Fouque
pour la traduction et l'édition française
33-35 rue Jacob, 75006 Paris
www.desfemmes.fr

ISBN : 978-2-7210-1220-3
EAN : 9782721012203

La traductrice de cet ouvrage a bénéficié d'une bourse de traduction de la région Auvergne-Rhône-Alpes et de la DRAC Auvergne-Rhône-Alpes.

ORGANISATION INTERNATIONALE DE la francophonie

Avec le soutien de l'Organisation internationale de la francophonie

Simona Sora

Complaisance

Traduction du roumain et préface
par **Florica Courriol**

des femmes
Antoinette Fouque

Pour Maman qui m'a révélé
le sens de la complaisance

« En l'absence d'une histoire personnelle, on est obligé de se charger des histoires des autres. Romans d'amour, changements d'actes de propriété. »

Mircea Nedelciu, *Amendement à l'instinct de propriété*
[Notre traduction]

PRÉFACE

Complaisance – roman de la corporalité et de la liberté

La note originale qu'apporte Simona Sora dans le paysage littéraire roumain est, comme on le constate au premier coup d'œil, la forme du livre à doubles couvertures inversées : une fois parvenu à la fin de la première partie, il faut retourner le livre pour poursuivre la lecture. Au premier volet, inspiré du passé communiste, en succède un second dont le cadre est l'Ouest européen, plus exactement la Suisse que l'autrice connaît bien. À cette manière délibérée de dissocier les deux univers pour souligner la différence de lieu, de temps et d'atmosphère correspond en écho la constatation amère qui donne le titre général du roman : une humanité régie par la même « complaisance ».

Quand on connaît le parcours de cette autrice on se dit qu'elle n'arrête pas de nous surprendre : en tant qu'essayiste et critique littéraire dont le jugement valait un diplôme, elle en a surpris plus d'un lorsqu'elle a publié un premier roman, *Hotel Universal*, comme pour démontrer, si besoin était, qu'elle était à l'aise aussi bien dans la fiction romanesque que

dans la critique. Le livre que vous avez sous les yeux en est une preuve supplémentaire, y compris dans sa forme purement typographique. Mais qu'on se le dise, ce n'est pas un jeu, le lecteur est confronté dans *Complaisance* à des sujets profonds et graves, racontés d'une voix envoûtante.

La première « saison » est inspirée par la Roumanie de la fin des années 1980, la seconde est axée sur la nouvelle existence de Maïa en terre helvétique dans les années 1990, après la chute du Mur et du rideau de fer, et la Révolution roumaine de décembre 1989. Sont ainsi mises en miroir les deux expériences de la protagoniste, infirmière aux velléités littéraires, travaillant dans un hôpital de sa ville de Deva où il se passe, la nuit, des choses sexuelles surprenantes alors que les apparences sont terriblement décevantes, teintées de grisaille et de bien maigres « réalisations personnelles » ; Maïa s'y trouve malgré elle l'indirect témoin d'un avortement illégal et elle est soumise à un interrogatoire impitoyable. Entre ses réponses et ses réflexions (qu'elle garde prudemment pour elle !) se découpent, petit à petit, des fragments de vies, des péripéties dramatiques ou tragiques, des histoires dans la grande Histoire.

Pendant la deuxième « saison », Maïa a réussi à émigrer, elle est engagée dans un établissement de gériatrie d'un canton catholique de Suisse (où les patients sont étrangement désignés comme des « hôtes à vie »), et dont le fonctionnement est régi par des règles strictes, le plus souvent dépourvues de chaleur humaine. Ici aussi, la personnalité de Maïa fait tache, elle continue à aimer les livres et fait la lecture à un des patients. Elle essaiera même de le ranimer – « ressusciter » – quand il fait un arrêt du cœur – attitude qui sera vivement reprochée à la soignante étrangère qui n'est pas « au parfum » du testament que le patient a laissé en faveur de l'établissement

Le lecteur est d'emblée attiré par la narration sans pathétisme, empreinte d'un détachement délibéré qui lui donne plus de crédibilité tout en restant très touchante (l'autobiographie n'est pas loin, Simona Sora a réellement travaillé comme « cadre médical » en Suisse).

Au-delà des histoires que l'autrice insère brillamment dans la grande Histoire (la Roumanie d'avant la Révolution de 1989 et après, la Suisse vécue par Maïa comme immuable) elle explore avec subtilité des thèmes importants, essentiels, comme le mécanisme de broyage de l'individu par les régimes totalitaires, la privation de liberté, y compris celle de disposer de son propre corps, d'où les avortements punis par la loi, le fameux décret 770/1966 (si bien illustré par Corina Sabău dans son *Et on entendait les grillons*, par Gabriela Adameșteanu dans *Fontaine de Trevi* ou Veronica Niculescu dans *Toți copiii librăresei* (« Les enfants de la libraire »), non encore disponible en français).

S'y ajoutent le thème de l'immigration et celui de la création, des idées et leur corollaire les préjugés, thèmes subtilement incorporés dans l'économie du texte général, écrit avec une incontestable maîtrise stylistique. L'humour vient se greffer sur la réflexion et irriguer la narration d'une auto-ironie qui n'a rien de complaisant.

Dans les deux univers qu'elle a naïvement crus semblables, la protagoniste se heurte à la *complaisance* – qui est au fond la disponibilité à intérioriser et à adopter un système de règles –, que ce soit dans un monde régi par un totalitarisme aggravé d'une dictature personnelle – les années 1980 dans la Roumanie de Ceaușescu ou, dans les années 1990, de l'autre côté du rideau de fer, dans un canton catholique de Suisse où Maïa était venue chercher une vie supposée meilleure. Or c'est encore une impasse pour la protagoniste qui se heurte ici

aussi au conformisme, aux concessions, aux compromissions, donc irrémédiablement aussi à la complaisance.

Maïa s'en sort peut-être grâce à la seule liberté qu'elle s'octroie, la liberté intérieure ; ce « je l'ai fait ! » répété à l'envi, n'est pas seulement l'éblouissement de la jeune fille qui vient de perdre sa virginité, c'est (aussi) sa revanche sur la réalité qui uniformise, qui « standardise ». Celle dont la protagoniste s'évade en lisant, compulsivement, y compris durant ses gardes, des auteurs roumains et des écrivains sud-américains dont Simona Sora est d'ailleurs traductrice. Les NdT (notes de la traductrice) sont aussi significatives que nécessaires pour rendre compte des lectures de Maïa, à commencer par la fameuse génération 1980 des jeunes – alors – écrivains roumains dont un des chefs de file était Mircea Nedelciu. Ces nombreux clins d'œil aux textes littéraires de Roumanie ou à ceux de Cortázar (*Marelle* notamment) rendent la lecture puissamment enrichissante.

Si l'on comprend vite que dans la tête de Maïa se mélangent fiction, passé de légende et réalité, on la suit avec délectation dans son exposé des mythes locaux, souvent violents, mettant en scène des femmes qui (se) sont sacrifiées pour la cité (le mythe d'Icare revisité !) ou pour la démographie imposée par le totalitarisme. Ces histoires dans la propre histoire de la protagoniste nous permettent d'identifier une écriture à plusieurs niveaux, une « métafiction » – comme l'a remarqué très justement la critique – puisque Maïa lit et écrit, elle transcrit, plutôt, les « protocoles opératoires » dictés par le docteur Negru, elle réécrit sur le cahier vert obligatoire qu'elle a reçu une fois engagée dans la maison pour personnes âgées de Suisse – elle intervient sur les textes pour les enjoliver, son oreille entend des histoires, même s'il ne s'agit que du simple déroulement d'une opération chirurgicale.

Mixte d'autofiction et de réalisme magique, la délimitation est aussi improbable que le guichet que Maïa a fait pratiquer dans la porte de la salle d'opération où elle travaille :

… en regardant à travers le guichet de la taille de sa tête, découpé juste à sa hauteur – les autres devaient se pencher –, Maïa avait commencé à se demander ce qui se passait dans les zones cachées, à droite et à gauche de l'ouverture. […] *Elle n'aimait plus, depuis qu'elle travaillait dans la salle d'opération, la réalité réelle, le guichet dans la salle, de pouvoir être vue ou de se voir – ce qui était la même chose – de penser puis de raconter ce qu'elle avait vu : c'était comme si elle avait lu, comme si elle avait été autorisée à entrer dans une autre réalité. Le guichet limitait ce qu'elle voyait, il ne prolongeait nullement la vie des personnes qui passaient devant.*

L'hôpital, la maladie ont été des pistes à explorer pour nombre d'auteurs roumains, (Hortensia Papadat-Bengescu, Ileana Vulpescu, Andreea Răsuceanu) mais ont rarement été un cadre unique comme celui de *Complaisance*. Ni vu dans pareille perspective ! Les médecins constituent une véritable caste, avec une aura de Sauveurs, ils sont les seuls à se situer au-dessus des politiques (dans la Roumanie de l'époque). L'hôpital prend des allures d'espace décadent (initiatique ?), régi par les trois *S* (sexy-seuls-silence), de lieu où la mort est omniprésente ; parfois sous l'appellation pudique de fin de vie (surtout dans le second volet construit autour des « hôtes à vie »). Le corps devient ainsi objet d'étude sous tous les angles et on est en droit de parler d'une « exploration littéraire de la corporalité » (Luminita Corneanu) surtout lorsqu'on sait que Simona Sora a écrit, avant ses deux romans, un essai critique intitulé *Regăsirea intimității* (« L'intimité retrouvée »). Corps de belles femmes bien vivantes, corps de personnes âgées sur

lesquels se promène le regard de l'autrice (à travers ses personnages) comme un peintre à la recherche d'une lumière, d'un reflet : ici une rotule comme une balle de ping-pong, là les mains énormes d'un fin chirurgien (le docteur Negru).

Soumise à une enquête intrusive sur les circonstances de l'avortement qui a eu lieu dans l'hôpital où elle travaille, Maïa se perd dans les méandres d'une véritable anamnèse où des souvenirs d'enfance, des livres lus viennent s'agglutiner aux contes et rituels, aux expériences récentes, aux irrésistibles instants fugaces entraînant le lecteur sans qu'il y prenne garde. La protagoniste « décolle » de la réalité en se lançant, paradoxalement, dans des gestes très concrets, comme la dernière toilette du fœtus qu'elle a trouvé dans la salle de douche des infirmières ou la lecture à monsieur Stoltz qui vient de décéder dans l'établissement gériatrique suisse de « La Dernière Chance », trop bien nommé. Après qu'elle a tenté de le réanimer, contre toute évidence, on lui reprochera paradoxalement de l'avoir fait au lieu de téléphoner aux responsables de l'établissement. À noter qu'elle est donc jugée deux fois, d'abord dans sa ville natale, puis dans celle de l'exil, en Suisse, où la complaisance règne sous une forme voilée.

La complaisance fédère donc les deux côtés du rideau (de fer ?) peuplés, l'un et l'autre, au bout du compte, d'une humanité structurellement semblable et où les cyniques ont le même rôle prépondérant. Le roman leur oppose quelques figures lumineuses, comme celle de Noël Ruffieux (à qui le livre est dédié), « l'incarnation vivante d'un œcuménisme assumé ».

À l'Est impersonnel et pervers s'oppose en miroir l'Ouest de tous les possibles, de tous les rêves et des inévitables désillusions afférentes.

Maïa fait un tri sévère dans ses « affinités électives » qu'elle n'expose (ouvertement) que lorsqu'il s'agit de livres. Le reste se passe dans sa tête ! Au lectorat de dénouer les fils des pensées, des actes et des paroles réelles de la protagoniste. Une lecture attentive décèle d'innombrables indices d'une mise en abyme. Les « absences » apparentes de la protagoniste ne sont en fait qu'une présence au monde. Le monde invisible, celui de l'imagination, de la fiction. Enfant, pour échapper aux odeurs de la basse-cour campagnarde de ses grands-parents et à l'ennui, en égale mesure, Maïa se couvre le visage d'une serviette imbibée d'un parfum suave. À la fin du livre, le geste se répète :

Elle fouille dans la poche de sa tunique blanche, en extrait une serviette humide imprégnée d'un parfum floral indéfini et se l'étale sur le visage. La voix de monsieur Legrand résonne avec des inflexions métalliques d'enregistrements d'autrefois pendant qu'elle se déroule mentalement l'histoire de monsieur Stoltz, l'hôte à vie de La Dernière Chance.

Au-delà du narratif, ce roman est une mine de réflexions sur l'acte créatif (imagination, déclic de l'écriture, transe, passage de l'autre côté du miroir) – le tout passé par le filtre de la complaisance clairement expliquée :

Dans son esprit, les livres qu'elle avait lus jusque-là étaient de deux types : ceux qui respectaient les trois lois de la complaisance littéraire (ne pas penser autre chose que ce que l'on peut écrire, n'écrire que ce que l'on peut voir, ne voir que ce que l'on peut nommer – avec le corollaire, n'écrire que sur ce que l'on a vu et, finalement, ne vraiment voir que ce que l'on peut écrire ensuite) – et tous les autres. Ces derniers, ignorant totalement la loi qui disait, essentiellement, qu'il faut penser, dire, voir et écrire ce que

les autres attendent, tombaient sous le régime de l'imagination. Et l'imagination était dangereuse, pensait-elle alors, l'imagination ne pouvait être vraie, le plus grand risque était que, parfois, elle pouvait devenir réelle. De l'imagination, enflammée par le désir, l'impuissance ou, pire encore, la vanité sortaient les monstres d'une réalité parallèle qui pouvait être vue, avec certaines précautions.

La modernité de l'écriture de Simona Sora va de pair avec l'excellente connaissance de ses racines spirituelles, avec son statut de femme. « Pourquoi ces enfants, dans le mur de la douche, n'étaient-ils pas tristes ? » se demande la protagoniste en pleureuse contemporaine et elle se répond elle-même, en un constat glaçant :

Peut-être étaient-ils joyeux parce que plus rien de mal ne pouvait plus leur arriver ? Peut-être étaient-ils soulagés ? Et elle, pourquoi ne rapprochait-elle pas ses jambes, pourquoi ne se recroquevillait-elle pas, pourquoi ne se laissait-elle pas glisser jusqu'au Danube pour y boire son eau*, pourquoi restait-elle de nouveau comme une idiote, devant un tube ? Le tube le plus glissant du monde* […].

Ce tube est le vide-ordure pratiqué dans le mur de la salle de douche de l'hôpital, qu'on appelait familièrement « le toboggan » mais peut-être aussi un symbole féminin facile à décrypter.

C'est un des moments où la traductrice – soit dit en passant – se voit obligée de recourir aux notes. Ne serait-ce que par solidarité avec les lectrices et lecteurs possiblement surpris par l'intrusion du Danube à cet endroit ! Il s'agit en effet d'une allusion à la comptine roumaine de l'Escargot (*Melc, melc codobelc*), Escargot, Margot /Va jusqu'au Danube bleu/Pour y

boire son eau…). Dans le même chapitre, on peut être choqué par la séquence « Ces enfants, dans le mur de la douche… », séquence illogique au premier abord car la présence de ce vide-ordure dans le mur peut paraître incongrue : il sert à évacuer les fœtus après les avortements clandestins. Mais elle peut être interprétée comme une allusion au mythe sacrificiel du bâtisseur, par exemple dans la légende roumaine du maître Manole qui emmure son épouse pour assurer l'achèvement d'un monastère. Il s'agit d'un mythe fondateur très connu pour un Roumain ou une Roumaine et que l'on se doit de « souffler » à l'oreille du lecteur étranger si on veut l'associer à la lecture jouissive que nous (sous-)tend l'autrice. Citons aussi, en matière de traduction, l'ambiguïté du titre même, plus exactement du sous-titre de la première partie : « Înălțarea la Ortopedie » que l'on décode aussitôt par « Montée en Orthopédie ». Lorsqu'on a lu le roman en sa totalité, on est tenté de voir dans cette simple montée une « Ascension ». Maïa monte un jour dans l'ascenseur avec le docteur Negru, le Don Juan qui séduit toute la gent féminine de l'hôpital et, de cette proximité physique et momentanée, naît l'intérêt du mâle pour la jeune fille et réciproquement ; il s'ensuit une relation qui pour la protagoniste vaut ascension au rang des « élues ». Au-delà du problème de ce que les spécialistes en traductologie considèrent comme des culturèmes et qui est souvent résolu soit par une NdT soit par l'incrémentation, c'est davantage les équivalences des termes médicaux qui ont exigé quelques ajustements, le vocabulaire roumain spécifique diffère du lexique médical français, les signifiants roumains correspondent à d'autres signifiés !

Il y a, chez Maïa, (chez l'autrice ?) une bonne dose d'inquiétude existentielle et une discrète envie de vivre. À la « leçon de

choses », Simona Sora ajoute une profonde note d'humanisme dans une narration d'une savante construction et d'une longue portée intellectuelle. Son livre est un témoignage de notre époque, une entrée dans la mentalité roumaine par toutes les allusions culturelles et les arrêts sur image des années 1980, plus généralement, une tentative pour échapper à l'absurdité de l'existence par la littérature.

Florica Courriol

COMPLAISANCE

ASCENSION EN ORTHOPÉDIE

Elle l'a fait, finalement elle l'a fait, c'était la seule pensée qui lui tournait dans la tête, comme un tapis roulant horizontal, comme un scroll anachronique et impersonnel qui se serait mis – juste à l'instant où elle s'était retrouvée dans le lit sentant l'iode et les médicaments, le lit de ce monsieur plus vieux qu'elle d'une vie – à se dérouler automatiquement. Elle l'avait fait, finalement, bel et bien fait – se disait-elle en regardant le dos lisse de l'homme, ses fesses trop rondes – détail qu'elle avait déjà remarqué, quand elle le suivait du regard dans les couloirs de l'hôpital ou dans la salle d'opération, quand il se retournait brusquement, surprenante pirouette, pour figer la seringue dans le couvercle en caoutchouc de la perfusion. Elle l'avait fait, bel et bien fait, elle aurait voulu disparaître ensuite de la chambre de garde, du lit de ce type qu'elle n'appelait pas encore par son nom et qui, le soir d'avant, l'avait convoquée d'un ton ennuyé pour lui dicter le protocole opératoire.

Ils étaient obligés – oui, Maïa le savait, même si elle ne travaillait dans la salle d'opération que depuis quelques mois – obligés de rédiger en détail tous les détails du protocole opératoire, d'écrire noir sur blanc comment on avait découpé les chairs avec l'acier du bistouri, comment on s'était faufilé entre les créneaux jaunes de graisse compacte, entre les capillaires, les veines et les artérioles, les fines veines cachées sous les muscles, comment on avait arrêté le sang envahissant avec des pinces

hémostatiques, comment on en était arrivé – à force de dégager de la peau et des muscles, de la graisse et des vaisseaux – à l'endroit visé ; obligés, oui, d'exposer minutieusement ce qu'on avait fait. Que fait-on lorsqu'on se trouve face à face avec la maladie ? Qu'est-ce qu'on fait de la chair, comment occulte-t-on la maladie, qu'est-ce qu'on note dans le protocole ? Maïa ne s'était jamais posé ce genre de question avant mais elle avait déjà remarqué la différence de style du docteur Negru[1] et des autres chirurgiens de l'hôpital. La plupart d'entre eux dictaient de manière mécanique, d'une voix monocorde, utilisant des termes empruntés aux manuels de médecine appris par cœur dans leurs facs de Cluj, Timişoara ou, plus rarement, de Bucarest. Or le docteur Negru, lui, réfléchissait, racontait, hésitait, revenait, reprenait une phrase au début, lui demandait de lui lire l'anamnèse. Il se tenait penché, les regards resserrés dans l'espace de plus en plus étroit qui séparait leurs chaises sur le ciment en mosaïque, cherchant ses mots comme s'il en caressait les contours.

Lorsqu'il avait touché sa jambe nue, comme par hasard, elle avait failli s'excuser : très attentive aux phrases qu'il dictait, aux tournures – il lui rappelait chaque fois de faire attention à l'accord du sujet avec le verbe, à la ponctuation, aux temps du passé, à la logique des subordonnées –, elle s'était trop approchée de lui. Et tout à coup la paume énorme du docteur (c'était le seul chirurgien qui exigeait des gants taille huit et demi) s'était posée sur son genou gauche qu'il avait ensuite serré tout en souriant et en s'étonnant qu'une rotule puisse être si petite et si bombée (une vraie balle de ping-pong, avait-il dit), après quoi il lui avait pris les deux genoux, de plus en plus amusé, d'une seule main qu'il avait fait glisser par en

[1] NdT : Prononcer « Négrou », se traduit par « Noir ».

dessous, et de l'autre avait attiré la jeune femme près de lui, dans le fauteuil vert rapporté de l'ancien hôpital, de là où se trouvaient les sections non chirurgicales, avait ouvert la blouse de Maïa et l'avait installée, comme pour jouer, sur lui, sur son organe déjà tout prêt depuis sûrement longtemps.

Ils n'avaient échangé aucun mot après, il lui avait dicté le chapitre suivant du protocole opératoire, en choisissant ses mots avec soin ; ce n'est qu'après avoir vérifié chaque phrase, en marmonnant quelques *parfait* et en la regardant, un peu hésitant, de ses yeux bleus, qu'il lui avait demandé si elle n'avait pas besoin d'eau oxygénée, elle avait fait de grands yeux, avait éclaté de rire. Le savon fera très bien l'affaire, avait-elle dit, en tout cas elle le pensait à ce moment-là, on n'a pas d'eau oxygénée sous la main chaque fois qu'on perd sa virginité, et la mousse qui se serait formée, comme dans une opération de lavage normal, n'est pas forcément des plus érotiques. Mais son sarcasme était vite tombé à plat lorsqu'elle l'avait vu perdre contenance : ce n'était plus qu'une armoire à glace désemparée, lui pourtant si à l'aise, méticuleux dans le choix de ses mots et détestant l'anacoluthe.

*

Maïa ne s'expliquait pas pourquoi elle avait décidé de passer la nuit dans la chambre de garde. Elle savait, d'après ce que racontaient les autres filles de la section ATI[2], que la nuit *d'après* on n'y restait jamais. On allait dans la salle des infirmières, il s'en trouvait mille et une raisons : une urgence pouvait survenir à tout moment, le médecin de garde risquait d'un instant à l'autre d'être appelé dans une autre section ou

[2] NdT : Initiales de « anesthésie et thérapie intensive ».

tout simplement par sa femme, et la porte – qui n'était pas fermée à clé – s'ouvrir inopportunément. Quelle idée de rester sur le canapé convertible avec le bourdonnement continuel de l'hôpital jamais endormi et dans les bras du docteur qui vous a fait venir pour vous dicter le protocole des opérations de la soirée ? Elle était incapable de dire pourquoi elle avait choisi de rester, elle s'était même assoupie et quand elle s'était réveillée, avec le soulagement de l'avoir fait, bel et bien fait, elle s'était habillée rapidement, une chance, ce soir-là elle ne portait qu'une blouse courte, pas le costume de salle avec pantalon et tunique, elle avait cherché ses sabots, avait même retrouvé son bonnet phrygien – avec son nom brodé à l'intérieur au fil rouge – et elle avait filé dans le couloir. Elle avait failli se tordre la cheville glissant sur le ciment fraîchement lavé. Elle avait réussi à garder son équilibre, avait pris un nouveau virage – le bloc opératoire était un espace rectangulaire dans un carré plus grand avec des portes de salles sur chaque côté – et elle était entrée sous la douche. Sous le jet devenu brûlant, elle avait entendu frapper à la porte puis une voix d'homme et, le silence revenu, l'eau l'avait caressée de la tête aux pieds.

Ses cheveux étaient mouillés à la nuque, elle ne s'était pas séchée près de l'étuve chaude, comme elle l'aurait fait en d'autres circonstances. Normalement il fallait surveiller la stérilisation des instruments. Au cas où il y aurait eu une panne de courant ou de Poupinel ! D'habitude, elle tirait une chaise près de l'étuve, sortait un livre et lisait. De temps à autre, elle levait les yeux et fixait le voyant rouge indiquant la poursuite de la stérilisation. Elle le regardait jusqu'à ne plus rien voir, jusqu'à sentir son corps éclater en dizaines de petits points lumineux de veilleuse, englobant l'étuve trépidante et les instruments en acier qu'elle avait longuement lavés et rangés sur un lit de gaze – la trousse à pinces, avec les crabes à retenir les extrémités des *champs opératoires*, 11 pinces Péan enfilées sur le bout d'une grande pince à servir, 11 pinces hémostatiques Kocher, les ciseaux Metzenbaum, les pinces Mathieu et les écarteurs Farabeuf, les pinces coupe-os Liston, les bistouris bien aiguisés ; des trousses de prothèses et hanches, des trousses à genoux, des mèches de toutes les dimensions, des ciseaux et des marteaux, ces ciseaux creux, comment se faisait-il qu'ils soient restés dans la trousse, ceux-là ? La température de son corps montait vite de quelques degrés, elle n'avait même pas besoin de sèche-cheveux, ses cheveux séchaient rapidement et il fallait les cacher sous la casquette de gaze, doublée et jaunie par tant de stérilisations, que l'on nouait deux fois autour du

cou. Après, elle se mettait à chasser à la loupe et avec une lampe à ultraviolets tout cheveu tombé par hasard sur le carrelage bleu de la salle d'opération. Tout était devenu bleu depuis les quelques mois qu'elle y travaillait – les murs, les tables, même les vitres avaient été peintes pour que la lumière du soleil ne modifie pas la trajectoire précise de la lampe scialytique. Un bleu irrégulier mais uniforme toutefois. Dans l'espace entre le lavoir et cette salle – où deux grands réservoirs d'eau chaude fonctionnaient jour et nuit – était installée une porte coulissante avec un judas, au-delà de laquelle tout devait être stérile, aseptique, *nickel*, comme disait Pasquale, le chef de cette salle et celui de Maïa, qui ne comprenait pas très bien pourquoi elle était devenue infirmière dans une petite ville de province au lieu de faire ses études de médecine.

Ce n'est que dans cet espace fermé et stérile que la ville dans laquelle elle était née, avait grandi et s'était retrouvée par inadvertance, était devenue étouffante. La ville ou plutôt tout ce qui s'était sédimenté ces quatre dernières années autour d'un imminent départ à Cluj ou Bucarest, ou même Munich. Car si elle réussissait à sortir du pays, il était certain qu'elle ne reviendrait plus, les choses allaient changer, bien sûr, et ce départ, dont le compte à rebours avait déjà commencé, était décisif. Obligatoire. Indiscutable. Irréfutable, dirait-elle plus tard, quand elle aurait appris ce mot. Mais voilà, elle n'était pas partie et la vie qui avait commencé – ou peut-être simplement continué, même si elle ne voulait pas l'admettre – n'avait aucun but, pas de projet, pas d'attente, pas de sens, donc. C'était comme si, une fois bien installée dans un avion qui la transporterait à un endroit précis, elle était brutalement projetée hors du mince fuselage argenté séparant son espace sécurisé de l'abîme.

Elle avait pris l'avion pour de bon dans son enfance, du temps où il y avait encore un aéroport à Deva[3], et que le centre de la ville, le mirobolant centre avec ses librairies-papeteries-confiseries, deux cinémas (Patria et Arta) et surtout le restaurant Transilvania (Transi) où elle avait épuisé une fois tout son répertoire de concert et avait été payée par des ovations debout et en chocolats, ce centre du monde où, un siècle auparavant, se promenaient des vaches charolaises, était encore debout. Elle ne se souvenait pas du décollage, sauf du toit de l'église du bourg de Sântandrei où vivaient encore ses grands-parents et puis des formes géométriques de la Cité royale ou du Champ au Pain, comme on l'appelait, un autre Bethléem traversé par les méandres du fleuve Mureș qui entourait de tous côtés la ville, la Ville à la Fille. Quelle fille, s'était demandé Maïa, des années durant, quelle fille a donné son nom à cette ville où lorsqu'il pleut ça sent vraiment le pain et les algues ? Elle n'avait donc pas été étonnée lorsqu'on avait découvert, sur la colline de la Cité, des algues marines d'origine méditerranéenne ; chaque fois que sa bande de jeunes filles faisait un pari qu'elle consacrait en disant, de sa voix nasale, *Eau-Feu-Bienheureux*, elle leur racontait la légende : du temps où presque toute la terre était couverte par les eaux, Deva, la Cité de la Fille, était un volcan subaquatique en éruption tous les deux ans et qui faisait bouillir la mer telle une soupe, modelant sous l'eau d'étranges figurines visibles encore de nos jours sur les roches de la ville et encore plus visibles d'en bas, de sous le volcan, si on regarde du bord de la Fontaine aux grenouilles, en se hissant sur la pointe des pieds. Vous voyez, d'ici, disait-elle aux trois grâces – Daniéla, Crinéla et Miréla – qui l'écoutaient aveuglément car elles l'avaient juré

[3] NdT : Ville moyenne du centre de la Roumanie.

sur la vie et la mort de leurs mères, vous voyez, c'est par ici, au milieu de la Fontaine aux Grenouilles, que la lave coulait et c'est probablement pour cette raison qu'on a emmuré une fille plus tard, au pied de la cité. Au fond de la fontaine il y avait un lotus, mais ni Maïa ni les trois grâces ne savaient encore à quoi ressemblait un lotus ni à quoi servent ses mille pétales.

*

À l'école, pourtant, sa première institutrice, la camarade Mollasson, leur racontait l'histoire d'une autre fille, la fille d'un maître maçon engagé par le roi pour bâtir la cité de Deva. Ce maître maçon avait juré solennellement qu'avec ses onze compagnons il élèverait la citadelle de défense pour une somme payée d'un boisseau moitié or, moitié argent. Mais tout comme dans la fameuse légende[4], tout ce qui se construisait le jour s'écroulait durant la nuit. Jusqu'à ce que maître Crudu[5], cruel comme tous les hommes, se laisse convaincre de faire brûler son épouse et de mêler ses cendres au mortier de la construction. Le soir où il prépara le bûcher, il amena son enfant dans la cité. À minuit, il se faufila à l'extérieur de la cité et mit le feu à la maison qu'il partageait avec sa femme à l'endroit où, plus tard, se trouverait la Grand-Place. Il resta près du portail fermé jusqu'à ce qu'il ait entendu les hurlements de son épouse qu'il aimait comme la prunelle de ses yeux, il s'enfuit alors en courant, avec les cris de terreur de la femme dans ses oreilles. Le lendemain, il entra le premier dans la maison qui fumait encore et ramassa avec un balai en soies de sanglier toutes les cendres du lit où il avait aimé sa

[4] NdT : Légende du maître Manole, ou du constructeur sacrifié, qui circule en Roumanie et dans les Balkans.
[5] NdT : *Crudu* veut dire « cruel », en roumain.

femme et où leur fils avait vu la lumière du jour, et les porta au mur en construction. Il y emmura les cendres. Voilà pourquoi lorsque le vent souffle de la direction d'Orăştie et que les eaux du Mureş débordent en noyant les Nouvelles Vignes, on entend les hurlements de la femme brûlée vive. En hiver, du côté de la colline de la Paille, on entend les sanglots étouffés du maître dont le prénom s'est perdu dans la brume des temps, même si des générations de filles ont blasphémé son prénom, en souvenir de la femme brûlée. Il souffre d'avoir emmuré son épouse aimée mais plus encore de ce que, peu de temps après la construction de la cité, son beau garçon vif et gai que tout le monde appelait, à cause de sa voix, Răţoi, Canard[6], était mort piqué par une vipère à corne. L'un des onze maçons aurait dit à sa femme que le garçon s'était éteint de douleur pour sa mère disparue mais que pour épargner le maître on lui avait fait croire que c'était à cause des vipères qui pullulaient, brusquement sorties de nulle part, juste après le maçonnage des cendres, peut-être parce que la terre exigeait une vierge alors que le maître lui avait donné une femme mariée.

De toute manière, disait la camarade Mollasson, il était certain que la cité n'avait été bâtie ni par les filles des deux géants – Uroï et Coltz – ni par la fée du mont Retezat qui s'est vu couper la gorge par la truelle de l'Ourse. Ce n'est qu'un conte de fées, ajoutait la camarade Mollasson, une histoire à endormir les petits qui croient encore aux contes peuplés de cités liées entre elles par des ponts en or, avec des filles géantes qui laissent flotter leurs cheveux au-dessus des cités daces[7]. Pas celles de n'importe quels Daces, seulement des vrais, les Daces libres, ajoutait la camarade professeure en écartant d'un revers de

[6] NdT : *Răţoi* est le nom roumain du canard.
[7] NdT : La Dacie, nom du territoire sur lequel se trouve l'actuelle Roumanie, équivalent de la Gaule pour la France.

main la légende des nains que Maïa avait entendue racontée par sa sœur Rozina dont elle n'avait jamais mis en doute la véracité.

Rozina savait évidemment que la cité de Deva avait été bâtie par des nains. Elle les connaissait mieux que quiconque. Elle était certaine, par exemple, que l'eau du robinet était encore fabriquée *organiquement* par ces nains de génie qui avaient mis moins d'un an à construire la cité. Mais ces nains ne demeuraient pas tout le temps à Deva, la Ville à la Fille de la contrée d'Hindioara autrement dit de la Petite Inde, après avoir bâti la cité ils étaient redescendus sous l'écorce terrestre pour entretenir sans relâche le feu des volcans et fabriquer cette eau minérale, la seule bonne à boire, précisait Rozina. Ils revenaient une fois tous les sept ans, tout petits et même plus petits encore (car, disait-on, ils se reproduisaient par scissiparité ou, en tout cas, par d'autres procédés que ceux qui sont connus à la surface de la Terre), réparer les ponts, crépir les murs, faire des provisions de vivres pour les gardes qu'ils recrutaient parmi les populations vivant sur les pentes de la cité, choisis après de longues et multiples mises à l'épreuve. Rozina racontait qu'une fois, à leur retour, ils avaient trouvé la cité occupée par un dragon à sept têtes. Ils avaient eu beau tenter de l'occire, ils n'y étaient pas parvenus. Dès qu'ils lui coupaient une tête sur les créneaux de la cité, il lui en repoussait une autre. Les nains avaient longtemps lutté contre le dragon mais perdu tant de combattants qu'ils avaient été obligés de s'avouer vaincus, de se retirer au cœur de la Terre tous ensemble car ils ne pouvaient se déplacer autrement, comme les hippopotames dans l'eau. Avant de s'enfuir, tout petits et en grand nombre, comme un vol de sauterelles, ils avaient fait savoir que la cité appartiendrait à celui qui viendrait à bout du dragon. Mais personne ne s'était proposé, les hommes courageux combattaient loin de là depuis des siècles.

Puis lorsqu'ils s'étaient désintéressés du sort de la cité – car il n'en restait plus qu'une poignée de nains survivants – un garçon chétif avec un bonnet descendant sur des yeux clairs, des lèvres pleines et un long cou fluet s'était présenté. La cité est à toi, lui avaient dit les nains et ils s'étaient enfuis par leur puits d'issue d'urgence pour aller refaire leurs forces sous terre.

Et comment ce garçon a-t-il réussi à sauver la cité, avait demandé la maîtresse à Maïa qui venait de raconter toute l'histoire à ses camarades de classe. Très simplement, avait répondu Maïa. Une fois le dernier nain disparu et l'entrée du puits menant au centre de la Terre refermée, le garçon a enlevé son bonnet noir, des vagues de cheveux blonds et souples se sont répandues sur ses épaules ; il a enlevé sa petite houppelande alors même qu'on était en mars et qu'il faisait encore froid. Le garçon était en réalité une fille de toute beauté qui, vous l'avez deviné, a fait tourner la tête au dragon, enfin… ses sept têtes, lui a promis ce qu'une fille ne devrait jamais promettre à un dragon à sept nez, quatorze oreilles et on ne sait plus combien d'yeux, elle l'a emmené loin de la cité jusqu'aux bords du Danube. Une fois là, elle a voulu se jeter à l'eau pour passer du côté des diables qu'on a appelés plus tard Serbes mais le dragon l'en a empêchée en lui rappelant sa promesse. Bien sûr, a répondu la fille, topons là mais laisse-moi d'abord prendre un bain, me changer, me laver la tête qui commence à sentir un peu le mouton à cause de mon bonnet. Non ! a dit le dragon et des flammes ont jailli de ses narines, moi tu me plais comme ça. Comment, comme ça ? avait demandé la camarade Mollasson, curieuse. Sale, avait répondu Maïa, déclenchant les éclats de rire de ses camarades de classe qui, à l'instar des nains, comprenaient en groupe ce qu'elles n'auraient pas compris chacune de leur côté. Et comment s'est terminée cette histoire, avait demandé le soir Maïa à sa sœur

qui connaissait d'innombrables histoires de nains pervers. Eh bien, les nains sont toujours ici, lui avait répondu Rozina. Tu peux les voir toi-même. Tous les sept ans ils reviennent en haut dans la cité, ils allument des feux, ils réparent les ponts et racontent l'histoire de la fille qui a débarrassé la cité du dragon. Ils continuent à croire que la fille qui a fondé la ville était un garçon car chez les nains l'idée de fille n'existe pas mais c'était pourtant bien une fille, La Fille-qui-a-sauvé-la-Cité et qui depuis, pour se laver de ses péchés, ne cesse de prendre des bains au fond des Chaudrons du Danube où elle vit avec le dragon à sept têtes. Ils ont peut-être fait des enfants…

*

Ses cheveux sont restés mouillés un bon moment, peut-être à cause de la sueur froide qu'elle a brusquement ressentie en allumant l'ampoule du hall de la salle de douche. Un petit hall très étroit où l'on déposait rarement des *champs opératoires*, après lequel venait une pièce de passage pourvue d'un lavabo avec glace et par laquelle on entrait directement sous la douche, installée dans une pièce qui, pour des raisons inconnues, était pourvue d'une vitre. Peut-être qu'il n'y avait pas de douche prévue à cet endroit, au début. La vitre laissait parfaitement distinguer la silhouette de la personne qui était à l'intérieur, c'était un véritable écran érotique pour les médecins présents dans la salle de garde dont les fenêtres se trouvaient à l'exact opposé. Et comme si cela n'avait pas suffi, sur les deux côtés de la cour intérieure il y avait aussi deux couloirs de passage très longs : dans celui de droite s'ouvraient toutes les principales salles d'opération ; dans celui de gauche se trouvait la grande salle de réanimation où s'aventuraient parfois les parents des réanimés, les accompagnateurs, ou « appartenants » comme

on les appelait, ceux à qui appartenaient les malades-objets qui appartenaient aussi à l'hôpital, en vertu d'une brève alliance signée avec du sang et conclue par sortie de l'hôpital ou « exitus ». On voyait souvent de cette pièce, sur la gauche, un observateur placé là par le plus pur des hasards, quelqu'un qui était fasciné par ce spectacle érotique inespéré dont la scène était la douche des infirmières, un spectateur qui se frottait voluptueusement au radiateur froid.

Lorsque Maïa sortit de sous la douche et alluma la lumière du petit couloir, à la recherche de sa serviette déposée sur le bord du lavabo, elle aperçut un drap ensanglanté sur le sol, un *champ opératoire* imbibé de sang qui s'était retrouvé là pour des raisons inexplicables. Une horreur, jetée par terre, provenant probablement de la salle d'urologie voisine ; elle la poussa du pied mais comme elle sentit une résistance elle se pencha pour voir ce que c'était – un instrument perdu, peut-être, jeté à la poubelle par inadvertance en même temps que les *champs opératoires* – et elle se figea. Nue comme un ver, ses nouveaux sabots blancs ajourés aux pieds, les cheveux mouillés lui retombant sur le dos, Maïa se pencha un peu plus encore et vit une poupée ensanglantée, les yeux grands ouverts, les lèvres serrées et les bras bien alignés au long du corps. Elle avait peu de cheveux, contrairement aux poupées de son enfance qu'elle gardait encore. Celle qui gisait là sur le ciment mouillé n'avait pas cette couleur blanchâtre spécifique aux poupées achetées mais plutôt une nuance ocre, avec des taches rouges sur le menton, un corps plutôt informe qui aurait été mieux habillé s'il avait porté une de ces robes courtes comme on en portait alors. Maïa comme Rosina, sa sœur – étaient ainsi vêtues lorsqu'elles allaient à la maternelle. Elle n'avait d'ailleurs jamais compris pourquoi ces robes avaient bien du mal à lui couvrir le derrière – jupes ou robes, plus tard uniforme

à l'école ou blouse à l'hôpital, tout était toujours très court – elle se demandait bien pourquoi les filles ne pouvaient pas se couvrir davantage, à leur guise, comme si la pudeur était une question d'âge. Et lorsqu'un ami de la famille, la boule à zéro, au volant d'une Volga noire[8] faisait asseoir Maïa sur ses genoux osseux en prenant bien soin de ne pas froisser son uniforme d'écolière – il arrangeait avec précaution le petit tablier de son uniforme bleu fermé par un pompon rouge au cou puis posait la fillette sur l'étoffe rêche de son pantalon kaki, qui grattait ses petites jambes – elle ne disait rien.

Cette poupée ensanglantée n'avait pas eu le temps de connaître l'uniforme ni de s'habiller de robes à dentelles et de pèlerines. Elle avait été directement enveloppée dans des langes en gaze imbibés de sang et dans des draps marron, avait été jetée sur le ciment de la salle de bains des infirmières sans avoir été lavée, peignée et réconfortée après la violence qui l'avait arrachée à son univers et l'avait projetée dans le nôtre.

[8] NdT : C'étaient généralement des voitures officielles.

CONSTANCE PASCAL
(1877-1937)

Une pionnière de la psychiatrie française

Titre original : *Constance Pascal (1877-1937): Authority, Femininity and Feminism in French Psychiatry*
© Felicia Gordon, 2013

© 2023, *des femmes*-Antoinette Fouque
pour la traduction française et la préface
33-35 rue Jacob, 75006 Paris
www.desfemmes.fr

ISBN : 978-2-7210-1188-6
EAN : 9782721011886

Felicia Gordon

CONSTANCE PASCAL (1877-1937)

Une pionnière de la psychiatrie française

Traduit de l'anglais (Grande-Bretagne)
par **Danièle Faugeras**

Préface de **Chantal Potart**

des femmes
Antoinette Fouque

ABRÉVIATIONS ET NOTES TEXTUELLES

Toutes les références aux textes cités apparaissent dans les notes de bas de page.

Les passages sans référence de page proviennent de la dernière page citée, et les numéros de page sans texte spécifié concernent, de la même façon, la dernière nommée.

Sauf mention contraire, tous les italiques sont de l'auteur.

Les titres abrégés utilisés pour les sources d'archives et les textes cités dans ce livre sont donnés ci-dessous par ordre alphabétique d'abréviation. On trouvera de plus amples détails dans la bibliographie.

AHMD	Archives historiques du ministère de la Défense et des forces armées, service historique de la Défense, Vincennes
AM	Archives départementales de la Marne
AVP	Archives de la Ville de Paris
BMD	Bibliothèque Marguerite-Durand
CAC	Archives nationales, Centre des archives contemporaines de Fontainebleau

Clermont DACP	Centre hospitalier de Clermont-de-l'Oise, dossier administratif Constance Pascal
DJM	Dossier Justin Mengin
FMLB	Marie-Louise Bouglé – Fonds féministe. Bibliothèque historique de la Ville de Paris
IJPR	Entretiens avec Jeanne Pascal-Rees
MBDACP	Centre hospitalier de Maison Blanche, dossier administratif Constance Pascal
Moisselles DACP	Centre hospitalier de Moisselles, dossier administratif Constance Pascal
Prémontré DACP	Centre hospitalier de Prémontré, dossier administratif Constance Pascal
PRFP	Documents de la famille Pascal-Rees

PRÉFACE

« Un coup de dé jamais n'abolira le hasard »
Stéphane Mallarmé

« Les idées sont des succédanés des chagrins »
Marcel Proust

« Mais je n'y peux rien, en ce temps-là j'étais aussi sensible qu'aujourd'hui aux gens et aux choses qui sont sur le point de disparaître. »
Patrick Modiano

« Doctoresse C. Pascal (1877-1937) » est inscrit sur la pierre tombale du cimetière de Neuilly-sur-Marne, 4e division, numéro 1352, il faut se baisser et frotter la pierre pour faire apparaître les lettres, ainsi que celles de Jeanne Pascal-Rees, sa fille, et Edmund Rees, son gendre, une plaque « Souvenir d'amitié », des lichens blancs sur la dalle noircie.

En 1997, Jean-Michel Barbier[1], en consacrant sa thèse de médecine à Constance Pascal, ne savait pas qu'il allait contribuer à sa redécouverte dans le milieu de l'histoire de la psychiatrie française, entraînant la publication de plusieurs articles dans différentes revues médicales et la republication, en 2000, par le Dr Jacques Chazaud[2], d'un de ses livres, *Chagrins d'amour et psychoses*[3], « le plus littéraire et personnel[4] » ; une conférence[5] rendant hommage à Constance Pascal et le témoignage de sa fille[6] diligentés par le même Dr Jacques Chazaud suivront en 2001, prémices à une biographie qui attendra… 2013 et sera rédigée par une Anglaise…

Felicia Gordon, universitaire anglaise et historienne du féminisme, en publiant en 2013 *Constance Pascal (1877-1937): Authority, Femininity and Feminism in French Psychiatry*, a sorti de l'oubli et a révélé, presque au sens photographique, cette femme exceptionnelle dont elle a découvert l'existence, en 1989, à l'occasion de son travail de recherche sur Madeleine Pelletier. Plus tard, en novembre 2001, elle reçoit une lettre de Jeanne Pascal-Rees, fille de Constance Pascal, qui décidera de ce travail de biographie. Jeanne Pascal-Rees lui apprend par ce courrier, auquel elle a joint l'article paru dans *L'Information*

[1] Jean-Michel Barbier, médecin psychiatre, *La Vie et l'œuvre de Constance Pascal (1877-1937*), thèse pour le doctorat en médecine, université de Picardie, faculté de médecine d'Amiens, 9 janvier 1997.
[2] Jacques Chazaud, psychiatre, psychanalyste, directeur de collection à L'Harmattan, rédacteur à *L'Information psychiatrique*.
[3] Constance Pascal, *Chagrins d'amour et psychoses* (Paris, Doin & Cie, 1935), Paris, L'Harmattan, 2000.
[4] Selon Felicia Gordon, sa biographe.
[5] Jacques Chazaud, « Constance Pascal, première femme aliéniste en France », *Histoire des sciences médicales*, XXXV, 1, 2001, 85-90.
[6] Jeanne Rees-Pascal, « À propos de Constance Pascal, première femme aliéniste en France », *L'Information psychiatrique*, 2, février 2001, 173-184.

psychiatrique[7], qu'elle est la fille naturelle de Constance Pascal, ce qu'elle s'autorise à l'âge de 85 ans, avouant la « faute » de sa mère, faute qu'elles porteront toutes les deux, toute leur vie, usant de nombreux stratagèmes et mensonges. Ce secret bien gardé vis-à-vis de la société était une protection contre cette dernière qui, sans cela, aurait mis un terme à la carrière de Constance Pascal et aurait stigmatisé Jeanne. Elle a été loyale à sa mère aussi longtemps qu'elle a pu mais sa fin approchant, elle se devait de rendre public le secret de sa naissance jusqu'alors partagé par la famille et les amis et nommer ses parents, elle, née de « parents non dénommés » le 17 juillet 1916 alors que sa mère exerce à Clermont-de-l'Oise. En 1924, elle sera adoptée par sa propre mère, ce qu'elle ne découvrira qu'à la mort de cette dernière. Justin Mengin[8], ami de Constance Pascal et père biologique de Jeanne, ne la reconnut pas légalement, tout en jouant un rôle de parrain-tuteur-père jusqu'à sa mort. Il était marié à une femme internée à l'asile, *séquestrée* comme on disait alors, le divorce lui était interdit par la loi. La femme adultère, elle, était passible d'emprisonnement. Ce nouvel élément essentiel permettait de comprendre ce que Constance Pascal eut à affronter dans sa vie personnelle et professionnelle et rendait compte des mœurs de l'époque (les pages de son Journal de guerre pendant sa grossesse et sa liaison avec Justin Mengin ont été arrachées par elle, son logement et ses affaires étant fouillés ; un ami du général désignait Jeanne comme « l'enfant du péché[9] »).

[7] *Ibid.*

[8] Justin Mengin, général, commandant de brigade de la 6e armée, commandeur de la Légion d'honneur, 1916.

[9] Le baron Xavier Reille, colonel d'artillerie ancien chef d'état-major du général Mengin, député du Tarn, ami de Justin Mengin.

Le travail de recherche de Felicia Gordon interroge le destin d'une femme de grande renommée au début du XX^e siècle, qui participa à l'avancée des recherches et connaissances de ce début de siècle et qui en disparut totalement. Comment était-ce possible après avoir eu une telle aura et importance universitaire internationale ainsi que médiatique – de nombreux articles et livres en témoignent –, des activités et intérêts en osmose avec les découvertes de l'époque et une lucidité visionnaire ?

Peut-être ne voulait-elle pas faire école mais, par ses transformations de l'institution, ses recherches, sa pratique soignante, participer à l'avancée des connaissances, leur transmission, celle des soins et du respect des malades qu'elle aimait tant ?

Son traité, *La Démence précoce* (1911)[10], une référence pour les étudiants, sera pourtant publié régulièrement jusque dans les années 1950. Quelles traces un traité de psychiatrie et son autrice laissent-ils dans la mémoire hospitalière et médicale ?

Seul le Pr Henri Baruk[11] parlait encore de Constance Pascal en 1968 comme d'une précurseure de la psychopharmacologie et la citait dans ses articles. Dans son *Histoire de la folie : De l'Antiquité à nos jours*[12] Claude Quétel[13], quant à lui, s'il cite Pascal, c'est de Blaise dont il parle.

[10] Constance Pascal, *La Démence précoce : Étude psychologique, médicale et médico-légale* (Paris, Alcan, 1911), Hachette/BnF, 2013.

[11] Pr Henri Baruk (1897-1999), neuropsychiatre, professeur agrégé de la faculté de médecine de Paris, prône la « psychiatrie morale ».

[12] Claude Quétel, *Histoire de la folie : De l'Antiquité à nos jours*, Paris, Tallandier, 2020.

[13] Claude Quétel, historien spécialiste de la psychiatrie, ancien directeur de recherche au CNRS.

Pour les soignants travaillant à l'hôpital de Maison Blanche, jamais il ne sera question de Constance Pascal, morte en 1937. Bien sûr les soignants exerçant alors avaient presque tous disparu, mais par chance une infirmière, Aimée Lebeau[14], interviewée en 2004, se souvenait avec acuité et grand intérêt de ses cours et présentations de malades dans les années 1934, à son arrivée, alors que la formation se faisait sur le « tas » : « Ce qui m'a tenue c'est d'aller aux cours, on avait mademoiselle Pascal aux "soins malades mentaux", qui était formidable, elle faisait venir des malades de chaque genre de *malade* [*sic*], elle les faisait parler et nous expliquait tout ça, c'était sensationnel[15]. »

Constance Pascal avait peu d'amis dans le milieu professionnel hormis des malades, d'anciennes malades, « ses » internes, des ouvriers de l'hôpital mais elle était en relation épistolaire avec de nombreux psychiatres français et étrangers. Eut-elle des élèves en dehors de ses internes avec qui elle rédigeait articles et livres, élèves qui auraient pu transmettre et prolonger ses recherches et sa pratique de la psychiatrie ? Il y eut le Dr Balvet[16], interne durant trois ans dans son service à l'hôpital de Maison Blanche (de 1933 à 1935), un des initiateurs de la psychothérapie institutionnelle à Saint-Alban où il arriva en 1936, et le Dr Ey[17], son interne en 1926 à l'hôpital de Moisselles, auteur de la théorie psychopathologique de « l'organodynamisme » et un des artisans de la « psychiatrie de secteur ».

[14] Aimée Lebeau (1913-2021), infirmière à l'asile de Maison Blanche de 1934 à 1970, militante syndicale et communiste, résistante, chevalière de la Légion d'honneur en 2016 (à 103 ans).
[15] Transcription d'une cassette audio de 2004, interview d'Aimée Lebeau par le Dr Michel Caire et Mme Voillot, infirmière.
[16] Paul Balvet (1907-2001), psychiatre, médecin-directeur de l'hôpital de Saint-Alban de 1936 à 1943.
[17] Henri Ey (1900-1977), psychiatre, philosophe, enseignant, médecin-chef de l'hôpital de Bonneval.

Des étudiants en lettres et en philosophie venaient dans le service de Constance Pascal assister à ses présentations de malades.

Quelle influence exerça-t-elle sur toutes ces personnes ?

Et sur Agnès Masson[18] ? Reçue au concours du médicat de 1933 – avec deux autres femmes par un jury dans lequel figurait Constance Pascal – et qui dès 1934 à Saint-Alban, précédant Paul Balvet, insuffla les toutes premières ébauches de ce qui deviendrait le berceau de la psychothérapie institutionnelle, procédant aux travaux de modernisation de ce vieil hôpital sans confort ni installations sanitaires, y introduisant le cinéma muet et une bibliothèque ?

Agnès Masson a connu un destin similaire à celui de Constance Pascal, d'oubli. Son importance a été rappelée très récemment par les écrits de Tosquelles[19] à la faveur de l'exposition *La Déconniatrie*[20] (Toulouse, 2022). Elle fut médecin-directeur en 1944 à l'hôpital de Châlons-sur-Marne (la notice de Maitron la désigne première femme médecin-directeur en 1934, oubliant que Constance Pascal l'avait été en 1923 et 1926), elle œuvra à l'amélioration des conditions de vie des malades, à leur statut ainsi qu'à celui des soignants, à l'introduction de la culture, comme Constance Pascal vingt ans auparavant, sans qu'elle ne se réfère jamais à sa célèbre

[18] Agnès Masson (1900- ?) médecin-directeur, psychiatre de 1933 à 1955, militante SFIO puis au PSU en 1948. Voir Joana Maso, « Du collectif avec des femmes. Soin et politique autour de l'hôpital de Saint-Alban, 1930-1960 », *Cahiers du genre*, 2022, 2/73, 233-262.

[19] François Tosquelles (1912-1994), psychiatre, psychanalyste, membre du POUM, un des fondateurs de la psychothérapie institutionnelle à Saint-Alban.

[20] François Tosquelles, *Soigner les institutions,* textes choisis et présentés par Joana Maso, Paris, L'Arachnéen, 2021.

prédécesseure. Le Dr Odette Waks[21], autre figure importante de la psychiatrie française, y exerçant dans les années 1970, eut la même communauté de destin que ses deux collègues.

Constance Pascal comme Agnès Masson et Odette Waks étaient retombées dans l'oubli. Hervé Guillemain[22], historien de la psychiatrie, parle des cycles de la médecine, de la mort des entités morbides (actuellement la « schizophrénie » est en voie de disparition, comme le fut auparavant la « démence précoce »). On peut penser qu'il en va de même des pratiques soignantes et de leurs autrices sous la pression économique et politique.

La mémoire collective du milieu médical a perdu son enseignement et ses réalisations. L'histoire de la psychiatrie n'est pas enseignée aux étudiants en médecine. La culture psychiatrique se limite à l'ici et maintenant, « du passé faisons table rase… ». On a oublié Constance Pascal comme de nombreux autres aliénistes mais plus que d'autres parce que femme ?

L'oubli est-il un processus actif et volontaire ? Elle aurait voulu qu'on ne se souvînt pas d'elle, écrit Felicia Gordon qui le tenait de sa fille. Pourtant, elle conserva tous ses écrits, manuscrits et ne demanda pas à ce qu'on les détruisît. Après son départ de Châlons-sur-Marne, sa chère œuvre, l'IMP (Institut médico-pédagogique), fut défigurée, elle se plaignit « […] de l'oubli de son travail dévoué et acharné[23] […] » tout en affirmant que le pire était de détruire un lieu de soins si

[21] Odette Waks (1930), psychiatre, cheffe de service à Châlons-sur-Marne (1970-1974), mise en place du secteur (visites à domicile, consultations externes sur le lieu de vie des malades, travail en réseau, importance de l'équipe soignante, création de lieux de socialisation : ergothérapie et cafétéria, et mise en place de la mixité).
https://m.youtube.com/watch?v=02rlR8jXCu4.

[22] Hervé Guillemain, historien de la psychiatrie, webinaire, *Changer le concept de schizophrénie*, https://youtu.be/qZQBPrW4pKI [consulté le 12 mars 2021].

[23] Correspondance CP & Barchat, 4 mai 1930, Châlons DACP, AM.

nécessaires aux enfants anormaux. Est-ce la culpabilité d'une vie de mensonges endurée à cacher sa relation illégitime et la naissance de sa fille, elle, femme de devoir, de rigueur et d'exigence, qui lui fit rédiger un testament où elle demandait expressément lors de ses obsèques qu'on la mît vite au « trou » sans pompe, ni les « soi-disant amis », sorte de châtiment expiatoire qu'elle s'infligeait ? De plus sentant venir la Deuxième Guerre mondiale elle voulait peut-être protéger sa fille de son origine roumaine. La xénophobie était alors très forte parce que la Roumanie était restée neutre durant les deux premières années de la Première Guerre mondiale, ne rejoignant l'Entente qu'en août 1916. Elle voulait qu'on ne soupçonnât pas sa fille de la moindre proximité avec ce pays et donc avec le III^e^ Reich. Peut-être est-ce aussi pour cette raison qu'elle demanda que son enterrement se fasse en comité restreint ?

Peut-être a-t-elle été ignorée de l'histoire du féminisme parce qu'elle n'a pas milité ouvertement comme Madeleine Pelletier ? Proche des milieux de gauche et des féministes, elle a cheminé toute sa vie à leurs côtés, agissant par leur intermédiaire. Elle a été d'une grande détermination, est devenue médecin des asiles de la Seine, profession jusqu'ici strictement réservée aux hommes. Comme Louise Michel, ce qu'elle avait décidé de faire, elle le prenait et ne le demandait pas.

Felicia Gordon mène l'enquête comme Patrick Modiano, visite tous les lieux de Constance Pascal, recherche les archives, beaucoup de lieux, beaucoup d'archives dans une langue qui n'est pas la sienne ; heureusement en Angleterre où vit Jeanne, elle a accès aux archives personnelles de Constance, son épais Journal de guerre, amputé des feuillets de la période de sa grossesse, son journal de maladie. Elle noue une relation d'amitié avec Jeanne, s'approche de Constance au plus près.

La biographie comme tentative d'épuisement de tous les lieux, de toutes les archives, toutes les lettres, journaux, photos, objets, livres, témoignages de sa fille, petite-fille, inhérents et constitutifs de la personne de Constance Pascal.

Une remontée du temps perdu oscillant entre fiction et incarnation, levant le voile sur une période précise de l'histoire (la III[e] République) et le moment fondateur de Constance, celui où elle fait l'expérience de l'injustice d'être femme dans la société roumaine « féodale », dans sa famille, où le frère aîné doit suivre la voie royale, et elle faire un beau mariage, avoir des enfants, alors « qu'elle a soif d'instruction[24] » et veut faire des études de médecine en France, ses lettres en témoignent. La mort du père, figure omnipotente, desserrera les mailles du filet dans lequel sont tenues les femmes. Grâce au soutien de sa mère et de sa tante Budisteanu, elle passera le baccalauréat à l'institut Miller (une des premières écoles de filles à Bucarest à les présenter au baccalauréat), fondé par Elena Miller-Verghy[25], persistant dans son désir de faire des études de médecine à Paris, elle obtiendra l'autorisation du conseil de famille et l'aide matérielle de la tante Budisteanu en 1897.

Elle arrive à Paris. Elle a 20 ans.

Constance Pascal, première femme (avec et grâce à Madeleine Pelletier) interne des asiles en 1903, première femme reçue au concours de l'adjuvat en 1908, première femme nommée médecin-chef en 1920 à Prémontré, première femme directeur-médecin de l'IMP de la Marne en 1923, première femme reçue au concours de médecin des

[24] Correspondance Constance Pascal & Trajan Pascal, à Clermont Fitz-James, PRFP, *c.* 1910-1913.

[25] Dont une des filles, Mărgărita Miller-Verghy, fut historienne du féminisme roumain.

asiles de la Seine en 1925, première femme nommée directeur-médecin de l'asile de Moisselles en 1926.

Constance Pascal, voyageuse obligée. Elle devait se rapprocher de Paris afin que Jeanne puisse faire de bonnes études dans les meilleures écoles. On pourrait dresser une liste des lieux où elle exerça, Perray-Vaucluse, Ville-Évrard, Clermont-de-l'Oise, Charenton, Prémontré, Châlons-sur-Marne, Moisselles, Maison Blanche et où elle voyagea, la Roumanie, l'Allemagne, l'Italie, le pays de Galles, le Jura.

Constance Pascal et la presse, presse qui, lors de ses succès universitaires, loue « sa beauté, ses beaux yeux noirs… son extérieur fort agréable[26] », son élégance, plutôt que sa réussite ; presse dont elle se sert, ayant des relations haut placées, pour déstigmatiser les aliénés, les asiles, et donner un coup de griffe aux administratifs. Elle fait aussi œuvre pédagogique en narrant des histoires cliniques, déambulant dans son service avec le reporter Louis Roubaud (*Détective*, 1933), détaillant « la psychanalyse pharmacodynamique » qu'elle expérimente depuis 1928 dans son service, sur les déments précoces, utilisant éther, protoxyde d'azote, cocaïne, haschich, peyotl, caféine, strychnine, alcool, musique, chants, piano, ce qui permet d'évaluer le dynamisme de la psychose et non pas de la guérir. À peu près au même moment à Sainte-Anne, Jean-Paul Sartre expérimentait la mescaline avec la complicité du Dr Lagache[27] dans le cadre de sa « théorie phénoménologique

[26] [Anonyme], « Femmes internes, hôpitaux et asiles », *La Vie heureuse,* février 1905, BMD.

[27] Daniel Lagache (1903-1972), agrégé de philosophie en 1928, neuropsychiatre, psychanalyste, professeur de psychologie à la Sorbonne.

de l'imagination » et le Dr Henri Ey rédigeait son *Traité des hallucinations*[28] ayant expérimenté sur lui-même la mescaline.

Éternel retour des expérimentations puisqu'à l'heure actuelle des études sont à nouveau en cours sur les « psychédéliques[29] ».

C'est aussi prodiguer des conseils médicaux aux mamans pour leurs jeunes enfants (*Le Petit Écho de la Mode*, 1907). Ce qui fait d'elle la précurseure de Françoise Dolto…

En 1919, soit au sortir de la Grande Guerre, elle défendra ardemment le droit de vote des femmes, elles, considérées jusqu'alors comme mineures, alors qu'elles ont fait « tourner » la France, les hommes étant au front. Elle écrit dans *La Voix commune* « La femme française votera-t-elle ? », « […] elle votera parce qu'elle est une force neuve, rajeunissante, indispensable à la réorganisation du pays […] parce que dans une société démocratique tout ce qui est vrai et nécessaire à l'évolution finit par triompher de toutes les erreurs […] cette tare d'infériorité mentale que la loi lui inflige, est une injustice révoltante […] ».

Il faudra attendre le 21 avril 1944 pour que les femmes françaises obtiennent le droit de vote.

Constance Pascal et l'amélioration des conditions de vie, d'hygiène et de soins dans les asiles. Dès son arrivée à Clermont-de-l'Oise en 1909, Constance s'emploie à interdire les châtiments corporels, les camisoles de force ; elle fait en sorte que les dortoirs soient propres, que les conditions

[28] Henri Ey, *Traité des hallucinations*, Perpignan, Crehey, 2012.

[29] Zoë Dubus, historienne de la médecine et des psychédéliques, Société psychédélique française. « Auto-expérimentation de psychotropes », in Hervé Guillemain (dir.), *DicoPolHis,* Le Mans Université, 2021 ; « Le LSD, "psychédélique" ou "psychodysleptique" ? », *L'Information psychiatrique*, 9, vol. 9, 2021, 803-808.

d'hygiène soient respectées, elle fait même embellir les jardins de bordures fleuries, fait nommer une femme comme surveillante pour la section des enfants, réclame plus de moyens à l'administration pour la vêture, préconise des protections périodiques pour les femmes, une alimentation suffisante, un chauffage minimal, des bains en nombre suffisant… Toutes ces mesures permettront de faire baisser significativement les décès dans les différents asiles où elle exercera. Elle note que le travail dans les fermes et les champs des déments précoces a un effet thérapeutique contre « l'inertie mentale ». Ils semblent moins déments que ceux qui ne travaillent pas.

Elle s'inscrit dans un courant, déjà à l'époque, critique de l'institution asilaire – les traitements par l'enfermement, l'isolement, l'alitement, inefficaces – mais garde du traitement moral ce qu'il a de bienveillant. Elle considérait que l'hospitalisation était un échec et qu'il fallait faire de la prévention.

Constance Pascal et la Grande Guerre. Elle jouera un rôle important, étant à Clermont-de-l'Oise, proche des lignes du front, soignant, contre le règlement des asiles, qui interdit aux médecins d'en sortir, la population de Clermont dont le médecin avait fui devant l'ennemi, soignant à l'asile les soldats et les malades blessés psychiquement, victimes de « psychose d'effroi », de « *shell shock* » ou « obusite », ce qu'on appelle maintenant « syndrome de stress post-traumatique », soldats qu'on soupçonnait souvent d'être des simulateurs ; elle fera partie de commissions militaires, médecin-expert des tribunaux de l'armée, statuant sur le sort de ces *blessés psychiques.* Elle hébergera et cachera des soldats français dans son logement quand les Allemands investiront Clermont, aidant avec le personnel soignant les militaires démunis de tout comme les malades l'étaient. Elle n'hésita pas à se rendre

sur les lignes allemandes sauver des blessés. Elle fera preuve comme toujours dans sa vie de dévouement, de générosité, de bravoure, voire d'héroïsme. Elle aurait aimé se rendre encore plus utile, comme les Anglaises le firent, et participer plus à l'effort de guerre. Ce moment très douloureux, professionnellement et émotionnellement, est aussi celui de la rencontre de l'amour avec le général Justin Mengin, cantonné avec sa brigade à Clermont, celui de sa grossesse mais aussi le moment de la nostalgie, véritable inquiétude pour son pays natal et sa fidélité totale à la France « adorée ».

Constance Pascal et les soins donnés aux enfants. Très tôt, Constance semble avoir été sensibilisée à la présence des « enfants anormaux » dans les asiles, prisons, maisons de correction, colonies pénitentiaires, hospices. Elle est sur le point de mettre en place une école à l'asile de Clermont quand éclate la Grande Guerre. Elle s'intéresse aux enfants, jugeant nécessaire de les examiner un à un, de les catégoriser, de les « trier » comme la société de l'époque le fait pour les enfants relevant des classes de perfectionnement et les jeunes hommes pour le service militaire, séparer les inaptes des bons, les malades des non-malades. Il ne convient plus de garder les enfants tous ensemble séquestrés, incurables. La terminologie de l'époque est celle-ci « […] séparer les enfants malades des nuisibles […] », « […] les déséquilibrés, les anormaux qui oscillent actuellement entre la prison et l'asile […] » « […] débilité simple […] des idiots, des imbéciles, des incurables, des individus dont il sera à jamais impossible de faire quelque chose[30] ».

[30] Florentin Pactet et Henri Colin, *Les Aliénés devant la justice*, Paris, Masson/Gauthier-Villars, 1902.

La protection des enfants préoccupe Constance, non seulement pour des raisons personnelles mais aussi pour tous ces enfants qui peuplent les asiles et autres institutions de l'époque. C'est cette recherche de la prévention des troubles et chocs psychiques de l'enfant qu'elle réclame de tous ses vœux, considérant l'hospitalisation comme un échec. C'est à Châlons-sur-Marne qu'elle pourra réaliser son projet élaboré à Clermont, interrompu par la Grande Guerre. Elle y sera nommée en 1922 et créera le premier Institut médico-pédagogique, dont elle sera le médecin-directeur, recevant des enfants des deux sexes « curables ou perfectibles et socialement adaptables… bénéficier […] de la loi d'instruction du 15 avril 1909 […] et […] les enfants des deux sexes inéducables et socialement inadaptables, le poids mort de la société, les épileptiques-psychopathes, les imbéciles, les idiots, les infirmes cérébro-médullaires à qui des soins sont constamment nécessaires[31]. » C'est un service ouvert, véritable hôpital-école, permettant soins et éducation, assurée par une institutrice, séparé de l'asile, ayant sa propre entrée. Cela évitait de séparer les familles des enfants, auparavant adressés en province. Après le départ de Constance Pascal de Châlons, l'Institut médico-pédagogique périclita, elle en fut très affectée, essaya d'intervenir mais en vain… or son IMP servait de modèle pour les IMP de France. On peut dire qu'elle a participé à la naissance de la pédopsychiatrie.

Constance Pascal et son engagement politique. À son arrivée en France en 1897, elle se lie à Mathilde Salomon, directrice du collège Sévigné, y rencontre Jaurès, Alain, Romain Rolland, Paul Strauss. Ils militent à la Ligue des droits de l'homme, fondée au moment de l'affaire Dreyfus. Elle ne s'impliquera pas en 1903 auprès de Madeleine Pelletier,

[31] Jules Brisac, préfet de la Marne, 8 novembre 1922.

militant pour l'obtention de l'accès des femmes au concours de l'internat des asiles, étant étrangère. Elle défend les valeurs de justice et d'assistance dans sa pratique quotidienne professionnelle. Elle participe à l'Union pour la vérité et aux universités populaires. Elle prendra sa carte au Parti socialiste en 1937, et soutiendra avec des amis de l'asile de Maison Blanche des Allemands rejoignant les Brigades internationales.

Constance Pascal : tentative d'épuisement d'une vie…

Constance Pascal et un des premiers centres de transfusion sanguine, qu'elle créa à l'asile de Maison Blanche en 1932.

Constance Pascal, les urgences psychiatriques, les services ouverts, les placements familiaux, les dispensaires.

Constance Pascal et les infirmières à qui elle enseigne, qu'elle protège, défend, dont elle loue le dévouement et reconnaît le rôle majeur dans le soin.

Doctoresse Constance Pascal, Dr Sérieux[32], son maître, Dr Davesne, Dr Vié, Dr Deschamps, Dr Royer, ses internes.

L'hôpital de jour Constance Pascal à Gennevilliers/le 1er étage Constance Pascal du service d'hospitalisation du pôle 10 du GHU Maison Blanche à Paris 10 (2006)/l'unité Constance Pascal à l'hôpital du Vinatier à Bron (sur le point de fermer)/le centre de soins psychiatriques Constance Pascal à Valenciennes et le CMP Constance Pascal à Jeumont dans le Nord.

Constance Pascal et son dynamisme infatigable à la recherche et l'application de nouvelles thérapeutiques : « les chocs émotionnels pathogènes et thérapeutiques », « les abcès de fixation », « l'anaphylaxie mentale spontanée », « la psychanalyse pharmacodynamique… » et « l'analyse de plein air ».

[32] Dr Paul Sérieux, 1864-1947, médecin aliéniste, psychiatre, médecin-chef à la maison de santé de Ville-Évrard où Constance Pascal est interne, et dont il dirige la thèse de doctorat en médecine (1905).

Constance Pascal et son attachement à Mathilde Salomon, directrice du collège Sévigné (de filles), militante féministe et dreyfusarde et à Jeanne Streicher (dite « Streiche »), tutrice de Jeanne reçue 3e à l'agrégation de lettres de 1904, ses amies.

Constance Pascal et l'amour des malades.

Constance Pascal et le silence sur Madeleine Pelletier.

Constance Pascal le dévouement, le courage, le devoir, l'intransigeance, l'autorité, le « moi haïssable », le stoïcisme.

Constance Pascal et la mort de la mère en 1912. La dépression.

Constance Pascal et la reproduction du *Christ mort au tombeau* de Holbein le Jeune, à laquelle elle tenait tant, et cette belle et horrifique photo d'elle à Perray-Vaucluse en train de disséquer une femme ouverte sur la table, dont elle tient le cerveau dans une main.

Memento mori.

Constance Pascal et son amour des chiens (4) dont le légendaire Toby, chats (7), oiseaux chanteurs, poules, pigeons, lapins, canards.

Constance Pascal et sa maison briarde seine-et-marnaise qui lui rappelle celle de son enfance dans la propriété familiale de Budeasa, la fontaine qui guérit, le rosier ancien de la façade et le verger aux belles grilles.

Constance Pascal et la musique de Robert Schumann. Sa grande analyse clinique historique « […] son génie se montre non à cause de la malformation psychique, mais en dépit d'elle […] », « ainsi le génie musical de Schumann apparaît comme la résultante du fonctionnement parfait de son cerveau et l'intuition géniale, comme la plus belle et la plus saine manifestation de son esprit[33] ».

[33] Constance Pascal, « Les Maladies mentales de Robert Schumann », *Journal de psychologie normale et pathologique*, 5, 1908, 98-130.

Constance Pascal, la musique à la TSF, et le poste à galène du général.

Constance Pascal, l'exil, la naturalisation (1907), la nostalgie, « la France adorée ».

Constance Pascal et « ses au moins cinquante articles », ses trois livres, et son scénario pour un film non advenu.

Constance Pascal et *La Joie qui guérit*[34], 1935.

Constance Pascal et sa fille prénommée : « Jeanne, Madeleine, Marie ».

Constance Pascal et les leçons de mathématiques données à Jeanne par Alfred Dreyfus, ami du général.

Constance Pascal et ses *Chagrins d'amour et psychoses*[35], 1935.

Son livre, *Chagrins d'amour et psychoses*, est aussi un travail d'autoanalyse auquel elle se livre vers la fin de sa vie, au travers de l'étude de textes de nombreux auteurs romanciers, philosophes, scientifiques, à circonscrire l'objet amour et sa perte. Quel chagrin a-t-elle vécu ? Comment a-t-elle survécu sans sombrer dans la dépression ? L'amour pour sa fille Jeanne est-il devenu le plus fort, le « refuge » ? « La maternité [lui] ouvre les portes du Paradis », dira-t-elle. Ou a-t-elle aussi continué à vivre sa vie affective avec le général en se cachant de tous, au prix d'une culpabilité énorme, clivant totalement sa vie privée de sa vie professionnelle et sociale ?

Constance parlant de la « grande passion amoureuse […] et des sublimes désespoirs des sages retirés dans les cloîtres sereins de la pensée. Affranchis de leur chagrin, ils considèrent ce sentiment comme une source amère qui ne désaltère pas de la

[34] Constance Pascal et J. Royer, « La Joie qui guérit », *L'Hygiène mentale*, XXXe année, 8, 157-165.
[35] *Chagrins d'amour et psychoses*, *op. cit.*

soif de beauté. À la recherche de la contemplation pure, ils se dirigent vers la "Fontaine" de l'idéal qui délivre du moi et du soi et fait sentir le frisson de l'infini. Aucun n'a gardé de l'amour le souvenir d'un bienfait capable de donner du bonheur et de la vertu[36] […] » N'est-ce pas ce qu'elle pense de l'amour ?

Constance Pascal, ses livres qu'elle faisait relier et ses auteurs. Marc Aurèle, Pascal, Dante, Proust, Bossuet, Virgile, Flaubert, Michelet, Madame de Sévigné, Madame de Staël, Kant, Descartes, La Fontaine, Darwin, Colette, Dostoïevski, Freud, Strindberg, Shakespeare, Bergson, Kierkegaard, Rousseau, Diderot, Comte, Balzac, Stendhal, Spinoza, Nietzsche, Janet, Valéry, Renan, Schopenhauer, Sainte-Beuve, Oscar Wilde, Victor Hugo, Manzoni, Ribot, Platon, Claparède, Leibniz, Taine, Maine de Biran, Ravaisson, Zweig, Rabelais, Louise Labé, Baudelaire, Mauriac, Remy de Gourmont, Musset, Zola, Molière…

Constance Pascal et le scénario du film *La Goutte de sang*. Elle avait contacté Jean Painlevé, biologiste et réalisateur de documentaires scientifiques, elle voulait présenter le film à l'Exposition universelle de 1937 à Paris. Le projet ne put se faire, faute de temps ? Jean Painlevé lui écrivit « il serait à craindre que le public ne prenne votre anticipation pour une réalité[37] ». Il s'agit d'une pièce filmée, « comédie » de science-fiction, fable philosophique parodique. Constance y est très présente, incarnant tour à tour Marthe, la jeune interne brillante d'autrefois, abandonnée après quatre années d'amour fou alors qu'elle est enceinte, s'exilant et mourant à

[36] *Ibid.*, p. 166.
[37] Lettre de Jean Painlevé, 15 avril 1937, correspondance Painlevé & C. P., PRFP.

New York en accouchant de Christiane ; Christiane qu'elle incarne aussi, chercheuse brillante et opiniâtre triomphant du mystère de la paternité par le test de l'empreinte de la goutte de sang, en recherche de son père. Mais contre toute attente l'enfant abandonné se mue en enfant désavoué, effet pervers du test de paternité. La non-reconnaissance des enfants par les pères en est le thème principal… *Pater est semper incertus*… ainsi que la filiation, la paternité, les droits des enfants, l'éducation sexuelle et affective à l'école ; la dévotion à la Science salvatrice et réparatrice en est l'autre volet, mais la science comme nouvelle religion totalitaire à instaurer le bien et la vérité échoue. La morale de l'histoire est que le « méchant repenti » meurt guéri à la fin : « […] la science […] ne peut pas créer une morale[38] […] ». Le pessimisme lucide est la seule attitude possible pour le moment, pense Constance Pascal.

Constance et la magnifique « lettre à un jeune interne ». Répondant à Georges Daumezon, qui l'interroge sur comment faire de la recherche en psychiatrie, elle écrit : « […] Étudiez les aliénés avant l'aliénation mentale […] C'est en vieillissant qu'on arrive au stade du doute […] on sait aussi que l'aliéné est un être passionnant […] Je suis restée curieuse de tout le mystère de leurs pensées, je les écoute avec plus de dévotion que lorsque j'étais jeune […] Les constitutions et l'hérédité fixe sont des non-sens […] Tout est modifiable. Les aliénés renferment le grand mystère de la pensée, sa naissance et sa mort[39]. »

Constance Pascal, combattante, rebelle, a ouvert la voie de l'humanisation des soins, fil rouge de cette histoire des femmes en psychiatrie, qu'on retrouve aujourd'hui, grâce

[38] Constance Pascal, *La Goutte de sang*, MS PRFP, 1935-1936.
[39] Correspondance C. P. & Georges Daumézon, médecin des hôpitaux psychiatriques, PRFP, *c.* 1935-1936.

au travail de creusement de Felicia Gordon et d'autres dont Michel Caire, psychiatre et historien de la psychiatrie, qui nous a signalé l'importance de Constance Pascal. L'association Histoire(s) & Mémoire de Maison Blanche s'est engouffrée dans ce vortex, prenant le relais de cette histoire des femmes aliénistes oubliées de la psychiatrie et en miroir celle des femmes aliénées séquestrées. Cela survient au moment où l'hôpital de Maison Blanche, après le départ de tous ses habitants, âmes mortes et vives, laissant l'esprit des lieux à la végétation fantasque, devient une chimère oublieuse.

Il convient d'associer au passionnant travail de Felicia Gordon Jeanne Pascal-Rees et Margaret Pascal-Rees, qui ont permis, par leurs témoignages, l'accès aux archives de Constance Pascal, l'approche au plus près et le partage de son intimité.

Chère Constance, devenue familière à force de proximité. Quelle chance de vous retrouver ! Et quel honneur de vous faire connaître !

Chantal Potart, cofondatrice de HMMB
(Histoire(s) & Mémoire de Maison Blanche)

à la mémoire de Jeanne Pascal-Rees

à Margaret Constance Pascal Rees

REMERCIEMENTS

Je voudrais remercier les bibliothèques et archives suivantes pour leur aide : archives historiques du ministère de la Défense et des forces armées à Vincennes ; archives de la Marne ; Archives nationales à Fontainebleau ; archives de la Ville de Paris ; bibliothèque Charcot ; bibliothèque historique de la Ville de Paris ; bibliothèque Marguerite-Durand ; Bibliothèque nationale de France ; Cambridge University Library ; centre hospitalier de Clermont-de-l'Oise ; centre hospitalier de Maison Blanche ; centre hospitalier de Moisselles ; centre hospitalier de Prémontré ; documents de la famille Pascal-Rees ; fonds Marie-Louise Bouglé ; Wellcome Library.

Je suis très reconnaissante à l'Anglia Ruskin University, à la British Academy et au Wellcome Trust pour les subventions qui ont soutenu ce projet.

Je voudrais remercier, pour leur autorisation d'utiliser ou reproduire du matériel provenant d'articles précédemment publiés sur Constance Pascal : Sage Publications Ltd, pour un article paru dans *History of Psychiatry*, 17 (2), juin 2006 ; Taylor and Francis Group, pour un article sur Madeleine Pelletier et Constance Pascal, paru dans *Modern and Contemporary France*, 17 (3), août 2009 (cf.www.informaworld.com).

Ce livre doit pour une part son existence aux documents de famille rassemblés par Jeanne Pascal-Rees. Je remercie chaleureusement pour son soutien sa fille, Margaret Rees, qui a été une source continuelle d'aide et d'information.

Je suis immensément reconnaissante aux nombreux amis et collègues qui ont été si généreux de leur temps et de leurs conseils constructifs : Christine Bard, German Berrios, Clarissa Campbell Orr, Máire Cross, Monique et Paul Degez, Jenny Fellowes, Véronique Fournier, Martin Garrett, Neil Hunt, Robert Inglesfield, Véronique Leroux-Hugon, Solange Mons, Karen Offen, Jane Rendall, Alison Sinclair et Conrad Smith.

Je tiens à remercier tout particulièrement Michel Caire pour avoir mis à ma disposition les documents concernant Constance Pascal à Maison Blanche et pour ses réflexions éclairantes sur sa carrière. Richard J. Evans qui, le premier, m'a persuadée de m'embarquer dans une recherche d'archives en France, n'a eu de cesse d'encourager mon travail ; il a été un merveilleux exemple d'érudition qu'il faudrait s'efforcer de suivre.

J'ai une grande dette à l'égard de Christine Corton et de mon mari, Ian Gordon, qui ont tous deux lu et commenté les premières ébauches et m'ont encouragée par leurs judicieuses suggestions.

Je remercie Mary Orr, de l'université de Southampton, pour son avis sur le texte, ainsi que Naomi Segal, de l'université Birkbeck de Londres, pour son suivi éditorial et son aide inestimable pour la traduction des textes français.

Je suis redevable à Jane Lewin, de l'Institute of Germanic & Romance Studies, et à l'équipe de production de la School of Advanced Study pour leur préparation du texte imprimé.

1. INTRODUCTION

Cette biographie retrace la vie et la carrière de Constance Pascal (1877-1937), la première femme en France à devenir une psychiatre diplômée. J'ai pris conscience de l'existence de Constance Pascal en 1989, alors que j'écrivais un livre sur la carrière médicale, féministe et politique de Madeleine Pelletier, laquelle avait fait campagne en 1903 pour que les femmes soient autorisées à se présenter à l'examen d'internat psychiatrique dont elles avaient jusque-là été exclues. Elles furent deux, elle et Constance Pascal, à se présenter à l'examen et à le réussir, ce qui fit d'elles les premières femmes à avoir accès à la profession de psychiatre financée par l'État. J'avais relevé le nom de Constance Pascal, mais j'avais remarqué que, contrairement à Madeleine Pelletier, elle « ne prétendait pas avoir des sympathies féministes[1] ». J'en déduisis que c'était

[1] Felicia Gordon, *The Integral Feminist: Madeleine Pelletier, 1874-1939*, Cambridge, Polity Press, 1990, p. 70-71. Charles Sowerwine (« Madeleine Pelletier [1874-1939], femme, médecin, militante », *L'Information psychiatrique*, 9, novembre 1988, 1183-1193) et Felicia Gordon, même s'ils avaient mentionné la carrière de Constance Pascal, avaient surtout mis l'accent sur les éloges journalistiques de sa beauté et de sa féminité au détriment de ses réalisations en tant que psychiatre et en tant que féministe. Tous deux ont révisé leurs positions depuis. Cf. Felicia Gordon, "French Psychiatry and the New Woman: The Case of Dr Constance Pascal, 1877-1937", *History of Psychiatry*, 17, 2, 2006, 159-182.

ce qui, dans la culture française généralement conservatrice quant au genre, avait rendu possible sa brillante carrière. Mais j'en vins à réaliser que c'était là une appréciation très partiale. Même s'il est vrai que Constance Pascal fut encensée pour sa présence féminine et maternelle, elle fit aussi preuve d'une attitude combative à l'encontre des autorités et d'un profond engagement en faveur de la promotion des femmes tout au long de sa carrière.

Constance Pascal attira de nouveau mon attention le 7 novembre 2001, lorsque je reçus une lettre affable d'une certaine Mme Jeanne Pascal-Rees, vivant à Oxford, accompagnée d'un article qu'elle avait écrit sur Constance Pascal, qui s'avérait être sa mère[2]. Au gré de la correspondance qui s'ensuivit, de nos entretiens et de l'amitié qui grandit entre nous, je découvris la remarquable histoire de Constance Pascal, qui avait mené une brillante carrière psychiatrique tout en gardant le secret sur sa fille illégitime. Les contradictions que Constance Pascal eut à vivre entre sa prometteuse carrière et son attachement maternel furent, comme l'affirmait Jeanne Pascal-Rees, un triste et bouleversant reflet de l'histoire sociale de l'époque. En dépit du risque encouru par tout témoignage personnel de devenir un récit hagiographique, Jeanne Pascal-Rees fait preuve dans ce récit d'une remarquable capacité d'objectivité. Cela, venant s'ajouter aux témoignages fournis par les lettres, le Journal et les dossiers officiels de Constance Pascal, qui révèlent sa personnalité combative et parfois des relations personnelles difficiles, autorise un point de vue plus nuancé.

Dans sa détermination à préserver la mémoire de sa mère, Mme Pascal-Rees rassembla de vastes archives familiales, que

[2] Jeanne Pascal-Rees, « À propos de Constance Pascal, première femme aliéniste en France », *L'Information psychiatrique,* 2, février 2001, 173-184. [Cet article sera désormais abrégé APCP.]

l'on dénommera ici « Documents de la famille Pascal-Rees » [PRFP – *Pascal-Rees Family Papers*]. Quand bien même la carrière professionnelle de Constance Pascal avait été étudiée de façon approfondie par Jean-Michel Barbier, avant que Mme Pascal-Rees ne m'ait permis d'accéder à ses archives familiales, pratiquement aucune information sur sa vie personnelle n'était disponible[3]. Les sources dans toute biographie, quelle que soit la notoriété de l'individu concerné, sont toujours nécessairement partielles et incomplètes ; il n'en reste pas moins que les lacunes dans le récit peuvent être aussi significatives que les épisodes pleinement documentés. Les sources qui sous-tendent cette biographie sont à la fois personnelles et officielles. Les sources personnelles incluent : les souvenirs, aussi bien oraux qu'écrits, que Jeanne Pascal-Rees a mis à ma disposition ; le Journal de Constance Pascal et ses lettres aux membres de sa famille vivant dans sa Roumanie natale ; toutes sortes de documents officiels ; des coupures de presse ; un scénario – de pièce de théâtre ou de film ? – non publié ; et des photos de famille. Les lettres de Constance Pascal à son frère, Trajan Pascal, laissent entrevoir sa rébellion juvénile contre le destin auquel pouvait s'attendre une jeune fille de bonne famille en âge de se marier. Le scénario intitulé *La Goutte de sang* est un des documents les plus révélateurs de la personnalité de cette femme aux multiples talents. Parmi les sources officielles, on trouve les dossiers administratifs afférents aux cinq hôpitaux psychiatriques où elle travailla ; le dossier administratif récapitulatif déposé au Centre des archives contemporaines de Fontainebleau, incluant sa correspondance avec les ministères ; l'ensemble de ses publications psychiatriques ; et un matériel

[3] Jean-Michel Barbier, *La Vie et l'œuvre de Constance Pascal (1877-1937)*, thèse de doctorat en médecine, université de Picardie, faculté de médecine d'Amiens, 9 janvier 1997.

d'archive relatif à sa naturalisation et à la carrière du général Justin Mengin, le père de son enfant. Pour ce qui est des lacunes, comme le manque de documentation sur l'enfance de Constance, le plus éloquent est sans nul doute sa destruction de certaines pages de son Journal et de sa correspondance avec sa famille roumaine, avec ce que cela révèle de ses conflits émotionnels. Néanmoins, ce réseau de sources personnelles et objectives a rendu possible à la fois de tracer le portrait d'un individu complexe et brillant, qui fit l'expérience des possibilités offertes et des limitations imposées aux femmes en France au début du XX^e^ siècle, et d'évaluer sa contribution à la psychiatrie et au féminisme.

Constance Pascal faisait partie de ces femmes intellectuelles qui émigrèrent en Europe de l'Ouest à la fin du XIX^e^ et au début du XX^e^ siècles, souvent appelées les « nouvelles femmes », en quête d'une éducation supérieure pour entrer dans les professions libérales[4]. Ces jeunes pionnières faisaient partie d'un courant plus large pour ce qui était des aspirations des femmes, mais c'étaient aussi des membres exceptionnels et atypiques de leur génération de par leur ambition, leurs dons intellectuels et leur situation de classe relativement privilégiée. Il se peut que le voyage littéral de Constance Pascal, son déplacement géographique et culturel de la Roumanie vers la France, lui ait fait éprouver une empathie particulière pour les patients mentalement désorientés qu'elle a rencontrés dans les hôpitaux psychiatriques où elle a travaillé pendant plus

[4] Cf. Linda L. Clark, *Women and Achievement in Nineteenth-Century Europe*, Cambridge, Cambridge University Press, 2008, p. 1-8 ; Mary Louise Roberts, *Civilization without Sexes: Reconstructing Gender in Post-War France, 1917-1927*, Chicago et Londres, University of Chicago Press, 1994 ; Mary Louise Roberts, *Disruptive Acts: The New Woman in* Fin-de-siècle *France*, Chicago et Londres, University of Chicago Press, 2002.

de trente ans. L'histoire de sa vie, passée à éprouver et défier les contraintes de la tradition et de la convention, révèle les modèles, les opportunités et les limitations qui caractérisèrent la vie des femmes en France, de la *fin-de-siècle*[5] au début de la Deuxième Guerre mondiale.

À la fois dans sa vie et dans sa profession, Constance était à cheval sur des mondes censément antithétiques : Europe de l'Est et Europe de l'Ouest ; vie oisive de l'aristocratie terrienne et vie centrée sur le travail des classes laborieuses ; dame distinguée et femme qui travaille ; bourgeoise respectable et mère célibataire. Nous voyons ses tentatives, en tant que psychiatre, pour combler le fossé entre les mondes mentaux de ses patients et les structures rationalisantes de la psychiatrie. On trouve dans ses écrits privés et professionnels une conscience de la fragilité de la rationalité. Un aspect essentiel de l'histoire de sa vie est la façon dont celle-ci illustre les conflits qui surgissent pour les femmes entre ambition professionnelle et vie privée. Le fait que rien n'ait transpiré de son histoire personnelle jusqu'à récemment indique bien le besoin primordial de Constance d'apparaître professionnellement comme une psychiatre d'abord et avant tout, de dissimuler sa vie personnelle aux yeux du public – non seulement par amour de l'intimité mais parce que, pour une femme dans une profession jusque-là entièrement masculine, tout relâchement et toute irrégularité dans sa vie personnelle l'auraient exposée à la censure et au scandale d'une façon inimaginable pour ses collègues hommes.

Cette histoire qui est la sienne peut donc être interprétée comme une histoire d'élites, celle d'une femme aux capacités inhabituelles qui réussit dans un domaine compétitif. Pourtant, elle consacra sa vie aux éléments les plus

[5] En français dans le texte.

marginalisés et désorientés de la société, les aliénés des hôpitaux dans lesquels elle travaillait. Elle défendit les infirmières dans les asiles où elle était en poste, demandant que soient améliorées leur formation, leur rémunération et leurs conditions de travail. Elle se battit pour que soient créées des écoles pour les enfants mentalement et physiquement handicapés, qui étaient « entreposés » dans les hôpitaux psychiatriques. Son engagement pour ses patients transparaît dans ses lettres privées et dans les rapports officiels.

La biographie traditionnelle, en raison de son postulat d'une narration progressive, a été légitimement questionnée dans le climat critique de la fin des années 1950. D'importantes remises en cause de l'écriture biographique érudite eurent lieu à cette époque, avec un retour à une approche purement empirique, non théorique, de la description des changements politiques ou sociaux. Une orientation positiviste s'ensuivit avec le décentrement de l'expérience individuelle par les historiens de l'économie et de la société, dont le pionnier fut Fernand Braudel, éditeur du journal *Les Annales* de 1956 à 1968[6]. Cette histoire dépeuplée et quelque peu statique montrait les effets déterminants des structures sur des individus dont les consciences étaient liées à des événements superficiels, peignant donc un tableau illusoire du monde. La biographie traditionnelle, avec ses récits de réalisation individuelle, était, dans une telle perspective, passablement non pertinente. Également déstabilisant pour les conceptions traditionnelles de l'écriture biographique fut le défi lancé par la critique poststructuraliste de la cohérence subjective, avec le rejet par Derrida du projet herméneutique.

[6] Stuart Clark, "The Annales Historians", in Quentin Skinner (dir.), *The Return of Grand Theory in the Human Sciences*, Cambridge, Cambridge University Press, 1985, 179-196.

S'il n'y a pas de centre stable du soi, et si l'interprétation des actions est aléatoire et subjective, la biographie, puisqu'au plus simple niveau elle cherche à construire la vie comme un récit, devient un projet impossible. Même si cette façon de voir n'a rien de nouveau – qu'on se rappelle comment l'ont traitée, dans le domaine de la fiction, Laurence Sterne au XVIII^e siècle, dans *Vie et opinions de Tristram Shandy, gentilhomme*, et Sartre au XX^e dans *La Nausée* –, il est raisonnable de se demander si écrire le récit d'une vie comme un tout cohérent ou interprétable peut être justifié comme partie d'un projet historique plus large[7]. Le simple fait que les histoires sont populaires ne les rend pas pour autant historiquement valables[8]. Pourtant chaque individu conçoit sa vie à un certain niveau comme un récit ; c'est ainsi que la vie est vécue. Aussi fictif ou illusoire soit-il, le désir d'une cohérence narrative élaborée au fil du temps semble au centre de l'expérience humaine[9]. Comme l'a suggéré Jo Burr Margadant, il est

[7] Cf. Consuelo Corradi, "Text, Context and Individual Meaning: Rethinking Life Stories in a Hermeneutic Framework", *Discourse and Society*, 2, 1, 1991, 105-118 ; Marlene Kadar, *Essays on Life Writing*, Toronto et Londres, University of Toronto Press, 1992 ; Alanson Lloyd Moote, "New Bottles and New Wine: The Current State of Early Modernist Biographical Writing", *French Historical Studies*, 19, 4, 1996, 911-926. Pour une analyse de la théorie postmoderniste en rapport avec l'écriture de l'histoire, cf. Richard J. Evans, *In Defence of History*, Londres, Granta Books, 1997.

[8] « En tant qu'opposées à toute forme de fiction, la biographie et l'autobiographie sont des textes référentiels : exactement comme le discours scientifique ou historique, elles prétendent apporter une information sur une "réalité" extérieure au texte, et ainsi se soumettre à une épreuve de vérification », Philippe Lejeune, *Le Pacte autobiographique*, Paris, Seuil, 1996. Pour une plus ample exploration des questions de vérité narrative associées à la biographie et à l'autobiographie, cf. Philippe Lejeune, *Le Désir biographique*, Paris, université de Paris X, 1989.

[9] La question de savoir si la subjectivité peut rendre avec justesse le monde objectif est posée de façon pertinente dans la « solution » proposée par Bergson au paradoxe de Zénon sur le mouvement : Henri Bergson, *Essai sur les données immédiates de la conscience*, Paris, Alcan, 1901.

plus utile de penser la biographie en termes de politique de construction de l'identité. Dans ce cas, le sujet biographique est un soi multiple qui se réalise avec le temps pour créer une cohérence fictive ou voulue à partir et au-delà des soi ou rôles conflictuels[10]. C'est cette hétérogénéité, liée par la mémoire, que Proust célèbre dans *Le Temps retrouvé* :

> […] ne manquerais-je pas d'abord d'y décrire les hommes (cela dût-il les faire ressembler à des êtres monstrueux) comme occupant une place si considérable, à côté de celle si restreinte qui leur est réservée dans l'espace, une place au contraire prolongée sans mesure – puisqu'ils touchent simultanément, comme des géants plongés dans les années, à des époques si distantes, entre lesquelles tant de jours sont venus se placer – dans le Temps[11].

Néanmoins, aussi longtemps qu'elle reste dans le cadre des disciplines historiques, la biographie ne doit pas se contenter d'enregistrer constructions de soi et identités multiples, mais chercher à saisir leur adéquation ou leurs conflits avec le monde social dans lequel vit le sujet individuel. L'histoire ne doit pas être confondue avec la mémoire ; elle requiert l'interrogation critique de la mémoire, ainsi que des mythes que cette dernière produit[12]. Dans le cas de Constance Pascal, sa profession de psychiatre dans les asiles français l'amena à avoir des contacts quotidiens avec des patients qui avaient

[10] Jo Burr Margadant (dir.), *The New Biography: Performing Femininity in Nineteenth-Century France*, Berkeley et Londres, University of California Press, 2000, p. 7.
[11] Marcel Proust, *À la recherche du temps perdu,* vol. III, Paris, Gallimard, 1954.
[12] Richard J. Evans, "The Tory Interpretation of History", *London Review of Books*, 33, 6, 17 mars 2011, p. 12.

apparemment perdu toute cohérence interne ou qui, afin de conserver leur sentiment d'eux-mêmes, rejetaient la vision du monde appelée réalité, qui était celle de la majorité des gens, pour une sorte d'état post-interprétatif, *über*-derridien, à savoir la folie. Constance Pascal, dont la carrière fut consacrée à la science empirique et dont la formation débuta dans le climat positiviste du scientisme français, n'abandonna jamais son attachement à l'enquête scientifique objective. Toutefois, au cours d'une vie professionnelle s'étendant de 1906 à 1937, son intérêt se déplaça des analyses essentiellement nosologiques de la maladie mentale (catégorisation selon les symptômes externes) typiques de la profession à la fin du XIX^e^ et au début du XX^e^ siècles, vers une recherche d'interventions thérapeutiques via la thérapie de choc, ce qui l'amena finalement à se centrer sur la souffrance subjective des patients plutôt que sur les manifestations externes ou les symptômes que ceux-ci présentaient dans leur maladie. Comme Julia Kristeva (elle aussi émigrée d'Europe de l'Est vers la France) une génération plus tard, Constance Pascal reconnut que les « chagrins d'amour » pouvaient être un traumatisme déclencheur pour une perte de soi, produisant, selon les propres mots de Kristeva, un « vertige d'identité[13] ».

En confirmant la réalité de la souffrance subjective chez ses patients – principalement des femmes –, le travail de Constance Pascal, bien qu'encore rigoureusement empirique, laisse entrevoir l'influence de Bergson, de Proust et de Freud, en particulier dans sa dernière monographie, *Chagrins*

[13] Constance Pascal, *Chagrins d'amour et psychoses*, Paris, L'Harmattan, 2000 ; Julia Kristeva, *Histoires d'amour*, Paris, Gallimard, 1985.

d'amour et psychoses[14]. Son recours à une forme modifiée de psychanalyse l'amena – comme le fondateur de la psychanalyse – à tenter de découvrir le récit de la vie d'un patient (pour ceux qui, souvent, avaient perdu la capacité de parole ou la cohérence) enterré sous les symptômes censément inexplicables du comportement « fou ». Signalant ce qui était pour elle l'aspect le plus marquant du travail de Freud, Constance Pascal écrivait :

> Un autre grand mérite de Freud est de nous avoir appris à regarder derrière les aspects cliniques et à découvrir la souffrance jusqu'à la racine des instincts. Il nous a expliqué pourquoi il fallait se méfier du « signe », ombre pâle, reflet changeant de la libido traquée qui se dérobe[15].

Un journaliste qui suivait son travail l'appelait « le plus doux des détectives[16] ». Cependant, Constance Pascal savait que les souvenirs indirects, même s'ils servaient, « dans l'admirable étude psychologique et littéraire de Proust[17] », à réintégrer les multiples soi du narrateur, pouvaient aussi

[14] Sur psychologie et subjectivité, cf. Annick Ohayon, *L'Impossible Rencontre. Psychologie et psychanalyse en France, 1919-1969*, Paris, La Découverte, 1999 ; Thomas Hardy Leahey, *A History of Psychology: Main Currents in Psychological Thought*, Upper Saddle River, Prentice Hall, 2000 ; Théodule Ribot, *Les Maladies de la mémoire*, Paris, Germer Baillière, 1881 ; Théodule Ribot, *Les Maladies de la personnalité*, Paris, Germer Baillière, 1885 ; Théodule Ribot, *Problèmes de psychologie affective*, Paris, Alcan, 1910 ; Frédéric Paulhan, *La Fonction de la mémoire et le souvenir affectif*, Paris, Alcan, 1904.

[15] Constance Pascal, *Chagrins d'amour et psychoses*, *op. cit.*, p. 56. [Les citations de Constance Pascal en français ne sont pas traduites ; elles figurent également en français dans l'édition originale.]

[16] Louis Roubaud, « Démons et déments », *Détective*, décembre 1932, PRFP, p. 5.

[17] Constance Pascal, *Chagrins d'amour et psychoses*, *op. cit.*, p. 159.

devenir, chez les moins favorisés, une source de psychose. « Le blessé d'amour souffre parce qu'il se souvient[18]. »

Une étude de la carrière de Constance Pascal est donc aussi une biographie de son temps et amène à prendre en considération le développement de la psychiatrie française depuis la *Belle Époque*[19] jusqu'à la veille de la Deuxième Guerre mondiale. Ses publications prolifiques rendent compte non seulement de sa propre recherche mais aussi de l'évolution de la théorie et de la pratique psychiatriques françaises. Bien que la plus grande part de la terminologie technique de ces écrits soit aujourd'hui obsolète, ou qu'elle ait été abrogée, les tragiques situations humaines que ceux-ci évoquent, quant à eux, restent. À côté du vocabulaire technique, on trouve parfois, de manière choquante, les termes informels employés tant par les professionnels que par le public pour parler des gens souffrant de troubles mentaux. « Anormaux », « dégénérés », « imbéciles », « crétins », « déments », « aliénés » étaient des termes couramment utilisés. Ils montrent bien comment une multiplicité de déficiences neurologiques étaient « mises dans le même panier » dans les hôpitaux psychiatriques de l'époque – les épileptiques étant ainsi systématiquement incarcérés dans les asiles avec les malades mentaux graves. Ces phénomènes reflètent aussi la peur et le mépris que les troubles psychiatriques ont toujours suscité. C'est tout à l'honneur de Constance Pascal que d'avoir cherché, en donnant des entretiens dans la grande presse, à démystifier les maladies de ses patients aux yeux du public. Elle a ouvert une fenêtre sur le traitement et les souffrances des malades mentaux dans la première moitié du XX^e^ siècle.

Cette biographie ne prétend en aucune façon psychanalyser son sujet. Elle veut toutefois attirer l'attention sur le

[18] *Ibid*.
[19] En français dans le texte.

constat de Constance Pascal selon lequel maintenir un soi cohérent face aux conflits à la fois internes et externes – ce qui était possible pour des personnalités fortes comme elle – s'avérait être une épreuve trop importante pour les nombreux patients qui peuplaient les énormes asiles français. Tandis qu'elle se battait pour rendre à eux-mêmes ses *aliénés* (le mot français met en avant l'idée de séparation du soi), pour détoxifier leur mémoire, quand il s'agissait de ses propres conflits mentaux et émotionnels, elle semble avoir cherché à cautériser sa mémoire. Elle coupa les ponts avec sa famille roumaine pendant de longues périodes, en partie pour essayer d'oublier son passé, et elle préféra empêcher ses collègues psychiatres de se remémorer sa propre vie. Comprendre ou interpréter cet « oubli » est l'un des buts de cette étude. Comme l'observe Quentin Skinner : « L'explication de l'action humaine doit inclure une tentative de retrouver et d'interpréter les significations des actions sociales du point de vue des agents qui les mènent[20]. » Dans la mesure où Constance Pascal s'était engagée dans une étude herméneutique de ses patients, il semble approprié de tenter une tâche semblable à l'égard de sa propre façon de se constituer elle-même, de se réaliser elle-même en tant que femme professionnelle, féminine mais faisant autorité. Bien qu'éminemment individuelle, cette réalisation était aussi dérivée des modèles culturels existants.

Constance Pascal était représentative de cette société paneuropéenne d'avant la Première Guerre mondiale, composée de ces gens bien éduqués et généralement bien nés, pas très différente de la société décrite par Proust, qu'elle admirait tant. Sa famille roumaine issue de l'aristocratie désargentée faisait partie d'une culture essentiellement francophile. Bien que vivant dans

[20] Quentin Skinner (dir.), *The Return of Grand Theory in the Human Sciences*, *op. cit.*, p. 6.

une société encore féodale, Constance Pascal assimila, paradoxalement, l'éthique des Lumières, avec une vénération pour la France et pour les valeurs de la III^e^ République. Sa rébellion contre son milieu familial étouffant, sa faim d'éducation, son attachement à la politique de l'anticléricalisme français et de la gauche la relient aux nombreuses femmes ambitieuses qui quittèrent l'Europe de l'Est pour le climat intellectuel plus libre de la Suisse et de la France[21]. À un certain niveau, cette biographie, qui retrace l'ambition qu'avait Constance Pascal d'intégrer les professions médicale et psychiatrique, l'associe au féminisme français des débuts dans le contexte de l'accès des femmes aux professions libérales. À un autre niveau, elle suit les changements intervenus dans la théorie et la pratique psychiatriques françaises au cours de sa carrière, et cela autorise à se demander dans quelle mesure elle contestait ou participait de l'ethos dominant dans le champ du soin asilaire. L'histoire personnelle de Constance Pascal est cruciale si l'on veut comprendre sa personnalité complexe, son éloignement de sa famille roumaine et sa détermination à élever et éduquer sa fille illégitime. La mesure dans laquelle ces tensions influèrent sur sa théorie et sur sa pratique psychiatrique, ainsi que sur le personnage qu'elle projeta sur le monde, aide à expliquer le récit qu'elle élabora de sa vie à multiples facettes.

En tant que sujet biographique, Constance Pascal offre au lecteur de fructueuses dichotomies : assurance et angoisse, grande notoriété publique et vie privée très protégée. Étant donné ses origines dans l'aristocratie terrienne roumaine,

[21] Cf. Thomas Neville Bonner, *To the Ends of the Earth. Women's Search for Education in Medicine*, Cambridge, MA et Londres, Harvard University Press, 1995, p. 49-75 ; Linda Clark, *Women and Achievement in Nineteenth-Century Europe*, *op. cit.,* p. 171-217 ; Mary R. S. Creese, *Ladies in the Laboratory II: West European Women in Science, 1800-1900*, Lanham et Oxford, Scarecrow Press, 2004, p. 57-97.

elle possédait une assurance de classe considérable, même si elle détestait la vie stagnante d'oisiveté forcée réservée aux femmes que lui avait tracée sa famille. Après avoir émigré de Roumanie en France, et bien qu'elle eût trempé dans la culture francophone dès son jeune âge, elle eut cependant à se battre pour se faire accepter à la fois comme étrangère et, surtout dans sa profession, comme femme. D'un côté, son image publique, professionnelle, dénotait autorité et assurance ; d'un autre côté, elle était souvent angoissée, surmenée par le travail et les responsabilités et, bien qu'elle se soit réjouie de la naissance de sa fille, elle était possessive et obsédée par la nécessité qu'elle ressentait de compenser le statut illégitime de l'enfant par une rigoureuse formation scolaire. Même si elle veillait à tenir complètement séparés ses rôles public et privé, elle ne fuyait pas les feux de la rampe. Dès le début de sa carrière médico-psychiatrique, elle accorda des entretiens à la presse et elle représentait, du fait de son charme, de sa prestance et de son apparence séduisante, le visage acceptable de la modernité pour les femmes exerçant des professions libérales[22].

La détermination de Constance Pascal à être oubliée après sa mort constitue une énigme biographique particulièrement intéressante, encore amplifiée par son propre refus de la mémorisation.

Son effacement de l'histoire de la psychiatrie et des femmes jusqu'à tout récemment est dû à un certain nombre de facteurs : la difficulté technique de son écriture psychiatrique ; les changements apparus dans la terminologie des maladies psychiatriques dans lesquelles elle s'était spécialisée ;

[22] Felicia Gordon, "Publicity and Professionalism: Madeleine Pelletier (1874-1939) and Constance Pascal (1877-1937)", *Modern and Contemporary France*, 17, 3, 2009, 319-334.

la réaction de la France d'après-guerre à la psychiatrie de l'entre-deux-guerres qui avait suivi la période de Vichy ; et l'impression erronée, parmi les historiens, qu'elle n'était pas une féministe[23]. Sa fille, Mme Jeanne Pascal-Rees, était bien résolue à voir les réalisations de sa mère rappelées publiquement avant sa propre mort, en 2006. La largeur de vue de Jeanne Pascal-Rees, son intelligence et sa compassion pour ses deux parents en tant qu'acteurs dans un complexe réseau de circonstances historiques sont un hommage au dévouement sans faille de sa mère.

Chez Constance Pascal, nous sommes témoins de l'interaction entre l'organisation individuelle et les circonstances historiques dans le cas d'une femme farouchement ambitieuse, brillante et émotionnellement motivée. Elle peut apparaître extrêmement captivante, sinon toujours sympathique, lorsqu'elle se confronte aux crises de sa vie. Son histoire particulière éclaire la théorie et la pratique psychiatriques françaises de l'époque, jette une lumière nouvelle sur les mœurs sociales de l'idéologie domestique de la III[e] République et sur les aspects essentiels du féminisme français. C'est une émouvante histoire de courage, de compassion et de détermination sans faille, caractéristique

[23] La carrière de Constance Pascal a d'abord été étudiée par Jean-Michel Barbier dans sa thèse de doctorat de 1997, et ensuite par Jean-Michel Barbier, Gérard Serra et Gwenolé Loas, dans "Constance Pascal, Pioneer of French Psychiatry", *History of Psychiatry,* 10, 1999, 425-437. J.-M. Barbier ne put rien découvrir de sa vie privée. C'est Mme Jeanne Pascal-Rees (APCP, p. 173-183) qui, la première, révéla l'histoire de la relation de ses parents et apporta des informations précieuses sur les origines roumaines de Constance Pascal. Pour ce qui est de la psychiatrie durant la période de Vichy, cf. Isabelle von Bueltzingsloewen, *L'Hécatombe des fous. La Famine dans les hôpitaux psychiatriques français sous l'Occupation*, Paris, Aubier, 2007 ; et Nicolas Henckes, « Réformer et soigner. L'Émergence de la psychothérapie institutionnelle en France, 1944-1955 », *Psychiatries dans l'histoire*, Caen, Presses universitaires de Caen, 2008, 277-288.

d'une génération de femmes intellectuelles à la conquête des professions libérales. L'histoire des femmes, qui a sauvé nombre de femmes de l'obscurité historique, n'a pas besoin de s'excuser de commémorer les vies individuelles telles qu'elles les ont vécues, forgées en réaction à leur moment historique. Nous voyons en Constance Pascal quelqu'un qui a construit les rôles qu'elle s'est choisis, parfois imparfaitement et à contre-courant, mais avec une extraordinaire implication et non sans une ironique perception d'elle-même jouant sur une corde raide d'attentes genrées.

2. ENTRE DEUX MONDES, 1877-1908

Par un matin glacial de la fin décembre 1937, dans le cimetière de Neuilly-sur-Marne, à la périphérie est de Paris, un petit groupe de personnes endeuillées s'étaient rassemblées pour regarder descendre un cercueil dans sa tombe. Suivant les instructions de la défunte, il n'y avait pas de cérémonie religieuse. À l'inhumation de la Dr Constance Pascal, psychiatre consultante à l'asile de Maison Blanche, assistaient sa fille Jeanne, sa plus vieille amie Mlle Jeanne Streicher et une poignée d'employés de l'hôpital. En s'en revenant à la villa en lisière de l'enceinte de l'hôpital, où elle avait vécu avec sa mère et l'avait vue mourir, Jeanne Pascal, alors âgée de 21 ans, s'occupa de faire euthanasier les deux chiens de la famille, comme l'avait demandé sa mère. Puis, n'ayant plus le droit de résider dans la maison liée à l'hôpital, elle alla habiter avec Mlle Streicher, laquelle considérait qu'il était de sa mission de veiller à ce que son homonyme, Jeanne Pascal, réussisse ses examens en vue de l'agrégation qui devait lui permettre d'enseigner en lycée[24].

La volonté de fer et la formidable intelligence de Constance Pascal, transmises à sa fille, allaient bien servir à cette dernière. Cependant, ce qu'il y avait derrière le triste enterrement de

[24] Jeanne Pascal-Rees, « Maladie et mort de Constance Pascal, juin-décembre 1937 », MS, PRPF, 2003.

Constance – son refus catégorique d'autoriser des nécrologies élogieuses dans la presse psychiatrique et sa quasi-disparition des archives historiques – résume bien à la fois l'extraordinaire dévouement professionnel de la première femme en France à être devenue une psychiatre diplômée et le secret qu'elle avait tenu à préserver quant à sa vie privée[25]. La séparation absolue que Constance Pascal maintenait entre ses mondes privé et public, bien que propre à sa situation de femme professionnelle et de mère célibataire, était aussi symptomatique des contraintes pesant sur les femmes qui intégraient des professions jusque-là réservées aux hommes. L'histoire de vie de Constance Pascal offre un aperçu des conflits à affronter et des opportunités à saisir par les femmes talentueuses en France durant et après la Belle Époque.

Lorsque, en 1897, Constanza Pascal[26], native de Roumanie, obtint de sa famille l'autorisation de poursuivre ses études médicales à l'étranger, la France fut le pays vers lequel elle se tourna naturellement. L'ouverture de la formation médicale aux femmes en France, en 1868, n'avait pas, quoi qu'il en soit, suscité une affluence de candidates. Dans un premier groupe de quatre femmes, une seule, Mme Brès, était française[27]. Les jeunes femmes françaises de la bourgeoisie restaient en général attachées aux attentes idéologiques de

[25] Le seule brève nécrologie à avoir été publiée fut celle du collègue de Constance Pascal, Jacques Vié : « Nécrologie. Mlle C. Pascal (1877-1937) », *Annales médico-psychologiques*, 2, 1937, 868 ; repris dans *La Presse médicale*, janvier 1938, p. 150.

[26] Son nom de baptême était Constanza, mais elle avait francisé son nom en « Constance » au tournant du siècle.

[27] Les trois autres étaient anglaise (Miss Garrett), américaine (Miss Putnam) et russe (Mlle Gontcharoff). Le contingent d'étrangères continua à être élevé même après le tournant du siècle (Felicia Gordon, *The Integral Feminist*, *op. cit.*, p. 28).

leur classe, à savoir qu'elles deviennent des épouses et des mères[28]. Pourtant, bien que ces attentes genrées à l'égard des femmes bourgeoises soient encore fermement ancrées dans l'idéologie domestique, sur le marché du travail, les femmes avaient commencé à intégrer les professions libérales, dans des proportions assez restreintes, certes, mais tout de même significatives[29]. La France, qui avait ouvert ses universités et ses écoles de médecine aux femmes à une époque où, en Angleterre, aux États-Unis et dans la majeure partie de l'Europe, elles en étaient encore exclues, était un pays phare riche d'opportunités pour des femmes de talent.

Constance Pascal faisait partie d'un important contingent étranger dans l'enseignement supérieur français, qui continua d'affluer même après le tournant du siècle. La plupart de ces jeunes femmes étaient attirées par la médecine. Pour elles, les normes culturelles et les angoisses masculines quant au genre doivent avoir paru bien douces en comparaison de la rigidité des structures de classe et de genre qui étaient encore celles de leurs propres pays. Même si, en France, l'image de la « nouvelle femme », abandonnant la vie domestique pour une carrière dans des champs traditionnellement réservés aux hommes, était considérée comme menaçante dans certains secteurs de la bourgeoisie masculine, en fait le nombre de ces

[28] Cf. Edmée Charrier, *L'Évolution intellectuelle féminine*, Paris, Librairie du Recueil Sirey, 1937 ; Françoise Mayeur, *L'Éducation des filles en France au XIXe siècle*, Paris, Hachette, 1979 ; James F. McMillan, *Housewife or Harlot: The Place of Women in French Society, 1870-1940*, Brighton, Harvester Press, 1981.
[29] Sur l'importance de l'idéologie domestique dans la France du XIXe siècle, cf. Susan K. Grogan, *French Socialism and Sexual Difference: Women and the New Society, 1803-1844*, Basingstoke, Macmillan, 1992 ; Mary Louise Roberts, *Civilization without Sexes*, *op. cit.* ; James F. McMillan, *France and Women 1789-1914: Gender, Society and Politics*, Londres et New York, Routledge, 2000. Pour une lecture sociologique et féministe des professions libérales, cf. Anne Witz, *Professions and Patriarchy*, Londres, Routledge, 1992.

femmes était extrêmement réduit. Dans *France and Women*, James F. McMillan fait remarquer combien l'accès des femmes à l'éducation supérieure et aux professions libérales a progressé lentement une fois que celles-ci leur ont été ouvertes[30]. Avant 1914, la représentation féminine dans les professions libérales était de 0,29 % pour le droit, 3 % pour les médecins, 8 % pour les dentistes, 3 % pour les pharmaciennes et 2,6 % pour les chimistes et ingénieures. La proportion d'étudiantes françaises excéda celle des étrangères pour la première fois en 1912-1913. Alors que, d'un côté, cela peut démontrer l'emprise de l'idéologie domestique, cela montre aussi que la France était devenue un pays phare pour de nombreuses femmes étrangères. Heureusement pour elles, peut-être, les étrangères pouvaient être vues par des yeux français comme des exceptions à la règle alliant nécessairement féminité et domesticité. Toujours est-il que les femmes qui s'engageaient dans une éducation supérieure pour intégrer des professions libérales, qu'elles fussent françaises de naissance ou étrangères, prirent une importance symbolique hors de proportion avec leur masse statistique. Ces femmes se voyaient – et étaient vues – comme des modèles, des pionnières et des rebelles.

En tant qu'étudiante en médecine au tournant du siècle, Constance Pascal peut être considérée comme une « nouvelle femme » en vertu de son remarquable esprit d'indépendance et de son désir de réussir, même si l'on peut douter qu'elle eût accepté d'être qualifiée de la sorte. Alors que la « nouvelle femme » était souvent vue comme défiant les conventions dans sa vie amoureuse, dans sa vie professionnelle, dans sa façon de s'habiller ou dans ses ambitions sportives (les effets libérateurs de la bicyclette ont été largement évoqués,

[30] James McMillan, *France and Women 1789-1914*, *op. cit.*, p. 141-159.

notamment dans les caricatures et les dessins humoristiques), nombre de femmes ambitieuses veillaient à éviter un style de vie flamboyant ou à faire des vagues, par rapport aux rôles genrés[31]. Des professions comme l'enseignement, la médecine et la psychiatrie requéraient des femmes, plus encore que des hommes, à la fois dévouement et bienséance sociale. Les avantages liés à la sécurité de l'emploi (échelle de promotion, congé de maladie légal, congés annuels et droits à la retraite) étaient souvent tempérés par le sentiment de marginalité et d'isolement social, comme cela est bien documenté pour la vie des institutrices et des femmes professeures de lycée[32]. Constance Pascal, une femme qui s'efforçait d'entrer dans les plus nouvelles élites professionnelles, adoptait un personnage féminin conventionnel[33]. Il est révélateur de l'importance des rôles genrés que les éloges qui lui furent prodigués par les journalistes en 1905, après sa réussite à la thèse de doctorat, aient porté principalement sur sa féminité, son charme et sa grâce.

Deux des amies les plus proches de Constance lorsqu'elle était étudiante à Paris étaient professeures de lycée. Mathilde Salomon (1837-1909) enseigna au collège Sévigné et Jeanne Streicher fut l'une des premières femmes à devenir agrégée à l'École normale de Sèvres[34]. Toutes deux étaient des femmes remarquables. Françoise Mayeur note :

[31] Sur la subversive remise en cause des rôles genrés par les « nouvelles femmes », cf. Mary Louise Roberts, *Disruptive Acts*, *op. cit*.

[32] Jo Burr Margadant, *Madame le Professeur: Women Educators in the Third Republic*, Princeton, Princeton University Press, 1990, p. 4. L'autrice dit que la première génération de femmes professeures de lycée, qui constituait un important groupe professionnel, était encore étroitement liée à l'idéal domestique français.

[33] Mary Louise Roberts, *Civilization without Sexes*, *op. cit.*, p. 11.

[34] Les dates de Jeanne Streicher ne sont pas connues mais elle vécut au moins jusqu'en 1958, date à laquelle elle publia son étude sur le poète du XVII^e^ siècle Théophile de Viau.

> Une extraordinaire ténacité et un talent véritablement exceptionnel étaient nécessaires pour qu'une femme réussisse. Si la fortune ou la naissance lui faisaient défaut, une femme avait besoin d'un réseau d'amis et de protecteurs – que l'on pense à Mathilde Salomon, qui était la protégée des républicains et fut nommée directrice du Collège Sévigné[35].

Jeanne Streicher était aussi un produit de la République, qui croyait avec ferveur en l'idéal cartésien de raison et en celui, kantien, de devoir. Elle apprit seule le latin et le grec afin d'être capable de guider ses élèves jusqu'au baccalauréat[36]. Ces femmes appartenaient à une génération dont les vies professionnelles étaient marquées par le dévouement au service public et à cette République qui leur déniait le statut plein et entier de citoyennes. Dans sa vocation pour la psychiatrie, Constance Pascal incarnait les mêmes valeurs. Si ces femmes étaient subversives en tant qu'elles adhéraient simultanément aux valeurs professionnelles et domestiques, elles évitaient le comportement séducteur et parfois scandaleux de femmes comme Marguerite Durand ou Sarah Bernhardt[37]. Par rapport à sa profession, Constance Pascal était ce que le français entend par « très sérieuse ». De telles femmes tenaient des rôles genrés qui étaient politiquement aventureux en franchissant les barrières entre les professions,

[35] Françoise Mayeur, "Women and Elites from the Nineteenth to the Twentieth Century", in Loyon Howorth and Philip G. Cerny (dir.), *Elites in France: Origins, Reproduction and Power*, Londres, Frances Pinter, 1981, p. 60.
[36] Jeanne Pascal-Rees, "Recollections of Jeanne Streicher", MS, PRFP.
[37] Mary Louise Roberts, *Disruptive Acts*, *op. cit.*, p. 17 : « Elles interprétaient différents rôles de genre à un rythme effréné, les combinant de manière si fluide que leur statut naturalisé en était remis en cause. Grâce à leurs aventures, la féminité conventionnelle est apparue comme un choix et non comme un destin. »

mais au prix de toujours présenter une apparence d'impeccable conformité sociale et genrée. Judith Butler fait remarquer que « la reproduction de la catégorie de genre est mise en œuvre à une grande échelle politique, comme lorsque les femmes accèdent pour la première fois à une profession ou obtiennent certains droits, ou sont reconsidérées dans le discours juridique ou politique de toutes nouvelles façons[38] ».

Si elles n'étaient pas ouvertement rebelles, ces femmes exceptionnelles se voyaient elles-mêmes comme des innovatrices féministes au sens où elles ouvraient leurs professions à d'autres femmes et servaient de modèles de rôle pour les générations suivantes. La perception qu'avait Constance Pascal de ce rôle ressort clairement d'un article qu'elle écrivit en 1933 sur le concours de recrutement des médecins d'asile, dans lequel elle fait remarquer, non sans ironie, que de plus en plus de femmes sont admises en psychiatrie. Faisant allusion au débat scolastique médiéval sur la pleine humanité des femmes qui sous-tendait tacitement la pensée des professeurs hommes à l'époque où elle obtint son diplôme, en 1908,

[38] Judith Butler, "Performative Acts and Gender Constitution: An Essay in Phenomenology and Feminist Theory", in Sue-Ellen Case (dir.), *Performing Feminisms. Feminist Critical Theory and Theatre*, Baltimore et Londres, Johns Hopkins University Press, 1990, p. 275. Dans *Gender Trouble: Feminism and the Subversion of Identity*, New York et Londres, Routledge, 1999, p. 179-180, Judith Butler va plus loin dans le développement de cet argument, avec des aspects qui pourraient s'appliquer à Constance Pascal, par exemple : « Le genre ne doit pas être considéré comme une identité stable ou un lieu d'agencement d'où découlent divers actes ; le genre est plutôt une identité qui se constitue de manière ténue dans le temps, instituée dans un espace extérieur à travers la *répétition stylisée d'actes*. » Et plus loin : « Si les attributs et les actes genrés, les diverses manières par lesquelles un corps montre ou produit sa signification culturelle, sont performatifs, alors il n'y a pas d'identité préexistante à l'aune de laquelle un acte ou un attribut pourrait être mesuré ; il ne devrait pas y avoir des actes genrés vrais ou faux, réels ou dénaturés, et le postulat d'une véritable identité de genre se révèle n'être qu'une fiction réglementaire. »

Constance Pascal se réjouissait que davantage de femmes rejoignent la profession :

> Ce concours a été surtout illustre par ses succès féministes. Trois femmes ont remporté la victoire et, j'espère, la gloire. Trois femmes fonctionnaires de plus dans la société actuelle. C'est un record que le féminisme n'a pas encore battu au concours du médicat. À l'époque lointaine où je me suis présentée à l'adjuvat[39], on discutait encore si la femme avait une âme. Au dernier concours, on ne discuta que la valeur des épreuves, et j'ai eu la conviction nette que si tous mes collègues n'étaient pas féministes, ils n'avaient aucune hostilité envers les candidates. La question professionnelle, utile aux femmes, qu'on a agitée, est la suivante : la femme peut-elle diriger un service d'hommes ? Or, j'ai débuté à Clermont dans un service d'hommes, ensuite j'ai dirigé à Prémontré un autre service d'hommes, à Châlons, à Moisselles où j'étais directrice, j'ai eu des hommes sous mes ordres. Jamais je n'ai eu à me plaindre de leur désobéissance[40].

L'enthousiasme avec lequel Constance Pascal réagit au fait que trois collègues femmes de plus aient accédé à la

[39] Les internats étaient des postes destinés aux étudiants en médecine et en psychiatrie encore en formation. La qualification pour un interne en psychiatrie était sa réussite au « concours » correspondant. À l'issue de leur internat, comme nous l'avons vu avec Madeleine Pelletier et Constance Pascal, les internes postulaient pour un poste permanent dans le service psychiatrique, l'échelon le plus bas étant celui d'« adjuvant » ou « poste de médecin adjoint ». Le poste d'adjuvant était l'équivalent de celui de *junior doctor* (médecin-assistant), bien que le candidat ait reçu une formation complète. Cet échelon inférieur dans la hiérarchie psychiatrique fut finalement aboli.

[40] Constance Pascal, « Réflexions sur le concours du médicat des asiles de 1933. Pourquoi le médecin aliéniste doit-il être polyvalent ? », *L'Aliéniste français*, avril 1933, 167-170, MS, PRFP.

profession était légitime. Néanmoins, le nombre de femmes psychiatres en 1933 s'élevait seulement à sept[41]. C'était malgré tout un progrès par rapport à la seule femme admise en 1908 – Constance Pascal elle-même.

Ici, Constance réfute les arguments de ceux qui, comme le Dr Édouard Toulouse, bien que partisans des droits des femmes, avaient exprimé leurs craintes que des femmes psychiatres ne manquassent d'autorité avec les patients et le personnel masculins. En effet – et il est probable qu'elle n'en a rien su –, elle avait été une fois accusée justement d'une telle carence[42]. Prenant une position opposée à celle du Dr Toulouse, toutefois, l'anthropologue socialiste Léonce Manouvrier s'était élevé contre l'idée de l'infériorité fondamentale de la femme, un pur préjugé, disait-il, déguisé en objectivité scientifique. Il se peut que Constance Pascal se soit souvenue de son article de 1903 :

> Des théologiens s'étaient demandé si la femme avait une âme. Des savants furent bien près, un certain nombre de siècles plus tard, de lui refuser une intelligence humaine. On peut lire dans les recueils scientifiques des plus estimés maintes réflexions et conclusions d'après lesquelles il semblait que, dans l'évolution de l'espèce humaine, la femme fût restée sous divers rapports des plus importants, notamment par son développement cérébral et divers caractères morphologiques du crâne ou des membres, à un état relativement peu éloigné du stade anthropoïde. Il n'est pas exagéré de considérer de telles appréciations comme résultant d'un préjugé et même d'un préjugé irrité, car elles

[41] Je suis redevable au Dr Michel Caire pour cette statistique parue dans les *Annales médico-psychologiques* de janvier 1936.
[42] Préfet de l'Oise, rapport sur Constance Pascal, 9 mars 1915, DCPCAC.

> n'étaient pas émises avec la circonspection que leurs auteurs eux-mêmes eussent considérée comme nécessaire en toute autre question[43].

En dépit du fait que les femmes en France devenaient éduquées en toujours plus grand nombre, à l'époque où Constance Pascal obtint son diplôme de psychiatre, la loi décrétait que si elles se mariaient, elles retombaient dans le statut de mineures et ne pouvaient pas exercer les fonctions que, par exemple, un psychiatre clinicien était censé remplir. Dans un pays où les femmes avaient peu de droits civiques, il était d'une extrême importance d'octroyer aux femmes une autorité dans le service psychiatrique, une des principales institutions publiques de la III^e^ République. La réponse de Constance Pascal à ce paradoxe était pragmatique. Étant parfaitement consciente des préjugés masculins au sein de la communauté scientifique, elle usait de son autorité, de son esprit et de son charme pour les combattre. Si tous ses collègues hommes n'étaient pas féministes, la méritocratie du système d'examens permettait néanmoins aux femmes de réussir. Dans sa propre vie, cependant, combiner mariage et vie professionnelle restait pour une femme une possibilité bien improbable.

Même si Constance Pascal était distinguée comme une « première » dans la profession psychiatrique jusqu'alors exclusivement masculine, les échelons inférieurs des hôpitaux psychiatriques étaient en fait pourvus d'un personnel infirmier en grande majorité féminin. Leur travail était extrêmement pénible, elles avaient souvent affaire à des patients gravement

[43] Léonce Manouvrier, « Conclusions générales sur l'anthropologie des sexes et ses applications sociales », *Revue de l'École d'Anthropologie de Paris*, 13, 1903, 405-423.

perturbés dans des conditions d'hygiène minimales. Il était également dangereux – il n'était pas rare que des membres du personnel infirmier soient blessés ou tués par des patients dérangés. Ces femmes, mal payées et mal formées, étaient, professionnellement parlant, presque invisibles, ce qui peut avoir rendu leur emploi dans des « travaux non féminins » acceptable. Les shibboleths bien-pensants sur la fragilité féminine et la bienséance entourant l'emploi professionnel de femmes en tant que médecins, avocates ou journalistes ne s'étendaient pas à l'emploi des classes laborieuses. Une analyse du personnel infirmier de l'asile de Maison Blanche entre 1900 et 1910, par exemple, révèle que 62 % n'avaient pas de diplôme d'infirmier et que quelque 80 % avaient moins de trente ans[44]. Leur durée moyenne de service était courte, ce qui reflète sans doute des conditions de travail exécrables et une faible rémunération. Constance Pascal était parfaitement consciente du rôle essentiel joué par le personnel soignant et des dangers qu'il avait à affronter. Elle note, dans son rapport de 1932 à Maison Blanche, qu'il n'y avait qu'une seule infirmière de nuit pour 85 patients : « En cas de menace de la part d'une aliénée devenue subitement dangereuse, elle est exposée à la mort[45]. » En 1933, elle écrit : « C'est grâce au dévouement remarquable de mes infirmières que mon service encombré a fonctionné d'une façon normale. C'est grâce à elles que j'ai pu traiter avec succès les aliénées susceptibles de guérison[46]. » Constance Pascal donnait aussi des cours pour

[44] Roger Métivier, « Les Infirmières du début du siècle aux années 30 », in Michel Caire et al. (dir.), *1900-2000 : Maison Blanche, le centenaire. Actes de la journée du centenaire de Maison Blanche, 22 juin 2000*, 2001, p. 51-52 , EPS.
[45] Asile de Maison Blanche, *Rapport* de Mlle le Dr Pascal, médecin, chef de la 1re section, 1932, p. 174.
[46] *Ibid*., p. 160, et Roger Métivier, « Les Infirmières du début du siècle aux années 30 », *op. cit.*, p. 58.

les infirmières dans les hôpitaux, une nouveauté à une époque où les infirmières n'étaient quasiment pas formées.

Née en 1877 à Piteşti, une ville de taille moyenne au nord-ouest de Bucarest dans la province de Valachie, Constance Pascal faisait partie de l'aristocratie terrienne. La Valachie, où sa famille possédait plusieurs propriétés, était une région agricole fertile. Une description captivante de la ville et de la région en 1938, due à son neveu Ion, offre un aperçu d'un monde rural, paysan, non touché par l'industrialisation, et de la place de la famille Pascal dans la société roumaine :

> Pitesti est une très petite ville de province, à environ 100 kilomètres de Bucarest. Située dans une région de hautes collines sous le massif des Carpates de Valachie, elle est peut-être l'une des plus jolies villes de province de chez nous. C'est de là que partirent, au treizième siècle, les premiers princes valaques qui conquerraient bientôt toute la région comprise entre le Danube, les Carpates et la Mer Noire, et fonderaient ainsi la première principauté roumaine. C'est [de] là que venaient nos ancêtres, braves gens cultivant en dilettantes leurs propriétés et dépensant toujours plus que leur revenu. C'est d'ailleurs ce que faisaient tous les grands propriétaires chez nous, qui, vers la fin du siècle dernier, venaient dépenser leur fortune à Paris où sur la Côte d'Azur. Nos grands-parents n'eurent bientôt plus rien à dépenser et moururent presque pauvres[47].

La Roumanie de l'enfance de Constance Pascal était encore une société féodale, basée sur une économie paysanne avec des propriétaires souvent absents et de rigides divisions de

[47] Corr. Ion Pascal & Jeanne Pascal, Berlin, 13 mai 1938, PRFP.

classe. Ion Pascal offre une vision romantique de ce monde préindustriel : « C'est un des plus beaux pays d'Europe et cela parce qu'il est resté à l'état nature [*sic*]. La civilisation n'a pas encore fait son œuvre. C'est le seul pays où l'on puisse rêver librement, où les villages sont encore des villages et où la campagne garde encore toute sa poésie[48]. »

Écrivant sur la Roumanie plus de cent ans auparavant, en 1820, le consul britannique faisait état d'un monde pareillement non touché, mais il détectait derrière celui-ci une réalité beaucoup plus sombre :

> Il n'existe peut-être pas de peuple travaillant sous un plus grand degré d'oppression par l'effet d'un pouvoir despotique et plus lourdement accablé d'impôts et de taxes que les paysans de Valachie et de Moldavie, ni de peuple qui supporterait la moitié de leur fardeau avec la même patience et la même résignation apparente[49].

Cette « apparente résignation » finit par s'évaporer lors de la révolte paysanne de 1907. Sauvagement réprimée par les autorités, la rébellion reflétait la faim de terre et le ressentiment contre la classe de rentiers. Les paysans ne percevaient aucune part de la prospérité que le pays avait connue. « Grâce au travail des paysans, le pays peut exporter six fois plus de céréales aujourd'hui, pourtant le paysan n'a en aucune façon tiré profit de ce travail et de cette productivité ; au contraire, sa condition est de plus en plus misérable[50]. »

[48] Corr. Ion Pascal & Jeanne Pascal, 1er juin 1938, PRFP.
[49] Robert William Seton-Watson, *A History of the Roumanians from Roman Times to the Completion of Unity*, Cambridge, Cambridge University Press, 1934, p. 219.
[50] Constantine Stere, citée dans Robert William Seton-Watson, *ibid.*, p. 386.

Même si, en 1877, la Roumanie était devenue un État indépendant avec tous les pièges de la représentation des partis, cela échoua à produire un véritable pluralisme. La classe politique qui émergea était coupée de la base paysanne du pays. Les boyards, ou propriétaires terriens, dominaient la classe politique. Ils envoyaient leurs fils étudier à l'étranger, ce qui les isolait de leur propre culture. C'est ce modèle de carrière que suivit Trajan, le frère aîné de Constance, qui fit ses études dans le corps des officiers de l'armée à Berlin. Comme on peut s'y attendre, de profondes divisions persistaient dans l'armée entre les classes éduquées, formées à l'étranger, et les soldats venant des milieux paysans, dont le mode de vie et la pauvreté étaient une énigme pour leurs supérieurs. Cet élitisme de classe et de culture laissa sa marque aussi sur Constance Pascal, ne serait-ce que dans l'assurance sociale qu'elle affichait. Même si elle sentait que son sexe était un handicap quant à ses ambitions, le sentiment d'appartenir à une élite intellectuelle et sociale était un élément fort de son caractère. Pourtant, pour cette jeune femme hautement intelligente et ambitieuse, la Roumanie de son enfance constituait une atmosphère étouffante.

Se détournant de leur vie politique stagnante, les intellectuels roumains cherchaient du côté de l'Europe de l'Ouest, et plus particulièrement de la France, une inspiration culturelle. L'existence d'une forte culture francophone en Roumanie signifiait que la langue, la littérature et les modes de vie français étaient monnaie courante dans les classes nanties et éduquées.

On sait peu de choses de l'éducation primaire et secondaire de Constance Pascal, seulement qu'elle prépara le baccalauréat à Bucarest. Du fait que, par la suite, elle se brouilla avec sa famille roumaine, elle semble avoir renoncé à parler de son enfance. Elle ne transmit à sa fille aucune anecdote sur les

premières années de sa vie. Ce qui est clair, c'est qu'en même temps que la langue française, Constance Pascal assimila l'ethos et les aspirations de la France républicaine. Lorsqu'elle vint à Paris en 1897, à l'âge de 20 ans, elle avait déjà reçu une orientation linguistique et culturelle française approfondie. Sa détermination à obtenir une formation universitaire solide, qu'elle assimilait à la culture française, démontre non seulement ses capacités intellectuelles mais aussi son aspiration à des horizons plus larges : « J'avais soif d'instruction[51]. »

Les relations de Constance Pascal avec sa famille roumaine furent complexes et tortueuses. Son profond sentiment de colère et d'injustice dû à la façon dont elle était traitée en tant que fille par rapport à son frère plus chanceux, que l'on encourageait dans ses études et dans sa carrière militaire, fut un élément moteur. Constance parlait très rarement de sa famille à sa fille et cette rupture délibérée et durable dissimulait un traumatisme à vie. Comme elle écrivait à sa belle-sœur, Marie Pascal, dans une lettre non datée : « Décidément, la famille, le sentiment de la famille est bien compliqué et je comprends les aliénés qui le perdent[52]. »

L'ambition de Constance Pascal d'étudier à l'étranger et d'obtenir des qualifications professionnelles se heurta à l'opposition de son père. Après tout, les jeunes femmes bien élevées de Roumanie n'avaient pas de visées professionnelles ou intellectuelles. On attendait d'elles qu'elles se marient et qu'elles perpétuent la lignée familiale. Tout ce que nous savons de l'opinion qu'avait Constance de son père provient d'un commentaire laconique qu'elle fit à Trajan : « Mon père ne voulait pas que j'étudie et disait qu'il fallait t'instruire

[51] Corr. Constance Pascal & Trajan Pascal, à Clermont Fitz-James, non daté, 1910-1913, PRFP.
[52] Corr. Constance Pascal & Marie Pascal, non daté, 1910-1913, PRFP.

seulement toi[53] [*sic*]. » La mort de son père fut une libération en ce sens que la famille Pascal élargie, comprenant sa mère et ses nombreux oncles et tantes, lui permit de poursuivre ses études, d'abord en Roumanie puis en France, bien qu'avec un soutien minimal. Écrivant à son frère pour défendre ses ambitions universitaires, Constance exposait les difficultés rencontrées dans la poursuite de ses études :

> J'ai passé mon baccalauréat à 17 ans à force de faire toujours deux classes en une année. J'ai voulu continuer ; tu te rappelles toutes les difficultés qu'il y a eues [*sic*] lorsque j'ai dit que je voulais faire de la médecine. Ma tante m'a mise à la porte ; la pauvre dirigeait mal sa barque […] elle ne pouvait pas m'aider[54]. Pour faire mes études, je suis rentrée chez M. Va[55]. J'ai enseigné la minéralogie et la chimie ; j'ai gagné mon pain pendant 2 ans. À 20 ans, le Conseil de Famille a décidé qu'il fallait faire mes études à Paris[56].

Constance semble avoir été très attachée à sa mère, qui resta un lien émotionnel puissant, et elle se sentit coupable de l'avoir laissée derrière elle, en Roumanie : « Je ne la vois pas mais je sens son cœur de mère qui veille sur moi de loin. C'est comme un sentiment de sécurité dans ma vie solitaire et pleine de soucis[57]. » Elle tentait de justifier sa négligence, tout en reconnaissant que Mme Pascal s'était sentie abandonnée :

[53] Corr. Constance Pascal & Trajan Pascal, 28 mai 1912 ou 1913, PRFP.
[54] Il peut s'agir de sa tante Mitte, dont on sait qu'elle eut un enfant tard dans sa vie. Il semblerait qu'elle ait apporté quelque soutien à Constance pendant un moment, lorsque celle-ci étudiait à Bucarest.
[55] Nom tel qu'il figure dans la lettre, probablement une abréviation.
[56] Corr. Constance Pascal & Trajan Pascal, non daté, 1912-1913, PRFP.
[57] Corr. Constance Pascal & Marie Pascal, *c.* 1912-1913, PRFP.

> J'ai quitté ma mère pour m'instruire et pour gagner mon pain. […] Je n'ai pas donné à ma mère l'affection qu'elle méritait. Je me le reproche et je verse des larmes amères. Mais lorsqu'il faut gagner le pain quotidien, le sentiment filial le plus fort se laisse dominer par la lutte pour la vie. Elle l'avait compris. Ses lettres avaient établi entre nous une grande intimité de cœur ; elle savait que je luttais avec la vie et que je ne pouvais lui donner que ce que mes devoirs me permettaient[58].

Mme Pascal semble avoir été dominée par son mari et, plus tard, par son fils Trajan, lequel, aux dires de Constance, la terrorisait : « Ma mère vivait sous la terreur, ses lettres en font foi. Tu lui prenais tout[59]. » D'après le témoignage des lettres de Constance, Trajan, comme son père avant lui, tenait le rôle du patriarche boyard traditionnel.

Même si la famille Pascal possédait de la terre, l'argent ne semble pas avoir été abondant et, si l'on en croit la lettre déjà citée d'Ion, la famille avait toujours dépensé plus qu'elle ne gagnait. Constance et Trajan, tous deux doués pour les études, eurent besoin de bourses pour pouvoir les poursuivre. Depuis son plus jeune âge, Constance éprouvait un sentiment d'horreur face aux attentes traditionnelles de mariage auxquelles elle était confrontée. Face à Trajan, qui s'était plaint de l'argent consacré à son éducation, elle s'insurgeait contre la façon dont les jeunes filles de bonne famille étaient élevées en Roumanie :

> Quels sont les devoirs des parents envers leurs filles ? Pourquoi celles-ci ne font que les classes primaires ? On

[58] Corr. Constance Pascal & Trajan Pascal, 28 mai 1912-1913, PRFP.
[59] Corr. Constance Pascal & Trajan Pascal, 12 avril 1913, PRFP.

> les nourrit jusqu'à leur mariage, sans leur reprocher cette nourriture. On les habille en poupée pour aller au bal et faire la chasse au mari, sans leur reprocher les toilettes et les frais de réception. On les marie ; on leur donne une dot et les parents sont heureux de donner leur fille et leur argent. Mon grand tort a été d'avoir fait des études. Dans ma famille arriérée, mon instruction a été une parure inutile qui a coûté cher. Si j'étais restée auprès de ma mère et si je m'étais mariée avec un officier de cavalerie, on aurait dépensé le triple et jamais tu ne me l'aurais reproché. Tu vis au Moyen Âge[60].

La rage de Constance et son sentiment d'injustice à l'encontre de sa famille « arriérée » alimentèrent sa détermination à réussir professionnellement. La même lettre, où elle compare la façon dont elle fut élevée et les luttes qu'elle dut mener pour s'éduquer elle-même avec l'éducation reçue par son frère, est éclairante quant aux sources de son féminisme :

> Tu comprends comment j'ai travaillé, combien j'ai eu de la peine à gagner mon pain dans un pays étranger, moi, femme seule, sans aucune relation, ou sans autre chose que mon travail. Toi, intelligent, tu parles, tu te vantes de gagner ton pain depuis l'âge de seize ans. Sens-tu le ridicule de cet orgueil puéril ? Sens-tu combien tu fais peu preuve d'observation sociologique ? As-tu jeté un coup d'œil sur la société : n'as-tu pas vu que toutes les écoles, toutes les fonctions sont largement ouvertes aux hommes seulement (surtout il y a vingt ans) […] n'importe quel imbécile du sexe masculin, qui sait un peu lire et écrire peut entrer dans une école de l'état ? Quel mérite d'être un homme !

[60] Corr. Constance Pascal & Trajan Pascal, *c.* 1912-1913, PRFP.

Dans les luttes qu'elle mena pour obtenir son baccalauréat en Roumanie puis, en 1897, pour commencer des études médicales à Paris avec le peu d'argent – parfois rien – reçu de sa famille, Constance Pascal ne fut soutenue que par ses remarquables capacités intellectuelles et son ambition. Cette période laissa sur elle une marque indélébile. Elle n'hésitait pas à évoquer la terreur de ces années difficiles pour attirer la sympathie de Trajan. Son sentiment d'insécurité et d'abandon était encore vivace en 1913, alors qu'elle était devenue une psychiatre diplômée. Elle rappelait à Trajan qu'un pécule avait été mis de côté par la famille pour leur éducation et que si, au début de ses études à Paris, elle recevait 250 francs par mois, cette somme avait finalement cessé d'exister :

> Tu as vu comment on me laissait mourir de faim, que je suis restée trois mois […] sans le sou dans Paris et sans l'aide de mes amies, il ne me restait qu'à mourir, me jeter dans la Seine. Travailler comme je l'ai fait, souffrir la faim, le froid, ne recevant pas le minimum de l'assistance, et devoir entendre qu'on s'est sacrifié pour moi[61] !

Certes, elle faisait état de ces privations dans le feu d'une intense querelle avec son frère au sujet de leur héritage commun. Son testament, rédigé en 1918, fait état d'une propriété en Roumanie qu'il faudrait vendre au cas où elle mourrait[62]. Il se peut que cette propriété ainsi que d'autres lui aient été contestées par Trajan. Mais il n'y avait pas que le manque d'argent qui la chagrinait. Elle sentait que son

[61] Corr. Constance Pascal & Trajan Pascal, 12 août 1913, PRFP.
[62] Constance Pascal, « Mon testament », 16 mars 1918, PRFP.

frère n'avait compris ni ce qu'elle avait souffert ni ce qu'elle avait accompli.

La mort de sa mère, en décembre 1912 ou au début de 1913, jeta Constance dans une longue période de dépression. Elle se plaignait de prostration physique et elle était convaincue qu'elle mourrait bientôt. Elle ne retourna pas en Roumanie pour l'enterrement de sa mère, justifiant son absence par toute une série de causes – sa santé défaillante, son chagrin accablant et le fait que, de toutes façons, elle serait arrivée trop tard. Ses explications, angoissées et contradictoires, montrent combien elle était engluée dans la souffrance et la culpabilité :

> C'est fini ; ma mère est morte, ma vie n'a plus d'attaches. Lorsque tu m'as envoyé le télégramme, j'ai eu subitement les jambes coupées, j'ai senti le malheur. Je n'ai pas pu trouver la force pour partir. […] Partie, je serais arrivée vendredi, le lendemain de l'enterrement. Trop tard, je serais tombée sur sa tombe fraîche. J'agonise comme une malheureuse dans mon lit. Ah ! quel malheur pour moi. Si tu savais comme ses lettres étaient bonnes et le bien qu'elles m'ont fait. Toi, tu as ton enfant, ta femme. Moi, je n'ai que son souvenir[63].

Le chagrin de Constance se mua en désespoir et rage lorsqu'elle reçut de Trajan des lettres alléguant que, vu les dépenses engagées pour ses études, elle ne devrait pas s'attendre à ce que leur héritage conjoint soit partagé également. Toute l'amertume de ces années, lorsqu'elle se sentait lésée par lui et par sa famille, réapparut et redoubla d'intensité. Quand Trajan l'accusa d'avoir gaspillé une partie des biens de

[63] Corr. Constance Pascal & Trajan Pascal, *c.* 1913, PRFP.

la famille pour son éducation, elle répondit : « Tu as été mon plus grand ennemi. Tu m'as fait le plus grand mal, à moi, ta sœur, par ton égoïsme, par ton indifférence, par ton désir inassouvi de t'enrichir. » Elle l'accuse plus loin d'avoir terrifié leur mère : « Elle est morte maintenant, elle ne tremblera plus devant toi. Moi, je n'ai pas peur de tes vociférations ; tu peux crier, je te dirai la Vérité. Ma mère vivait dans la terreur, ses lettres en font foi. Tu lui prenais tout ; le capital, tout a été à toi[64]. » Cette correspondance angoissée, immodérée, lourdement chargée aussi bien de pitié à son propre égard que de colère, fut conservée par Trajan et finalement transmise à la fille de Constance, ce qui laisse entendre que lui non plus ne pouvait pas oublier leurs rivalités et querelles fraternelles.

En dépit du témoignage émotionnel que constituent ces lettres, tout n'était pas que solitude et pénurie pour cette étudiante roumaine dans le Paris de la Belle Époque. Elle fréquentait les cercles intellectuels, faisant la connaissance, entre autres, de l'écrivain Romain Rolland, du politicien socialiste Jean Jaurès, qui était alors engagé dans la campagne pour la disculpation de Dreyfus, et de Paul Strauss, un journaliste radical, sénateur et réformateur social[65]. La haute tension des conflits familiaux n'apparaît pas sur le visage public que Constance Pascal présentait là avec succès. Au milieu de ses amis parisiens, elle dégageait confiance et charme. C'est ce qui ressort d'un article dans un magazine de mode féminin, qui fait l'éloge de Constance, en particulier, après qu'elle et Madeleine Pelletier eurent passé l'examen d'interne des asiles, en 1903. On a là un exemple révélateur des tentatives d'un journaliste pour concilier le mérite académique des

[64] Corr. Constance Pascal & Trajan Pascal, *c.* 1913, PRFP.
[65] Jeanne Pascal-Rees, APCP, p. 175.

femmes avec la féminité traditionnelle. Même s'il mentionne Madeleine Pelletier, déjà connue pour ses manières brusques, ses cheveux courts et ses vêtements masculins, et dont la campagne permit d'ouvrir aux femmes le concours d'interne dans les asiles, l'auteur de l'article se montrait ouvertement enthousiaste au sujet de Mlle Pascal :

> Un autre médecin, Mlle Pascal, appartient aujourd'hui à l'asile de Vaucluse. Celle-ci est étrangère, comme beaucoup de femmes médecins : elle est roumaine. « Ses grands yeux noirs », écrivait non sans lyrisme un journaliste en 1904, « rappellent son pays. Sa manière de parler ferme et précise indique une dose d'énergie dont elle a toujours fait preuve. Son extérieur est fort agréable ; elle est toujours vêtue de noir, qui lui sied à merveille. Quant à sa coiffure, un chignon fait avec soin et deux bandeaux bien arrangés nous prouvent qu'une certaine coquetterie et l'esthétique physique ne sont pas incompatibles avec la science. » Et il est piquant de voir cette jeune femme, qui compte déjà parmi les savants, tenir la science pour une sainte et grande chose, et aussi pour une parure de plus[66].

Faisant le portrait de huit femmes médecins, l'auteur anonyme insiste sur leurs qualités féminines et maternelles. La majorité étaient mariées, un fait qui rassurait le journaliste quant à la bienséance de leur engagement dans des études médicales. Madeleine Pelletier, que l'on ne pouvait pas passer sous silence à cause de sa campagne publique, et

[66] [Anonyme], « Femmes internes, hôpitaux et asiles », *La Vie heureuse*, février 1905, BMD. Sur la position éditoriale de *La Vie heureuse*, « volontiers snob », cf. Christophe Charle, *Le Siècle de la presse, 1830-1939*, Paris, Seuil, 2004, p. 193.

Constance Pascal, elle aussi célibataire, étaient probablement plus problématiques. Madeleine Pelletier pouvait difficilement réconforter ceux qui cherchaient à concilier le potentiel intellectuel féminin et l'idéologie domestique. C'est avec soulagement que le journaliste découvre la féminité séduisante de Constance Pascal et il ne se prive pas d'en jouer. Ce ne sera pas le dernier – ou la dernière – journaliste à faire ainsi. Vêtue de noir, affichant une bienséance quasi moniale, elle se conformait à l'idéal féminin.

Comment Constance elle-même voyait-elle sa position de genre ? Se considérait-elle comme une féministe ? Un tel engagement peut paraître improbable vu son absence de militantisme dans des groupes féministes et les articles journalistiques, comme celui mentionné ci-dessus, qui faisaient tous l'éloge de sa féminité[67]. Une telle vision est à coup sûr erronée. Constance Pascal gardait un sentiment viscéral de la position inférieure de la femme. Elle tenait fermement à la dignité que lui conféraient ses capacités et son statut professionnel. Elle se battait pour l'amélioration de la formation et des conditions de travail des infirmières dans les hôpitaux où elle travaillait ; elle était fière d'avoir été la première femme à témoigner en tant qu'expert médico-psychiatrique dans les cours martiales traitant de victimes en état de choc ; elle apprécia tout au long de sa vie qu'un nombre croissant de femmes postulent à des emplois en psychiatrie ; et elle éleva sa fille de façon à ce que celle-ci soit intellectuellement et financièrement indépendante. Toutefois, à l'exception d'un article de journal qu'elle publia en 1919 prônant le suffrage

[67] Charles Sowerwine, « Madeleine Pelletier (1874-1939), femme, médecin, militante », *op. cit.*, p. 1189 ; Felicia Gordon, *The Integral Feminist*, *op. cit.*, p. 70-71.

des femmes[68], elle ne prit jamais publiquement position dans les grands débats du moment sur l'émancipation des femmes. Elle ne suivait assurément pas le féminisme militant de sa collègue, Madeleine Pelletier. Comme d'autres femmes ambitieuses et capables, elle s'efforça de prouver par l'exemple de son dévouement professionnel, plutôt que par des campagnes suffragistes, que les femmes pouvaient réussir dans les professions auparavant réservées aux hommes.

La prudence observée par Constance Pascal en matière de politique reposait en partie sur son statut de ressortissante roumaine en France. Lors de ses premières années d'études à Paris et plus tard, en tant qu'interne en hôpital, en tant qu'étrangère espérant obtenir la citoyenneté française, elle ne pouvait pas risquer des positions publiques radicales. Le 2 mars 1907, elle parvint finalement à obtenir la naturalisation, pour laquelle une période de dix années de résidence avec bonne conduite avait été requise[69]. La citoyenneté française était cruciale en ce qu'elle la rendait éligible à présenter, en 1908, le concours pour un poste permanent en psychiatrie, qu'elle fut la première femme à réussir. Pourtant, en dépit d'un très élogieux témoignage du préfet de la Seine, sa candidature au concours n'avait pas été simple, même si elle venait après l'abolition, en 1906, de l'interdiction des candidatures féminines[70]. Le ministère de l'Intérieur émit le doute qu'elle pût être éligible, en tant que citoyenne

[68] Constance Pascal, « La Femme française votera-t-elle ? », *La Voix commune*, 13 avril 1919, PRFP.

[69] Alphonse Andréani, *La Condition des étrangers en France et la législation sur la nationalité française*, Paris, Librairie Guillaumin et Cie, 1896, p. 112-113. La naturalisation de Constance Pascal est enregistrée dans le *Bulletin des lois de la République française, XII^e^ série, partie supplémentaire*, tome LXXIV, bulletin 4 137, Paris, 2 mars 1907, p. 3379, AVP.

[70] Préfet de la Seine au ministère de la Justice, 11 janvier 1908, DCPCAC.

naturalisée, à un emploi dans la fonction publique. La réponse du ministère de la Justice confirma (quoique négativement) que la loi du 26 juin 1881 relative à la nationalité ne prévoyait pas de restrictions quant à l'emploi des citoyens naturalisés.

Constance Pascal était aussi sensible aux possibles implications de ses origines roumaines. Les femmes roumaines en France avaient une réputation de mœurs relâchées et chez elle, à Piteşti, il y avait des gens qui étaient prêts à laisser entendre qu'elle était à Paris simplement pour « profiter de la vie ». Elle se donna du mal pour compenser, ou peut-être sur-compenser, cette réputation généralisée et elle fut profondément contrariée par l'effet que ces commérages malveillants avaient eu sur sa mère. Constance reprocha à Trajan de ne pas avoir défendu sa bonne réputation au pays :

> L'acte d'un vrai frère serait d'aller gifler publiquement ce calomniateur, malgré qu'il ait été le cousin de sa femme. Pour moi, ces calomnies ne me touchent guère. Ma vie a été au grand jour ; j'ai toujours vécu dans les grands établissements de l'État, j'ai travaillé continuellement, j'ai remporté des succès qu'une femme qui a envie de s'amuser ne peut faire. Je tourne le dos à ces êtres bas qui ne m'arrivent pas à mon petit doigt, mais j'ai souffert quand on me l'a dit à cause des larmes de ma mère. Toi, officier roumain, tu avais à défendre mon honneur, celui de ta famille et le tien même. Tu ne l'as pas fait[71].

La décision de Constance Pascal de faire carrière en médecine en se spécialisant en psychiatrie fut à la fois un choix

[71] Corr. Constance Pascal & Trajan Pascal, *c.* 1913, PRFP. [C'est C. P. qui souligne.]

et une nécessité. La psychiatrie était une profession financée par l'État et financièrement sûre. Les internes et docteurs des hôpitaux psychiatriques étaient certains d'être rémunérés[72]. Travailler en médecine générale, qui n'était pas soutenue par l'État, requérait des moyens propres. Constance disait de sa décision : « À 25 ans, j'ai passé l'Internat des Asiles ; j'ai quitté les hôpitaux parce que, pour être interne des hôpitaux, il faut être riche, on n'est pas payé. Dans les asiles, j'avais mon pain[73]. » Mais l'impératif économique ne fut en aucune façon la seule raison qui lui fit choisir la psychiatrie. Fondamentalement, elle était fascinée par la médecine mentale et elle ressentit un intérêt durable pour les troubles de ses patients.

La période d'internat de Constance Pascal, d'abord au Perray-Vaucluse sous les Drs Dupain et Vigouroux, puis à Ville-Évrard sous le Dr Paul Sérieux, aboutit au succès retentissant de sa thèse, *Formes atypiques de la paralysie générale*, supervisée par Paul Sérieux[74]. Celui-ci resta un ami et un soutien loyal tout au long de la carrière de Constance, se proposant comme son référent à chaque fois qu'elle chercha à changer de poste. On lit dans son rapport sur elle à Ville-Évrard : « Elle occupe les fonctions d'interne à l'entière satisfaction de ses chefs de service[75]. » La paralysie générale,

[72] En ce qui concerne le développement de la psychiatrie et des hôpitaux psychiatriques en France, cf. Jan Goldstein, *Console and Classify: The French Psychiatric Profession in the Nineteenth Century*, Cambridge, Cambridge University Press, 1987, p. 276-307.

[73] Corr. Constance Pascal & Trajan Pascal, *c.* 1913, PRFP.

[74] Jean-Michel Barbier, *La Vie et l'œuvre de Constance Pascal*, *op. cit.*, p. 26-27 et 60-69. Sur Paul Sérieux, cf. Edward P. Shorter, *Historical Dictionary of Psychiatry*, Oxford, Oxford University Press, 2005, p. 267-279. Le Dr Vigouroux fut président de la Société Médico-Psychologique de 1914 à 1916.

[75] 18 décembre 1907, DCPCAC.

dans laquelle Constance Pascal s'était spécialisée, et dont on pensait que c'était une maladie dégénérative, fut en fait identifiée en 1905 par Fritz Shaudinn et Erich Hoffmann, lesquels avaient établi que le *Treponema pallidum* qu'ils avaient découvert chez les patients syphilitiques n'était pas une maladie distincte mais un troisième stade de la syphilis. L'année 1906 vit le développement du test Wassermann, qui permettait des diagnostics précoces et une certaine prévention de la transmission, mais pas de la traiter et de la guérir. Le milieu psychiatrique français fut au départ réticent à faire le lien entre syphilis et paralysie générale (laquelle, dans ses derniers stades, incluait la démence[76]). En réalisant son étude des formes atypiques de la paralysie générale en 1905, Constance Pascal se trouva travailler à la fin plutôt qu'au début d'une tradition diagnostique, ce qui peut expliquer le déplacement qui s'opéra par la suite dans son activité de recherche vers la démence précoce, qui sera plus tard (1911) dénommée « schizophrénie » par Eugen Bleuler. Sa thèse de 1905 obtint la plus haute appréciation – « très bien » –, une médaille de bronze de la faculté de médecine et, en 1906, le prestigieux prix Moreau-de-Tours[77]. Après cela, Constance réorienta sa recherche, sous l'influence du Dr Sérieux, qui soutenait les théories d'Emil Kraepelin sur la démence précoce. Elle cosigna avec Joseph Rogues de Fursac un article sur ce sujet en 1908. Joseph Rogues de Fursac, qui devint médecin-chef à Ville-Évrard en 1913, publia une étude statistique sur l'hérédité de patients souffrant de paralysie générale. Il était un défenseur des théories des causes héréditaires de la folie et un avocat de la théorie de la dégénérescence. Bien

[76] Sur l'accueil du test Wassermann pour la syphilis en France, cf. Claude Quétel, *Le Mal de Naples. Histoire de la syphilis*, Paris, Seghers, 1986.
[77] Jean-Michel Barbier, *La Vie et l'œuvre de Constance Pascal*, *op. cit.*, p. 26-27.

que Constance Pascal ait collaboré avec lui dans un article, elle devint de plus en plus résistante, dans ses publications suivantes, aux hypothèses fatalistes qui sous-tendaient la théorie de la dégénérescence[78].

Au cours de sa carrière, de 1908 à 1937, Constance Pascal exerça dans six hôpitaux psychiatriques, d'abord comme médecin adjoint, puis comme médecin-chef. Son dossier professionnel cumulatif au Centre d'archives contemporaines (CAC) montre les difficultés qu'elle dut affronter dans sa recherche de promotions ou de mutations, parfois du fait du manque de postes appropriés et, au moins une fois explicitement, du fait de son sexe. Les dossiers de Constance Pascal ne sont pas seulement révélateurs de ses propres négociations et batailles pour sa promotion, ils jettent la lumière plus généralement sur les modèles d'emploi dans le système asilaire. Pour un candidat ayant passé l'examen de qualification en psychiatrie, un poste approprié pouvait ne pas être disponible, ou bien le candidat pouvait ne pas souhaiter prendre le poste proposé. Au fil des ans, Constance Pascal et ses soutiens bombardèrent la section de la protection sociale et de l'hygiène publique du ministère de l'Intérieur, qui était le ministère de tutelle pour le service psychiatrique, d'une myriade de requêtes, souvent à l'extrême désagrément des fonctionnaires. Ses nombreux conflits avec les directeurs d'asiles – qui dirigeaient la branche administrative de l'hôpital, séparée de la hiérarchie médicale – devinrent une caractéristique de son profil officiel. Elle considérait de son rôle de défendre le bien-être de ses patients et se montrait impatiente, si ce n'est méprisante, envers les directeurs dont les budgets limités rendaient difficile d'améliorer les conditions. Quand

[78] Joseph Rogues de Fursac et Constance Pascal, « Adipose douloureuse (maladie de Dercum) chez une démente précoce », *L'Encéphale*, février 1908, 131-138.

il s'agissait de demander sa mutation dans un autre hôpital, Constance n'hésitait pas à évoquer son insatisfaction et sa souffrance personnelle dans les termes les plus émotionnels. Si les autorités étaient souvent exaspérées par ces appels, il y avait, en même temps, une reconnaissance officielle de son engagement passionné pour son travail ainsi qu'une admiration pour la remarquable façon dont elle assurait sa recherche et ses publications psychiatriques.

Le choix de carrière de Constance Pascal la relie aussi à d'importants aspects du premier féminisme français, dont on peut avoir un aperçu à travers sa relation avec Madeleine Pelletier. Ces deux jeunes femmes ambitieuses, qui étaient contemporaines et toutes deux internes en psychiatrie, illustrent des approches très différentes dans la manière de faire avancer la cause des femmes. Madeleine Pelletier, issue de la classe ouvrière (son père, cocher de fiacre, avait été frappé d'incapacité par un accident cérébral, et sa mère tenait une petite boutique de légumes près des Halles), avait grandi à Paris dans une grande pauvreté. Elle insistait sur le caractère central de ses convictions féministes : « Je puis dire que j'ai toujours été féministe, du moins depuis que j'ai été en âge de comprendre[79] », écrivait-elle dans son autobiographie. C'est Madeleine Pelletier qui, en 1902-1903, avec l'aide du quotidien féministe *La Fronde*, orchestra la campagne pour que les femmes puissent avoir accès au concours d'internat psychiatrique. Constance Pascal ne prit pas part à cette campagne publique, sans doute pour des raisons de prudence liées à son statut d'étrangère. Toutefois, elle et Madeleine Pelletier furent internes à l'hôpital de Ville-Évrard, dans la banlieue est de Paris, à la même période. On imagine difficilement deux

[79] Felicia Gordon, *The Integral Feminist*, *op. cit.*, p. 7.

types plus opposés. Madeleine Pelletier, petite et pugnace, affichait déjà ses convictions féministes en portant des costumes « masculins » sur mesure et des cheveux courts – ce dernier geste étant perçu comme scandaleux à une époque où les longs cheveux des femmes, attachés en arrière en un chignon élaboré, étaient un signe essentiel de féminité et de bienséance. Constance Pascal, à l'opposé, grande, élégante, avec une magnifique chevelure noire joliment arrangée, combinait charme féminin et autorité aristocratique.

Un interne contemporain à Ville-Évrard, le Dr Paul Courbon, nous donne un aperçu des deux jeunes femmes dans un passage qui rappelle les attentes de la Belle Époque en matière de genre. Se remémorant ses premières années de formation, il se rappelle Constance Pascal avec un enthousiasme presque haletant, voyant justement, si ce n'est sans aucune pitié, dans Madeleine Pelletier son pôle opposé :

> Je dois encore une mention à la phalange féminine, qui occupe un nombre de plus en plus grand de places dans nos rangs. Je ne parlerai que de celles qui furent à sa tête et avec qui je vécus en salle de garde : Constanza Pascal et Madeleine Pelletier ; elles étaient de la promotion de 1903. Constanza Pascal, née Roumaine et naturalisée Française, alors dans tout l'éclat de la jeunesse, méritait la double épithète que les historiens du Moyen Âge décernèrent à une de ses devancières, professeur à l'école de Salerne : Constanza Calenda, aussi belle que savante. Madeleine Pelletier était née à Paris ; hantée par sa théorie de l'égalité absolue des sexes, elle eût repoussé comme une injure la première de ces épithètes, elle s'efforçait par sa mise et ses manières de ne donner à

> personne l'idée de la lui appliquer. Elle eut sa notoriété au temps des suffragettes. J'ignore ce qu'elle est devenue[80].

Aucune des deux femmes n'a laissé de souvenirs de l'autre, et nous n'avons connaissance d'aucun contact ultérieur entre elles, malgré le fait qu'elles ont dû bien se connaître en tant qu'internes. On peut aisément imaginer que Madeleine Pelletier dut regimber devant l'élégance et l'assurance de classe de Constance Pascal et, d'un autre côté, que Constance Pascal dut trouver peu attrayants la crispation et le militantisme féministe de Madeleine Pelletier. Pourtant toutes deux avaient de profondes convictions féministes, même si elles abordaient la « question de la femme » de points de vue différents. Madeleine Pelletier refusait de négocier sur l'oppression des femmes et elle vivait une vie de principes en la combattant par mots et actes. Pour elle, les femmes qui voulaient jouer le jeu de la féminité pour réussir dans un monde d'hommes étaient ce qu'elle appelait dédaigneusement des « demi-féministes[81] ». En 1909, peu de temps après avoir échoué à son diplôme de psychiatrie, elle écrivait :

> Les doctoresses, les avocates, les professeurs femmes, les femmes peintres, sculpteurs, les romancières, etc., qui devraient se faire les ardentes propagandistes des idées féministes à l'extension desquelles elles doivent la situation qu'elles occupent, s'en déclarent au contraire soit entièrement détachées soit même adversaires. Chacune fait

[80] Dr Paul Courbon, manuscrit non publié. Avec l'aimable autorisation du Dr Jacques Chazaud, PRFP. Paul Courbon cosigna aussi un article avec Constance Pascal, « Délires des préjudices préséniles », *L'Encéphale*, 6, 25 novembre 1906, 573-578.

[81] Felicia Gordon, *The Integral Feminist*, *op. cit.*, p. 19.

> effort pour mettre à part sa condition propre du reste du féminisme, dans sa prétention naïve à être une intelligence transcendante qui aurait franchi tous les obstacles et parce qu'elle manque de courage pour avouer une opinion qui n'a pas encore la majorité[82].

Il se pourrait que Madeleine Pelletier ait pensé – et j'ajouterais : injustement – à son ancienne collègue à Ville-Évrard, Constance Pascal.

Une tout autre vision se dégage de l'amie et mentor de Constance, Mathilde Salomon, principale du collège Sévigné, ardente républicaine et pédagogue réformatrice pour femmes[83]. Félicitant Constance d'être la première femme à avoir passé le concours de médecin adjoint, elle écrivait :

> Je suis heureuse de voir votre succès ; un succès qui grandira, pour vous d'abord, tant l'affection m'est chère, tant la nature riche, aimante et gracieuse m'a conquise – et pour la cause des femmes ensuite. *Vous êtes féministe comme j'aime que l'on soit : en agissant, non en réclamant*. Comme vous allez mettre tout votre dévouement, votre étonnante activité, votre belle vaillance au service de votre grande œuvre, tout ira admirablement et personne ne vous contestera l'autorité nécessaire, que vos fonctions comportaient et que la nature vous a donnée[84].

[82] Madeleine Pelletier, « Le Féminisme et ses militantes », *Documents du progrès*, juillet 1909, 19-26, p. 20.
[83] Cf. Catherine Nicault, « Mathilde Salomon, pédagogue et pionnière de l'éducation féminine », *Archives juives*, 1, 37, 2004, 129-134.
[84] Corr. Mathilde Salomon & Constance Pascal, 4 février 1909, PRFP. [C'est moi qui souligne.]

Mathilde Salomon confia quelques cours à Constance Pascal pour lui permettre d'arrondir son maigre pécule d'étudiante et elle resta pour elle un modèle de femme professionnelle. Bien des années après, en reconnaissance de sa dette à Mathilde Salomon, Constance inscrira sa fille au collège Sévigné pour ses études secondaires.

Farouchement ambitieuse, comme Madeleine Pelletier, et souvent méprisante en privé quant aux prétentions masculines, Constance Pascal était néanmoins prête à tirer avantage à la fois de son sexe et de sa classe à bon escient dans sa profession. Négocier avec la hiérarchie masculine du monde hospitalier n'était pas chose facile. Au cours de sa carrière, elle eut d'interminables conflits avec les directeurs d'asiles, en qui elle avait tendance à voir des exemples de l'arrogance virile, et elle batailla par correspondance avec les fonctionnaires du ministère de la Santé. Néanmoins, le monde masculin médical-psychiatrique pouvait être redoutable pour les femmes. Madeleine Pelletier se rappelait avoir été harcelée par les internes hommes à cause de sa façon de s'habiller. Après avoir échoué à sa première tentative au concours de médecin adjoint, elle fut empêchée par l'âge de présenter l'examen une seconde fois. Elle abandonna la psychiatrie pour une pratique médicale privée, tournant alors son énorme énergie vers le militantisme socialiste et féministe[85].

Constance Pascal réussit dans le monde professionnel masculin grâce à ses capacités et à son intelligence aiguë, mais aussi en gardant un comportement féminin. Les divergences dans les stratégies de vie entre ces deux femmes remarquables

[85] Les candidats n'étaient éligibles à l'examen de médecin adjoint que jusqu'à l'âge de 31 ans. Madeleine Pelletier ayant 31 ans en 1906, il était exclu qu'elle se présente une seconde fois. Constance Pascal avait 31 ans en 1908 mais elle réussit du premier coup.

et talentueuses – confrontation directe contre subversion de genre – éclairaient nettement les choix possibles pour des femmes entrant dans des professions d'élite au début du XX^e^ siècle en France.

Géni(t)alité

© 2023, *des femmes*-Antoinette Fouque
33-35 rue Jacob, 75006 Paris
www.desfemmes.fr

ISBN : 978-2-7210-0999-9
EAN : 9782721009999

Antoinette Fouque

Géni(t)alité

Féminologie IV

des femmes
Antoinette Fouque

Pour Ézekiel

Antoinette Fouque a souhaité, de son vivant, cette publication. Avec elle, Marie-Claude Grumbach l'a préparée.
Élisabeth Nicoli, avec Mathilde Kerdelhué, l'ont menée à terme.

Nous remercions, pour leur apport dans les dialogues avec Antoinette Fouque : Muriel Fauriat, Christine Clerc, Chantal Chawaf, Julie Bertuccelli, Anne Andreu, Jean-Joseph Goux, Christophe Bourseiller, Claude Rabant, Marcel Gauchet.

Nous remercions également Béatrice Didier, Mireille Calle-Gruber, *Libération*, *Le Monde*, *Le Matin de Paris*, Ève Sourian et Hofstra University, *Vu de gauche*, *Temporel*, *L'Humanité*, *Le Figaro*, les éditions du Centre Pompidou, Fabienne Servan-Schreiber, Cinétévé, France Télévisions, *Télé Obs*, François Bourin, le Festival du livre de Mouans-Sartoux, le *Petit Larousse illustré*.

Préface au *Dictionnaire universel des créatrices*, sous la direction de Béatrice Didier, Antoinette Fouque et Mireille Calle-Gruber (*des femmes*-Antoinette Fouque, 2013), œuvre pionnière qui retrace quarante siècles de création des femmes à travers le monde et dans tous les domaines de l'histoire humaine, des arts, de la culture, de la science, et recense près de 12 000 entrées en trois volumes.

GESTE

2013

Pour,
Ézekiel
Vincente-Pensante ma fille,
Vincenza ma mère,
Antonia ma grand-mère,
passionnément,
Marie-Louise ma marraine,
Lili et Maria mes aînées.

.

Bienvenues.

Bienvenues aux éditions *des femmes*, où éclot aujourd'hui, après bien des années de gestation, ce *Dictionnaire universel des créatrices*, manifeste d'existence du peuple immémorial et innombrable des femmes.

Bienvenues dans ce lieu, enfant du Mouvement de libération des femmes, lieu d'engendrement et de création incessante, terre d'asile et d'hospitalité où se maintiennent l'esprit et la pratique de la plus longue des révolutions. Chargé d'histoire, promesse du futur, il avance dans le temps présent.

Bienvenues à toutes et à tous dans l'ici et maintenant de la libération permanente.

Donner lieu au non lieu

Ce lieu n'est pas neutre. Il est né voilà quarante ans, après plus de cinq années de mouvement et de questionnement politique et psychanalytique avec le MLF ; il reprend et approfondit la recherche intellectuelle qui était la mienne dans les années 1960, éclairées par les grands maîtres à penser, Roland Barthes, Jacques Lacan, Jacques Derrida, Claude Lévi-Strauss. Leur modernité était alors inédite dans la culture française, mais elle épousait l'évidence lacanienne : « La femme n'existe pas. » Dans le *Panorama des idées contemporaines* de Gaëtan Picon (1957), quatre femmes seulement figurent parmi les 212 penseurs révolutionnaires qui incarnent la « mutation sans précédent » du monde de l'après-guerre. Heureusement, je m'instruisais auprès de Jean-Joseph Goux.

Ma rencontre avec Monique Wittig en janvier 1968 avait précisé notre révolte commune contre cette exclusion et contre la prééminence du *manpower*, qui depuis l'Humanisme porte seul l'humaine condition. La révolution de Mai 1968 nous a permis, en lançant le MLF, d'ajouter à la pratique théorique une pratique politique, que j'ai poursuivie avec la création du groupe *Psychanalyse et Politique*, lieu de recherche et de transmission, sorte d'université populaire, où élaborer une pensée partant de l'existence des femmes et de leur libido.

Au premier meeting public du mouvement à l'université nouvelle de Vincennes, en avril 1970, j'ai dit, en référence à Freud, que nous, des femmes, allions réussir là où l'hystérique échoue. À condition de dire oui à la liberté et non à la voix de son maître – ou de Dieu. Les cours de philosophie, cinéma et psychanalyse, que j'ai donnés par la suite entre 1971 et 1973 dans cette université, m'ont confirmée dans l'idée que la pratique théorique, à côté de l'action militante, exigeait d'être renforcée.

Il était urgent qu'après avoir pris la parole, les femmes prennent le stylo. Si l'on considère que les peuples sans écriture n'ont pas d'histoire, il fallait passer à l'écriture pour entrer dans l'histoire. Donner lieu au non lieu, lever le refoulement sur la création des femmes. Lutter contre l'effacement permanent, accomplir une *révolution du symbolique*. Renforcer et outiller le combat politique depuis ce lieu stratégique : les éditions *des femmes*, que j'ai créées en 1973. Un geste de lutte et d'accélération de la prise de conscience, de révolution de l'intime et de libération collective.

À travers cette maison d'édition, puis les librairies, et plus tard, la première galerie d'art consacrée aux femmes, j'ai voulu offrir à celles qui étaient enfermées dans la clôture domestique l'hospitalité d'un lieu ouvert sur le monde ; un espace à elles, à nous, à soi, où les femmes ne seraient pas exclues-internées comme dans la maison du père mais existeraient à partir d'un sol qui leur appartiendrait.

Un lieu germinatif

Dans ce lieu se sont inscrites, sans exclusive, toutes les luttes de ces dernières décennies : pour la maîtrise de la fécondité, contre la misogynie, la domination masculine, les violences faites aux femmes… Nous avons essayé pour chacune d'en tirer une trace qui ne s'efface pas : livres de témoignage, de libération, de mobilisation, de transmission.

Bien des contemporaines, créatrices héroïques qui peuplent ce Dictionnaire, nous les avons rencontrées, soutenues, aidées à écrire – traduites quand elles écrivaient –, publiées, fait connaître, sauvées même parfois. D'Eva Forest qui risquait la peine de mort dans l'Espagne franquiste de 1974 au collectif de l'Almanach « Femmes et Russie » autour de Tatiana Mamonova dans l'URSS de 1980, de Nawal el-Saadawi en Égypte en 1981, Duong Thu Huong au Viêtnam en 1991, Aung San Suu Kyi en Birmanie dès 1991, à Taslima

Nasreen au Bangladesh en 1993. Ou encore Kate Millett que nous avons accompagnée à Téhéran, en 1979, lors de la première révolte des Iraniennes contre la dictature religieuse et Leyla Zana que nous avons soutenue en 1994, lors des procès qui lui ont été infligés en Turquie. Les publier, c'était les aider à ne pas se constituer en victimes mais en héroïnes.

De tous les continents sont venues des femmes de pensée et d'action : dès 1975, Anaïs Nin, la savante, l'érudite, septuagénaire à la beauté diaphane et juvénile, très concernée par *Psychanalyse et Politique,* convaincue de la nécessité pour nous toutes de chanter l'épopée des femmes, en écho à l'œuvre de Judy Chicago, *The Dinner Party*[1]. Nous avons publié Aïcha Lemsine d'Algérie, Yûko Tsushima du Japon, Nélida Piñon du Brésil…

Quelques grandes refusées par les éditeurs ou grandes oubliées du passé y ont trouvé leur voix : en particulier Virginia Woolf, non pas l'écrivain subjectif et individualiste de *Une chambre à soi*, mais la femme avide de liberté et d'indépendance collective que révèle *Trois Guinées*. Ce texte politique a pu être publié grâce à l'entêtement de sa traductrice, Viviane Forrester dont l'ouvrage, *L'Horreur économique*, écrit après le suicide de son fils frappé par le chômage, a scandalisé certains doctes économistes par son analyse et ses prévisions apocalyptiques, d'une actualité implacable. Nous avons publié aussi Sylvia Plath « habitée par un cri », Hilda Doolittle ou Charlotte Perkins Gilman, qui voulaient quelque chose qui ne pouvait être entendu ; Jeanette Winterson, et son combat pour la reconnaissance de l'homosexualité, que nous avons soutenu ; Angela Davis dont nous avons édité et réédité *Femmes, race et classe* ; Catharine MacKinnon, jugée trop

[1] Installation composée d'une gigantesque cène triangulaire de 39 couverts dédiée aux femmes importantes de l'histoire et de la mythologie, reposant sur un socle où figure le nom d'autres femmes.

radicale en France pour son analyse politique de la domination sexuelle masculine ; et bien d'autres.

Des écrivains – Clarice Lispector, Chantal Chawaf, Hélène Cixous, Maria Zambrano – y ont trouvé un lieu où déconstruire l'écriture androcentrée, matricide, et mettre au jour une écriture sexuée, matricielle.

C'est un lieu germinatif pour restaurer une dignité humaine plénière où chaque créatrice est engagée dans un combat bien plus grand qu'elle : éteindre le feu qui anéantit ses sœurs. Nous avons la chance avec elles de nous tenir au cœur du Continent le plus récemment apparu dans l'Histoire afin que les femmes aient leurs propres Lumières et en éclairent le monde.

Des femmes a, en quarante ans d'existence, constitué l'embryon du Dictionnaire qui vient au monde aujourd'hui.

Une intelligence encyclopédique

Sa genèse est complexe et sa naissance loin d'être hasardeuse.

Longtemps, il n'y eut chez moi que deux livres, le *Petit Larousse illustré* et l'*Encyclopédie Quillet*, offerts à ma sœur et mon frère, collégiens, par ma mère dont le seul malheur, disait-elle, était de n'avoir pu aller à l'école. Pour elle, l'instruction publique était la grande aventure humaine, comme pour Virginia Woolf qui voyait dans l'accès des femmes à l'éducation l'acte politique par excellence et la meilleure arme contre la guerre. « Les crayons et les livres sont les armes qui mettent en échec le terrorisme. Il n'y a pas de plus grande arme que la connaissance… » vient de déclarer, en écho, Malala Yousafzai, la jeune Pakistanaise victime à quinze ans d'une tentative d'assassinat sur le chemin de l'école et qui a, depuis la tribune de l'ONU, lancé un appel vibrant à l'éducation pour tous.

Dans l'*Encyclopédie Quillet*, j'ai tout découvert. La représentation du ventre d'un bateau, le même que celui sur lequel

naviguait mon père, s'est combinée dans mon esprit à celle du ventre d'une femme enceinte, dessinée en secret par Léonard de Vinci, puis à celle de l'utérus auquel Diderot *gynéconome*[2] a consacré un article et une planche entière dans son encyclopédie. Feuilletage d'un souvenir de ma petite enfance, à peine conscient, qui a formé l'archétype de mon désir d'apprendre et de comprendre, de mon exploration de la différence des sexes. L'encyclopédie comme transgression et objet de désir inconscient.

Le hasard du travail sur les archives a fait apparaître que, longtemps avant la naissance du Dictionnaire, c'est bien le MLF qui en a programmé l'initiative. Dans la dernière livraison de son premier journal, *Le Torchon brûle*, paru de 1971 à 1973, j'annonçais, par un croquis naïf, la création des éditions *des femmes* pour préparer une encyclopédie des femmes.

Mon impatience a dû se soumettre à la lenteur de l'histoire et en chemin abandonner en partie le projet encyclopédique. Roland Barthes, qui fut mon directeur de thèse, l'avait énoncé et je le savais : « L'acte encyclopédique n'est plus possible, mais le geste encyclopédique a pour moi sa valeur de fiction, sa jouissance : son scandale[3]. » À l'instar de Diderot qui a appelé « Encyclopédie » dans son dictionnaire les nouvelles connaissances acquises au cours de son siècle, je n'ai pas cédé sur le désir de rassembler et de partager notre propre part de Lumières, cette Renaissance culturelle, infime sans doute, notre part de colibri[4], l'apport du MLF.

[2] Selon Élisabeth de Fontenay qui qualifie son matérialisme d'enchanteur (« Diderot gynéconome », *Digraphe* n° 7, 1976).

[3] Roland Barthes, *Comment vivre ensemble. Cours et séminaires au Collège de France* (1976-1977), Paris, Seuil-Imec, 2002.

[4] Le colibri de la légende amérindienne s'active à aller chercher dans son bec quelques minuscules gouttes d'eau qu'il jette sur l'immense incendie qui ravage la forêt, tandis que les autres animaux restent passifs. « Tu es fou, colibri, tu vois bien que cela ne sert à rien », lui dit l'un d'eux. « Oui, je sais, mais je fais ma part », répond le colibri.

Lorsque Béatrice Didier – dont la revue *Corps écrit* m'avait passionnée pendant des années – m'a proposé, en juillet 2005, son projet de « Dictionnaire de la création féminine », refusé de son propre aveu par les autres éditeurs, il a rencontré de la manière la plus féconde mon désir originel. C'est tout naturellement que je l'ai accueilli dans cette maison des refusés et des indépendants – c'est-à-dire des créateurs (qu'on se rappelle le Salon des refusés) tout en l'ouvrant à tous les domaines où les femmes contemporaines s'activent. Aux trésors de pratique littéraire et à l'expérience unique dans l'université de Béatrice Didier s'est conjuguée la finesse de la modernité de Mireille Calle-Gruber. Si nous n'avions pas le même projet académique, universitaire ou militant, nous nous sommes entendues sur ce qu'il y avait de commun : accueillir la création des femmes dans tous ses états. Ce Dictionnaire, outil de connaissance, est fait pour toutes et tous.

Un manifeste d'existence

S'il est associé à ce qui vient, le passé ne meurt pas. Il est le trésor du futur.

Acte fondateur, ce Dictionnaire ouvre un temps de mémoire. Il témoigne, par les faits et les actes, de l'intelligence pré-alphabétique de ces millions de femmes tenues à l'écart de la lecture et de l'écriture, héritières de millénaires de cultures orales et génitales. Il atteste que tant de femmes ont existé privées de représentation historique ; il lève la censure en restituant les noms de cette foule d'anonymes (ou redevenues anonymes par le refoulement constant) qui ont traversé l'histoire de l'*homo sapiens*. Ces noms si labiles qui se gravent à peine dans ces sanctuaires de noms propres que sont les dictionnaires.

Manifestation, mouvement pour effacer l'oubli, renouer les liens, ce Dictionnaire est un conservatoire, une archive des femmes très connues ou peu ou pas connues ; un manifeste

d'existence qui fait renaître, en quelque sorte, l'autre moitié du ciel, l'autre moitié de la terre, qui n'est pas l'armée d'argile de Xi'an mais une armée pacifique de vivantes.

Bien sûr, il est imparfait : certaines des héroïnes des droits des femmes ont pu être oubliées – Bella Abzug, par exemple, qui a porté les conférences des Nations unies de 1975 à 1995 avec une énergie indomptable. C'est un *work in progress*, un chantier ouvert et infini, un lieu de gestation permanente, générique et génésique, où les femmes peuvent transmettre quelque trace de leur création constante du monde, et de tout ce qu'on peut en attendre. Lever, comme il le fait, un petit coin du voile, donne à penser, malgré le tissu troué, qu'il y a sûrement une logique du vivant dans cette insistance et persistance des femmes à exister.

Ce Dictionnaire générera des créations multiples et inattendues. Il ouvrira une voie et d'autres viendront, plus aboutis, qui puiseront dans notre travail – c'est le rôle et le destin des avant-gardes.

Il est un moment du Mouvement de libération des femmes.

Bienvenues à toutes celles venues avant nous qui ont œuvré assez pour que leurs noms ne soient pas effacés et que d'autres viennent ; vous, Dames du temps jadis qui à tout moment êtes en danger d'effacement.

Bienvenues aux arrivantes du temps présent : où que vous soyez sur la terre, quoi que vous viviez, vous êtes reliées à cette chair vivante, pensante.

Bienvenues à celles qui, omises aujourd'hui, seront présentes dans la prochaine édition.

Bienvenues aux générations qui viennent, mises au monde chaque jour.

Bienvenues dans le temps des femmes, matriciel et fertile, sans cesse en évolution.

Pro-création, compétence géni(t)ale des femmes

J'ai depuis très longtemps la passion de cette épopée des survivantes, des migrantes, qui, malgré la guerre immémoriale qui leur est faite, malgré l'esclavage domestique et sexuel non abolis, continuent de mettre le monde au monde.

Elles ont existé et cet « exister » à partir d'une condition servile est une auto-création qui s'inscrit dans un grand récit.

Appelons « geste » ce grand récit qui part de l'Âge d'or des grandes déesses, au culte attesté par leurs représentations, et par le remarquable travail de Marija Gimbutas[5] sur la présence des femmes dans la préhistoire. Advient la grande défaite du sexe féminin et la prise de pouvoir symbolique par le sexe dit « premier » : Engels donne l'émergence de la propriété privée comme origine de l'oppression[6], Freud la situe à l'ère glaciaire, lorsque les femmes sont contraintes à renoncer au plaisir d'enfanter[7]. La procréation étant forclose de l'ordre pseudo-symbolique, andro-phallocentré, l'hystérie naît.

En conséquence de l'*envie d'utérus*, les mythes, les dieux, la métaphysique s'approprient la procréation et mettent en place un système où la fécondité bascule de l'utérus au cerveau. Zeus avale Métis et accouche par la tête d'Athéna, la guerrière tout armée, qui, après avoir renvoyé les Érinyes sous terre, fonde la démocratie athénienne sans les femmes. *Jupiter genitor genitrixque*. Le Dieu des monothéismes maudit la procréation pour pouvoir l'exploiter : Ève naît de la côte d'Adam, et coupable de péché capital, est condamnée à enfanter dans la douleur, sous le contrôle du maître, interdite de création et de connaissance.

Viendra le temps de la libération.

[5] Marija Gimbutas, *Le Langage de la déesse*, *des femmes*-Antoinette Fouque, 2006.
[6] Friedrich Engels, *L'Origine de la propriété privée, de la famille et de l'État*, 1884.
[7] Sigmund Freud, *Vue d'ensemble des névroses de transfert. Un essai métapsychologique*, Gallimard, 1986.

J'ai voulu, avec ce Dictionnaire, refonder cette affirmation que les femmes sont créatrices en ce qu'elles procréent, et lever le refoulement que fait peser la création sur la procréation. Il faut retrouver le sens premier de création – *creare* en latin signifie à la fois créer et procréer sans opposition des deux termes –, son sens rustique et j'ajouterai populaire.

Création et procréation sont toutes deux des transgressions de l'interdit qui pèse sur le matriciel et sa connaissance, mais la poésie et la grossesse comme expériences y ramènent sans cesse. « L'étude du beau est un duel où l'artiste crie de frayeur avant d'être vaincu[8] », comme dans la délivrance de l'enfantement. Elles sont issues d'une pulsion commune. Le génie artistique et la création génésique brûlent de chanter la vie d'avant la vie, la mémoire et l'avenir.

La création dérive de la procréation : elle est la traduction, dans tous les champs de l'activité humaine, du même désir de faire œuvre, donner de l'énergie au monde, s'affirmer, laisser une trace visible et utile à ceux qui viendront. Il y a longtemps déjà, j'avais programmé une collection « Une femme à l'œuvre » qui renvoyait à une femme en travail. Louise Bourgeois, cette artiste du XXIe siècle, a sans doute mieux que personne exprimé dans sa création que toute œuvre d'art est gestation et mise au monde unique, irréversible.

La création des femmes est ce qu'il y a de plus universel, car elles sont en constante production de vivant, au sens culturel comme au sens de l'évolution de l'humanité.

Le premier environnement de l'être humain est le corps d'une femme. Femme, passe-frontière, en gestation, migration permanentes de l'humanité qu'elle accueille par *l'hospitalité charnelle*, dans une sorte de diaspora immense qui se lit au travers des découvertes sur l'ADN mitochondrial. Naissance après naissance, *anthropocultrice*, elle affine le génie de

[8] Charles Baudelaire, « Confiteor de l'artiste », *Le Spleen de Paris*, 1869.

l'espèce et transmet l'engramme, l'imprégnation, l'empreinte humaine, à la fois trace dans le cerveau gravée avant la naissance, et archi-écriture d'avant le geste, d'avant la parole, d'avant la lettre. Née enfante, elle enfantera. L'humanité, c'est une femme qui fait naître une fille, qui fait naître une fille. Co-naissance. Souvenir de l'origine pour la fille, inscrite en elle, qu'elle transmettra en engendrant à son tour. J'ai appelé *homosexuation* cette *homosexualité native, primaire*, princeps, au premier corps d'amour, ce lien de transmission forclos d'une civilisation absolument patriarcale. Don de vie reçu et rendu, art, science du vivant, dans tous ses états, sous toutes ses formes. *Libido creandi*, ce mouvement incessant, énergie qui ne veut pas céder, désir qui est l'élan infini du vivant.

Depuis la création du MLF, j'ai travaillé à creuser un sillon de pensée qui restitue cette compétence spécifique comme une compétence de civilisation, savoir singulier et en même temps universel, objet de la *féminologie*. *La gestation*, don absolu, *est le paradigme de l'éthique* : responsabilité, capacité d'autre, abondance, amplitude de la chair qui pense, qui crée.

Il faut rematérialiser le monde, enraciner toute création dans le processus génital, génial, de la gestation ; reconnaître à l'utérus sa force symbolique, ce qui représente sûrement le plus moderne des gestes, puisqu'il autorise à penser le futur. La conjonction création procréation produira des effets de développement, de libération, de révolution, inouïs, inédits.

La geste des femmes

Partout dans le monde, les femmes sont le cœur battant d'une humanité qui se produit à chaque instant : *trois fois travailleuses*, elles assument le labeur professionnel, domestique et font les enfants. Dans le poème *Travail d'une femme* que m'a offert ma fille Vincente, Maya Angelou recense leurs tâches infinies : « Je dois/Je dois/Je dois. » Sous la férule du

maître, le travail est un trimage esclave ; librement, il est le génie de la création.

Il fallait bien imaginer ce Dictionnaire pour faire le récit de cet opéra héroïque du peuple des femmes, ouvert à l'infini et qui continuera de s'écrire pour celles à qui leur corps n'appartient pas encore. Temps et lieux, local et global, s'entrelacent, se conjuguent, s'érotisent. Chacune à la tâche, là où elle est, en permanence à l'œuvre, en train d'inventer et tournée vers le futur, accomplit sa vocation et en transmet l'appel à l'arrivante. « Toute vocation est un appel – *vocatus* – et tout appel veut être transmis[9]. » Peuple des femmes, laïcité par excellence. Chacune dans sa singularité et ensemble pluriel, nous sommes semblables, non étrangères. Nous connaissant par trois, nous nous connaîtrons toutes.

Je vois un lien entre l'économiste française Esther Duflo, membre du Collège de France consultée à Washington par Barack Obama, qui veut éradiquer la pauvreté dans le monde et, à Marseille, la ville facile, Esther Fouchier, qui lutte pour que le Printemps arabe devienne, d'une rive à l'autre de la Méditerranée, l'été des femmes. Entre Hypatie d'Alexandrie, brillante mathématicienne et philosophe du IV^{e} siècle lapidée par des chrétiens fanatisés, et Fadéla M'Rabet, écrivain, poète radiée de son poste d'enseignante dans l'Algérie des années 1960 pour avoir écrit *Les Algériennes*. Entre Rosalind Franklin, la *dark lady* dont le travail est à l'origine de la découverte de l'ADN[10], et Vandana Shiva, physicienne, épistémologue, et écologiste de terrain qui a créé une université des grand-mères pour sauvegarder la diversité : « Nous avons besoin du savoir de nos grand-mères qui connaissaient chaque plante et toutes ses propriétés, ses caractéristiques[11]. »

[9] Georges Bernanos, *Les Grands Cimetières sous la lune*, Plon, 1938.
[10] Brenda Maddox, *Rosalind Franklin, la* Dark Lady *de l'ADN*, *des femmes*-Antoinette Fouque, 2012.
[11] Coline Serreau, *Solutions locales pour un désordre global*, Actes Sud, 2010.

Avec elles nous sommes dans l'affirmation de la différence, le savoir sexué.

La mutation anthropologique est en marche avec les chimères de Nicole Le Douarin et l'histoire des femmes de Michelle Perrot, géniales génitales bricoleuses dans la stricte logique du vivant. Créatrices infatigables, rassemblant et cousant des fragments de poésie humaine, telle Sonia Rykiel, tricoteuse de la démode, bayadère, rhapsode, ou Isabelle Huppert qui, de la faiseuse d'anges à Jeanne d'Arc, a été toutes les femmes au cinéma, comme une réponse suspendue à l'impossible question : « Qu'est-ce qu'une femme ? ». Tout en tropismes, elle acte comme Nathalie Sarraute écrit.

L'extraordinaire de cette libération, c'est que la lutte pour le droit nécessaire à l'égalité n'a pas fait renoncer des femmes (pas toutes) à l'expérience poétique de la gestation, à la geste du corps et de l'inconscient. La beauté de cette révolution, c'est que le sujet s'affirme par son sexe, dans son originalité, en deçà et au-delà de l'universel abstrait, s'enracinant dans son origine en mouvement. Femmes émergentes, puissantes, debout, qui ne cèdent pas sur le désir. Ainsi sommes-nous passées, nous, femmes, de la condition féminine à la condition historique.

Aujourd'hui, nous sommes devenues poètes et nous écrivons nous-mêmes notre condition. Ici, nous chantons la gestation et les femmes fécondes, le mouvement par excellence qui déplace les lignes, qui pleure, qui rit, qui chante et qui s'anime, le désir de création permanent au corps de toute femme – ouvrage de dame ou œuvre de génie, dans la tapisserie au petit point comme dans la grossesse. Accomplissement – inachèvement, sans fin.

Mi-épopée, mi-histoire, puisse ce Dictionnaire universel, cette geste à la gloire des femmes, participer à l'éducation de la postérité.

Solidaires

Je ne reviendrai pas sur la guerre incessante contre les femmes, violence réelle, imaginaire et symbolique ; physique, sociale, économique, intellectuelle et politique, elle est aussi inconsciente, pré-consciente, consciente. Nous n'oublions pas, nous n'oublierons jamais le massacre qui continue.

Les 300 000 petites Indiennes disparues du fait des fœticides. Les 1 100 Congolaises violées et mutilées chaque jour, dans la région de Kivu. Les 4 000 Mexicaines enlevées et assassinées en vingt ans en toute impunité à Ciudad Juárez. La « chasse aux sorcières » qui, dans cette guerre médiévale, reprend en Papouasie… Féminicide que nous voudrions voir au cœur de la prochaine conférence de l'ONU sur les femmes, sans cesse reculée**.**

En feuilletant ce Dictionnaire, on peut entendre les échos de ces voix martyrisées. « Parle-moi » écrit Jacqueline Merville dans un poème à la mémoire de la jeune Indienne suppliciée à mort par un gang d'hommes à Delhi en 2012. C(h)œur meurtri et fécond des femmes, qui énonce leur condition géopolitique misérable, à la fois intemporelle et contemporaine.

C'est peu de dire que les femmes résistent, il s'agit d'autre chose : d'une force souterraine et sur-terrestre, qui ne s'est jamais laissé domestiquer et qui a construit une part d'histoire à l'insu de son maître.

Les guerrières qui prennent la non-violence comme arme démasquent le réel de la barbarie contre les femmes et prennent le risque d'un acte héroïque. Il y a vingt ans, Taslima Nasreen était chassée du Bangladesh, condamnée à mort par une fatwa pour avoir dénoncé dans ses livres la condition des femmes de son pays (« Les femmes sont ma maison » déclarait-elle lors d'un colloque du MLF). Hier encore, Sushmita Banerjee, écrivain indienne, de retour en Afghanistan, était enlevée et assassinée pour la même raison.

La poitrine nue des héros, ici, n'a rien d'impudique : aujourd'hui les Femen exposent leur dignité bafouée, comme inversement Aung San Suu Kyi, privée de liberté, de nourriture et de piano dans sa propre maison, avait l'élégance de recevoir les personnes venues la voir du bout du monde, comme nous en 1995, une fleur dans les cheveux. Une fleur pour dire : « J'existe et désormais vous ne pouvez plus me faire disparaître. »

Libération

Reconnaître l'apport immense des femmes à l'humanité leur permettra de faire d'un triple fléau (esclavage sexuel, sous-développement, non accession au pouvoir politique), une triple dynamique, ce que j'appelle les « *3 D* » : Démographie (santé génésique et droit à la procréation), Développement (alphabétisation et émancipation économique) et Démocratie (parité et personnalité démocratique), tresse dont aucun brin ne peut s'épanouir sans les autres.

Plus encore que d'une Renaissance, c'est d'un modèle de civilisation qu'il s'agit. Les femmes inventent un nouveau contrat humain, un nouveau monde, qui ne se limite pas à leur assimilation au modèle universel abstrait narcissique où l'on en revient toujours à l'Un. Au-delà de l'égalité et au-delà de l'artifice des genres et de l'universel, elles proposent un modèle de diversalité où économie phallique et économie utérine se conjuguent, où 1 que multiplie 1 fait 3. Co-création, tripartite toujours. Voici le temps de la fécondité, la nouvelle alliance entre les hommes et les femmes.

Là est la création des femmes, création d'art, d'être, de civilisation.

Merci

Ce Dictionnaire est un geste de gratitude d'hommes et de femmes envers celles qui nous ont transmis et transmettent leur culture, leur énergie et leur pulsion de vie.

Se souvenir, penser, remercier. Rendre grâce permet de déchiffrer le monde : en disant « merci », on retrouve sa dignité et le courage d'exister pour demain ; la force non pas d'en finir avec la haine et l'envie, mais de les tenir en respect, de les apaiser assez pour amorcer une civilisation d'amour et de gratitude, pour substituer la pulsion de vie à la pulsion de mort, la rouge gestation à la mélancolie blanche.

Vous qui ouvrez ce Dictionnaire, entrez dans l'espérance d'une ère nouvelle.

Merci à toutes celles que j'ai rencontrées au MLF, j'aurais aimé vous nommer toutes.

Merci à celles qui m'ont appris, enseigné, transmis ; vous que je n'ai pas eu la joie de connaître, vous que j'ai rencontrées, vous que je ne croiserai jamais.

Merci aux milliers de femmes de tous les temps, de tous les lieux qui peuplent ce Dictionnaire.

Merci à celles et ceux qui y ont participé et qui, je l'espère, ailleurs, autrement, ne cesseront de l'enrichir.

Merci à celles et ceux qui ont, ces dernières décennies, travaillé à renouer les fils de l'histoire, à oublier l'oubli.

Ce Dictionnaire n'aurait pas éclos sans leur engagement, leur force vive, leurs connaissances et leur générosité.

Merci et bienvenues dans la geste des femmes.

1975 a été décrétée par l'ONU « Année internationale de la femme ».
Extraits du texte publié dans le numéro 2 du *Quotidien des femmes* du 3 mars 1975 (spécial « Contre l'année internationale de la femme »), jour où s'ouvrait à Paris un Congrès officiel de l'Année de la femme ; il était suivi d'un appel à manifester le 8 Mars.

Maria Climent Huguet

Gina

Traduit du catalan par **Carmen Fernández Montava**

des femmes
Antoinette Fouque

Texte original : Maria Climent, *Gina*, L'Altra Editorial, 2019
© 2019, Maria Climent

© 2023, *des femmes*-Antoinette Fouque pour la traduction française
33-35 rue Jacob, 75006 Paris.
www.desfemmes.fr

ISBN : 978-2-7210-1159-6
EAN : 9782721011596

Ce livre a été traduit avec l'aide d'une subvention de l'Institut Ramon Llull.

À mes parents

La vie est une suite d'événements inévitables et d'événements évitables qui pour une raison quelconque n'ont pas été évités. Peut-être les a-t-on même un peu cherchés, avec tout ce que cela suppose.

Voici tout juste un an que Fran et moi sommes installés ici. Nous l'avons fait parce que les médecins m'avaient dit Si tu veux avoir un enfant, fais-le maintenant, il va falloir changer ton traitement et les autres ne sont pas compatibles avec une grossesse. Et puis, tu n'as plus vingt ans.

J'avais toujours pensé qu'en une époque vaguement définie comme Plus Tard j'aimerais avoir un enfant. J'ai toujours eu la certitude que, quand-viendrait-le-moment, j'aurais ma propre famille. Jamais je n'aurais imaginé que je devrais en décider comme ça, un lundi matin. Au moment où j'ai dû le faire je ne ressentais en rien ce qu'on appelle l'instinct maternel, il me fallait juste décider sur-le-champ. Si on m'y avait obligée trois ou quatre ans plus tôt, ce choix, je n'aurais pas eu à le faire parce qu'une crise de panique m'aurait terrassée. Mais bon, heureusement (enfin, heureusement, c'est une façon de parler), ça faisait déjà quelque temps que l'angoisse de devoir prendre des décisions d'adulte ne me faisait plus ni chaud ni froid. D'accord, j'aurai un enfant, et je l'aurai maintenant, parce que, va savoir pourquoi, ne pas en avoir m'effraie bien plus que d'en avoir. Il ne faudrait quand même pas que je me

réveille un matin à cinquante ans en regrettant de ne pas avoir pris cette décision vingt ans plus tôt.

Pour Fran, cet endroit était une véritable découverte, un coin peu accueillant, à l'abandon, où l'on pouvait vivre tranquille, face à la mer et pour un bon prix. Un endroit parfait pour élever un enfant, loin de la pollution et de l'agitation de la ville. Pour moi, il était tous les étés de mon enfance.

C'était l'été aussi lorsque nous nous sommes installés, et plein de gens étaient précisément là pour ça, passer l'été. Ceux qui viennent sont surtout des Aragonais qui, pour la plupart, ont un appartement depuis l'époque de la Transition démocratique, et ils arrivent chargés de glacières de plage remplies à ras bord de blancs de poulets en barquette et de melons, et dès qu'ils les finissent filent au Mercadona en acheter d'autres.

En septembre, une fois les Aragonais partis, nous nous sommes rendu compte que nous étions seuls avec quatre autres personnes dans tout le lotissement. Nos voisins les plus proches étaient une dame de Sagonte et son fils qui vit avec elle. Bon, n'allez pas croire !, mais, le fils a déjà quarante ans bien tassés. Il est célibataire. Et aucun enfant ne vient jamais les voir. Ils vivent tout seuls et il semble qu'il en soit ainsi depuis le commencement des temps. Il y a un truc hallucinant, c'est qu'ils ont exactement la même voix. Quand je les entends parler, je ne sais jamais qui répond à qui. Elle a un prénom que Fran est incapable de retenir : Maragda. Ce qui est drôle, c'est que Fran, elle ne l'appelle jamais par son prénom non plus. Elle l'appelle Ernest, on ne sait pas pourquoi. Fran est conscient de ne pas savoir comment elle s'appelle et évite donc d'avoir à dire son prénom quand ils parlent. Mais elle, non : elle est sûre qu'il s'appelle Ernest, et il est normal qu'elle le pense, parce qu'à chaque fois qu'elle appelle Ernest d'un jardin à l'autre, il se retourne et répond.

Il y en a un autre, dont je ne sais pas comment il s'appelle, mais nous – entre nous, pas devant lui – on l'appelle Nelson, parce qu'il a l'air de s'être échoué ici avec les seuls vêtements qu'il porte et ses deux petits chiens – quand je dis petits c'est par la taille, pas par l'âge – qu'il tient attachés avec une corde à la ceinture, et semble y être resté depuis, en survivant.

Il porte toujours un chapeau gris de pêcheur, un bermuda gris avec des poches sur le côté des cuisses, un tee-shirt violet, un gilet gris encore, avec beaucoup de poches, comme ceux des explorateurs, et des sandales en plastique. Que ce soit l'été ou l'hiver. Il a des cheveux longs et blancs, mais pas beaux, comme ceux de Jeff Bridges ou Richard Gere, par exemple, non ; sortez-vous cette image de la tête. Il a des yeux petits, sombres et inquiétants, comme ceux d'un hamster, et il ne parle jamais, presque jamais. Parfois, il nous regarde, quand on se croise, entrant ou sortant de la maison ou de la voiture, il nous regarde comme s'il était sur le point, sur le point, de nous dire quelque chose, mais il ne le fait pas. Je ne l'ai jamais vu sourire. Ni parler avec d'autres gens. Juste lui et ses deux petits chiens attachés allant à droite à gauche. Même à ses chiens il ne dit rien. Tous trois silencieux et absents, comme quand on est tout seul au milieu des autres.

Et il y a mon préféré. Je ne sais même pas par où commencer. Si : quelqu'un de l'agence immobilière a dit au moment de la signature du contrat de la maison : Arturo est un bon gars. Il ressemble un peu à Albert Pla[1], vous le reconnaîtrez.

Quand on est arrivés avec le camion de déménagement et qu'il faisait très chaud, très chaud – je me souviens que c'était le 1er août –, j'ai entendu, pendant qu'on descendait les meubles, une voix derrière moi qui disait :

[1] Auteur-compositeur-interprète et comédien né en 1966 à Sabadell (Barcelone), au registre contestataire et ironique. (Toutes les notes sont de la traductrice.)

– *Pardon, c'est à vous ça*[2] *?*

– Toi, tu dois être Arturo.

Je n'avais aucun doute à ce sujet.

« *Ça* », c'était une tortue d'eau douce extrêmement grosse qu'il tenait dans ses deux mains ouvertes. Mais non, parmi la quantité monstrueuse de choses qu'on avait apportées de Barcelone, il n'y avait pas cette tortue.

Arturo est un peu le gardien du lotissement. Il peut vivre gratuitement dans l'une des maisons en échange de la maintenance de toutes celles de la copropriété, y compris la nôtre. Il porte toujours un survêtement en Tactel, et a, à la bouche, une Winston à moitié aplatie qu'il prend avec deux doigts. Mais ça, tout comme le fait qu'il lui manque une rangée de dents, n'est pas vraiment important. Ce qui me surprend le plus chez Arturo, c'est qu'il passe la journée – la journée, oui – à hurler sur ses chiens. Il en a cinq. Plus cinq petits chats. Les chats, il les laisse tranquilles. Mais les chiens, il passe sa journée à les appeler en hurlant. Et il les appelle comme s'il s'attendait à ce qu'ils répondent. Avec le temps, j'ai repéré leurs noms : Niki, Vicky, Bruto, Rocco (ou Rocko, je ne sais pas comment il peut l'écrire) et Lula.

Cette manière si particulière qu'il a d'appeler ses chiens, comme s'il était Tarzan convoquant les animaux, comme s'il devait faire descendre ses chèvres du mont Montsià, m'inquiète, alors je l'observe parfois entre les plus hautes haies de mon jardin. Il a toujours l'air occupé, traînant un chariot de supermarché plein de rebuts divers, de gravats, et encore des gravats, qu'il sort d'on ne sait où, et qu'il change constamment d'endroit. Il m'est arrivé de penser qu'il pourrait être de ces personnes emportées, bien des années plus tôt, par un

[2] En castillan dans le texte original.

vaisseau extraterrestre et qui, après avoir été longtemps étudié, avait ensuite été déposé dans ce lotissement où les gens ont des codes de conduite qu'il ne comprend pas, avec pour seule mission de parvenir à ce qu'un jour l'un de ses cinq chiens lui réponde Quoi ?, qu'est-ce que tu veux ?, un peu nerveux, comme nous le sommes tous.

On est en location. On voudrait acheter la maison mais on n'a pas assez d'argent. Ce qu'on a en revanche, c'est deux plans pour en gagner :

Le plan A

C'est le plan de Fran et il consiste à nous faire gagner au Loto. Clair et précis. La stratégie en est relativement simple : il suffit d'aller une à deux fois par semaine à un point de vente et d'acheter un billet. Puis on doit aussi, une à deux fois par semaine, avec si possible un certain enthousiasme, vérifier sur Internet si on a gagné. L'une des choses que j'admire et en même temps ne comprends pas chez Fran, c'est que, depuis toutes ces années qu'il joue, il garde toujours le même enthousiasme. Il vérifie son billet comme si c'était son premier. Et il est absolument convaincu qu'il va gagner tôt ou tard. On sait qu'il y croit par le genre de phrases qu'il dit : « *ça, quand on va gagner au loto ; tu verras quand on va gagner au loto ; on doit gagner maintenant parce qu'on a besoin d'une année sabbatique*[3] ».

Je déteste ce plan-là et le lui ai déjà dit. J'ai lu que, statistiquement, il était plus probable d'être frappé par la foudre que de gagner au Loto. Je préfère avoir une stratégie qui dépende un tant soit peu de mes actes. C'est pour ça que j'ai conçu un second plan :

[3] Fran s'exprime toujours en castillan dans le texte original. Sauf mention contraire, ses propos seront simplement signalés par des italiques dans la suite du livre.

Le plan B

Qui consiste à faire un *one hit wonder*. Il se trouve que Fran est musicien. Un instrument lui tombe entre les mains, et il sait en jouer. Moi, pas. Je suis traductrice et je saurais difficilement faire autre chose. Quand je danse, par exemple, on pourrait se demander si je suis victime d'une attaque ou d'un infarctus. Mais Fran, il a le flow, le bougre, que voulez-vous que je vous dise. Et il a aussi un goût exquis pour la musique. Qualité qui complique un peu les choses quand il s'agit de composer un *one hit wonder* parce que, pour ceux qui ne seraient pas au courant, on parle d'un thème musical qui aurait autant de succès que la *Macarena* ou l'*Aserejé* et nous permettrait de vivre de nos rentes.

C'est pour ça que je me suis investie : parce que son idée de nous rendre riches avec le Loto ne me semble pas du tout réaliste. Si peu réaliste qu'il m'a semblé plus plausible – rendez-vous compte – que j'apprenne à jouer de la batterie, qu'on crée tous les deux un groupe et qu'on compose une chanson qui fasse le tour du monde. On en est là. Et en plus, on veut faire un enfant, ce qui fait deux projets qui se nourrissent un peu l'un l'autre, parce qu'après tout, la maison, on veut l'acheter pour y faire des travaux, et on ne dépenserait pas d'argent pour une maison qui n'est pas la nôtre, n'est-ce pas ? Et pour ne plus avoir à s'inquiéter d'être jetés dehors, nous et le bébé et la batterie et qu'est-ce ce qu'on pourrait bien faire alors !

Je ne sais pas si on pourra y arriver, sans doute pas, parce qu'à moi aussi elle me semble folle cette idée de faire un groupe (par ici, dans le delta de l'Èbre, on dit parfois encore « ensemble » pour les groupes de rock : Untel avait un ensemble) et de pouvoir acheter la maison avec le succès de notre *one hit wonder* pour qu'y grandisse cet hypothétique enfant qu'on essaie d'avoir. Mais bon, vous savez quoi, quitte

à avoir un plan, autant qu'il soit drôle. Comme ça, à défaut d'y arriver, on se sera au moins bien amusés en essayant.

Maintenant que je suis revenue vivre ici, je ne peux pas m'empêcher de me rappeler monsieur Maria chaque fois que je passe devant ce qui était sa maison.

Monsieur Maria était de Masdenverge et amie de ma grand-mère Maria Teresa. Bon, attention, maintenant je le sais que Masdenverge est à quatorze kilomètres de mon village, mais à l'époque j'avais l'impression que monsieur Maria devait venir au moins d'une autre planète. Apparemment, elle avait vécu en France pendant la dictature franquiste et avait donc été en contact avec des Catalans d'un peu partout, d'où cet accent qui me paraissait si sophistiqué (parce qu'elle disait *aquest* et non *este* et *nosaltres* et non *natros*, entre autres particularités linguistiques).

Monsieur Maria et ma grand-mère Maria Teresa ne se voyaient que l'été, quand elles se trouvaient en même temps au lotissement Mer et Soleil d'Alcanar Plage, où elles avaient toutes deux leur maison de vacances. C'est avec mes grands-parents, qui alors me semblaient vieux mais qui, maintenant que j'y pense, ne devaient même pas avoir soixante ans, que je passais tout l'été, tous les étés depuis mes premiers souvenirs jusqu'à ce que j'aie mes règles, moment où j'ai cessé de vouloir y aller.

Mes grands-parents y étaient déjà depuis la mi-juin, à la maison d'été, et mes parents m'y amenaient le 1er juillet. Ils m'y laissaient moi seule, pas ma sœur, qui n'est pas née avant mes cinq ans, que d'abord ils ne laissaient pas parce qu'ils disaient qu'elle donnait trop de travail à ma grand-mère, et ensuite, quand elle est devenue assez grande pour ne plus se faire pipi dessus, la petite a compris qu'elle pouvait avoir pendant deux mois le privilège d'être fille unique, alors elle faisait son petit

numéro pour pouvoir rester chez nous avec mes parents. Dès que j'arrivais à la maison d'été, ma grand-mère me disait : Maintenant, on va aller dire bonjour à monsieur Maria (ma grand-mère insistait sur le *eu*, meussieur), je voudrais qu'elle voie comme tu as grandi depuis l'été dernier. Moi je me disais que je n'avais aucun mérite, ça ne peut pas s'arrêter ça, de grandir et grandir, et elle était extrêmement fière de mes boucles, et j'ai tardé à comprendre qu'il s'agissait bien de mes boucles et non des siennes, parce qu'elle disait à tout le monde : regardez, ce sont mes boucles à moi, ça !

Monsieur Maria avait un cochon d'Inde (maintenant on dit plutôt cobaye à cause de l'influence du mot castillan, mais avant, on disait cochon d'Inde) qui se nourrissait de tomates cerises (c'était bien avant qu'on appelle cerises ces petites tomates), qu'elle cultivait elle-même. Vous pensez bien que l'été où on m'a présenté le petit cochon d'Inde, j'ai quasiment explosé de joie. Non seulement on me laissait caresser un animal doux, menu et docile, dont j'ignorais jusque-là totalement l'existence, mais on me laissait aussi manger la même chose que lui : nous pouvions ainsi partager ces petites tomates qui avaient l'air de jouets et qui, tout comme monsieur Maria, me semblaient provenir d'un lieu particulièrement exotique. De Masdenverge, très probablement. Au fond, et avec le recul, j'associais peut-être Masdenverge à l'exotisme parce qu'on dit depuis toujours : une montgolfière est tombée à Masdenverge. Et la première personne que j'ai entendue le dire a été monsieur Maria. Une montgolfière est tombée à Masdenverge. Ah oui ?? quand ça ? Qu'est-ce qui s'est passé ? On le dit depuis toujours. De fait, ce phénomène un peu étrange se produit encore aujourd'hui dans la comarque de Montsià ; pas que les montgolfières tombent, non, ça, ça s'est juste passé une fois, à la fin du XIX^e^ siècle, mais si on prononce

le nom de ce village devant une personne du coin de plus de quarante ans, elle lâchera, comme mécaniquement, sans même lever les yeux de son journal ou les écarter de sa télé : une montgolfière est tombée à Masdenverge.

Une autre chose aussi me troublait, et j'imagine qu'à ce stade de la lecture, vous aussi : je veux dire que j'étais petite mais je savais que les femmes étaient madame et les hommes monsieur, sauf monsieur Maria qui, pour une raison qui m'échappait, avait pris le genre masculin.

Poussés par le désir si humain de trouver une norme cohérente qui réponde à mes doutes sur le fait qu'on appelait certaines femmes monsieur, nous avons imaginé, mes six ou sept ans et moi, qu'il devait s'agir d'une question de statut, comme ici celui d'être veuve.

Cela faisait déjà longtemps en effet que monsieur Maria avait perdu son mari. Elle n'en avait jamais cherché d'autre et ne parlait jamais de lui. Comme si cela relevait d'une autre vie. Je vous dirais bien comment s'appelait son mari, mais c'est que je ne le sais pas tant elle en parlait peu. Et pourtant j'ai passé des après-midi entiers d'étés entiers dans son jardin, écoutant à l'écart les conversations entre elle et ma grand-mère, tout en caressant son petit cochon d'Inde et en mangeant ses petites tomates.

Elles parlaient des plantes, de celles qui rendaient le mieux : « Celle-ci tient tout l'été, celle-ci est une mauvaise herbe, Maria, mais elle fait une fleur très mignonne qui ressemble à une ballerine. » Moi, cette mauvaise herbe me plaisait trop : aux premiers rayons du soleil, les petites fleurs de la plante se recroquevillaient sur elles-mêmes – selon ma grand-mère, elles allaient dormir, ce qui a été la première métaphore que j'aie jamais entendue ; ma grand-mère n'a jamais su ce qu'étaient les métaphores, mais elle les utilisait – et le soir, la fleur nocturne

s'éveillait pour passer une nuit blanche et s'ouvrait en forme de femme en robe de gala. Elles me fascinaient. Toutes les couleurs du monde étaient là, posées sur chacune de ces petites fleurs fragiles dansant au rythme du jour et de la nuit.

Et pourtant, ma plante préférée est la bougainvillée. Mais en fait, j'ignore si elle me plaît tout simplement, ou si c'est parce que la maison où j'ai passé mille étés parlant de choses fondamentales avec ma grand-mère en était pleine. « On coud comme ça, mets ton dé à coudre, attention, ne te fais pas mal. » Ou bien elle m'apprenait à laver le linge à la main, sur la terrasse avec du savon pâte, « parce que c'est ce qu'il y a de mieux ». Ou à cuisiner en prenant son temps, ce que je n'ai en revanche jamais appris. C'était ça la vie de ma grand-mère, et je ne sais pas si elle lui allait ou pas, si elle aimait cette vie qu'elle menait ou si elle en aurait préféré une autre, parce qu'il me semble bien que personne ne lui a jamais posé la question.

En tout cas, les choses qu'elle savait faire très bien, elle aimait les faire et elle aimait s'occuper des plantes. Moi j'aimais regarder comme elle les aimait et, comme si elle n'avait rien voulu faire d'autre dans la vie – et ce devait être exactement cela –, comment elle retirait très patiemment les feuilles mortes de chaque plante de son jardin, durant des heures et des heures tout en fredonnant des chansons en castillan, les seules qu'elle connaissait, même si elle ne parlait jamais cette langue. Et l'immense bougainvillée de l'entrée commençait, dès le printemps, à lui donner beaucoup de travail, beaucoup. Chaque jour, il fallait balayer, Mais elle est si belle maintenant, me disait-elle, qu'il faut en profiter pour la regarder. Et toujours elle me les faisait sentir et elle me disait « sens, celles-ci ne sentent pas, celles-là si ». Et moi, quand je regarde en arrière et me rappelle cette époque je me perds dans un nuage de fragrances, textures et couleurs qui mélangeaient

rouges, jaunes, verts et violets, le toucher de ses tuniques d'été qui semblaient de soie mais n'en étaient pas, du savon pâte si frais sur les mains sous un soleil de plomb, et l'odeur du déjeuner qui montait, mijotant longuement sur la cuisinière à gaz, qui avait tout l'arôme de l'amour, parce que j'ai toujours pensé que si quelqu'un cuisine longuement pour toi, c'est qu'il t'aime. Maintenant encore, si je respire profondément, à la recherche de mon enfance, j'en ai presque le vertige.

Parfois elles parlaient aussi des enfants. Monsieur Maria en avait deux, un garçon et une fille. J'ai un peu tardé à comprendre qu'ils ne s'appelaient pas en réalité Legarçon et Lafille. (Ce qui m'a aidée à déduire qu'ils devaient avoir d'autres prénoms moins particuliers est le fait que ma grand-mère le modifiait pour lui en : Cegarçon.) Ils étaient restés en France, ayant ainsi perdu, d'après moi, la chance d'être de Masdenverge. Monsieur Maria aussi regrettait qu'ils soient restés là-bas, mais elle disait, comme résignée, que c'est la vie qui décide. Là, elle faisait toujours une pause, sorte de silence musical, et ensuite ajoutait : et puis les choses sont ce qu'elles sont.

J'avais déjà remarqué que monsieur Maria utilisait des mots que nous n'utilisions pas, conséquence de ses contacts avec des Catalans d'ailleurs. Plus tard, j'ai su qu'il s'agissait des pronoms faibles. Tout cela me fascinait. Le cochon d'Inde, les petites tomates, ce catalan à l'accent sophistiqué, les conversations sérieuses sur les fleurs, sur la façon de cuisiner le poisson que ma grand-mère avait acheté pour le dîner, « Juan José aime que je le fasse comme ça » – le poisson, ne croyez pas qu'elles parlaient de quelque chose d'intime. Et c'est surtout le genre masculin avec lequel on parlait de monsieur Maria qui attisait ma curiosité. Il n'y avait pas que ma grand-mère qui en parlait comme ça. Les autres voisins du lotissement aussi.

Monsieur Maria était grande et mince, faisait elle-même ses vêtements et avait les cheveux courts et blancs : « Je les ai coupés quand je suis arrivée à Paris. » Normal, moi aussi je les porterais très courts, si j'habitais à Paris. Je me peindrais peut-être même bien les lèvres en rouge si j'habitais à Paris. « Et tu vois, dès que j'ai eu ma première mèche blanche, je me suis teint les cheveux en blanc. Ça n'avait aucune importance pour moi ! Souviens-toi qu'à cette époque, on avait déjà des cheveux blancs à vingt-cinq ans, on a traversé beaucoup de choses tristes nous, notre génération. » Quelques années plus tard, j'ai pensé que, là-bas en France, monsieur Maria devait s'être laissée influencer par Andy Warhol, parce qu'il avait la même coupe de cheveux et qu'en plus, il les avait teints en blanc à vingt-trois ans pour avoir l'air plus âgé – c'est une chose que j'ai moi-même pensé faire en diverses occasions de ma vie, inspirée peut-être par monsieur Andy Warhol ou monsieur Maria ; quoi qu'il en soit, je n'ai jamais osé, pour l'instant.

Le dernier été que j'ai passé à la maison de vacances avec mes grands-parents (un lotissement sans bar, ni boutique, ni rues goudronnées), j'avais quatorze ans. Cette année-là, mes parents m'avaient amenée comme toujours le 1er juillet, mais, grande nouveauté, je n'arrivais pas seule : j'avais emporté avec moi toute la stupidité de l'adolescence. J'étais brusquement devenue à moitié idiote : j'avais honte de tout, je n'avais rien à dire à mes grands-parents, je ne voulais rien faire, je voulais tout faire, je ne savais pas m'ennuyer et je regardais bizarrement tout et tout le monde.

On va voir monsieur Maria, grand-mère ? Elle est morte. Ma grand-mère n'était pas délicate. Ni tendre, ni très psychologue. Les choses sont comme elles sont. Si elle est morte, elle est morte ; débrouille-toi comme tu peux. Merde ! Monsieur Maria était la seule étincelle de modernité

perceptible dans mes étés de grosses chaleurs, mouches et moustiques, conversations soporifiques, genoux écorchés à force d'apprendre à faire du vélo seule sur le gravier.

J'ai pris mon vélo et je me suis plantée devant sa maison. J'ai vu dans le jardin le petit abri vide où l'été précédent dormait le cochon d'Inde. Avec qui était-il resté ? Ce mois de juillet-là, j'étais prête à lui demander si elle aussi s'était rendu compte qu'on l'appelait monsieur-masculin-Maria. J'étais à cet âge où je ne voulais parler à personne, sauf à ceux qui m'intéressaient et, quelle vacherie !, monsieur Maria, qui m'intéressait, était morte et je ne la verrais jamais plus, ce qui est une idée impossible à concevoir.

L'été précédent, elle m'avait dit qu'elle m'apprendrait à coudre des robes comme les siennes, pas comme celles de ma grand-mère qui cousait aussi, et même très bien, mais avait tendance à se faire des robes tuniques, toujours imprimées de beaucoup de fleurs et aux couleurs criardes et plutôt taillées à la mesure d'un Demis Roussos.

Quand j'ai demandé à ma grand-mère de quoi elle était morte, elle m'a répondu d'une longue maladie, maintenant Lesenfants allaient venir récupérer les affaires de la maison, parce qu'ils la mettaient en vente et on allait bien voir qui l'achèterait. Il vaudrait mieux que ce soit quelqu'un du coin plutôt que d'autres Français, parce qu'on ne comprend rien à ce qu'ils racontent et qu'on ne sait jamais s'ils sont en train de nous critiquer ou s'ils se fichent carrément de nous.

Cette année-là, je n'ai pas voulu rester tout l'été. Juste une semaine. Quand mes parents sont venus déjeuner le dimanche, je leur ai annoncé que je rentrais avec eux, ce qui ne les a pas fait exploser de joie, ni illuminé leurs regards, ni été fêté avec embrassades et champagne et gâteaux, mais bon, j'étais leur fille et ils devaient me ramener.

Avant de monter dans la voiture de mes parents, j'ai voulu aller voir une dernière fois la maison de monsieur Maria. Peut-être que l'été suivant, il n'y aurait plus les mêmes plantes et tout aurait l'air différent si c'était finalement des Français qui l'achetaient, et j'avais besoin d'en garder une image mentale. Ce que je ne pouvais pas savoir en prenant la décision d'aller voir la maison pour en conserver un souvenir très précis, c'est que j'étais sur le point de vivre l'un de ces événements qui vous changent à jamais.

J'ai été vraiment troublée en voyant une voiture avec une plaque d'immatriculation française. Un homme et une femme, jeunes, se promenaient dans le jardin. Les enfants !, ai-je pensé tout de suite et, faisant un intense effort pour vaincre ma timidité naturelle décuplée par l'adolescence, j'ai lancé *Hola* ! – en temps normal, quand je dois m'adresser à quelqu'un que je ne connais pas, je me récite mentalement la phrase que je suis sur le point de prononcer et je prévois ce que je dirai ensuite en fonction des différentes réponses possibles, mais à ce moment-là, je me suis jetée dans le vide, consciente de ne pouvoir me laisser guider par mon envie de continuer ce *hola*, qu'il était déjà trop tard pour reprendre, par un comment se fait-il qu'on appelait votre mère monsieur-masculin-Maria. Alors, dès qu'ils se sont tournés vers moi, j'ai choisi de faire une pause, sorte de silence musical, et laissé aller : C'est la vie qui décide, et ensuite – autre soupir – Les choses sont ce qu'elles sont…

Mi-surpris mi-intrigués, sans doute, par ma stupide intervention, tous deux sont venus vers moi. Ils devaient avoir une petite vingtaine d'années, bruns, habillés comme pour un mariage, elle avait une coiffure soyeuse et stylée, et lui des yeux en amande. Moi, écarlate au bord de l'apoplexie, j'ai dit : Je m'appelle Gina, je suis la fille, enfin la petite-fille de

madame Maria Teresa, de cette maison là-bas. Vous êtes les enfants de mon-sieur (j'ai souligné ce monsieur) Maria ? Je suis vraiment désolée pour votre mère. Je leur ai tendu la main, eux me regardaient en me signifiant clairement que je devais parler quelque chose comme la langue des baleines.

Lui, j'ai fini par le comprendre, était le fils, et il parlait un catalan pauvre avec un terrible accent français. Elle était sa petite amie, et, à l'intérieur, il y avait la fille, Elizabeth. Quel nom élégant. Alors Elizabeth est apparue sous l'auvent et je dirais qu'a résonné en moi seule une musique céleste. Elle ressemblait vraiment à sa mère, avec pas mal d'années de moins. Elle aussi avait des cheveux courts et argentés, bien qu'elle n'ait probablement pas trente ans, ce qui m'a semblé être le paradigme de la modernité. Pantalon grenat à taille très haute avec un tee-shirt à l'intérieur, assorti à ses cheveux presque blancs, chevilles nues et sandales à talon. Ses yeux en amande avaient la couleur du miel. Lafille était l'aînée et parlait beaucoup mieux le catalan. Elle s'est approchée de moi et m'a dit : Vous vous êtes connues quand ma mère et toi ? Elle a allumé une cigarette fine, avec ses mains fines aux ongles peints, coordonnés à son tee-shirt et à ses cheveux courts ; une cigarette qui était sûrement française, parce qu'elle ne pouvait évidemment pas être du delta de l'Èbre. Et moi, voulant être à la hauteur, j'ai de nouveau tendu la main, avec toute l'impertinence d'une enfant qui veut avoir l'air adulte et je lui ai dit :

– À six mois. Je veux dire les miens, pas les siens.

– Tu dois penser qu'on est de mauvais enfants, non ?

– Je ne pense rien de vous. Juste que tu lui ressembles beaucoup.

– Tu veux boire un café ?

Elle m'a fait entrer dans la salle à manger, une petite pièce que je connaissais plutôt bien. C'était le premier café que je

buvais de ma vie. À ce moment précis, j'ai ressenti physiquement que j'étais devenue grande, que ce café avec la fille de monsieur Maria était bel et bien la représentation palpable de mon passage d'enfant à personne responsable, majeure et vaccinée. Quelle idiotie ! Pour casser la glace, j'ai eu l'idée de demander :

– Où est le petit cochon d'Inde ?

Il m'arrive souvent, juste après avoir dit quelque chose, de le remettre en question jusqu'à m'en repentir amèrement. Si l'on pouvait revenir en arrière pour effacer les phrases dites et les choses faites, je n'aurais pratiquement rien dit ni fait dans ma vie.

– Je ne sais pas de quoi tu parles.

– Ah, elle avait un petit cochon d'Inde que j'ai caressé tous les étés de ces huit dernières années.

– Huit ans ? Eh bien, il doit être mort aussi. Et tu l'aimais bien ? Comment s'appelait-il ?

Comment aurais-je pu ne pas l'aimer ?

– Il n'avait pas de nom.

– Je veux bien te croire pour le nom. Ma mère n'était en général pas très douée pour les choisir.

– Le tien est pourtant bien joli.

Ah ! je venais de changer de façon de parler. C'est à ce moment que ma mère est apparue à la porte pour me rappeler, par son seul regard, qu'on n'était pas dans un film de Woody Allen, que je n'avais pas vingt ans et allez file immédiatement à la voiture, ça fait une demi-heure qu'on t'attend et ton père commence à être un petit peu nerveux. – J'arrive tout de suite – et avec de petits froncements de sourcils je lui ai demandé de repartir vers la voiture. Je me suis tournée vers Elizabeth.

– Je suis vraiment désolée que monsieur Maria soit morte. Je l'aimais beaucoup. Je dois partir, mais j'ai besoin de te

demander quelque chose. Pardon, mais je dois le savoir, j'aurais aimé pourvoir le lui demander à elle cet été, mais.

– Quoi donc ?

– Pourquoi l'appelait-on monsieur Maria ? – Ah ! Enfin, enfin !

– C'était son nom.

– Mais et monsieur, au masculin ?

– Ah, on l'appelait au masculin ? Qui disait ça ?

– Tout le monde ici. – Je n'en revenais pas. Elle ne le savait pas.

– Et toi, pourquoi tu crois qu'on l'appelait au masculin ? – Elle a allongé le cou pour souffler la fumée à l'opposé de mon visage. Quand elle a m'a de nouveau fait face, elle souriait, comme si elle avait posé une question piège, ou c'est du moins ce que j'ai pensé, moi qui ai toujours trop pensé.

– J'ai cru pendant des années que c'était parce qu'elle était veuve, mais ça n'a pas de sens parce qu'on n'appelle pas les autres veuves monsieur.

– Exact. Alors, pourquoi ?

– Je ne sais pas. Je croyais que toi tu le saurais. C'était peut-être parce que – pause, silence musical – parce qu'elle aimait les femmes ? – Je suis devenue plus rouge qu'une tomate en posant cette question. Je ne pouvais pas croire, en fait, que j'avais enfin fini par lâcher ça.

– Et qui n'aime pas les femmes ? Il faut être quelqu'un de bien mauvais pour ne pas aimer les femmes, tu ne trouves pas ? En tout cas, ça n'aurait pas beaucoup de sens non plus si c'était pour ça. Pour la même raison qui fait que toutes les veuves ne sont pas appelées monsieur, toutes les femmes qui aiment les femmes non plus.

– Et donc ? – Je continuais d'utiliser ma nouvelle façon de parler sophistiquée. On entendait le klaxon menaçant au-dehors.

– On va faire une chose. – Elle a pris un papier et un stylo et s'est mise à écrire une adresse pendant qu'elle aspirait une dernière bouffée et écrasait sa cigarette parisienne dans un cendrier de verre Duralex vert. – Réfléchis-y de ton côté, moi aussi du mien et écris-moi quand tu auras une hypothèse plus solide.

Elle m'a fait un clin d'œil.

J'avais soudain un nouvel objectif dans la vie et une adresse à Paris où envoyer une lettre. Je me rappelle cette sensation de ne pas toucher terre durant mon trajet vers la voiture et aussi d'avoir pensé que ce devait être ça, être euphorique. Je comprendrais plus tard qu'il y a aussi des limites à l'euphorie. Et si bonnes, grandes et importantes que seraient les choses qui m'arriveraient dans la vie, l'euphorie que j'en ressentirais ne serait jamais plus intense que celle éprouvée cet après-midi-là en sortant de la maison de monsieur Maria.

Je dois reconnaître qu'à ce moment-là cette adresse m'électrisait, que je pensais lui écrire tout de suite, dès que j'arriverais à la maison, que je ne pourrais pas attendre tout l'été pour lui envoyer une hypothèse-plus-solide. Mais septembre est arrivé et je n'avais toujours pas d'hypothèse, et pas davantage quand est arrivé Noël. Et au retour de l'été, je pensais encore à elle et j'ai réalisé que cette hypothèse à propos de sa mère et du genre masculin s'était transformée en un prétexte pour lui écrire une lettre.

UNE

Septembre 2016

Chère Elizabeth,

J'ai décidé de t'écrire sous forme de journal la lettre que je te dois, parce qu'en réalité toi et moi nous ne nous connaissons pas, que je sens (je le sais avec certitude) que

tu as plus d'importance pour moi que je n'en ai pour toi, et il me semble que si j'ai la moindre chance de me rendre plus intéressante à tes yeux, c'est par mes mots et la façon dont ils sauront au fond me dévoiler en tant que personne. Je dois te dire aussi que j'entame une nouvelle étape de ma vie, j'essaie d'être mère, et j'aimerais pouvoir refermer certaines portes, comme par exemple le fait de toujours penser à toi à la dérobée, je ne sais pas vraiment pourquoi, depuis plus de la moitié de ma vie. T'écrire enfin la lettre que je te dois m'y aidera peut-être.

Je ne sais pas combien de temps encore je voudrai t'écrire comme ça, ni à quoi tout cela va mener en définitive, alors quand j'en aurai assez, je mettrai cette période de ma vie dans une enveloppe et te l'enverrai.

Je commence cette lettre-sous-forme-de-journal un peu de mauvais poil. Parce que je ne suis pas du genre à ne pas réussir un examen du premier coup. Je suis même plutôt du genre à avoir une mention. Pareil quand j'ai passé mon permis de conduire, je n'imaginais pas ne pas l'avoir dès la première fois. Ou bien devoir redoubler pour avoir mon diplôme, comme pour tous les examens officiels et non officiels d'anglais et de français que j'ai accumulés avant même d'avoir du poil sous les bras. Mais ça, la chose la plus importante de ma vie, ça, apparemment non.

Je ne fume plus depuis quinze jours. Je fumais depuis dix ans, dix. Et j'aimais fumer. Je le faisais sans mauvaise conscience. Mais dans la nuit de samedi, pas celui-ci, le précédent, Fran et moi avons fait l'amour parce que c'était, d'après l'application du téléphone, le jour de mon ovulation. On avait tout bien fait. On s'était dit : d'abord on déménage, et une fois au Delta, à partir du mois

d'août, on s'y met. Et c'est ce qu'on a fait. Et évidemment dimanche, au réveil, j'ai assumé le fait de ne plus fumer, parce qu'on venait de concevoir un enfant.

Eh bien pas du tout, il se trouve qu'aujourd'hui, j'ai mes règles. C'est quoi cette arnaque ! Comment est-ce qu'on fait les enfants, si ce n'est pas comme ça. Je viens d'appeler ma mère qui m'a dit que c'était tout à fait naturel, Tu ne penses quand même pas que tu vas te retrouver enceinte du premier coup. Et ce qui n'est pas normal non plus, ma fille, c'est que tu sois si futée pour tant de choses alors que pour d'autres, on dirait que tu es née d'hier. Mais j'enrage de penser que, si ce truc d'avoir des enfants dépendait de moi, de quelque chose qui pourrait me demander des efforts comme étudier, travailler dur ou faire du sport par exemple, je réussirais à coup sûr. Mais non, la seule façon, c'est d'espérer que l'un des spermatozoïdes – qui en plus ne sont pas les miens, mais ceux d'une autre personne, Fran, en l'occurrence – arrive jusqu'à l'ovule et le féconde ; ça me semble injuste.

Injuste comme mon corps qui fait ce qu'il veut, si rebelle, si indiscipliné, si suicidaire.

Je te tiendrai au courant.

Je t'embrasse,

Gina

« J'ai besoin d'un professionnel. Vous ne pouvez pas m'aider et j'ai besoin d'aide. » Nous y voilà ! Oui, madame. Cette conversation entre ma mère et moi a eu lieu dans notre village natal, dix mille habitants et une centaine de milliers de moustiques, tout près de l'endroit où Fran et moi sommes venus vivre des années plus tard.

La première fois que j'ai décidé de faire une psychothérapie, j'avais dix-neuf ans. C'est comme ça que j'ai connu Franziska, ma psychothérapeute. Je l'avais décidé parce que je vivais tourmentée par le défi même de vivre. Et ce, alors que la vie me souriait, comme sourient les enfants avec un ballon sur la plage.

Quand tu es petite, tu n'imagines pas que les choses puissent mal tourner. Le futur est un buffet à volonté, il t'appartient, est sans limites, éternel et mourir finira par arriver, mais dans une autre vie. Il y a bien des gens qui le savent déjà qu'ils sont mal barrés, parce qu'ils ont eu la malchance de naître dans un pays en guerre ou dans un environnement difficile. Dans ce monde de merde, il y a malheureusement des millions et des millions et des millions d'exemples d'enfants avec un avenir compliqué. Mais ce n'était pas mon cas. J'étais sûre d'avoir une vie facile. Être heureuse peut-être. Oui, j'étais sûre d'être heureuse. La vie me serait bonne.

J'étais tellement sûre que tout devait bien aller pour moi que si ça n'allait pas, c'est que j'aurais moi-même tout gâché par de mauvaises décisions. Alors prendre des décisions me tourmentait. La peur de me tromper. Maintenant, tout ça n'a plus d'importance, mais à dix-neuf ans, j'étais effrayée par ce futur prometteur parce qu'il pouvait ne pas se réaliser.

Les peurs constituaient, pourrait-on dire, le fil conducteur de mon quotidien : peur d'aimer la mauvaise personne. Ça surtout. Imagine-toi te marier avec celui qui n'est pas fait pour toi. Comment être sûre ? La peur de perdre du temps – le temps, mon Dieu, la course que tu sais avoir perdue avant même de commencer –, la peur d'essayer des drogues et la peur de ne pas les essayer. La peur de décevoir, la peur du ridicule, du rejet, la peur de prendre des risques, la peur de m'ennuyer, la peur de passer à travers la vie sans avoir vécu. Vous voyez, des peurs factices. Les peurs heureuses.

Quand je faisais mes études, je vivais dans une espèce de village artificiel et utopique près de Barcelone appelé Cité universitaire, où il n'y avait que des étudiants, à tel point que lorsqu'on voyait se promener un petit frère ou les parents de l'un des résidents, on se prévenait : Regarde, un enfant !, regarde, des adultes ! Avec trois amies, nous étions comme dans une bulle – une espèce de version jeune des Teresines[4] – et, en mai, invariablement, la piscine entourée de gazon ouvrait, et alors commençait notre saison d'été. Quelle déception aussi quand, après la Saint-Jean, nous n'avions pas trouvé une excuse pour ne pas aller passer l'été au village.

Mais, malgré ça, tous les vendredis matin j'allais voir Franziska parce que – je m'en rends bien compte maintenant –, durant ce qui a été la période la plus lumineuse de ma vie, je pensais que je ne savais pas être heureuse.

Le centre où travaillait Franziska, on me l'avait recommandé un jour où j'étais allée faire des courses avec ma mère à la Ràpita. Pendant qu'on faisait la queue à la poissonnerie – il y a toujours beaucoup de queue dans les poissonneries, pas vrai ? –, ma mère a un peu élevé la voix pendant qu'on parlait de ma dépression postadolescente récemment révélée et elle a lâché, je vous le dis, trop fort à mon goût, « va savoir où on va trouver un psychologue maintenant, parce que moi je n'en connais aucun ». Et au Delta, hier comme aujourd'hui, qu'il y ait Internet ou pas, les choses continuent à marcher par le bouche-à-oreille. Parce que vivre dans un village, c'est un peu comme vivre dans le passé. Heureusement, et c'est pour ça que je ne remercierai jamais assez ma mère d'avoir élevé la

[4] Série télévisée comique mettant en scène trois sœurs célibataires, retraitées et plutôt hautes en couleur partageant un appartement du quartier de Gràcia, à Barcelone, dont la vie se mêle à celle du voisinage.

voix de quelques décibels dans la queue de la poissonnerie, madame Finín était là, assise avec son éventail. Les filles, qu'est-ce que vous cherchez ? J'ai entendu un psychologue. Mon fils l'est, il s'appelle Manolo. Attends, je t'écris le téléphone de l'endroit où il travaille. C'est juste là, en allant à Poblenou. Paquita, apporte-moi le répertoire, tu veux bien, parce que je ne connais pas son numéro par cœur ?

J'ai appelé le lendemain même. Une femme avec un accent étranger m'a répondu. C'était Franziska. Je pourrais les trouver dans une fermette au milieu des rizières, à mi-chemin entre Poblenou del Delta et la Ràpita. Elle m'a tout de suite prévenue au téléphone : « Mon associé et moi donnons nos consultations ici. » Pas de problème, d'accord, ça me semblait bien.

Quand j'ai commencé, c'était l'été. L'hiver, elle donnait aussi ses consultations les vendredis à Barcelone, c'est pour ça que j'ai pu continuer durant l'année universitaire, mais quand j'ai commencé, c'était l'été. La chaleur était telle qu'elle desséchait les pensées, et jusqu'à l'envie même de vivre. Le chemin qui menait à la petite ferme était infesté de mouches s'en donnant à leur aise jusqu'au moment de laisser la place aux moustiques. Les rizières étaient d'un vert très intense et très beau, comme toujours début juillet, et partout cette odeur des champs de riz, une odeur si caractéristique que si je marchais dans Manhattan, par exemple, et que quelqu'un avait planté une toute petite rizière sur le toit de son immeuble, moi, depuis le trottoir, j'en reconnaîtrais l'odeur.

J'ai écarté le rideau à lanières en plastique d'un vilain vert et ils ne m'ont pas entendue lorsque je suis entrée : il y avait Franziska et celui que j'ai identifié comme devant être son associé (Manolo), dont j'ai compris assez vite qu'il n'était pas que son associé.

– Écoute, fais ce que tu veux. Si tu ne veux pas venir, ne viens pas. Je trouverai une excuse pour ma mère. – Pour madame Finín, ai-je compris discrètement.

– Non, ce n'est pas la peine que tu trouves une excuse. Tu peux lui dire tout simplement la vérité : maman, j'ai organisé un dîner chez toi avec Franziska, sans lui demander si elle avait d'autres projets ou si elle en avait envie et il se trouve qu'elle n'a pas d'autres projets, mais pas envie non plus. C'est pour ça qu'elle n'est pas venue.

Elle était comme ça. À ce moment-là, je me suis vraiment réjouie que ce soit elle qui ait décroché le téléphone pour me donner rendez-vous et non pas lui. Oui, je vais en apprendre des choses, ai-je pensé, je m'en souviens, une fois passé le choc initial de voir qu'elle avait deux fois sa masse corporelle et lui deux fois son âge. Maintenant je le sais, ces couples sont très courants, mais je dois dire qu'à cette époque je n'en avais jamais vu moi-même, de couple, avec une telle différence d'âge.

– Ah, tu dois être Gina. Entre, assied-toi sur un coussin par terre, ferme les yeux et pose ta main sur ton ventre. Ne pense à rien et tout à l'heure, quand je reviendrai, tu me diras ce qui te vient à l'esprit. Cet homme que tu as vu c'est Manolo – je le savais déjà –, tu dois déjà avoir compris que c'est mon associé et mon petit ami. Mais ça, c'est la dernière chose que tu m'entendras dire sur ma vie personnelle. Ça et que ma grand-mère aussi s'appelait Gina, je te le dis parce que cette coïncidence me fait plaisir – me dit-elle avec l'air le plus brutal et indifférent qui soit.

Pourtant, avec les années, j'ai peu à peu découvert d'autres choses : Franziska était une Allemande de Heidelberg installée en Catalogne depuis très longtemps. Elle avait fait ses études à Barcelone où ses parents l'avaient envoyée passer l'été de ses dix-sept ans chez une tante qui s'appelait Ava et y vivait par périodes, parce qu'elle était mariée avec un diplomate allemand

et qu'ils avaient des maisons partout. Ça, elle me l'a expliqué un jour, pendant que j'affichais un air indifférent, l'unique façon de lui soutirer des informations personnelles. Et cet été-là Franziska avait découvert qu'ici il y avait du soleil tous les jours et avait voulu y installer sa froideur pour toujours.

Elle avait débarqué à Poblenou del Delta un peu comme débarquent tous les touristes : en passant un week-end à regarder les petits oiseaux tout en se tartinant de crème solaire. « J'ai été saisie par l'envie d'un retour à la nature et j'ai voulu rester, qu'est-ce que tu en dis ? » Il s'agissait d'un cas plutôt isolé parce qu'on parle quand même d'un village où il n'y a pas de distributeurs automatiques, ni de boutiques d'alimentation, ni de boutiques du tout, en fait. Alors imaginez s'il peut y avoir des psychothérapeutes allemandes. Juste elle. C'était une femme corpulente, pas grosse, hein. Corpulente, forte, cheveux rougeâtres, ni lisses ni frisés, un peu, comment dire, crépus. C'était une femme qui, à ce moment-là, quand j'avais dix-neuf ans, en avait dans les trente-cinq, je dirais qu'elle n'arrivait pas à quarante, non ; l'air sérieux et, toujours, cette distance très professionnelle. Rugueuse, avec cet humour décalé qui semblait être celui du Delta lui-même.

Ce que je ne pouvais pas savoir le jour où j'ai fait la connaissance de Franziska, c'est qu'elle allait devenir si importante dans ma vie, elle dont les phrases tournent encore dans ma tête les jours de ciels obscurs.

DEUX

Octobre 2016

Chère Elizabeth,

Aujourd'hui, j'ai éprouvé une sorte de terreur en me rendant compte que certaines choses restent à jamais inaccessibles. Pourquoi ? Combien de temps dure ce

jamais ? Toute une vie, n'est-ce pas ? Pense qu'il y a des gens qui naissent pendant la guerre et meurent pendant la guerre et n'ont peut-être, pour donner un exemple, jamais lu un livre, n'ont jamais su quel était leur plat préféré, n'ont jamais eu le temps d'apprendre à faire l'amour.

Je ne sais pas jusqu'à quel point nous arriverons à nous connaître toi et moi ; quoi qu'il en soit, tu dois savoir que je suis têtue, que je désire peu de choses matérielles, je n'en veux quasiment aucune, je pourrais me défaire en un instant de quatre-vingt-cinq pour cent de ce qui m'appartient en toute indifférence, mais les rares choses auxquelles je tiens dans la vie, j'y tiens énormément.

Je ne sais pas jusqu'à quel point nous arriverons à nous connaître toi et moi, mais si par hasard nous en restions là, j'aimerais que tu saches que pour moi la vie est faite de choses magnifiques et de choses horribles qui alternent et, parfois, se superposent.

Les choses horribles arriveront que je le veuille ou non une nuit inopportune, et les choses belles, j'ai bien le droit de les chercher encore.

Je te dis ça aujourd'hui, parce que c'est l'automne, qu'il pleut et que j'ai su que ce mois-ci non plus, je n'étais pas enceinte.

Je t'embrasse,

Gina

L'un de mes premiers souvenirs d'enfance de ces rues où nous vivons maintenant, à part monsieur Maria, est la vive impression que j'ai ressentie en voyant une personne étrangère pour la première fois. Concrètement, elle était de France et s'appelait Hélène. Les voisins de mes grands-parents louaient

toujours leur maison au mois d'août à la même famille. Ils arrivaient de bon matin dans une Renault Espace vert bouteille, avec cette plaque d'immatriculation jaune qui me fascinait juste parce qu'elle était étrangère et que tout ce qui était étranger, sans que personne ne me l'ait appris, me semblait devoir être meilleur que ce que j'avais connu jusqu'alors. Je n'avais qu'à regarder par la fenêtre de ma chambre le 1er août de chaque été au réveil pour la voir garée. Et l'exotisme commençait, vous pouvez bien l'imaginer.

Ils avaient deux filles : l'une, Hélène, avait le même âge que moi, et la grande, Christine, était de cinq ans notre aînée. C'est donc à moi que revenait de jouer avec Hélène – ou peut-être à Hélène de jouer avec moi –, Christine était à cet âge où l'on fume en cachette et où l'on était pour elle, je ne sais pas, quelque chose comme des aliens. Et pendant un bon moment, j'ai pensé qu'en France il était normal que les petites filles fument à partir de treize ans.

Je me souviens, le premier jour où j'ai salué Hélène, du choc que j'ai ressenti en entendant une langue étrangère pour la première fois. Ce *bonjour*[5] aussi doux que le petit ventre d'un chaton, suivi d'un sourire chaleureux, gentil, si large qu'il rapetissait ses yeux, parce qu'il fallait bien que s'équilibre la surface de son visage, a été pour moi comme un lever de soleil, comme l'apparition de l'archange Gabriel lui-même annonçant une bonne journée.

Hélène arborait une cicatrice verticale d'une vingtaine de centimètres au milieu de la poitrine. Elle avait été opérée à cœur ouvert à l'hôpital del Mar de Barcelone l'année précédente, c'est la première chose qu'elle m'avait racontée. Et il est bien curieux que je l'aie comprise parce que, maintenant que

[5] En français dans le texte original.

j'y pense, à huit ans, je ne connaissais pas le français, pas plus qu'elle le catalan, mais on passait quand même l'été à parler.

L'un de ces étés, nous devions avoir dix ans, Hélène et moi faisions des cabrioles sur la plage toute proche où on nous laissait aller à pied, mais qui était merdique parce que c'était une plage de galets et de rochers, quand nous avons vu dans un coin reculé Christine rouler une méga pelle à un garçon allemand super beau qui logeait au camping. Je me souviens que ça m'a fait grande impression parce que deux personnes qui s'embrassent à pleine bouche, je n'en avais jamais vu. Juste dans quelques films, avec les parents à côté, ce qui est un truc très gênant, mais pas en vrai. J'ai senti que Christine, qui devait déjà avoir quinze ans, était en train de faire une chose tellement, tellement adulte qu'elle était forcément dangereuse. Il était flagrant qu'elle était en train de franchir une ligne rouge. Hélène aussi était scandalisée mais davantage par le fait qu'à Toulouse – j'ai dit qu'elles étaient de Toulouse ? – elle avait un petit copain et que maintenant elle était en train de le tromper. Ah, ça veut dire que le reste c'était normal, et moi, il ne me restait plus que cinq ans pour le faire. J'ai compris d'un seul coup qu'en peu d'années beaucoup de choses changent et qu'être la petite sœur est un avantage pour connaître la vie et ce qui nous attend. Saloperie ! à la maison, la grande, c'était moi !

Quand le mois d'août se terminait, mes parents venaient me chercher chez mes grands-parents, et comme ils étaient au courant de mon amitié avec Hélène, ils apportaient toujours un roulé à la crème et une bouteille de cava et nous mangions sur la terrasse de la maison des voisins, en guise d'au revoir jusqu'à l'été prochain, en souhaitant, formule bien pessimiste finalement, pouvoir tous nous retrouver de nouveau l'année suivante.

Cette situation était extrêmement gênante, rendez-vous compte. En effet, là-bas, les seules qui étions amies, ou quelque

chose du genre, c'était Hélène et moi, mais ni ses parents, ni les miens, ni Christine évidemment, n'avaient rien à voir les uns avec les autres, n'avaient échangé le moindre mot de tout l'été et ne savaient rien de leurs vies respectives.

Et puis, il y avait la langue. Mes parents, en théorie, parlaient français, parce qu'ils l'avaient appris au collège, quand on n'y enseignait pas encore l'anglais, mais le français. Apparemment, quand on parle bien une langue, plutôt plutôt bien, mais que ce n'est pas sa langue – je ne parle pas du bilinguisme total, plutôt d'un niveau C1 ou C2 en anglais pour une personne parlant catalan – on recule mentalement de quatre ans. C'est-à-dire que moi, aujourd'hui, en parlant anglais je n'aurais pas trente-deux ans, mais vingt-huit pour ce qui est de l'éloquence et de la maturité mentales. D'accord, mais mes parents, supposons, avaient un niveau de français qui les cantonnait à l'éloquence d'un adolescent, alors j'imagine que pour cette famille (qui, d'un autre côté, ne l'oublions pas, s'exprimait avec toute l'aisance que confère la langue maternelle), ce devait être comme parler avec des inconnus de l'âge de leur fille fumeuse, avec en plus un grand défaut de diction, essayant de débattre des grands problèmes du monde.

Ensuite, pendant l'hiver, Hélène et moi nous écrivions des lettres. Des lettres au crayon sur ces feuilles de papier pastel rayé et parfumé, avec les enveloppes assorties prévues pour des lettres d'amour enfantines. En réalité, c'est ma mère qui les écrivait, en français. Quelle humiliation, quand j'y pense, parce que moi, je n'aurais jamais écrit « chère Hélène, j'espère que vous êtes tous super bien. Nous aussi sommes en magnifique santé, grâce à Dieu, et sommes très heureux. Ici, il n'y a plus autant de chaleur et de soleil qu'en été. J'ai un an de plus et je vais à l'école des grands. Merci pour le gâteau que vous nous avez offert, il était bon. Je t'embrasse, tu me manques et je t'aime beaucoup. »

Cette famille devait attendre ma lettre avec impatience pour se libérer de tous les rires retenus du trimestre.

Un été, quand ils sont arrivés, les seins d'Hélène avaient poussé. Je n'ai pas su comment réagir après ce *bonjour* attendu et toujours très doux et ce sourire aussi chaleureux qu'était chaud le mois de leur visite. Elle me souriait et moi je regardais ses nichons, vivant comme une perte ce qui était pour elle un avantage. Hélène le savait, et moi aussi, que maintenant elle avait des seins gros et ronds et moi non. Quel été étrange. Hélène n'a plus voulu jouer avec moi aux cartes, ni faire des bombes dans la piscine, ni faire semblant de tenir un bar avec les boîtes de détergent de ma grand-mère. Elle a passé l'été à parler tout bas avec sa sœur et avec ma cousine, qui avait trois ans de plus que moi et était venue elle aussi à la maison cet été-là. Et il m'a semblé que c'était juste ; juste, si l'on parle évidemment en ces termes cruels que représente la justice de la nature, parce que moi, des seins, je n'en avais pas et je n'avais rien fait d'autre pour mériter ça que de ne pas en avoir. Peu importait alors que j'aie appris cet hiver-là à dire *cette année, tes lettres, c'est moi qui va les écrire, pas ma mère*[6].

Je crois que c'est à ce moment-là que j'ai commencé à vouloir être adulte, grandir le plus tôt possible. Les enfants, c'était mauvais. L'été suivant, moi aussi j'avais des seins, ils ont poussé à mes treize ans, et j'attendais avec impatience qu'arrive le mois d'août et qu'Hélène revienne pour pouvoir les lui montrer et lui dire, Bon alors, qu'est-ce qu'on fait maintenant ? On va faire un tour à bicyclette ? Mais cet été-là, pas de Renault Espace. Quand j'ai demandé aux propriétaires de la maison d'à côté pourquoi les Français de toujours n'étaient pas venus, ils m'ont répondu « à partir de maintenant on

[6] En français dans le texte original.

veut passer nos étés ici nous aussi, on n'a plus besoin de tant d'argent. C'est bien, hein ? » Merde.

J'ai passé cet été-là avec mes grands-parents et ma nouvelle paire de seins qui ne me servait à rien si Hélène n'était pas là, et je ne savais pas quoi faire, moi, de ces nichons tout neufs, si je ne pouvais pas jouer aux cartes ou au bar avec des boîtes de détergent et si je ne pouvais pas parler tout bas avec les autres fillettes ayant des seins, comme j'avais vu que ça se faisait.

La première période de ma thérapie avec Franziska a duré jusqu'à mes vingt et un ans. Nous faisions la séance assises par terre, chacune à un coin de la pièce, formant une diagonale invisible entre nous deux. Nous ne pouvions pas, dans cet espace, être plus éloignées. Il y avait un tapis vert pomme sur lequel nous nous asseyions et deux grands coussins pour chacune. Nous en mettions un sous nos fesses, et l'autre, moi, je le posais sur mes jambes croisées comme un Indien parce que j'avais toujours froid. Elle le plaçait dans son dos. Il y avait aussi des mouchoirs en papier que je n'ai jamais utilisés parce que durant toutes ces années de thérapie je n'ai pas pleuré une seule fois.

Ces deux premières années de psychothérapie avec Franziska m'ont permis de comprendre que tout vient des parents : la mère comme un modèle à suivre et le père comme un référent à rechercher, qu'on les aime ou pas, c'est toujours de leur faute à eux deux mais comme c'est aussi un peu un truc de loser de rejeter sur eux la faute alors qu'on est déjà adulte, ce qu'on doit faire c'est le comprendre et le dépasser pour pouvoir affronter sa relation avec la vie, avec le monde et avec ses partenaires à venir. Ça et qu'est-ce qui peut arriver de pire, qu'est-ce qui peut arriver de pire, cette phrase tout le temps en boucle comme un mantra jusqu'à l'outrance absurde et jusqu'au rire. Voilà tout ce que j'ai appris durant

ces deux premières années, ce qui, attention, n'est pas rien, et je l'apprendrais de nouveau bien volontiers aujourd'hui même.

Comme si on jouait au veo-veo[7], nos séances commençaient toujours par une sorte de litanie : comment-te-sens-tu-maintenant, bien, qu'est-ce-que-tu-entends-par-bien, et alors, je vomissais mon allégorie, incapable de trouver un terme moyen :

– Comme si un torrent d'eau glacée traversait ma poitrine et fêlait mes poumons. Comme si mon regard devenait liquide et ma voix de glace, c'est comme ça que je me sens.

– Tu veux dire que tu as peur ?

– Oui, exactement.

– De quoi ?

– Je veux quitter mon copain et je ne sais pas si ce sera la pire décision de ma vie ou la meilleure. – J'ai gardé mon premier copain de seize à vingt ans ; copain que j'avais et à la fois n'avais pas, comme un copain de Schrödinger, parce qu'on sortait ensemble et on ne sortait pas ensemble, un je-veux-je-ne-veux-pas permanent, et durant le je-ne-veux-pas, on en profitait pour goûter d'autres lèvres. – Selon ce que je décide maintenant, j'aurai des enfants, ou bien d'autres, ou je n'en aurai pas. Tu ne crois pas ? – La façon dont s'élargissait son sourire ironique à mesure que s'exprimait ma grandiloquence me faisait rager. – Il y aura, à l'avenir, certaines personnes qui parcourront le monde, ou bien d'autres. Et si je le quitte et que je le regrette, qu'est-ce qui se passe ? Mais si je ne le quitte pas, je n'arrêterai pas un seul jour de penser à le faire. Si au moins c'était lui qui me quittait !

– On doit remonter à l'origine. Parle-moi de ton père.

– Mes parents se sont séparés quand j'avais treize ans et mon père est parti vivre avec une autre femme. Du jour au

[7] Jeu semblable à Devine ce que je vois, qui commence toujours par la formule « *veo veo* ».

lendemain. Il a changé de famille, c'est comme ça que je me le rappelle. Je sais que ça ne s'est pas passé comme ça, mais je l'ai vécu comme ça. Maintenant je sais que les couples se séparent et que les gens tombent amoureux d'autres gens et que ce n'est contre personne. Et surtout pas contre les enfants. Mais à ce moment-là, je l'ai vécu avec toute l'exagération et l'outrance avec laquelle les adolescents vivent les choses, j'imagine. Je me souviens d'être arrivée un jour à la maison trouvant ma mère en colère, ce qui n'est pas son tempérament habituel, elle était légèrement hors d'elle-même. Elle est venue vers moi, m'a pris le bras, regardée dans les yeux et m'a dit : Fais ce que tu veux de ta vie, mais ne dépends jamais d'un homme.

– Qu'as-tu ressenti quand ils se sont séparés, Gina ?

– Honte, auto-compassion, responsabilité.

– Honte ? Dis-m'en plus.

– Eh bien tu vois, j'y pense maintenant et je trouve ça ridicule mais à ce moment-là, je me souviens que je disais à ma mère : Mais où tu veux qu'on aille ? Où est-ce qu'on va sortir dîner Lali, toi et moi toutes seules ? Tout le village était au parfum. Mes joues devenaient rouges et tout rien que d'y penser. Je lui disais, je lui disais : S'asseoir dans un restaurant les trois toutes seules, tout normal, comme si de rien n'était, même pas en rêve. Bien sûr oui. Pour que tout le monde nous montre du doigt. Et qu'on dise des choses comme regarde celles-là, comment elles doivent être, pour que le père les ait abandonnées. Et la tête que je faisais aussi le lundi en allant au collège. Mes copines avaient des problèmes bien différents des miens, enfin, pour autant qu'avoir des vêtements qui ne te vont pas parfaitement puisse être considéré comme un problème. Elles me disaient Ces temps-ci tu es très désagréable, Gina, nous on ne t'a rien fait, hein. Et je l'étais, oui. Et je mourais de honte chaque fois que je devais parler à un garçon du collège,

parce que je pensais, évidemment, si même lui ne m'aime pas, qui pourrait bien m'aimer ? Et bien sûr qu'il m'aimait, mon père ! Mais moi à ce moment-là je pensais que si cette femme à qui alors je ne trouvais aucune qualité avait mérité toute l'attention de mon père, qu'est-ce que je pouvais bien faire moi pour la récupérer ? Rien. Rien de plus qu'en assumer la responsabilité, je veux dire, celle du moment et de la situation, et m'éloigner un peu plus du monde que je connaissais jusque-là. C'était moi la grande, et ma mère, c'est comme si elle avait été engloutie dans un puits sans eau, comme si elle s'était égarée dans des galaxies inconnues, tournant autour d'autres soleils qui n'apportaient ni chaleur ni lumière. Tout ça me passait par la tête. Je ne sais pas si je me fais bien comprendre.

– Je comprends. Ça a été ta première grande défaite ?

– Sans aucun doute.

– Et maintenant, les hommes ?

– Je ne supporte pas qu'ils crient. J'évite à tout prix les discussions. Mais s'ils n'ont pas de caractère, ils ne m'intéressent absolument pas.

– Tu ne t'affirmes pas, alors, avec les hommes ?

– Je ne crois pas, non. Qu'est-ce que tu en penses ?

– Tu te touches ?

– Euh, oui ? Oui. – J'ai hésité, rougi. Mais j'ai essayé de répondre en faisant semblant de trouver ça normal pour avoir l'air plus mûre que je ne l'étais. Jamais personne ne m'avait demandé ça. Dans mon esprit, je croyais que ces questions, on ne les posait pas. Mais alors, je ne pouvais pas imaginer que la vie me préparait des questions bien plus gênantes encore.

– Sur ta culotte ou dessous ? – Ma gêne de postadolescente s'est alors remarquée et j'ai eu un rire nerveux.

– C'est important ?

– Tu ne sais pas à quel point.

Cette première période où je voyais Franziska a été marquée par l'attirance que j'ai eue pour un garçon, à mi-chemin entre l'amour et l'obsession, que je traînais depuis longtemps, depuis mes premières années d'adolescence, avant même mon premier petit copain, et qui prenait une grande place dans nos conversations. Lorsqu'un jour je lui ai montré une photo, j'ai vu Franziska émue pour la première fois. « Il a des traits de psychotique ! », elle a ensuite affiché un large et éclatant sourire. Moi je ne dirais pas ça, ai-je ajouté, mais bien sûr, l'experte, c'était elle.

Je ne tombe pas amoureuse de façon normale. Ça ne m'arrive pas souvent, mais quand ça m'arrive, je tombe très amoureuse. Pas amoureuse comme certains peuvent dire je suis amoureux d'un livre ou de cette pièce de théâtre ou de ce chanteur, non. Moi quand je suis amoureuse, je peux m'en rendre malade. Un jour, Franziska, qui avait senti que l'amour commençait à me miner, m'a dit : « Gina, et si ce que tu vois est la seule chose qu'il y ait ? Et si cette personne n'avait rien d'autre à offrir que ce que tu connais déjà ? Tu ne crois pas que tu t'accroches en espérant découvrir autre chose de lui ? Mais, et si ce que tu vois déjà maintenant est tout ce qu'il y a ? » a-t-elle insisté. Malgré l'inquiétude émanant de ses propos, je me suis arrêtée sur une théorie parallèle, je dirais beaucoup plus primaire et plus troublante même : et si moi, je n'avais rien de plus à offrir ? Cette question me poursuivrait depuis lors et me placerait toujours juste en dessous de mon interlocuteur, quand c'était quelqu'un qui suscitait mon intérêt. Cette question a mis des mots sur mon manque de confiance en moi pour les siècles des siècles.

Et Roger m'avait plu dès le premier jour où je l'avais vu dans les couloirs du lycée. Il avait aussitôt attiré mon attention : il était très sérieux, ne parlait avec aucun des garçons

qui marchaient avec lui, avait une beauté antique, classique. Il était pâle, presque blafard et ses yeux bleus comme le vide des océans n'exprimaient rien.

Il avait un épi sans en avoir conscience. Il était plus âgé que moi, de trois ans. Je n'avais donc plus que trois ans pour attirer son attention, avant qu'il ne parte à l'université, moment où je supposais devoir mourir de chagrin. Alors il me resterait encore trois ans à déambuler dans les couloirs du lycée sans pouvoir le croiser ni contempler sa beauté étrange que personne d'autre ne semblait apprécier, parce qu'il était de ceux, dans une foule, qui réussissent à passer inaperçus. Comme moi.

J'avais pour le séduire une tactique sûre bien que lente. Ma stratégie a consisté à écrire au crayon sur un pupitre d'une salle de classe, dont j'étais sûre que nous la partagions, l'inscription suivante : « Garrigós, trop beau », pour qu'il commence à se faire à l'idée que quelqu'un, qui avait également cours dans cette salle à l'écart, le trouvait beau, si tant est que, par le plus improbable des hasards, il s'asseye à cette même table ou si celui qui s'y asseyait trouvât opportun de lui en faire part, avec désinvolture sûrement, comme tout ce qui se fait à ce putain d'âge.

La seule chose que je savais de lui est qu'il aimait les jeux de rôle et jouait du saxo. Tout ça, c'est une fille de ma classe, dont le grand frère était l'un des rares amis qu'ait Roger, qui me l'avait expliqué. Ma stratégie ne s'arrêtait pas là, vous pensez bien. Durant une année entière, chaque fois qu'on se croisait, je me figeais, très sérieuse, le regardant fixement. Il percevait mon regard planté comme un rayon laser sur son visage et, comme s'il avait vu une apparition fantasmagorique, il me regardait effrayé une demi-seconde et baissait rapidement les yeux. Mais ça faisait partie du plan : maintenant, il savait que j'existais. Et ça, durant toute la première année.

La deuxième, j'ai voulu aller un peu plus loin et, à mon regard immobile au milieu du couloir j'ai ajouté un subtil mouvement de sourcils. La première fois, il a eu si peur qu'il a même fait un petit saut – j'imagine qu'il ne s'attendait pas à de l'action sur mon visage après un an –, mais la deuxième fois, il m'a retourné le mouvement de sourcils. Et à partir de là, on se saluait comme ça au lycée. C'était fantastique, maintenant on avait un code secret. En plus, il habitait juste devant l'arrêt d'autobus qui m'amenait à Amposta, où était le lycée. Et parfois, on se rencontrait lui sur un trottoir moi sur celui d'en face, mouvement de sourcils d'un côté à l'autre de la rue et zou, on marchait seuls et silencieux mais ensemble finalement, non ?

La troisième, je me suis finalement décidée à sauter le pas et à m'approcher pour lui parler. J'y avais réfléchi tout l'été. Je m'étais entraînée à la conversation, la première phrase que je lui dirais et l'intonation avec laquelle je la dirais était gravée dans mon cerveau : « Eh, on se connaît ? » (Je pensais lever un peu les sourcils en le disant, pour qu'il puisse rapidement faire l'association.) La vraie merde c'est que lui avait décidé de sauter le pas avant moi, et avec une autre. Il avait une petite amie. Pire encore : elle était plus âgée. Elle n'allait même plus au lycée. Elle devait avoir au moins vingt-deux ans. Pour moi qui en avais quatorze et avais passé deux ans à ramer, c'était vraiment humiliant. Lui avait dix-sept ans, sa copine le déposait à ses cours en voiture et moi, à quatorze ans, personne ne m'avait jamais embrassée.

Du coup, j'ai un peu changé de code non verbal pour qu'il réalise qu'il m'avait brisé le cœur en petits morceaux, en avait placé les restes dans un sac en plastique qu'il avait jeté dans les poubelles devant le lycée, ce garçon dont je ne connaissais pas la voix. Ce Roger Garrigós, qui aimait les filles plus âgées. Il

aurait pu dès le premier jour porter un tee-shirt qui le précise, lui qui aimait tant les tee-shirts aux messages super geeks : « *I like older girls, don't you dare*. » Un indice de ce genre m'aurait arrangée. Ma stratégie ensuite a été de réduire mon salut au minimum de sorte que quand j'avais les sourcils vers le haut, comme pour le saluer, je les abaissais très rapidement et je baissais la tête, pour signifier, Ah, tu croyais que j'allais te saluer avec notre code secret, hein ? Eh bien, non !

Je suis restée amoureuse de lui, et de tous ceux qui me le rappelaient un peu, le reste de cette année et, je ne vais pas vous mentir, ça m'a bien arrangée qu'il parte étudier à l'université l'année suivante, pour me le sortir un peu de la tête. Juste un peu. Comme une bouffée d'oxygène. Jusqu'à ce que, en un retournement inespéré de la situation, je décide à dix-sept ans de travailler pour pouvoir passer mon permis de conduire dès que j'en aurais dix-huit. J'étais encore en colère contre cette femme, je la voyais comme une adulte qui conduisait mon Roger en voiture à ses cours. J'ai alors décidé de consacrer tous mes week-ends à être serveuse dans un bar de la Ràpita fréquenté par des divorcés, au noir et la nuit. Avant, on pouvait faire ça dans les villages. Maintenant, non. Et devinez qui était le DJ là-bas. Mon cher Roger Garrigós ! Il avait coupé ses cheveux, n'avait plus son épi, et il était un poil moins timide, à en juger par le *eh hola* qu'il a lâché, content de me voir.

On n'a pas mis bien longtemps à s'embrasser dans tous les coins de ce village, la nuit déjà bien avancée, après le travail. La passion que j'avais ressentie durant toute mon adolescence s'est ranimée dès que j'ai goûté sa peau douce, suave comme je n'aurais jamais imaginé que puisse être une peau d'homme. Roger était délicat et embrassait merveilleusement avec sa bouche rouge, charnue et lente. On s'embrassait la nuit, cachés

sous les porches et lui me répétait constamment : Ne le dis à personne hein ? J'ai une copine.

Surtout, ne te masturbe pas en pensant à lui, tu m'as bien comprise Gina ? Je mourais de honte, moi, quand Franziska me sortait ça. Parce que ça crée un lien émotionnel et si tu l'aimes et pas lui, ça va te bousiller. Caresse-toi, me disait-elle avec son regard allemand originel, et caresse-toi sous ta culotte, c'est important, mais pas en pensant à lui. Tu l'as sûrement déjà fait, hein ? Moi, j'étais morte de honte.

Ces baisers clandestins et intermittents dans ce village ont duré pendant quatre ans encore. De temps en temps, il venait aussi dans mon appartement de la Cité, à l'université, où il me laissait l'étreindre la nuit et lui caresser les cheveux, qui étaient sa zone érogène. Il me faisait rire avec son humour qui me semblait super intelligent. Timide comme il l'était, il ne voulait pas montrer ses dents quand il riait et serrait les lèvres alors que je trouvais ses dents très jolies, comme toute sa personne.

Parfois, je le surprenais à me regarder à la dérobée, et je lui disais, Regarde-moi en face, on est en confiance, mais non. Et parfois, il nous arrivait de devoir quitter la queue d'un cinéma pour vérifier qu'il avait bien fermé à clé la porte de son appartement d'étudiant, et oui, elle était bien fermée. Et tous les dimanches soir il préparait les vêtements qu'il porterait pour chaque jour de la semaine et il pesait les grammes de pâtes et de riz et calculait à la perfection 25 % de légumes, 50 % d'hydrates de carbone et 25 % de protéines quand il allait faire ses courses au supermarché. On parlait surtout de musique, lui il en savait tout et moi j'ai beaucoup appris, et de choses bizarres qui nous faisaient rire tous les deux.

Ce que je ne pouvais pas savoir en racontant à Franziska notre première rencontre sous les draps, c'est qu'un jour banal, il finirait par me dire après avoir fait l'amour, Je suis

très amoureux de toi, je ne sais pas quoi faire, et que ce serait moi qui lui rendrait son cœur brisé en petits morceaux dans un sac en plastique.

TROIS

Décembre 2016

Chère Elizabeth,

Je continue à t'écrire cette lettre sans te l'envoyer encore. J'aimerais pouvoir la conclure avec la bonne nouvelle de ma grossesse. Je te le dis maintenant, après trois tentatives ratées. Peut-être même qu'au bout du compte, tu finiras par me connaître vraiment !

D'abord, je pensais vouloir que notre enfant naisse en janvier, comme moi. Il m'a toujours semblé que je m'entendais bien avec les personnes nées en janvier. Ça doit être un truc très personnel, de penser que juste le fait de naître, de respirer le froid, donne une personne réservée et réfléchie, des gens qui me plaisent, même si ce qui nous unit peut-être, nous qui sommes nés après Noël, ce n'est pas tant d'être accueillis par le froid ou encore les astres (certains le défendent), mais le fait que nous recevions toujours moins de cadeaux que les autres.

Alors tu penses qu'être enceinte pour Noël serait le plus beau cadeau de la justice divine, hein ? Eh bien non écoute, même pas. Tu sais pourquoi ? Parce que les divinités n'existent pas, les astres ne rendent ni créatif ni aimable et la justice est une chose que nous humains avons sans doute inventée, et encore, il est souvent bien difficile de la trouver quelque part.

Je t'embrasse,

Gina

Les Abricots du Donbas
Абрикоси Донбасу

© Luba Yakymtchouk, 2021

© 2023, *des femmes*-Antoinette Fouque pour la traduction française
33-35 rue Jacob, 75006 Paris
www.desfemmes.fr

ISBN : 978-2-7210-1203-6
EAN : 9782721012036

Luba Yakymtchouk
Люба Якимчук

Les Abricots du Donbas
Абрикоси Донбасу

Préface de l'autrice pour l'édition française

Poèmes traduits de l'ukrainien par
Iryna Dmytrychyn et **Agathe Bonin**

des femmes
Antoinette Fouque

МОВА ВІЙНИ

Коли в Україні почалася війна, 2014, з сусідкою моїх батьків в окупованому містечку на Луганщині, стався інсульт, після якого вона втратила мовлення. Можна було б сказати, що жінка стала німою. Але це не так, бо говорити вона все ще могла, але виключно добірною лайкою. Їй кажеш:

– Доброго дня, тьоть Надь.

А вона:

– Ох… ммм, блять. – І понеслося потоком брутальних слів.

Окрім лайки траплялися вигуки або вставні слова, проте щоразу, коли вона намагалася сказати щось зв'язне, у неї виходили лише здавлені розірвані звуки.

Така історія може бути метафорою війни, котра, мовляв, у людей відбирає навіть мову, залишаючи лише лайку, як єдине можливе висловлювання про травматичні події. Та ми справді під час воєнних дій більше почали матюкатися. Проте я не хочу переносити з реальності у мову шкідливі механізми дезінформації. Бо є медичні факти і насправді ця жінка мала афазію – розлад мовлення, що може проявлятися

LA LANGUE DE LA GUERRE

En 2014, lorsque la guerre a commencé en Ukraine, dans une bourgade occupée de la région de Louhansk, la voisine de mes parents a eu un AVC à la suite duquel elle a perdu la faculté de parler. On aurait pu dire qu'elle était devenue muette. Cependant, ce n'était pas le cas : elle pouvait parler, mais uniquement en proférant des gros mots. Tu lui disais :

– Bonjour, tante Nadia.

Et en guise de réponse, elle lançait :

– Oh… mmm, putain. – Et ça continuait dans un flot de grossièretés.

Outre les jurons, elle ponctuait ses tirades avec des incises, mais à chaque fois qu'elle tentait de produire quelque chose de cohérent, cela donnait des sons étouffés et disparates.

Une histoire pareille aurait pu constituer une métaphore de la guerre qui prend aux personnes jusqu'à la langue, ne laissant que des gros mots comme unique moyen d'exprimer leur expérience traumatique. En effet, nous avons davantage recours à des mots grossiers en temps de guerre. Cependant, je ne voudrais pas reproduire les mécanismes néfastes de désinformation en ce qui concerne la réalité de la langue. Car il y a des faits médicaux et, en fait, cette femme était atteinte

таким незвичним чином. Тож не війна спричиняє втрату мовлення, як інсульт зробив це з сусідкою. Але війна впливає на зміни в реальності, а відтак і в мові. І я уявити не могла, що реальність здатна настільки змінитися, як це сталося тоді, 2014-го, та ще більш інтенсивно в 2022. Що вона здатна змінити мову, а з нею і моє письмо.

Донбас і новий воєнний світ

Починається війна на моєму подвір'ї, у домі, де я виросла. Там живуть мама, тато, а на сусідній вулиці у власному будиночку живе бабуся. Але спершу невідомі з автоматами з'являються в Луганську, до якого від дому батьків із дев'яносто кілометрів. Я мчу туди, загалом не усвідомлюючи, куди саме, не розуміючи можливої небезпеки.

Луганськ я вважаю своїм містом – тут я вчилася в університеті, написала свою першу книжку. Тепер же вулицями мого міста ходять якісь люди у військовій формі без опізнавальних знаків та зі зброєю. Вони охороняють захоплені будівлі обласної ради та управління СБУ. Дивовижне відчуття – заходиш в супермаркет, а на касу з тобою іде людина з автоматом, і це взагалі невідомо хто. Або йдеш вулицею, а хтось поряд пробігає з кулеметом. Працівників правоохоронних органів не видно.

Я розмовляю там лише російською, а не українською, як зазвичай. Я би навіть сказала українською російською, яка значно відрізняється від російської – показую, що я місцева. Тепер мова стала міткою, і є ризик, що через українську мене відправлять на

d'aphasie, un dérèglement de la parole qui peut se manifester d'une manière aussi inhabituelle. Ce n'est donc pas la guerre qui a provoqué la perte de la parole comme l'a fait l'AVC avec la voisine. Mais la guerre provoque une modification de la réalité, et par conséquent, de la langue. Je n'imaginais pas que la réalité pouvait changer autant en 2014 et encore plus intensément en 2022. Qu'elle était capable de modifier la langue et, en conséquence, mon écriture.

Le Donbas et le nouveau monde de la guerre

La guerre commence dans ma cour, dans ma maison, là où j'ai grandi. Là où vivent maman et papa, et où, dans sa maisonnette de la rue voisine, vit ma grand-mère. D'abord les inconnus armés apparaissent à Louhansk, éloigné de 90 kilomètres de la maison de mes parents. Je me précipite là-bas, sans comprendre où je vais, sans me rendre compte du danger.

Je considère Louhansk comme ma ville. C'est ici que j'ai fait mes études universitaires, que j'ai écrit mon premier livre. Désormais, dans les rues de ma ville déambulent des hommes armés en uniforme sans signes distinctifs. Ils gardent les bâtiments occupés du conseil régional et des services de l'Intérieur. Un sentiment étrange : tu entres dans le supermarché, derrière toi un homme armé fait la queue, et tu ne sais même pas de qui il s'agit. Ou bien : tu marches dans la rue, et à côté court un homme avec une mitraillette. Aucune trace des forces de l'ordre.

Là-bas, je ne parle que le russe, et non l'ukrainien, comme d'habitude. Je dirais plutôt le russe ukrainien, si différent du russe : ainsi je montre que je suis du coin. Maintenant la langue est un marqueur et un danger de se retrouver dans une

підвал, де вже катують моїх старих знайомих. Зі мною мій трирічний син (у цьому віці він іще не знає жодної мови, крім української), якого я швиденько відводжу до своїх батьків у Первомайськ, де поки що мирно. Сама повертаюся та зупиняюся у сестри.

У Луганську зустрічі місцевих волонтерів та активістів підпільні, бо на них самих полюють. Їхні адреси стали відомі бойовикам, що захопили СБУ, тож їх викрадають просто з дому. Б'ють, катують, залякують, вимагають якісь дані. Більшість моїх давніх друзів уже не живе вдома.

Я приходжу на одну таку зустріч, адресу якої мені скинули повідомленням безпосередньо перед початком. Волонтери сходяться до палацу культури імені Леніна, звідти прямують на таємну хату розбитою ґрунтівкою. Це схоже на якесь погане кіно – бо в голові весь час виринає « не вірю ». Ми бредемо вулицею, бурмочемо щось про старі часи. Навколо приватний сектор – під ногами багнюка. Заходимо в будинок, сідаємо в одне імпровізоване коло, хто на ліжку, хто на підлозі. Розмовляємо про те, що можна зробити для міста: закупити тактичні аптечки, медикаменти для військових частин; позначати місто синьо-жовтою символікою, щоб підтримати людей; писати тексти для преси чи давати їм контакти для коментарів. Часом саме медіа допомагають тримати полонених не лише в полі зору, а й тримати їх живими.

Того вечора моя давня знайома пропонує показати захоплене бойовиками луганське управління СБУ, щоб мені було не так страшно. Дорогою думаю: чому вона така добра до мене, я ж у неї колись хлопця

cave avec sa langue ukrainienne, là où sont déjà torturés mes vieux amis. J'ai à mes côtés mon fils de trois ans (à cet âge, il ne connaît aucune autre langue excepté l'ukrainien) et je le conduis rapidement chez mes parents à Pervomaïsk, où pour l'heure tout est calme. Je reviens et je m'installe chez ma sœur.

À Louhansk, les réunions des volontaires et des activistes locaux se déroulent dans la clandestinité, car ceux-ci sont des cibles. Leurs adresses sont connues des hommes armés qui ont pris le SBU[1] : on les enlève. On les frappe, on les torture, on les intimide en exigeant des renseignements. La plupart de mes amis ne vivent plus chez eux.

Je me rends à l'une des rencontres dont j'ai reçu l'adresse par SMS juste avant. Les bénévoles se réunissent devant le Palais de la culture Lénine, puis par un chemin de terre battue, l'on se dirige vers une cachette secrète. Cela ressemble à un mauvais film, car on ne se dit qu'une chose : « Je n'arrive pas à y croire. » Nous marchons dans la rue, marmonnons des mots au sujet du temps révolu. Tout autour s'étend un secteur pavillonnaire et sous les pieds il n'y a que la boue. Nous entrons dans une maison, nous nous installons dans un cercle improvisé, qui sur un lit, qui à même le sol. Nous discutons de ce que nous pouvons faire pour la ville : acheter les kits de secours, des médicaments pour les militaires, afficher les couleurs bleue et jaune pour soutenir la population, écrire des textes pour la presse ou donner des contacts pour des interviews. Parfois les médias offrent une visibilité aux prisonniers et ainsi les maintiennent en vie.

Ce soir, ma vieille copine propose de me montrer le bâtiment du SBU de Louhansk pris par les hommes armés, pour que j'aie moins peur. Je me demande sur le chemin pourquoi

[1] Service de sécurité d'Ukraine. [NdT]

увела? Може, хоче здати мене на підвал? Я вже бачу ці барикади з автомобільних шин. Підійдемо, і вона раптом скаже цим чоловікам з автоматами: « Ось вам, хлопчики, українську поетку привела. Приїхала сюди шпигувати, сука драна ». Ні, вона розумна і знає, у кому насправді там була проблема.

– Обережно!

Це я ледь не наскочила на перехожих. Треба дивитися під ноги, а не згадувати любовні драми студенських часів. Тут у нас намічається значніша драма. На підвалі в цій дебільній будівлі в нас спільні друзі. Їх катують. Ми проходимо повз, бачимо автомати, і нічого не можемо вдіяти. Це викликає злість.

Наступного ранку я сиджу за одним столиком з Сашею, давнім знайомим, одним із тих, кого називають сепаратистами. Він хоче, щоб Донбас від'єднався від України, й підтримує російську опупацію наших східних регіонів. А що я хотіла від шанувальника Едуарда Лимонова, одного з праворадикальних російських політиків і письменників? Хотіла, щоб це була розважальна лектура для нього, а не ідеологічна? Я помітно нервую. Ми сидимо в кафе за триста метрів від захопленого СБУ. Він каже, що чергував цієї ночі в тій будівлі. Я йому не вірю. Тусував поблизу? Саша посміхається. Він навіть не заперечує, що захопили будівлю російські військові, каже, йому з цим нормально. Називає їх « спеціальні люди з Росії ».

Розповідає мені про приниження. Заявляє, що всі негативні герої в українських книжках говорять російською, а хороші – українською. Який бред,

elle est si gentille avec moi, je lui ai tout de même piqué un chéri un jour ? Peut-être qu'elle veut me faire arrêter ? Je vois déjà les barricades constituées de pneus. On s'approche et peut-être qu'elle dira : « Voilà, les gars, je vous emmène une poétesse ukrainienne. Elle est venue ici pour espionner. » Non, elle est intelligente et elle sait qui pose problème ici.

– Attention !

J'ai failli renverser des passants. Il faut regarder où on met ses pieds au lieu de se souvenir des drames amoureux de l'université. Nous vivons les prémisses d'un drame bien plus important. Dans la cave de ce bâtiment hideux nous avons des amis communs. Ils sont torturés. Nous passons devant, nous voyons des armes automatiques et nous ne pouvons rien faire. C'est rageant.

La fois suivante, je suis assise à la même table que Sacha, un ancien ami, un de ceux qu'on appelle séparatistes. Il veut que le Donbas se sépare de l'Ukraine… Il soutient l'occupation russe de nos régions orientales. Et qu'est-ce qu'on peut attendre d'autre de la part des adeptes d'Edouard Limonov, un politicien d'extrême droite et écrivain russe ? Penser que pour lui c'est une littérature et non une idéologie ? Je suis stressée. Nous sommes dans un café à 300 mètres du SBU occupé. Il dit qu'il a monté la garde cette nuit dans le bâtiment. Je ne le crois pas. Il a juste traîné à côté. Sacha sourit. Il ne conteste même pas que le bâtiment ait été pris par les militaires russes, il dit que ça ne le dérange pas. Il les appelle les « hommes spéciaux venus de Russie ».

Il me parle d'humiliation. Déclare que tous les héros négatifs dans les livres ukrainiens parlent russe, alors que les bons parlent ukrainien. C'est du délire, Sacha, tu viens de l'inventer ? Allez savoir pourquoi il considère que tous les

Сашо, це ти щойно вигадав? Він чомусь вважає, що всі російськомовні герої з цих книжок – з Донбасу. Намагаюся це коментувати, але марно. Його жести граціозні, заворожують. Я знаю, що Сашу бачили з битою під час сутички на мітингу, на якій моєму приятелю вибили кілька передніх зубів. « Це ти так хочеш представляти російськомовних людей? – не питаю я. Натомість нервово усміхаюся. Як він у цих руках тримає биту?

Приходить його тато, здоровань із синюшним обличчям. Чувак, ти завжди запрошуєш тата на свої зустрічі? Так, я його знаю, бо одна луганська літературна тусівка як-не-як, але це твій тато, а я маму не запросила. Саша почувається розслаблено й критикує попмузику, що звучить біля захоплених адмінбудівель. Це якась низькосортна російська попса. Біля них подеколи читають якісь графоманські вірші. Я хочу заплатити за нашу каву, бо це я запрошувала, але він проти, він платить сам.

Метро з Парижа до села Кибинці

Я побула трохи в батьків, поміняла квитки і ми з сином вирушили в Київ раніше, ніж планували. Мої батьки і сестра там залишилися. Вони потроху звикали до ситуації, яка щодня погіршувалася. Прибувала російська зброя, починалися бої.

Ось і моєю вулицею проїздить перший БТР, який батьки бачать зі свого двору. Їхні документи перевіряють на блокпостах, тицяючи їм зброєю в обличчя. Ось моїй сестрі на іншому блокпосту в передмісті Луганська перевіряють руки і спину. Вона за описом схожа на

personnages russophones de ces livres viennent du Donbas. J'essaye de commenter, en vain. Ses gestes sont gracieux, envoûtants. Je sais que Sacha a été vu avec une batte pendant les affrontements au rassemblement, où un de mes amis a eu les dents cassées. « C'est comme ça que tu veux représenter les russophones ? » Je ne demande pas. Je souris nerveusement. « Comment peut-il tenir une batte dans ses mains ? »

Arrive son père, un géant au visage violacé. Mec, tu invites toujours ton daron à tes rendez-vous ? Soit, je le connais. C'est le même microcosme littéraire, mais c'est tout de même ton père, et moi, je n'ai pas invité ma mère. Sacha est détendu et critique la musique pop qui parvient des bâtiments administratifs occupés. C'est de la pop russe de bas étage. À côté, on lit parfois de la poésie de bas étage. Je veux payer pour notre café, car c'est moi qui l'ai invité. Il refuse et paye lui-même.

Le métro de Paris au village de Kybyntsi

Je suis restée un peu chez mes parents, puis j'ai échangé mes billets et, avec mon fils, nous sommes finalement partis plus tôt pour Kyiv. Mes parents et ma sœur sont restés. Ils se sont un peu habitués à la situation qui ne cessait d'empirer de jour en jour. Les armes russes arrivaient, les combats avaient commencé.

Voici qu'un premier blindé passe dans ma rue, mon père le voit de la cour de sa maison. Leurs papiers sont contrôlés aux checkpoints, les armes pointées sur leurs visages. Voilà qu'on inspecte, à un autre *block post* aux abords de Louhansk, les bras et le dos de ma sœur. Elle ressemble à une snipeuse recherchée par les occupants. Ils cherchent les traces d'un fusil, des ampoules ou des segments de peau effacés. Ils ne

снайперку, котру розшукують окупанти. Шукають сліди від гвинтівки – приміром, мозолі чи розтерті ділянки шкіри. Не знаходять, відпускають. Смерть дуже наблизилася до моєї сім'ї разом з російськими бойовиками і зброєю.

По тата приїжджають додому. Він, шахтар із двадцятидволітнім стажем, після виходу на пенсію пішов працювати теслею на вуглепереробній фабриці. Від тата хочуть, щоб він встановив кабінки для голосування на виборчій дільниці, адже готуються фальсифікувати референдум щодо від'єднання частини Луганської області від України. Моєму батькові на це начхати, він не збирається туди іти. Приходять не самі, а з його начальником із фабрики. Тато каже: ні.

Прошу їх виїхати, дзвоню щодня і прошу зібрати речі, але вони віднікуються, вірять, що скоро війна закінчиться, що їх звільнять: от-от, і ми будемо в безпеці. Але це « от-от » тягнеться, як надто довго жувана жуйка та вони сидять в окупації біля лінії фронту. Мама каже, тато погодився їхати, але бабуся проти. Потім погоджується бабуся, але тато вирішив залишитися.

Настає час, коли вийти з дому стає неможливо через постійні обстріли. Тато, мама та сестра проводять часом цілі ночі в погребі. Бабуся ховається в коморі – це єдина кімната без вікон, де дві несучі стіни, а значить це безпечне місце. Якоїсь миті тато припиняє ховатися – сидить у дворі, курить і слухає, як над ним летять снаряди. Я кажу: тобі чи жити набридло? А він відповідає, що я нічого не розумію. Так, я справді нічого не розуміла. Я зрозуміла це лише після 24 лютого 2022, коли я сама перестала ховатися від обстрілів та змінила

trouvent rien, ils la relâchent. La mort s'approche trop près de ma famille, avec les combattants russes et leurs armes.

On vient chercher mon père à la maison. Il est mineur, avec vingt-deux ans de travail dans la mine. À la retraite, il s'est engagé comme charpentier dans une manufacture à l'usine de transformation de charbon. On veut qu'il installe des cabines dans les bureaux de vote, car ils se préparent à falsifier le référendum sur la séparation d'une partie de la région de Louhansk de l'Ukraine. Mon père s'en fiche, il n'a pas l'intention de s'y rendre. Ils ne viennent pas seuls, mais avec son chef d'atelier. Mon père dit non.

Je supplie ma famille de partir, je téléphone tous les jours et leur demande de rassembler leurs affaires, mais ils refusent, espèrent que la guerre va s'arrêter bientôt, qu'ils sont sur le point d'être libérés : encore un peu et on sera en sécurité. Mais ce « encore un peu » se prolonge comme un chewing-gum trop mâché et ils restent sous l'occupation près de la ligne de front. Maman dit que papa a accepté de partir, mais que grand-mère est contre. Puis, elle accepte, mais c'est papa qui veut rester.

Vient le moment où il devient impossible de quitter la maison en raison des tirs constants. Papa, maman, ma sœur passent parfois des nuits entières dans une cave. Grand-mère se cache dans le garde-manger, l'unique pièce qui n'a pas de fenêtre et qui a deux murs porteurs, donc un endroit sûr. À un moment donné, papa cesse de se cacher, il reste dans la cour, à fumer et à écouter comment les obus volent au-dessus de sa tête. Je dis : tu en as marre de la vie ? Il répond que je ne comprends rien. En effet, je ne comprenais rien. J'ai compris seulement après le 24 février 2022, lorsque j'ai cessé de me cacher moi-même et que j'ai transformé mon « lieu sûr », le

« безпечне місце », коридор, на власну спальню, щоб повернути видимість контролю над власним життям.

Так батьки та бабуся пережили під Луганськом найстрашніші бої й 14 лютого 2015 року після довгих вагань прибули до мене в Київ усі втрьох. (Сестра втекла трохи раніше – у вересні 2014-го). За кілька місяців після виїзду снаряд зруйнував будинок бабусі, а в будинку батьків поселився бойовик.

У Києві мої родичі почувалися дуже нестабільно, бездомно. Постійно слухали новини про війну на сході України. Двічі збирали речі, аби їхати додому, в окупацію. Різними правдами й неправдами їх вдалося втримати. У тому числі й їхнім щорічним ритуалом – садіння картоплі. Вони посадили собі картоплю на дачі моєї знайомої в Київській області, це означало, що вони залишаться тут до збору врожаю. За цей час треба було знайти їм новий дім.

Грошей було небагато, тому це міг бути хіба недорогий будиночок у селі. Але всі села, де батьки оглядали будинки, здавались чужими й незатишними, їм нічого не подобалося. Я запропонувала спробувати Кибинці. Вони чули від мене багато років поспіль про це село у зв'язку з одним із моїх улюблених поетів, Михайлем Семенком, футуристом, чию біографію я досліджувала. Розповідати якусь локальну історію своїй родині протягом кількох років, доповнюючи деталями – це як мати родину в тому далекому селі, мати щось спільне з ним. Історії, література в цьому сенсі є нашим домом також.

« Коли Уолт Уїтмен вмер // (1892) // народився // я », – писав цей поет. Туди, де він народився, ми

couloir, en ma chambre, pour faire semblant de reprendre le contrôle de ma vie.

C'est ainsi que mes parents et ma grand-mère ont vécu les combats les plus terribles près de Louhansk et que le 14 février 2015, après moult hésitations, tous les trois sont venus chez moi à Kyiv. (Ma sœur s'est enfuie un peu plus tôt, en septembre 2014.) Quelques mois après leur départ, un obus a détruit la maison de grand-mère, alors qu'un combattant avait investi la maison de mes parents.

À Kyiv ma famille n'était pas à l'aise, se sentait étrangère. Ils écoutaient constamment les nouvelles sur la guerre dans l'Est de l'Ukraine. Par deux fois ils ont rassemblé leurs affaires pour rentrer, à la maison, sous l'occupation. On a réussi à les retenir. On a fait recours à leur rituel annuel : les pommes de terre à planter. Ils ont planté les pommes de terre à la datcha d'une amie, dans la région de Kyiv, ce qui voulait dire qu'ils devaient rester jusqu'à la récolte. Entre-temps, il fallait leur trouver une maison.

On n'avait pas beaucoup d'argent, ça devait donc être une petite maison à la campagne. Mais tous les villages que mes parents ont visités semblaient étrangers et hostiles, rien ne leur plaisait. J'ai proposé d'essayer Kybyntsi. Pendant des années, ils m'ont entendue parler de ce village en lien avec Mikhaïlo Semenko[2], futuriste, un de mes poètes préférés dont j'étudiais la biographie. Raconter une histoire locale à sa famille pendant des années, l'enrichir de détails, c'est comme avoir une famille dans ce village lointain, avoir quelque chose en commun avec lui. Les histoires et la littérature sont en ce sens aussi notre maison.

[2] Mikhaïlo Semenko (1892-1937), poète futuriste ukrainien, victime de la terreur stalinienne, représentant de la « Renaissance fusillée ». [NdT]

й поїхали – на Полтавщину. Це було диво – їм там сподобалося і ми купили будиночок 1917 року побудови, який вочевидь бачив самого Семенка.

Окрім мертвого поета, для соціалізації потрібні живі люди, друзі. Щоб набути контакти, я придумала культурний проєкт « Метро до Кибинець », назва якого походить із вірша Михайля Семенка « Підземка » про те, що від Парижа до Кибинців буде ходити метро. Звісно, бо ж Кибинці були для нього центром світу, і тепер будуть для мене також.

До проєкту залучила батьків і друзів. Протягом року щомісяця ми привозили в Кибинці відомих людей – письменників, режисерів і телеведучих. Спочатку робили це на власні гроші з моєю подругою, а потім виграли грант на фестиваль. Я просто розповідала всім, кого бачила, про Кибинці, про Семенка та батьків, і ці прекрасні люди, письменники, журналісти, режисери, самі хотіли потрапити в Кибинці. Тато й мама долучились до організаційної роботи й займалися менеджментом заходів на місці. Ми зробили серію зустрічей, а потім і фестиваль. У програмі фестивалю була вистава, де грали професійні актори з Києва та аматорські – з села. Ми провели поетичні читання, зробили художній майстер-клас для дітей, екскурсію місцями Семенка. Та зрештою побудували альтанку в футуристичному стилі.

Так мої мама і тато, які ніколи не займалися культурними заходами, а все життя працювали на виробництві, допомогли влаштувати подію, про яку писала національна преса й розповідало місцеве

« Lorsque Walt Whitman est mort/(1892)/je/suis né », écrivait ce poète. Nous sommes donc allés là où il est né, dans la région de Poltava.

Ce fut un miracle : ils ont aimé et nous avons acheté une maisonnette érigée en 1917, qui a connu Semenko, à l'évidence.

Outre le poète mort, pour sociabiliser, il fallait des gens vivants, des amis. Pour créer des contacts, j'ai eu l'idée du projet culturel « Métro à Kybyntsi » dont le nom vient d'un poème de Mykhail Semenko, « Souterrain », qui affirmait qu'il y aurait un jour un métro entre Paris et Kybyntsi. Bien évidemment, Kybyntsi était pour lui le centre du monde. Il le sera pour moi aussi désormais.

J'ai impliqué mes parents et les amis dans ce projet. Pendant un an, tous les mois, nous amenions à Kybyntsi des gens célèbres : écrivains, metteurs en scène, présentateurs télé. Nous l'avons d'abord fait avec une amie sur nos propres fonds, puis on a obtenu un financement pour un festival. À tous ceux que je rencontrais, je parlais de Kybyntsi, de Semenko, de mes parents, et ces personnes merveilleuses – écrivains, journalistes, réalisateurs – voulaient alors se rendre elles-mêmes à Kybyntsi. Papa et maman se sont joints à l'organisation et géraient eux-mêmes les événements sur place. Nous avons fait une série de rencontres, puis on a organisé le festival. Son programme prévoyait un spectacle où jouaient des acteurs professionnels venus de Kyiv et des amateurs du village. On a organisé des lectures poétiques, une masterclass pour les enfants, une excursion sur les lieux en liens avec Semenko. Enfin, on a construit une pergola dans un style futuriste.

Et c'est ainsi que ma maman et mon papa qui ne se sont jamais occupés de la culture, mais ont travaillé toute leur vie

телебачення. Того дня мої батьки відчули себе господарями на новому місці, відчули себе потрібними.

Спершу з'явилася нова домівка в Кибинцях. Потім з'явилася перша могила – бабуся померла. У своєму новому домі батьки зробили ремонт, дуже-дуже схожий на старий. Купили шпалери, на відтінок світліші від тих, що були на Луганщині. Тато вбудував у сільську хату такий самий душ, повісив дуже схожі кухонні шафки й поклеїв на кухні шпалери з листочками. Ниткові штори – на вході до вітальні повісила мама. Вона ж зробила клумбу з безліччю троянд, хризантем та інших квітів – у дворі. Батьки пересотворили свій новий дім за образом і подобою того, що вже відсирів і дав тріщини та де й надалі живе той самий бойовик.

Коктейлі по-київськи

24 лютого в небезпеці опинився мій власний дім – у Києві. Запаси їжі, турнікети на кожного члена сім'ї, бензиновий електрогенератор і навіть твердопаливний котел у нашому будинку на окраїні Києва комусь виглядали параноєю. Мало хто вірив, що російські війська поткнуться до столиці чи загалом у Центральну Україну.

Ми готувалися до війни, але приготуватися до неї неможливо. Основне, що з тобою відбувається, коли ти опиняєшся в місті, що в облозі, це втрата контролю над власним життям. Ти належиш не собі, а тим крилатим чи балістичним ракетам, що десятками щодня летять у твоє місто, і військам, що його атакують з Бучі, Ірпеня, Гостомеля. Намагаєшся цей контроль повернути, шукаючи шляхи, як допомогти твоєму місту

dans la production industrielle, ont aidé à organiser un événement dont toute la presse nationale a parlé, sans oublier la télévision locale. Ce jour-là mes parents se sont sentis maîtres de leur nouveau lieu, ils se sont sentis utiles.

D'abord, il y a eu notre maison à Kybyntsi. Puis notre première tombe : grand-mère est morte. Dans leur nouvelle maison, mes parents ont effectué des travaux, la rendant très semblable à l'ancienne.

On a acheté du papier peint d'un ton plus clair que celui de la région de Louhansk. Papa a construit la même douche, a accroché des meubles de cuisine presque identiques et a collé le papier peint orné de feuilles. Les « rideaux fils » à l'entrée du salon, c'était l'œuvre de maman. C'est elle aussi qui a créé un parterre de fleurs avec plein de roses, de chrysanthèmes et d'autres variétés. Mes parents ont transformé la maison à l'image de celle devenue humide et craquelée où vit toujours le même combattant.

Les cocktails Kyiv

Le 24 février, à Kyiv, ma propre maison s'est retrouvée en danger. Avoir les réserves de nourriture, les garrots tourniquets pour stopper l'hémorragie, le générateur électrique à essence et même une chaudière à combustible solide dans notre maison à la lisière de Kyiv pouvait passer pour de la paranoïa. Peu de gens croyaient que les forces russes attaqueraient la capitale ou l'Ukraine centrale.

Nous nous préparions à la guerre, mais il était impossible d'y être prêt. La première chose que l'on perd lorsque la ville est assiégée, c'est le contrôle de sa propre vie. Tu ne t'appartiens plus, tu deviens la propriété des missiles balistiques et des roquettes qui visent par dizaines, tous les jours, ta

– організовуєш доставку хліба в лікарні та військовим, допомагаєш шукати зникле немовля, віддаєш чималі запаси бензину на коктейлі Молотова. Війна – це суцільна втрата контролю, втрата колишніх місць, яким належали речі і люди. Їх тут почали називати коктейлями по-київськи, відколи ними закидали кілька російських танків, що зайшли в мій район.

Воєнна реальність змінюється дуже швидко, і за нею змінюєтся мова. Я втрачала контроль над письмом, бо слова під час війни змінюють значення, інколи кілька разів за кілька місяців, і якщо ти пишеш про щось у перший місяць бойових дій, вже за кілька місяців воно може втратити свій сенс.

Наприклад, стлово « електрика ». З дня повномасштабного вторгнення це слово змінило своє значення двічі. Раніше електрику ми сприймали як повітря, котрим ми дихаємо, чи вода, що була в крані завжди. Ми сприймали її за належне. Електрика освітлювала темне, допомагала бачити вночі, у цьому сенсі робила ніч не лише світлою, а й кольоровою.

З 24 лютого 2022 українська влада почала просити українців робити світломаскування домівок, щоб наші міста були затемнені та це перешкоджало росіянам атакувати їх вночі. Так « електрика » стала чимось небезпечним, що може викрити нас, допомогти російським військовим навести на нас артелерію і руйнувати цивільні міста.

У жовтні 2022 росіяни розпочали ракетні атаки та атаки дронами, що спрямовані на знищення української цивільної критичної інфраструктури, зокрема, енергосистеми. Почалися регулярні віялові

ville. Mais aussi des armées qui l'attaquent depuis Boutcha, Hostomel, Irpin. Tu tentes de restaurer ce contrôle, en cherchant des moyens d'aider ta ville : tu organises la livraison de pain aux hôpitaux et aux militaires, tu aides à chercher un bébé disparu, tu donnes des réserves d'essence pour les cocktails Molotov. La guerre est une perte totale de contrôle, la perte des lieux familiers, avec leurs hommes et leurs choses. Les cocktails s'appellent Kyiv, depuis qu'ils ont visé les chars russes qui sont entrés dans mon quartier.

La réalité militaire change très vite, et elle entraîne le changement de la langue. Je perdais le contrôle de l'écriture, car les mots changent de sens, parfois plusieurs fois par mois et si tu écris quelque chose le premier mois des combats, cela peut perdre son sens en quelques autres mois.

Par exemple, le mot « électricité ». Dès le jour de l'invasion à grande échelle, ce mot a changé de sens deux fois. Autrefois, l'électricité était comme l'air que nous respirions, ou l'eau qui coule toujours au robinet. Nous la percevions comme un dû. L'électricité éclaire l'obscurité, aide à voir de nuit, et en ce sens, non seulement rend la nuit claire, mais aussi colorée.

À partir du 24 février 2022, le pouvoir ukrainien a commencé à demander à la population de protéger les fenêtres en les obstruant, pour obscurcir nos maisons et empêcher les Russes d'attaquer la nuit. De cette manière, l'électricité est devenue quelque chose de dangereux, susceptible de nous dévoiler, d'aider les militaires russes à faire fonctionner leur artillerie et à détruire des villes paisibles.

En octobre 2022, les Russes ont commencé à lancer des attaques de missiles et de drones visant des infrastructures civiles et critiques, en particulier les systèmes énergétiques. On a commencé à pratiquer des coupures d'électricité, mais

відключення електроенергії, а також аварійні блекаути. Тривалість відключень – це години, а часом десятки годин на добу. « Сьогодні у нас багато світла » – сказала моя мама після тижня, коли на добу давали лише годину електрики. Це звучало, як « у нас багато золота » чи « нам дали так багато грошей ». Так слово « електрика » почало означати щось дуже цінне, дефіцитне і бажане. Вона почала означати тепло взимку і воду в водогонах, наявність інтернету і телефонного зв'язку, що теж залежать від наявності електрики.

Тому писати про електрику в різні місяці – це працювати з різними значеннями цього слова. Це не єдине слово, значення якого вислизає – ми маємо їх десятки.

Також є нові слова, якими ми називаємо російські ракети (« блєдіна » – можна перекласти як « велика повія »), російські дрони іранського походження (« мопеди » – вони мають подібний звук двигуна) або навіть детонацію зброї на російських складах в окупації чи навіть в Росії та вибухи на військових аеродромах ворога (« бавовна » – котон). Деякі слова прийшли з військової професійної лексики (« двохсоті » – загиблі, « трьохсоті » – поранені), а деякі зазнали інфляції та вже не є такими ж інтенсивно гострими, як були раніше (приміром, слово « війна »).

Серед усих цих змін у реальності та мові, яка віддзеркалює воєнний час, ми намагаємося знайти якусь стабільність. Намагаємося тримати контроль над власним життям через побут, через волонтерство, через мову й письмо. Насправді добре це вдається лише тоді, коли Збройні Сили України боронять наші міста

aussi des black-out d'urgence. La durée des coupures, ce sont des heures et parfois, des dizaines d'heures. « Aujourd'hui, nous avons beaucoup de lumière », a dit maman après une semaine où l'électricité n'était accessible qu'une heure par jour. Cela sonnait comme si elle nous disait, nous avons « beaucoup d'or » ou on nous a donné « beaucoup d'argent ». Alors, le mot « électricité » a commencé à signifier quelque chose de très précieux, rare et recherché. Elle a commencé à signifier la chaleur en hiver, la présence d'Internet et de la connexion téléphonique, dépendante également du courant.

Dès lors, écrire au sujet de l'électricité à différents moments, c'est travailler avec différents sens de ce mot. Et ce n'est pas l'unique mot dont le sens a glissé : nous en avons des dizaines.

Il y a aussi de nouveaux mots pour désigner les missiles russes (*bledina*, qui peut être traduit par « grosse pute »), les drones russes d'origine iranienne (*mopede* car leur bruit ressemble à celui d'un moteur), ou bien la détonation de l'armement dans les entrepôts russes en Ukraine occupée ou même en Russie ainsi que les explosions sur les aérodromes de l'ennemi (*bavovna* – coton). Certains mots sont venus du lexique professionnel militaire (« deux cents » pour un tué, « trois cents » pour un blessé), alors que certains autres ont connu une inflation et ne sont plus aussi intensément terribles qu'auparavant (par exemple, le mot « guerre »).

Parmi tous ces changements dans la vie et dans la langue que le temps de la guerre reflète, nous tentons de trouver une stabilité. Nous nous efforçons de garder le contrôle de nos vies par le biais de gestes quotidiens, d'actions de bénévolat, ainsi qu'à travers la langue et l'écriture. En vérité, on n'y arrive que lorsque les forces armées d'Ukraine défendent nos villes et repoussent l'ennemi vers la frontière, nous

та відтісняють ворога на українські кордони, рятують нас від окупації завдяки збройній допомозі держав-союзників. Бо тепер ми знаємо, що найгірше, що може статися під час цієї війни – це не ракетні обстріли, не атаки дронів-камікадзе чи відсутність електрики, а окупація. Бо в окупації ми втрачаємо контроль над своїм тілом, яке катують, ґвалтують, вбивають, та над своєю мовою і культурою, що знищують найпершими. Це значить, що ми втрачаємо все, що в нас є, що є справжнім нашими домом, і що може нас врятувати, коли ми втрачаємо дім матеріальний, як це було з моїми батьками.

Тож моя книжка про світ, у якому можливе метро з Парижа до українських Кибинців, з Києва до Намюра, що біля Брюсселя, і де народився Анрі Мішо, один з фігурантів цієї книжки. Це книжка про справжній дім кожної людини, який нікому за жодних обставин не можна дозволити відібрати. А також про те, що під час війни можна не лише горювати й злитися, а також любити й сміятися, тобто залишатися по-справжньому живим.

Київ, січень 2023
Люба Якимчук

sauvant de l'occupation grâce à l'aide militaire des alliés. Car, aujourd'hui, nous savons que le pire qui puisse nous arriver en temps de guerre, ce ne sont pas les tirs des missiles, pas les attaques des drones kamikazes ou l'absence d'électricité, mais l'occupation. Sous l'occupation nous perdons tout contrôle sur notre corps qu'on torture, viole, tue, et sur notre langue et notre culture, qu'on détruit en premier. Ce qui signifie que nous perdons tout ce que nous possédons, ce qui est notre véritable demeure et ce qui peut nous sauver lorsque nous perdons notre maison dans son acception matérielle, comme ça a été le cas de mes parents.

Mon livre porte donc sur le monde dans lequel est possible un métro reliant Paris au village ukrainien de Kybyntsi, Kyiv à Namur près de Bruxelles, où est né Henri Michaux, un des figurants de ce livre. Je le dédie à la véritable maison de chacun d'entre nous, que personne, sous aucun prétexte, n'a le droit de prendre. Il témoigne aussi du fait qu'en temps de guerre on peut non seulement être triste et en colère, mais aussi aimer et rire, autrement dit : rester véritablement vivant.

Kyiv, janvier 2023
Luba Yakymtchouk

АБРИКОСИ ДОНБАСУ

поема

Там, де не ростуть абрикоси, починається Росія.

LES ABRICOTS DU DONBAS

Un poème

Là où cessent de pousser les abricotiers
commence la Russie.

ВУГІЛЛЯ ОБЛИЧЧЯ

із очима морськими синіми
та з волоссям жовтим лляним
трохи вилинялим
це не прапор
це стоїть у шахті
по коліна у воді
мій тато

його обличчя, як вугілля –
із відтиском
польового хвоща допотопного
роками розтоптане
море твердне сіллю
трава твердне вугіллям
а тато стає як трава-ковила
сивим

він чоловік
а чоловіки не плачуть –
так кажуть в рекламі
а щоки його рівчаками

LE VISAGE DU CHARBON

Avec des yeux d'un bleu marin
Et une chevelure d'un jaune de lin
Un peu délavée
Ce n'est pas un drapeau
Qui se tient dans la mine
L'eau jusqu'aux genoux – c'est
Mon papa

Son visage, comme le charbon
Portant l'empreinte
D'une fougère antédiluvienne
Piétinée pendant des années
La mer durcie par le sel
La plante durcie par le charbon
Et papa comme un stipa
Blanchit

C'est un homme
Et les hommes ne pleurent pas
Comme dit la publicité
Ses joues

порубала шахта
і вугілля добуте з обличчя
мого батька
згоріло в Донбасу пічках
і багаттях

а десь там високо
стоїть терикон
гарчить терикон
як дракон
як сфінкс
що захищає свого Тутанхамона

і знаю тільки я одна
що посеред степу терикон –
це корки від пляшок
які тато випив
і попіл від сигарок
що викурив тато

Façonnées par la mine
Et le charbon extrait du visage
De mon papa
A brûlé dans les fourneaux du Donbas
Et ses feux

Et quelque part sur les hauteurs
Se tient le terykon[1]
Brûle le terykon
Tel un dragon
Tel un sphinx
Qui veille sur son Toutankhamon

Et je suis la seule à savoir
Qu'au milieu des steppes du terykon
C'est le bouchon tiré de la bouteille
Bue par papa
Et les cendres des cigarettes
Fumées par papa

[1] « Terykon » est la version ukrainienne retranscrite phonétiquement du terme français « terril ». Le choix a été fait de conserver dans ce poème la transcription phonétique originale pour faire entendre l'ukrainien dans le texte, et correspondre aux jeux de parentés phonétiques employés par la poétesse. [NdT]

ТЕРИКОНИ ГРУДЕЙ

дерева оці
як кольорові олівці понавтикані вздовж дороги
і тільки часом проїде краз
посеред степу в лісосмужку
Донбас! Донбас!
шипить труба
сонцю на вушко

ти стоїш
у спецформі
вугляного агента
і пахнеш парфумно
реагентами:

– я жінка
моя стихія водна:
ц е – не тільки зробити чай
чи помити посуд – ні!
хоч жінок не беруть у шахту –
але беруть на фабрику
вуглепереробну
і я мию вугілля
ніби мила би коси
я вугілля подрібнюю

наче ріжу картоплю
або перемелюю м'ясо
у блендері фабрики
і заправляю маслом

LES SEINS DES TERRILS

Ces arbres
Comme des crayons de couleur plantés le long de la route
Où seul un camion passe de temps en temps
Parmi la steppe, vers la zone forestière
Donbas ! Donbas !
Crépite le tuyau
À l'oreille du soleil

Tu te tiens
En uniforme
D'agent du charbon
Tu embaumes les essences
Parfumées aux réactifs

Je suis une femme
Mon élément est l'eau :
Ce n'est pas uniquement faire du thé
Ou laver la vaisselle : non !
Bien que les femmes n'aillent pas à la mine
Elles vont à l'usine
De transformation de charbon
Et je lave le charbon
Comme si je lavais mes cheveux
Le charbon je le broie

Comme si je coupais des pommes de terre
Ou que je hachais de la viande
Dans le mixeur de l'usine
Où j'ajoute du beurre

розтопленим –
тобто поливаю цей борщ
реагентами
слухай, оці компліменти
про красу донбаських дівчат
мають якийсь сенс
якщо побачити ці заводи
якщо спуститися в шахти
або скупатися в отруйних водах
відстійників
куди спускають юшку
від мого оцього борщу
якщо залізти на терикон
і провалитись йому під ковдру
точніше – в пряму кишку
а перед тим
побачити цвіт абрикос
ніжно-білий цвіт абрикос
а в осінь
побачити їхнє жовте волосся
із висоти вагонеткового польоту

Fondu
Donc je verse dans ce borchtch
Les réactifs
Écoute, ces compliments
Sur la beauté des filles du Donbas
Sont quelque part porteurs de sens
Si on en venait à voir ces usines
Si on en venait à descendre dans ces mines
Ou à plonger dans les eaux empoisonnées
Des réservoirs
Où on verse le jus
De ce borchtch que j'ai préparé
Si on en venait à escalader le terril
Et à glisser sous son pardessus
Plus précisément – dans son colon
Et avant cela
Si on en venait à voir l'abricotier en floraison
Le doux-blanc de l'abricotier en floraison
Et à l'automne
Si on en venait à voir leurs cheveux blonds
Des hauteurs du vol des wagonettes

Catherine Weinzaepflen

Ismaëla

des femmes
Antoinette Fouque

© 2023, *des femmes*-Antoinette Fouque
33-35 rue Jacob, 75006 Paris
www.desfemmes.fr

ISBN : 978-2-7210-0993-7
EAN : 9782721009937

Pour Fanny

« Tu réclamais le Soir ; il descend ; le voici : »

Baudelaire

PROLOGUE

Le journal de Clément Nato

Los Angeles

lundi, 29 juin 1998

Belle journée. Harmonieuse. Transparente.
Je reprends ce journal arrêté il y a trois ans.
Le temps aujourd'hui s'est écoulé sans accroc. À aucun moment je ne me suis retrouvé face au vide, le souffle coupé, obligé de faire appel à un instinct de survie le plus primaire qui soit.
J'ai nagé (30 longueurs) et suis allé ensuite boire un café à *Abbott's Habit*.
Sur California, à la hauteur du quartier des gangs, un enfant noir (2 ans environ) pleurait sur le muret que longe le trottoir. Ne m'a pas répondu lorsque j'ai essayé de lui parler, s'est enfui dans la maison.
Je me suis acheté un sandwich thon/concombre, pour le manger plus tard dans l'atelier. Ne pas avoir aujourd'hui à me préoccuper du déjeuner.
La toile du portique ne fonctionne pas. Trop sombre. J'ai essayé le minium sur le panneau de gauche. J'attends demain pour en juger. À moins qu'il ne faille casser la hauteur. Trop de verticalité.

Ismaëla viendra les jeudis et dimanches après-midis. J'aurais aimé qu'elle prenne le temps de s'asseoir avec moi après avoir visité la maison. Cette femme est délicate – sa pensée attentive affleure. Difficile de la considérer comme une employée. Elle y tient cependant.
Soirée aussi belle que la journée. Il fait assez chaud pour que je puisse rester dehors tard.
J'ai vu le chat roux. Il y a tellement plus d'animaux dans cette ville qu'il n'y paraît. Juste avant la tombée de la nuit, au moment où le ciel d'ouest vire à l'orange, deux écureuils sont passés sur les fils à haute tension. L'autoroute des écureuils. Il se déplacent tellement vite ! Sont passés à quelques minutes d'écart, comme s'ils avaient rendez-vous un peu plus loin.
Vers minuit c'est l'humidité qui m'a incité à rentrer, lorsque les câbles électriques se mettent à grésiller. Quelqu'un m'a dit qu'habiter aussi près est nocif.
J'aurais mieux fait de ne pas aller voir le tableau avant de monter dans ma chambre. Je suis tellement dans le doute, j'espère ne pas être tenté d'y retourner, j'y passerais la nuit. Il faut du recul. Que ça décante.

30 juin

Nuit presque paisible. Pour une fois, rêvant de voiture, je ne me suis pas réveillé fou d'angoisse. Je conduisais un 4x4 sur une route de montagne. Je ne maîtrisais pas la situation et tout allait trop vite : chaque virage me

déportait plus large vers le précipice. J'étais de plus en plus sûr que j'allais cogner le parapet, et même le franchir, tant la vitesse augmentait sans que je puisse faire quoi que ce soit. Ça n'a pas manqué. La voiture était dans les airs, planant au-dessus des cimes d'arbres immenses. Et puis la chute. Après quoi, rescapé, vacillant, je me suis retrouvé face à un petit mur sur lequel je tentais de tirer un trait au crayon, règle à la main, sans y parvenir.

jeudi, 2 juillet

Madelene et Alva se sont rencontrées chez moi, elles se sont plu, on dirait. Je les ai écoutées, en essayant de me faire oublier. J'aime le bavardage des femmes. Celui des hommes m'étouffe – il est rarement léger.
Mais sans doute les moments de communion les plus intenses entre deux êtres sont-ils de silence. Lorsqu'on fait l'amour bien sûr. Mais ailleurs aussi, n'importe où, lorsque deux personnes qui aiment être ensemble sont capables d'accepter le silence.
Ai détruit au tuyau d'arrosage un nid de frelons logé dans la lampe du porche. Ces bestioles font un bruit d'hélicoptère. Thomas qui n'était pourtant pas un enfant timoré en avait une peur panique. Il hurlait dès qu'un insecte bourdonnait, fût-ce une grosse et inoffensive mouche bleue. J'ai détruit le nid de frelons pour moi tout seul. J'aurais aimé le faire pour mon fils.

Retravaillé le portique. L'orange du minium était trop violent. Ce n'est pourtant pas une erreur totale : le noir dont je l'ai recouvert y gagne un brillant qu'il n'aurait pas eu sans cette sous-couche. J'étais assis dans l'atelier à regarder, lorsque la faim m'a fait bouger. Il était 3 heures, j'ai eu envie de sushis et suis allé au *Ralphs*.
Rencontré Huguette (jamais je ne l'avais vue au supermarché) lestée de deux pots de yaourt d'une livre chacun. Huguette lorsqu'elle sort de son atelier ne prend pas la peine d'enlever la blouse blanche maculée de peinture qu'elle porte pour peindre. Dans cette tenue à la caisse, devant moi, les pots de yaourt sur les bras, jusqu'à ce que je l'interpelle.
Le beau visage de cette femme de plus de 60 ans. Sa vie inscrite dans son sourire.
Elle est sortie de son atelier toute affaire cessante, pour acheter du yaourt à une amie malade. Huguette est ma voisine préférée. Le soir, avec Alva, j'ai vu *Antonia's Line*.
Après le cinéma, nous sommes allés manger une glace à *Ivy's Shore*. Alva aime les endroits à la mode. Il était tellement tard qu'on a failli ne pouvoir y entrer, les garçons commençaient à ranger.
Plus tard nous avons marché sur la plage. Le ciel était dégagé, rempli d'étoiles. Marée basse. J'ai passé avec Alva une nuit délicieuse.

vendredi, 3 juillet

Le nom de Thomas, consigné dans ce cahier il y a deux jours, m'a serré le cœur lorsque je l'ai vu écrit. Si j'en pleure aujourd'hui, au moins je me souviens avoir évoqué sa mémoire sereinement, à partir des insectes qui lui faisaient peur. Et c'est bien la première fois.
Du progrès.
Elle, je ne peux pas. Dès que la moindre image, le moindre souvenir apparaît, je verrouille tout. Cadenasse ma mémoire. Je sens que le manque d'Aponine peut me tuer sans même que je décide d'en finir.
Exploit du jour : calculer le temps écoulé depuis leur mort. 6 février pour l'accident + cinq mois. Ça fait deux ans et demi.

05 07 1998

Suis allé hier à l'anniversaire de Richard Lapin. Sa maison d'Adelaide Street a vue sur l'océan. Très belle maison, très belle réception. Buffet excellent. On mange de mieux en mieux dans cette ville.
J'y suis allé en taxi, Mike m'a ramené. Trop bu comme chaque fois que je me résous aux mondanités.
Je pensais travailler ensuite mais n'étais bon à rien. J'ai relu *Bartleby*. J'aime ces textes courts et denses dont l'écriture est aussi parfaite qu'un dessin à l'encre peut l'être.

Les formes modestes. On rate ou on réussit, mais lorsqu'on y arrive, le jeu en vaut la chandelle.
Je suis parti avec les derniers hier soir et il n'était que 10 heures. Mais que font-ils de leurs soirées pour rentrer chez eux si tôt ? Hormis les voyous et les irréductibles, les noctambules sont de plus en plus rares à L.A. En revanche les clubs de gym sont pleins dès l'aube et les joggers courent sur la plage, l'un derrière l'autre.
Mike lui-même va dans un club de spinning, lui qui a tant d'humour… L'unique fois où il a réussi à m'y entraîner, j'ai quitté la séance en plein milieu, incapable de faire plus avant l'effort de ne pas éclater de rire. De ne pas me foutre de leur gueule. Ils pédalent sur leur vélo fixe, avec la musique dans leur casque, et quelle musique… Le type qui donne le cours, qui harangue en fait les participants est une sorte de DJ. Se déplacer à vélo dans cette ville est tellement agréable, et ces crétins vont en cœur suer sur un vélo immobile, dans une salle où on manque d'air.
Aujourd'hui j'ai entendu les voisins et les tondeuses à gazon : on est dimanche. Alva voulait venir nager, je suis resté ferme. Cette piscine m'est réservée.
Ce matin, je suis allé au marché aux puces pendant qu'Ismaëla travaillait. Quand je suis rentré, la maison était remise à neuf. L'efficacité d'Ismaëla est stupéfiante. Et son calme. Je l'ai vue opérer : elle progresse d'un bout de la pièce à l'autre. Imperturbable. Sans aucune hésitation, en maintenant le même rythme.

Ce soir j'ai vu la petite chouette blanche perchée dans le cyprès du voisin.

lundi 6 juillet

Alva m'a reproché de ne pas l'avoir emmenée à la fête de Lapin. J'aurais dû. N'y ai même pas pensé. Alva a la vie devant elle. La mienne est derrière moi. Rien à lui offrir. Que lui dire lorsqu'elle rétorque qu'on ne choisit pas qui on aime et qu'elle ne se sent pas la force de fuir ce qu'elle appelle mon indifférence.
Je pense, moi, que quelque chose en nous choisit l'autre. Ou plutôt que deux êtres qui sont vraiment dans l'amour se reconnaissent. Je ne peux quand même pas dire à Alva que, bien qu'elle soit magnifique – belle, douce, intelligente – je ne la « reconnais » pas.
L'idée de la perdre m'attriste, et c'est vraisemblablement ce qui arrivera.

7 juillet 98

Me suis réveillé avec la main droite posée sur mon épaule et la sensation d'avoir six doigts. Ai compté et recompté en pianotant jusqu'à ce que je prenne mon autre main pour vérifier et arriver à cinq.

Pas vu Ismaëla dans le bus pour notre bout de trajet commun. Il est vrai que je suis arrivé en retard à l'ambassade ce matin. Je rechigne de plus en plus à y aller. Ce travail à mi-temps semblait présenter un double intérêt :
1. m'obliger à me lever le matin, faute de quoi ma passion de la nuit peut m'entraîner à inverser jour et nuit.
2. rencontrer les artistes qui pratiquent la vidéo à laquelle j'aimerais bien m'essayer un de ces jours.
Le contexte bureau m'est insoutenable. Même si je n'ai rien à me prouver à cet endroit, j'ai quand même été affecté par l'entourloupe que D. m'a faite en m'excluant du festival de vidéo pour apparaître seule sur le programme. J'aurais dû me méfier. Le jour où, en veine de confidences, elle m'a raconté la méchanceté – impressionnante – de sa mère, j'aurais dû songer qu'avec une mère pareille la fille avait toutes les chances de reconduire la même méchanceté. Quel ennui !
ARRÊTER ce boulot.
Le mois de juillet s'annonce climatiquement léger. Pas trop de pollution, des matinées lumineuses. Presque envie parfois de travailler dehors.

mercredi 8 juillet

– essence de térébenthine
– poudre de marbre
– siccatif
– fusain noir

– 10 feuilles grand aigle
– 1 pot de noir
– 1 pot de bleu céruléum
– tubes :
• rouge de Pouzzoles
• jaune cadmium
• vermillon de Chine
• vert de chrome

En agrafant dans ce journal ma liste de fournitures au moins suis-je assuré de me souvenir de ce que j'aurais produit pendant cette période.
Mike ne cesse de me dire qu'il me faut un ordinateur pour répertorier tout ce que je fais. Il a sûrement raison. Je compte sur la galerie qui fait un archivage.
Ne suis pas allé travailler à l'ambassade ce matin. S'ils me considèrent comme un petit employé, comportons-nous en petit employé : je les ai appelés pour leur dire que j'étais malade. Ça me laisse un peu de temps pour décider d'arrêter. Peindre des objets. J'ai besoin de gros plans. Que la façon de les traiter prédomine. Peut-on associer une cacahouète et une chouette blanche ?
Un parallélépipède (carton de déménagement ou boîte à chaussures) et un cyprès ?
La question du privé et du social. Fausse question, ça fait longtemps que j'en suis convaincu. Pour un artiste, le politique peut aussi bien être traité à partir de la vie quotidienne – peut-être mieux d'ailleurs – qu'au travers de questions sociales.

Il m'est difficile d'expliciter le concept du politique au sens où je l'entends. Mike lui-même, et pourtant nous partageons une vraie complicité, pense illico aux partis politiques. Bullshit.
Le politique concerne chacun d'entre nous dans sa vision du monde et son rapport aux autres. Son être dans la ville. Un artiste qui n'a pas cette conscience ne m'intéresse pas.
Ce matin, après être allé acheter mon matériel, j'ai pu commencer l'une des toiles de la série que je veux faire. Opté pour la cacahouète – forme la plus intéressante. La « grillager ».
Bonheur de pouvoir me mettre au travail dans la continuation de la nuit, en m'épargnant l'obligation de parler à quelqu'un, comme au bureau.
Parler aux vendeurs de fournitures n'a aucune incidence sur ma pensée, n'entraîne pas de rupture avec le sommeil et les rêves.
Je vais arrêter l'ambassade, c'est décidé. La galerie vend assez de tableaux pour que je puisse en vivre, fût-ce en réduisant mon budget.

jeudi 9 juillet

Bonne journée. J'ai travaillé le matin et, pour ne pas gêner Ismaëla, je suis allé sur la plage à vélo. L'air était clair, les collines dégagées.
Ce soir, le silence. Comme un rideau que l'on aurait tiré. Au moment même où le soleil se couche, toute une série

de bruits s'arrête : les cris des enfants, leurs ballons, le claquement des skateboards. La tombée de la nuit les fait déguerpir aussi vite qu'une nuée d'oiseaux.
J'ai revu la colonie de perroquets qui, certains jours, se pose dans le magnolia du voisin. Un bruit dantesque de feuillage et d'ailes. De jacasseries. Il paraît que ce sont des perroquets domestiques relâchés qui se sont multipliés.
Ces oiseaux sauvages sont à l'opposé d'Ismaëla. Elle évolue dans la maison avec une discrétion que je n'ai jamais vue chez personne. J'ai été touché qu'elle s'arrête devant un tableau, qu'elle le regarde avec attention.
Cette femme m'impressionne.

lundi 21 09 98

Aucune constance dans la tenue de ce journal mille fois abandonné. Pendant dix jours je m'y tiens, puis je le laisse tomber pour six mois.
Ismaëla venait de commencer à travailler pour moi lorsque j'ai entamé ce carnet jaune. Hier elle rentrait du Mexique. Mon ange gardien – sa présence me calme. Et lorsqu'elle accepte de me raconter des bribes de sa vie, j'ai honte de me plaindre de la mienne.
Il n'empêche ! Je ne peux plus regarder les news, lire un journal, écouter la radio. Le monde dans lequel nous vivons est inacceptable. Amoral et dégoûtant.
À l'avenir je ne ferai que des toiles blanches.

Il faut marquer la différence.
J'ai quitté l'ambassade, je ne vois plus Alva, j'aimerais trouver dans la peinture une réponse.

24 sept

Ismaëla est à l'hôpital, sa fille m'a dit qu'on ne me laisserait pas la voir aujourd'hui.
Hémorragie cérébrale, paralysie.
Ceux que j'aime me seront donc toujours enlevés de manière tragique. Il y a seulement quatre jours, Ismaëla semblait particulièrement en forme et la voilà moitié d'elle-même.

25 sept

Ce n'est pas Ismaëla que j'ai vue dans ce lit d'hôpital, ce n'est pas celle que je connaissais. Je ne suis même pas sûr qu'elle savait à qui elle parlait lorsqu'elle m'a raconté l'accident.
Ismaëla immobile, une image étrange. Ils sont incapables de dire si elle retrouvera un usage normal de son corps.
Je n'ai pas reconnu sa façon de parler, de penser. Même si Ismaëla n'a jamais été volubile, elle n'est pas insensible. La distance dans laquelle je l'ai perçue n'augure rien de bon. On dirait que tout est foutu pour elle.

05 10 98

Elle est morte pendant que Paz et moi essayions de trouver un endroit de convalescence. lls nous harcelaient pour se débarrasser d'elle. Alors que la fille qui travaille dans cette clinique n'a jamais refusé les heures supplémentaires qu'on lui imposait, ils ont laissé mourir la mère.
Lorsqu'on n'a pas d'argent dans ce pays, on n'est rien.
La chirurgie qu'il eût fallu pratiquer à la suite de la seconde hémorragie était trop coûteuse. Ils n'ont même pas demandé à la famille non plus qu'à moi qui parlais régulièrement au médecin-chef si quelqu'un pouvait payer. « Trop tard » m'a-t-il dit lorsque j'ai enfin été mis au courant.
Assassins.

PART I

CHAP. 1

Un coup de feu… c'est un fusil, j'en suis sûre. Et le passeur qui nous assurait que les douaniers ne sont pas armés dans la montagne. Ils peuvent nous tuer, je n'arrive pas à y croire.
Le seul risque, disait-il, parce que, quand même, je lui avais posé toutes les questions que j'avais prévu de lui poser, le seul risque c'est la prison. C'est ce qu'il m'avait répondu. Mais pas de mourir, ça non.
Paz et Alicia, Fernando mon bébé, Octavio, Jorge, Theophila. Queridos míos. Je suis partie pour qu'ils aient une vie meilleure. Une autre vie que la mienne. Si c'est pour qu'ils soient orphelins, c'était pas la peine. Encore un coup de feu!
– Ismaëla, cours. Dépêche-toi!
Je ne peux pas courir, ils n'ont pas compris que je ne peux plus courir. C'est me coucher par terre qu'il faut, pour

éviter les balles. Je ne peux pas. N'en peux plus. Trop soif. Trop mal.
– Ismaëla ! Paco hurle à voix basse, à s'en casser les cordes vocales, Ismaëla on ne peut plus t'attendre.
Ils s'éloignent, je les entends s'éloigner et je ne peux pas bouger. J'ai trop couru, j'ai trop soif. Basilio s'occupera des enfants si je meurs. Il sera bien obligé de s'en occuper. Cette étoile, c'est l'étoile polaire, je la reconnais. Un jour où il n'était pas complètement saoul, Basilio m'avait dit « quoi qu'il arrive, suis cette étoile-là. Va vers le nord. Les États-Unis, c'est au nord. »
Il doit être 3 am. Pourquoi a-t-il pris nos montres ? Les a récoltées comme des figues mûres lorsque nous sommes descendus du camion. Sans explication. Comme si ça faisait partie des modalités. Arrêtait pas d'utiliser ce mot, modalités. Faux passeur. Je suis toute seule dans la montagne, il ne m'a rien fait passer du tout. Les 200 dollars que j'ai mis une année à trouver, j'aurais pu les laisser à Jorge. Pour les petits. Plutôt que de les donner au passeur voleur.
Le jour bientôt va se lever et les roches sont encore chaudes. La durée de la nuit ne suffit pas à les rafraîchir. Voilà pourquoi je suis en nage. Il faut que j'arrive à économiser l'eau. Je n'entends plus de coups de feu. Et plus les autres. Nous étions cinq et je ne suis plus qu'une. Ils m'ont abandonnée. C'est le menteur qui l'a dit, mais c'est peut-être vrai, les gens qui mentent ne peuvent pas mentir sur tout, « trois jours de marche, trois jours et trois nuits pour atteindre

la limite de la zone où ils patrouillent. À trente-six heures d'ici, vous ne risquez plus rien. »
Bizarre cette odeur de pastèque. Elle vient du rocher. On n'a jamais vu de pastèque pousser sur un rocher en plein désert. Ce sont des épluchures qu'ils ont laissées, je suis sur le bon chemin.
Une nuit, un jour, une nuit, que je marche. C'est plus facile sans eux pour me harceler. Lorsque j'étais petite, ma mère aussi me faisait souffrir en marchant trop vite. Elle était grande, elle avait de longues jambes, et elle me tirait en coinçant ma main dans la sienne. Les pas si nombreux de mon corps de cinq ans résonnaient à l'intérieur de moi. J'en pleurais.
Le ciel s'éclaircit. La chaleur n'a pas encore eu le temps de s'atténuer que le jour déjà s'apprête à fabriquer de la canicule. Partout. Y compris à l'ombre des poivriers.
Pendant la journée lorsque les étoiles ont disparu, on peut se tromper de direction. J'ai peur de perdre le nord. Pas peur le jour de la même façon que la nuit.
La poussière, l'essoufflement et la chaleur m'ont déchiré la gorge. Me passent le gosier au papier émeri. Au moins je n'ai plus à parler depuis qu'ils m'ont laissée en plan.
Il doit être 6 am. De m'être fait voler ma montre m'enrage. Là-bas, au tournant du chemin, si rien de nouveau ne surgit pour m'inquiéter, je m'arrêterai trois minutes. Sans m'asseoir, car je risquerais de ne plus me relever. Je mangerai trois figues. Il faut garder l'habitude des repas même si je ne mange plus rien qui y ressemble.

À l'heure qu'il est, ils dorment encore à la maison. Je donnerais n'importe quoi pour prendre une douche. C'est avec le premier enfant que j'ai appris à me lever tôt. Ma vie alors a basculé. Du côté du courage. C'est Jorge qui m'a forcée au courage. À 16 ans j'étais paresseuse. Mon père pouvait hurler autant qu'il voulait, la chaleur au lieu de m'extirper du lit m'y collait.
Je suis sale, je pue, et je n'ai pas les deux seaux de ma douche du matin pour me réveiller le corps. Ça fait vingt ans que je manque de sommeil, que je dors cinq heures par nuit, mais ne plus dormir du tout, je n'imaginais pas que ça m'arriverait. Paz bientôt se réveillera et les fera tous manger. Ma fille préférée. Elle viendra, elle, en Amérique du Nord si j'y arrive un jour. Ces salauds m'ont laissée seule au milieu du désert. Et j'en ai rien à fiche. Autant être seule. J'espère qu'aux USA ils ne sont pas tous comme les cinq abrutis avec qui j'aurais dû passer.
Ismaëla, dépêche ! c'est tout ce qu'ils savaient dire. Et de me laisser en plan aussitôt que je ne me suis pas assez dépêchée. J'aurais voulu que le jour ne se lève pas. N'importe qui peut me repérer comme un lapin qu'on tire d'un coup de fusil. Et ces cailloux qui roulent sous le pied à se tordre les chevilles. Je ne veux pas regarder ma semelle gauche, je sens qu'elle m'a lâchée, elle aussi. À quoi bon m'en assurer si je n'ai rien d'autre à me mettre. « Dépêche Ismaëla », je n'ai plus qu'à me le dire moi-même en essayant d'oublier mon corps poisseux qui accroche la poussière. Pour ce qui est de l'installation de la douche, il

faut reconnaître l'intelligence de Basilio. Nous étions les premiers, il y a vingt ans, à avoir une douche à Oaxaca. Après quoi, on nous a imités. Le tuyau vertical et le seau percé que l'on accroche à 2 mètres du sol. Avec mon 1 m 50, Basilio a été obligé de rallonger la petite chaîne qui actionne le passage de l'eau au travers du pommeau d'arrosage. C'est l'une des occasions où j'ai vraiment été fière de lui. L'idée extraordinaire de souder un pommeau d'arrosoir au fond d'un seau en fer blanc. Il paraît qu'en Amérique du Nord, ils ont des douches qui sortent du carrelage. Qu'on ne voit même pas les tuyaux.
Le soleil est à la verticale. Il faudrait manger. Des figues, une tortilla si elles n'ont pas moisi. Je marche. Je ne cours plus. Ça non, je ne peux plus courir. Au moins je marche sans m'arrêter. Je ne m'arrêterai plus jusqu'à Wellton. Respirer profond pour faire passer les points de côté. Asumption n'a cessé de m'assommer de conseils dès que je lui ai confié le secret de mon départ. Elle disait qu'il fallait respirer lorsqu'on est à bout. Je ne sais plus où j'en suis, mais respirer jusqu'au fond des poumons, même si la chaleur me brûle à l'intérieur, ça me fait oublier les blessures aux pieds.
La nuit reviendra. La nuit au moins, pour atténuer la souffrance que le soleil ajoute à la fatigue.

Il est 18 heures, Ismaëla ne le sait pas. L'âpreté de la fournaise décline, elle voit le soleil approcher de l'horizon et se dit qu'elle ne résistera pas à la protection de la nuit. Qu'elle s'arrêtera, s'allongera, dormira. Juste un peu.

Le soleil a disparu, elle éponge la sueur de son visage, de ses bras, et de ses jambes à l'aide du grand carré qu'elle tient dans la poche de sa robe. Comment peut-elle avoir si chaud, ruisseler de sueur, alors que le soleil est couché ? Doux rouge du ciel cependant, et le sable caillouteux dans l'ombre d'une nuit qui progresse. Au moment où Ismaëla repère, à une vingtaine de mètres, un rocher noir dont elle se dit qu'elle ne saura passer à côté sans s'y arrêter, une chèvre surgit sur son chemin. Grise et noire. Elle broute un bouquet de chardons et ne s'enfuit pas lorsque Ismaëla arrive à sa hauteur. Étrange présence au fin fond du monde.

Ismaëla continue son chemin, ignorant la chèvre. Mais la chèvre la suit et le bruit des pas de l'animal la gêne. En plein désert, en pleine illégalité, lâchée par ses compagnons de fuite, il n'est pas facile de s'habituer au bruit de ses propres pas – il a fallu beaucoup de miles à Ismaëla pour ne plus être effrayée par le bruit qu'elle fait en marchant – aussi la chèvre l'agace-t-elle, qui tout à coup brouille le rythme qu'elle a trouvé en dépit de sa fatigue. Ismaëla tente de la chasser, l'autre s'obstine. Le rocher noir dont la pierre semblait si douce est loin derrière. Et la nuit revigore Ismaëla aiguillonnée par la colère. Elle n'est pas loin de courir. Marche très vite, comme un automate. 3 heures du matin lorsque, anéantie, elle s'effondre au creux d'un tronc d'arbre calciné. Sa forme de bateau, éclairée par la lune, apparaît comme un lit providentiel. Et la chèvre est là, qui l'a suivie.

CHAP. 2

Demain, j'aurai 58 ans. Selon le calendrier, je suis plutôt une femme vieille. Mais lorsqu'on n'a pas un seul cheveu blanc et qu'on travaille comme d'habitude, sans même avoir besoin d'un sandwich dans la journée, comment comprendre que tant de vie est déjà passé ?

Il est 7 heures, le bus n'a pas l'air d'arriver. On ne devrait pas attendre un bus pendant une demi-heure dans une grande ville où des milliers de gens vont au travail. Bien sûr, tout le monde s'en fiche puisque tout le monde a une voiture. Seuls les Mexicains et les Noirs prennent le bus à Los Angeles. Et des gens comme nous, c'est fait pour attendre. J'ai 58 ans et je ne sais plus me mettre en colère. Je fais avec.

Il y en a qui fument dans leur voiture et qui écoutent les informations. Ou de la musique. Ils téléphonent. Ils font le ménage. On voit même des femmes qui se maquillent. Paz me demande de passer mon permis de conduire. Depuis trois ans qu'elle est là il ne s'écoule pas une

semaine sans qu'elle revienne à la charge, ma grande fille. C'est ma grande fille aux deux sens du terme : elle est l'aînée des trois filles et me dépasse d'une tête. Je suis heureuse qu'elle soit ici, ma préférée.
Bien sûr, Paz, ça me faciliterait la vie de pouvoir conduire dans cette ville, mais je ne peux pas tout faire. Les cours du soir après huit heures de travail, c'est déjà un gros effort. Et ces cours du soir pour avoir la nationalité américaine, c'est quand même le seul moyen pour que toi, et ceux de tes frères et sœurs qui voudraient venir vivre ici aient leur carte verte. Le bus, j'ai l'habitude. D'ailleurs, j'aime bien. C'est le seul moment de la journée où quelqu'un s'occupe de moi : le chauffeur du bus. Il y en a un qui me reconnaît, depuis le temps que je fais le même trajet, et il me salue, moi seule. « Bonjour Ismaëla ! » Il insiste sur mon prénom. Il le prononce joliment, tout américain qu'il est. La ville est dans le brouillard ce matin. Derek m'a expliqué un jour que le fog, c'est signe qu'il fait très chaud à l'intérieur des terres. Et que la rencontre de cet air chaud avec les masses d'air froid qui viennent de l'océan fabrique le brouillard. J'aurais aimé étudier la géographie. Si j'avais fait des études, je serais devenue géographe. C'est comme si Derek l'avait compris, qui me parle des changements de temps ou de la démographie. La première fois qu'il a utilisé ce mot, j'ai fait semblant de le comprendre, mais je ne l'avais jamais entendu. Plus tard, Paz me l'a expliqué. Elle m'a offert un dictionnaire anglais à Noël. Mon livre préféré. Dans le *A.H. Dictionary*, il y a des dessins et des

photos, et je ne me lasse pas de les regarder, de sauter de mot en mot.
Le fog disparaîtra en fin de matinée lorsque j'attaquerai la chambre de Mr Louis. Ça tombe bien de commencer la semaine chez lui. Il n'y a personne, je suis tranquille. Je peux même faire un tour dans le jardin avant de me mettre au travail. Marcher le long du massif de cactées, passer sous les frondaisons (foliage, un mot que j'ai trouvé dans le *A.H.*) des arbres à fleurs, et vérifier que les hortensias n'ont pas bougé. Ces grosses fleurs mauves et bleues sont immuables. D'une semaine à l'autre, il y a pourtant toujours quelque chose de changé dans le jardin, et je me demande où Sue peut dénicher autant de plantes rares. Elle est jardinière. Paysagiste, ils disent. J'ai compris que c'est la petite amie du voisin. Le propriétaire des deux maisons. Un peu fou celui-là selon Mr Louis.
Plus compliqué de comprendre la vie de Mr Louis. Il a une enfant et aucune femme nulle part. En tout cas je n'en ai jamais vu aucune.
Il y a deux semaines, j'ai découvert un lapin gris à longs poils dans la chambre de la petite Rose. Un lapin dans une cage avec miroir et maisonnette. Des restes de carottes qui traînent. Et la merde surtout. Qui pue. Qui écrase l'odeur de lessive et de nettoyant citronné que j'utilise pour les sols. Dans mon pays, on mange les lapins. On les nourrit d'herbe afin que leur chair soit bonne à griller. On n'aurait pas idée de les mettre dans une cage avec une boule qui cliquette lorsqu'il la pousse. Lapin de cirque. Mr Louis

a dû acheter ce lapin à la place du chien que voulait Rose. Un chien au moins, ça sert à quelque chose. Le lapin s'appelle Diddle, c'est écrit au-dessus de la porte de sa cage, et Diddle me détourne de mon travail. Il fait un bruit terrible pour chercher à attirer mon attention. S'il espère que je le laisse sortir, il peut toujours attendre ! Le lapin m'empêche d'appliquer la technique de ménage que j'ai trouvée un jour et que mes employeurs apprécient au point que je suis obligée d'en refuser de nouveaux. Je travaille déjà tous les jours de la semaine. Ne saurais où les caser.

Chez moi, je fais le ménage morceau par morceau. Je sais quand le moment est venu de laver le sol de la cuisine et de la salle de bains, ou le moment de récurer le réchaud de la cuisine. Je sens quand il faut s'attaquer à la saleté des vitres. Mais chez les autres, il faut que cela se voie d'un coup. C'est mon secret. Paz a été surprise, admirative même, le jour où je lui ai expliqué.

Afin que la maison que je nettoie soit transformée, je me suis inspirée d'une publicité pour un nettoyant javellisé qu'ils comparaient à une tornade. C'était l'époque où j'avais une télévision dans ma chambre, chez les Huntington. Pendant que le tourbillon blanc se déplaçait d'un bout à l'autre de la cuisine – au fur et à mesure plutôt – on voyait le sol passer de mat à brillant. Et je me suis dit, comme on se lance un défi, il faudrait que j'arrive à obtenir un résultat aussi visible. J'aime mon travail lorsque le résultat est parfait. Le moyen, c'est d'agir comme la tornade. Je commence par un bout de la pièce

et j'avance progressivement, sans me laisser distraire, avec chiffons et seau d'eau sous la main, et utilise selon, un chiffon sec pour la poussière ou un chiffon mouillé, pour enlever les taches. Quand j'arrive à l'autre bout de la pièce, le fait que tout a été rangé en même temps que nettoyé, transforme les lieux. Et les gens qui rentrent chez eux voient la différence. Immédiatement.

Paz, le jour où je lui racontais comment je travaille, me disait en riant qu'il faudrait prendre une photo de la maison au moment où j'arrive, une autre au moment où je m'en vais. Juste avant que je ne referme la porte.

J'aime les idées loufoques de ma fille, je sais déjà que pour demain, elle aura inventé quelque chose. Je manque, moi, d'imagination pour l'anniversaire de mes enfants. Heureusement, je ne les oublie pas. J'oublie pourtant ceux de tout le monde.

Si c'est mon anniversaire demain (d'ailleurs même le mien je l'oublie, c'est Paz qui me l'a rappelé), après-demain, ce sera celui de Fernando. Mon bébé. Je contine de l'appeler mon bébé alors qu'il aura 15 ans dans deux jours… C'est vrai, 15 ans. Je m'étonnerai toujours d'avoir été capable, le jour où je suis partie, de le quitter lui, qui avait six mois. C'est le lait en poudre qui m'a permis de partir. Paz avait quatorze ans et elle pouvait le nourrir.

C'est après qu'on se demande comment on a eu la force de faire quelque chose qui semble impossible. Aujourd'hui je pense que c'est simplement parce qu'on ne peut pas faire autrement.

Il faudrait que je m'achète de la crème pour les mains. Mes gerçures virent aux crevasses et ça me fait trop mal. Je n'ose pas utiliser l'une des nombreuses crèmes qui sont dans la salle de bains de Mr Louis. S'il voyait mes mains, nul doute qu'il m'en proposerait. Il est bon cet homme. Mais il ne risque pas de les voir mes mains, il est bien trop occupé.
Anyway (c'est comme ça qu'on dit « de toute façon » en anglais, et il faudrait que je prenne l'habitude de penser en anglais) c'est un principe de ne jamais profiter de la confiance qu'on me fait. De ne jamais me servir de quoi que ce soit dans les maisons où je fais le ménage. Paz dirait une fois de plus que j'ai le regrettable instinct de me conduire comme une esclave. Je ne partage pas son avis. Moi j'appelle ça de l'honnêteté. Il s'agit encore moins de lui dire qu'il m'arrive souvent de dépasser d'une demi-heure mon temps de travail. Elle hurlerait. C'est l'un de ses travers : elle me surveille. Sous prétexte qu'elle est dotée d'un sens politique que je n'ai pas et que je me fais exploiter par mes employeurs.
Tout à l'heure, j'irai voir la mer. Le hasard a fait que deux des maisons dans lesquelles je travaille sont près de la plage et l'océan est l'un des bonheurs de ma vie. Je ne l'ai pas connu lorsque j'étais enfant. Si peu. Le père nous y a emmenés deux fois mais ça le rendait trop triste. Il était envahi par des images d'autrefois, de cette unique fois où nous étions allés à Puerto Ángel, près du phare de Punta Cometa, avec notre mère. Je n'ai jamais appris à nager, je

regardais hypnotisée le mouvement des vagues. C'est vrai que nous aussi, les enfants, nous étions hantés par notre mère morte. Par un visage heureux. Elle adorait la plage, et le jour où elle avait réussi à convaincre le père d'entreprendre l'expédition – Oaxaca est à trois heures de bus du Pacifique – nous avions passé une journée magnifique. Il y a de par le monde ceux qui grandissent à côté de la mer – je ne suis pas de ceux-là – et les autres, qui apprennent la vie au milieu des terres.

À Los Angeles, le Pacifique est plus fort que tout. Les vagues le roulent, bleu ou gris, selon le ciel. Toujours violent. Chargé d'odeurs de sel. Lorsque je vais le long de la plage pour regarder l'océan, c'est le bruit immense que j'aime. Je regarde, c'est tout. Je ne pense à rien, jusqu'à ce que le soleil disparu me rappelle à l'ordre. Il faut bien que je rentre. Je ne peux pas être palmier. J'aimerais être l'un de ceux qui bordent la falaise de Santa Monica, au-dessus de la plage, ces palmiers d'une hauteur de quatre étages qui se balancent doucement. Penchent leur plumet sous le vent.

Passer de l'océan au bus est trop brutal. Je ne peux pas m'enfermer tout de suite. Et tant pis s'il est tard. Je marcherai le long de l'Avenue Botanique. Vingt-sept sortes de plantes, sans compter les arbres, c'est moi qui l'ai baptisée Avenue Botanique.

Je me demande si Sue connaît mon avenue. Plusieurs fois, en la voyant travailler dans le jardin de Mr Louis au moment où je nettoie la véranda, j'ai voulu lui en parler.

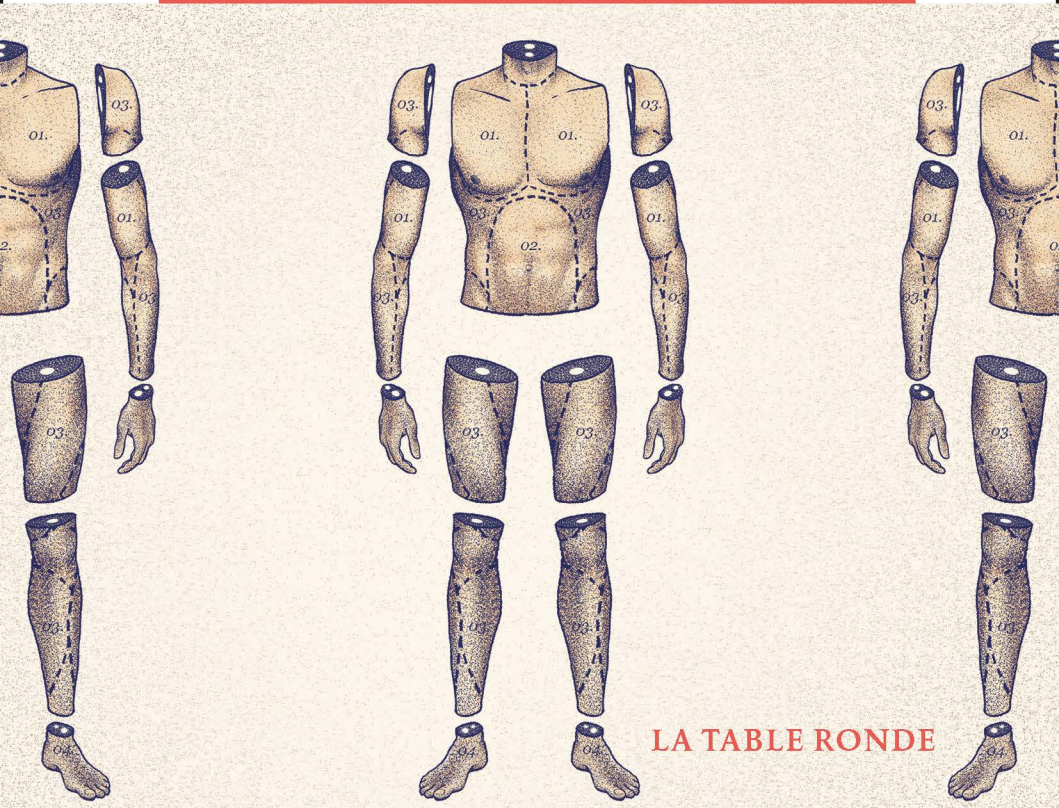
Je n'ose pas. Je sais bien que mes patrons apprécient mon silence autant que mon travail. « Ismaëla est si discrète », ils disent. Même si Sue ne fait pas partie de mes employeurs, elle en est trop proche pour que je puisse lui raconter l'Avenida Botanica.
Il est 7 pm passé. Cette fois, je ne peux plus refuser le bus. Dommage que ce ne soit pas Derek qui conduise. Les néons sont déjà allumés, le ciel vire au violet et Paz doit être rentrée. Elle s'inquiète peut-être.
Non, je confonds les jours. C'est plutôt l'inverse : elle n'a pas encore quitté la maison puisque le lundi, elle travaille la nuit. Je risque de la rater. Tant pis.
Tant mieux. Je ne veux pas parler de la mort annoncée de Tiago. Elle a dû appeler Oaxaca, et aujourd'hui, j'aime autant ne rien savoir. La journée est trop belle pour que son état ait pu s'aggraver.
J'ai souvent pensé que la mort de ma mère aurait dû m'aider à supporter celles qui ont suivi, et c'est tout le contraire. Je ne peux pas supporter la mort de ceux que j'aime. À chaque fois, j'ai envie de mourir avec eux. Depuis que je ne suis plus sûre de Dieu, de son royaume des cieux, c'est pire. Et ça non plus, je n'en parlerai pas. Même mes enfants ne comprendraient pas.
Je ne reverrai pas Tiago s'il meurt. Je n'aurai même pas l'occasion de lui dire au revoir. Je ne peux pas payer 400 dollars de billet d'avion. Au téléphone, Jorge a bien voulu répondre à mes questions qu'il a dû juger idiotes. Superflues, par rapport à la gravité de la situation.

J'avais besoin, pour être toute en pensées avec Tiago, de connaître l'emplacement exact de sa chambre. Sachant qu'il est au troisième étage de l'aile sud, je peux partager avec lui la vue qu'il a depuis la fenêtre de la chambre 320. L'hôpital de Oaxaca où j'ai accouché cinq fois (Jorge est né à la maison) n'a pas de secret pour moi. Le regard de mon ami se promène, j'en suis sûre, dans les feuillages d'eucalyptus de la colline, et s'il a la force de les scruter assez longtemps, il doit y voir, certains jours, les perroquets. Capricieux ces oiseaux, on ne peut jamais prévoir l'endroit où ils se poseront.
Si le pire est arrivé, Paz m'aura laissé un mot sur la table de la cuisine.

JOSEPH PONTHUS

À LA LIGNE

Feuillets d'usine



LA TABLE RONDE

JOSEPH PONTHUS

À LA LIGNE

Feuillets d'usine

LA TABLE RONDE
26, rue de Condé, Paris 6e

© Éditions de La Table Ronde, Paris, 2019.

editionslatableronde.fr

CE LIVRE
QUI EST À KRYSTEL ET LUI DOIT TOUT

EST FRATERNELLEMENT DÉDIÉ

AUX PROLÉTAIRES DE TOUS LES PAYS
AUX ILLETTRÉS ET AUX SANS DENTS
AVEC LESQUELS J'AI TANT
APPRIS RI SOUFFERT ET TRAVAILLÉ

À CHARLES TRENET
SANS LES CHANSONS DUQUEL
JE N'AURAIS PAS TENU

À M. D. G.

ET

À MA MÈRE

I

« C'est fantastique tout ce qu'on peut supporter. »

Guillaume Apollinaire (lettre à
Madeleine Pagès, 30 novembre 1915).

1.

En entrant à l'usine
Bien sûr j'imaginais
L'odeur
Le froid
Le transport de charges lourdes
La pénibilité
Les conditions de travail
La chaîne
L'esclavage moderne

Je n'y allais pas pour faire un reportage
Encore moins préparer la révolution
Non
L'usine c'est pour les sous
Un boulot alimentaire
Comme on dit
Parce que mon épouse en a marre de me voir
traîner dans le canapé en attente d'une embauche
dans mon secteur
Alors c'est
L'agroalimentaire
L'agro
Comme ils disent

Une usine bretonne de production et de
transformation et de cuisson et de tout ça de
poissons et de crevettes
Je n'y vais pas pour écrire
Mais pour les sous

À l'agence d'intérim on me demande quand je peux
commencer
Je sors ma vanne habituelle littéraire et convenue
« Eh bien demain dès l'aube à l'heure où blanchit
la campagne »
Pris au mot j'embauche le lendemain à six heures
du matin

Au fil des heures et des jours le besoin d'écrire
s'incruste tenace comme une arête dans la gorge
Non le glauque de l'usine
Mais sa paradoxale beauté

Sur ma ligne de production je pense souvent à une
parabole que Claudel je crois a écrite
Sur le chemin de Paris à Chartres un homme fait le
pèlerinage et croise un travailleur affairé à casser
des pierres
Que faites-vous
Mon boulot
Casser des cailloux
De la merde
J'ai plus de dos
Un truc de chien
Devrait pas être permis

Autant crever
Des kilomètres plus loin un deuxième occupé au même chantier
Même question
Je bosse
J'ai une famille à nourrir
C'est un peu dur
C'est comme ça et c'est déjà bien d'avoir du boulot
C'est le principal
Plus loin
Avant Chartres
Un troisième homme
Visage radieux
Que faites-vous
Je construis une cathédrale

Puissent mes crevettes et mes poissons être mes pierres

Je ne sens plus l'odeur de l'usine qui au départ m'agaçait les narines
Le froid est supportable avec un gros pull-over un sweat-shirt à capuche deux bonnes paires de chaussettes et un collant sous le pantalon
Les charges lourdes me font découvrir des muscles dont j'ignorais l'existence
La servitude est volontaire
Presque heureuse

L'usine m'a eu
Je n'en parle plus qu'en disant

Mon usine
Comme si petit intérimaire que je suis parmi tant d'autres j'avais une quelconque propriété des machines ou de la production de poissons ou de crevettes
Bientôt
Nous produirons aussi les coquillages et crustacés
Crabes homards araignées et langoustes
J'espère voir cette révolution
Gratter des pinces même si je sais par avance que ce ne sera pas possible
Déjà qu'on ne peut pas sortir la moindre crevette
Il faut bien se cacher pour en manger quelques-unes
Pas encore assez discret la vieille collègue Brigitte m'avait dit
« J'ai rien vu mais gaffe aux chefs s'ils t'attrapent »
Depuis je loucedé sous mon tablier avec ma triple paire de gants qui me coupent de l'humidité du froid et de tout le reste pour décortiquer et manger ce que j'estime être à tout le moins une reconnaissance en nature

Je m'emballe
Revenons à l'écrit
« J'écris comme je parle quand l'ange de feu de la conversation me prend comme prophète » écrivait en substance dans je ne sais plus quoi Barbey d'Aurevilly
J'écris comme je pense sur ma ligne de production divaguant dans mes pensées seul déterminé

J’écris comme je travaille
À la chaîne
À la ligne

L’embauche
Ce ne peut être que cet immense couloir blanc
Froid
Au début duquel sont les pointeuses autour
desquelles on se presse la nuit à l’heure de
l’embauche
Quatre heures
Six heures
Sept heures et demie du matin
Suivant le travail assigné
Le dépotage soit les caisses de poissons à vider
Le mareyage ou l’écorchage soit la découpe de
poissons
La cuisson soit tout ce qui concerne les crevettes

Je n’ai pas encore eu le malheur d’être de l’après-
midi ou de soirée
Commencer à seize heures finir à minuit
Ici
Tout le monde s’accorde à dire
Et j’en conviens jusque-là
Que plus tu commences tôt
Mieux c’est – sans compter les heures de nuit
payées vingt pour cent de plus
Comme ça « t’as ton après-midi »
« Quitte à se lever tôt
Autant se lever tôt »

Mon cul
Tes huit heures de boulot
C'est huit heures de boulot à quelque heure de la journée
Et puis
Quand tu rentres
À la débauche
Tu rentres
Tu zones
Tu comates
Tu penses déjà à l'heure qu'il faudra mettre sur le réveil
Peu importe l'heure
Il sera toujours trop tôt
Après le sommeil de plomb
Les clopes et le café du réveil avalés
À l'usine
L'attaque est directe
C'est comme s'il n'y avait pas de transition avec le monde de la nuit
Tu re-rentres dans un rêve
Ou un cauchemar
La lumière des néons
Les gestes automatiques
Les pensées qui vagabondent
Dans un demi-sommeil de réveil
Tirer tracter trier porter soulever peser ranger
Comme lorsque l'on s'endort
Ne même pas chercher à savoir pourquoi ces gestes et ces pensées s'entremêlent
À la ligne

C’est toujours s’étonner qu’il fasse jour à l’heure de la pause quand on peut sortir fumer et boire un café

Je ne connais que quelques types de lieux qui me fassent ce genre d’effet
Absolu existentiel radical
Les sanctuaires grecs
La prison
Les îles
Et l’usine
Quand tu en sors
Tu ne sais pas si tu rejoins le vrai monde ou si tu le quittes
Même si nous savons qu’il n’y a pas de vrai monde
Mais peu importe
Apollon a choisi Delphes comme centre du monde et ce n’est pas un hasard
Athènes a choisi l’Agora comme naissance d’une idée du monde et c’est une nécessité
La prison a choisi la prison que Foucault a choisie
La lumière la pluie et le vent ont choisi les îles
Marx et les prolétaires ont choisi l’usine
Des mondes clos
Où l’on ne va que par choix
Délibéré
Et d’où l’on ne sort
Comment dire
On ne quitte pas un sanctuaire indemne
On ne quitte jamais vraiment la taule
On ne quitte pas une île sans un soupir
On ne quitte pas l’usine sans regarder le ciel

La débauche
Quel joli mot
Qu'on n'utilise plus trop sinon au sens figuré
Mais comprendre
Dans son corps
Viscéralement
Ce qu'est la débauche
Et ce besoin de se lâcher se vider se doucher pour se laver des écailles de poissons mais l'effort que ça coûte de se lever pour aller à la douche quand tu es enfin assis dans le jardin après huit heures de ligne

Demain
En tant qu'intérimaire
L'embauche n'est jamais sûre
Les contrats courent sur deux jours une semaine tout au plus
Ce n'est pas du Zola mais on pourrait y croire
On aimerait l'écrire le XIX^e^ et l'époque des ouvriers héroïques
On est au XXI^e^ siècle
J'espère l'embauche
J'attends la débauche
J'attends l'embauche
J'espère

Attendre et espérer
Je me rends compte qu'il s'agit des derniers mots de *Monte-Cristo*

Mon bon Dumas
« Mon ami, le comte ne vient-il pas de nous dire que l'humaine sagesse était tout entière dans ces deux mots : Attendre et espérer ! »

2.

Pour qui produisons-nous ces quarante tonnes de crevettes par jour dont la date limite de consommation est fixée à dans un mois jour pour jour
Soixante millions de Français mangeraient donc quarante tonnes de crevettes quotidiennement
L'usine ne saurait pourtant fonctionner à perte

L'usine fut détruite il y a quatre ans et reconstruite en trois cent soixante-quatre jours selon le délai légal des assurances
On raconte qu'un chef l'a incendiée volontairement par deux fois
Comment brûler une usine où la température maximale est de huit degrés Celsius
Il faut le vouloir
Il faut en vouloir

À quoi pensent mes collègues opérateurs de production en triant leurs crevettes quelles chansons entêtantes encombrent leurs crânes ou prennent-ils plaisir à fredonner
J'entends parfois à travers les bouchons d'oreille et le bruit sourd de l'usine monter du Balavoine du

Christophe Maé se demandant où est le bonheur
du Véronique Sanson
Des gens populaires

Nos immenses lignes de machine
Ventres de métal où sont
Décongelées
Triées
Cuites
Réfrigérées
Re-triées
Empaquetées
Étiquetées
Re-re-triées les crevettes s'appellent ainsi
Coaxial
Ishida
Multivac
Arbor
Bizerba
Toutes ont une fonction spécifique

Ces machines énormes par qui et où sont-elles produites
Sont-ce d'autres machines qui elles-mêmes les fabriquent
Dans ce cas quelles sont les usines qui fabriquent les machines pour notre usine
Et dès lors quelles seraient les usines où les machines fabriqueraient des machines servant à fabriquer des machines pour notre usine

Je ne parle pas de gens derrière les machines mais du paradigme de machine fabriquant une autre machine

On dit que l'usine compte deux tiers d'intérimaires pour un tiers d'embauchés
Pourquoi au vu des salaires respectifs
Les patrons doivent savoir
Eux

Pourquoi ce chef aux cheveux poivre et sel ne salue-t-il jamais personne alors que d'autres sont plutôt humains dans ce monde machinal
Quelle part de machine intégrons-nous inconsciemment dans l'usine

Toutes les crevettes nous les recevons congelées en provenance du canal de Madagascar du Pérou d'Inde du Nigeria du Guatemala d'Équateur
Destinations exotiques et tropicales
Pavillons de complaisance peut-être
Comptoirs portuaires assurément

Toutes ces crevettes arrivent entières sauf les « couronnes de crevettes apéro » sorte de crevettes bouquets décortiquées réunies dans un rond en plastique d'un poids de cent vingt-cinq grammes pour un prix en supermarché de l'ordre de cinq euros
Il est fréquent que nous produisions plus de dix mille couronnes de crevettes apéro par jour à raison d'une bonne vingtaine de mini-crevettes par couronne

Quels opérateurs de production de quel pays ont
fait avant nous une telle œuvre de décortiquage
Quels ouvriers
Pour quel salaire
Quels enfants

Ces visages d'opérateurs de production sous les
équipements de protection individuels
Sous les masques
Quelle est leur vie derrière les gestes automatiques
les entraides ouvrières la sympathie machinale de
ceux qui triment sans se plaindre
Le silence sur nos vies semble de mise
L'usine prime autant que nos revenus mensuels

Autant de crevettes
Autant de questions

Demain
« Ô mes tonneaux des Danaïdes »
Comme disait l'Apollinaire
Puits sans fond de la quarantaine de tonnes de
crevettes quotidienne
Je reprends mon usine
Je retourne aux crevettes
Dans le simple rudoiement de ceux qui n'ont que
leurs bras à vendre
Leurs pets à lâcher
Leurs blagues de cul à six heures du matin
Quoi qu'ils chantent
Qu'ils se posent
Ou non

Des questions existentielles en triant leurs crevettes
Je serai des vôtres
Travailleurs de l'usine
Des questions sur le Grand Tout sur rien sur la littérature sur le reste sur les crevettes
Ce qui revient fondamentalement au même
Huit heures par nuit par jour derrière des machines

Je sais que la première occurrence du mot crevette est chez Rabelais
Cela me plaît et se raccorde aux relents gastriques de l'usine

Sortir de l'usine le soleil et la chaleur quand il y en a
Fumer
Rentrer
Boire
Baiser
Pleurer
Rire
Vivre sa vie ailleurs qu'à la crevette
Dormir
Mettre le réveil
Dormir d'un sommeil de plomb

Demain retourner à la crevette

3.

Lundi j'embauche à quatre heures du matin

Non à la crevette mais à la marée
Quatre heures du matin l'heure où les pêcheurs de l'île de Houat du Guilvinec de Douarnenez ou d'ailleurs partent en mer
J'en ressens une petite fierté
La marée c'est sans doute un gros arrivage de sardines
La dernière fois un arrivage de dix tonnes à trier puis à encaisser dans des bacs en polystyrène pleins de glace après avoir apposé l'étiquette « Pavillon France » attestant de l'origine de la pêche
C'est l'été et ce sera bien plus que les dix tonnes de la dernière fois
Il faut bien garnir les barbecues
Je ferai gaffe au tri à enlever les maquereaux et les éperlans
Quatre heures du matin se lever deux heures plus tôt avoir préparé le café bien fort la veille prendre le vélo pour la demi-heure de pédalage nécessaire
Je penserai sans doute sur la route à Vatel le suicidé d'un retard de marée sous Louis XIV

Si je suis en retard un peu après quatre heures du matin je n'aurai pas plus d'avenir que le camarade Vatel
Lundi
Quatre heures du matin
À la marée

4.

Y a un intérimaire qu'est arrivé au début de la semaine et il vaut son pesant de sardines

Non content d'être tire-au-flanc
Gratteur de clopes
Gratteur de trajets aller-retour en bagnole
Il est surtout aussi sensible au froid qu'au bon sens

« Ça caille vraiment dans l'usine
— C'est une usine de poissons frais donc vaut mieux oui
— Mais j'ai trois paires de gants et les mains gelées
— …
— Tu crois que je peux demander au chef si on peut mettre de l'eau chaude dans les bacs de poisson où il y a de la glace comme ça ce sera mieux pour travailler »

Ce brave homme ne semble pas avoir inventé le liquide qu'il désire sur son poisson

Avoir inventé le travail non plus

5.

Les dépoteurs
C'est un peu comme les ouvriers du livre de la CGT
Seuls
Un peu planqués
Avec des avantages considérables
Par rapport au reste des ouvriers de l'usine

On peut se permettre d'arriver cinq minutes en retard
À l'embauche à quatre heures du matin
La température de la salle de huit degrés Celsius semble plutôt douce

On bénéficie de deux pauses réglementaires plutôt qu'une imposée par le chef
Petite pause de dix minutes clope café à six heures
Pause de trente minutes à huit heures et demie
Cafés clopes

Le boulot n'est pas si dur
Répétitif
Vider des caisses de vingt-cinq kilos de poissons pour remplir d'autres caisses de vingt-cinq kilos
Certes on dirait les Shadoks
Mais c'est l'usine
Et ça fait les muscles

La machine ne tombe jamais en panne
Et les poissons changent
Des lieus des merlans des lieus noirs et des lieus jaunes des sabres des églefins des lottes et surtout et encore des lieus de toute sorte
Ça évite la répétition de la monotonie

Aujourd'hui les ouvriers du dépotage étaient en grève
Non les autres de l'usine
Preuve du privilège des avantages acquis
Tant mieux pour eux ces avantages qu'ils ont dû acquérir de haute lutte

À l'embauche nous n'étions que deux intérimaires
Des gars sont venus nous prêter main forte après la première pause
On a dépoté des caisses et des caisses de sabres et de merlans
On a fini le travail

En écrivant ces mots
Je continue
À dépoter des lieux communs

6.

Entre quelques tonnes de sabres de grenadiers et de lieus
Aujourd'hui j'ai dépoté trois cent cinquante kilos de chimères
J'ignorais jusqu'à ce matin qu'un poisson d'un tel nom existât

Mes chimères sont arrivées après la pause
Drôle de poisson avec deux belles nageoires en bas du ventre pouvant ressembler à des ailes
Peut-être que leur nom vient de là
Ou non

Ça a suffi à mon bonheur de la matinée
Me dire que j'avais dépoté des chimères

Ce 31 après-midi je passe à l'agence d'intérim récupérer mon acompte vu que nous sommes réglementairement payés le 11 du mois suivant
L'acompte s'élève au maximum à soixante-quinze pour cent du temps travaillé
Les ressources humaines de l'usine n'ont pas encore validé mes horaires de ma dernière semaine de travail
Soit payé cinquante pour cent de ce que j'escompte

Une chimère de plus

7.

Aujourd'hui à l'usine
Je dépote pas mal de grenadiers

Aujourd'hui à l'usine
Pas mal de collègues se rêvent en grenadiers
Au sens militaire du terme

Après l'horreur de l'attentat de Nice où un camion
a foncé dans la foule du 14 juillet
Certain souhaite que son permis de chasse ait une
autorisation spéciale « boucaques »
Pour le mélange de bougnoules et de macaques

Certaine souhaite tous les mettre sur un bateau
dans l'Atlantique et boum comme ça nos poissons
auront bien à manger

Beaucoup s'accordent sur des milices populaires
vu que les flics ils servent à rien

Fabrice Le Noxaïc
Celui qui veut faire aménager son permis de chasse
spécial « boucaques »
Marque systématiquement ses équipements bottes
blouses pantalons gants au feutre noir de ses
initiales en commençant par son nom de famille
soit LNF

Je me plais à imaginer que ça doit trop lui arracher
la gueule de tracer les lettres FLN
Peut-être regrette-t-il de ne pas s'appeler Olivier-
Antoine Schultz

8.

J'ai trouvé une mission d'un petit mois dans mon secteur originel d'activité
Et pour la première fois de ma vie
Je serai chef

Enfin
De même qu'on ne dit plus « ouvrier » mais « opérateur de production »
Je ne serai pas « chef » mais « personne ressource »

En l'occurrence d'une dizaine de séjours de vacances adaptées pour « personnes en situation de handicap »
On ne dit plus « handicapés » ni encore moins « mongolitos »
Sur un vaste territoire allant de Paris à la Belgique

La voiture de fonction les hôtels et les notes de frais quand tout va bien

La route à n'en plus finir si un problème survient à six cents bornes de là où je me trouve

Mais là n'est pas l'histoire

Aujourd'hui j'avais une formation dans un bled paumé du Ker Breizh le centre du trou du cul du monde de la Bretagne pour préparer ma cheffitude et rencontrer mes futures équipes de responsables de séjours et d'animateurs

Autant dire que passer du rythme de l'usine à celui des travailleurs sociaux en une nuit
C'est comme passer d'une certaine vision du travail à une autre vision du travail au sens le plus marxiste du terme

Le café la clope une pause le café une clope « échanger avec les collègues » la clope un café tout ça une pause

Les crevettes les bulots les crevettes les crevettes les cartons les autres cartons encore ces foutues crevettes attendre que le chef te donne ta pause reprendre les crevettes les bulots les crevettes les crevettes

Dans les deux cas la subordination et la vente de ma force de travail

Ma place de semaine d'ouvrier soumis
Ce samedi celle de futur chef induit

Une de mes futures « collaboratrices » dégaine de hippie de retour des Vieilles Charrues aux cheveux

aussi roulés que ses clopes demande à me voir quelques instants à part

« Alors tu seras ma personne ressource
— Oui
— Non mais tu vois moi je crois vraiment que les vacanciers il faut qu'ils passent des bonnes vacances parce que c'est leurs vacances quand même
— …
— Parce que regarde-nous quand on passe pas de bonnes vacances eh bien c'est pas des vraies vacances »

Y a des samedis où tu regrettes de ne pas vendre ta force de travail pour des crevettes et des bulots qui elles et eux au moins ne causent pas trop

CHARLES SALLES

ALAIN PACADIS

FACE B

ROMAN

CHARLES SALLES

ALAIN PACADIS FACE B

Roman

Page 32 : James Baldwin, *La Chambre de Giovanni*, trad. d'Élisabeth Guinsbourg. © Éditions Payot & Rivages, 1997, 1998.
Page 88 : John Keats, *Poèmes et poésies*, trad. de Paul Gallimard. © Gallimard, 1996.
Page 141 : Andy Warhol, *The Philosophy of Andy Warhol: From A to B and Back Again*, Mariner Books, 1977.
Page 193 : Michel Foucault « Nietzsche, la généalogie, l'histoire », in *Dits et écrits*, tome 1, 1954-1975, coll. « Quarto ». © Gallimard, 2001.
Page 206 : Georges Perec et Robert Bober, *Récits d'Ellis Island, histoires d'errance et d'espoir.* © P.O.L Éditeur, 1994, 2022.

© Éditions de La Table Ronde, Paris, 2023.
26, rue de Condé, Paris 6e.

editionslatableronde.fr

« Il y a de bizarres destinées sur terre. »

Pierre Loti, *Mon frère Yves*

Salles_Pacadis_Face B_bat1.indd 7 25/05/2023 13:10

Salles_Pacadis_Face B_bat1.indd 8 25/05/2023 13:10

Prologue

1980

Depuis la loge du disquaire du Palace, loin au-dessus de la piste, à travers ses lunettes noires qui glissent sur son nez interminable, il regarde les danseurs transpirer sur une musique disco. Il n'aime pas le disco, pourtant il marque le rythme d'un claquement désinvolte des doigts de sa main gauche. Sa posture est étrange, presque inquiétante. Le corps exagérément penché vers l'avant, il défie les lois physiques de l'équilibre. Sa main droite cherche quelque chose au fond de la poche de son vieux pantalon de smoking YSL piqué dans le placard d'un fils d'antiquaire, amateur de mode, de cuir et d'émotions fortes. Il a trouvé ce qu'il cherchait. Il porte la main à sa bouche, prend son verre de whisky-Coca et avale. Puis il demande une Stuyvesant à Guy. Guy en allume une et la tend avec un sourire. Une volute de fumée s'immobilise au-dessus de la masse mouvante des danseurs au moment où une brume artificielle, soufflée d'un lieu souterrain, commence à tapisser le sol ; la foule semble évoluer dans la chaleur d'un marécage,

Salles_Pacadis_Face B_bat1.indd 9 25/05/2023 13:10

participer à une cérémonie magique, un rite vaudou illuminé de spots polychromes et de lasers aveuglants. Un immense miroir vient se placer au-dessus de la multitude, une clameur monte, plus forte que la musique, le rythme s'accélère et les mouvements des danseurs gagnent en frénésie. Ils lèvent la tête, cherchent leur image dans la glace gigantesque, ils lèvent leurs bras, se calquent sur le rythme de plus en plus rapide de la musique.

De leur place au sommet de l'édifice, les deux garçons ont la sensation grisante d'être sur un bateau en pleine mer, les bras des danseurs comme la vague qui les porte. Guy danse et crie, heureux de ce qu'il produit. Lui, il observe. Il voit tout, sent tout, il a la sensation euphorique de comprendre le fonctionnement du monde. Il essaie de retrouver ce que disait Lacan sur le réel, le symbolique et l'imaginaire quand il allait l'écouter salle Dussane, mais, excité et confus, il mélange un peu tout, et préfère se concentrer sur ce moment qu'il reconnaît sans erreur, dont la durée varie de quelques minutes à quelques heures, selon les jours, plus long le week-end que la semaine, qui se produit chaque nuit dans tous les night-clubs du monde, quand le disquaire sait y faire – et Guy est le meilleur pour ça –, ce moment où la puissance sonore est portée à son comble, où les mouvements individuels ne font plus qu'un, une masse compacte gorgée d'énergie, et où chacun, emporté dans le maelström du flot musical, oublie les ennuis, la fatigue, et ne pense qu'à danser et s'amuser, qu'à son corps qui tourbillonne et au plaisir inertiel que le tempo diffuse en lui. On y est, le son remonte comme un fluide depuis le bout de ses doigts – qu'il claque à nouveau mécaniquement

Salles_Pacadis_Face B_bat1.indd 10 25/05/2023 13:10

– jusqu'à ses épaules, et le rythme injecte dans son corps tout entier une décharge liquide de plaisir qu'il sent pulser le long de sa colonne vertébrale jusqu'au bas du dos et à ses cuisses. Guy joue « Electricity », la salle tombe en transe, et lui avec elle. Les deux bras en l'air, il secoue sa tête penchée vers le bas, des gouttes de sueur giclent de ses cheveux, aspergent ses Ray-Ban aux verres opaques de crasse, il les remonte de l'index de sa main gauche et continue à danser. Il saute sur place en poussant des cris suraigus, Guy lui sourit, ils sont sur le même registre, le registre de la joie, de l'oubli, de l'euphorie.

Tous viennent ici chaque soir pour ressentir ce pur moment de plaisir individuel et collectif. Cette magie propre au Palace imprègne ceux qui ont la chance d'être choisis à l'entrée par Edwige Belmore qui, d'un coup d'œil, un geste du doigt, ouvre les portes du sanctuaire.

Sous les éclairages argentiques et saccadés, on voit les dandys et les vamps danser dans les anciennes loges, sur les balcons. En bas, sur la piste, on danse en regardant ceux qui nous regardent d'en haut, jeu vertical et social des regards qui se croisent et s'évitent dans les rayons stroboscopiques. On évalue les corps, on cherche les signes d'un désir partagé, on cherche celui ou celle qui nous accompagnera, on jette des œillades, on espère capter l'attention par un pas de danse, un mouvement du corps, une posture irrésistible.

*

Guy fait tourner une musique plus calme, quelque chose dans la veine de Stevie Wonder. L'ivresse est retombée, il

commence à avoir mal à la tête et a besoin de repos. Avachi sur la rambarde, la cigarette aux lèvres, il regarde deux garçons se rouler une pelle à côté de lui puis grimper les escaliers en courant. Pour s'amuser, il leur crie : « Vous savez que le patron ne veut pas de ce que vous faites là ? » Les deux jeunes hommes se retournent simultanément, lui tirent la langue et lancent en riant : « C'est pas beau d'être jaloux, Paca… » Il leur sourit. La veille Fabrice, dans le calme de son bureau, lui expliquait que le Palace, pour continuer à attirer aussi bien les stars que les gamins du quartier, devait être « un lieu glamour, un lieu de séduction, où le sexe n'a pas sa place ». Il regarde les deux garçons qui, sous les combles, pantalons baissés, se caressent tendrement. Il sourit à nouveau, Fabrice a peut-être tort, le sexe est là dans l'ancien théâtre, il l'a toujours été, même du temps où Zulaïka y dansait nue, et c'est aussi pour ça que tant de monde se presse aux portes, y compris les stars, pour le parfum de scandale et de liberté.

Un morceau de Donna Summer l'électrise et le sort de sa rêverie. En bas, au fond de la scène, derrière les décors, il aperçoit Fabrice qui traverse la piste, différent des autres, plus lumineux, comme un personnage en couleur dans un film en noir et blanc. Il a le même choc que la première fois qu'il l'a vu, la même appréhension mêlée de joie que l'on goûte quand on tombe amoureux, les mêmes picotements, doublés du plaisir de se dire qu'il travaille maintenant pour cet homme hors norme. Fabrice le voit et lui envoie un baiser, il l'attrape et le lui renvoie. Il se souvient de leur rencontre, quatre ans plus tôt, une nuit de réveillon, au Sept, un club chic et gay de la rue Sainte-Anne, ouvert par Fabrice en 68. Il

Salles_Pacadis_Face B_bat1.indd 12 25/05/2023 13:10

avait été invité par deux graphistes de *Façade*, appartenant à une bande de branchés qui gravitaient, comme lui, autour du trou des Halles depuis leur base du boulevard de Sébastopol et qui appréciaient particulièrement son fournisseur de speed et de *downers*. Il avait fait l'effort de se raser et de se laver les cheveux, de passer une veste de smoking croisée blanche, très propre, sur un pantalon en cuir noir à peu près net – même s'il gardait au niveau de l'entrejambe le souvenir acide du vomi du bassiste d'un groupe punk gallois aimé une nuit au Gibus –, un œillet rouge à la boutonnière, une chemise noire repassée et un nœud papillon blanc immaculé.

Il se revoit pénétrer dans le club, à la fois enthousiaste et anxieux, avec la sensation de découvrir un monde qui n'était pas le sien, mais qui allait le devenir, il le pressentait et le désirait. Coincé au cœur de sa bande d'éphèbes et de nymphes excités, il n'avait d'abord rien vu, puis l'espace s'était dégagé devant lui et son regard était tombé sur Fabrice. Il était au bar entouré de sa garde rapprochée. Il avait tourné la tête comme dans un film, lentement, un large sourire aux lèvres et le regard brûlant. Une coupe à la main, il leur avait lancé, peut-être déjà un peu éméché, en levant les bras comme une meneuse de revue du Moulin Rouge, un : « Joyeuse année mes bébés de rêve ! À vos amours ! Qu'ils durent toujours ! » Puis il leur avait offert du champagne. Impressionné par sa taille de basketteur et son abondante chevelure blonde qui tombait en mèches sur ses yeux brillants et illuminés, il n'avait pas osé lui parler. Il était descendu avec les autres au sous-sol pour danser. Plus tard dans la nuit, après le rituel de la nouvelle année, désinhibé par les divers psychotropes

Salles_Pacadis_Face B_bat1.indd 13 25/05/2023 13:10

qu'il avait consommés, il s'était présenté au maître des lieux. De sa voix traînante et nasale, il lui avait dit, en replaçant ses lunettes noires poisseuses au sommet de son nez, le menton fièrement relevé pour paraître un peu plus grand du haut de son mètre soixante-cinq :

— Bonsoir, monsieur, Alain Pacadis, journaliste de l'underground pour *Libération* et *Façade*. Je tenais à vous informer, avant que vous ne l'appreniez par vous-même, que je commencerai dès demain à faire la promotion de votre club si accueillant pour les minorités dans ma chronique journalistique…

— Si accueillant pour les minorités ? avait répondu Fabrice en souriant, qu'entendez-vous par là, joli petit jeune homme ?

Toujours le sourire aux lèvres, les yeux rieurs, regardant autour de lui, Fabrice lui avait caressé le menton avec son index incroyablement long. Il avait rougi, puis avait senti un courant chaud et agréable se diffuser depuis sa nuque jusqu'à la pointe de ses pieds, ce qui ne l'avait pas empêché de continuer sa tirade :

— Je veux parler de cette classe sociale méprisée par la majorité de la population, celle de ces dieux de la nuit, apollons et aphrodites dansants, celle des femmes et des hommes beaux et élégants, riches et célèbres, intelligents et cultivés, heureux et oisifs, tous ceux qui nous entourent ce soir et qui jusqu'à votre installation rue Sainte-Anne étaient contraints de se réunir dans des lieux aussi sordides, mal famés et honteusement hétérosexuels que le Club 65, Castel ou le New Jimmy's…

Fabrice Emaer avait ri et, après un clin d'œil à charmer n'importe quel garçon en mal de tendresse, avait sorti d'un

Salles_Pacadis_Face B_bat1.indd 14 25/05/2023 13:10

geste théâtral une carte du club de son portefeuille qu'il avait signée au dos. Il la lui avait tendue solennellement et ajouté sur un ton affectueux :

— J'aime qu'on me flatte et qu'on me fasse rire. Tu peux revenir tous les soirs, à condition de te comporter comme le jeune homme chic que tu es. Tiens, voilà ta carte, bébé d'amour…

D'un demi-tour majestueux, sa crinière blonde flottant au-dessus de ses épaules, comme projetant des paillettes d'or autour de lui, Fabrice était allé rejoindre une partie de gin-rummy qui se disputait sur une des tables débarrassées du restaurant. Et lui, heureux, le cœur battant, était retourné danser. Ce qu'il ne savait pas, c'était que Fabrice avait lu ses articles dans *Libération* et compris l'intérêt d'avoir chaque nuit ce jeune homme chic chez lui : on ne pouvait pas rêver meilleure publicité.

Le garçon étrange qu'il était, au corps malingre et tordu, sautillant et clopinant, furtif, intelligent et érudit, à la politesse que certains pouvaient trouver obséquieuse, qui détonnait au milieu des acteurs et des mannequins aux cerveaux vides, mais éclatants de santé et de propreté, avait ainsi obtenu ses entrées au Sept et au Palace où une bouteille l'attendait chaque nuit à sa table.

*

Il tire une autre taffe puis, rattrapé par l'effet des *mandies* avalés quelques minutes plus tôt, laisse son corps engourdi couler vers l'avant, appuie son front sur le rebord de velours

Salles_Pacadis_Face B_bat1.indd 15 25/05/2023 13:10

rouge de la loge, se retourne, se laisse glisser le long de la cloison, jusqu'au sol. Recroquevillé, il ferme les yeux derrière ses lunettes noires. Il essaie de se souvenir de la dernière fois qu'il a bien dormi, c'est tellement loin, c'est tellement flou.

Le temps a passé, il ouvre les yeux, se redresse. Une érection tend la toile élégante de son pantalon. Ça serait bien de baiser, se dit-il. Comme un fait exprès, Guy passe « Love to Love you Baby ». Deux sirènes de Pigalle, Ingrid et Mimosa, dansent l'une contre l'autre sous ses yeux, se tordent et se cambrent de plaisir en se caressant. Guépardes orgueilleuses à la maigreur travaillée aux pills de Captagon, perchées sur des talons Maison Ernest de douze centimètres, vêtues de résille et de skaï noir, elles ont sorti leurs plus beaux falbalas, boa et bijoux de pacotille.

Dinah ne doit pas être loin, elle adore danser après une nuit de boulot, tout oublier en bougeant ses longues jambes, naturellement, lascivement, comme Cyd Charisse dans *Silk Stockings*, fantasme-t-il. Dinah, l'amour de sa vie qui l'a quitté pour une autre. Il l'aime encore. Ça y est, elle est là, elle danse, il la voit, collée à un minet qu'il a déjà croisé au Sept. Un *fils de*, riche et beau. Lui est orphelin, pauvre et laid. Il pense : si j'étais beau, comme tout serait plus facile… Il est jaloux du minet, de ses épaules et de ses pectoraux bien dessinés sous son polo Lacoste jaune, de son petit cul serré qu'il balance comme Travolta, d'avant en arrière, de droite à gauche, effrontément, contre, tout contre, les hanches étroites, creusées, de Dinah qui accompagne ses mouvements de moues gracieuses, la tête fièrement relevée, les mains croisées derrière son cou, laissant voir la sueur qui brille sur ses aisselles épilées.

Salles_Pacadis_Face B_bat1.indd 16 25/05/2023 13:10

Il est jaloux, c'est mal, il s'en fout, crève d'envie d'aller leur dire : « Je suis célèbre, moi. J'écris dans *Libé*, moi. White Flash, Nightclubbing, c'est moi ! J'ai eu ma tronche déglinguée en double page dans *Façade*, noir et blanc sur papier glacé, nez à nez avec Gainsbourg, d'égal à égal entre sales gueules, entre écorchés, *la-beauté-cachée-des-laids-des-laids-se-voit-sans-délai-délai*, chante-t-il dans sa tête… Et toi, tu connais qui, toquard ? T'es qui ? Un fils à papa friqué ? Je connais Warhol, Burroughs, Nico et Iggy Pop ! Iggy, je lui ai même refilé une hépatite… Et toi, Dinah, qui t'a fait entrer ici ? Qui a été le premier à t'aimer ? C'est moi ! Alain *never mind OD* Pacadis. Alain *no future* Pacadis. Alain *drink and cry* Pacadis. Tout le monde me connaît. Tout le monde veut être dans ma chronique. Le Las Cases du Palace ! Le Joinville du Palace ! Voilà ce que je suis. J'immortalise les soirées du Palace, mes amis qui s'amusent au Palace, la musique inimitable que l'on passe au Palace, les états d'âme d'Alain Pacadis qui danse, aime et pleure au Palace. Si un jour au XXI^e^ siècle, quand je serai mort et enterré, rongé par l'alcool et l'héro, quelqu'un parle encore du Palace, ce sera grâce à moi, rien qu'à moi. Je suis le prince du Palace. Et vous, vous êtes quoi ? Vous êtes rien ! Vous êtes beaux et vous dansez bien ? Et alors ? Personne ne le saura, quand les asticots vous boufferont les entrailles, à part si moi, Alain Pacadis, je l'écris dans une de mes chroniques… "Dinah dansait comme une déesse hindoue sur la piste du Palace, ses longs cheveux noirs ondulant sur ses fesses étroites…" Sans moi, vous n'existez pas. »

Mais ce n'est pas avec lui que Dinah danse. À vrai dire, il n'y a pas grand monde pour danser avec lui. C'est un de

Salles_Pacadis_Face B_bat1.indd 17 25/05/2023 13:10

ses regrets. « Je danse mal, admet-il quand il discute avec ses amis, mais j'aime danser. Vous pourriez quand même danser avec moi pour me faire plaisir, non ? » Il a un problème avec le rythme, il est raide et toujours à contretemps. Avant, il aimait pogoter. Au Palace, on ne pogote pas. C'était bon au Gibus ou au palais des Glaces. Le punk, c'était avant, quand Dinah l'aimait, quand il n'avait pas trente ans. « Quand je n'avais pas trente ans… » se répète-t-il en observant Dinah collée à son minet. Ça lui fait mal de les regarder. Il décide d'aller jusqu'au fumoir pour prendre un autre whisky-Coca, le dixième s'il a bien compté. Les marches vacillent sous ses yeux fatigués, il avance l'épaule contre le mur pour ne pas s'effondrer, bouscule une table sur son passage, deux verres se brisent et une bouteille se renverse sur un homme en costume trois-pièces de flanelle grise. L'homme jure en anglais, rouge de colère, le poing brandi. Lui s'excuse vaguement en français, il a du mal à articuler, l'autre l'attrape par le col de sa veste et le balance sur un canapé. Il se relève doucement, s'époussette, réajuste son col comme si de rien n'était, puis s'affale sur un tabouret et commande sa boisson. Le barman est beau gosse dans sa tenue rouge et or avec ses grands yeux bleus et ses boucles blondes qui descendent sur ses tempes à la blancheur veinée de bleu qui lui rappelle celle d'un marbre de Thasos. Il aimerait bien l'embrasser mais abandonne cette idée en voyant son reflet dans la glace derrière le comptoir. Dans l'anonymat d'un sauna ou au cœur obscur du Broad, ça pourrait marcher, mais là en pleine lumière noire, il n'a rien d'un Travolta. Il regrette de ne pas avoir hérité de la beauté slave de sa mère et de la virilité méditerranéenne de son père. Penser à sa famille

Salles_Pacadis_Face B_bat1.indd 18 25/05/2023 13:10

lui sape le moral. Il boit son verre cul sec et en commande un autre. N'empêche, les mecs des années quatre-vingt aiment les gars musclés avec des visages de tableaux florentins. Le gringalet romantique a fait son temps, surtout s'il est trentenaire et sent l'égout, s'amuse-t-il. Sous sa veste blanche, sale et tachée à présent comme s'il l'avait traînée sur le bitume d'une rue des Halles, il a la musculature étique et misérable du junkie. Avec son ventre creux, ses côtes saillantes, ses biceps frêles, ses oreilles décollées, son nez tordu et glanduleux, sa lippe pendante et ses dents pourries, il incarne le contrepoint exact du culte du corps et de la beauté qui se déploie autour de lui. C'est pour cela qu'il est indispensable, il est le portrait de Dorian Gray de tous les nightclubbers. Il vieillit, se détruit pour eux. Si on vient le voir nuit après nuit, c'est pour s'assurer de sa jeunesse et de sa beauté. C'est aussi pour cela que certains le haïssent et le maltraitent, parce qu'il est l'image de ce que le mondain ne veut pas devenir. Mais il n'a pas honte de son corps, il aime l'exhiber, il sait en jouer et mime maintenant, pour faire rire le barman, les parades musclées des culturistes. Le garçon lui sert son verre, lui dit en riant : « Paca, c'est toi le plus craquant… » et lui fait un smack. « Merci pour ces quelques poussières d'or et de tendresse, charmant garçon, rien que pour ça, je te donne cinq années de jeunesse et de beauté supplémentaires, tiens, cadeau… », lui répond-il en imitant de ses mains les gestes mystérieux d'un magicien.

Jacques de Bascher est là, à quelques pas de lui, son pendant sombre et magnifique, prince des ténèbres du lieu, signataire du pacte diabolique de l'éternelle jeunesse, toujours parfait, toujours élégant, toujours frais, la moustache entretenue avec

Salles_Pacadis_Face B_bat1.indd 19 25/05/2023 13:10

la méticulosité d'un Hercule Poirot noctambule, même après une nuit intense de sexe au Styx. Il l'observe dans le miroir, leurs regards se croisent. Il lui sourit et lève son verre, Jacques détourne les yeux et fait semblant de ne pas le voir. Pourquoi ne m'aime-t-il pas ? se demande-t-il. Je ne lui ai rien fait. Je n'ai pas assez parlé du carnaval pédé cuir qu'il a organisé à la Main Bleue ? C'était une minable transgression nocturne avant un retour à l'ordre diurne. Le spectacle des monstres pédés en train de se fist-fucker pour faire bander ou trembler la bonne société, satisfaire la curiosité des minettes interdites de backroom, tout le cérémonial du sex-club gay offert aux voyeurs hétéros sans avoir à se trimballer à poil dans les caves du Manhattan… Peut-être est-ce pour ça. Parce que je n'ai jamais écrit sur lui… Parce que personne ne se souviendra de lui… Mais il n'y a rien à dire, à part qu'il est beau et qu'il baise bien…

Il quitte le bar après avoir pris quelques notes au crayon à papier dans le minuscule carnet crasseux qu'il garde dans sa poche de pantalon, même s'il sait qu'il n'écrira jamais sur de Bascher. Il n'écrit que sur ceux qu'il aime. Son pas s'est allégé, ses yeux ont retrouvé leur acuité grâce au cachet de Fringanor. Dinah continue de danser. Elle embrasse le pseudo-Travolta. C'est comme une gifle, il a mal et gémit, mais personne ne l'entend.

*

Dinah est partie avec son micheton à polo jaune. Il descend sur la piste rejoindre Ingrid et Mimosa. Les danseurs

Salles_Pacadis_Face B_bat1.indd 20 25/05/2023 13:10

s'écartent sur son passage, agitant leurs mains devant leur nez dans un mouvement qui pourrait être celui d'une nouvelle danse. Son érection est revenue, il se colle aux filles, frotte son sexe contre leurs culs, il suffirait d'un rien pour qu'il jouisse. Ingrid, accent snob et algérien, la voix cassée d'avoir trop chanté, lui crie dans l'oreille :

— Si tu ne sentais pas si mauvais je t'aurais soulagé dans les toilettes… Là, en vrai, c'est au-dessus de mes forces.

— J'ai de la drepou, lui répond-il, la voix encore un peu pâteuse, aiguë et nasillarde, butant sur la première syllabe de chacun des mots comme s'il bégayait. Viens dormir chez moi on va s'éclater…

— Au secours ! De la poudre ! Pour se mettre dans le nez ?

Elle éclate de rire et se tourne vers Mimosa :

— T'as entendu, il a de la poudre pour le nez, il veut qu'on rentre avec lui…

— Cool ! Lui, il sait parler aux dames !

Elle s'esclaffe puis prend la pose, langue tirée, bras en l'air, yeux papillonnants, dos cambré et cheville levée.

— On se retrouve à la fermeture, bébé d'amour, mais il faudra que tu prennes un bain plein de mousse avant qu'on fasse quoi que ce soit…

*

Pour se laver, ça risque d'être compliqué, pense-t-il, son appartement n'a pas de salle de bains. Et, avant le plaisir, il doit aller rue de Lorraine, il a encore un article à écrire. Il a vendu sa machine contre un peu de cash pour s'acheter une

Salles_Pacadis_Face B_bat1.indd 21 25/05/2023 13:10

dose. Tant pis, maintenant c'est au journal qu'il écrit, c'est aussi là qu'il planque sa came quand il en a, dans les toilettes, au-dessus de la chasse d'eau. Ça ne plaît pas à tout le monde, il reste quelques ascètes maoïstes à la rédaction, il s'en fout. Qu'ils le détestent, pourvu qu'ils ne l'emmerdent pas. Les articles viennent plus facilement quand la drogue court dans ses veines, tout vient plus facilement, la vie lui semble belle et simple. Tant mieux pour lui, tant mieux pour *Libé*.

*

Il s'éloigne de la piste, passe les portes de la grande salle, il fait plus frais et la musique est moins forte. Quelques pas sur le tapis rouge lui suffisent pour rejoindre le Privilège. À la porte Jenny, collier pattes de poulet de chez Kiruna Melba autour du cou, occupée à marabouter une bande de biquets émus et terrorisés, lui fait signe de passer. Les masques de théâtre accrochés au mur de l'escalier qui descend jusqu'à la grotte VIP lui font horreur. En bas, entre les colonnes, les draperies d'un blanc immaculé et les fresques préhistoriques, l'ambiance est davantage new wave qu'au-dessus. Le Privilège, c'est comme une soirée à la maison, et le disquaire qui le voit débarquer lance « Nightclubbing » d'Iggy Pop. Il rejoint Paquita sur la piste, la prend par la main, il lui fait faire quelques tours sur elle-même. Elle danse ensuite avec Hélène, coiffée à la Gloria Swanson, son idole *camp*. Hélène le regarde comme s'il était un fantôme, elle lui dit, sur le ton d'une chiromancienne de fête foraine :

— Paca, tu es de ceux qui finissent en spectre !

Salles_Pacadis_Face B_bat1.indd 22 25/05/2023 13:10

Elle fait mine de trembler.

— Et toi, ma grande, tu es de celles qui finissent avec des seins !

Paquita éclate de rire et Hélène secoue la tête, atterrée par leur bêtise. Content de lui, il s'assoit à côté de Pierre, le photographe avec qui il travaille à *Façade*. Il essaie de l'embrasser, Pierre le repousse en riant :

— Pourquoi tu veux toujours me rouler une pelle quand tu es bourré ?

— Parce que j'adore ta petite gueule…

Pierre se lève et rejoint Gilles sur la piste. Toute la bande des Halles est là, depuis Edwige jusqu'à Eva. Ils sont beaux, jeunes et insouciants, dansent avec aisance, lui se sent vieux et laid, et craint les années quatre-vingt. Encore quelques whiskies-Coca, bientôt il ne pourra plus marcher, il s'endormira en ronflant, des filets de bave séchant sur sa veste blanche, mais il ne partira pas seul, Ingrid et Mimosa viendront le réveiller et, une fois sa came récupérée dans les toilettes de *Libé*, ils se feront un fix, il écrira rapidement le papier qu'il a en tête après avoir vérifié – ou pas – les citations de Deleuze et Guattari. Ensuite ils iront se coucher dans son lit déjà défait, sans penser aux cafards qui courent sous les draps, peut-être feront-ils l'amour, s'ils en sont encore capables. Ils boiront du whisky, le sommeil les attrapera, collés ensemble, se réchauffant comme une couvée de moineaux dans le froid parisien.

Salles_Pacadis_Face B_bat1.indd 23 25/05/2023 13:10

Salles_Pacadis_Face B_bat1.indd 24 25/05/2023 13:10

PREMIÈRE PARTIE

Vivre

Salles_Pacadis_Face B_bat1.indd 25 25/05/2023 13:10

Salles_Pacadis_Face B_bat1.indd 26 25/05/2023 13:10

Février 1968

Il descend à la station Trocadéro. Quand il sort, le soleil est couché et il fait froid, c'est probablement le jour le plus froid de l'hiver jusqu'à maintenant et le bruit des pneus des voitures, celui de la gomme durcie par le gel qui martèle les pavés, se répercute dans l'air glacé. La place du Trocadéro avec ses arbres dénudés et la morbide statue équestre de Foch est plus morne que jamais. La tour Eiffel, mate et sombre dans l'obscurité, est perdue dans le brouillard. Seule l'agitation causée par l'arrivée d'une longue file de fourgons de police, gyrophares allumés et sirènes ouvertes, apporte un peu de vie et de couleur à la place. Une sorte d'agitation fébrile s'empare des passants, jeunes dans leur ensemble, qui comme lui se dirigent vers la Cinémathèque pour apporter leur soutien à Henri Langlois.

*

Salles_Pacadis_Face B_bat1.indd 27 25/05/2023 13:10

Avec son style de dandy décadent, il ne passe pas inaperçu dans les rues du XVI^e^ arrondissement, ni même parmi les autres étudiants cinéphiles. Ça ne le dérange pas, il aime que l'on se retourne sur son passage, même si c'est pour se moquer. Ce qu'il déteste, c'est l'indifférence. Il aime Jean Lorrain et s'habille comme ses personnages. Aujourd'hui, il a l'allure d'un jeune M. de Bougrelon transposé dans les rues de Paris. Il lui manque peut-être la voix et la prestance physique, mais il en a la tournure, à la fois raffinée et dérisoire, au point de bascule entre le prince et le vagabond, encore du côté du prince. Frigorifié, il resserre sa lavallière, noue son cache-nez en laine rouge, redresse le revers de son col, enfonce ses mains gantées de cuir dans les poches trouées de sa redingote verte, un peu lustrée aux coudes, puis se dirige vers la Cinémathèque. Il n'a pas prévenu Nicole qu'il sortait ce soir, encore moins qu'il comptait manifester. Il contourne une voiture de police sans oser regarder les hommes assis à l'intérieur, même si eux ne se gênent pas pour le détailler de la tête aux pieds. Il croit entendre le mot *tapette*, son cœur accélère et le rouge lui monte aux joues, mais il préfère croire qu'il a mal entendu. Pense à autre chose, se dit-il, ne te retourne pas, ne sois pas parano… S'il n'a pas dit à sa mère qu'il venait manifester aujourd'hui, c'est pour s'épargner une de ses crises d'angoisse qui se multiplient depuis la mort de son père. Elle lui aurait crié : « Tu veux ma mort ? Eh bien tu l'auras ! », en se précipitant dans la cuisine pour saisir le premier couteau venu et le placer, tremblante, mais déterminée, sous sa gorge. Et il aurait fallu la rassurer, la cajoler, réaffirmer sa fidélité, son amour, avant qu'elle

Salles_Pacadis_Face B_bat1.indd 28 25/05/2023 13:10

lâche le couteau. Tout le plaisir de manifester aurait été délayé dans sa culpabilité.

Il cherche du regard ses amis sur la place du Trocadéro, mais ne voit personne. Difficile de se repérer dans cette cohue. Il allume une Parisienne, recrache la fumée dans l'air glacé, regarde les filles et les garçons de son âge réunis devant lui en se demandant si leurs parents prennent le même plaisir que sa mère à gâcher leurs premières expériences autonomes. Le problème avec elle, ce n'est pas que les expériences qu'il souhaite vivre soient subversives, c'est qu'elle veut les avoir avec lui. Il se rappelle la scène qu'elle lui avait faite quand il lui avait annoncé qu'il comptait aller au concert des Rolling Stones à l'Olympia. Elle avait menacé de se jeter par la fenêtre, avait même passé une jambe par-dessus le garde-corps, criant et ameutant tout le quartier, créant un attroupement au pied de l'immeuble. Et même s'il y avait une part de théâtralité dans ses crises, il ne peut s'empêcher d'envisager que rien ne la retiendrait de véritablement se jeter par la fenêtre – ou de se trancher la gorge – s'il n'obtempérait pas, parce que dans ces moments-là il y avait dans ses yeux un véritable désespoir, et peut-être même de l'euphorie. Cette fois-là il n'avait réussi à la calmer qu'en abdiquant, en acceptant qu'elle l'accompagne. Il était allé au concert des Stones avec sa mère de cinquante ans habillée comme une beatnik. Elle s'y était beaucoup amusée, elle avait dansé au milieu de jeunes contestataires sur « Satisfaction » et « Under My Thumb », mais lui s'était senti triste, il avait même eu honte et était resté au fond de la salle à fumer. Il n'arrive plus à écouter les Stones. Quand la voix puissante et nasale de Mick Jagger surgit du microsillon, il ne voit plus que

Salles_Pacadis_Face B_bat1.indd 29 25/05/2023 13:10

l'image de sa mère se trémoussant entre les sièges de l'Olympia. S'il a obtenu l'autorisation d'aller seul au cinéma depuis peu, c'est parce qu'il a accepté en échange de l'accompagner une fois par semaine à la salle de la rue d'Ulm. Mais ça ne le dérange pas, ça lui rappelle les meilleurs moments de son enfance. Et en repensant à toutes les fois où elle l'a emmené à la Cinémathèque, il se dit qu'elle aurait du culot de lui reprocher de défendre Langlois, elle qui lui a transmis le goût de ses programmations. Il devait avoir sept ans, même un peu moins, la première fois qu'il avait vu un Charlie Chaplin rue d'Ulm. Sa mère, pendant ces sorties cinéma, en général le jeudi, parfois le week-end, lui racontait ses rêves de jeunesse, d'adolescente à Ménilmontant, et il écoutait religieusement, fasciné par l'intensité qu'elle mettait dans son récit, comment elle avait essayé de devenir actrice, les bouts d'essai qu'elle avait faits avec Duvivier, Renoir et beaucoup d'autres – il en doutait un peu maintenant –, les photos de mode pour les magazines de l'époque. Ces photos, les seules preuves de ce qu'elle racontait, elle les sortait parfois, les jours de déprime, quand elle ne supportait plus son métier ou son statut d'épouse et de mère de famille et que lui revenaient les regrets de ce qu'elle n'avait pas fait, parce qu'il y avait eu la guerre, parce qu'elle n'avait pas eu de parents pour l'aider, parce qu'elle avait rencontré Georges alors qu'elle était ouvreuse dans un cinéma de Belleville pendant l'Occupation et que, rapidement, elle s'était retrouvée mariée et à travailler avec lui « dans la chaussure » comme elle disait. La morale de cette histoire, c'était qu'il ne fallait jamais avoir de regrets, que vivre avec des regrets, c'était

Salles_Pacadis_Face B_bat1.indd 30 25/05/2023 13:10

pire que tout, et la façon dont elle le lui disait lui faisait comprendre que ce n'était pas une suggestion mais une obligation.

*

La foule devient de plus en plus compacte à l'approche de la Cinémathèque, il sent la tension monter d'un cran quand trois jeunes hommes se mettent à cogner sur une voiture et qu'une bagarre éclate avec des policiers. Il n'est pas là pour se bagarrer, il s'éloigne du lieu de l'esclandre, mais il voit les matraques sortir et les coups pleuvoir, l'arcade d'un des hommes est ouverte et il frissonne devant le sang qui coule abondamment le long de son visage. Tu n'as rien à craindre, se dit-il, c'est une manifestation pacifique, tout le gotha du cinéma sera là, tu ne crains rien, ils ne vont pas frapper Truffaut ! Il repense aux photos de mode de sa mère. Avec ses airs de Suzy Delair il l'imaginait, si la chance lui avait souri, jouer avec Jouvet ou Fresnay dans un film de Clouzot ou de Carné, elle aurait été parfaite dans *L'assassin habite au 21*, le film qu'il préférait quand il était enfant et qu'ils étaient retournés voir plusieurs fois ensemble ; il aimait quand sa mère chantait la ritournelle de Turlot : « J'emmerde les gendarmes là-haut là-haut… » Et maintenant, il a cette chanson dans la tête, alors que partout autour de lui grouillent des gendarmes et des policiers – il ne sait pas faire la différence –, et il se dit « merci maman… ».

*

Salles_Pacadis_Face B_bat1.indd 31 25/05/2023 13:10

Il est un peu en avance, toujours aucune trace de ses amis. Il s'assoit sur un banc du jardin qui jouxte le musée de l'Homme et sort de sa poche *La Chambre de Giovanni*. Il l'a commencé dans le métro, les premières pages lui plaisent déjà. Il prend un crayon et son carnet puis, le livre en équilibre sur ses genoux, note : « … on ne peut malheureusement pas inventer nos amarres, nos amants ni nos amis, pas plus qu'on ne peut inventer nos parents. La vie nous les donne et nous les reprend, et la grande difficulté est de dire oui à la vie. » « La vie nous les donne et nous les reprend », répète-t-il. Étrange, comme les mots lus dans un livre, choisi au hasard sur la table d'une librairie, peuvent résonner en nous. Il arrête de lire et, les yeux dans le vide, se souvient de la mort de son père, de ces moments où, comme sa mère, il avait arrêté de dire oui à la vie. Il n'aime pas y repenser, pourtant les mots de Baldwin l'y obligent. Il entend le souffle court et rauque de son père, la toux et les crachats. Il redoutait ces bruits qui venaient la nuit de la chambre voisine et l'avaient amené à haïr son père. Comme il aurait préféré continuer à l'aimer ! Il savait bien qu'il n'y pouvait rien, qu'il ne faisait pas semblant de mourir, qu'il ne faisait pas exprès de s'étouffer, mais il lui en voulait de le déranger dans son travail et dans son sommeil, il avait l'impression qu'il abandonnait sans combattre, sans se soucier du vide qu'il allait laisser. La mort et le vide. S'il ne s'était pas rendu compte sur le coup de l'effet que cette extinction progressive avait sur lui, s'il n'avait pas compris à quel point la tristesse et la conscience de la mort s'étaient emparées de lui, il avait bien ressenti la diminution du temps que sa mère pouvait lui consacrer : leurs sorties au cinéma s'étaient arrêtées

Salles_Pacadis_Face B_bat1.indd 32 25/05/2023 13:10

et les moments qu'ils partageaient autour des devoirs et des livres qu'il lui lisait s'étaient réduits. Le souvenir des soirées qu'il passait seul, ou pire encore avec sa tante paternelle et ses cousins insupportables, quand sa mère était à l'hôpital pour veiller son père dans la phase terminale de son cancer, lui serre encore le cœur, cette sensation d'abandon dont il n'arrivait pas à se détacher, partagé entre acceptation et jalousie. Comment pouvait-il être jaloux d'un mourant ? Lui le bon élève, sérieux et travailleur, avait perdu l'envie d'aller au lycée du jour où il avait compris que la maladie de son père était incurable. Il se souvient – là sur son banc, un peu triste maintenant, sans même se rendre compte de l'agitation qui s'accentue autour de lui, des mouvements des forces de l'ordre et des manifestants qui commencent à occuper les points stratégiques – des matins où il lui était impossible de se lever, malgré les efforts de sa mère, et où il finissait, comme son père, par rester couché et louper les cours. Il avait quatorze ans quand la maladie s'était déclarée, et il avait fallu attendre que Georges meure, deux ans plus tard, pour qu'il sorte de sa déprime. Et comme pour marquer ce retour dans le monde des vivants, il s'était mis à porter ses tenues voyantes de dandy inspirées des muscadins, à parler comme un aristocrate, à se laisser pousser les cheveux, à fumer et à boire, à écouter du rock anglais autant que du Wagner… Bref à se faire remarquer. Il avait un peu honte de le dire, mais la mort de son père avait été une libération.

*

Salles_Pacadis_Face B_bat1.indd 33 25/05/2023 13:10

Deux garçons s'installent en face de lui. Il ne les connaît pas, ils sont habillés comme tous ces étudiants révolutionnaires qui semblent se multiplier en génération spontanée dans les facs depuis un an, gros pulls informes et pantalons de velours, rien à voir avec son style fin de siècle. Il remarque que, furtivement, leurs mains se touchent, du bout des doigts, qu'ils échangent des regards complices, parfois ils se parlent doucement à l'oreille. S'il a pris l'habitude, ces derniers temps, d'aller plus souvent à Chaillot que rue d'Ulm, c'est pour les personnes qui y viennent. Rue d'Ulm on croise des normaliens dogmatiques et ennuyeux ; ici, il y a quelque chose qui l'électrise, au-delà des initiés, des critiques, réalisateurs et acteurs… Cela tient à toute la faune interlope des cinéphiles, un peu voyous, mal élevés, habillés de noir, si différents de lui, qui hante le palais de Chaillot sous l'œil libéral d'Henri Langlois. Ici, il se sent libre, moins surveillé, moins susceptible d'être trahi. Il reste à la lisière, il observe les effleurements des couples, tous ces garçons, comme ceux assis en face de lui, qui, au sous-sol ou bien à l'extérieur, dans les jardins du Trocadéro, flirtent et s'embrassent, et il se dit qu'il aimerait, un jour, les rejoindre, passer le seuil de ses peurs, pour s'initier à ce jeu de regards, de dissimulation, de chuchotements, de caresses, qu'il ne connaît pas. C'est un sujet qui le taraude, s'il lit Baldwin aujourd'hui ce n'est pas qu'un hasard : il cherche dans les livres des explications à ce qu'il pense être, et qu'il redoute encore un peu, même si, un mois plus tôt, il a connu, dans la salle devenue magique de la Cinémathèque, devant *Les Nibelungen*, une expérience esthétique et érotique troublante et lumineuse. Il n'y avait plus que lui et Siegfried, le jeune homme, le jeune

Salles_Pacadis_Face B_bat1.indd 34 25/05/2023 13:10

prince, aux yeux clairs et aux longs cheveux blonds, au torse nu, imberbe, aux pectoraux délicatement dessinés. Devant les beaux tétons bruns et parfaitement circulaires du héros, comme tracés au pinceau sur sa peau blanche et poudreuse, il avait senti une chaleur se répandre dans ses membres, son sexe avait durci – comme il se durcit maintenant qu'il revit la scène –, la salive avait afflué dans sa gorge et ses mâchoires s'étaient crispées. C'était la première fois qu'il ressentait aussi intensément le désir physique, cette envie irrépressible de sentir la peau de Siegfried contre la sienne, leurs sexes l'un contre l'autre et la possibilité du plaisir. Il avait craint de déglutir trop bruyamment et que sa voisine, une amie de l'Institut d'art, ne soupçonnât l'état dans lequel l'avait mis cette apparition. Siegfried bandant ses muscles pour forger son épée à coups de masse sous les yeux admiratifs du nain Mime. Siegfried filmé de dos, en plan large, ses fesses et ses cuisses galbées, blanches et virginales, se baignant nu dans le sang du dragon qu'il venait de terrasser, au cœur d'un étang alimenté par une cascade d'eau pure, au milieu d'une forêt édénique. Siegfried, le beau Siegfried, incarnait sa première émotion érotique consciente, qu'il ne pouvait plus se cacher, très intimidante pourtant, presque terrifiante, mais douce et attirante.

Le soir, de retour dans son appartement, en écoutant sur son Teppaz le chef-d'œuvre de Wagner, il avait passé la nuit à dessiner ce nouvel amant, ce premier amant, ses cuisses et ses fesses, son torse, ses pectoraux, ses tétons si excitants qu'il avait envie de mordre et de lécher, mais aussi Hagen de Tronje, exact contraire de Siegfried, brute borgne et poilue, couverte de lourdes draperies sombres, avec son gigantesque casque

Salles_Pacadis_Face B_bat1.indd 35 25/05/2023 13:10

d'airain aux ailes noires, assassinant lâchement le jeune prince, projetant sa lance dans son dos, transperçant la poitrine de Siegfried innocemment occupé à boire dans une source d'eau fraîche. Il espérait ainsi prolonger l'émotion qui l'avait saisi plusieurs mètres sous terre, dans la salle inhabituellement calme de la crypte de Chaillot, captivée par le génie de Fritz Lang.

*

Les deux amants se sont éloignés, il les a regardés, un peu envieux, repartir épaule contre épaule, vers la Seine. Il rejoint le cœur de la manifestation, sort le tract qu'on lui a distribué devant la fac. Les choses sont assez simples, Malraux a décidé d'évincer Langlois de la direction de la Cinémathèque, il lui reproche son manque d'organisation, sa gestion opaque et dispendieuse. La réaction des habitués ne s'est pas fait attendre, tous ont protesté et protestent encore ce soir contre cette décision qu'ils jugent injuste et profane : comment reprocher au génie sa démesure ? Seul un inculte peut privilégier un budget à l'équilibre à la passion cinématographique dévorante de Langlois. Mais Malraux n'est pas un inculte. La décision est d'ordre politique et moral – une nouvelle preuve, pour eux, de l'autoritarisme du gouvernement gaulliste et de sa conception réactionnaire de la culture.

La nuit est tombée, il fait un froid glacial, mais des milliers de personnes sont là. Il remarque les reporters et les caméras, les flics de plus en plus nerveux. Il reconnaît les figures célèbres du cinéma français qu'il croise régulièrement à Chaillot, et

Salles_Pacadis_Face B_bat1.indd 36 25/05/2023 13:10

d'autres que l'on voit plus rarement, comme Belmondo ou Carné. Quelques leaders de l'extrême gauche étudiante aussi. Il les voit et les entend à la fac, mais ne les a encore jamais rencontrés à la Cinémathèque, à part Hocquenghem qui est là chaque fois qu'il vient. Aucune trace de ses amis, ils ont peut-être pris peur en voyant les flics lourdement équipés à la sortie du métro.

Il n'a encore jamais participé à une manifestation. Il ressent une excitation étrange, quelque chose qui se passe au niveau de son estomac, presque de la fièvre, une sensation de constriction et des picotements dans les épaules, et l'impression que ses jambes sont anesthésiées. Il ne sent plus le sol quand il marche. Il tente de rejoindre les premiers rangs, mais la foule commence à s'agiter. Truffaut, responsable du Comité de défense de la Cinémathèque, mène le bal avec ses faux airs de Bonaparte. Sur le terrain, Godard est intenable. Un ami lui a raconté que la veille il a peint sur la porte d'entrée : Malraux = Goebbels. À présent, il observe de loin le cinéaste hurler sur les flics et chercher à entrer de force dans le bâtiment gardé par la police. Les flics le laissent passer, Godard se retrouve seul à l'intérieur, la foule applaudit. Tout le monde est plus grand que lui, il perd de vue le réalisateur suisse, mais, entre deux têtes casquées, il voit Godard ressortir du palais pour se précipiter vers l'autre entrée de la Cinémathèque, déclenchant un mouvement de foule qui les emporte, lui et les autres, à la suite du cinéaste. C'est le chaos. Les flics chargent, il est bousculé par Michel Piccoli qui l'envoie dans les bras de Delphine Seyrig. Elle l'attrape et le retient d'une main ferme. Il a à peine le temps de lui dire : « Madame, je vous ai adorée

Salles_Pacadis_Face B_bat1.indd 37 25/05/2023 13:10

dans *L'Année dernière à Marienbad…* », qu'un groupe de gardes mobiles les sépare. À côté de lui, il remarque ce garçon très brun, très sombre, qu'il croise souvent sans oser l'aborder, parce qu'il lui fait penser à Charles Denner et que Charles Denner lui fait penser à *Landru*, film qui l'a terrifié – mais pas seulement – quand il l'a vu, pourtant avec sa mère assise à côté de lui. Le garçon hurle : « Merde à la culture UNR ! », et lance quelque chose de lourd – une pierre ou peut-être un pavé – en direction des flics. Quand le projectile frappe le bouclier d'un CRS, une étrange sensation le traverse, comme si c'était son corps que la pierre avait frappé, une sensation où se mêlent douleur, peur et excitation. Le garçon le regarde en souriant. Une nouvelle émotion succède à la précédente, plus douce cette fois, plus chaude. Il rougit et baisse les yeux. Son inconnu hurle à nouveau : « Policiers, assassins ! » Et, sans savoir pourquoi, il se met à hurler avec lui, à courir à côté de lui pour fuir la charge. Mais il ne court pas assez vite, trébuche. Le garçon le tire par le bras. Il a l'impression de planer au-dessus des pavés. Un CRS court dans leur direction, la matraque levée qu'il abat sur une femme juste devant eux. Dans une impulsion il lui assène un coup de poing. Jamais il n'avait fait ça. Il s'étonne de cette rage qui a surgi sans prévenir, du plaisir incroyable qu'il a ressenti et de ce sentiment de libération qui l'envahit maintenant, même si sa main lui fait atrocement mal. Avec son nouvel ami, ils décampent en riant.

Il rit encore quand un flic le surprend d'un croche-patte, il tombe à plat ventre, son menton tape sur le sol et il se mord la langue. Son compère se retourne, mais il est entraîné par le flux de ceux qui fuient. Il a un goût de sang dans la bouche

Salles_Pacadis_Face B_bat1.indd 38 25/05/2023 13:10

quand il se relève, et le flic qui l'a fait tomber se coltine avec un étudiant qui porte un casque et des lunettes de moto. Les flics matraquent toujours et c'est la panique parmi les manifestants. Il faut que je le retrouve, pense-t-il angoissé, pour une fois que je me fais un ami… Il croit le reconnaître derrière Jean-Pierre Léaud. « Ne vous gênez pas surtout ! Faites comme chez vous ! », lui lance l'acteur qu'il a bousculé. Mais il n'entend pas. Tout le monde crie. Chabrol est assommé, Truffaut en sang. Il s'en fout, il cherche le garçon comme si sa vie en dépendait. Il l'aperçoit, enfin, une matraque à la main, qui poursuit un policier casqué. Il a piqué une matraque à un flic ! se dit-il émerveillé, ce type est incroyable… Il court pour le rejoindre, bouscule Jean Eustache, rebondit sur Brialy avant de s'effondrer sur Jean Marais. Sa coiffure est impeccable malgré le tumulte, comme dans ses films. Il a la tête qui tourne, il a mal au menton. Marais, de sa voix grave et chaude, légèrement pincée lui dit : « Soudaine comme rencontre, vous ne trouvez pas ? » avant de l'aider à se relever et de lui tendre un mouchoir pour essuyer le sang qui coule de son visage et qu'il n'avait même pas remarqué.

Le calme est de retour, les flics ont reculé. Les manifestants ont décidé de faire un sit-in, personne ne partira avant la réouverture de la Cinémathèque. Marais est parti, il lui a laissé son mouchoir qui sent la lavande et le tabac. Autour de lui tout le monde parle de l'impact des images filmées par les caméras de télévision sur l'opinion, les réalisateurs phares de la Nouvelle Vague tabassés par les flics, le scandale que ça allait faire ! Malraux serait obligé de démissionner ! Il cherche toujours son inconnu dans la foule qui squatte sur le parvis et ne le

Salles_Pacadis_Face B_bat1.indd 39 25/05/2023 13:10

trouve pas. Il tente de s'asseoir près de Mireille Darc, la place est prise par Henri Weber. Il n'ose pas s'asseoir à côté d'Alain Krivine, encore moins de Sami Frey. Reste une place derrière Marcel Carné. Maman serait heureuse d'avoir son autographe, pense-t-il, mais Marie-José Nat s'installe avant lui. Alors, il reste debout et on lui crie : « Assis, assis ! » Il ne trouve pas de place. Quelqu'un le tire par le bras et lui dit : « Viens là ! » C'est lui ! Il s'assoit, soulagé. Godard a pris un mégaphone et invective la foule. Il ne l'entend pas. Il a la tête ailleurs, il voudrait parler à ce garçon, mais n'ose pas. Il n'est pas timide, il ne sait simplement pas comment faire. Et puis peut-être a-t-il un peu peur ? Peur de ne pas plaire. Peur de se tromper. Il le regarde discrètement. Sa peau est pâle, ses yeux sont noirs, ses cheveux épais, pas coiffés, sa barbe est drue. Ils doivent avoir le même âge, autour de dix-huit ans, il paraît sérieux et sûr de lui. Habillé comme un mauvais garçon, blouson de cuir et bottes de motard, il y a quelque chose dans sa façon de se confronter aux autres qui révèle ses origines bourgeoises. Les gars de Charonne ne sont pas comme ça. Certains peuvent être violents, mais jamais avec autant d'assurance, ils ont toujours un air coupable. Lui, non. Jean-Pierre Léaud à côté de lui a l'air d'un enfant de chœur avec sa peau lisse, sa mèche sur le côté, son écharpe écossaise et son manteau prince-de-galles.

Le garçon lui adresse la parole. Sa voix est grave, avec un accent des faubourgs surprenant. Artificiel ? se demande-t-il. Comme son propre accent aristo ? Lui a travaillé sa diction, il a appris des élèves à particule du Cours Bonaparte à laisser traîner certaines syllabes pour avoir l'air chic, à utiliser certains mots que seuls les membres des rallyes parisiens utilisent. Le

Salles_Pacadis_Face B_bat1.indd 40 25/05/2023 13:10

garçon s'appelle Jacques, il lui demande son prénom et dans quelle organisation il milite. Un peu honteux, butant sur les mots, comme à chaque fois qu'il est ému, il donne son prénom, dit qu'il ne milite pas, qu'il aime juste le cinéma et les acteurs, qu'il admire Henri Langlois. Il se rend compte que sa voix manque de force et que sa façon de parler est trop affectée. Il est ridicule. Jacques veut devenir réalisateur, mais pour l'instant il étudie la philo. Il lui dit aussi qu'il est trotskiste et lui demande s'il s'intéresse à la révolution. Il répond oui, qu'il adore Saint-Just. Jacques se moque :

— Je te parle de LA révolution, la révolution prolétarienne, la révolution ouvrière !

Pourquoi ce mec m'affole-t-il à ce point ? Pourquoi toutes ces questions ? A-t-il vu *Les Nibelungen* ? A-t-il ressenti la même émotion que moi devant Siegfried ? Est-ce que je lui plais ? A-t-il déjà connu l'amour, le vrai ? Forcément, ça se voit à la façon dont il porte son blouson de cuir, à sa façon de marcher, de balancer les épaules, à sa façon de frapper les flics d'un poing solide, pas comme moi, il a dû me trouver ridicule avec mon coup de poing d'enfant… Il a envie de tout savoir sur lui, les livres qu'il lit, les rêves qu'il fait, la musique qu'il écoute, les films qu'il aime. Voir son appartement, sa chambre, son lit, connaître l'odeur que son corps laisse sur les draps.

Jacques se tourne vers lui et plonge ses yeux dans les siens.

— As-tu envie de changer le monde ?

Voilà une question à laquelle il n'avait pas pensé. Il a souvent eu envie de changer l'Histoire, que les Français gagnent à Azincourt, que François Ier soit élu empereur plutôt que Charles Quint, que Napoléon gagne à Waterloo… Mais

Salles_Pacadis_Face B_bat1.indd 41 25/05/2023 13:10

aujourd'hui, a-t-il envie de changer le monde ? Il fait un effort sur lui-même, bombe le torse pour assurer sa voix.

— J'ai envie de changer le monde, je crois, si ça peut changer ma vie.

Et me rapprocher de toi, se dit-il intérieurement.

— Pourquoi veux-tu changer de vie ?

Que peut-il lui dire ? Que sa vie est insupportable ? Que son père est mort, que sa mère l'étouffe maintenant qu'elle n'a plus que lui ? Qu'il est perturbé par des désirs qu'il ne contrôle pas et qu'il ne peut avouer à personne ? Que la mauvaise conscience le ronge ? Qu'il ne veut pas décevoir sa mère ? Qu'il a envie de traîner la nuit dans certains jardins publics où il a appris que des hommes se rencontrent, mais qu'il en est incapable, terrorisé par tout ce que cela implique ? Non, il ne va pas lui dire ça. Pleurer sur son sort alors que l'heure est à la révolte ? Non, Jacques est un bagarreur, il doit aimer les combattants…

— Parce que j'ai une vie de merde, voilà tout.

— La révolution est inévitable, il faut s'y préparer. Il faut que tu rejoignes notre organisation. On prépare la révolution, on va changer le monde, tu vas voir !

— Tu es dans quelle organisation ? L'UJC-ml ?

— Non, surtout pas ! On n'est pas maos, nous. Je t'ai dit, on est trotskistes ! Tu ne connais pas la différence ? Eux, c'est juste une bande de moines schizos, comme ce salopard d'Althusser ! Ils ne savent rien faire d'autre que l'exégèse de Marx et Mao ! De la théologie appliquée au marxisme. Ils finiront tous curés, lacaniens ou rabbins, tu verras ! Nous, au Comité de liaison des étudiants révolutionnaires, on est dans l'action – trotskistes, ligne ouvriériste –, on prépare la révo-

Salles_Pacadis_Face B_bat1.indd 42 25/05/2023 13:10

lution, on a un groupe armé, on s'entraîne, on sait se battre ! T'as vu ce que je lui ai mis au flic ! C'est pas Linhart qui aurait fait ça ! Les maos, le jour où il y aura une révolution, je te mets ma main à couper qu'ils courront se barricader dans la bibliothèque de la rue d'Ulm et qu'on les reverra pas de sitôt !

Jacques termine sur un clin d'œil et un sourire.

Il est loin de ces questions politiques, mais il sait qu'il doit saisir l'occasion de se rapprocher de ce mec qui lui plaît tant.

— Et vous vous réunissez où ?

— Souvent à Censier, mais on est dans toutes les facs, à Nanterre, à la Sorbonne et on a une permanence rue de Charonne…

— C'est là où j'habite !

Jacques le fixe à nouveau, se glisse plus près de lui, pose sa main sur son bras :

— C'est un signe ! On était faits pour se rencontrer ! Tu as un destin trotskiste ! Il faut que tu viennes. Vraiment. Et puis, on ne parle pas que de révolution, on rigole aussi. On parle de cinéma, de musique, parfois on danse. Y en a qui trouvent ça bourgeois, mais moi je les emmerde !

On était faits pour se rencontrer… Exactement ce qu'il avait envie d'entendre. Et puis ce regard ! Tout ce qui passait dans ce regard… Ses poils en sont encore hérissés. Seulement il vaut mieux jouer les blasés, ne pas céder immédiatement aux avances. Il prend son temps, cherche son paquet de cigarettes, en sort une qu'il allume, puis, l'air las, répond en crachant la fumée :

— J'essaierai de passer. Mais j'ai beaucoup de boulot et puis j'ai commencé à écrire un roman. Un truc à la Thomas

Salles_Pacadis_Face B_bat1.indd 43 25/05/2023 13:10

Mann, dans l'esprit des *Buddenbrook*. J'ai pas beaucoup de temps. Mais j'essaierai de venir…

Il ne sait pas pourquoi il lui a dit qu'il écrivait un roman. Il n'a jamais envisagé d'écrire un roman, encore moins à la Thomas Mann, un auteur qu'il n'a pas encore lu. Parfois il a juste besoin de mentir. Mais ce qu'il sait, c'est qu'il ira à Censier. Pas rue de Charonne. Il ne veut pas prendre le risque que sa mère le voie traîner avec des révolutionnaires, encore pire qu'elle veuille l'accompagner. Il n'ira pas pour parler de Trotski et de l'avant-garde révolutionnaire. Il ira pour parler musique, cinéma ou littérature, pour sentir Jacques à ses côtés et vivre les mêmes choses que lui.

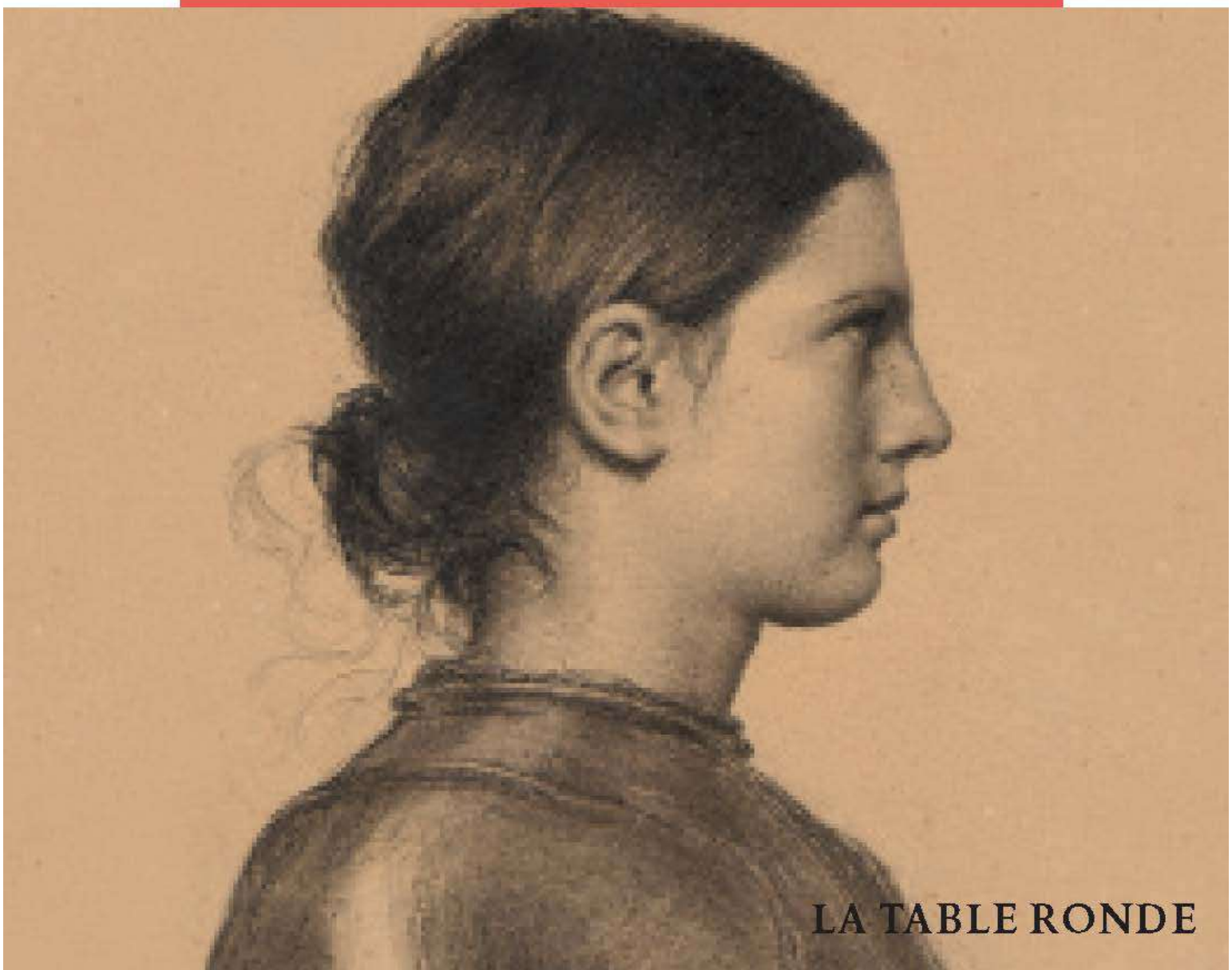
Au moment où Jacques se lève pour rejoindre son groupe, après qu'ils ont prévu de se revoir le lendemain à Censier, il repense à la phrase de Baldwin au sujet des parents, des amants et des amis : *la vie nous les donne et nous les reprend*… La vie vient de lui donner quelque chose… Est-ce un ami ou un amant ?

Salles_Pacadis_Face B_bat1.indd 44 25/05/2023 13:10

MICHEL BERNARD

LE BON CŒUR

ROMAN



LA TABLE RONDE

MICHEL BERNARD

LE BON CŒUR

Roman

LA TABLE RONDE
26, rue de Condé, Paris 6e

Dessins et cartes : Flora Pierre.

© Éditions de La Table Ronde, Paris, 2018.

editionslatableronde.fr

« Ce qui fait de Jeanne d'Arc une figure éminemment originale, ce qui la sépare de la foule des enthousiastes qui dans les âges d'ignorance entraînent les masses populaires, c'est que ceux-ci pour la plupart durent leur puissance à une force contagieuse de vertige. Elle, au contraire, eut une action par la vive lumière qu'elle jeta sur une situation obscure, par une force singulière de bon sens et de bon cœur. »

JULES MICHELET, *Histoire de France*.

«En ce qui nous concerne, nous n'avions jamais entendu parler d'une telle merveille ! Même les plus preux du passé ne peuvent comparer leurs prouesses à celle qui a pour mission de chasser nos ennemis ; Il a placé en elle plus de cœur que dans un homme.»

CHRISTINE DE PIZAN, *Le Dit de Jeanne d'Arc*.

Cette fois, il la gifla. Robert de Baudricourt le regretta aussitôt, mais lorsque le regard de la jeune fille, un instant détourné par le coup, revint se planter dans ses yeux, la colère qui avait fait partir son bras se ranima. Les mots ne passaient pas sa gorge. De la main qui avait frappé, il montra la porte vers laquelle Durand Laxart entraînait celle qui venait de mettre hors de lui le seigneur de Vaucouleurs. Lorsqu'il put crier, la jeune fille baissait la tête sous le linteau et s'engageait dans l'escalier. La fureur du maître des lieux ne toucha que la pierre de la muraille. Laxart, dans l'ombre où flottait la jupe rouge, distinguait la trace des doigts du capitaine sur la joue de sa cousine. Ils en avaient chassé la couleur qui empourprait le reste de son visage.

Ils avaient été reçus au château une première fois, huit mois plus tôt, en mai, le jour de l'Ascension, et Jeanne, dans la même salle où flambait une grosse bûche, avait répété au sire de Baudri-

court ce qu'elle avait dit à son cousin, chez lui, dans son village de Burey, entre Domremy et Vaucouleurs : qu'elle avait reçu de Dieu mission d'aller en France, d'y parler au dauphin Charles, puis, avec l'armée, ayant défait les Anglais, de le mener à Reims pour qu'il y soit couronné. Alors, par les forces unies du royaume, l'envahisseur serait chassé, la France sauvée et la chrétienté en paix. Pendant cette première entrevue, Baudricourt avait souri. Il avait remercié Laxart de lui avoir amené cette ingénue pour le distraire de ses soucis. Des folles, des illuminées, il en avait vu des dizaines depuis quinze ans qu'il commandait la place au nom du roi, mais comme celle-là, qui non seulement lui demandait une lettre de recommandation et une escorte pour la conduire sur la Loire, auprès de son souverain, mais prétendait qu'il lui donnerait, à elle, cette gamine, l'armée à conduire, ça, jamais il n'avait connu. Les extravagants couraient les rues et la campagne en ces temps calamiteux. La guerre, la famine et les épidémies les faisaient sortir de nulle part, pulluler et brailler sur les places, les carrefours et jusqu'aux porches des églises, chaque fois en se réclamant de Dieu, de la Vierge et de tous les saints. Il se trouvait toujours des crédules pour se rassembler autour, réclamer qu'on leur prête foi et exiger des autorités qu'elles agissent comme ils le prescrivaient. Généralement, ces exaltés finissaient mal. Laxart était pourtant un homme sérieux, un laboureur honorable, les pieds sur terre, qui, à l'occasion, savait manier le

gourdin pour le bon ordre des choses. Qu'est-ce qui lui avait pris de lui amener cette fille ? On ne pouvait se fier à personne.

Baudricourt s'était éloigné du feu. Entré dans la chambre de vue aménagée dans l'épaisseur de la muraille, il regardait par la fenêtre. La Meuse en crue glissait une grande largeur d'eau trouble et silencieuse. Sur ses rives, les saules, les buissons et l'herbe étaient rabougris, blanchis par le gel, par-dessus dormait la nuée, lourde et butée. En face, où s'élevait le flanc crayeux de la côte de Pagny, commençait le duché de Lorraine. Le fleuve débordé et le rude hiver de 1429, mieux que la parole donnée et des signatures sur un parchemin, garantissaient la trêve récemment conclue avec les Anglais et les Bourguignons. Chacun chez soi, en attendant mieux. Le territoire tenu par Robert de Baudricourt se réduisait à pas grand-chose : la forteresse, Vaucouleurs et quelques villages alentour. Le roi, sa cour, ses généraux et son armée étaient loin, à dix jours de cheval. Aux confins du Barrois, au milieu de la petite ville, de sa garnison rabotée par les combats et des pauvres gens vivant sous les murs du château fort, le capitaine résistait. Fièrement, dignement, tenir la parole donnée, que pouvait-il faire d'autre ? Il n'avait pas frappé si violemment, n'est-ce pas, sinon sa main lui aurait décollé la tête. Et puis, elle l'avait bien cherché, la satanée donzelle, à soutenir ainsi son regard. Avait-on jamais vu une paysanne s'adresser à un chevalier

sur ce ton ? À croire qu'elle l'aurait commandé, lui, le sire de Baudricourt.

Il regrettait son geste. Il aurait dû lui parler. Elle n'était pas comme les autres. Grande, carrée d'épaules, bien campée sur ses jambes, le visage ouvert, les yeux vifs, le regard profond, intense. Cette fille avait surtout besoin d'un mari, et il aurait fort à faire. C'est ce qu'il avait dit à Laxart la première fois, en lui recommandant de la raccompagner vers la maison de son père pour qu'il lui remette les idées en place d'une bonne paire de claques. Paysan têtu, il était revenu avec elle une deuxième fois, et c'est lui, Baudricourt, qui avait dû administrer à cette joue fraîche le traitement approprié. On n'avait pas idée de pareille effrontée. Elle était revenue cet hiver tout aussi folle, et avec quelle assurance. Et quelle éloquence… Elle aurait dû prêcher à la place du curé. Cela aurait fait venir plus de monde à la messe. Cette pensée l'amusa.

À l'Ascension, c'est Laxart, son cousin, qui avait surtout parlé, pour la présenter et dire qu'il avait confiance en elle et en ses révélations. Elle entendait des voix, qui venaient du ciel, disait-elle, depuis l'âge de douze ans. Elle les avait entendues pour la première fois dans le jardin de son père, vers midi, accompagnées d'une grande lumière. Et ce sont elles qui l'exhortaient, lui commandaient d'aller en France délivrer le royaume. Pendant la deuxième entrevue, huit mois plus tard,

elle n'avait plus laissé le soin à son parent de la présenter. Sans ciller, elle avait répété la mission qui lui avait été confiée par le divin commandement, en le regardant droit au visage, les yeux dans les yeux. Elle avait présenté une demande. Pas une supplique, une demande. Ses voix prétendues, sa folie, lui avaient donné un aplomb hors de toute mesure. Elle avait appris qu'Orléans était assiégé depuis la mi-octobre et prétendait libérer la ville en conduisant l'armée française à la victoire. On l'attendait là-bas. Il fallait absolument que lui, sire de Baudricourt, l'aide à s'y rendre. Et vite. C'était quasi un ordre que cette jeune bouche affirmait rapporter du jardin paternel jusqu'à lui. « Dieu commande. » Un programme de reconquête né dans les choux d'hiver ! Elle n'avait pas volé sa gifle. Plus il y pensait, plus il la regrettait. L'avait-il vraiment giflée ? C'était tout au plus une bourrade, une chiquenaude, comme on en donne aux enfants qu'on instruit, aux soldats dont on est content.

Les jours suivants, Baudricourt avait beau revoir la scène dans tous ses détails, se rappeler les paroles de la jeune fille, ses yeux, son arrogance, pour se convaincre que le réflexe de son bras était naturel et bien fondé, ça n'allait pas. Le malaise persistait, le rongeait. Il s'en voulait. Elle avait réussi au moins ça, cette petite idiote. Il avait mené son enquête, pris des informations. La jeune fille avait bonne réputation, comme toute sa famille, des braves gens de la vallée, pieux et travailleurs,

payant l'impôt à leur seigneur et à l'Église. Baudricourt connaissait son père, Jacques, un Champenois venu épouser en bord de Meuse une fille du pays, Isabelle Romée, et cultiver la petite terre du village de Domremy qu'elle apportait en dot. Il en avait tiré le meilleur et leur bien s'était accru. L'excitée était la cinquième et la dernière de la famille. Baudricourt savait que la fille se maintenait contre la volonté de son père à Vaucouleurs, chez Henri et Catherine le Royer, honnêtes et généreux bourgeois subjugués. Elle avait aussi ensorcelé Laxart, un cousin de sa mère. On ne pouvait comprendre autrement que le laboureur se soit laissé embarquer dans cette farce. Des habitants de Vaucouleurs, comme la logeuse, avaient eux aussi prêté une oreille complaisante à la bonimenteuse et la soutenaient. Ils étaient chaque jour plus nombreux. Des rumeurs favorables, merveilleuses, se répandaient dans le pays. On lui prêtait des miracles. Il y avait de ses partisans jusque dans la garde du château. Personne n'osait lui reprocher la gifle, mais il savait qu'on en causait et que les avis n'étaient pas en faveur du capitaine.

Les gens avaient la tête faible, la mémoire courte. La violence ne les gênait pas lorsqu'elle s'appliquait à la soldatesque bourguignonne. Ils venaient au spectacle lorsqu'il faisait pendre sur la place du marché de ces pillards et violeurs qui les tourmentaient. Des années de bons et loyaux ser-

vices, des combats sans fin, une défense avisée de la place, économe en hommes et argent, une garnison aguerrie et disciplinée, tout cela, ce capital d'expérience, gage de sagesse, ne pesait plus grand-chose rapporté à des présages et prophéties de carrefour. On en était arrivé au point où les gens ne l'appelaient plus « la fille de Domremy », ou « la Jeannette de Domremy », mais « la Pucelle ». Comment pouvaient-ils gober ça ? À dix-sept ans, des pucelles il n'y en avait plus que dans les couvents, et encore. Les autres étaient mariées, avaient fait un ou deux enfants ou bien étaient parties avec des soldats. C'est ce qui finirait par arriver à celle-ci. Les informateurs du capitaine lui avaient révélé que Jacques d'Arc, son père, avait essayé de la marier à un brave garçon rencontré à Neufchâteau l'été dernier. Elle avait fait faux bond et il y avait eu procès au tribunal ecclésiastique de Toul à la requête du promis dépité. D'Arc avait une nuit rêvé que sa fille filait avec une bande de routiers. Au réveil, il avait menacé de la jeter lui-même dans un trou de la Meuse si jamais elle en esquissait l'intention. Et, si lui ne le pouvait, ses frères le feraient pour l'honneur de la famille. Courir la campagne, flairer la mâle odeur de la guerre, le pauvre homme avait bien compris ce qu'elle avait dans la tête. Le père connaissait sa fille. Il l'aimait. Il la croyait sans doute en ce moment à Burey, auprès de la femme de Laxart qui relevait de ses dernières couches.

Elle était partie. On l'avait vue, à dos de mule, prendre la route de Bar avec Durand Laxart et un de ses amis, Jacques Alain, lui aussi converti. Elle avait dit qu'elle le ferait, avec ou sans aide, et elle l'avait fait. Son petit équipage, mêlé à quelques pèlerins et commerçants, s'était dirigé vers le nord-ouest. Elle se jetait dans la gueule du loup. Ce côté était infesté de Bourguignons et, comme la rumeur de son programme fantastique s'était répandue à la ronde, les soudards qui mettraient la main dessus ne feraient pas de quartier. Au mieux, ils se contenteraient de l'occire. Baudricourt lança sur les talons de la fille deux de ses hommes, avec ordre de rentrer le jour même, qu'ils l'aient retrouvée ou pas. Ils rentrèrent seuls, transis, leurs chevaux luisants de pluie glacée, à la tombée du soir. Tandis que de leurs lèvres encore blanches et malhabiles ils faisaient leur rapport, le capitaine regardait par la fenêtre du couchant s'épaissir la nuit sur la forêt.

Le lendemain, au milieu de la journée, Baudricourt fut prévenu que la fille et son cousin étaient de nouveau en ville. Recueillis à quelques lieues de Vaucouleurs par les moines de l'ermitage de Saint-Nicolas-de-Septfonds, renseignés sur la présence de l'ennemi et son activité, ils avaient été dissuadés de poursuivre et avaient fait demi-tour. Toute la ville en avait été informée, mais, loin d'entamer le crédit de la Pucelle, cette tentative avait accru l'enthousiasme des habitants. Ils étaient en train

de se cotiser pour lui acheter un cheval et des habits d'homme à ses mesures. Ils donnaient leur avis sur le meilleur itinéraire pour aller vers la Loire et faisaient ouvertement grief à Baudricourt de sa pusillanimité. Si les bons moines avaient empêché qu'elle soit prise et tuée, c'est que la main de Dieu était sur elle.

Elle avait eu beaucoup de chance. Il en faut pour arriver à quelque chose, pensait Baudricourt devant les toits de la petite ville d'où s'élevaient d'hésitantes fumées que buvait la grisaille. Il flairait depuis sa tour l'excitation qui avait saisi les habitants de Vaucouleurs depuis que Jeanne y séjournait. Elle avait gagné les plus raisonnables, les plus sensés, les plus courageux aussi, et les derniers à dégoiser sur la Pucelle étaient les envieux, les aigres, les rassis, les tristes.

Baudricourt en était à ce point de sa rumination, lorsqu'il apprit que Charles II, duc de Lorraine, avait demandé à la Pucelle de Domremy de venir le voir à Nancy, en son palais. La réputation de bon vivant du duc était mieux établie que celle de ses capacités de stratège et de guerrier. Le vieux noceur avait dû imaginer quelque renouvellement de ses plaisirs dans la culbute d'une jeune et fraîche prophétesse. Pendant que son gros ventre flasque se frotterait à celui de la donzelle, le duc songerait à autre chose qu'à guerroyer. Baudricourt ricanait. Ce projet d'escapade lui convenait. Il en facilita la réalisation et donna une escorte à

l'aventurière. Un des plus jeunes de ses hommes d'armes, Jean de Metz, s'était proposé pour assurer sa sauvegarde. Il était le premier de sa compagnie à l'avoir rencontrée. Tandis qu'à la poterne elle attendait d'être reçue au château, il l'avait reconnue et s'était approché. Les doigts passés dans le ceinturon, un pied sur la borne, il avait ironisé en lui demandant si, après tout, ce n'était pas le destin du Dauphin d'être jeté hors du royaume et celui des Français de devenir Anglais. La vive et claire réponse de la jeune fille l'avait étonné. Il l'avait considérée, s'était redressé, puis lui avait tendu la main droite. Dans sa main d'homme elle posa la sienne. Il eut l'autorisation de son chef de l'accompagner et de la conduire jusqu'au puissant voisin.

Le répit fut de courte durée. Elle était revenue à Vaucouleurs trois jours plus tard et le récit de sa rencontre avec le duc réjouissait la petite ville. Si l'auguste personnage l'avait sollicitée, c'est parce qu'il espérait de la Pucelle un service moins voluptueux que celui imaginé par le maître de Vaucouleurs. La prophétesse pourrait peut-être, par ses enchantements, le libérer des souffrances que la goutte et le vieillissement infligeaient à une chair trop nourrie. Il avait été surpris lorsqu'elle avait paru, juvénile, droite des reins et des épaules, dans la jupe rouge et le corsage blanc que laissait paraître sa lourde pèlerine. Elle l'avait regardé de telle manière qu'il s'était malgré lui tassé sur la

peau d'ours de son fauteuil. Il l'avait interrogée sur son voyage, sa famille et son village, puis, ses douleurs dans les articulations l'aiguillonnant, il avait fini par demander à la jeune fille si, par hasard, elle saurait quelque remède, herbe et onguent de son pays, qui pourrait, avec l'aide de Dieu, le guérir et lui rendre la belle santé de sa jeunesse. Elle avait répondu qu'elle n'entendait rien à ces médecines, mais qu'elle pouvait lui donner un bon avis. « Parlez ! » « La nuit, couchez dans le lit de votre femme, le jour, mangez moins. » Elle lui dit aussi qu'il se trouverait mieux et ferait le bonheur de ses sujets si, conformément à la volonté divine et à son intérêt bien compris, il aidait le dauphin Charles à restaurer l'intégrité du royaume de France. Il lui suffirait pour cela de la dépêcher auprès de lui, dans la compagnie de son gendre, René d'Anjou, seigneur de Bar. Le duc, qui avait entamé des tractations avec les Anglais et se préparait à profiter du désarroi français, en resta coi. Il lui donna quatre francs pour conjurer le sort et la congédia.

Baudricourt avait ri au récit que lui avait fait Jean de Metz. Le jeune homme en avait sûrement rajouté, pour la couleur, mais le récit sonnait vrai. Cela ressemblait bien à cette fille qui, décidément, était surprenante. Il était soulagé. Elle n'avait été ni achetée ni séduite par le riche seigneur. Au contraire, elle avait persisté dans sa folie. Sa folie ? Il y avait quelque chose en elle de mystérieux, de

pur, dont la virginité n'était que le signal. Que le duc de Lorraine, ce vilain personnage, ne l'ait pas souillée, mais qu'au contraire il en ait été peut-être un instant ébranlé… cette pensée traversa Baudricourt comme une colonne de lumière un ciel de nuages. Quelque chose avait bougé.

La jeune fille avait achevé de convaincre Jean de Metz sur la route de Nancy. Le garçon avait le poignet solide et la tête bien faite. Il s'était battu, il avait vu le sang et la mort autour de lui et sur lui. Ce genre de réalités vous prémunit des contes de bonne femme et autres chimères. Qu'est-ce qu'elle avait bien pu lui raconter pour le faire ainsi courir comme un jeune chien ? Autour d'un joli garçon comme lui tournaient pourtant des filles autrement plus belles, et fortunées, que cette paysanne. Jean de Metz avait parlé en sa faveur sans trouble, avec sa voix habituelle, ferme et réfléchie. Il la croyait. Il croyait qu'elle était désignée pour accomplir une mission supérieure, dans l'intérêt du royaume de France et de toute la chrétienté, et voulait l'accompagner et la servir. Il croyait, il croyait… Il n'avait que ce mot-là à la bouche. Baudricourt l'avait dans la tête et le voyait planer sur la Meuse en crue, parmi les choucas, les corbeaux et les mouettes remontées de la mer du Nord. Mais lui aussi, après tout, il croyait. Il avait mis sa main dans celle du roi de France, son seigneur, et jamais ne l'avait retirée, malgré les revers, malgré l'isolement, une position désespérée,

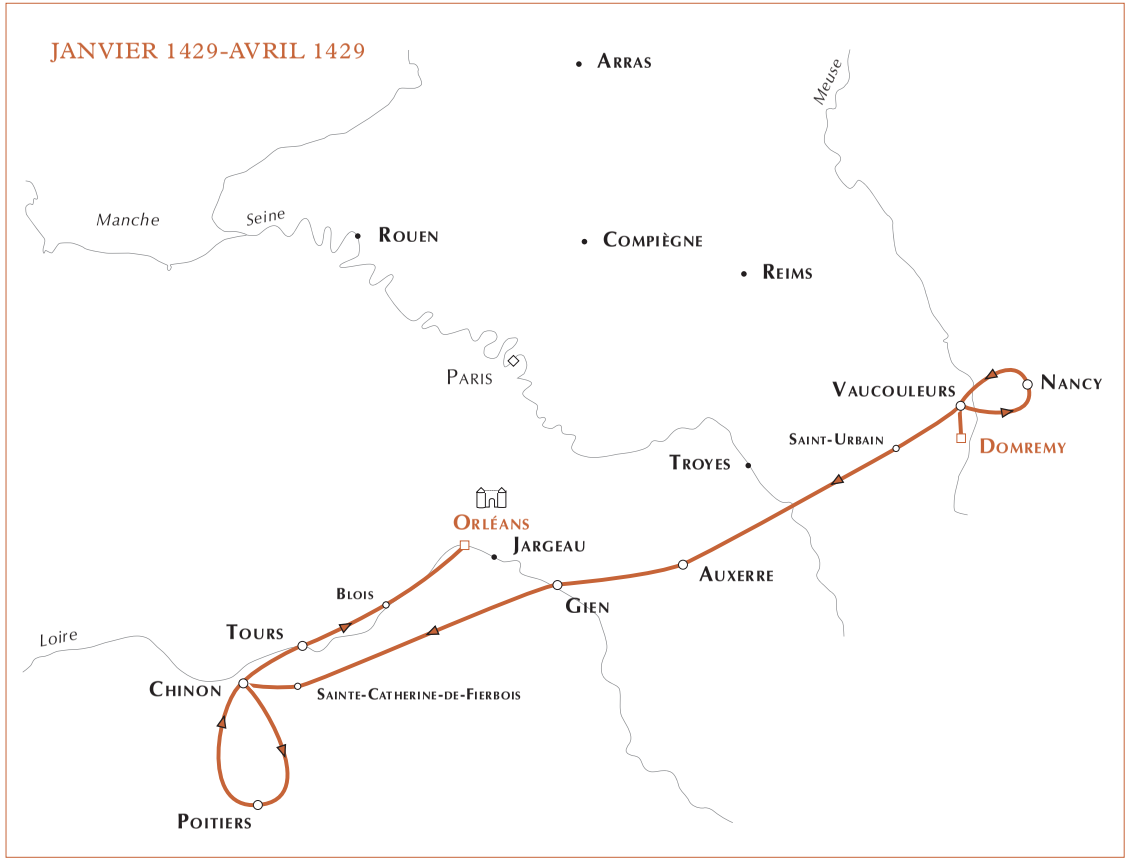
l'argent et les séductions du parti adverse. Il était fidèle, et elle aussi, cette pauvre fille, qui n'avait rien et ne devait rien à personne, mais était née de ce côté-ci de la Meuse, au bord du royaume. Fidèle et têtue. Il fit appeler son subordonné et le pria d'aller dire à la fille de Domremy, « celle que vous appelez la Pucelle », qu'il la recevrait à nouveau, dès qu'il le pourrait.

Au matin du jour fixé pour la troisième audience, Baudricourt aperçut Jeanne dans la foule qui assistait à la messe célébrée par Jean Fournier, curé de la principale église de la ville. La jeune fille se tenait dans les premiers rangs, juste derrière les bourgeoises, parmi des femmes acquises à sa cause. Elle les dominait de sa haute taille et son visage, les yeux clos sur son recueillement, semblait posé sur l'assemblée. Elle aurait paru dormir si le frémissement de ses lèvres n'avait suggéré l'ardente prière. Depuis le côté droit de l'autel, assis dans la stalle seigneuriale gravée à ses armes, Baudricourt entendait le latin à demi chanté du curé. Il avait fini par aimer ce moment où, portée par la psalmodie, séparée des tracas et angoisses de sa mission, sa pensée flânait dans la nef. Les gestes attendus de l'officiant, la patience des fidèles, les vieux murs noircis par les cierges, la fresque du Jugement dernier et la danse macabre aux fraîches couleurs… sur toutes choses sa pensée se posait sans se fixer. Elle flottait. Le temps de la cérémonie, il confondait la fantaisie de sa rêve-

rie avec la volonté divine. Il y croyait presque et s'autorisait ainsi, sans remords et sans péché, le délassement d'une distraction. Ce matin-là, sur le pilier qui se trouvait derrière la Pucelle, il remarqua une tache bleue qui n'y était pas d'habitude. Plus il la regardait, plus elle lui paraissait gagner en éclat. Une fleur de printemps éclose à l'aube n'eût pas été plus fraîche. Son regard en chercha la source. C'était un reflet du vitrail que traversait, avec la poussière qu'il dorait, un rayon du soleil d'hiver. Il en avait identifié l'origine, mais l'éblouissement persistait. Un frisson traversa son corps dans toute la longueur et y diffusa sa bonne chaleur.

L'après-midi, Baudricourt convoqua la jeune fille. C'était la troisième fois. Elle monta au château par la sente verglacée qui coupait au plus court. Les toits des maisons derrière elle semblaient se rejoindre à mesure de l'ascension. Dans la grande salle, dos au feu, le capitaine se chauffait les mains. La lueur des flammes allongeait l'ombre de ses épaules et de sa tête sur les dalles de pierre. À sa droite se trouvait un petit groupe d'hommes silencieux. Il fit signe à Jeanne d'avancer et c'est lui qui parla. Il dit qu'il avait bien réfléchi, qu'il la croyait honnête fille et allait l'envoyer au roi pour qu'il l'entende en son conseil et décide. Il avait demandé à Jean de Metz de constituer l'escorte qu'il lui donnait. Ils étaient là, six hommes, tous vaillants et fidèles compagnons qui la protége-

raient et la guideraient à travers le pays envahi. Ils lui obéiraient et la mèneraient sur la Loire, au château de Chinon. Il lui tendit un pli, la lettre d'introduction à remettre à leur souverain. Jeanne s'agenouilla, reçut dans ses paumes ouvertes le document cacheté et le serra contre sa poitrine. Ils partiraient le lendemain. Le capitaine de Baudricourt posa la main sur son épaule.


JANVIER 1429-AVRIL 1429
ARRAS
Meuse
Manche
Seine
ROUEN
COMPIÈGNE
REIMS
PARIS
VAUCOULEURS
NANCY
SAINT-URBAIN
DOMREMY
TROYES
ORLÉANS
JARGEAU
AUXERRE
BLOIS
GIEN
Loire
TOURS
CHINON
SAINTE-CATHERINE-DE-FIERBOIS
POITIERS

Jean de Metz s'était chargé des préparatifs. Pendant la journée du 13 février, il fit venir le barbier afin qu'il coupât les cheveux de Jeanne comme il les portait, court et en rond, les oreilles dégagées, les tempes rasées. Le cordonnier, qui avait passé la nuit et le jour à lui confectionner une paire de bottes, vint les faire essayer dans l'après-midi. Quand elle eut glissé ses pieds dedans, lissé sur ses mollets et tiré les longues tiges de cuir, elle se redressa, frappa le sol de ses talons et marcha dans la pièce sous le regard évaluateur de l'artisan. Elle était vêtue d'une chemise, de chausses et d'un pourpoint noir donnés par Jean. Catherine le Royer, qui les avait ajustés, lui dit qu'elle n'avait jamais vu si bel écuyer et alla chercher dans sa chambre son miroir. Elle tint devant Jeanne l'étroit reflet et le déplaça pour qu'elle puisse se voir en chaque partie. D'abord le visage, qu'il lui semblait découvrir, puis la poitrine, effacée par la veste de soldat, les cuisses, étroitement

serrées dans les fuseaux de laine, et les grandes bottes. « Holà, beau cavalier ! » Jean de Metz venait d'entrer dans la pièce, heureux de partir bientôt. Elle se retourna. Pour la première fois devant elle, il mit un genou à terre. « Nous partirons à la nuit. »

À la fin du jour, la foule se pressait à la porte de France. Baudricourt, mécontent, avait fait repousser dans les rues, à l'abri des murailles, les habitants montés jusque-là. Il avait été convenu que Jeanne et son escorte quitteraient la ville aussi discrètement que possible et feraient les premières étapes de nuit, afin d'échapper aux patrouilles ennemies et aux espions. Mais les gens voulaient voir. Tous, ceux qui avaient payé le cheval et l'équipement de la Pucelle, comme les autres qui ne pouvaient offrir que leurs vœux, souhaitaient assister au départ de l'expédition. Les gens de Vaucouleurs, certains hommes avec un enfant juché sur les épaules, regardaient sans un mot. Leur silence participait de l'aventure qui commençait, enveloppait le petit groupe de cavaliers d'une prière ardente et inquiète. La Pucelle était de leur sang, bourgeois et paysans du Barrois, petite province lointaine, aux marches de Lorraine, oubliée sur les confins du Royaume. Elle parlerait au roi, le royaume serait sauvé et ils seraient libres et en paix.

Les sept cavaliers, en tenue de voyage, attendaient de Baudricourt le signal du départ. Devant était le guide, Colet de Vienne, qui d'ordinaire

acheminait entre Vaucouleurs et la Loire les messages échangés entre le capitaine et le roi. Près de lui se tenaient Jean de Metz et un autre homme d'armes, Bertrand de Poulengy. Ami de Jean, il s'était porté volontaire pour cette mission. Leurs deux serviteurs, et Richard, un des archers de la compagnie désigné par son capitaine, les suivaient. Jeanne, sur un cheval qu'un palefrenier tenait par la bride, regardait les visages tournés vers elle, taches claires dans la pénombre. Pour protéger du froid son cou découvert, elle avait relevé sa pèlerine. À pied, comme tous les assistants, Baudricourt était près de la jeune fille, à hauteur de sa jambe haut bottée. Sur un signe de lui, elle se découvrit. De sa main gantée, il avait saisi à plein corps l'épée tendue par son écuyer et la présentait à la jeune fille. Elle la saisit par la poignée et la contempla un instant, comme si elle cherchait son reflet sur la lame. Jean de Metz s'était rapproché et, se penchant vers elle, avait bouclé autour de sa taille un baudrier. Elle glissa l'arme dans le fourreau. On entendit le fer frotter le fer. Baudricourt dit quelques mots. Jeanne acquiesça de la tête et les chevaux en s'ébrouant, dans la buée de leur respiration, s'avancèrent vers l'ouest qu'avait conquis la nuit.

Ils chevauchèrent jusqu'à l'aurore, sous la mêlée des arbres, en contournant les villages et les châteaux peu nombreux sur ce plateau chevelu entre Meuse et Marne. Par des chemins détour-

nés, le messager évitait les coins dangereux. Les cavaliers le suivaient à la file. Leurs yeux croisaient des lueurs dans les fourrés, frémissant de rapides frôlements. Les bêtes sauvages les regardaient passer. Les voyageurs ne disaient rien, seuls le cri d'une chouette, le couinement de sa proie, les pas des chevaux, le cliquetis d'un mors, d'un étrier ou d'une arme fendaient le silence et l'ombre.

Quand le ciel pâlit entre les ramures, ils mirent pied à terre et attachèrent leurs montures. La longue nuit de février les avait conduits jusqu'à la vallée de la Marne, devant le porche de l'abbaye de Saint-Urbain, au sud de Joinville, dont ils voyaient, à deux lieues à peine, pointer les clochers dans la vapeur de l'aube. Là-bas était le château du compagnon et chroniqueur de Saint Louis. Jeanne l'apprit de Jean de Metz, et aussi qu'il avait été seigneur de Domremy autrefois. Ils mangèrent le pain et le fromage des moines et se reposèrent dans la salle des pèlerins pendant la durée du jour. Elle s'étendit sur la paille tout habillée et s'endormit entre les deux hommes d'armes. Jean de Metz n'osait bouger ni jambes ni bras. La crainte d'un geste équivoque, mal compris, y avait coulé du plomb. Plus que la fatigue de la chevauchée et l'inconfort du gîte, le corps de la jeune fille figeait ses rêves. Il l'entendait respirer doucement.

Pendant le voyage vers Nancy, elle était vêtue en femme et traitée comme telle. Les choses allaient naturellement. Devenue son compagnon,

elle semblait un homme parmi les hommes, un adolescent que la barbe du matin ne démangeait pas encore. Jeanne était son secret, et celui des cinq cavaliers, qu'ils dissimulaient pendant les haltes. Jean de Metz voyait son visage lisse, pur de ride, son profil net, sans lourdeur, les paupières closes. Cela faisait un joli garçon. Il essayait de se souvenir de quoi elle avait l'air en fille, de l'impression qu'elle lui faisait. Jamais, même quand elle était, dans sa jupe et son corsage très propres, la fraîche paysanne avec laquelle il avait plaisanté devant la porte du château de Vaucouleurs, il n'avait éprouvé pour elle d'attirance physique. Non qu'elle fût laide ou sans charme, mais cela ne lui venait ni à l'esprit ni ailleurs. Au trait d'ironie du jeune mâle, elle avait répliqué avec une vigueur et un à-propos surprenant. Cela l'avait touché. Ensuite, il n'avait plus partagé les railleries de ses camarades dans la salle de garde, mais leur avait demandé de ne pas se moquer car ils n'étaient pas moins fous qu'elle à défendre ces murs, à un contre dix, le courage et l'honneur contre la force. Après Nancy, il s'était fait son avocat auprès de Baudricourt. En allant vers la capitale du duché, la paysanne qu'il appelait Jeanne, de ce nom banal qui prenait sur elle une inexplicable majesté, avait devisé avec lui. Les clochers de la cathédrale de Toul et le pont sur la Moselle n'étaient pas en vue, que la conviction s'était faite en son for : de grandes choses s'accompliraient avec elle, par elle, grâce à elle. Il ne savait comment, il ne savait quoi exactement, mais il vou-

lait en être, se tenir près d'elle, pour le savoir et, à ses côtés, agir lui aussi. La jeune fille était couchée près de lui et dormait paisiblement. Où serait-il demain, et les jours suivants ? Reverrait-il Vaucouleurs et la vallée de la Meuse, reverrait-il son père et sa mère ? Il ne regrettait rien.

Au soir commençait la deuxième étape. Ils franchirent la Marne à gué, à l'endroit où boivent les vaches. Les neiges de Langres n'avaient pas encore fondu et le flot était clair. Ils pouvaient voir, dans les dernières lueurs du jour, les cailloux et les herbes sur lesquels filait l'eau glacée. Une deuxième étape nocturne commençait, toujours vers l'ouest où le soleil venait de disparaître. Afin que leur passage laissât le moins de traces possible, Jeanne avait renoncé à entendre les vêpres dans la chapelle, et la petite troupe avait quitté Saint-Urbain discrètement, défilant sans bruit le long des murs. En remontant un ravin sur la rive opposée, ils débouchèrent sur le plateau. Le pays champenois qu'ils traversaient n'était pas plus sûr que les marches de Lorraine. Troyes était tenue par les Bourguignons et leurs forces, en se ravitaillant dans les environs, s'y étaient attaché de nombreuses alliances et complicités. Jeanne et ses compagnons continuaient d'éviter les lieux habités, empruntaient des chemins cachés et peu entretenus. Voyageurs furtifs en vêtements sombres, ils recherchaient le couvert des arbres qui les dérobaient à la curiosité des regards et au fouet de la bise. Les

sons et les mouvements de la nuit ne les inquiétaient plus. Leurs sens s'étaient habitués. Le hululement d'un hibou sur son territoire de chasse, suave et prenant, la solitude d'un chêne, son orbe découplé sur la nuit, le vol errant d'une chauve-souris, étaient les signes d'amitié de la forêt. Ils avançaient comme des ombres dans un rêve, et c'était le rêve de la jeune fille. Ils coupaient les cours d'eau qui montaient vers la Seine et le nord de la France, vers Châlons et vers Reims. Jeanne demandait au guide quelles routes menaient là-haut, puisque bientôt ils conduiraient le Dauphin au sacre. Leurs chevaux buvaient dans les ruisseaux.

Ils allèrent ainsi jusqu'à Auxerre. Aux abords de la grande ville, l'étreinte des Bourguignons était moins ferme et les partisans du dauphin Charles ne s'y terraient point. La guerre était passée au large de ce pays aux maisons de pierre, aux champs labourés, aux pentes palissées de vignes. Les cavaliers avaient traversé Tonnerre, franchi l'Armançon en plein jour et sur le bord de l'Yonne firent étape. Jeanne n'avait jamais vu, même à Toul et Nancy, si grand édifice. Le vaisseau de la cathédrale Saint-Étienne et son gros clocher, soulevé par le coteau avec toute la ville, appelaient les pèlerins. Jeanne voulut y entendre la messe.

Tandis qu'avec ses compagnons elle montait vers le sanctuaire, son regard fixait cette montagne de pierres et de tuiles rousses qui, au pas de son

cheval, glissait lentement sous les nuages. Colet de Vienne l'assura que celles de Reims et de Paris étaient plus importantes. Après la cérémonie, Jeanne marcha dans la cathédrale. L'ombre sentait le cierge, l'encens et la laine humide. Les compagnons admirèrent les vitraux du déambulatoire. Leurs vives couleurs, si variées, leur géométrie, leur rythme, les myriades d'images les éblouissaient. Ils se rappelaient les histoires que racontait la lumière de la vallée de l'Yonne en traversant les petits bouts de verre. Jeanne y reconnut sainte Catherine devant laquelle elle avait coutume de prier à Domremy. Pour la première fois, elle repensait à son village. Le jour de son départ de Vaucouleurs, elle avait dicté au curé une lettre à ses parents, pour leur demander pardon. Son père n'était pas commode, mais il l'aimait. Sa mère avait dû plaider pour elle. Jeanne se souvenait de la dernière veillée de Noël avec sa famille. Cela lui paraissait très loin, plus loin que quatre jours de cheval, plus loin que l'enfance.

En avant d'Auxerre, l'hiver avait perdu de son aigreur. Au-delà, dans un coup de vent, avec autorité il reprit les voyageurs en haut de la première côte. En Puisaye, le paysage redevenait sombre. Collines tassées couronnées de bois, veinées de haies grisonnantes, marbrées de neiges anciennes, d'où, comme un drame, s'élevait la gesticulation d'un noyer. Le froid montait du sol et des eaux stagnantes. Colet de Vienne encouragea ses com-

pagnons. Après ce dernier effort, cette ultime hauteur, ils descendraient dans la vallée de la Loire, et tout deviendrait facile.

Le jour finissait lorsque le guide désigna au loin, dans une échancrure, un éclat blême, un copeau de métal fiché dans la bourre des taillis. « La Loire ! » Ils arrivèrent à Gien dans la nuit. L'obscurité sentait l'eau. Le guet leur indiqua l'abri des pèlerins. Le lendemain, Jeanne entendit la messe du matin. S'étant confessée, elle communia et mêla sa voix à celles de l'officiant et des fidèles. Ils priaient pour le roi et la sauvegarde du royaume. Le murmure de sa pensée, pendant ces jours passés à se faufiler dans l'épaisseur de contrées hostiles, maintenant s'exprimait et se modulait dans le chant des psaumes. Sa voix se libérait du secret et, sous les voûtes de l'église de Gien, résonnait à l'unisson. Les serviteurs avaient rapproché les chevaux du porche. Les bêtes soufflaient et frissonnaient d'impatience. La nuit avait nettoyé le ciel. Ils reprirent la route aussitôt. Sur le pont de pierre étiré au ras du fleuve en crue, Jeanne voyait cette eau bientôt sous les murs d'Orléans. Combien de temps encore son flot séparerait-il assiégeants et assiégés ? Elle fit presser le pas.

Le sable de Sologne était léger sous le trot. Jean de Metz et Bertrand de Poulengy n'avaient plus rien à apprendre à la jeune fille sur la manière de se tenir à cheval. Elle faisait corps avec l'animal,

comme eux, et, plus légère, semblait danser sous les branches. Cette aisance à courir les routes, l'épée au côté, le sac en travers de la selle, les impressionnait. C'était une grâce supplémentaire, un signe d'élection. Elle avait reçu une mission et le moyen de l'accomplir. Son cheval parfois doublait celui du guide. Leurs plaisanteries se mêlaient. Elle forçait l'allure pour dépasser un convoi et saluait au passage les charretiers d'un geste amical. En crachant la poussière, ils protestaient. Elle n'entendait pas leurs jurons. Chinon, où se trouvait le Dauphin, n'était plus très loin.

Ils avaient franchi le Beuvron, la Sauldre, longé les étangs qu'embrumait le soir. Avant de passer le pont du Cher, ils s'étaient reposés dans une grange. Jeanne avait changé de chemise dans un coin du bâtiment et Jean de Metz, entré à ce moment-là, avait vu ses épaules, l'attache du cou délivré de la chevelure, sa poitrine, blanche dans la pénombre. Elle avait de beaux seins. Il y pensait le lendemain, sans trouble, et pourtant n'en parla pas à Bertrand. La route était droite, aisée, et ils auraient atteint Chinon le jour même si Jeanne n'avait voulu se recueillir à Sainte-Catherine-de-Fierbois, un petit sanctuaire de la région dont lui avait parlé Colet de Vienne, originaire du coin.

Après la première messe, elle s'était approchée des armes déposées dans le chœur de la chapelle. Les chevaliers, pour s'attacher la protection de la sainte avant de s'en aller guerroyer et pour l'en

remercier, le cas échéant, lui en faisaient offrande. Elle regarda avec attention ces épées, ces lances qui avaient servi aux exercices et aux combats. Elle voyait les brèches dans les tranchants, l'usure du frottement sur la pierre à aiguiser, les taches de rouille qui, dans la pénombre, semblaient du sang. Elle toucha les bannières, les plumets, le froid des aciers et pria encore devant ce capharnaüm de glorieuses ferrailles et chiffons.

Chinon n'était qu'à une demi-journée de cheval, mais la jeune fille, si impatiente jusqu'ici, souhaita prolonger la halte afin de préparer son arrivée. Elle réussit à convaincre un clerc d'écrire sous sa dictée une lettre au Dauphin. Elle l'y prévenait de son arrivée et annonçait le message de Baudricourt. L'encre à peine séchée sur la feuille, la cire du cachet encore tiède, Colet de Vienne s'était remis en selle et galopait vers Chinon avec le pli. Elle entendit les deux messes suivantes. Sa soif de communier, que la hâte et la clandestinité, en l'obligeant à s'abstenir, avaient fait grandir, s'étanchait là. L'annonce de sa présence remplissait la chapelle à chacun des offices. Les gens se la désignaient. Elle s'était fait connaître à Gien, avait parlé, et la nouvelle s'était répandue à la vitesse du coursier et des eaux rapides de février, le long des rivières et des routes. On avait appris dans Orléans assiégé qu'une jeune fille des marches de Lorraine venait porter un message extraordinaire au roi et que cela annonçait la délivrance de la ville. Faute

de meilleures nouvelles, on répétait celle-ci sans y croire, et la force inépuisable des langues la propageait. Pendant les prières, les têtes se tournaient vers elle à la dérobée et l'on chuchotait, le prêtre desservant se contraignait pour ne pas lui aussi céder à la distraction, comme les enfants de chœur. Il jetait un coup d'œil malgré tout, de biais, à ce jeune homme élancé que l'on disait une fille. Il apercevait ses paupières closes, bleues de fatigue, ses longs cils abaissés sur des joues imberbes, et rondes encore.

Son escorte impressionnait. On n'aurait pas donné de ces beaux hommes d'armes à une bergère simplette qui aurait prétendu entendre Dieu. Et son cheval ! Comme elle l'enfourchait et se tenait dessus. Le seigneur du lieu n'était pas plus noble lorsqu'il venait au village entendre la messe de Noël ou celle de Pâques au milieu de ses paysans. Et cette épée à sa ceinture ! Il fallait donc que son message soit considérable. Les palefreniers et les domestiques interrogeaient les serviteurs, les gentilshommes se rapprochaient de Jean et de Bertrand. On leur demandait des nouvelles de Vaucouleurs, du sire de Baudricourt, du duc de Lorraine, du déroulement de la guerre là-bas. Et puis, très vite. « Qui était-elle ? Que disait-elle ? Quel était son message ? » Les compagnons de Jeanne disaient ce qu'ils savaient. Et comme ils devinaient qu'on demeurait sceptique, les saisissait alors la passion de convaincre. Ils s'enflam-

maient et la ferveur de leur compagne passait dans leurs paroles. Le fond d'incrédulité, que huit jours de chevauchée aux côtés de la Pucelle leur avaient laissé, se dissipait à instruire les autres. Oui, elle était envoyée de Dieu ; oui, le brave Robert de Baudricourt, fidèle capitaine du roi, lui avait remis une lettre d'introduction pour son maître ; oui, ils allaient la conduire à lui, et ensuite, avec l'armée et la confiance de leur souverain, ils iraient livrer bataille. Ils frappaient de la paume la garde de leur épée et disaient que par celle-ci et sous la conduite de celle-là – ils montraient la chapelle où se trouvait Jeanne – Orléans serait délivré. Alors, tous on irait à Reims et, là-bas, dans la cathédrale, par la grâce de Dieu, le Dauphin serait sacré roi de France et tous les gens de bonne foi dans le pays le reconnaîtraient pour leur seul et unique souverain, successeur de Clovis et fils de Saint Louis. Enfin réunis, nous chasserons les Anglais et dans leur île qu'ils n'auraient jamais dû quitter, ils retourneront.

Jean de Metz restait en retrait. Le zèle tout neuf de ses camarades l'amusait. C'est vers eux, plus avenants, loquaces et cordiaux, que se tournaient les gens. Lui se tenait en réserve, accoté au porche du sanctuaire, à la disposition de la jeune fille. Il avait l'orgueil du serviteur. Celui qui sait et se tait. Il était le solitaire qui veille et garde. Il était, et serait pour jamais, quoi qu'il arrive dans la grande aventure à peine commencée, le premier

des compagnons de Jeanne, le premier porteur d'épée à l'avoir crue et à l'avoir suivie. Quand la parole de la jeune paysanne avait commencé d'entrer dans le fer d'une arme, c'était devant la forteresse de Vaucouleurs, et cette arme battait sa cuisse. C'était son épée. Il aurait aimé que sa mère et son père le voient, tel qu'il était en ce moment, debout, attendant sa maîtresse devant la chapelle Sainte-Catherine-de-Fierbois. Demain, ils seraient à Chinon, devant le Dauphin.

Voyage en territoire inconnu

David Park

David Park

VOYAGE EN TERRITOIRE INCONNU

Roman

Traduit de l'anglais (Irlande du Nord)
par Cécile Arnaud

Quai Voltaire

COLLECTION QUAI VOLTAIRE

Ouvrage publié avec le soutien de Literature Ireland.

Titre original : *Travelling in a Strange Land.*

© David Park, 2018, c/o Bloomsbury Publishing Plc.

© La Table Ronde, 2022, pour la traduction française,
26, RUE DE CONDÉ, PARIS 6e.

editionslatableronde.fr

À James et Sophie,
avec un amour paternel

« Le photographe doit posséder et garder en lui un peu de la réceptivité de l'enfant qui regarde le monde pour la première fois ou du voyageur qui arrive dans un pays étranger. »

Bill Brandt

Je pénètre en territoire gelé, bien que je ne puisse dire à quel pays il appartient. Parfois, je le vois comme d'un drone : en bas se déploie un relief enneigé de montagnes, de ravins et de lacs, de forêts qui s'élèvent soudain et effleurent mes yeux de leurs branchages blancs. D'autres fois, je suis enfoncé jusqu'aux genoux dans ses profondeurs, sans horizon visible, luttant pour poursuivre un voyage au but incertain, je ne sais ni d'où je viens, ni où je vais. Le monde est couvert, il étouffe lentement, comme les moutons prisonniers de hautes congères contre d'anciens murs de pierre, que je ne parviens pas à libérer. Tout est caché, même les secrets que je serre fort pour les empêcher de trouver la lumière ; le monde s'étend si loin à l'infini que je ne peux le réduire à un seul cadre, et si je plisse les yeux, c'est seulement pour me protéger des rafales de neige. Toute chose doit avoir un but et je dois découvrir le mien, ou alors céder aux exhortations de ce territoire gelé, m'abandonner à la fatigue et poser la tête sur son doux oreiller de neige. Les chasseurs de Bruegel sont fatigués eux aussi, lorsqu'ils rentrent à pas pesants au village après avoir arpenté la cam-

pagne désolée pour trouver de la nourriture, mais les gens qui folâtrent sur le lac gelé ne se précipitent pas pour les accueillir et n'ont aucune idée de ce qu'ils ont enduré. Le Revenant revient se venger du meurtrier de son fils.

Tout doit avoir un but. Alors, qu'est-ce qui m'amène à faire ce voyage ?

J'avance en trébuchant, aveuglé par la neige, je crains à chaque instant de tomber dans une faille béante ou de basculer de la paroi de l'à-pic, d'éprouver l'impact soudain du vide, agitant les mains à la recherche d'une prise à laquelle me raccrocher. Pour arrêter la chute sans fin. Puis me voici arrivé au bord du lac, ma vision s'est éclaircie, et je vois l'éboulis de glace trembler sous l'éclat du clair de lune et ses cristaux gelés refléter çà et là les étoiles. Des étoiles dont la froideur semble brûler des trous dans la nuit noire.

Il y a une maison là-bas, sur la rive opposée. Une maison éclairée. Dans la maison, un escalier que je sais devoir monter. Mais comment l'atteindre, sinon en traversant ce lac gelé ? Et qui me tiendra la main ? Qui me guidera désormais ? Je regarde derrière moi, mais n'entends que le bouillonnement du vent à travers les arbres, soufflant un panache de poudreuse et faisant frissonner le monde entier.

Ensemble, nous retirons l'épaisse couche de neige amoncelée sur le pare-brise de la voiture. Elle est encore molle à la surface, signe qu'il a de nouveau neigé aux premières heures de la journée, mais quand nos mains gantées finissent par atteindre la vitre, elles trouvent une pellicule gelée que j'asperge de dégivrant. Avant d'ouvrir la portière et d'allumer le moteur pour envoyer de l'air chaud vers le pare-brise, je dégage autant que possible les vitres latérales et arrière, pendant que Lorna s'attaque au capot et au toit à l'aide de la longue balayette, jusqu'à ce qu'apparaisse lentement le métal gris. Notre haleine forme des phylactères opaques sur nos lèvres, bien que nous n'échangions pas une parole tandis que la lumière de l'aube commence à s'insinuer sous la surface de la neige et semble la faire palpiter. Aucune chaleur cependant pour réveiller la moindre forme de vie, et les champs silencieux autour de la maison ne portent que les empreintes nocturnes et zigzagantes de quelque créature désorientée en quête de nourriture.

Quand j'ouvre la portière, la serrure à demi gelée grince une complainte, et une petite gerbe

de flocons tombe sur le siège du conducteur, mais en voulant les épousseter d'un revers de main, je ne réussis qu'à les transformer en taches sombres. Lorna s'installe sur le siège du passager, et nous nous retrouvons dans l'habitacle glacé comme dans un igloo, aveugles au monde ; l'espace d'une seconde, on s'y sent en sécurité, en apparence protégés de tout ce qui est tapi dehors.

« C'est de la folie, Tom. » Elle a presque crié pour se faire entendre par-dessus la soufflerie du chauffage.

« On n'a pas le choix.

— Les avions redécolleront peut-être demain. Je trouve ça trop dangereux, dit-elle en orientant le volet d'aération vers sa vitre.

— On ne peut pas le laisser là-bas. Il faut le ramener à la maison. »

Nous fixons le pare-brise. La partie la plus proche de l'aération se dégage en une bande qui va s'élargissant. Le bruit de la soufflerie gronde dans mes oreilles.

« Tu as branché le GPS ?

— Oui.

— Et tu n'as rien oublié ? demande-t-elle en jetant un coup d'œil à la banquette arrière. Je t'apporte les Thermos et les provisions dans une minute.

— Non, je crois que j'ai tout. »

Mentalement, je passe en revue le kit de survie amateur que nous avons rassemblé la veille au soir – pelle, sac de couchage, vêtements chauds, torche, pile de CD ; mon appareil photo est là, bien sûr, comme toujours. Dans le coffre, un jerrycan en plastique d'essence et, pour une raison étrange que je

ne cherche pas à comprendre, le tipi en toile marron de Lilly, notre fille de dix ans, orné de chevaux, de lunes et d'étoiles peints. Elle a insisté, même quand je lui ai dit que l'air passait au travers, et je n'ai pas eu le courage d'argumenter davantage. Son bonhomme de neige monte toujours la garde dans le jardin de devant, pareil à un veilleur de nuit.

« Tu m'appelles, dit Lorna pour la quatrième fois au moins. Tu as pris le chargeur du téléphone ? »

Je hoche la tête, alors qu'une nouvelle portion du pare-brise se dégage.

« C'est quand ça veut, dis-je, approchant la tête de la vitre comme si mon haleine pouvait accélérer le processus.

— Le bateau part à quelle heure ?

— Sept heures et demie. J'ai largement le temps. » Puis j'ajoute : « Si tout va bien », parce que, avec des chutes de neige sans précédent et le pays entier à l'arrêt, plus rien ne paraît certain, et pas seulement le rapport entre le temps et la distance : tout ce qui constituait le monde tel que nous nous le figurions semble avoir été brutalement désynchronisé.

Un petit trou apparaît sur la vitre. Si j'étais seul j'y collerais l'œil pour observer la lumière laiteuse à travers ce mini-objectif. C'est ce que je fais toute la journée, c'est comme ça que je regarde le monde. La glace se détend et ramollit tout autour. La lumière s'infiltre dans l'habitacle. Ces derniers temps, il y a eu des jours où j'ai cru n'être guère plus qu'un sténopé, espérant que l'image du monde finisse par prendre une forme permanente plutôt que ce flux vacillant et imprévisible que je sens en moi. Impatient, j'actionne les essuie-glaces ; au début il ne se

passe rien, puis ils frémissent à contrecœur, avant de balayer la vitre à toute allure.

« Et tu fais attention. Tu conduis prudemment », dit-elle, tournant le visage vers moi.

Elle a les joues rougies après ses efforts pour retirer la neige, et une petite mèche de cheveux s'échappe de sous son bonnet de laine.

« Je ferai très attention. Je prendrai le temps qu'il faut pour arriver sans encombre et je le ramènerai chez nous.

— On ne peut pas courir le risque de le laisser seul là-bas à Noël, surtout cette année, dit-elle, et je sais qu'elle s'adresse autant à elle-même qu'à moi. Déjà en temps normal, mais si en plus il est malade… on doit le ramener à la maison.

— On doit le ramener à la maison », dis-je en écho, et dans la voiture couverte de glace, les mots, n'ayant nulle part où aller, restent en suspension jusqu'à se figer en un silence.

Notre fils Luke est coincé à Sunderland à trois jours de Noël, et l'aéroport de Newcastle est fermé. Il est à l'université et vit dans une grande maison edwardienne décrépite, pleine de coins et de recoins, avec cinq autres étudiants qui ont tous fichu le camp pour les vacances. Il est seul et il est malade. Au téléphone, ce dont il souffre n'était pas très clair, mais il a de la fièvre et des symptômes suggérant une grippe. Deux fois, il est sorti de son lit et s'est traîné jusqu'à l'aéroport, pour découvrir que son vol avait été annulé. Les suivants sont complets, et sa mère s'est torturée en transformant les descriptions téléphoniques confuses en quelque chose de plus grave que la grippe. Ça pourrait être une pneumonie ou, la

plus terrible des hypothèses, une méningite. Et bien qu'elle ait fait des recherches sur Internet puis l'ait soumis à une séance de questions-réponses sur ses symptômes, il n'y a pas moyen de la rassurer. C'est peut-être compréhensible, sachant qu'elle aussi doit vivre avec son idée de la faillibilité de la chair. Raison de plus pour le ramener à la maison, parce qu'il faut qu'il soit avec nous à cette période de l'année, et non pas au loin dans un monde d'étrangers.

Le pare-brise est presque dégagé. D'instinct, j'ai envie de projeter de l'eau sur les fragments de glace restants, mais je sais qu'elle va givrer. Nous nous regardons ; Lorna pose la main sur mon bras puis me dit que je suis un bon père. Jamais je ne prétendrais l'être, mais je pense que si je ramène notre fils à la maison, ça pourrait m'aider un peu dans ma tête – voire faire pencher la balance, ne serait-ce que temporairement, en ma faveur.

« Il faut que j'y aille.

— Je vais chercher la nourriture et les Thermos », dit-elle. Lorsqu'elle ouvre la portière, une petite couture de neige se défait à l'intérieur de la voiture. Je regarde Lorna marcher à pas lourds jusqu'à la porte de la cuisine, et soudain elle me paraît frêle dans ma veste de randonneur trop grande pour elle de plusieurs tailles. Elle la porte par-dessus son pyjama, dont le bas rose déborde de ses bottes. Après mon départ, elle retournera au lit, où j'espère lui avoir laissé un peu de chaleur. J'étudie la pile de CD, sans réussir à décider avec lequel entamer le voyage.

À son retour, je me retiens de sourire en voyant qu'elle a tout mis dans la glacière réservée d'habi-

tude aux pique-niques estivaux. Elle la pose sur le siège du passager, l'attache avec la ceinture puis retire le couvercle, révélant assez de provisions pour parer à n'importe quelle urgence.

« J'ai mis la Thermos de café au-dessus avec les sandwichs, et là il y a le Fervex et de l'aspirine », dit-elle, me tendant une pochette en plastique récupérée au contrôle de sécurité à l'aéroport, qu'elle a remplie de tout ce que la maison compte de médicaments. « Garde ceux-là à part et, quand tu seras avec lui, assure-toi qu'il les prenne. Il faut faire baisser sa température. » Puis elle tend la main en travers du siège et je la presse doucement, avant qu'elle referme la portière et que j'allume le moteur.

C'est une Toyota RAV4 qui ne nous a jamais lâchés, pas une panne au fil des cent vingt-huit mille kilomètres indiqués au compteur, mais je prête malgré tout l'oreille au cas où ce serait la première fois. Même si elle n'a pas bougé depuis trois jours, j'ai fait tourner le moteur tous les matins, et je la félicite d'une petite tape sur le volant lorsqu'elle démarre. Hier, nous avons déneigé l'allée en courbe jusqu'au portail ; bordée par des talus de neige, elle ressemble à une chicane. En tournant le volant, c'est ma propre colonne vertébrale que je sens grincer, et je comprends pourquoi on fait tant de crises cardiaques après avoir pelleté de la neige. Les nouvelles précipitations ont été plus légères que les précédentes et je ne m'inquiète pas, mais j'y vais doucement, restant en seconde, tâtant le terrain. Une fois à la route, je marque une pause pour m'assurer que la voie est libre et faire un dernier inventaire de tout ce dont j'ai besoin ; je palpe la poche intérieure où est

rangé le billet imprimé pour la traversée en bateau, puis pose mon portable dans le porte-gobelet à côté du frein à main. À voir la neige immaculée, je sais que ma voiture sera la première à emprunter notre petite route, dont les haies hérissées sont momentanément adoucies et se parent de paillettes de givre dans la lumière naissante.

Je tourne à gauche et m'engage dans la côte – bien qu'elle ne soit pas très raide, les roues patinent et je ne suis encore qu'au milieu quand la voiture se met à chasser. Je tire le frein à main, mais sachant que je n'arriverai pas en haut, je le relâche avec précaution et laisse la voiture reculer en douceur jusqu'à notre portail. Heureusement que Lorna est rentrée et n'a pas vu ce qui vient de se produire. Un fin ruisselet d'eau coule toujours du champ derrière la maison et le long de la pente en une étroite rigole, qui certains matins d'hiver se transforme en glace noire. Si je veux que les pneus adhèrent, je dois rester au milieu de la chaussée. Pour une fois, je regrette qu'un lourd véhicule d'une des fermes voisines ne l'ait pas parcourue à vive allure en traçant une piste, mais la neige ne témoigne que de ma première tentative ratée. À la deuxième, j'atteins presque le sommet, mais quand j'appuie d'instinct sur l'accélérateur pour m'assurer de franchir les derniers mètres, la voiture se place soudain en biais et, malgré toutes mes initiatives, glisse lentement dans la pente, orientée à un angle bizarre par rapport au monde. Tout est de travers, rien n'est à la bonne place, et je suis impuissant à modifier sa trajectoire. J'ai beau tourner le volant et appuyer désespérément sur le frein, je ne fais qu'exacerber

le mouvement, puis vient une étrange fraction de seconde de calme, de lucidité presque bienvenue où l'on reconnaît que le monde est en réalité ainsi, comme on l'a toujours soupçonné, et qu'il n'y a rien à faire hormis attendre de voir ce qui se passe.

La voiture termine sa course en diagonale au bas de la pente, face au portail par lequel elle vient de sortir, comme si elle admettait déjà son échec et cherchait à retourner à sa place de stationnement chez nous. Ça ne présage rien de bon pour le voyage, et j'envisage d'y renoncer avant même qu'il ait commencé, mais je pense à notre fils et sais que je ne peux pas lui faire faux bond, rentrer dans la maison cinq minutes après en être sorti, comme si j'abandonnais sans avoir vraiment essayé. Je m'appuie sur le volant, le dos voûté, puis comprends que je ne réussirai pas à gravir cette côte sans prendre de l'élan. Le demi-tour n'est pas facile parce qu'il y a peu d'espace ; je bute contre la haie en reculant et regarde dans le rétroviseur une mini-avalanche de neige tomber en cascade le long de la vitre arrière. Je finis tout de même par y arriver et je pars dans la direction opposée à celle où je veux aller, roulant sur la portion de route plate jusqu'à l'entrée d'une maison voisine où je peux de nouveau tourner. Je passe la seconde, prends plus de vitesse que je n'ai pu le faire jusqu'ici et j'attaque la côte à une allure régulière, sans toucher au frein. J'ai réussi, et le reste de la route qui m'emmène à la nationale ne devrait pas poser de problème si je fais attention. Il y a d'autres bonshommes de neige dans les jardins et, tout à l'euphorie du premier obstacle franchi, j'ai l'impression, pendant une seconde, qu'ils for-

ment une haie d'honneur et me souhaitent bonne chance, leurs yeux noir charbon braqués sur moi. J'allume la radio pour écouter le bulletin météo. La voix annonce de nouvelles chutes de neige, mais dans le sud de l'Angleterre cette fois, et conclut en conseillant d'éviter tout voyage non indispensable.

Il n'y a pas de voyage plus indispensable que de ramener son fils à la maison, informé-je la voix, de ramener son fils malade à la maison pour Noël, et quand j'atteins la nationale et la trouve déneigée et sablée, je donne une nouvelle petite tape sur le volant, bascule l'autoradio sur le premier CD, en me disant que les fantômes ne laissent pas d'empreintes dans la neige.

La musique tient une place importante dans notre foyer, et son absence au cours des derniers mois a été un mauvais signe parmi d'autres. Ça me fait plaisir de pouvoir en écouter dans l'intimité de la voiture sans me sentir coupable. Lorna adore la Motown et les chanteuses comme Dusty Springfield et Adele. Et la musique a constitué l'un des terrains où Luke et moi avons pu nous rejoindre. Nous sommes même allés ensemble à deux concerts – Neil Young à Dublin et The Gaslight Anthem au Limelight. Je me sentais un peu vieux au Limelight, mais la musique était bonne, personne ne semblait gêné par ma présence, ni ne m'a donné l'impression que je n'étais pas à ma place. J'ai avec moi la musique que j'ai choisie pour les longues heures qui m'attendent – Robert Wyatt, Van Morrison, REM, John Martyn, Nick Cave.

J'ai aussi le disque des Great Lake Swimmers que

Luke m'a offert pour mon anniversaire. J'ai pris soin d'emporter certains CD qu'il aime également et que nous pourrons passer au retour – Ash, The Smiths, The National, *On the Beach*, de Neil Young. Luke a toujours joué de la guitare ; au lycée, il avait formé un petit groupe très actif jusqu'à ce que chacun parte de son côté à l'université.

Comme il est tôt et que ce sont les vacances, il y a peu de circulation sur les routes, et j'ai bien roulé. La ville, à mon arrivée, paraît encore assoupie, pas tout à fait prête à affronter la journée ou à repousser la couverture de glace qui s'est déposée au cours de la nuit. Les décorations de Noël ne sont pas encore allumées, et la neige est seulement colorée par les phares des quelques voitures que je croise et par les halls éclairés des immeubles où les travailleurs de l'aube sont déjà à pied d'œuvre. Belfast ressemble à un de ses sans-abri endormis, recroquevillés à cause du froid sous des couches de vêtements d'emprunt.

Sur les docks, j'ai du mal à croire que le bateau puisse contenir le nombre de camions qui embarquent. L'un après l'autre ils disparaissent dans les entrailles de la cale ; l'air brûle et s'affole un instant sous l'effet de leurs gaz d'échappement. Un routier retardataire court vers sa cabine, un journal sous le bras et un gobelet de thé ou de café dans l'autre main, il se hisse à l'intérieur et démarre son moteur à grand bruit, après avoir flanqué le journal plié contre le pare-brise. Je me rends compte que ces voyages font partie d'un rituel commercial quotidien auquel je ne connais rien, et j'éprouve presque le sentiment d'être un intrus pendant que je fais la queue.

En plus des voitures et des camions, il y a une longue file de passagers piétons dont je suppose qu'ils repartent chez eux par bateau et en train, puisqu'ils ne peuvent plus compter sur les aéroports. Ils retournent dans leur famille. Je me demande comment tout le monde va réussir à monter, si mon billet me garantit vraiment une place, ou si c'est comme ces compagnies aériennes qui pratiquent le surbooking en misant sur la défection d'un certain nombre de voyageurs. Mais bientôt je m'engage sur la rampe, rejoins la place de stationnement qu'on m'indique, et quand je sors, je sens cette odeur reconnaissable sur-le-champ – mélange de gas-oil, de métal corrodé par l'eau de mer et d'un autre ingrédient que je n'identifie pas. La plupart des voitures entre lesquelles je me faufile sont encore couvertes de neige, et sur certaines banquettes arrière, je vois des sacs de cadeaux dans leurs emballages de Noël. À la suite d'autres conducteurs, je monte les marches et me dirige vers un des salons.

Je me souviens d'avoir fait la traversée, enfant, à une époque où l'on avait l'impression d'être sur un navire à bestiaux. Aujourd'hui, le ferry offre un certain luxe et du confort avec ses magasins et restaurants, ses sièges rembourrés au lieu du plastique déchiré et des bancs durs. Il y a même un sapin et des chants de Noël en musique d'ambiance. Des membres du personnel me souhaitent la bienvenue comme si je venais de pousser la porte d'un hôtel, tandis que des odeurs de nourriture et de café remplacent les précédentes. Et déjà le salon se remplit de gens qui utilisent leurs bagages pour marquer leur territoire ; une boisson chaude dans une main

et un portable dans l'autre, ils informent leur correspondant qu'ils sont sur le bateau, qu'ils rentrent à la maison. J'envoie un texto à Lorna pour la prévenir que j'ai réussi et que les routes n'étaient pas trop mauvaises.

La jeune femme assise sur le siège voisin du mien me demande de surveiller son sac le temps qu'elle aille s'acheter à manger. Quand elle revient avec un sandwich et un café, je lui raconte que je vais à Sunderland chercher mon fils pour le ramener chez nous. Je l'ai déjà dit à la femme dans la guérite du parking qui vérifiait mon billet. Ça me réconforte peut-être de jouer les héros ; étant donné que je passe ma vie à photographier des choses qui ne m'intéressent guère, j'ai peu d'occasions de me sentir héroïque. Parce que je fais surtout les mariages – des photos, mais jamais de vidéos, quelle que soit la somme qu'on me propose –, des portraits de famille, des anniversaires importants, des bals de promo, parfois des commandes pour des entreprises si j'ai de la veine, et tous les boulots qui se présentent.

« Il fait ses études à l'université de Sunderland et il est malade, lui dis-je. L'aéroport est fermé. Sa mère m'a envoyé le chercher.

— Il étudie quoi à la fac ? me demande-t-elle avec son accent écossais.

— La production cinéma et audiovisuelle.

— Moi aussi, je suis passée par là.

— Vous étiez à Sunderland ?

— Non, chez moi, à Glasgow. C'est là que je vais. En espérant que les trains roulent encore.

— Je vous déposerais si j'allais dans cette direction, dis-je, mais je vais à Sunderland. » Puis j'ai peur

d'être trop familier et qu'elle se méprenne sur mes intentions. Elle répond à un texto et je fais semblant de consulter mon propre téléphone.

« Qu'est-ce qu'il a, votre fils ?

— On n'en est pas très sûrs, mais ça ressemble à une grippe. Vous visitiez l'Irlande du Nord ?

— Je travaille sur *Game of Thrones*.

— Ça doit être passionnant », dis-je. Je n'ai jamais vu la série, mais comme tout le monde je sais qu'elle est très populaire, même si je me souviens d'avoir entendu quelqu'un la résumer à « des nichons et des dragons ».

« Il y a des moments forts.

— Mon fils la regarde. Quoique sans doute de manière illégale. Il regarde presque tout en streaming.

— Il n'est pas le seul.

— J'ai bien ri en apprenant que la mairie avait peint des lignes blanches sur la vieille route des Dark Hedges [1].

— Ils ont dû les retirer au chalumeau, mais on voit encore les marques.

— Et comment sont les acteurs ?

— Très sympas pour la plupart. Mais certains peuvent être chiants. Exigeants. Jamais contents.

— Et que faites-vous ?

— Je suis assistante de production », répond-elle. Comme elle reporte son attention sur son téléphone, je sens que la conversation est terminée et je ne lui demande pas en quoi ça consiste, même si

1. Célèbre route bordée de hêtres dans le comté d'Antrim, en Irlande du Nord, ayant servi de lieu de tournage à la série *Game of Thrones*. *(Toutes les notes sont de la traductrice.)*

cette rencontre me fournira un sujet de conversation avec Luke pendant le trajet du retour. J'aimerais bien pouvoir lui poser quelques questions sur la façon dont elle a démarré dans le métier.

Le bateau appareille et je regarde notre progression par le hublot. La mer est calme, en apparence indifférente aux caprices de la météo, mais le littoral enneigé qui s'étend de chaque côté, tels deux bras tendus nous guidant vers le large, m'offre une perspective inédite, et je regrette d'avoir laissé mon appareil photo dans la voiture. Après la diffusion de quelques annonces de sécurité, les chants de Noël reprennent. Je pense à Lorna tentant de retrouver de la chaleur dans notre lit, à Lilly, endormie sous son poster du *Bon Gros Géant*, à Luke au loin, seul dans une maison vide. Et tout me paraît soudain d'une intense étrangeté, alors que le présent glisse dans l'espace silencieux où mémoire et conscience se coulent l'une dans l'autre pour créer quelque chose de nouveau. Pendant quelques secondes, je pense à tous ceux qui ont fait cette traversée ; les passagers autour de moi cèdent la place à un collage muet des visages flous de leurs prédécesseurs, dont beaucoup partaient en quête d'une nouvelle vie dans des villes qui, espéraient-ils, leur offriraient un meilleur avenir. À toutes les femmes, le ventre gros de chagrin, obligées d'aller chercher de l'aide loin de chez elles et de leur famille. J'essaie de cligner des yeux pour les chasser, mais à cet instant, j'aperçois un jeune homme à l'autre bout de la salle, juste avant qu'il ne disparaisse, et je crois reconnaître Daniel.

Je ne suis pas surpris qu'il soit sur le bateau puisque je le vois dans de nombreux endroits, toujours

de manière furtive et jamais assez longtemps pour pouvoir lever la main et l'appeler.

Certaines fois, il est au bout d'une rangée de garçons d'honneur, endimanchés dans leur costume de location et tentant d'avoir l'air de sortir de *Reservoir Dogs*. D'autres fois, je le repère du coin de l'œil quand je conduis ; ou alors, il est là juste avant que je m'endorme, mais toujours à distance, et je me demande si je dois me lever pour vérifier que la porte n'est pas verrouillée, afin qu'il puisse rentrer dans la maison s'il le souhaite. Je crois savoir pourquoi je le vois dans la rangée des garçons d'honneur : un jour où on prenait des photos panoramiques dans son école, son copain Robbie et lui ont quitté leur place au bout du rang pour courir se mettre à l'autre extrémité, si bien qu'ils apparaissent deux fois sur le cliché. Ça n'a pas amusé le directeur, qui lui a collé sa première exclusion. Une exclusion pour avoir fait le pitre. Sans doute la meilleure et la moins méritée. J'entends les tintements et gémissements d'une machine à sous. Nous nous dirigeons lentement vers le large.

Je somnole un peu – tous ces efforts pour dégager la neige, et le départ à l'aube. À mon réveil, la jeune femme est partie : j'espère que je ne lui ai pas ronflé dans les oreilles, ou qu'elle n'a pas cru que j'essayais de la draguer. La traversée ne durera que deux heures, et je suis déjà engourdi ; je sais pourtant que je dois garder l'esprit clair pour conduire, si bien que je sors et monte sur le pont supérieur, comptant sur l'air matinal pour me donner un coup de fouet. Un groupe de fumeurs, dont certains ont remonté la capuche de leur parka, est accoudé à une rambarde

dans la zone dédiée. Je vois ma jeune voisine de tout à l'heure. Le vent fait voler ses cheveux, qu'elle doit repousser de son visage. Le sillage du bateau bouillonne et mousse en formant un V, presque comme si nous barattions de la neige, mais la mer qui s'étend au-delà semble figée dans une torpeur grise. Rien ne se prête à une photo, même si j'avais mon appareil ; pourtant plein de gens prennent des selfies, seuls ou en couple. L'appareil photo des téléphones, les progrès permanents de la technologie et tout ce qui s'ensuivra, voilà ce qui détruira les emplois des gens comme moi. Bientôt, toutes les photos événementielles seront réalisées ainsi, sans recours à des professionnels. Ça me donne parfois l'impression d'être le dernier d'une espèce en voie de disparition. Le dernier des Mohicans, prenant des photos avec un véritable appareil, et c'est encore pire de savoir que, aussi performante que soit la technologie utilisée, ces autoportraits sont pour la plupart sans valeur, dépourvus de ce qui fait une photo authentique – résultat de choix créatifs réfléchis et d'un regard singulier. À mes yeux, elles ne sont guère plus que de la complaisance, des expressions de la vanité humaine, dénuées de la dignité que peut leur conférer le bon photographe. Mais Lilly a peut-être raison : je ne suis peut-être qu'un « rabat-joie », comme elle dit, et je râle contre ce qui n'est qu'un plaisir inoffensif.

Nous suivons le sentier de la falaise à Portstewart. Pour fatiguer les garçons, même s'il faisait froid ce jour-là aussi, presque autant que maintenant. Luke est dans sa phase de questions permanentes.

« Pourquoi ça s'appelle la côte ?

— Parce que c'est au bord de la mer.

— Mais pourquoi ça s'appelle la côte ?

— Qu'est-ce que tu veux dire, Luke ?

— Pourquoi ça s'appelle la côte, alors que ça ne monte pas ? »

Il lève les yeux vers moi. La glace au chocolat qu'il a mangée chez Morelli a laissé des petites traces marron aux commissures de ses lèvres. Je n'ai plus les réponses à la plupart de ses questions, et je me contente souvent de dire « Je ne sais pas » ou « Parce que c'est comme ça ». Les pères devraient connaître les réponses aux questions posées par leurs jeunes fils, mais les siennes viennent d'une autre planète, si éloignée dans l'espace qu'elle ne fait même pas partie du système solaire. Pour détourner son attention, je dis « Regarde, un pêcheur ». Mais l'information ne contenant aucune révélation, ni aucun éclaircissement, il l'ignore et se concentre sur le caillou qu'il balance d'un coup de pied sur les rochers en contrebas. « Tu vas abîmer tes chaussures », dis-je, ce qui nous permet de nous sentir de nouveau père et fils.

Je l'imagine dans cette maison inconnue, une maison aux pièces vides, et je songe à quel point il doit s'y sentir mal. Tout le monde parti, tous les bruits habituels de la vie étudiante réduits à un silence, comme si les chutes de neige les avaient étouffés et qu'à la place ne restaient que ceux de la bâtisse reprenant ses droits, avec ses étirements et ses tensions inexplicables, le silence de la neige qui pèse sur le toit. De tout le poids froid de la solitude.

Des voix qui passent dans la rue. Les coups de

fil de sa mère. Des visites incessantes au site Internet de l'aéroport pour voir si les avions décollent. Son sac de voyage prêt au pied du lit. Et tout est momentanément suspendu : son vol de retour, sa santé, ce qu'il veut faire de sa vie. Que veut-il faire de sa vie ? Réaliser des films, on dirait l'expression d'un vœu dans la série l'*Île fantastique*, mais avec un peu de chance il trouvera peut-être un rôle dans une entreprise offrant davantage que des contrats courts et des tâches subalternes. Nous étions si contents qu'il veuille aller à l'université que nous n'avons pas essayé d'interférer dans son choix de filière en nous disant, en guise d'excuse, qu'il était important qu'il étudie quelque chose qui l'intéresse.

Des mouettes planent à proximité du bateau, en apesanteur sur les courants. Luke n'a jamais paru se laisser entraver par quoi que ce soit, il prend tout comme ça vient et demeure curieusement indifférent à toute forme de pression que l'école ou nous pourrions tenter d'exercer. Mais c'est peut-être une bonne chose. De ne pas être trop passionné, obnubilé par une quête si son objet semble toujours hors d'atteinte. De ne pas avoir de trou à l'intérieur, de vide à combler. Heureux et en bonne santé, c'est tout ce qui compte, voilà ce que nous nous sommes dit, et je continue de penser que nous avions raison. Je regarde de nouveau les mouettes. Nous lui offrons un drone pour Noël – pas un modèle hors de prix, rien de plus qu'un jouet, en réalité. Mais tout de même pourvu d'une caméra intégrée, de sorte qu'il pourra filmer des choses. Nous avons même acheté des piles supplémentaires.

Je ne la vois pas approcher. Elle a les cheveux

ébouriffés, fouettés par le vent. Je sens l'odeur de sa cigarette.

« On étouffe à l'intérieur, dit-elle, et je remarque pour la première fois que ses yeux ont la couleur gris-vert de la mer.

— Il fait froid, dis-je.

— Quand on fume, on s'y habitue. Nous sommes les nouveaux parias. Les exilés. Quand on a de la chance, il y a un chauffage extérieur.

— Mais pas ici.

— C'est comment, Sunderland ?

— Franchement ? »

Elle hoche la tête et déplace un peu ses pieds alors que le bateau paraît tanguer un instant sans raison apparente.

« Certains quartiers ne sont pas désagréables, mais d'autres endroits ressemblent à Belfast un mauvais jour d'une mauvaise année.

— J'aime bien Belfast. Globalement.

— Moi aussi, maintenant, je l'aime bien, mais le Belfast que vous aimez n'a pas grand-chose à voir avec celui de mon enfance – tant mieux, d'ailleurs. Ce n'est pas un des producteurs de *Game of Thrones* qui l'a débiné ?

— Il a déclaré que ce n'était pas la ville la plus cosmopolite où passer la moitié de l'année. » Elle rit, puis ajoute : « Il a dû faire marche arrière et présenter ses plus plates excuses.

— On ne doit jamais s'excuser de dire la vérité. » Mes mots sont sortis tout seuls, donnant un peu l'impression que je me prends pour son père. Un silence s'instaure durant lequel nous regardons tous les deux vers le large, puis je reprends : « Je voulais vous

demander comment on débutait dans ce métier, des conseils pour mon fils.

— Si j'étais honnête, je lui conseillerais de faire autre chose. Un job qui lui assurera un salaire décent et des perspectives.

— Mais vous, vous avez réussi, non ?

— Sur *Game of Thrones*, je ne suis qu'assistante de plateau.

— Et que fait l'assistante de plateau ?

— Elle assiste. » Une réponse toute faite, on dirait. « Court à droite, à gauche. Obéit aux ordres. Fait tout ce que les autres ne veulent pas faire. Prépare beaucoup de thé, transporte beaucoup de choses d'un point à un autre.

— C'est un début. Qui débouchera peut-être sur de nouvelles opportunités. Et ça doit être fascinant de voir les acteurs et le… » Je cherche le mot puis dis : « … l'action.

— Parfois, mais on n'est pas dans le premier cercle. Il y a un tas de règles qu'on s'engage à respecter, et si on a le malheur d'en violer une, le ciel nous tombe sur la tête.

— Ou on vous donne en pâture au dragon.

— C'est à peu près ça », dit-elle. Puis elle me souhaite bonne chance pour mon voyage de retour avec mon fils et je n'ai que le temps de la remercier avant qu'elle se retourne et s'éloigne. C'est la dernière fois que je la vois. Après coup, je me dis que si je connaissais son nom, je pourrais le chercher au générique.

Leurs cadeaux sont dans le salon – nous n'avons jamais pris le risque de les mettre dans leurs

chambres parce qu'ils n'auraient jamais pu faire une nuit complète et qu'ils auraient commencé à les ouvrir sans nous, nous privant du plaisir de voir l'excitation sur leurs visages, et parce que Lorna compte sur moi pour prendre quelques photos au moment où ils se mettent à déchirer les emballages en hurlant comme des fous. Mais évidemment, ils se réveillent tôt et ils crient de leurs chambres pour savoir si c'est l'heure, et nous leur répondons non, rendormez-vous, mais c'est peine perdue, si bien qu'avant même le lever du jour, nous renonçons à dormir et les appelons. Ils se hissent et sautent sur le lit, puis s'allongent à contrecœur et endurent les étreintes parentales comme s'il s'agissait de camisoles de force. Après quoi, selon le scénario habituel, nous entamons notre petit numéro de duettistes.

« Alors, maman, crois-tu que le père Noël soit passé ?

— Quelqu'un a entendu quelque chose cette nuit ?

— J'ai cru entendre du bruit sur le toit, dit Luke.

— Sans doute le pigeon qui a fait son nid pas loin et qui rend votre mère folle avec ses roucoulements.

— Si j'avais un fusil, je lui réglerais son compte, dit Lorna.

— Ce serait cruel.

— Pas autant que de réveiller vos parents à l'aube.

— On peut aller voir, maintenant ? S'il vous plaît, s'il vous plaît, s'il vous plaît.

— Bientôt, très bientôt, dis-je, et je pose une main légère sur ses yeux. Pourquoi vous ne faites pas

un petit somme tous les deux, sinon vous tomberez de fatigue avant la fin de la journée ?

— Non, non, s'écrient-ils, et ils gigotent tellement que la couette glisse du lit.

— D'accord, d'accord. Du calme. Mais d'abord, une question importante. Est-ce que vous avez été sages tous les deux ? »

Ils répondent oui sans la moindre hésitation ; je regarde Lorna et lui demande ce qu'elle en pense. Elle réfléchit un instant, le doigt posé sur les lèvres d'un air exagérément pénétré, les laissant mariner.

« Voyons voir, je crois que la réponse est… oui ! Maintenant, filez mettre vos robes de chambre et vos chaussons puis revenez ici le temps que votre père allume quelques lumières dans le salon et monte le chauffage. »

J'enfile moi aussi ma robe de chambre et des chaussons, je prends l'appareil photo dont j'ai rechargé la batterie durant la nuit et vais dans la cuisine où flotte encore l'odeur des préparatifs du repas que nous partagerons. Le chauffage se met en route sans enthousiasme, et j'entre dans le salon, allume les lumières du sapin de Noël et les éclairages des tableaux pour avoir une lumière douce. Sous l'arbre, il y a les sacs de Noël contenant les babioles – bonbons, avions en balsa, jeux de cartes, chaussettes de foot, protège-tibias, pièces en chocolat, mini-torches. Les plus gros cadeaux sont disposés de part et d'autre du canapé. Lorna est douée pour faire les paquets, et les piles ressemblent à des petites pyramides avec les plus grands en dessous.

« Ça y est, on peut entrer ? s'écrient-ils. On peut entrer ?

— Encore une seconde et je vous appelle. »

Et chaque année, je photographie cet instant parfait avant qu'il ne vole en éclats.

On se croirait au départ d'une course. Nous avons tous le pied sur l'accélérateur, prêts à partir. Il n'y a pas tant de voitures que ça à bord, comparé au nombre de camions. Carlisle se trouve à un peu plus de cent soixante kilomètres, et dans des conditions normales, cette partie du trajet devrait prendre environ deux heures. J'ai déjà fait le voyage trois fois. D'abord avec Lorna, quand nous avons emmené Luke pour sa rentrée en première année, dans la voiture chargée de tout le nécessaire à sa survie en résidence universitaire, puis à la fin de la première année, quand j'ai rapporté toutes ses affaires puisqu'il devait quitter la résidence, et enfin au début de la deuxième année, pour le remmener avec tout son barda. Le trajet ne m'est donc pas inconnu, mais au sortir du port, la neige a tout transformé et les endroits dont j'ai gardé le souvenir sont complètement effacés.

Tournez à droite sur London Road. Puis restez sur l'A75. La route pour quitter Stranraer est bien meilleure qu'elle ne l'était il y a quelques décennies. Mais les gros tas de neige amoncelés de chaque côté la rendent plus étroite, et la chaussée a beau avoir été dégagée, elle paraît encore luisante de danger. Roulant lentement, penché sur le volant, j'essaie de vider mon esprit de tout ce qui n'est pas la musique et d'éprouver la familiarité rassurante de la mécanique, de ce qui obéit à tout ce que je demande.

C'est une voix de femme qui donne les direc-

tions. J'ai l'habitude des voix de femmes. Il arrive qu'elles aient envie de parler. Besoin d'exprimer certaines choses avant de remonter l'allée centrale.

« Et si je faisais une erreur ? » demande-t-elle, les mains tendues pour laisser sécher son vernis à ongles, en me regardant comme si je détenais la réponse.

Je lui dis : « Il n'y a que vous qui puissiez le savoir », parce que j'ai déjà eu cette conversation et que ça me semble la meilleure réponse.

La maquilleuse est partie et nous sommes seuls tous les deux. Je me retrouve de plus en plus souvent dans des situations de ce genre parce que les temps ont changé et que plus personne ne veut de photos guindées et cérémonieuses. On veut des clichés originaux et arty, des images de l'heureux couple et de la joyeuse belle-famille. La mode est aux photos prises ailleurs que sur les marches de l'église ou dans des jardins d'hôtel. Je dois donc me tenir prêt à les immortaliser sur des plages, dans des ruines de châteaux, voire dans une grange, comme c'est arrivé une fois. Sur la dernière photo de cette série, la fiancée était montée sur un cheval, et le fiancé tenait la bride, comme on guide le jockey victorieux. C'est l'heureux couple qui décide. Je me plie à leur désir. Sauf que maintenant, je ne suis plus sûr que ça existe, un heureux couple.

« C'est normal que vous soyez nerveuse », lui dis-je. Je prends une photo des chaussures qu'elle n'a pas encore enfilées, puis je dispose la paire d'un blanc étincelant, qu'on dirait en sucre glace, ainsi que son petit bouquet de roses sur un coussin pour en prendre une autre. Elle est assise à sa coiffeuse

et se regarde dans le miroir. Si je réussis à rester en dehors du cadre, je peux la saisir en train de contempler son reflet. Sa mère lui crie de se dépêcher. Elle se fait face dans la glace, les mains tendues, et je me demande si elle s'invite à aller vers ce qui l'attend ou si elle retarde le moment.

« Je l'ai connu sur un site de rencontres », dit-elle, et l'espace d'une seconde, alors que je lui jette un coup d'œil, ses mains tendues lui donnent l'air d'être une somnambule. Une somnambule aux yeux ouverts.

« C'est très courant aujourd'hui », dis-je. Je sais que ça ne présage rien de bon, mais il me traverse l'esprit que si elle se dérobe maintenant, j'aurai peu de chances d'être payé. Un mariage annulé ne laisse que du chaos dans son sillage. « Un endroit comme un autre », lui dis-je. Puis j'ajoute : « Et voilà le soleil », en allant me placer à la fenêtre de la chambre. La voiture des mariés est garée en bas, au bord du trottoir, la lumière plongeant dans sa noirceur lustrée. Sa mère l'appelle encore. « Une seconde. Je prends une dernière photo de vous assise là. Vous êtes magnifique. Je peux capturer votre reflet dans le miroir, ça rendra vraiment bien. »

Elle regarde une dernière fois ses ongles avant de laisser retomber ses mains et se tourne vers l'objectif. Mais la première chose que je vois, c'est ma propre image dans la glace et, juste avant de me décaler, j'ai envie de lui dire que je ne peux pas l'aider parce que je n'arrive plus à m'aider moi-même et que, quelle que soit sa décision, elle ne contiendra jamais qu'une promesse, non pas une assurance permanente. Car s'il y a une chose que je sais main-

tenant avec certitude, c'est que rien n'est garanti. Je me contente donc de dire : « C'est dans la boîte. »

Elle se regarde une dernière fois et je l'entends déclarer d'un ton énergique : « C'est parti. » J'ignore si la musique que je perçois dans sa voix est heureuse ou triste, mais je répète « C'est parti », en tentant de lui faire écho.

Au rond-point, prenez la deuxième sortie et restez sur l'A75. Continuez tout droit. Je lui dis que c'est exactement mon intention. Alors oui, c'est parti – pour des kilomètres de routes ourlées de neige, jusqu'à cette maison vide à Sunderland. À ma gauche, les collines et les bois paraissent mystérieux et immobiles. La plupart des routes secondaires que je croise n'ont pas été déblayées ; sur certaines, un unique et étroit sillon traverse la neige comme si quelqu'un avait découpé un gâteau de mariage. Je maintiens ma vitesse à 65 km/h ou juste en dessous, ce qui rallongera le trajet mais, espérons-le, réduira les risques de désastre. Tous les quelques kilomètres, sur le bas-côté, des véhicules semblent avoir été abandonnés et pas encore récupérés par leurs propriétaires. Je me demande où ils se sont réfugiés lorsque les plus fortes chutes de neige se sont abattues. Je dois m'arrêter pour appeler Luke et lui dire que j'arrive, et pour pisser, comme j'aurais dû le faire sur le bateau, mais il n'y a aucun endroit propice, les aires de stationnement devant lesquelles je passe sont bloquées par plusieurs dizaines de centimètres de neige, ce qui m'oblige à continuer ma route. Au bout de vingt minutes environ, comme par miracle, je vois une aire de repos en partie dégagée, où sont garés un

camion-snack et deux poids lourds. Quand je m'y engage avec précaution, la voix m'informe qu'elle recalcule, et l'écran se réinitialise. Je lui dis de garder son calme, mais elle n'écoute pas et s'affole jusqu'à ce que je la réduise au silence. Le camion-snack s'orne du nom The Jolly Friar, et son propriétaire porte un tablier blanc, un bonnet de laine et une écharpe si longue qu'elle doit représenter un risque sanitaire et de sécurité chaque fois qu'il s'approche de la friteuse. Il porte aussi des mitaines. Une guirlande lumineuse festonne le comptoir, sous lequel est accrochée une banderole « Joyeux Noël » en plastique qui semble avoir connu plusieurs années de service. À un bout, deux routiers mangent d'énormes burgers qu'ils tiennent à deux mains, projetant la tête en avant tels des pigeons à chaque bouchée. L'odeur des oignons épaissit l'air, mais je n'ai pas d'appétit pour ce genre de choses à cette heure matinale et je commande un café, préférant garder le contenu de la Thermos pour plus tard ou pour une urgence. Malgré le nom écrit sur le camion, le type qui sert est assez renfrogné, et je regrette de lui avoir dit que j'allais chercher mon fils, puisque je n'obtiens en réponse qu'un hochement de tête presque imperceptible et qu'il examine les pièces que je lui ai données comme s'il les soupçonnait d'être fausses.

Peut-être que les affaires marchent mal, que la neige les a mises KO. Peut-être qu'il espérait se remplir les poches pour faire face aux dépenses de Noël. Je retente le coup.

« Vous avez eu du courage d'ouvrir aujourd'hui, lui dis-je.

— Je n'attendais pas beaucoup de clients, mais tout est bon à prendre pour faire bouillir la marmite, répond-il en essuyant le comptoir avec un torchon sans me regarder. C'était même pas censé être mon tour, mais le gamin s'est barré à Avienmore.

— Pour skier ?

— Pour skier et prendre des cuites.

— Ski et alcool, mauvais mélange.

— Il est sur les pistes de bonne heure, même quand il a fait la fête la veille. Il dit que le froid lui éclaircit les idées. Moi, je préfère un bon petit déjeuner – pas besoin de dévaler une montagne. »

Je lui souhaite bonne chance et voudrais qu'il me rende la pareille, mais il se contente de hocher la tête. Je me glisse derrière des arbres près de deux tables à pique-nique et, en urinant, je lève les yeux vers l'épais bosquet qui s'étire jusqu'à se fondre dans les ombres là-haut. Tout est silencieux et immobile, et plus mes yeux s'aventurent vers les profondeurs du bois, plus sont profonds le silence et l'immobilité. Même le petit oiseau qui fend la fine brume de neige tombante ne rompt pas le charme. Si j'avais mon appareil, je prendrais une photo, mais je me demande si je serais capable ne serait-ce que d'approcher ce que dissimule l'instant. Et j'entends une voix, mon GPS personnel, me dire que malgré tous les espoirs que je nourris et que j'ai toujours nourris quant à ce que je pourrais faire ou être avec un appareil photo, je ne suis pas à la hauteur. Et cette voix devient ma voix, qui répète encore et encore : « Regardez par ici, s'il vous plaît. Tout le monde sourit. » Tout le monde fait toujours semblant de sourire. Je frissonne soudain.

IL FAUT Y ALLER, MAINTENANT

EMMANUELLE
HEIDSIECK

ÉDITIONS DU faubourg
LITTÉRATURE

•

IL FAUT Y ALLER, MAINTENANT

EMMANUELLE HEIDSIECK

ÉDITIONS DU faubourg
COLLECTION **LITTÉRATURE**

I

•

DANS LE SALON

•

Il nous prend en bas ? Mon Dieu, comment vous remercier ? Il arrive dans combien de temps ? Là, d'un instant à l'autre ? Quelle chance que cela ait pu se goupiller avec votre mari, vraiment comment vous remercier, de toute façon sans vous je ne m'en sortais pas, c'était la catastrophe, je ne sais pas ce qui se serait passé vous savez, probablement… je ne sais pas…

Il vient nous prendre avec sa camionnette de livreur ? Son patron la lui a laissée avant son départ ? Son patron a tout laissé, oui, comme tout le monde. C'est quand même une chance qu'il puisse nous emmener, qu'il ait un véhicule, vous avez vu, plus un taxi, plus rien, les transports en commun c'est devenu compliqué avec ces patrouilles, ces contrôles, et avec des valises on aurait vite fait d'être repérées, même avec un gros sac, même… enfin… Je ne sais pas par quel moyen nous aurions pu, vraiment, il aurait fallu, je ne sais pas. Le Bourget, vous vous rendez compte, c'est à Pétaouchnok, c'était impossible, il n'y a pas à dire, vous me sauvez, littéralement, merci vraiment, je ne sais comment vous remercier.

Je me suis mise dans de beaux draps, dans une de ces situations, oui c'est de ma faute. J'ai voulu croire qu'on me laisserait tranquille à mon âge. Je le reconnais, cette idée de devoir partir, de tout quitter, c'est… ce n'est pas…

Venez deux minutes, asseyons-nous en l'attendant. Vous ne vous êtes jamais assise ici, c'est normal, mais tout de même, comme ça vous vous serez assise une fois dans ce salon. Il arrive dans combien de temps à votre avis ? Si j'avais imaginé que nous partirions ensemble. Et que vous m'emmèneriez chez vous. Qui aurait pu imaginer une chose pareille ? Je sais, je vous ai aidée à acheter votre maison à Drancy il y a vingt ans, Drancy – La Courneuve comme vous dites. Ce n'était rien, franchement. Je vous ai aidée à obtenir des papiers, il faut dire que c'était plus simple à l'époque, vous avez même obtenu la nationalité. Oui, c'est vrai, j'ai aussi appelé mon cousin, administrateur au Crédit Mutuel, vous avez eu votre prêt, une très jolie maison d'ailleurs, ces pavillons des années trente en brique rouge, le toit pointu, très bien choisie, bon, pas de jardin mais une courette pour mettre une table quand même. Non, vraiment, on ne va pas en faire un plat. C'était le minimum que je puisse faire. Et vous, toujours à me remercier, à me dire que je faisais partie de votre famille désormais, je me souviens de votre joie quand vous avez signé la promesse. Il faut dire, c'était un beau parcours ! On peut parler d'intégration. Vos fils qui travaillent bien au collège Eugène-Delacroix de Drancy. L'aîné qui fait un master 2 éco-finance et qui a décroché un poste à

responsabilités au Crédit Agricole. Le second embauché à la mairie de Saint-Denis. Vous vous êtes bien débrouillée.

Il a du retard, non ? C'est normal ? D'accord. Et maintenant, vous m'invitez chez vous, vous m'accueillez. Je suis tellement abasourdie, je n'ose vous dire, c'est un geste, je n'en reviens pas, vous ne me laissez pas tomber, je ne suis pas habituée à ça, vous savez, ici à Paris, on doit le reconnaître, ça a toujours été un peu le chacun pour soi, mais là, disons-le, vous me sauvez la vie. Rien que ça.

Si vous saviez comme je m'en veux. Je n'arrivais pas à me décider. Dans l'ensemble, j'ai mené ma vie sans être trop stupide. Mais là. On peut dire que je me suis complètement fichue dedans. Je m'en mords les doigts. Vous me comprenez ? Oui, vous aussi, vous faites partie des derniers à partir. Tout laisser. Votre maison. Mon appartement. Il ne faut pas se faire d'illusions. Ce sera pillé. On peut avoir toutes les portes blindées de la terre. Vous voyez tout ça, ces meubles, ces tableaux, ces objets de famille, de mes parents, de mes grands-parents... Vingt kilos de bagages, c'est une rigolade. Non, mais vous, vous aviez une bonne raison de rester avec votre sœur à l'hôpital depuis des mois. Tandis que moi, j'ai fait un blocage. C'est grotesque. J'ai honte, je vous jure. Ils sont tous partis avant que ça ne dégénère. Vous vous souvenez quand mes enfants ont décidé de s'installer à Montréal, c'était il y a deux ans déjà. Je disais que je les rejoindrais plus tard. Ce que je pensais. Tu parles. Ils ont fermé leur frontière. C'était un flot continu de Français qui débarquaient. Au bout de

deux cent mille, ils ont commencé à paniquer. Et clac, fermé. De toute façon, maintenant, il n'y a même plus de vols vers le Canada. Il semble que plus de deux millions de personnes aient quitté le pays, les personnes visées : des républicains, des musulmans, des juifs, des immigrés, des étrangers et bien d'autres encore…

C'est difficile pour moi d'en parler. Non, je vous en prie, pas de larmes, nous devons tenir le coup, non ? Sinon… C'est vrai qu'au départ, vous étiez la nounou des enfants, Delphine et Guillaume. Vous avez été si affectueuse, avec un faible pour Delphine. Vous l'avez connue si petite. Et vous me disiez toujours qu'il manquait une fille dans votre maison, que les filles c'est mieux.

Et puis ensuite, ce sont tous les proches, la famille, les amis qui, les uns après les autres, sont partis. Sauf ceux qui ont tourné casaque, bien sûr. Ça c'est quelque chose à avaler. Tout le monde me disait « tire-toi », « mais qu'est-ce que tu fabriques ? », « tu es sur les listes, tu sais », « mais qu'est-ce que tu attends ? » Quelle idiote. Il faut le faire. Que de temps perdu. Se retrouver là, prise au piège. Votre mari est en route, n'est-ce pas ? Il va arriver ? Il va arriver dans combien de temps ?

Ce n'est pas simple à mon âge de tout quitter. On sait qu'on ne reviendra pas. C'est parti pour durer ce pouvoir fort, ces militaires, ces fascistes, au moins une vingtaine d'années. Après le chaos qu'on a traversé. Les exactions, les privations. Cela a fini par ressembler à une guerre civile, sans cesse des gens qui faisaient le coup de poing,

le besoin d'en découdre. Ce n'est pas une excuse, mais je pense quand même que c'est plus dur pour les personnes de mon âge. C'est pour ça que j'ai eu du mal à me décider.

Ah, je l'oublie toujours, nous avons le même âge. Vous faites tellement plus jeune que moi. Quelle chance vous avez, pas une ride. Vous me disiez que l'on demandait à votre fils de trente-huit ans où était sa sœur. Cela ne m'étonne pas. J'aurais rêvé d'avoir la peau mate comme vous. Ce sont vos origines indiennes. Vous avez l'air d'une gamine. Mais non, vous n'êtes pas trop petite. Je vous ai déjà dit que pour une femme, c'est très bien d'être petite. Il ne faut pas être trop grande. Pour un homme, par contre... Combien déjà ? 1 mètre 54 ? Oui, mais cela vous va très bien, sur quelqu'un de menu comme vous. Vous trouvez que vous avez grossi ? Oui, on a tous grossi ces derniers temps, au moment des confinements, mais vous, vraiment, cela ne se voit pas. Il se fait attendre ou il est dans les temps ? J'espère qu'il sera passé sans encombre. Une camionnette, c'est pas mal pour passer inaperçu. Il y a quelque chose d'inscrit dessus ? Non ? Elle est toute blanche ? Aïe ! Dommage qu'il n'y ait pas marqué « plomberie-électricité » ou « dépannages rapides ». Même eux ont compris qu'on ne pouvait pas supprimer les réparateurs, que cela pouvait leur servir. Et si vous alliez nous chercher un verre ? Non, ne bougez pas. J'y vais. Vous voulez un jus de fruit ? Il y a des moments où mon cœur se met à accélérer à l'idée qu'on reste coincées ici, qu'il y ait un contretemps. Je crois que je vais me prendre un verre de vin.

Cela fait un moment que Paris s'est vidé. Cela a commencé bien avant les événements. Onze mille départs par an depuis 2011 avec une nette accélération depuis l'épidémie. Cela a créé une drôle d'ambiance, fermetures de classes par manque d'enfants, boutiques abandonnées et délabrées, désolation dans certains quartiers. J'avais bien aimé cette citation de Houellebecq dans *Sérotonine* : « Dès qu'on parle de quitter la France tous les Français trouvent ça formidable c'est un point caractéristique chez eux, même si c'est pour aller au Groenland ils trouvent ça formidable. » Paris s'est vidé, la France s'est vidée depuis plus de dix ans. La plupart des enfants de mes amis, après leurs grandes écoles, sont partis vivre aux quatre coins de la planète. Bien entendu, aujourd'hui, c'est tout autre chose.

Tenez. Il restait un peu de jus d'orange. Je me suis ouvert une bouteille de vin blanc. Vous êtes sûre que vous n'en voulez pas ? Je ne dis pas qu'on va se soûler, mais c'est tellement angoissant cette attente, un petit verre, ça ne peut pas faire de mal. On va essayer de tuer le temps. Oh, vous tremblez. Vous vous inquiétez pour votre mari, je comprends. Il va passer, j'en suis certaine, je vous l'ai dit. C'est parfait l'allure d'un réparateur, même d'un livreur, c'est pas mal. Bon évidemment, le soir, un livreur en camionnette c'est un peu plus bizarre que le jour, les livreurs de pizzas, de bò búns ou de burgers, ils sont à scooter ou à vélo. On doit l'avouer, une livraison en voiture la nuit c'est un peu le détail qui cloche. Mais non, je vous assure, ça va aller. Il était livreur de quoi déjà ? Ah oui, de vêtements dans le Sentier, oui, oui, vous

m'aviez dit. Depuis son arrivée en France, il y a vingt-huit ans, le même emploi, un CDI, quelle stabilité… Il a eu le chômage partiel pendant le Covid ? Oui, bien sûr, pendant le premier confinement. Attendez, j'ai une idée, je vais aller chercher un peu de vodka pour votre jus d'orange, une goutte, comme un médicament, ça va vous faire du bien. Non ? Vraiment ? Ça va mieux ?

Vous savez, on est entre de très bonnes mains avec ce Monsieur Robert Leblanc. C'est quelqu'un sur qui on peut compter. J'ai une confiance absolue. Nous le prendrons sur le chemin, derrière la Madeleine, rue de l'Arcade, un quartier relativement discret. Les nouveaux dirigeants se sont installés rive gauche, dans les palais de la République, dans les ministères, on pouvait s'en douter. Vous allez voir, il paraît que c'est un type formidable, c'est une connaissance d'Antoine, mon premier mari. Vous savez. Oui, vous n'avez pas très bien connu Antoine, vous l'avez juste croisé. Lui, il a pris un des derniers avions pour Montréal. Il a bien fait. Il a beaucoup insisté pour que je parte avec lui, c'était encore possible. Et il m'a conseillé d'appeler ce Leblanc, si cela tournait mal. C'est un monsieur qui a l'air de se démener pour aider tout le monde à partir. Il s'est improvisé passeur. Quand Antoine l'a connu, il venait de quitter son poste à l'Assédic de Paris, enfin je crois. Il s'occupait des chômeurs. Après, il a vécu un peu à la campagne, un de ses amis avait fait un burn-out, je crois, et il l'a beaucoup aidé. Il y a aussi une histoire d'accident de car, vous savez au moment où ils ont relancé l'usage du car, mais je n'ai pas très bien compris. Quoi qu'il en

soit, il s'en est sorti et cela fait deux ans qu'il prend des risques incroyables. Antoine avait toujours de drôles de zozos dans son entourage, ce n'est pas comme Alexandre... Pas le même genre.

Ne me remerciez pas, c'est normal que je paye nos trois billets d'avion, vous m'invitez chez vous. C'est vrai que cela coûte la peau des fesses, mais c'est normal, je vous en prie. Vous savez, il semble que ce soit le dernier avion à décoller pour l'île Maurice. C'est Robert qui s'est occupé de tout, un avion privé, il m'a dit que le pilote est de notre côté et qu'il ne reviendrait pas. On doit être une quinzaine, c'est un petit avion, un Falcon 8X, m'a-t-il dit. Il y aura une escale à Dubaï pour le fuel. Comme il n'y a plus de vols réguliers, il ne faut pas le louper. Je n'ai pas compris si Robert partait avec nous ou pas. Ce serait de la folie pure de rester. Il ne va plus y avoir aucun moyen de quitter le territoire, tout est bouclé, et à force ils vont finir par le pincer... Ils le tueront, c'est sûr. Mon Dieu. S'il refuse, il faudra peut-être que je lui remette les pendules à l'heure. Non, il va certainement le prendre avec nous. Je ne me vois pas laisser sur le carreau une relation d'Antoine. Il en est hors de question.

C'est dommage que vous n'ayez pas mieux connu Antoine, quelqu'un de très bien. Je vous en ai déjà parlé ? Oui, c'est vrai, plein de fois. Vous l'avez même rencontré ? Ah oui, c'est vrai, bien sûr, au mariage de Guillaume. Et d'autres fois ? Oui, j'avais oublié, pour le petit truc à la maison après l'enterrement de ma sœur Marina. Un

accident de TGV, vous vous rendez compte ? Elle n'avait que quarante-trois ans. Ah, mon Dieu, jamais je n'aurais pensé, ah ça non jamais. Quel choc, quel chagrin. On remonte la pente, mais ça vous scie en deux. Vous aviez eu la gentillesse de bien vouloir préparer des samossas et des beignets et de m'aider pour le service. Antoine était venu, une drôle d'idée. Il était complètement hagard. À un moment donné, Delphine m'a dit qu'il ne tournait pas rond. Il s'était assis sur une petite chaise dans un coin et il parlait tout seul. Je me suis penchée vers lui avec un verre d'eau et il m'a dit à l'oreille, tout bas, dans un souffle : « Alexandre m'a volé les vivants et les morts. » C'était... J'étais... Je me suis longtemps demandé si j'avais bien fait de le quitter. Je me le demande encore, à vrai dire. Et puis maintenant qu'Alexandre est mort, tout ça...

Pendant longtemps, j'ai fait un rêve, enfin un cauchemar, eh bien, c'est moi qui conduisais le train. Si, si. Je vous jure. C'était de ma faute. À ce moment-là, j'ai changé de parfum, j'ai porté *En Avion* de Caron. Et puis, cela a fini par passer. De toute façon, l'enquête l'a démontré, c'est le manque d'entretien des voies ferrées, la réduction des dépenses... Antoine était tellement ému.

Pour l'enterrement d'Alexandre, nous avions mis les petits plats dans les grands : traiteur, buffet, nappes, tables, chaises, personnel en gants blancs, petits-fours, canapés de crevettes, feuilletés froids, pains surprises, accras de morue, roulés de saumon... deux cents invités triés sur le volet, il fallait en être. Ils ont tous rappliqué.

Tirés à quatre épingles comme si c'était un cocktail de l'Interallié. Vous vous souvenez Aida, vous vous occupiez du vestiaire, quelle journée... je m'en serais passée... j'aurais préféré dans l'intimité, dans la stricte intimité, vous pouvez me croire.

Il faut que je vous dise une chose, je pense que vous pouvez me comprendre : si je ne suis pas arrivée à partir à temps, c'est à cause, j'ai du mal à le dire, enfin, c'était l'idée d'abandonner mes morts et de ne jamais les revoir. Non pas que j'aille les voir régulièrement, pas du tout, mais je sais qu'ils sont là. J'ai l'impression d'être accrochée au sol. Soudée. Partir, c'est un arrachement. Vous, vous repartez chez vous ce soir. C'est dur, mais vous allez retrouver vos marques. Dire que je disais toujours que je ne voulais pas être enterrée avec Alexandre au Père-Lachaise mais avec mes parents au cimetière de Passy. Dire que cela m'a empêchée de dormir pendant des mois quand Alexandre a acheté cette concession au Père-Lachaise, et voilà. Ni l'un ni l'autre. Je vais être enterrée à l'île Maurice. C'est fou ce qu'on peut se tourmenter, on se fait un monde, et pfuitt un cimetière de l'île Maurice. Bon, dites-moi, il est comment ce cimetière ? C'est joli ? Vous brûlez les corps ? Oh là là, je n'aime pas trop ça. Nous irons, vous me montrerez. Je pourrai être enterrée avec votre famille ? Cela ne vous dérange pas ? Nous en reparlerons, excusez-moi, je suis en train de devenir macabre. Mais, c'est tellement violent d'abandonner mes parents, ma sœur Marina, mes tantes, mes oncles, mes cousins. J'ai du mal à laisser Alexandre

derrière moi. Sous ces arbres, dans cette allée en pente, il va rester sans personne.

Je ne sais pas ce qui m'arrive. Ce n'est vraiment pas mon genre. En plus, je ne suis pas particulièrement croyante, vous le savez. Plutôt agnostique. Alors, je ne sais pas ce que j'ai avec cette histoire de tombes. La terre de mes ancêtres. Comme les Palestiniens et les Israéliens, je comprends mieux maintenant. Vous voyez, Paris, c'est une terre, je n'avais jamais vu les choses sous cet angle. Je vais me resservir un verre, là, parce que je suis dans un état d'angoisse... Je ne suis pas sûre de pouvoir monter dans cet avion, de les abandonner, je ne veux pas les abandonner. Excusez-moi, je vais me reprendre, vous faites tellement pour moi en m'emmenant avec vous, et je me lamente, pardon, vraiment, c'était juste pour que vous sachiez, il ne faudra pas m'en vouloir si j'ai l'air triste les premiers temps, vous comprenez ?

MES LABYRINTHES

VIVRE AVEC LA DIFFÉRENCE

FLORIAN **FORESTIER**

ÉDITIONS DU faubourg
DOCUMENTS

MES LABYRINTHES

Une place pour l'autisme

FLORIAN FORESTIER

ÉDITIONS DU faubourg
COLLECTION **DOCUMENTS**

I

•

C'EST D'ICI QUE J'ÉCRIS

> « *J'écris de chez les moches, pour les moches, les vieilles, les camionneuses, les frigides, les mal-baisées, les imbaisables, les hystériques, les tarées, toutes les exclues du grand marché à la bonne meuf. Et je commence par là pour que les choses soient claires : je ne m'excuse de rien, je ne viens pas me plaindre.* »
> Virginie Despentes[1]

Moi, je ne sais pas de chez qui j'écris. Tel est bien le sujet. Des noms, il en existe trop : fêlés, geeks, malpolis, *weirdos*. Ils sont nombreux et ce ne sont pas les bons. Ils ont été faits pour d'autres et m'échappent, même pour dire la colère. Ou la peine, l'incompréhension, la révolte.

Ce qui me pousse, alors ? À écrire, à parler, à crier ? Peut-être le scandale de ces mots

1 Extrait de *King Kong Théorie*, Grasset, 2006, p. 9.

qui résistent et se dérobent – le sentiment aigu d'un piège, d'une toile d'araignée qui se resserre, quoi que je dise et fasse lorsque j'*en* parle.

Quand il s'agit d'autisme, les mots semblent ne pouvoir que trahir.

Je ne veux pas faire ce récit édifiant que tout pousse à écrire, pourtant. Je ne souhaite pas divertir ni administrer une leçon de vie ou de sagesse. Ce genre de livres, il en existe déjà tant. Écrits avec des mots simples et percutants, construits autour d'anecdotes qu'on retient, de bizarreries bien visibles, mais inoffensives. Écrits pour demander pardon d'être ce que l'on est, pour prouver qu'on peut être aimé. Tout montrer sans aller au fond, tout mettre sur la table, dévoiler toute sa peau.

De l'autisme, les gens ne savent presque rien. Ou pire, ils en connaissent les clichés, et se font des personnes concernées de vagues et drôles silhouettes. Avant de commencer, avant tout, il faut remplir ces contours. Les colorier, les incarner, les voir dans toutes leurs dimensions. Les rencontrer vivantes.

Moi, par exemple. On dit souvent que je suis chiant. Que pour me supporter, il faut faire des efforts, prendre sur soi. Instinctivement, ceux qui me croisent ne me considèrent pas comme un type aimable. Il faut avouer que

je n'ai pas toujours envie de faire semblant, de quémander je ne sais quoi, comme s'il fallait attendre l'autorisation pour être, pour parler. On me dit immature. Égoïste. Avare. Envahissant. Mégalo. Toxique. Bruyant. Certains sont allés jusqu'à répugnant. Je ne sais pas si je le suis vraiment, mais on l'a dit de moi. C'est donc que je l'inspire. J'ai dû me constituer avec cela aussi, avec ces mots qu'on m'a jetés. Ils sont en moi, ils filtrent la lumière du monde.

On me l'a dit, et je refuse de vivre dans la peur qu'on me le dise encore.

La peur de déranger, de troubler, car derrière tous ces mots, il y a bien ceci : la gêne, le trouble. Ça tremble, ça déroute, quelque chose avec moi ne colle pas, dans la silhouette autant que dans la voix. Les roboticiens ont une expression pour le désigner : la « vallée de l'étrange », cette déstabilisante sensation qu'inspire un robot lorsqu'il ressemble trop à un humain. Peut-être les gens ressentent-ils ce type d'émotion devant moi. Je ne suis pas un robot. Je suis presque comme eux, si proche, et pourtant...

La première chose, c'est donc ce trouble entre vous et moi. Vous ne savez pas, et moi non plus. Ce que je suis. Ce que j'ai à vous dire. Le point de départ est dans la perplexité,

le silence qu'il faudra bien remplir. Avec quels mots ? J'ai dit certains des vôtres. Ils sont souvent violents. Les premiers qui me viennent ne le sont pas moins. Colère, révolte, lourdeur. Je ne le cache pas. Je ne veux pas le cacher. Il n'y a pas que ça, bien sûr. Ces mots ne seront pas les derniers. D'autres parleront de saisissements, de rencontres, d'une puissance d'extase, de création en moi, en tous ceux qui sont comme moi. Ces autres mots, je sais qu'on les attend. L'autre face de l'autisme, ce monde étrange et merveilleux. Ils viendront à leur heure. Ils sont là. Ils ne vous sont pas dus pour autant. Ce serait trop facile.

Cette fois, il faudra prendre le temps d'entrer dans l'épaisseur d'une vie. D'affiner votre carte des traits autistiques, qui pour l'instant, ressemble aux cartes du monde du temps de Magellan. Avec des reliefs dessinés au feutre gras, d'énormes préjugés à la place des continents. Alors que ces traits varient, se déforment, se transforment. Certaines situations les soulignent ou les dramatisent, d'autres les magnifient. Pour les exprimer vraiment, il faut beaucoup de mots.

Le mouvement des personnes autistes porte un nom : neurodiversité. Celle-ci veut faire reconnaître la variabilité neurologique de l'espèce humaine. D'une part, montrer que

certaines particularités seraient bien moins handicapantes si les normes et les attentes sociales ne les aggravaient pas. D'autre part, faire voir tout ce qu'il y a derrière et à côté des troubles. Au-delà des critères diagnostiques et de la clinique. Une manière d'être, de penser, d'agir et de vivre, un rythme du corps.

Depuis vingt ans, les sociétés occidentales construisent tout un discours autour du potentiel caché, du potentiel à révéler. Les autistes, écrit le sociologue Alain Ehrenberg, « sont ceux qui, en tant que groupe, personnifient l'idéal du potentiel caché parce qu'ils l'ont rendu visible auprès de l'opinion publique[1] ».

Discours trop simple. Le terme « potentiel » ne colle pas. Un potentiel s'exploite quand l'expérience de l'autisme est aussi celle de ce qu'on ne maîtrise pas, l'indisponible en nous. Non pas d'un potentiel caché, mais – c'est tout différent – d'un inconnu, d'un indéterminé, de quelque chose d'épais, d'informe et d'indécis dont on ne sait jamais ce qui peut naître. L'expérience d'une lente exploration. De soi d'abord. Du corps que je suis et qui m'excède.

1 Alain Ehrenberg, « L'idéal du potentiel caché. Le rétablissement, le rite et la socialisation du mal », *Anthropologie & Santé*, 20, 2020 ; *La mécanique des passions*, Odile Jacob, 2018.

Certains parlent d'un « super-pouvoir[1] ». Image délicate. Disons que c'est un super-pouvoir qu'on ne comprend ni ne maîtrise, qui nous emporte, et le plus souvent nous paralyse. Ces dernières années d'ailleurs, beaucoup de comics ont choisi cet angle pour parler des super-héros[2] : l'immaîtrisable, le terrible en eux, et toute la solitude. Étant donné le nombre de personnes soupçonnées d'être autistes parmi leurs auteurs, il est possible que cela soit volontaire, que le super-héros soit devenu une sorte d'autoportrait. Un être luttant avec quelque chose en lui qui le dépasse ; quelque chose qui pourrait être beau, mais qu'on ressent d'abord comme un terrible poids, une menace. Hulk en est l'archétype. Dans le civil, il est Bruce Banner, physicien nucléaire. Ses travaux sur les neutrons sont inégalés. Mais le public est fan de sa façon de perdre tout contrôle et de se transformer en monstre vert de rage. Il est vraiment dangereux, Hulk, totalement terrifiant, un destructeur de mondes. Parfois certes, la rage qu'il porte toujours en lui peut servir. Elle le rend invincible, elle protège la terre face aux menaces stellaires. Conquérants. Entités. Tout

1 Lali Dugelay, *L'autisme est mon super-pouvoir*, Jouvence, 2023.

2 James Baldock, « My sons have autism – so Stan Lee's superheroes were invaluable to them », *The Independent*, 13 novembre 2018.

est plein d'êtres et de guerres dans l'univers Marvel. Au quotidien, elle fait plutôt le vide. Hulk la troquerait volontiers contre l'amour, cette force cachée. Cette force insaisissable, avec laquelle on n'a jamais fini, qui surgit sans cesse autrement, exige toujours de nouveaux mots.

II

•

POURQUOI PARLER ?

« C'est tout de même un problème impressionnant quand on le découvre pour soi-même. Très vite, ça s'est transformé en une espèce de menace psychiatrique : si tu n'es pas comme tout le monde, c'est que tu es anormal, si tu es anormal, c'est que tu es malade. »
Michel Foucault[1]

J'ai mis du temps à savoir en parler. Mon autisme, je l'évoquais d'abord mal à propos, face à des amis trop intellectuels qui se bouchaient les oreilles et répondaient de travers. Dans quelle rage ils me jetaient ! Délivre-toi de l'emprise de ton psychanalyste, disait l'un. Tu ne vas pas au fond des choses, renchérissait un autre ; c'est le rapport à la mère qu'il te faut interroger… De cerveau, de corps et

1 Extrait de Roger-Pol Droit, *Michel Foucault, entretiens*, Odile Jacob, 2004, p. 51-79.

de physiologie, ces bons esprits ne voulaient rien entendre.

Pourquoi prendre la parole aujourd'hui ? Pourquoi, sur ce sujet périlleux, qui vous étiquette ?

Je préfèrerais en effet que la question soit derrière moi. Ne plus être obligé d'en faire ma cause. Que l'autisme soit quelque chose d'incorporé à tout ce que je suis d'autre. Une part de moi qui resterait bien sûr latente, active, mais qu'il ne me faudrait plus nommer, montrer sans cesse. J'aimerais vivre sans plus devoir le dire. Le vivre plutôt que le dire.

Pourquoi parler, alors ? Pourquoi dire si fort et si nettement l'autisme ? Le crier au risque de brouiller ce que j'ai péniblement atteint ? Une crédibilité ? Presque un statut !

Parce qu'il faut le faire au moins une fois.

Parce que j'ai enfin appris. Je sais quoi faire maintenant. Je sais comment le dire.

Par cohérence de romancier, aussi. Si je me prenais pour un personnage, l'autisme serait impossible à taire. Sans lui, je ne serais qu'incohérence. Comment comprendre sinon les échecs, les rebonds, les choix qui n'en sont pas. Les impossibilités de cette vie qui s'invente pas à pas, si lentement ? Comme si, à quarante ans, je commençais seulement à me trouver, à prendre la consistance d'un adulte.

La symphonie de mes rencontres, la variété de mes mondes, la digression constante qu'est mon quotidien s'assemblent enfin.

Enfin, parce que ça revient. On n'en sort pas. Dès qu'on l'oublie, il rejaillit. Il revient quand on le croit derrière soi. Il s'accroche. Un peu comme dans *Alien*. Il en reste toujours un. Une trace, un œuf, un germe. Chaque fois, on se croit sauvé, chaque fois ça recommence. Un désordre ou une anxiété me saute au visage, s'agrippe, m'enserre. Il faut accepter de composer avec. C'est en tout. C'est partout. L'autisme se mêle, se glisse. Il hante mon passé, donc mon présent. Il est dans mon choix (en était-ce un ?) d'étudier la philosophie, dans la façon dont je m'y suis mis, dans la manière dont j'ai cherché ensuite à la fuir. Je me suis bâti sans savoir où j'allais – en avançant, en faisant mon miel de tout, des obstacles, des circonstances. Ma vie n'a jamais eu l'évidence d'un cursus ; elle n'a pas été portée par de grands choix, mais par de petites choses, toujours à la fois ici et ailleurs.

Sans l'autisme, ça n'aurait pas de sens. Ce serait comme un mouvement brownien, une frustration, une impuissance. Je me regarderais au travers de la vie des autres et n'y verrais que ce qui me manque. Je regretterais des

choses, j'en ressasserais beaucoup. Je le fais déjà si souvent.

L'autisme est justement ce brouillage qui fait hésiter, zigzaguer, trébucher. Chaque jour, je trébuche à nouveau. Sur des mots, des regards, si durs, si inutiles. Je trébuche sur ce mot qui roule encore dans mes pieds.

épik

MARINE CARTERON

PALLAS

DANS LE VENTRE DE TROIE

ROUERGUE

Cap Sigée
52 années avant la chute de Troie

Au loin, la mer. Bruyante, ronflante, scintillante.

Dans mon dos, la pierre. Mordante, brûlante, rassurante.

Si la première me fait peur, j'aimerais me fondre dans la seconde, ne plus faire qu'une avec la falaise, disparaître avant que le monstre n'arrive et m'arrache à mon précaire refuge.

Par quoi la Bête va-t-elle commencer ? Bras ? Jambe ?

À moins, tout simplement, qu'elle ne me gobe comme une friandise, et me laisse me dissoudre lentement entre les parois sombres de son ventre.

Je ne sais pas quel serait le pire, et puis, de toute manière, je ne peux rien y faire.

Les soldats ont passé mes liens dans des anneaux de fer fixés à la falaise, tendu mes bras très haut par-dessus ma tête, écarté mes jambes jusqu'à ce que la plante de mes pieds ne touche plus le sol et m'ont laissée là.

int-pallas-ok.indd 9 09/12/2022 09:35

Offerte aux rayons du soleil, je brûle. La chaleur est si forte qu'il m'arrive de perdre conscience, un répit bienfaisant qui ne dure malheureusement pas très longtemps car les gardes viennent m'asperger d'eau de mer à chaque fois que je m'évanouis.

La première fois, je les en ai remerciés. C'était avant de comprendre que le sel, en pénétrant mes plaies, en resserrant les liens autour de mes chevilles et de mes poignets, ne faisait qu'augmenter mes souffrances.

Depuis, quand ils viennent, je ne dis rien et profite des quelques minutes de fraîcheur qu'ils me procurent avant que ressurgisse la douleur, celle de mes poignets distendus, de ma peau brûlée, des écorchures laissées par les pierres dans mon dos, de ma gorge trop sèche. Une liste qui s'allonge à mesure que le temps s'écoule.

L'eau clapote doucement à quelques centimètres de mes orteils. Tout à l'heure, le ressac était un peu plus fort et les vagues montaient jusqu'à mes chevilles, une caresse agréable mais dont mes pieds sont ressortis flétris comme la peau d'un noyé.

Coincées entre les rochers, des algues brunes dansent, avant, arrière, un mouvement qui m'évoque celui d'une chevelure ; quelque chose de blanc apparaît parfois entre les longues herbes marines. Un os ? Peut-être. Avec ce qui m'attend, difficile d'imaginer autre chose.

La tempête d'avant-hier n'a pas pu effacer les traces de ce qui se joue sur ces rochers depuis des mois : du sang colore les pierres et la falaise est striée de marques dont je préfère ne pas imaginer l'origine. Ongles des femmes qui m'ont précédée ? Dents de la Bête ? Impossible de savoir.

Attendre est ce qu'il y a de pire.

int-pallas-ok.indd 10 09/12/2022 09:35

Je n'ai jamais assisté aux sacrifices mais, si j'en crois ce qui se murmure dans les rues de Troie, la Bête est toujours venue chercher ses proies avec diligence : sitôt enchaînées à la pointe du cap Sigée, sitôt croquées.

Pourquoi est-ce si long pour moi ?

J'ai beau fixer la mer, je ne vois rien arriver et les derniers spectateurs sont partis depuis un moment.

Je les comprends. Un corps dénudé, même celui d'une grande prêtresse d'Athéna, est vite lassant à regarder si rien ne se passe.

J'aurais dû jouer le jeu : crier, pleurer, supplier. Ça les aurait sans doute convaincus de rester un peu plus longtemps. Sauf que, voilà, j'en ai assez de faire semblant.

Je ris en pensant que si Céto tarde trop, il ne lui restera de moi que quelques os à suçoter.

Enfin, si elle vient.

Je commence à douter, à me dire que la Bête est capable de sentir que l'offrande qu'on lui propose est une supercherie. Qu'à la différence de ma mère et des autres grandes prêtresses d'Athéna, je n'entends pas la voix du Palladion.

Peut-être aurais-je dû le dire aux soldats quand ils sont venus me chercher ? Leur avouer que j'étais une imposture et que Pallas ne parlait pas à mon oreille.

Rien que pour voir la tête de mon père, ça aurait valu le coup. Enfin, ça et le fait que ma mort aurait été plus rapide.

J'ai dû m'assoupir car quand je soulève mes paupières la lune a remplacé le soleil.

Les gardes ont renoncé à me maintenir éveillée et la nuit a enveloppé mon corps.

int-pallas-ok.indd 11 09/12/2022 09:35

Sa fraîcheur soulage un peu ma peau brûlée et mes plaies rongées par le sel.

L'arbre au-dessus de mon front balance sa ramure. Il n'était pas si bas tout à l'heure.

Je sens ses branches se glisser comme des doigts dans ma chevelure, une caresse apaisante qui me rappelle les mains de ma mère quand j'étais enfant.

Une chouette au bec d'or se perche sur mon épaule, hulule doucement à mon oreille. Un froufroutement soyeux qui me murmure de ne pas m'inquiéter. Que tout va bien. Que tout est comme il faut.

Comme il faut ?

Pour Athéna, je n'en doute pas.

Pour moi, c'est une autre histoire…

int-pallas-ok.indd 12 09/12/2022 09:35

CHANT
I

Achille à Thétis :
« Bien souvent je t'ai entendue, au palais de mon père,
Affirmer hautement que, seule entre les Immortels,
Tu préservas d'un noir malheur le nuageux Cronide,
Le jour où les Olympiens_Héra et Poséidon
Et Pallas-Athéna voulurent le charger de chaînes. »

Iliade, Chant I, 396-300

int-pallas-ok.indd 13 09/12/2022 09:35

Olympe
56 années avant la chute de Troie

Dans les jardins enveloppant le haut palais de Zeus, une déesse foule les allées herbeuses dans le plus grand silence. Sur son passage, les arbres courbent leurs branches, puis se redressent dans un froufroutement onctueux quand elle s'éloigne.

Athéna est pressée. Comme un navire sur la mer écumeuse, la semelle lisse de ses sandales laisse un sillage léger dans la rosée. La déesse a rendez-vous sous le chêne aux mille branches, là où, la veille, elle est convenue de retrouver Poséidon, dieu des océans, et la divine Héra, épouse de Zeus.

– Tu es en retard, l'accueille Héra quand Athéna s'arrête au seuil de la clairière.

Debout à quelques pas, Héra darde sur elle ses yeux noirs : sa peau lisse et blanche irradie dans l'air encore sombre. L'ichor, ce sang des immortels que tous ont en commun, pulse sous la peau diaphane. Droite dans une

int-pallas-ok.indd 15 09/12/2022 09:35

longue robe qui frôle ses orteils et coule en larges plis à partir de sa taille, la déesse du mariage attend. Sous son œil droit, un minuscule frémissement fait vibrer sa paupière tandis qu'elle tourne et retourne entre ses doigts la ceinture d'or de sa tunique.

– Bon, tu viens où tu prends racine ? lance-t-elle à sa nièce. J'ai ce que tu m'as demandé…

Athéna ne lui en veut pas de sa brusquerie, elle sait que la rancœur a tenu sa tante éveillée toute la nuit. Depuis trop longtemps la place à côté d'elle dans le lit reste froide. Zeus, son époux, réchauffe la couche d'un autre, Ganymède, ce prince troyen dont Héra ne veut même pas prononcer le nom. C'est d'ailleurs pour ça qu'elle est là : se venger.

Pour Athéna, c'est très différent. La déesse de la stratégie sait que la rancœur est mauvaise conseillère, alors elle se contente de cultiver sa colère comme le ferait un volcan que tous croient endormi. Un calme apparent encore plus dangereux.

Athéna s'avance dans le cercle parfait de la clairière. Perçant à travers les hautes ramures, un rayon de lune égaré tombe sur elle et la couvre de lumière.

Si elle n'a pas pris sa lance, la déesse guerrière a gardé son casque d'or, celui à double cimier qu'elle porte pour la guerre. Sur son torse musclé resplendit une armure finement ciselée, où s'ouvre l'œil terrible d'une gorgone. Ses cuisses fines, tendues comme la corde d'un arc, disparaissent sous une courte jupe composée de bandes de cuir et de laine tissée.

Héra hausse un sourcil. Elle n'a jamais compris l'intérêt que sa nièce porte à l'art des combats. Déesse du

int-pallas-ok.indd 16 09/12/2022 09:35

mariage, Héra se bat sur un autre terrain et avec d'autres armes, plus discrètes mais aussi efficaces.

– Tu ne crois pas que tu en fais un peu trop, Athéna ? On ne part pas en guerre, une simple tunique aurait suffi…

Sauf qu'Héra se trompe.

Ce complot qui se trame, c'est le début d'une guerre.

Celle qu'Athéna a décidé de mener contre Zeus, celle qu'elle a décidé de gagner.

Quoi qu'il en coûte.

Mais ça, elle n'a pas l'intention de le dévoiler à sa tante.

– Poséidon n'est pas encore arrivé ? se contente-t-elle de lui répondre.

– Non… tu l'aurais repéré à l'odeur… et puis, tu le connais, mon frère aime soigner ses entrées. Il arrivera à la dernière seconde, nimbé de lumière et tout le tralala. On aura déjà de la chance s'il ne se fait pas précéder de ses tritons soufflant dans leurs conques…

– Des tritons ? En pleine forêt ? sourit Athéna.

– Oui, certes, reconnaît Héra, pas les tritons, mais pour le reste, tu vas voir…

Comme pour donner raison à sa sœur, Poséidon franchit le cercle de verdure au moment précis où la lumière perce entre les branchages. Les rayons de l'aube tombent autour de lui comme mille lances et les oiseaux tous ensemble se mettent à pépier.

Une entrée digne d'un dieu majeur qui fait naître un sourire satisfait sur le visage du souverain des océans.

– Qu'est-ce que je t'avais dit, murmure Héra du bout des lèvres tandis que Poséidon marche jusqu'à elles.

int-pallas-ok.indd 17 09/12/2022 09:35

– Héra, Athéna. Vous l'avez ?

À la différence de Zeus, qui aime s'écouter parler, Poséidon n'est pas du genre à s'embarrasser de longs discours. Il est là dans un but précis et espère bien que les déesses ne l'ont pas dérangé pour rien.

– Évidemment, lui répond aussitôt Héra en ouvrant le coffre posé à ses pieds.

À l'intérieur, lovée sur elle-même comme un serpent, se trouve une chaîne étincelante. Large de plusieurs pouces, celle-ci a été forgée dans l'airain le plus pur par le plus grand des forgerons, le fils d'Héra : Héphaïstos. Une chaîne que Poséidon soupèse pourtant d'un air pas franchement convaincu.

– Et vous croyez que ça tiendra ? ça me semble léger…

– Les mêmes chaînes retiennent les Titans au Tartare depuis des siècles, alors ça devrait suffire pour calmer mon mari pendant quelques jours, réplique sèchement Héra.

– Sauf que Zeus est bien plus fort qu'un Titan, et je doute que ces bracelets résistent longtemps à la puissance de sa foudre.

– C'est bien pour ça que nous attendrons qu'il ne l'ait pas pour l'attacher, intervient Athéna.

– Et qu'Héphaïstos a préparé une petite surprise sous mon lit en plus de ces chaînes, ajoute Héra pour finir de convaincre Poséidon.

– Mouais…

L'indécision du dieu des océans est palpable. Se dresser contre son frère, cet arrogant cadet qui les dirige tous comme s'ils étaient ses enfants, Poséidon en rêve depuis longtemps. Mais de là à franchir le pas…

int-pallas-ok.indd 18 09/12/2022 09:35

– Si tu ne le sens pas, aucun problème, dit Athéna en rangeant la chaîne dans son coffre de bois. Apollon, lui, acceptera certainement de nous aider…

Les veines du cou de Poséidon se gonflent comme des torrents de montagne à la fonte des neiges. Ses joues prennent une teinte vermeille.

– Apollon ? ! Ce joueur de lyre ! tonne-t-il en serrant les poings.

– Quoi ? Si tu n'as pas le courage d'affronter mon père, je le comprends parfaitement. Après tout, il y a certainement une bonne raison pour que ce soit Zeus notre roi, lui retourne sa nièce en haussant un sourcil.

Si Héra sourit discrètement, le dieu au trident n'est pas assez fin pour voir le piège que lui tend Athéna. Indécis, il grince des dents, retient son souffle comme si une simple apnée pouvait l'aider à prendre une décision.

– Alors ? le presse sa nièce.

Poséidon expulse l'air de ses poumons. Son souffle puissant balaye le jardin endormi.

Aux parfums de menthe, d'ail violet et de sauge bleutée, s'ajoutent ceux, salins, de l'iode et de la vase qui entourent constamment le dieu des océans.

L'Olympien balance. Il sait qu'il ne devrait pas, sait ce que son frère fait à ceux qui osent se dresser contre lui. Mais Zeus est si arrogant, si insupportable que…

– Ok, c'est bon, je marche avec vous… mais en échange, je récupère le trône. On est bien d'accord ?

Les coins des lèvres d'Athéna s'élèvent, Poséidon est tellement prévisible.

– Héra ? Qu'en penses-tu ?

int-pallas-ok.indd 19 09/12/2022 09:35

Même si elle est à l'origine de tout, Athéna préfère que ses idées soient suggérées par d'autres. Une tâche assez simple pour qui connaît l'ego démesuré de la plupart des Olympiens, un stratagème utile pour celle qui garde secrets certains détails de son plan.

Patiemment, la déesse aux yeux gris attend la réponse de sa tante ; une réponse qu'elle connaît déjà.

Héra n'a pas besoin de réfléchir. La déesse du mariage se fiche pas mal de savoir lequel de ses frères posera son cul sur le trône de l'Olympe. Depuis que Zeus a enlevé Ganymède, puis immortalisé le beau prince troyen, Héra ne pense qu'à une chose : se venger de l'humiliation que son époux lui fait subir chaque jour.

Pour le principe, la déesse fait semblant d'hésiter une seconde, puis lève ses paumes vers le ciel.

– Je jure sur le Styx que Zeus nous rendra à tous les trois ce qu'il nous a volé. Ces chaînes forgées par mon fils sauront l'y obliger…

L'accord étant conclu, les déesses et le dieu se séparent.

Il est convenu qu'ils se retrouveront dans trois jours.

Trois jours c'est le temps qu'a réclamé Héra pour amadouer son époux, l'attirer dans le piège de son lit, là où il se rend sans autre arme que sa lance de chair, là où il est le plus faible.

« *Plus que trois jours à attendre…*, soupire intérieurement Athéna en les regardant s'éloigner. *Trois jours avant de retrouver Pallas…* »

int-pallas-ok.indd 20 09/12/2022 09:35

Thétis

Olympe
56 années avant la chute de Troie

Poséidon a parlé trop fort.

Sa voix, grave et profonde, roule comme des vagues sur les galets d'une grotte et réveille en sursaut l'immortelle endormie tout en haut du grand chêne.

Enroulée dans trois épaisseurs de toison de la brebis la plus douce, Thétis ouvre les yeux.

« *Poséidon* »

Si, depuis quelques nuits, la Néréide a quitté la mer profonde pour dormir dans les bois de l'Olympe, c'est justement à cause du dieu des océans.

Une seconde, Thétis redoute que Poséidon l'ait retrouvée, qu'il soit venu pour elle.

Puis elle entend les déesses et pousse un soupir de soulagement en comprenant qu'il n'en est rien.

En plus de celle du dieu des océans, deux voix montent à travers les feuillages : l'une est cinglante comme le cuir d'un fouet sur l'échine d'un cheval ; l'autre a la froidure

int-pallas-ok.indd 21 09/12/2022 09:35

de l'acier dont on forge les armes. Deux voix que la Néréide connaît bien.

« L'épouse et la fille de Zeus ? Avec Poséidon ? »

L'affaire est intrigante, suffisamment pour que Thétis tende l'oreille, une oreille qu'elle a fort jolie, rose et nacrée ; une conque à l'ourlet délicieux ; un bijou.

Des cinquante filles de Nérée, le vieux de la mer, Thétis est la plus belle. La plus ambitieuse aussi. La Néréide désire plus que passer ses journées à tresser les chevelures de ses sœurs en les entremêlant de tourmaline arc-en-ciel et de corail. Thétis, elle, veut être la première, que son nom se suffise à lui-même, qu'il retentisse fort.

C'est pour ça qu'elle reste lovée dans la tiédeur de sa couche en haut du chêne noueux et laisse les paroles des trois comploteurs glisser dans son oreille.

Il est question de vengeance, de liens indestructibles.

Question aussi de promesses non tenues, de rancœur et d'humiliation.

Le quotidien de l'Olympe.

Occupés à comploter contre le Dieu des dieux et des hommes, les trois immortels ne se doutent pas qu'un grain de sable est en train de se glisser dans les rouages bien huilés qu'ils mettent en place. Un très joli grain de sable.

Puis, le silence retombe.

Thétis glisse un œil par-dessus sa branche.

Ils sont partis.

La Néréide étire ses longs bras blancs au-dessus de sa tête et observe un instant la lumière qui chatoie à travers les perles d'ambres de ses bracelets.

int-pallas-ok.indd 22 09/12/2022 09:35

Dans sa tête trotte le serment que vient de prononcer Héra.

« Je jure sur le Styx que Zeus nous rendra à tous les trois ce qu'il nous a volé. Ces chaînes forgées par mon fils sauront l'y obliger. »

Thétis n'a aucune idée de ce qu'ils souhaitent récupérer. Des choses si importantes qu'ils ont décidé de se dresser contre le Dieu des dieux et des hommes.

L'important n'est pas là.

L'important c'est qu'elle tient peut-être un moyen d'obtenir ce qu'elle désire : s'asseoir sur le trône d'argent à la droite de Zeus.

L'ouvrage magnifique, au dossier finement ciselé, rehaussé d'or pur et d'electrum brillant, a été forgé par Héphaïstos pour sa mère.

Pourtant, Thétis s'y verrait bien. S'y imagine déjà.

Mais pour s'y asseoir, elle va devoir trahir, évincer celle dont c'est la place officielle : Héra.

Thétis hésite. Pas longtemps. Puis décide qu'après tout, vu ce qu'elle vient de découvrir, Héra ne mérite plus vraiment de s'asseoir à la droite de Zeus.

Pour Poséidon, c'est tout autre chose. Thétis ne se pose même pas la question. Elle a peut-être l'odorat trop fin mais elle trouve que le dieu des mers pue, probablement à cause des déchets qui s'incrustent dans la longue barbe bleue qu'il ne lave ni ne peigne jamais. Un détail qui l'a frappée quand il s'est approché d'elle. L'Olympien a beau être marié à sa sœur Amphitrite, ça ne l'a pas empêché de tenter d'abuser de Thétis. C'est d'ailleurs pour ça que la Néréide dort dans les branches du grand chêne. Par précaution.

int-pallas-ok.indd 23 09/12/2022 09:35

Sans qu'elle les convoque, les images reviennent. Celles des mains larges, aux doigts liés par de fines membranes, posées sur sa peau pâle ; celles des pieds nus de Poséidon, de ses orteils trop longs, recourbés et jaunis. Thétis a beau repousser le souvenir, elle sent l'odeur de vase qui se dégage du corps écailleux, la même que celle qui suinte entre les rochers, là où s'en vont pourrir les méduses et les crabes rejetés par les vagues.

Si sa sœur n'était pas arrivée à cet instant précis…

Thétis préfère ne pas penser à ce qui serait arrivé.

Ce jour-là, elle s'en est tirée de justesse.

Alors parler de trahison. Non. Poséidon mérite une punition.

Reste Athéna. Le seul point qui l'embête.

Thétis n'a rien à reprocher à la déesse aux yeux pers. Rien de rien.

En fait, elles se connaissent à peine, se croisent rarement. La déesse est une solitaire, une taiseuse qui semble animée par une éternelle colère. Pourquoi ? Contre qui ? Thétis ne sait pas, et puis, elle s'en fiche, ça ne la concerne pas, mais cette colère, elle la sent bouillir sous la surface lisse du visage de la fille de Zeus et n'aimerait pas qu'elle se retourne un jour contre elle. Les dernières qui s'y sont risquées, comme cette pauvre Arachnée qu'Athéna a transformée en araignée, ne sont plus là pour en parler.

Est-ce que le trône d'argent rehaussé d'or et d'electrum brillant en vaut vraiment la peine ?

Thétis est tentée de ne rien faire, de laisser les Olympiens à leur complot et de passer son chemin. Mais l'image du trône danse devant ses yeux.

int-pallas-ok.indd 24 09/12/2022 09:35

Agir, elle en est sûre, pourrait faire d'elle la plus célèbre des cinquante Néréides. Plus encore que sa sœur Amphitrite, l'épouse de Poséidon.

Alors, malgré la tiédeur de sa couche et les risques encourus, Thétis décide que l'affaire mérite d'être tentée.

int-pallas-ok.indd 25 09/12/2022 09:35

Thétis

Enfers
56 années avant la chute de Troie

Thétis a quitté sa forme de déesse pour prendre celle d'un vent léger, de quoi gagner en vitesse, en discrétion aussi. Sous cette forme, même un œil avisé ne saurait la reconnaître, elle est invisible, juste un souffle brillant qui ondule dans les profondeurs de la terre.

Bien sûr, c'est une Néréide, alors le parfum d'iode et de sel qui marque son sillage la trahit, mais ça n'a pas d'importance : à part les morts traînant leur corps de brume, nul n'est là pour s'en apercevoir.

Depuis qu'elle s'est réveillée dans la clairière, deux jours et une nuit ont passé.

Un temps qu'elle a mis à profit pour voler par-delà le Styx aux eaux noires et les champs d'asphodèles, dans ce lieu moisi où les racines et les sources des fleuves se recroquevillent. Un lieu maudit que même les immortels ne peuvent visiter sans frémir, un lieu qu'ils évitent habituellement.

int-pallas-ok.indd 26 09/12/2022 09:35

Bravant les étendues arides aux vapeurs méphitiques, les marécages boueux puant le soufre et les étangs glacés, Thétis vole au milieu des enfers.

Des aboiements lui apprennent qu'elle est presque arrivée.

Le vent dont elle a pris la substance se brouille, devient plus épais. On dirait maintenant un de ces nuages que forment les insectes quand ils se déplacent en nuée. Une mélasse indistincte et mouvante qui devient de plus en plus compacte et s'éclaircit de l'intérieur.

Thétis reprend sa forme, s'étire.

Elle est nue, juste habillée de sa chevelure, une masse ondulante, vivante, de boucles épaisses d'une couleur indicible : soleil, miel, ambre et or fondu tout à la fois.

Thétis marche, balançant ses hanches généreuses et ses rondes épaules, appuyant le mouvement cadencé du vol léger de ses doigts.

Si le temps existait dans ces lieux ténébreux, il s'arrêterait sur son passage. Mais aux enfers, le temps n'existe pas… même si, dans le cas présent, Thétis risque d'en manquer.

Cerbère devant la porte d'airain remue la queue pour l'accueillir. Ses trois têtes se penchent pour la renifler. Son collier hérissé de piques frôle dangereusement la main de la Néréide. Une éraflure et c'est la mort assurée. Enfin, pour un mortel. Thétis, elle, ne risque pas grand-chose.

– Tout doux mon beau, je viens voir ton maître…

La déesse flatte les trois museaux dégoulinant de bave du gardien des enfers, gratouille un peu ses crânes entre ses six oreilles en prenant garde au collier.

int-pallas-ok.indd 27 09/12/2022 09:35

Cerbère remue la queue, il a reconnu le parfum de l'ichor qui coule dans les veines de la visiteuse et la laisse passer en poussant des jappements de chiot amoureux.

Nulle magie là-dedans, le monstre est dressé pour empêcher les gens de sortir, pas pour leur interdire d'entrer.

D'ailleurs, il faut être un peu folle pour venir là de son plein gré. Folle, ou très ambitieuse.

La porte franchie, Thétis se change en aigle et s'éloigne du sol en battant l'air de ses longues ailes empennées. Même pour elle, le spectacle qui se déroule au Tartare est trop terrifiant pour qu'elle se risque à y déambuler.

Elle redresse le bec, lance son regard perçant de rapace loin devant elle, s'élève le plus haut qu'elle peut pour ne plus entendre les cris des damnés. Car là sont jetés les pires des criminels, les meurtriers, les Titans combattus par les Olympiens. Un endroit de désolation, de tortures sans fin, sans espoir de rédemption.

Pour rejoindre celui qu'elle cherche, Thétis dépasse le triple rempart d'airain et le brûlant Phlégéthon. Le fleuve de feu est si chaud qu'il lui roussit les ailes et l'oblige à s'élever encore plus haut.

Enfin, elle le trouve.

Juste devant la porte en fer fabriquée par Poséidon.

Thétis n'a vu l'Hécatonchire qu'une fois et avait oublié à quel point il est imposant.

Il ressemble à un arbre. Un grand, très grand arbre. Ses jambes ont l'épaisseur de dix troncs centenaires, des jambes assez puissantes pour supporter un buste

int-pallas-ok.indd 28 09/12/2022 09:35

large comme une montagne d'où partent, dans toutes les directions, cent bras difformes et cinquante têtes de la taille d'un beau fruit bien rond. Pas moins.

Briarée, c'est son nom, est le seul en ces lieux à n'avoir commis aucun crime.

De cet endroit, il n'est qu'un des gardiens. Le plus puissant sans doute.

Exactement ce qu'il faut à Thétis.

Avec la légèreté d'une plume, la Néréide reprend sa forme et se pose devant lui.

– Bonjour, mon oncle, le salue-t-elle en ramenant devant sa poitrine le rideau de sa longue chevelure.

En découvrant Thétis devant lui les cent yeux de Briarée s'écarquillent mais, sur ses cinquante bouches, vingt seulement s'ouvrent pour lui répondre.

Le grondement qui franchit la barrière de ses lèvres évoque la chute d'une montagne, ou l'explosion d'un volcan, rien de compréhensible mais le souffle suffit pour repousser la Néréide de dix mètres et la faire chuter lourdement.

– Pardon mon enfant, s'excuse la bouche d'un seul visage tandis que deux bras puissants la soulèvent du sol. Les visiteurs sont rares au Tartare et j'oublie tout le temps que… bref.

Briarée n'en dit pas plus.

Le géant aux cent bras et aux cinquante têtes, fils de la terre et du chaos, repose la fille sur ses pieds et plisse un peu les paupières pour mieux la contempler.

C'est la plus jolie chose qu'il ait pu voir depuis… Briarée fronce ses cent sourcils sans réussir à se rappeler depuis quand il n'a pas vu une aussi jolie chose.

int-pallas-ok.indd 29 09/12/2022 09:35

Briarée est un esprit simple. Et gentil. C'est pour ça que la Néréide est venue le voir. Pour ça et pour sa puissance incroyable.

– J'ai besoin de toi, mon oncle, lui dit poliment Thétis.

– Comment t'appelles-tu déjà ?

– Thétis. Je suis la fille de Nérée, la cinquantième.

– Ah.

Le gardien réfléchit. Un effort dont il n'a pas l'habitude. Briarée a peut-être cinquante têtes mais guère plus de matière cervicale qu'un nouveau-né.

Il cherche qui est cette Thétis qui prétend être sa nièce. Ne trouve pas. Le géant aux cinquante têtes et aux cent bras est une entité des premiers temps, un des fils de Gaïa, la mère primordiale, alors il a tellement de nièces et de neveux que ça n'est pas surprenant.

Puis, il se demande ce qu'elle fait là. Se dit que tout ça n'est pas bien normal. D'habitude, les gens que Zeus lui envoie sont attachés avec des liens d'airain et fouettés par leurs gardiens pour les faire avancer… et aucun n'a l'air content de le voir.

Elle, elle lui sourit et l'appelle « mon oncle » d'une voix caressante.

Briarée gratte trente de ses têtes du bout de trente de ses index. Le bruit évoque à Thétis le raclement horrible des outils des hommes dans les mines de fer.

Soulevés par les ongles noirs, des morceaux de peau blanche tombent en virevoltant devant elle, une neige qui la dégoûte sans qu'elle n'en montre rien.

– Mon oncle ? Allez-vous m'aider ? répète-t-elle doucement.

int-pallas-ok.indd 30 09/12/2022 09:35

Pour lui répondre, Briarée choisit sa douzième bouche, celle en partant de la gauche. Il trouve qu'elle lui fait une belle voix, et puis, il n'y manque qu'une dent et le nez qui la surmonte n'est presque pas écrasé. Un souvenir de la guerre qu'il a menée il y a longtemps pour Zeus contre les Titans.

– Qu'as-tu fait pour te retrouver là ? Où sont tes chaînes et tes gardiens ?

Thétis rit. Un rire en grelot semblable au chant de la pluie quand elle tombe dans une coupe d'argent.

– Mais je ne suis pas une condamnée ! Je suis là pour te demander ton aide, répète-t-elle encore une fois.

– Ah.

Briarée se dandine, la terre tremble.

La dernière fois que quelqu'un lui a demandé son aide, ça s'est terminé par une guerre. Bon, il l'a gagnée, mais tout de même. Il n'aime pas la guerre. Lui, il aime sa place de gardien des enfers, sa porte de métal et son chien à trois têtes. C'est tout. Mais s'il le lui dit, elle va partir, c'est certain, et elle sent si bon.

– Mon aide pour quoi faire ? finit-il par demander en redoutant sa réponse.

– Pour sauver Zeus !

– Ah. Zeus.

Pour le coup, Briarée est ennuyé. Il aime bien le fils de Cronos. C'est lui qui lui a donné cette place de gardien du Tartare, alors peut-il refuser ?

– Nous n'avons plus beaucoup de temps, ajoute Thétis. C'est un complot.

Vu le temps que met le géant à digérer la moindre information, elle préfère ne pas en dire plus.

int-pallas-ok.indd 31 09/12/2022 09:35

Briarée soupire, cinquante bouches à la fois, un sacré vent.

Une nouvelle fois, Thétis vole et retombe dix mètres plus loin.

– Zut…

Le géant la ramasse, la redresse, s'excuse en rougissant.

– Je suis désolé, c'est parce qu'il n'y a pas beaucoup de visiteurs au Tartare et que…

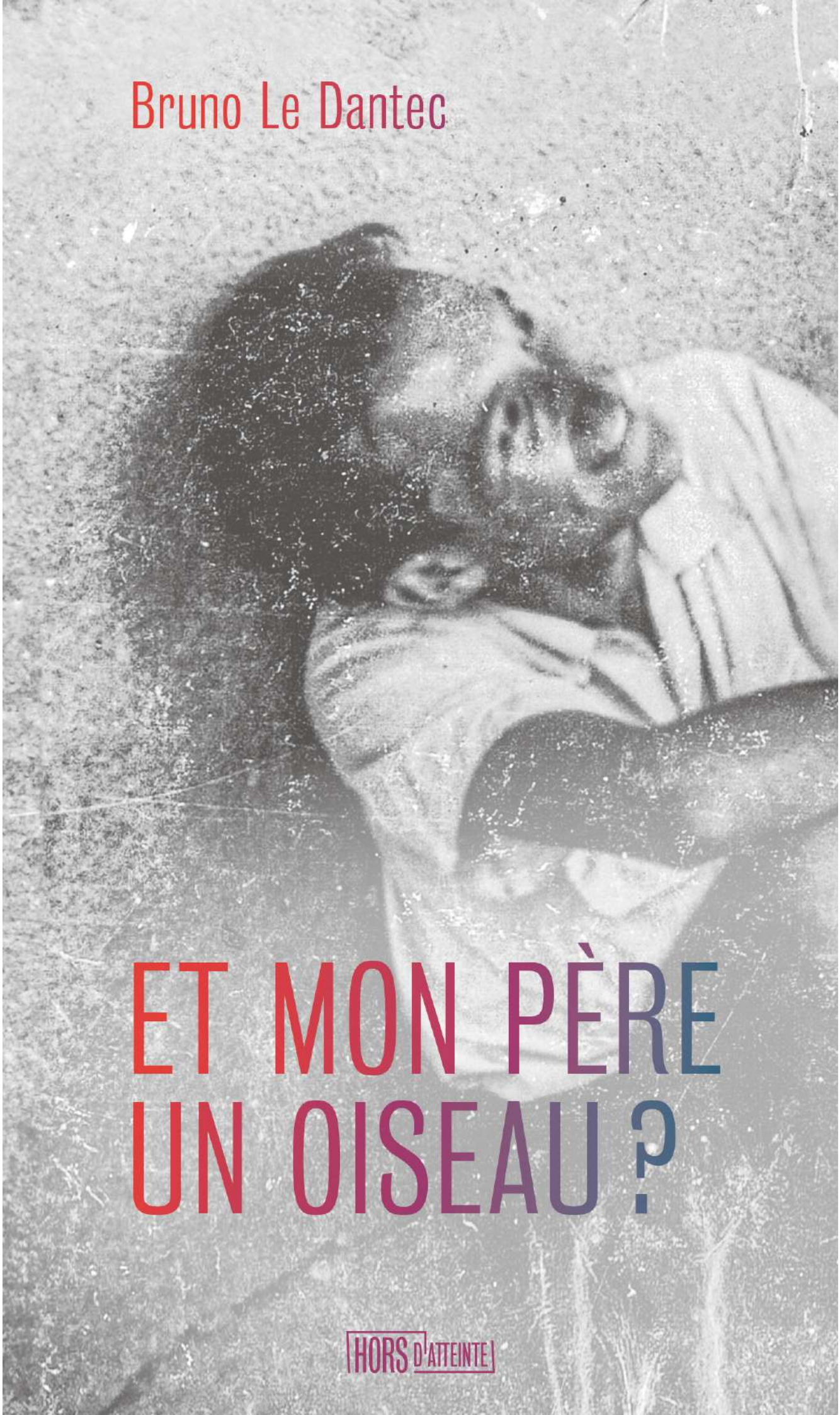
– Laisse tomber, pas de soucis… Par contre, tu décides quoi ? s'impatiente Thétis en se frottant les fesses.

Briarée hoche une tête, la quatrième sur la droite, celle qui a les plus beaux yeux et un menton rasé de frais (il fait un roulement, sinon, c'est trop long), se penche vers la fille jolie qui sent bon, la saisit à trois mains pour ne pas la casser, et l'installe sur son dos.

– Bien, je viens, mais pas longtemps, Cerbère n'aime pas être tout seul, ça le déprime…

int-pallas-ok.indd 32 09/12/2022 09:35

Bruno Le Dantec



ET MON PÈRE UN OISEAU ?

HORS D'ATTEINTE

Maintenant tu es debout, ta belle tête bien haute dans la lumière crue et les ombres tranchées d'un été dans le Sud. Tu n'es pas assis sur un fauteuil roulant, ta main droite n'est pas posée sur ta cuisse comme un moineau saisi par le froid, tu ne jettes plus de regard noir sur un monde devenu indéchiffrable. Tu es debout, vivant. Nous nous croisons par hasard dans les ruelles d'un village corse ou kabyle, andalou ou provençal – comme toujours dans les rêves, les lieux et les souvenirs se télescopent. Nous échangeons peu de mots, nous ne sommes pas bavards toi et moi ; mais quand tu apparais au coin d'une rue, je te rejoins pour te serrer dans mes bras.

Des adieux rêvés pour remplacer nos adieux volés.

Notre dernière embrassade est interrompue par la sonnerie du téléphone : ta petite-fille vient aux nouvelles. Je l'imagine assise sur la

murette de lauze qui borde la place devant chez Jacques, où les ados se regroupent le soir pour capter un peu de réseau.

Réveillé en sursaut, je ne sais plus ni où ni quand. Je demande si c'est déjà dimanche et Marie me rassure : « Non, on est encore samedi, papa. » Son appel m'a trouvé étendu en travers du lit, derrière les persiennes croisées de ma chambre, dans l'envers du décor d'une ville écrasée de soleil et envahie par le ronronnement des valises à roulettes. Été 2020. Le virus court les rues, accroché aux basques du tourisme de masse. Ils ont dit qu'il fallait faire redémarrer l'économie.

Marie me tire d'une sieste passée en contrebande, le nez écrasé entre deux pages d'un livre ouvert, tout au bout de trois jours de fièvre et de maux de tête. J'ai pris froid sur le bateau. Sur pied très tôt, vite douché, sorti cheveu mouillé et en chemise sur le pont 8 pour voir l'entrée en rade : quand le *Pascal Paoli* a pénétré dans la darse, on aurait dit que l'étrave allait éventrer le quai et les immeubles haussmanniens de derrière la Major. Comme si le vent portait la voix de Lotte Lenya, comme si sa *Fiancée du pirate* résonnait par en dessous le bruit des moteurs, belle comme une vengeance.

Je viens de passer trois jours sur le flanc, tout confit de symptômes, et j'ai renoncé à aller

voir la Mamma de peur d'être contagieux. C'est con, parce que j'étais rentré une semaine avant les autres juste pour passer du temps avec ta toute jeune veuve de quatre-vingt-sept ans. Tu nous as quittés il y a à peine trois mois.

Troublé, je bégaye : « J'étais en train de rêver avec ton grand-père. » Oui, je crois bien avoir dit « rêver avec », à l'espagnole. À chaud, je raconte mon rêve ; mais il faut bien avouer que dans la vraie vie, l'accolade n'a jamais eu lieu. Trop de pudeur.

Et puis on nous a empêchés d'aller te voir. Tu es mort tout seul.

Jean s'est éteint un peu avant l'aube du 7 avril 2020 dans une chambre nue, au premier étage d'une clinique en quarantaine. C'était au début du premier confinement, quand les nouvelles règles sanitaires s'appliquaient avec une rigueur maximale. Le 17 mars, il était prévu qu'on lui enlève une tumeur qui enflait son ventre, mais l'acte avait été annulé au dernier moment. La chirurgienne m'avait téléphoné la veille : « Je préfère ne pas prendre le risque d'opérer votre père en pleine vague épidémique. » À demi-mot, une autre vérité pointait : il fallait faire de la place en prévision d'un afflux de cas de coronavirus impossible à anticiper. Une déprogrammation qui ne disait pas encore son nom et que ma mère traduirait plus tard à sa façon : « Alors un jour ils leur ont dit d'arrêter de soigner leurs malades et de se préparer à recevoir ceux qui s'étouffent. »

La décision venait d'en haut. Le soir même, le président de la République annonçait le

début du grand enfermement pour le lendemain 17 mars à midi. La mesure était inédite, radicale. Sur le coup, on est resté scotché. Puis le doute a infusé, avec la désagréable sensation que ton sort s'était joué à trois heures près.

Une semaine plus tard, Jean était toujours dans le service de chirurgie d'un hôpital en branle-bas de combat. Le droit de visite avait été suspendu, la situation nous avait échappé. On en était réduits à courir après l'opératrice d'un standard saturé, des infirmières sous pression et des médecins dont on ignorait le visage et parfois jusqu'au nom.

Voilà comment, dans la détresse de ses derniers jours, mon père a été privé de la présence des siens. Mis sous séquestre comme des milliers d'autres.

*
* *

J'ai eu du mal à tourner la page. Comment, à bas bruit, ce cauchemar nous est-il tombé dessus ? Se poser la question en vaut-il encore la peine aujourd'hui ?

Je suis le dernier mec de la famille, depuis que notre discret patriarche n'est plus là. Pas plus que lui je ne suis du genre mâle alpha, et je sais que la colère et le deuil ne font pas bon ménage : on risque de s'empoisonner les

sangs. Le choix de ma sœur de ne pas aller voir le corps – « Je préfère me souvenir de lui vivant » –, je le respecte. Celui de ma mère déclinant l'offre de la médecin-chef qui proposait de la recevoir dès la levée du confinement pour lui rendre compte des derniers jours de son homme, je le comprends – « À quoi bon ? Ce serait remuer le couteau dans la plaie ». J'admire la maturité de Marie qui, du haut de ses quinze ans, réalise que la mort de son grand-père chez lui aurait été compliquée – « Tu imagines que Grand-maman le découvre tout froid à côté d'elle, un matin ? ». Tout ça, c'est vrai. Mais.

*
* *

D'un coup, la ville comme la planète sont tombées en catatonie. Voilà trois jours qu'on nous a annoncé ta mise sur liste d'attente. Le standard bascule sur un fil musical, c'est compliqué d'arriver jusqu'à toi. La chirurgienne répond quand même à mes courriels.

Le jeu. 19 mars 2020 à 17:18, Bruno a écrit :

Bonjour docteur,

Ma mère et moi essayons d'avoir des nouvelles de mon père, mais le service ne répond pas. Nous savons par la dame du standard qu'il est toujours dans la chambre 223. En sachant que la situation risque de se tendre encore plus dans les jours

qui viennent, comment pouvons-nous maintenir le contact ? D'avance merci et bon courage à vos équipes.

Le jeu. 19 mars 2020 à 17:54, Camelia F. a écrit :

Bonjour,

Médicalement il va bien. Moralement c'est autre chose. Je n'ai pas encore fait la visite. Je demande aux infirmières de vous appeler pour l'avoir un peu au téléphone. Nous avons fait une demande pour le SSR [soins de suite et de réadaptation] à *Valdonne.*

Le ven. 20 mars 2020 à 16:09, Bruno a écrit :

Bonjour docteur,

Merci de m'avoir mis en contact avec l'infirmière hier, elle nous a passé mon père. Vous dire aussi que nous sommes rassurés qu'il soit encore avec vous. Le souvenir que nous avons de son séjour au SSR Valdonne, après son AVC, est mitigé. Le week-end, il n'y a aucune présence administrative ni médicale, juste une infirmière par étage, et le péril d'aggravation de l'état de mon père nous procure pas mal d'inquiétude. Sa situation étant pré et non post-opératoire, n'est-il pas mieux de le garder à la Casamance, au plus près des services qui le prendraient en charge en cas d'urgence ? De plus, même si vous l'avez requinqué en vue de l'opération, ne risque-t-il pas de retomber en anémie dans un établissement non dédié ? Nous comprenons l'exceptionnalité de la situation, mais nous ne nous pardonnerions pas d'avoir été négligents si un malheur arrivait. Cordialement.

Le ven. 20 mars 2020 à 19:21, Camelia F. a écrit :

Bonsoir,

Je comprends vos inquiétudes mais il court aussi grand risque à rester chez nous et le personnel n'est pas en mesure de faire tout ce qu'il faut pour le stimuler. Le SSR de la Casamance a malheureusement été réquisitionné dans le cadre de l'épidémie. Nous ferons le point en début de semaine pour choisir la meilleure solution.

Nous, on n'est pas chauds pour qu'ils t'envoient chez Korian, la multinationale du soin propriétaire de la clinique de Valdonne. Mais a-t-on vraiment le choix ? Le système hospitalier craque de toutes parts à l'approche de la vague. Dans le privé, les places sont chères. Aux Camoins, il y a bien la belle clinique du bon docteur Muselier, président de région. Roland, ami libraire qui y a fait un séjour en rééducation après une chute en montagne, en dit le plus grand bien, mais on n'y accède pas facilement hors parcours de soins dûment balisé par un médecin traitant. Jean était prof de lycée et n'a jamais tenté de s'introduire dans l'entre-soi de la bourgeoisie locale. On n'a pas les relations pour un passe-droit, son médecin de village non plus.

On nous confirme le transfert.

Le lun. 23 mars 2020 à 18:12, Camelia F. a écrit :

Bonjour,

Votre papa ira au SSR Valdonne demain. Ils ont pour consigne de nous contacter au moindre souci ou bien de nous le renvoyer à la fin de la crise en dehors de problèmes intercurrents. Pour l'heure, il n'y a plus d'anémie et son transit est bien régulé.

*
* *

Ce même jour, je publie sur l'agora de *Mars-actu*, un site d'infos local, une lettre ouverte à Martine Vassal, héritière du vieux sénateur-maire Jean-Claude Gaudin, présidente de la métropole et du département et candidate à la mairie de Marseille. Non pas pour solliciter une faveur, mais pour lui rappeler que la pandémie ne nous a pas rendus tous égaux face à la maladie et à la mort.

20 mars 2020

Madame Vassal,

J'ai appris par la presse que vous aviez été testée positive au Covid-19. Avec vous, votre directrice de campagne, la députée Valérie Boyer – ainsi que votre colistier Yves Moraine et le député Guy Teissier. Vous avez immédiatement été placée en observation pour cinq jours à l'institut hospitalo-universitaire Méditerranée Infection, à la Timone – chez le professeur Didier Raoult. « Je suis assise

dans un fauteuil, je lis un bon livre, je ne suis pas sous assistance respiratoire, dédramatisait pour Le Monde *Mme Boyer depuis sa chambre d'isolement à l'IHU. […] Tout va bien pour moi. » Puis, plutôt pimpante, vous êtes rentrée chez vous, traitement à base de chloroquine en poche. Je m'en réjouis pour vous. Avec un peu de surprise quand même en apprenant dans le même* Monde *que « la France limite l'accès au test aux personnels soignants et aux cas les plus graves ». Faut-il comprendre que vous et vos amis élus êtes des cas graves ?*

De mon côté, j'ai dû renoncer, avant même d'être confiné, à rendre visite à mes vieux parents à cause de maux de tête, de courbatures, de goutte au nez, de gorge et bronches irritées. Probablement un simple rhume mais, dans le doute, je n'ai pas voulu prendre de risques. Mon toubib m'a conseillé de rester à la maison (ça tombe bien, je suis confiné) et de prendre du paracétamol : si la fièvre monte et que je m'étouffe, et uniquement dans ce cas, je serai éligible pour le dépistage. Lui et moi avons conscience de l'absurdité de la consigne : je dois attendre que mon cas s'aggrave pour avoir droit au test du coton-tige et, au pire, participer à l'engorgement des unités de réanimation. Vous me voyez ravi de savoir que certains n'ont pas à patienter jusqu'à de tels extrêmes – ni à faire la queue pendant trois ou quatre heures sur le trottoir de l'IHU en bravant le confinement.

*

* *

Qu'est-ce qui me prend de m'adresser à une femme politique dont les portraits de face, de trois-quarts et de profil s'étalent sur toutes les pages d'*Accents*, la gazette de propagande du département ? Je sais très bien qu'elle ne me lira pas. Je m'adresse plutôt aux gens de la rue : de fait, plusieurs lecteurs du blog me remercient d'avoir partagé ce qui m'arrive.

En réalité, je prends la parole parce que j'en ai l'habitude. On dit que je suis journaliste, écrivain, même si ces derniers temps je suis surtout animateur d'ateliers d'écriture. J'ai pris part à de retentissantes batailles, dont j'ai été un temps, sans l'avoir vraiment voulu, l'une des têtes visibles : celle de la Plaine contre un projet de rénovation urbaine qui voulait couper le lien entre ce quartier central – ses cafés, son marché, sa vie nocturne – et les quartiers Nord, banlieue de Marseille qui ne dit pas son nom. Puis la grande colère provoquée par les effondrements meurtriers de la rue d' Aubagne au matin du 5 novembre 2018. Est-ce que ça me donne de la force ? Peut-être. De la légitimité ? Pas plus que ça. J'ai aussi publié quelques livres, qui ont un point commun : je n'y parle de moi qu'à la marge, je m'y fais plutôt passeur de parole, que ce soit celle de paysans mayas insurgés au sud du Mexique, celle de mon ami Mahmoud Traoré racontant son voyage sans visa entre Dakar et Séville, celle de mon ancien copain de lycée et compagnon de voyage, le photographe Antoine d'Agata

ou, exercice moins amical, celles de personnages publics crachant leur venin contre le Marseille populaire.

Cette fois, je vais parler de moi, des miens.

*
* *

Lettre ouverte, suite.

Et puisqu'il faut être patient, je vais vous parler de mon père. À 89 ans, il devait être opéré mardi dernier d'une tumeur. Mais on nous a annoncé la veille qu'il passait sur liste d'attente. Avec tact, la chirurgienne m'a expliqué qu'elle préférait ne pas l'exposer, en état de faiblesse post-opératoire, à la vague pandémique. J'ai compris qu'il s'agissait aussi de libérer de la place. Intuition confirmée quand j'ai expliqué qu'un retour à la maison serait compliqué. Silence embarrassé au bout du fil : « Bon, on va chercher une solution. » Cinq jours plus tard, mon père est toujours dans le service de chirurgie.

Parenthèse : mon père est hospitalisé à la Casamance, un établissement situé aux portes de Marseille, à Aubagne. En chantier permanent, cet hôpital privé grignote la colline environnante à belles dents pour s'agrandir au fur et à mesure que l'hôpital public Edmond-Garcin dépérit. Dépérir, le mot n'est pas trop fort : en 2020, l'Agence régionale de santé a même voulu fermer son unité de réanimation et dévier les flux vers l'hôpital privé, alors que ce service venait à peine d'être rénové

à grand frais… Ce funeste projet fut abandonné grâce aux protestations des soignants, des usagers et de certains élus. Au vu de la présente crise, il n'est pas exagéré de dire que ces résistants ont fait œuvre de salut public.

Notre angoisse, à présent, est que mon père s'éteigne peu à peu loin des siens. Ma sœur et moi (avec ma fille) sommes confinés chacun à un bout de la ville. Ma mère ne sort de chez elle que pour se faire dialyser, à cinquante mètres de son homme, sans pouvoir le voir. Déshydraté, anémié, sous la menace d'une occlusion intestinale, il a du mal à réaliser ce qui lui arrive. Chaque fois que nous parvenons à l'avoir au téléphone, il faut lui expliquer pourquoi nous ne lui rendons plus visite. Le temps, pour lui, est devenu une contrée brumeuse, habitée par les seuls passages des aides-soignantes.

*
* *

La clinique Korian Valdonne, on connaît. Jean y a séjourné trois mois en rééducation pendant l'été 2019, après son deuxième AVC. Dès la première nuit, il avait fait une chute en essayant d'aller pisser tout seul, fatigué d'attendre après avoir sonné en vain ou – ça lui ressemble bien – par souci d'autonomie, pour ne pas déranger. De bon matin, il m'avait appelé : « Je suis tombé. » Une infirmière vacataire rencontrée à la Casamance avec qui nous avions sympathisé m'avait raconté au

téléphone que comme sa jambe gauche était restée coincée dans le garde-fou en position basse, les pompiers avaient dû scier un barreau pour le dégager. Il avait ensuite fallu l'emmener aux urgences d'Aubagne pour vérifier qu'il n'avait rien de cassé. J'avais couru le voir : par chance, il s'en était tiré avec une belle ecchymose sur la tempe.

Pas facile à trouver sans GPS, ce bâtiment de construction récente perdu en pleine garrigue, au bout d'un chemin en cul-de-sac. J'avais d'abord bifurqué trop tôt, attiré par le trou noir d'un tunnel sous l'autoroute, puis égaré dans une impasse coincée entre une enfilade de maisons individuelles et la masse écrasante de la bretelle qui connecte le péage de Pont-de-l'Étoile à celui de Pas-de-Trets. Alors que je manœuvrais pour faire demi-tour, j'avais remarqué un écriteau : chemin des Matelots. Drôle de nom, on était à plus de trente kilomètres de la mer. J'avais alors eu un flash : mon père m'avait parlé de ce lieu-dit ! Il passait par là pour se rendre à l'école élémentaire de la Valentine, un hameau de Saint-Savournin. C'était il y a soixante-huit ans, je crois, en 1952 : il avait alors vingt-et-un ans. Quand la météo le permettait, il y allait à vélo en longeant le ruisseau du Jarret, puis grimpait par le col des Termes ou faisait le tour par la vallée de l'Huveaune jusqu'à ce fameux chemin dit « des matelots ». Il me l'avait raconté quelques semaines avant,

dans un regain de vitalité. Depuis, le paysage avait bien changé, balafré par les voies rapides, colonisé par les lotissements, chamboulé par les zones commerciales.

J'avais fini par tomber dessus. Il suffisait de remonter deux ou trois kilomètres de plus le long du pipeline qui achemine les boues rouges d'une usine de Gardanne jusqu'à la mer – la bauxite d'Altéo, qui nique les matelots… et les poissons du parc national des Calanques. Puis il avait fallu passer entre les énormes jambes de béton d'un viaduc autoroutier (le bon pont, cette fois), avant de tourner à gauche sur un chemin rural tout cabossé. Trois cents mètres plus loin, prendre à gauche et continuer jusqu'au fond d'une route sans issue fraîchement goudronnée – le contraste entre la rutilante voie privée et les cahots de la voie publique était presque cocasse.

Sur le parking tout neuf, j'avais croisé des patients en fauteuil roulant, sans apercevoir l'ombre d'un soignant à l'horizon. Face à ces vieux tout cassés errant en quête de soleil, j'avais cru entrer dans la scène de *Vol au-dessus d'un nid de coucou* où, sous l'influence de Jack Nicholson, une jubilante anarchie s'empare de l'asile psychiatrique. Mais, ici, personne ne simulait la folie, aucun meneur malicieux ne fomentait une fugue en bateau. *Ta route des Matelots est loin derrière, mon pauvre Jean.*

Il n'y avait personne à l'accueil, personne non plus dans les bureaux. Dans le hall, une mamie en déambulateur m'avait indiqué le réfectoire d'une voix enfantine : « Demandez aux cantinières. » Au fond du couloir, deux femmes en charlotte débarrassaient des tables. Elles m'avaient avoué que si mon père était arrivé hier, forcément, elles ne le connaissaient pas encore. « Montez, vous croiserez bien quelqu'un. » Ce que j'avais fait. À l'étage, j'étais tombé sur une aide-soignante, une boule de nerfs sur pattes : « On ne vous a pas dit le numéro de sa chambre ? » Non.

Je t'avais parlé en silence : *Tu n'es plus qu'un numéro que je ne connais pas.* Je m'apprêtais à passer la tête par toutes les embrasures, quand l'aide soignante m'avait demandé : « Votre papa, c'est pas un barbu avec un grand front ? Oui, c'est ça, chauve ! Je vois qui c'est, il est d'Auriol, comme moi. » Une fois l'énigme élucidée, je m'étais vu escorté jusqu'à la chambre 105. Sa verve pleine de sympathie venait prouver que pareil purgatoire n'était pas la faute du personnel, mais bien faute *de* personnel.

Une semaine plus tard, j'avais fini par obtenir un rendez-vous avec la cheffe de service, absolument débordée. Convié à m'asseoir de biais dans un bureau grand comme un cagibi – aussi rétréci que le prestige des médecins –, j'avais mentionné la chute de mon père. Gênée, la

dame marqua un temps d'arrêt. Puis, sur un ton évasif, elle en fit un détail trivial : « Ah oui, la première nuit… » Cet accident, la clinique avait préféré le passer sous silence, mais mon père et l'infirmière avaient parlé.

*
* *

En janvier 2020, alors que les premiers signes de l'épidémie couraient l'Europe, Agnès Buzyn, ministre de la Santé, raccrocha les gants pour se lancer dans le pugilat des élections municipales à Paris – en substitution d'un jeune loup grivois pris la main dans le slip. Ces à-peu-près de la *start-up nation* auraient été risibles s'il s'était agi d'une série Netflix et non du pays où on vit. Buzyn affirmerait plus tard qu'avant de s'éclipser, elle avait alerté qui de droit sur le péril qui approchait. On la croirait sur parole, avant qu'elle ne disparaisse des écrans. Entretemps, on avait parlé de *grippette* chinoise ; du port du masque inutile, trop complexe et même dangereux pour le commun des mortels ; de tests bientôt disponibles… Après, il ne resterait plus qu'une solution : culpabiliser les gens et les enfermer chacun chez soi. Pendant deux mois pour commencer.

*
* *

Le 24 mars, Jean est transféré à Valdonne. On se console en voulant croire qu'il y retrouvera des têtes connues mais, entre le *turn-over*, les *burn-out* et le stress, il y a peu de chances qu'il y reste quelqu'un qui se souvienne de lui. Au téléphone, une jeune responsable administrative à l'amabilité professionnelle accepte que je lui envoie des photos de famille pour décorer la chambre de mon père. Ces photos, au dos desquelles j'ai écrit le nom des proches représentés ainsi que quelques souvenirs dans l'espoir que quelqu'un les lui lise, ne seront pas expédiées dans les cartons avec ses effets personnels, mais dans une enveloppe avec la facture.

*
* *

À la fin de l'hiver 2020, les médias français parlent des situations extrêmes que connaît l'Italie : la décision de trier les malades, de sacrifier les plus fragiles ou les plus âgés pour intuber ceux qui ont une probabilité de survie plus élevée. Sur les écrans, on montre les files de camions militaires chargés de cercueils sillonnant les rues de Bergame dans le silence d'une aube glaciale. Fin mars, la presse espagnole constate une hécatombe dans les maisons de retraite. À Madrid, qui a subi la privatisation à la hache de pans entiers du système de santé par une droite postfranquiste corrompue jusqu'à l'os, ordre a été donné de

ne pas transférer les malades des maisons de retraite vers les hôpitaux déjà saturés.

On documente les avanies des voisins mais beaucoup moins les difficultés locales, ou alors du bout des lèvres. Quand l'Alsace subit la déferlante, on décrit comme une prouesse technique le transfert en TGV des malades excédentaires vers d'autres régions. Au sujet des déprogrammations, on reste pudique. On n'admettra la vérité que bien plus tard : « L'un des médecins à la tête d'un service de réanimation de l'AP-HM [Assistance publique-Hôpitaux de Marseille] rappelle que "la déprogrammation est déjà une forme de triage ou de priorisation". » (« À Marseille, on se prépare au tri des patients, faute de place en réanimation », *Mediapart*, 24 décembre 2021.) Le sujet est explosif. En se souvenant des grèves récentes des personnels hospitaliers, on aura du mal à ne pas faire le lien entre les pénuries de masques, de tests PCR, de lits, d'appareils respiratoires et de personnel qualifié – qui ont en grande partie rendu inévitable le confinement de masse – et la morgue avec laquelle les gestionnaires ignorent depuis des lustres ces cris d'alarme.

Think-tank de crise : « Et si on détournait l'attention vers le séparatisme islamique ? »

*
* *

Une scène revient grincer sous mon crâne quand je repense à ton premier séjour chez Korian. En repartant après notre première visite, on passe à côté d'une infirmière à l'air revêche qui pianote sur un ordinateur fixé sur un chariot. On l'a vue plantée au milieu du couloir depuis vingt minutes, sans même entrer pour demander des nouvelles ni se présenter à nous. Ma mère, qui n'a pas sa langue dans la poche, lâche : « Ah ça, on est connectée, mais pour dire bonjour, y a plus personne ! » Main crispée sur le clavier, l'infirmière ne répond pas. Une fois dans la voiture, Andrée regrette : « J'espère qu'elle ne va pas prendre ton père en grippe à cause de moi. » À la visite suivante, on retrouve Jean seul au milieu de sa chambre, oublié sur un fauteuil roulant, la tête ballante, somnolent. Quand on le réveille, son œil lance des étincelles. Il a le reproche aux lèvres, comme un enfant brimé, meurtri. Ça ne lui ressemble pas : on met ça sur le compte du Parkinson. Comme après sa chute nocturne, j'hésite entre gueuler et arrondir les angles. Je parle à l'infirmière et elle commence à faire un effort pour décrisper sa mâchoire.

La dernière image que j'ai de cette femme remonte à un dimanche où elle avait reçu la visite surprise de sa fille. Assise sur un fauteuil au bout du couloir avec son petit-fils sur les genoux, celle qui me rappelle l'infirmière tyrannique de *Vol au-dessus d'un nid de coucou*

(décidément, on n'en sort pas) s'était soudain détendue, sa froideur évanouie.

Mais si elle ne supporte plus son taf, est-ce aux patients d'en payer le prix ?

L'aide-soignante auriolaise qui m'avait aidé à te trouver dans l'anonymat du premier jour est, elle, venue prendre de tes nouvelles jusque chez toi, une fois que tu as pu rentrer à la maison. Mais lors de ce deuxième séjour, elle ne travaille plus là : on lui a détecté un cancer du sein.

*
* *

Retour à ce printemps sidérant, à sa paralysie, à ses solitudes morcelées à l'infini – mais aussi à ses avions cloués au sol avec tout le ciel rendu aux oiseaux.

À cause de la suspension des visites, le service blanchisserie de la clinique Valdonne est débordé. Le vendredi, muni d'un grotesque laissez-passer, je t'apporte donc du linge propre que me prépare Maman. Par l'embrasure d'une porte de service, une jeune femme ni masquée ni gantée réceptionne le sac en papier que je lui tends, avec tes nom et numéro de chambre écrits dessus. Au téléphone, j'ai demandé s'il n'y avait pas moyen de te faire un coucou ne serait-ce que depuis le parking : il suffirait qu'une infirmière t'aide à marcher jusqu'à la fenêtre. Mais c'est impossible : « La

chambre de votre papa donne sur le patio, vous pourriez croiser des patients en promenade, je suis vraiment désolée. »

Au péage de Pont-de-l'Étoile, un gendarme en embuscade me fait signe de m'arrêter à la sortie du portique. D'un œil blasé, il toise mon attestation auto-délivrée à travers le pare-brise. Je rumine *Monsieur le pandore, je t'emmerde. Mon père est en train de mourir tout seul* – mais mon corps reste aussi impassible qu'un mannequin dans sa vitrine. Hier, comme tout le peuple confiné-mais-branché, j'ai lu l'histoire du gars qui voulait rejoindre son père moribond sur l'île de Ré. À l'entrée du pont qui mène du continent à l'île, un gendarme zélé l'a obligé à rebrousser chemin, non sans lui foutre une amende de 135 balles. Son père est mort sans lui. Combien d'histoires comme celle-là une crise sans précédent provoque-t-elle, avec son lot d'arbitraire et d'obéissance bornée, malgré de beaux élans de solidarité ?

*
* *

Au gré de ses travaux, le conseil scientifique opère un singulier tour de passe-passe : convertir l'impréparation française en doctrine sanitaire. Paris ne dispose pas de masques ? Ils sont donc inutiles. Des stocks réapparaissent ? Leur utilisation

devient souhaitable [puis obligatoire]. Le chien d'aveugle qui court après son maître égaré se condamne à quelques ecchymoses.

« Plombiers en blouse blanche »,
Le Monde diplomatique, juillet 2020

*
* *

De retour dans mon quartier, j'achète de l'araignée de bœuf chez Brahim. Il a repris le fonds et une petite partie de la clientèle des époux Ganassi, bouchers-traiteurs qui affichaient le portrait des frères Eufemio et Emiliano Zapata au-dessus de leur caisse enregistreuse et qui ont pris leur retraite pour faire le tour du monde en moto. Avec Brahim, on a sympathisé quand j'ai reconnu une chanson d'Aït Menguellet à la radio.

Pendant qu'on le sert, le client devant moi raconte qu'il s'est fait contrôler en allant chercher les médicaments de sa femme à la pharmacie : « 135 euros d'amende pour défaut d'attestation. J'ai traversé la rue, frère, la pharmacie est juste en face de chez moi ! » Le garçon-boucher se mêle à la conversation : « Moi aussi, je me suis fait attraper sans attestation en venant ici. J'ai montré mon contrat de travail, mais ils m'ont quand même mis l'amende. Ça sera ta parole contre la nôtre, ils m'ont dit. Ils avaient l'air content. » Pendant la crise sanitaire, le délit de faciès continue. L'air désabusé,

le gars me prend à témoin, moi l'unique Blanc parmi les clients. Je lui conseille de contester la prune et il me répond, dépité : « À quoi bon ? »

À vingt mètres de là, alors que, baguette à la main, j'informe la boulangère d'un possible nouvel arrivage de masques en pharmacie, destiné cette fois aux métiers les plus exposés hors personnels soignants, une cliente pressée m'engueule depuis le trottoir où elle attend son tour. Mon bavardage lui paraît sans doute inutile, frivole. Elle a pris la consigne de distanciation sociale trop au sérieux : chacun chez soi, chacun pour soi, ce que je lui fais remarquer en partant.

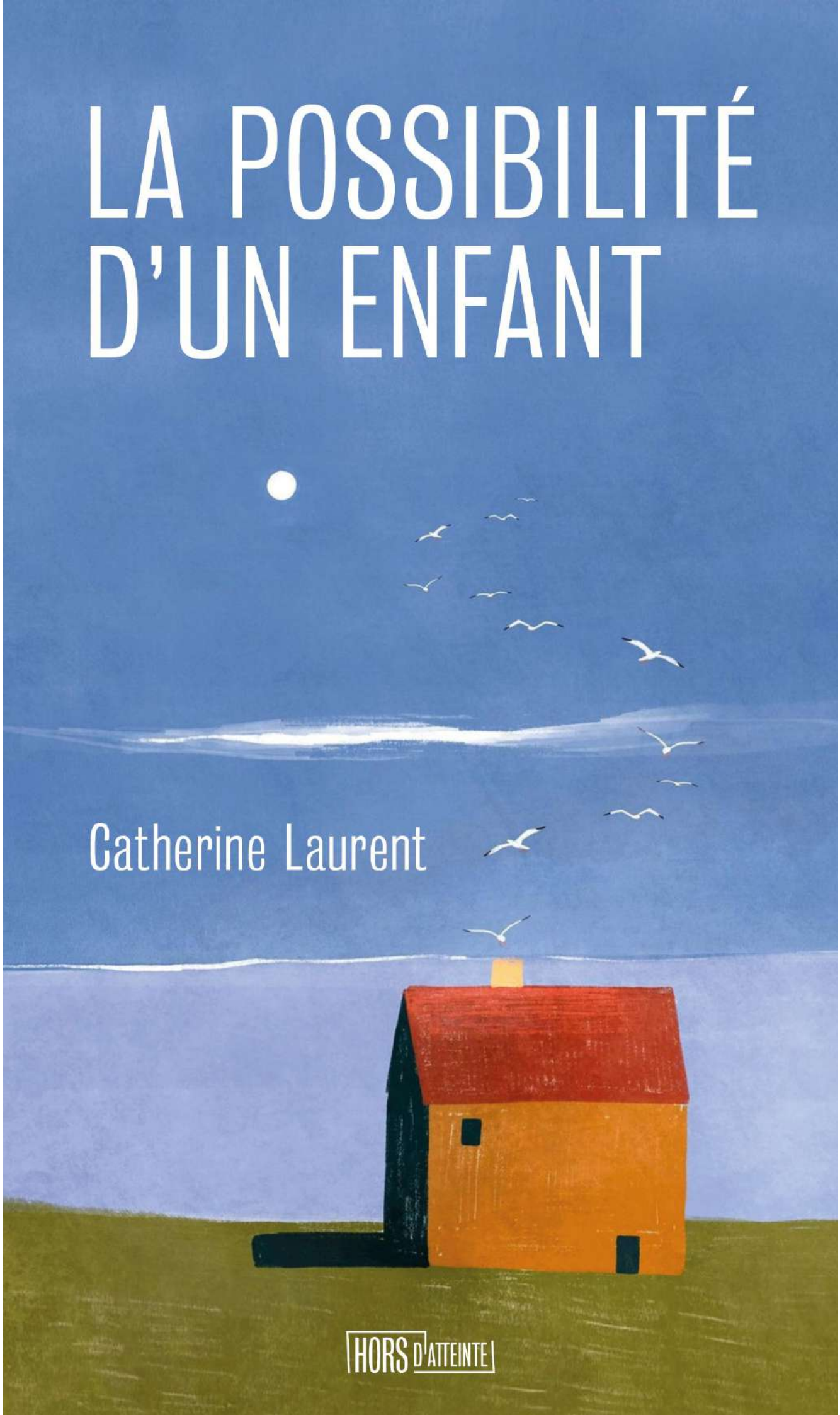
*
* *

Jean s'est laissé glisser, selon le jargon médical. Le dernier week-end, une infirmière a pris l'initiative de me téléphoner. « Je vous passe votre papa, il a envie de vous parler. » Il me dit : « C'est dur. » À ma mère, la veille, il a murmuré : « Je comprends pas. » Elle venait de lui répéter, comme chaque fois, que si on n'allait pas le voir, ce n'était pas faute d'en avoir envie, c'était à cause du virus. Mais son cerveau d'ancien prof de sciences n'est plus disponible pour une explication pseudo-rationnelle de l'absence. Son attente en vain est devenue un crève-cœur. Il a arrêté de manger,

de boire, d'avaler ses médicaments. « Tu sais qu'on t'aime, papa ? » Me reste le maigre espoir qu'il ait entendu ces mots prononcés pour la première et la dernière fois – et qu'ils lui aient été aussi doux qu'un shoot de morphine.

LA POSSIBILITÉ D'UN ENFANT

Catherine Laurent



HORS D'ATTEINTE

Tu me racontes que c'est toi qui as gagné en jouant aux échecs avec ton père. À tous les jeux, tu veux être le plus fort, celui qui obtient le plus de points et je lis sur ton visage ta déception quand tu perds, je vois les larmes dans tes yeux – à ce moment-là, tu me détestes. À cinq ans, Romain, tu es dense comme un bloc de terre argileux soulevé par une charrue. Tu ne sais pas garder le secret que je te chuchote à l'oreille. Tu prends l'air outré quand je te parle au moment où tu joues avec tes personnages. Si je fais intrusion dans ta chambre à l'heure d'aller se coucher, tu pleures parce que c'est foutu, demain, tu ne sauras plus où tu en étais de ton histoire. Je comprends ; un récit, quand on le tient, on ne le lâche pas sinon il se venge.

Aujourd'hui, on a gardé le silence dans la voiture. Je ne t'ai pas posé les questions rituelles sur ta journée ou ce que

tu as appris. Je t'ai regardé dans le rétroviseur : tu essayais d'ouvrir le bouchon d'une gourde contenant une compote de pomme. Au feu rouge, je me suis retournée et tu m'as souri. Longtemps, sans parler. Comme un grand. Entre adultes, ça nous arrive de le faire, c'est une façon de se dire qu'on s'aime.

Je ne sais pas comment tu as occupé mon cœur. C'est allé très vite. J'ai quitté Paris, mon histoire et ma géographie qui avaient soixante ans, en un jour. Pressée de rejoindre ta mère, j'espérais ce moment, je l'attendais depuis longtemps. Je suis arrivée à Nantes le jour de ta naissance. J'ai posé quelques affaires dans mon nouvel appartement et je suis allée à l'hôpital.

Ta mère, Elsa, était allongée sur son lit : pâle, grave, traversée par la maternité, passée sur l'autre rive du fleuve avec celles qui ont mis un enfant au monde. Puis j'ai vu ton père près d'elle, le store à demi baissé, des épluchures d'orange sur la table roulante, et je t'ai vu toi, endormi dans ton berceau, petite chose puissante.

Je passais de toi à elle, d'elle à toi, puis de toi à ton père, qui avait les yeux cernés ; je me

souviens d'un moment de profonde douceur et d'un raz-de-marée intérieur, semblable à celui que j'ai ressenti quand ta mère est née. Assieds-toi sur le lit, a-t-elle dit en me faisant de la place et en prenant ma main pour me conduire, non pas sur l'autre rive, mais tout près.

Tu aimes l'histoire du petit soldat de plomb qui, en fondant, prend la forme d'un cœur ; les livres de Claude Ponti, surtout *L'Arbre sans fin*, pour cette phrase : « Ça tue aussitôt le monstre, qui se met à pourrir sur pied comme une vieille salade moisie. » L'image de la vieille salade moisie nous fait rire aussi longtemps qu'on reste sur cette page.

Un jour, moi aussi, je fondrai comme le petit soldat. Je ne serai plus là, même si tu penses que ce n'est pas certain : *peut-être que tu seras toujours là*, *on ne peut pas savoir*, *c'est le hasard qui décide et puis la mort*, *c'est pas grave parce qu'on est infini*. Tu dis des choses mystérieuses avec beaucoup de certitude.

Quand tu liras ces lignes, tu seras un homme, âgé peut-être, seul ou peuplé. Je n'occuperai pas tes pensées, je serai un paysage ancien du

début du siècle, un visage jauni dans les albums de famille ; je serai pour l'éternité une figure de ton enfance, une grand-mère qui a cherché sa place. Aujourd'hui, je suis dans cet espace qu'on appelait l'avenir, le « plus tard », je suis à un âge qui me semblait à des années-lumière quand j'avais trente ans, et ce temps d'avant me semble à deux pas de moi.

« Il faut les empêcher de se reproduire ! »

C'est ce que j'ai entendu hier, chez moi, de la bouche d'un artisan venu peindre les murs du salon. Nous commencions à parler des élections qui auront lieu le mois prochain. Au bout de quelques minutes, j'ai compris que le dialogue ne serait pas possible, nous n'étions pas du même bois. Il affichait ouvertement son racisme, sa haine envers tous ceux qui n'étaient pas de la couleur blanche, qui n'avait pas une carte d'identité française, qui n'était pas hétérosexuels comme lui. Il était scandalisé que les homosexuels puissent avoir des enfants ; ça le tourmentait si fort qu'il avait peur pour les siens sans savoir expliquer pourquoi il avait peur et, devant ma froideur, ma stupéfaction, l'horreur qu'il lisait peu à peu sur mon visage, il est devenu agressif.

« Il faut les empêcher de nuire. Dans mon village, on faisait des virées le samedi, on allait casser du pédé ! »

Il a éclaté de rire. Je lui ai demandé de partir sur le champ. Il a ramassé ses affaires et s'est mis à parler tout seul, en proie à une agitation effrayante qui a fini par me gagner moi aussi après son départ et qui a duré, accompagnée de tristesse, jusqu'au moment où je suis descendue de la voiture devant ton école.

Tu me donnes de la joie. Comme ta mère lorsqu'elle était enfant. En te rejoignant, je cherchais ce que j'allais te dire, maintenant, pour plus tard, quand tu aurais autour de toi des hommes et des femmes le cou dressé comme des serpents, sifflants, prêts à cracher leur venin.

Oui, je me demande comment tu vas réagir quand tu vas réaliser qui je suis, une grand-mère sans liens du sang, une homosexuelle. Est-ce possible que tu me jettes aux orties ? Est-ce que tu vas en souffrir ? Les lois ne nous protègent pas de la bêtise et de la cruauté. Et je ne peux pas continuer à vivre sans lâcher quelques cailloux au bord de ton chemin. J'espère que tu me pardonneras mes doutes,

ma confusion, mon intimité exposée à laquelle je ne vais pas pouvoir échapper.

N'oublie pas que je parle en mon nom. Le roman familial abrite plusieurs voix ; je n'en ai qu'une. Laisse-moi te dérouler avec tendresse et, parfois, la sensation que mon cœur saigne, quelques fils d'or cachés dans ma besace, mes liens.

J'ai rencontré ta grand-mère dans une fête, un soir d'été, en 1982. Il faisait chaud et le ciel était plein d'étoiles. J'étais arrivée seule, tard, avec l'envie de danser sans retenue. Je ne connaissais personne, pas même l'hôte. Une voisine m'avait proposé un carton d'invitation que j'avais accepté, à tout hasard.

Dans une salle éclairée par des projecteurs qui se déplaçaient comme une poursuite au théâtre, une femme en salopette de toile orange dansait pieds nus sur une musique tribale électro. La musique était très forte, les basses franchissaient la barrière de la peau, faisaient trembler mes organes. Sa bretelle détachée rebondissait sur sa cuisse à chaque mouvement, ses pieds nus tapaient le sol au rythme des percussions. Le buste en avant, les fesses en arrière, les bras en l'air, elle occupait l'espace, dansait comme dansent les Africaines.

Je l'ai observée. J'ai vu ses seins haut placés comme deux fruits côte à côte sur une branche, sa cambrure qui s'ouvrait sur un cul ferme et rond comme celui d'un garçon, ses jambes courtes. Difficile de bouger aussi bien à moins d'avoir, dès petite, imité les grands. Je me suis approchée d'elle, comme aimantée. Nos regards se sont croisés et Julie m'a tendu la main pour m'inviter à partager sa danse.

Dans la nuit, j'ai su que ce serait une histoire importante. Il faut que tu me croies. Je me suis dit : c'est elle. Elle dont je rêve, avec elle que je veux vivre. Je me suis fiée à mon instinct, j'ai écouté mon corps et mon cœur et j'ai mis ma raison au cachot. Au petit jour, déjà, je ne voulais plus la quitter et j'avais décidé de tout partager avec elle, imaginant l'avenir au creux de son épaule.

J'ai alors compris que je ne pourrais plus lutter, à moins de devenir une criminelle pour moi-même et une fabulatrice aux yeux des autres. Je ne pourrais plus faire semblant d'aimer un homme. Ce n'était pas une révélation, c'était là, dans ma chair, mais je n'avais pas voulu le voir.

L'envie d'enfant est arrivée d'un coup dans la conversation, brutalement ; nous devions savoir, l'une et l'autre, avant d'aller plus loin. Laquelle de nous deux a posé la question en premier ? J'aime penser que nous l'avons formulée en même temps. Est-ce que tu aimerais avoir un enfant ?

Julie était mon envers. Elle ne cherchait pas à savoir pourquoi elle était comme ci ou comme ça. Il n'y avait pas de place en elle pour l'introspection ou les regrets. Si elle était triste, elle allait pleurer dans un coin ou elle courait au Louvre, en forêt ou sous les draps. Le chagrin ne l'intéressait pas. Elle avait cette force, elle l'a toujours et je sais que tu la vois, la sens. Elle est à l'image de la maison qu'elle a construite en Bretagne et où nous aimons tant nous réunir : elle est solide.

Julie ne ressentait ni honte, ni fierté. Elle avait toujours été comme ça, homo, elle était en accord avec elle-même et elle ne changerait pas. Elle disait que tout se passerait très bien quand elle me présenterait à ses parents, qui avaient deviné son homosexualité. Elle n'avait pas eu besoin de le leur dire et ils n'avaient pas été surpris quand elle était arrivée avec une

fille. Julie venait avec qui elle voulait, quand elle voulait. Et si sa mère était possessive, si elle rêvait de l'avoir à côté d'elle, elle l'acceptait telle qu'elle était.

J'ai eu envie d'y croire. De les rencontrer sur le champ pour vérifier que c'était possible, qu'elle ne me racontait pas d'histoires. Ses parents vivaient dans le Morbihan, étaient catholiques comme les miens. Cette absence de jugement me semblait étrange.

Julie s'est installée chez moi, au dernier étage d'un vieil immeuble du XIII^{e} arrondissement de Paris, comme si le lieu lui était familier. Elle est arrivée sans presque rien. Elle a jeté sa veste sur le fauteuil, son sac ouvert sur le tapis et elle s'est assise par terre en tailleur pour faire ses mots croisés.

Je n'ai jamais rencontré un être aussi détaché des choses qui nous entourent ou nous constituent, habits, meubles ou objets ; ça ne lui manquait pas. Elle avait vécu ses sept premières années en Afrique puis dans diverses villes françaises, son père militaire se déplaçait de mission en mission en emmenant avec lui sa femme et ses enfants, qui changeaient chaque fois d'école, de copains, de maison.

À mesure que son attachement grandissait, Julie s'est livrée à des confidences. J'ai appris qu'elle s'était séparée de la femme avec qui elle partageait sa vie avant de me connaître parce que celle-ci ne voulait pas d'enfant. Cette rupture avait été douloureuse, révélatrice de sa détermination.

Julie m'impressionnait. Elle était entière alors que je me sentais divisée. Elle avait confiance en elle et dans la vie alors que je trébuchais à chaque pas, je doutais de moi, je n'étais jamais sûre d'être capable. Le *métier de vivre*, comme l'écrit Cesare Pavese dans son journal, appartenait aux autres.

Cette année-là, dans notre petit appartement de Paris ou pendant un voyage en Martinique, des escapades en Normandie, en Bretagne ou dans le Pas-de-Calais, il y avait toujours un temps consacré à notre sujet. L'idée d'une autre vie dans notre vie. C'était ce que nous avions à nous dire, à faire, ce pour quoi nous étions ensemble : ce sujet prenait de la place, il s'étendait, nous envahissait.

Ni l'une ni l'autre, nous n'avions projeté ce désir d'enfant avec quelqu'un d'autre. Il nous rendait complices, nous intégrait au monde des

femmes. Pendant ce temps-là, nous n'étions ni différentes, ni impuissantes. Nous devenions comme les autres, prêtes à faire des enfants naturellement, à les fabriquer et à les mettre au monde. Ce n'était pas seulement une idée – une idée reste abstraite –, c'était un espoir qui, jour après jour, nous emmenait de plus en plus loin comme si nous traversions un pays à pied et que nous éprouvions notre endurance. C'était aussi une réconciliation avec nous-mêmes. Nous n'avions plus aucune raison de nous en vouloir. Nous allions oser faire un enfant par amour, d'une façon ou d'une autre. Nous nous aimions et nous disions en riant qu'à force, il allait se passer quelque chose d'extraordinaire, une de nous deux se réveillerait un matin avec un embryon dans le ventre.

Tu ne peux pas savoir à quel point on enviait la situation des couples hétéros qui désirent un enfant et pour qui le *modus operandi* est simple. Pour nous, tout était complexe. Il fallait faire des choix et, en même temps, laisser une place au hasard, à la chance, à l'alchimie entre les êtres, à la magie de l'imprévu – donc au risque. Nous ne savions pas, en réalité, avec qui faire cet enfant. Dans notre imagination,

il s'agissait d'un homme honnête, libre, mature, intelligent, féministe, drôle et sérieux, un père aimant et pédagogue, un ami avec qui le dialogue serait fluide, constructif… c'était un fantasme.

Qui aurait envie d'avoir un enfant avec un couple de femmes ? Qui accepterait de faire l'amour à l'une d'entre nous ?

Qui s'engagerait ? Qui, sans vivre avec la mère, assumerait son rôle de père en acceptant l'autre mère ?

Un peu perdues parfois, on se confiait à des amis proches. La plupart nous ont encouragées. Certains nous demandaient comment nous allions faire techniquement. D'autres nous ont reproché de ne pas penser à l'enfant et d'agir égoïstement. Est-ce que vous vous imaginez ce qu'il va vivre ? Cela me mettait en colère car imaginer, on ne faisait que ça, imaginer qu'il naisse trisomique, imaginer qu'on se sépare, imaginer que le père l'enlève, que l'État nous le retire, imaginer l'impensable, le brouillard, la nuit et le cyclone.

Les visions les plus atroces nous traversaient puis elles continuaient leur route ailleurs parce qu'on avait un désir, un espoir, une énergie à déplacer des montagnes. On ne gardait en

nous que des images de joie par temps clair, ciel dégagé, tous les oiseaux en sécurité.

J'oscillais entre la conviction qu'on allait y arriver, que rien ne pouvait nous résister (j'étais amoureuse) et une lucidité désespérante qui m'ensevelissait sous des idées noires. Il m'arrivait d'avoir envie de renoncer quand je pensais à tous les dangers rôdant autour d'un enfant. Je n'étais pas sûre de les supporter. La crainte de ne pas être solide comme on se doit de l'être, de mourir alors qu'on est responsable d'un enfant, m'envahirait plus tard, lorsque j'essaierais d'être enceinte. Julie ne partageait pas mes états d'âme ; elle était confiante.

Ou alors, a dit un jour Julie sans aucun entrain, on le fait sans père. Des femmes vont en Hollande se faire inséminer par un donneur anonyme !

Tout mon corps s'est raidi. Je n'arrivais pas à le penser. Je ne savais pas à quoi pouvait ressembler une vie sans père. Qu'est-ce qu'on dirait à l'enfant quand il nous poserait la question ? Quelle histoire lui raconterait-on ? Est-ce qu'on pouvait imposer l'absence d'un père à un enfant ?

Aujourd'hui, je ne me poserais plus ces questions de cette manière. Mais n'oublie pas, c'étaient les années 1980. Il y avait des couples de femmes qui avaient des enfants, mais nous n'en connaissions pas un seul. Les réseaux sociaux n'existaient pas. *Métamorphoses de la parenté*, de l'anthropologue Maurice Godelier, ne paraîtrait qu'en 2010, trente ans plus tard. Il y a écrit : « La question des unions homosexuelles et de l'homoparentalité est une question moderne, qui ne s'est jamais posée auparavant. Aujourd'hui, en Occident, les deux axes sur lesquels repose tout système de parenté, l'alliance et la descendance, intègrent des formes nouvelles. »

Au moment où je m'adresse à toi, j'observe le chemin parcouru, tout ce qui a changé entretemps : la dépénalisation de l'homosexualité, la protection juridique des personnes homosexuelles, la mise au point de différents modes de reproduction, le droit de se marier, d'adopter, le statut de parent donné à deux femmes ou à deux hommes.

Je réalise que nous étions assises sur un tabouret au bord du vide.

Aventurière, Julie avait plaidé plusieurs semaines pour le sans père. C'était tentant. Cela semblait plus simple de constituer une famille de plusieurs enfants si nous faisions un enfant à tour de rôle ou en même temps. Quant à moi, je revenais sans cesse à la configuration de la famille traditionnelle, la cellule nucléaire, un père, une mère et le ou les enfants. J'étais perméable à ce que disaient les psychanalystes, je lisais que le nom du père permettait à l'enfant de se construire – je n'avais pas compris que cela continuait à faire du père le personnage central de la famille. Non, on ne pouvait pas prendre ce risque ! Si, répondait Julie, on peut, parce que tout est risqué ; choisir un père parce qu'il nous plaît, c'est casse-gueule, ça ne veut pas dire qu'il sera bien avec l'enfant. On n'en sait rien. Et s'il nous plaît ou s'il plaît à l'une de nous deux, est-ce qu'il ne va pas nous séparer ?

Je ne savais pas comment continuer à rêver sans nous prendre les pieds dans le tapis. Pendant mes insomnies, je pensais au pire. Ça serait trop facile de dire après, si les choses se passaient mal, que je n'étais pas d'accord, que Julie avait décidé sans moi et que je n'y étais pour rien.

Ce serait lâche, dévastateur, mensonger. Une fois qu'on y est, on y est. L'enfant est là et on ne peut pas dire qu'on s'en lave les mains alors qu'on est penchée au-dessus de son berceau, et qu'on ne sait pas comment on a pu vivre sans lui.

Deux ans ont passé pendant lesquels nous avons appris à mettre le sujet de côté sans l'oublier. Julie, documentaliste, s'épanouissait dans son travail à la bibliothèque Sainte-Geneviève. Elle y partageait son bureau et sa passion avec son collègue Antoine.

Pour ma part, j'ai démissionné d'un poste à l'Assistance publique pour un job d'été dans un magazine destiné aux adolescents, qui m'a rapidement engagée. J'ai commencé une formation sur le tas (c'était encore possible à l'époque) avec un salaire qui correspondait à mes connaissances (nulles). Je travaillais dix heures par jour avec un seul but en tête : obtenir ma carte de presse à l'issue des vingt-quatre mois. Peu de temps après, nous avons emménagé dans un appartement plus grand.

Le 25 juin 1984, le philosophe Michel Foucault est mort. Personne n'a dit qu'il était mort du sida, le syndrome d'immunodéficience

acquise. Personne n'a assumé sa maladie, appelée « la nouvelle peste » par *Paris Match*, « le cancer gay » aux États-Unis.

Le sida nous terrorisait, nous, les homosexuels, parce qu'il était mortel et qu'on ne savait pas le soigner. On en parlait entre nous sans bien savoir de quoi il s'agissait. L'équipe de l'hôpital Pasteur avait tout juste identifié ce virus, dont on savait qu'il se transmettait par le sang et les voies sexuelles, massacrait les défenses immunitaires et entraînait toutes sortes de pathologies. Il était lié à l'amour. La maladie et la mort venaient après l'amour, pas la vie.

Les hôpitaux se transformaient en mouroirs entourés de murs de silence. Il n'existait alors aucun test de dépistage, aucune association d'aide aux malades. Un enfer sur la Terre, un trou noir dans l'imaginaire. On se sentait seul et impuissant.

À la fin de l'année 1990, Hervé Guibert publiera *À l'ami qui ne m'a pas sauvé la vie* et la maladie, enfin, ne sera plus l'œuvre du diable. L'écrivain mis à nu, corps et âme, dévoilera son intimité et citera son ami Foucault : « Écrire, c'est donc se montrer, se faire voir, faire apparaître son visage près de l'autre. »

Oui, c'est bien au cœur de cette sombre période que nous avons pensé, Julie et moi, à avoir un enfant avec un garçon homosexuel, rêvant d'une complicité immédiate entre gens de la même espèce, appartenant à la même minorité. On voyait pourtant le sida tout autour de nous : mon ami Jérôme, qui avait concouru au championnat de France de basket et qui ne marchait plus qu'avec des béquilles, que ses jambes ne portaient plus, était voûté, très amaigri ; son compagnon, Olivier, s'était fait le gardien de son corps meurtri, exhortait tous les visiteurs à la prudence et le protégeait de ceux qui ne savaient pas cacher leur tristesse ou leur dégoût. Cela doit te paraître fou, irresponsable, mortifère, mais prends le temps de me lire avant de me juger. Dès qu'il s'agissait de nous, le spectre du sida s'éloignait : le fantôme disparaissait et notre amour nous aveuglait.

Jérôme et moi étions proches comme deux cousins qui auraient partagé des vacances chez des grands-parents, mais nous étions aussi bien plus que cela ; nous étions les mêmes dans nos familles, décevants.

Pendant un de ses nombreux séjours à l'hôpital, Jérôme avait essayé de dire la vérité à ses

parents. Il avait évoqué sa vie avec un homme sans prononcer les mots « gay » ni « homosexuel », il avait dit d'une voix claire : « J'ai le sida. » Ses parents n'avaient eu aucune réaction, ils avaient fait comme s'ils n'avaient rien entendu, avaient continué, sciemment, à employer le mot « cancer » à propos de la maladie de leur fils.

Jérôme excusait ses parents qui n'avaient jamais imaginé avoir un enfant frappé par ce *vice*, comme ils disaient.

Quand je pensais au moment où je révèlerais à mes propres parents que j'éprouvais du désir et de l'amour pour un être du même sexe que le mien, je me voyais assise dans une nacelle à la fête foraine, tête en bas, propulsée dans le vide à une vitesse vertigineuse.

Si, l'œil collé à la serrure de la porte de la chambre que je partageais avec mon petit frère, tu avais regardé mes parents avec moi, tu aurais vu mon père en train de fumer sa pipe et de lire *Le Monde* à côté de sa vieille mère, veuve à vingt-cinq ans d'un homme victime de la guerre des tranchées dans la Somme. Tu l'aurais vu étendre sur elle une couverture écossaise puis aller tapoter le baromètre, remettre le crucifix bien droit et s'asseoir à son bureau. Comme moi, tu aurais été fasciné par sa belle écriture, son stylo à encre qui courait sur le papier à lettres. À la radio, tu aurais entendu un journaliste haletant raconter la guerre d'Algérie. J'avais à peu près l'âge que tu as aujourd'hui, six ans.

Tu aurais aussi vu ma mère et tu ne l'aurais jamais oubliée – tu aurais senti sa présence

avant même de la voir. Grande, mince, pressée, de longues mains de pianiste abîmées par les engelures et les tâches domestiques. Elle mettait de l'eau à chauffer pour le thé, cherchait son briquet, enfournait le soufflé, vidait la machine à laver, revenait arrêter le feu sous l'eau bouillante avant de border sa belle-mère, écoutait une récitation, montait sur un escabeau pour peindre un mur, en redescendait enfin pour s'allonger, tournait une page du journal d'Anne Franck et priait. Il existe une photo jaunie où elle pose avec un pied sur la première marche d'un camion de la Croix-Rouge. Elle était ambulancière pendant la guerre, elle a porté des hommes, blessés ou morts. Je l'ai toujours connue assise avec des coussins pour soutenir son dos en lambeaux. Elle aimait les enfants.

Ma joie vient d'elle, de mes premières années avec elle, de son bonheur d'être mère, de sa tendresse et de sa fierté dans les éclats de rire. Jusqu'à mes cinq ans, âge auquel je suis entrée à l'école, j'étais avec elle tout le temps où je ne dormais pas. Le monde, c'était elle ; le pays de mon enfance, c'était le corps de ma mère. Le matin, je m'agrippais à sa chemise de nuit et je sentais son odeur, l'odeur sucrée de son

corps qui avait passé la nuit entre ses draps et dans les bras de mon père, mêlée à l'odeur du café brûlé de la cafetière italienne et à celle de sa cigarette, blonde, qui lui donnait le sourire. Cette odeur qui émanait d'elle, je la respirais le nez plaqué sur le tissu contre sa jambe, je ne faisais plus qu'une avec elle.

Il y avait aussi sa voix grave ou fragile, sèche ou tremblante, qui la racontait, qui contenait cent voix, cent ans, son histoire et celle des autres générations.

Je suis née une deuxième fois lorsqu'elle m'a traînée sur le trottoir pour m'emmener à l'école, je ne voulais pas, je me suis laissée tomber, je me faisais la plus lourde possible, je hurlais, je résistais, JE NE VEUX PAS. Sur le seuil de la classe, je l'ai regardée partir, me laisser déchirée.

Romain, elle t'aurait aimé. Elle aurait chéri ce petit garçon vif et intense, doucement autoritaire comme elle.

À vingt-huit ans, je voulais qu'elle m'aime comme j'étais. Mon histoire avec Julie était sérieuse, il était temps de parler (à mon père aussi, mais c'était elle qui m'importait). Je n'arrivais plus à faire semblant, à inventer, à

ruser, mais j'avais peur. Je savais que j'allais provoquer un séisme car elle m'avait enseigné le contrôle de soi, la maîtrise de ses pulsions, la place des femmes, épouse, mère, grand-mère.

Je savais que je ne pourrais pas revenir en arrière, effacer ces quelques secondes où je prononcerais cette petite phrase, tranchante comme un hachoir : j'aime une femme. J'avais un étau dans la poitrine, une espèce de chagrin m'accompagnait depuis qu'on discutait entre filles sur la nécessité ou non de dévoiler notre homosexualité à nos parents. Certaines avaient décidé de ne rien dire pour les protéger d'elles-mêmes, de la honte d'avoir une enfant qui n'est pas normale (ce sont les mots qu'on employait). Et puis ils sont d'une autre génération, disaient-elles en haussant les épaules pour expliquer leur indulgence et clore le débat. J'étais en colère car je croyais naïvement que nous serions de tous les combats, que nous essayerions ensemble de détruire les préjugés. Qu'on assumerait. J'espérais détruire une grande muraille, la muraille de la honte.

Je ne savais toujours pas quels mots j'allais employer. « Homosexuelle », c'était clinique.

« Lesbienne », militant. « Invertie », pédant. « Gouine », provocateur. Comment expliquer que j'avais découvert cette chose en moi comme on découvre que son groupe sanguin fait partie des plus rares ? Que c'était là et que je l'ignorais.

Ma différence m'obligeait à l'indécence.

J'ai commencé à répéter à voix basse, comme s'ils étaient en face de moi : vous savez, je ne l'ai pas voulu, c'est mon inconscient qui m'a fabriquée comme ça, c'est arrivé il y a longtemps. Je vous demande pardon.

Non, je n'avais pas envie de cette posture victimaire. Je ne me justifierais pas, voilà. Je pourrais dire, comme tous les amoureux : « J'ai rencontré une fille, elle s'appelle Julie et on vit ensemble. » C'est ce que m'avait conseillé Jérôme, qui allait de plus en plus mal et qui parlait, les paupières fermées, d'une voix rauque et hachée. Il avait un abcès dans la gorge et luttait pour rester vivant. À côté de sa souffrance, la mienne était dérisoire.

Au chevet de Jérôme, la famille de sang croisait rarement la famille de cœur. Elles n'avaient pas les mêmes horaires. Les parents passaient dans la journée, les amis tard le soir. Tant bien

que mal, Olivier filtrait leurs entrées, essayait d'éviter le bruit, les virus et les anxieux. Il n'y arrivait pas toujours et se tapait la tête contre les murs quand ils débarquaient à quatre ou cinq, enrhumés, une cigarette entre les dents, avec une solution miracle – masseur génial, médium guérisseur. Et ils enlaçaient Jérôme, le serraient, déposaient des milliers de baisers sur son crâne chauve, touchaient ses mains, ses bras, ses pieds, son visage, donnaient de l'amour, oui, mais arrêtez, soufflait Olivier : il étouffe.

Je faisais des rêves où Jérôme était présent. Dans l'un d'eux, nous étions montés sur un toit d'un immeuble de la place des Vosges (je l'ai réellement fait quand j'avais vingt ans, il n'y avait pas de digicodes et on pouvait marcher sur les toits de Paris comme Belmondo dans *Peur sur la ville*). Tout s'était passé très vite, comme trois pas de danse qu'on exécute sans y penser : ses pieds avaient glissé sur les ardoises et il était tombé sur le dos. Dans un réflexe de survie, il avait tendu ses bras ; au bout de ses bras, il y avait mes mains qui essayaient de le retenir. Je n'avais pas résisté à son poids. Il m'avait entraînée dans sa

chute et, moi aussi, j'étais tombée là où passait la gouttière. Il n'y avait pas eu de cris, juste quelques gémissements, une peur bleue. Une barre d'antenne, coincée sous les ardoises, nous avait sauvés. Tu vois, on a une bonne étoile, toi et moi, avait-il dit en me regardant. Son regard était magnifique.

Tu joues sans bruit dans la pièce à côté. C'est un *temps calme*, un moment où je peux écrire en ta présence. Je viens de terminer ces lignes et je pense avec tristesse à Jérôme. Soudain, tu apparais en chaussettes, t'approches de moi, montes sur mes genoux.

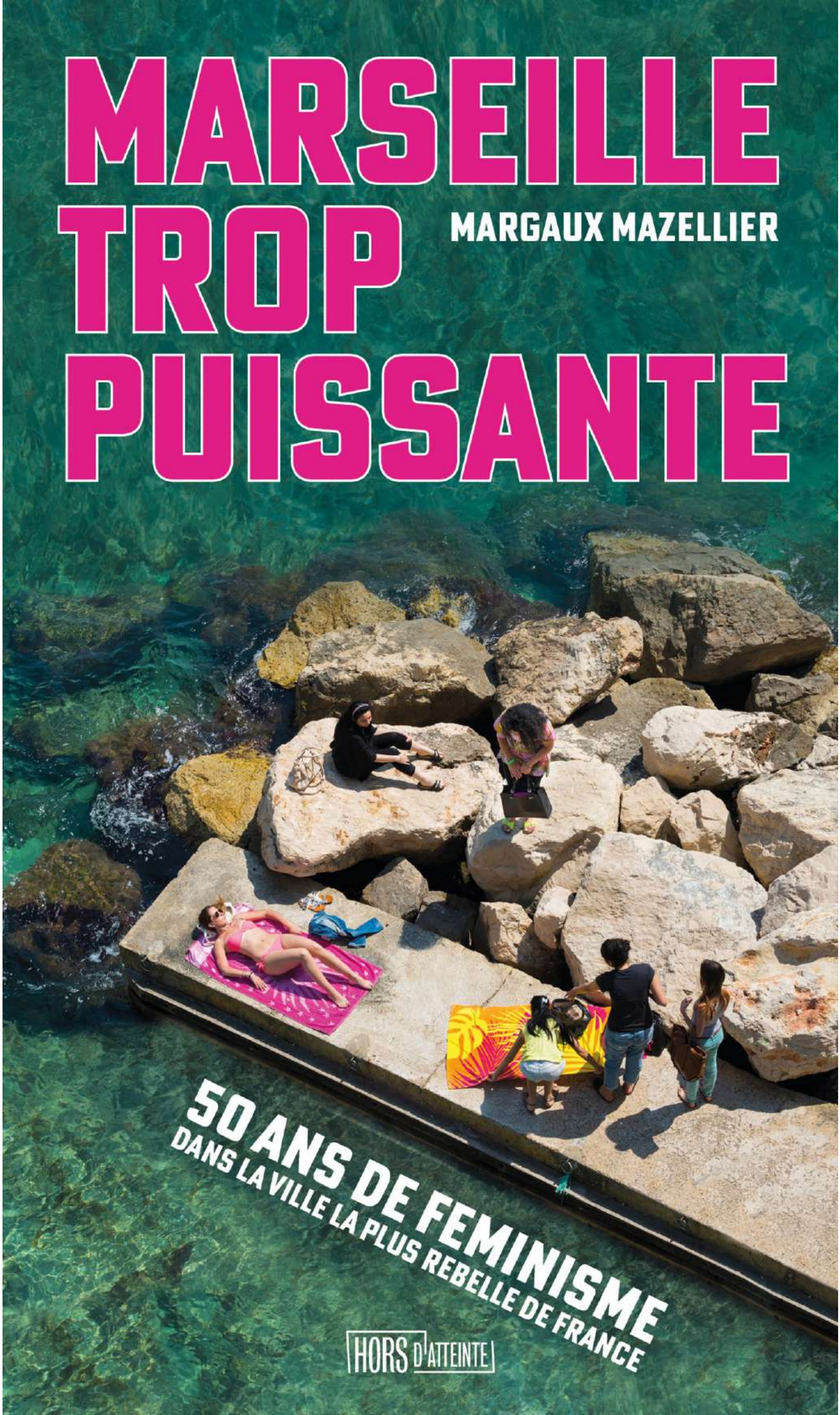
– Maman, elle est docteure des émotions.

– Elsa est psychiatre.

– Non, elle est docteure des émotions. C'est elle qui me l'a dit !

MARSEILLE TROP PUISSANTE

MARGAUX MAZELLIER



50 ANS DE FEMINISME
DANS LA VILLE LA PLUS REBELLE DE FRANCE

HORS D'ATTEINTE

AVANT-PROPOS
I. ANNÉES 1970
II. ANNÉES 1980-1990
III. ANNÉES 2000-2010
IV. APRÈS #METOO

« Je n'ai pas grand-chose à raconter. » Chaque fois que j'ai contacté une femme[1] pour lui demander si elle acceptait de témoigner pour ce livre, la réponse était presque toujours celle-ci. D'ailleurs, pour mener cette enquête, je ne suis partie de rien ou presque. Si quelques travaux universitaires ont déjà été réalisés[2], peu de documentation ou d'archives nous renseignent sur l'histoire des féminismes à Marseille. On sait pourtant aujourd'hui combien ces luttes façonnent la ville et ses habitant.es. Alors où sont le récit de celles qui ont d'une façon ou d'une autre participé à l'émancipation des femmes à Marseille ? Selon le sociologue transféministe Sam Bourcier, la raison est la suivante : le modèle archivistique, lui aussi, souffre du patriarcat[3]. Ne seraient archivés que les mouvements sociaux considérés comme intéressants : c'est-à-dire ceux des hommes blancs hétérosexuels et occidentaux. Au contraire, les luttes des femmes et des minorités de genre, d'autant plus à l'extérieur de Paris, sont décrédibilisées. Il apparaît aujourd'hui urgent de visibiliser l'héritage des luttes féministes. Laisser une trace pour transmettre nos récits et ainsi les inscrire dans un héritage de matrimoine militant. À travers cette galerie de portraits, je souhaite apporter ma pierre à l'édifice d'une histoire sans cesse effacée.

1 Le terme « femme » est ici à prendre en compte comme une catégorie sociale. Par femme, j'entends toutes les personnes sexisées qui se considèrent comme tel et les personnes non-binaire.s

2 Femmes à Marseille - Histoire, féminisme, politique (2016) dirigé par Geneviève Dermenjian, Renée Dray-Bensousan, Hélène Échinard, Eliane Richard ou encore le chapitre « Les féministes de la deuxième vague à Marseille » de « Marseille années 68 » (2018) dirigé par Olivier Fillieule et Isabelle Sommier.

3 « Archives = vie. Une interview de Sam Bourcier » par Claire Corrion pour la revue n°57 de Censored

Vous trouverez ici, une vingtaine de portraits individuels et collectifs retraçant cinquante ans de féminismes à Marseille, de 1970 à nos jours. Elles ont entre 16 et 96 ans. Il y a celles qui parlent fort, celles qui ne font pas de bruit mais qui guérissent tous les maux, celles qui le font en hurlant, celles qui portent des tee-shirt léopard, celles qui sont tendres, celles qui sont épuisées par une vie de colère, celles qui ont le nez fracassé par les années de boxe, celles qui hurlent plus fort que les hommes au stade… Elles ne se connaissent pas forcément mais elles ont toutes au moins deux points communs : celui d'appartenir à une longue lignée de femmes puissantes qui se sont battues pour prendre leur place et d'être reliées à Marseille. Pourtant, on sait, et mes interviewées n'ont de cesse de le répéter, cette ville est loin d'être féministe (comme le disait il y a quelques mois encore le maire de Marseille, Benoît Payant, lors des assises du féminisme 2022). Comme la ville, ces femmes sont des rebelles, des frondeuses. Marseille, parce qu'elle a souvent été à la marge de l'ordre établi, du bon goût, n'entre pas dans la norme. Parce que Marseille est une ville insoumise, ses habitant.es le sont aussi. Ce sont elles qui soignent, qui regroupent, qui demandent justice. Ce sont elles aussi qui, tous les jours, se battent pour occuper un espace public sexiste, pensé et occupé majoritairement par des hommes. Ce sont elles qui agissent comme toujours aux endroits oubliés des pouvoirs publics. Quand on connaît l'histoire de la ville, ses fractures urbaines et sociales, on ne peut que penser que ces femmes ont dû être deux fois plus puissantes qu'ailleurs.

Cet ouvrage n'est pas exhaustif. Il n'est pas neutre non plus. C'est une photo de groupe, prise à travers mon objectif, de ce que peuvent être les féminismes à Marseille. Pour faire un choix, j'ai choisi d'utiliser la technique narrative de la « chaîne humaine » : chaque personne interviewée, m'en recommande une autre, qui m'en recommande elle-même une autre et ainsi de suite… Je souhaite ainsi montrer que, contrairement à ce que l'on pense, les différentes générations féministes ne sont pas déconnectées. Au contraire, elles se nourrissent les unes des autres. Parfois sans même le savoir. Je pense par exemple aux collages de rues, devenus célèbres après #Metoo, et déjà pratiqués dans les années 1970 ou encore la non-mixité héritée du MLF, outil revendiqué aujourd'hui dans les luttes. Elle permet également de rendre compte de la complexité des trajectoires individuelles où les militantes circulent sans cesse d'un groupe à un autre au gré des rencontres amicales ou amoureuses. Mais cette chaîne humaine a parfois connu des limites montrant combien Marseille est morcelée et combien, même au sein des luttes les plus inclusives, l'entre-soi perdure.

A travers cet ouvrage, je souhaite mettre en avant toutes celles que l'on ne connaît pas. Qu'on ne voit pas. Pour que rassemblées ainsi, elles puissent faire groupe, au moins ici. Ce texte met en avant une histoire populaire et orale du féminisme marseillais. Il ne s'agit pas d'évoquer des figures marseillaises déjà célèbres (Désirée Clary ou Louise Michel...) mais plutôt de mettre en lumière des récits jusque-là invisibilisés. Raconter ces parcours de personnes sexisées qui n'ont pas « changé le cours de l'histoire avec un

grand H » avec un grand H, mais qui mis bout à bout ont œuvré, souvent dans l'ombre, à rendre Marseille plus vivable pour ses habitant.es. Les personnes et les démarches qui apparaîtssent dans le livre ne s'auto-définissent pas forcément comme féministes, je me permets de les identifier comme telles parce que je considère qu'iels s'insèrent dans la longue histoire de la lutte pour les droits et la dignité des personnes minorisées sur le plan du genre et de l'orientation sexuelle, et pour l'égalité. J'ai souhaité interroger ces différentes trajectoires féministes d'un point de vue intersectionnel, c'est-à-dire en prenant en compte les processus d'imbrication des différents rapports de pouvoir : discriminations de genre mais aussi de race, de classe ou encore de territoire. En effet, l'histoire féministe de Marseille ne peut pas être dissociée des luttes antiracistes, d'une part, son histoire migratoire la confrontant encore à un racisme post-colonial structurel (grande vague de violence de 1973 dans le sud de la France, crimes policiers des années 1990[4]) et anticapitalistes, d'autre part, Marseille étant l'une des villes françaises où les inégalités socio-économiques sont les plus marquées, constituant le terreau de la solidarité populaire et militante qui caractérise la ville encore aujourd'hui. Il en va de même pour les discriminations liées au territoire, la ville subissant depuis des années un phénomène de fragmentation urbaine[5]. À cela s'ajoute, plus généralement, le mépris dont Marseille est victime en tant que ville de province du sud de la France et tous les clichés

4 Cf « La race tue deux fois - Une histoire des crimes racistes en France (1970-2000) de Rachida Brahim

5 Coupure partielle ou absolue entre des parties de la ville, sur les plans social, économique et politique

que cet imaginaire génère (ex: la figure de la cagole). Il me semble aujourd'hui indispensable de raconter comment les luttes féministes ont façonné la ville autour des différentes expériences de l'oppression que peuvent vivre les habitant·es.

Rencontrer toutes ces personnes, recueillir leur témoignage, en essayant de les retranscrire du mieux que je pouvais a été un exercice à la fois puissant et douloureux. Pour la plupart, elles faisaient le récit de leur vie en entier pour la première fois. Se raconter, c'est exister. Se raconter, lorsque l'on est une femme ou une minorité de genre, c'est montrer combien cette existence est semée d'obstacles à surmonter. Certaines n'ont pas su retenir leurs larmes. D'autres s'y sont refusées. Mais toutes étaient émues. De parler, d'être entendue, de se retrouver. Écouter la vie des femmes (d'autant plus lorsque l'on en est une), c'est être prêt.es à entendre des violences et de la douleur étouffée. Mais c'est surtout admirer combien nous sommes puissantes et résilientes. Lorsque j'ai terminé d'écrire ce livre, une des interviewées m'a demandé « Tu es fière de ce que tu as fait ? ». J'ai répondu, hésitante, que telle ou telle chose aurait pu être améliorée. Elle m'a coupé tout de suite et m'a dit : « Tu peux être fière de ce que tu as fait. On doit toutes être fières de ce qu'on fait ». Alors, je suis fière de vous présenter toutes ces marseillais.es trop puissantes.

AVANT-PROPOS

I. ANNÉES 1970 : LA LIBÉRATION

II. ANNÉES 1980-1990

III. ANNÉES 2000-2010

IV. APRÈS #METOO

« QUAND TU PASSES PAR LE PLANNING FAMILIAL, TU DEVIENS QUELQU'UN D'AUTRE. ÉCOUTER LES FEMMES SANS LES JUGER, ÇA LIBÈRE LEUR PAROLE MAIS AUSSI LA NÔTRE. ÇA NOUS REND TOUTES PLUS FORTES. »

JULIA MORANDY, 93 ANS ET SA PETITE-FILLE CAMILLE NOBLE, 34 ANS

« Ce soir, il y a des anciennes qui se sont battues toute leur vie. Mais je vois aussi des jeunes, qui pourraient être mes petites-filles […] et qui poursuivent ce combat. Les jeunes qui êtes là, sachez que cette lutte est la vôtre. Elle est plus que jamais la vôtre. Ce n'est pas un combat qui a soixante ans, c'est un combat d'aujourd'hui. Alors, surtout, continuez ! » C'est par ces quelques mots que Michèle Trégan, présidente du Planning familial de Marseille de 2000 à 2004, clôture sa prise de parole lors de la soirée d'anniversaire des soixante ans de l'association. Accueilli·es dans la petite salle d'exposition montée pour l'occasion dans les locaux du Planning familial du III^e^ arrondissement de Marseille, invité·es et nouvelles·aux ou ancien·nes salarié·es applaudissent vivement. Aux murs, des affiches revendiquant la légalisation de la contraception et de l'IVG ; étalées sur les tables, des archives du *Torchon brûle*, journal du Mouvement de libération des femmes (MLF)[6] et d'anciens fascicules

6 Fondé en 1970, le MLF est un mouvement féministe autonome et non-mixte créé dans le sillage de Mai 68 par un groupe de militant·es parmi lesquel·les Antoinette Fouque ou Monique Wittig. Les principales revendications du MLF sont le droit de disposer de son corps, l'accès à la contraception, la dépénalisation de l'avortement, la lutte contre les violences sexuelles et la reconnaissance du viol comme crime.

du Planning familial : « Sexualité : les jeunes parlent », « Psychologie : "Il" attend un bébé », « Les jeunes et la contraception » ou encore « Un enfant quand je veux, si je veux ». Dans l'air, un mélange de nostalgie et d'angoisse. Si la lutte continue, comme l'affirme l'ancienne présidente, c'est parce que les victoires des anciennes sont malheureusement trop fragiles. Presque cinquante ans après la loi Veil, qui autorise l'avortement en France, le principe même de ce droit est remis en question. Accueils culpabilisants, centres IVG fermés ou injoignables, double clause de conscience[7], imposition d'une méthode, loi non appliquée[8]… Les difficultés rencontrées par les femmes dans l'accès à l'avortement en France sont nombreuses. Sans compter la régression du droit à l'avortement hors de nos frontières, comme récemment aux États-Unis, en Pologne ou en Hongrie[9].

C'est dans ce contexte tendu que le Planning familial de Marseille, premier acteur local des luttes sur la sexualité et la reproduction, créé en 1962, fête ses soixante ans. Au centre de la pièce, trois « vétéranes » du Planning, Annette Guidi, Monique Blanc et Julia Morandy, sont installées sur des chaises rapportées *in extremis* par des salarié·es. Serrées les unes contre les autres, elles racontent les débuts de l'association et la

7 La loi française permet à tout médecin de refuser de pratiquer une IVG pour des raisons morales (religieuses ou politiques par exemple). On parle de double cause de conscience car elle vient s'ajouter à la clause de conscience générale dont dispose le corps médical.

8 Solène Cordier, « IVG : pourquoi la loi qui a allongé le délai légal pour avorter est difficilement appliquée », *Le Monde*, 17 novembre 2022.

9 Ce contexte a amené, le 7 octobre 2022, notamment la députée France insoumise à déposer une proposition de loi constitutionnelle visant à protéger et à garantir le droit fondamental à l'interruption volontaire de grossesse, donnant lieu à d'âpres et vifs débats à l'Assemblée nationale puis au Sénat.

place qu'elle a eue dans leurs vies. Quand vient son tour, la voix de Julia, conseillère conjugale au Planning familial pendant plus de vingt ans, se casse : « Je suis désolée, je suis un peu émue. Je voudrais citer Annie et Claire qui ont été les piliers du Planning durant vingt-cinq ans, qui nous ont formé·es et propulsé·es dans ce monde extraordinaire. » Ces femmes dont elle est restée très proche, m'explique-t-elle plus tard : « Lorsqu'on entre au Planning familial, on n'en ressort jamais seule. On y rencontre des femmes exceptionnelles qui deviennent des amies pour la vie. » Dans la pièce règne en effet une sororité évidente. Nouvelles et anciennes, même si elles n'ont jamais travaillé ensemble, sont épaules contre épaules et se lancent des sourires complices.

À la fin du discours de Julia, Claire Ricciardi, actuelle vice-présidente du Planning familial de Marseille, lance : « Je profite de l'occasion pour souligner que Camille Noble, la petite-fille de Julia, qui est là ce soir, a également suivi la formation de conseillère conjugale du Planning et travaille aujourd'hui à Solidarité femmes 13. » Les invité·es applaudissent chaleureusement tandis que Julia cherche sa petite-fille du regard. Camille, dans la salle voisine, se prépare avec les femmes de la chorale Les rascasses.

Plus tard dans la soirée, je rejoins Julia et Camille, soixante ans d'écart, qui discutent près du buffet. Je leur propose de les interviewer toutes les deux : rendez-vous dans l'appartement de Julia, près de la Timone. Quant à Camille, elle me glisse à l'oreille : « Ma grand-mère est incroyable mais, on ne va pas se mentir, entre son féminisme et le mien, il y a un monde ! »

Quand je la retrouve, comme la dernière fois, Julia est habillée tout en bleu – cheveux, eye-liner, chaussettes et chandail. « J'adore cette couleur. C'est une vraie obsession. » Derrière elle, son chat Nuage, aux poils longs et soyeux, se prélasse. Depuis la petite table autour de laquelle nous nous installons, on voit la Bonne Mère. « Tu vas voir, elle va bientôt s'éclairer. Ça fait des années que j'habite ici et je ne m'en suis jamais lassée ! » Derrière Julia, dans un cadre posé contre un mur, le portrait d'une femme portant un imposant voile noir. « C'est ma grand-mère, Annonciade. Elle est belle, hein ? C'est d'elle que tout part. »

Plus tard, en lisant son autobiographie autopubliée, *Appelez-moi Julia*, j'apprends qu'en 1882, Annonciade a fugué pour se marier avec l'homme qu'elle aimait et que ses parents lui refusaient. « Ma grand-mère était corse, comme mes parents, et je pense que mes origines ont joué un rôle dans mon opiniâtreté », reprend Julia, tandis que Camille prépare des toasts dans la cuisine. « Tiens, toi qui ne comprends pas pourquoi des femmes peuvent vouloir porter le voile, elle en porte bien un, elle ! », lance-t-elle. Julia lève les yeux au ciel : « Mais ça n'a rien à voir ! »

Comme me l'avait annoncé Camille lors de notre première rencontre, si son parcours semble similaire à celui de sa grand-mère, leurs idées divergent fortement. « Il y a des choses acquises dans les années 1970 qui font débat aujourd'hui. Et je comprends que ça fasse violence à celles qui ont lutté à l'époque », reconnaît Camille. Elle prend l'exemple de la pilule : « Aujourd'hui, on ne la propose plus systématiquement. Beaucoup de femmes de ma génération se tournent vers des méthodes plus naturelles, comme la symptothermie, qui consiste à observer sa

température tous les matins et la qualité de ses glaires cervicales pour connaître exactement le moment où on ovule et définir les périodes de fertilité. Il faut faire tout un tas de plannings et de calculs, c'est une vraie organisation ! Je comprends que ça révolte les femmes de la génération de ma grand-mère. Mais je ne pense pas que ce soit un retour en arrière, il s'agit de préserver le maximum de possibilités, pour que chaque femme puisse choisir librement. »

« Des choix que nous vous avons apportés. Parce que toutes ces avancées ne se sont pas faites comme ça… On s'est battues ! », rebondit Julia. Mais cette dernière finit toujours par approuver ce que dit sa petite-fille. Souvent, entre deux arguments, elle dit : « Je pense sûrement ça à cause de mon âge. » Comme si elle savait que, malgré son parcours, elle a encore beaucoup à apprendre. « Toutes ces récentes réflexions féministes, je les trouve vraiment importantes, même si je me sens parfois un peu dépassée. Ma génération a ouvert beaucoup de portes. On s'est libérées de tant de choses… C'est un peu comme si on avait ouvert la voie pour que ma petite-fille et les femmes de sa génération puissent en ouvrir beaucoup d'autres. »

Née à Perpignan en 1929, Julia a suivi ses parents en Chine, puis en Indochine : « Mon père était militaire de carrière et la France avait des comptoirs dans ces territoires, alors sous occupation française. » Elle y est éduquée par des religieuses. À sa sortie du couvent, elle a 15 ans : « J'ai découvert les garçons et c'était un feu d'artifice. Je tombais amoureuse sans arrêt et ma mère passait son temps à me priver de sorties. » Un an plus tard, la famille rentre en France et s'installe à Marseille. Julia entame alors des études

d'infirmière : « Au camp où nous avons passé notre dernière année, j'étais tombée folle amoureuse d'un jeune infirmier qui s'appelait Paul. Mes parents m'avaient bien sûr interdit de le retrouver, et j'ai décidé de faire des études d'infirmière pour pouvoir le rejoindre. » Quelque temps plus tard, Paul se rend à Marseille et Julia réalise qu'il ne lui plaît pas tant que ça. « Mais j'ai quand même terminé mes études d'infirmière », lance-t-elle. Elle raconte cette anecdote avec un sourire espiègle, sous le regard amusé de sa petite-fille, assise en tailleur sur le siège voisin.

C'est lors de ses premiers stages à l'hôpital de la Conception qu'elle est témoin de la difficulté pour les femmes d'accéder à la contraception et à l'IVG, l'une et l'autre n'étant pas encore autorisées en France. « Vous n'imaginez même pas le nombre de femmes que j'ai vues mourir du tétanos ou de septicémie parce qu'elles n'avaient pas pu avorter légalement… », se souvient-elle. Plus tard, alors qu'elle est âgée de 45 ans et qu'elle a déjà trois enfants, Julia Morandy tombe enceinte. « Je n'avais pas de moyen de contraception et même si la pilule était autorisée, elle n'était pas en vente libre. Il fallait la faire venir d'Angleterre, tout était compliqué et cher. » Pour Julia et son mari, impossible d'avoir un quatrième enfant. On est en 1975, la loi Veil légalisant l'avortement vient tout juste de passer ; mais trouver un·e médecin qui le pratique demeure compliqué. En avril 1975, trois mois après le vote de la loi, seuls deux services hospitaliers acceptent de pratiquer des avortements à Marseille : à la Belle de Mai (huit par semaine) et à la Conception (dix)[10].

10 Olivier Fillieule et Isabelle Sommier (dir.), « Les féministes de la deuxième vague à Marseille », *Marseille années 1968*, Presses de Sciences Po, 2018.

Un médecin généraliste finit par lui parler d'un groupe installé au 26, rue de Rome, qui oriente les femmes souhaitant avorter : il s'agit du Planning familial. Elle se rend dans ce petit appartement où elle est accueillie par Geneviève, une dame à « l'allure BCBG » qui lui donne le nom d'une gynécologue pratiquant des avortements à l'hôpital de la Conception : « La gynécologue était très bien et j'ai avorté dans les meilleures conditions qui soient. » Peu après, Julia retourne rue de Rome : « Dès que je suis entrée dans ce local, je me suis dit : c'est exactement ici qu'il faut que je sois. Je voulais aider d'autres femmes à mon tour. »

En mai 1975, le Planning familial déménage au 81, rue Sénac, dans le local du Centre d'orientation, de documentation et d'information des femmes (Codif)[11], et y ouvre son premier centre d'orthogénie (planification et régulation des naissances) avec l'agrément du ministère de la Santé. En 1977, Julia devient l'une des premières animatrices du Planning à suivre une formation de trois ans pour devenir conseillère conjugale et familiale. Créée après le vote de la loi Veil en partenariat avec le Centre d'études féminines de l'université de Provence (Cefup)[12], cette formation certifiante a pour but de professionnaliser les conseillères du Planning. Fonction qu'elle exercera pendant plus de vingt ans : « J'accueillais les femmes et je les écoutais. Souvent, elles venaient se renseigner sur la pilule et l'IVG, mais aussi nous parler

11 Créé en 1974 avec l'appui d'institutions locales, le Codif a pour principaux pôles d'action l'information et la formation professionnelle . C'est la première structure de ce type en France.

12 Créé par l'historienne Yvonne Knibiehler, ce centre est le premier groupe universitaire féministe de France.

de leurs problèmes sexuels ou des violences qu'elles pouvaient subir. Je les conseillais et je les orientais.» Cette expérience a changé sa vie : « Quand tu passes par le Planning, tu deviens quelqu'un d'autre. Écouter les femmes sans les juger, ça libère leur parole, mais aussi la nôtre. Ça nous rend toutes plus fortes.» Julia se souvient aussi des trajets en train vers Paris pour manifester pour la légalisation de l'avortement : « On descendait à toutes les gares entre Marseille et Paris et on criait : "Un enfant si je veux, quand je veux !" C'étaient des moments vraiment puissants. Quand on est seule, on a peur. Être en groupe, ça donne de la force. Et l'envie de déconstruire, encore et encore.»

Dans les années 1980, Julia se rend régulièrement à la prison des femmes des Baumettes avec le Planning, pour y animer des groupes de parole : « On parlait de sexualité, de leurs accouchements et de leurs IVG, mais aussi de leur rapport à la maternité et à la séduction en prison… C'était très riche.» Quelque chose la choque : « Quand une femme arrive en prison enceinte, elles peut décider de faire une IVG ou de le garder. Mais, au bout de dix-huit mois, on lui retire son bébé. C'est tellement violent.» Elle décide, par le biais du Planning, de créer le premier relais parents-enfants à Marseille. Plusieurs fois par semaine, elle accompagne grâce à ce dispositif des enfants placés pour rendre visite à leur mère aux Baumettes. Elle se souvient d'avoir vécu les pires moments de sa vie : « C'était très dur de les séparer à nouveau de leur mère après les deux heures passées ensemble. Mais je crois que ça rendait à tout le monde un peu de dignité.» De ces huit années, Julia retient une chose : « Les femmes ne décrochent jamais de leur statut de

femmes. Encore moins en prison. Elles savent tout ce qui les attend dehors : des maris qui, la plupart du temps, ont déserté et des enfants sur les bras. »

En parallèle, les choses continuent d'évoluer à l'extérieur. Petit à petit, les médecins se mettent à prescrire la pilule et des services d'IVG sont créés à Marseille. « Les femmes commencent à avoir une meilleure connaissance de leur corps et, surtout, prennent conscience qu'elles peuvent en disposer plus librement. Jusque-là, c'étaient des sujets très tabous au sein des familles. » Julia se tourne vers sa petite-fille : « Toi, par exemple, ta mère, elle t'a parlé de tout ça ? » Camille, les joues un peu rouges, répond : « Vaguement. » Je lui demande si, dans son enfance, sa grand-mère lui a fait le récit de son engagement avec le Planning familial. Même réponse : « Vaguement. » Elles se regardent du coin de l'œil, à la fois gênées et complices.

Des années plus tard, Camille a elle aussi fait une IVG à l'hôpital de la Conception. « Il y a maintenant un service dédié. Mais il se trouve dans un recoin sombre de l'hôpital, derrière les poubelles. Tout le monde tire la tronche et le médecin te fait quand même bien culpabiliser. Encore aujourd'hui, tu as l'impression que tu fais un truc pas bien », se rappelle-t-elle. Avant d'ajouter : « D'ailleurs, ça s'appelle la Conception, c'est étrange. » Elles rient toutes les deux. « Ça n'a pas beaucoup changé, en fait, entre ton époque et la mienne », se désole Julia.

Camille, raconte qu'elle n'est pas entrée dans le féminisme par « la même porte ». D'ailleurs, elle n'en a jamais vraiment parlé avec sa mère : « Il n'y a pas vraiment eu de transmission. Pour ma mère, le fait

que ma grand-mère soit sa mère et qu'elle soit originale n'était pas évident. Ma mère est une femme émancipée et indépendante affectivement, mais ce ne sont pas des luttes qu'elle a menées.» Adolescente, ce qui porte Camille, c'est d'abord la lutte contre l'injustice sociale et économique en général. Le féminisme est venu bien plus tard, à 30 ans. Adolescente et jeune adulte, elle est très active dans les milieux alternatifs : «J'étais dans le *black bloc* en manif, je vivais dans des squats et je traînais dans des milieux culturels punk à Lyon. Ces années m'ont abîmée, j'avais l'impression que je plaçais mon engagement au mauvais endroit. Ensuite, j'ai fait du bénévolat dans différentes associations.» C'est ainsi qu'un jour, alors qu'elle tient un stand de sensibilisation au consentement pour le Planning familial à la fac d'Aix-en-Provence, elle rencontre une conseillère conjugale et familiale du Planning. «Elle m'a éblouie. Sa façon de s'adresser et d'écouter les étudiant·es avec humilité, malgré tout son savoir, sa posture au service de l'autre, jamais surplombante… Je me suis dit, je veux faire ce métier.»

Elle entame alors la même formation que Julia. Camille se souvient du jour où elle l'a annoncé à sa grand-mère : «Elle m'a dit : tiens, tu fais comme ta grand-mère. C'est seulement à ce moment-là que j'ai réalisé. Je ne m'en étais pas rendu compte avant puisqu'on n'en avait jamais vraiment parlé.» Elle reprend : «Avec cette formation, le Planning a voulu professionnaliser des compétences qu'ont la plupart des personnes socialisées comme femmes : l'écoute, l'humilité, l'empathie… C'est un moyen de payer des femmes pour ce qu'elles font bénévolement dans leur vie de tous les jours. Ma grand-mère a été l'une des premières conseillères à être salariée.» Julia ac-

quiesce : « Je ne gagnais que 700 francs par mois[13], mais tout de même. » Après de très longues années de lutte, en 2021, le Planning a réussi à faire entrer cette formation au répertoire national des certifications professionnelles.

Pour autant, Camille ne se considère alors pas encore comme féministe. « Je pense même que j'étais très sexiste. J'ai grandi avec un père très charismatique, c'était la figure forte de la famille ; et j'ai deux grands frères. Pour exister et être reconnue, il fallait avoir des attributs masculins : être sportif, brillant intellectuellement, aller vite. Mais, à la fin de la journée, je restais une fille. Pendant longtemps, j'ai dévalorisé les attributs féminins en mettant aussi de côté les violences que je vivais en tant que femme. » C'est grâce à la formation du Planning familial et, plus particulièrement, à son approche intersectionnelle, à la croisée de différentes oppressions, que Camille développe une conscience féministe. Pour elle, l'écoute active enseignée au Planning a été une révélation : « Lorsqu'on reçoit une femme de 15 ans qui vit en foyer et nous dit qu'elle veut garder son enfant, on pense tout de suite : il faut avorter. Mais notre seul but en tant que conseillère, c'est de rendre les femmes actrices de leurs choix. Je ne suis pas féministe parce que je dis "il faut faire ci", "il faut penser cela". Je suis féministe parce que je participe, à ma petite échelle, à rendre à ces femmes un pouvoir sur leur vie. »

Une technique qu'elle s'est ensuite appliquée à elle-même : « Quand je vivais à Lyon, j'ai subi un viol conjugal. Ces souvenirs ont ressurgi pendant la formation et j'ai décidé d'écrire mon récit et de le dif-

13 Soit environ 300 euros.

fuser à mon groupe d'amis de l'époque.» Elle réussit même à convaincre l'un d'eux de faire une médiation entre son ancien compagnon et elle, dans une perspective de justice réparatrice[14], notion enseignée au Planning. La médiation a représenté un tel soulagement pour Camille qu'elle a réalisé une brochure[15] sur partager son expérience. «De la même manière, j'ai vécu un accouchement très traumatique : une césarienne sans anesthésie. Là aussi, j'ai écrit mon récit et je suis allée confronter les professionnels de santé présents ce jour-là. J'ai réussi à obtenir une médiation institutionnelle avec l'hôpital.»

Julia, visiblement émue par le récit de sa petite-fille, renchérit tout de suite : «Mon engagement féministe a également bouleversé ma vie. Ces vingt ans au Planning, c'étaient vingt ans de thérapie. Quand on fait le Planning, on n'a plus peur des mots. On ose tout !» D'ailleurs, Julia affirme que si elle est désormais conteuse, c'est aussi grâce à cette expérience. Avec son association Paroles et merveilles, elle raconte des histoires dans des lieux partout en France, allant de la crèche à l'Établissement d'hébergement pour personnes âgées dépendantes (Ehpad). Elle est même devenue formatrice et a formé plus de quatre cents conteur·euses. Camille se souvient : «J'ai grandi avec les contes de ma grand-mère. Ça m'a marquée même si, pour moi, la majorité des histoires sont calquées sur le modèle patriarcal. C'est hétéronormé.» Piquée, Julia rétorque : «Tu rigoles !

14 La justice réparatrice ou restaurative est un processus qui consiste à faire dialoguer, avec l'aide d'un médiateur neutre, une victime et l'auteur d'une infraction ou toute personne concernée, dans le but d'aider la victime à se reconstruire et de responsabiliser l'auteur·rice de l'infraction.

15 «Une forme de justice. Récit d'une médiation.» Contact : justiceovale@riseup.net.

Il y a des femmes dans certains contes qui sont très puissantes ! » Camille, qui ne ménage pas sa grand-mère, répond : « Elles finissent quand même toujours par tomber amoureuses d'un vieux mec nul qui passe par là et avoir des enfants avec lui. » Julia hausse les épaules.

Comme sa grand-mère, Camille semble n'avoir plus peur de rien et multiplie les actions. Elle a intégré la chorale féministe non mixte Les rascasses, citée plus haut : « J'adore chanter, mais j'ai toujours pensé que c'était un "truc de fille", donc pas légitime. Avec la chorale, on chante des chants forts comme *La Lega*, un chant de lutte des paysannes de la région de Padoue, en Italie ; *Penn Sardin*, qui raconte la grève des sardinières des conserveries de Douarnenez en 1924, ou encore des textes d'Anne Sylvestre. On chante dans la rue, à la Plaine, au parc Longchamp, en manif. Le but est de prendre de la place et de faire porter nos voix dans l'espace public. Chanter dans l'espace public rend tellement puissante », raconte-t-elle. Elle vient également d'intégrer le collectif marseillais Familles terribles, dont on émergé deux cercles de parole et qui a pour objectif de réfléchir aux parentalités féministes.

Avant de partir, je demande à Julia si elle se souvient des noms des jeunes femmes qui l'ont accueillie rue de Rome en 1975. « Il me semble que c'étaient pour la plupart des femmes qui militaient pour le Mouvement pour la liberté de l'avortement et de la contraception (Mlac) avant la promulgation de la loi Veil », me répond-elle, avant de lancer : « Tu devrais demander à Claire Ricciardi, l'actuelle présidente du Planning. Ce sont des femmes de sa génération, elle devrait en savoir plus. »

« AVEC LE MOUVEMENT POUR LA LIBERTÉ DE L'AVORTEMENT ET DE LA CONTRACEPTION (MLAC), ON AVAIT LE SENTIMENT DE REPRENDRE POSSESSION DE NOTRE CORPS ET DE ROMPRE LA CHAÎNE DES VIOLENCES FAITES AUX FEMMES PENDANT DES SIÈCLES. »

MARIE-CLAUDE TORDO, 70 ANS

Le lendemain, Claire Ricciardi, recommandée par Julia Morandy, me conseille de contacter Marie-Claude Tordo : « On travaillait toutes les trois comme infirmières au centre hospitalier universitaire (CHU) de la Timone et à l'hôpital Nord, au milieu des années 1970 pendant nos études de médecine. On s'est rencontrées grâce à Révolution !, un groupe d'extrême gauche de tendance trotskiste », m'explique-t-elle.

De nombreuses femmes rejoignent le Mlac à travers ce groupe. Créé au niveau national en avril 1973 et presque aussitôt implanté à Marseille, celui-ci, composé de médecins et d'infirmières, femmes et hommes, milite pour légaliser l'IVG en France. Légale, l'association menait par ailleurs des pratiques clandestines et procédait notamment à des avortements en utilisant une nouvelle méthode par aspiration, sûre et simple, qui ne nécessitait pas d'anesthésie, dite « méthode Karman ». À Marseille, le premier avortement par aspiration est réalisé à la cité Saint-Jean-du-Désert (XII[e] arrondissement) dans l'appartement d'une certaine Isabelle, elle aussi militante de Révolution ! et étudiante en médecine[16].

16 Olivier Fillieule et Isabelle Sommier, « Les féministes de la deuxième vague à Marseille », *op. cit.*

Un samedi midi lumineux du mois de décembre 2022, j'arrive ainsi chez un couple d'anciennes camarades de Marie-Claude, dans un petit village du Gard situé à quelques kilomètres de Nîmes. Marie-Claude, qui vit aujourd'hui à Nîmes même, nous rejoint en compagnie d'une troisième compagne de lutte : « Nos chemins se sont séparés, mais nous nous sommes souvent retrouvées et jamais perdues de vue. » Elles se serrent toutes dans les bras et, très vite, se remémorent leurs années militantes. « On était dans la cellule santé de Révolution ! Il n'y avait que des femmes : Agentes de service hospitalier (ASH), infirmières, aides-soignantes… Très vite, dans notre pratique professionnelle, on a compris qu'il y avait d'un côté les hommes médecins qui dirigeaient et, de l'autre, les femmes infirmières qui soignaient les corps et les esprits et subissaient les ordres. Je pense que c'est à ce moment-là que notre conscience féministe est née », se souvient Marie-Claude.

Avec d'autres femmes de la Ligue communiste révolutionnaire (LCR)[17], elles lancent le Groupe femmes de la Plaine dès 1974. Ce groupe de parole continuera d'exister jusqu'au début des années 1980, coordonné en grande partie par la militante féministe Irène Chalchitis. Leurs réunions se tenaient dans les appartements des unes et des autres. « Tout à coup, on formait un autre collectif que celui de la lutte des classes. Il y avait ce côté plus intime où on pouvait parler de nos vies de femmes : la double

17 La Ligue communiste révolutionnaire est un parti politique français d'extrême gauche, d'abord connu sous le nom de Ligue communiste de 1969 à 1973, puis de Front communiste révolutionnaire en 1974, avant de devenir la LCR la même année. Après l'élection présidentielle de 2007, la LCR se lance dans un processus qui conduit à la création du Nouveau parti anticapitaliste (NPA).

journée, la sexualité, la contraception… », raconte Marie-Claude. C'est là qu'elles rencontrent des militantes du Mlac, qu'elles rejoignent. « C'était un réseau entièrement informel. Tout se passait dans des appartements privés et les informations ne circulaient que par le bouche-à-oreille, par l'entremise du Planning familial ou de la Librairie des femmes[18] de Marseille. On recevait les femmes qui souhaitaient avorter, on faisait des entretiens préalables collectifs avec elles pour qu'elles s'expriment et posent toutes leurs questions. Puis on passait dans la pièce à côté pour procéder à l'avortement par aspiration », se souvient Marie-Claude, qui pratiquait elle-même les IVG après que Régine Sellier, médecin et militante féministe, lui a transmis la technique. Elle ferme les yeux en ajoutant : « Des années plus tard, je me souviens de la sensation de la canule au fond de l'utérus lorsqu'il est vidé. »

Mais ce qu'elle se rappelle surtout, c'est comment les femmes, à travers cette expérience, se réappropriaient leur corps. La méthode Karman permettait en effet de transformer l'avortement en un acte anodin, sans dommage pour la santé et, surtout, ne nécessitant pas de cadre hospitalier. Elle pouvait même être réalisée par des non-médecins. « L'idée, c'était de mettre à disposition des femmes toutes les connaissances qu'on avait en tant que professionnelles de santé, pour qu'elles puissent se les approprier. Il y avait une sorte de transversalité. Et la méthode, parce qu'elle était simple, rendait le moment moins trau-

18 La Librairie des femmes de Marseille ouvre en juin 1976 au 35, rue Pavillon, dans le sillon de la maison d'édition Des femmes, lancée en 1974 à l'initiative de militantes proches du courant Psychanalyse et politique emmené par Antoinette Fouque. Une librairie Des femmes existe encore aujourd'hui à Paris, au 33-35, rue Jacob, dans le V^e^ arrondissement.

matisant. Quand j'y repense, je n'en ai pas du tout un souvenir glauque, au contraire : c'était un moment chaleureux entre nous. On se sentait connectées. On pensait à nos mères qui avaient peut-être dû avorter seules avec leur aiguille à tricoter et je crois qu'on avait le sentiment de rompre la chaîne de violences faites aux femmes pendant des siècles. On pouvait se réapproprier ce geste de façon bienveillante, dans la douceur et l'entraide », raconte Marie-Claude. Avant d'ajouter, émue : « Je ne réalise qu'aujourd'hui à quel point c'était puissant. »

En janvier 1975, la loi Veil est adoptée à titre provisoire. Si, à Aix-en-Provence, le Mlac continue de pratiquer des avortements par aspiration en revendiquant l'autonomie des femmes vis-à-vis de leur santé gynécologique, le Mlac-Marseille décide de cesser les avortements clandestins. Certaines militantes rejoignent le Planning familial, qui conserve une dimension militante ; d'autres poursuivent la mobilisation pour l'ouverture de centres IVG à Marseille. Ce n'est qu'en janvier 1976 que le gynécologue Denis Duprez, qui a joué un rôle très important dans les débuts du mouvement à Marseille, se voit confier la direction d'un centre à l'hôpital de la Timone, où Marie-Claude fait partie des premières infirmières embauchées. « On nous a recrutées par les réseaux du Mlac, certes parce qu'on était déjà formées, mais surtout parce qu'on était engagées. Bien que la pratique soit devenue légale, tous les médecins et infirmières n'étaient pas prêt·es. L'avortement n'était pas encore banalisé, il ne faut pas oublier qu'on sortait tout juste de la clandestinité », rappelle Marie-Claude. Pour elle, participer à la mise en place de ce lieu représente une vraie victoire : « L'IVG était enfin pratiquée dans

un cadre médicalisé et propre, avec la garantie qu'en cas de complication, il y aurait un anesthésiste, un gynécologue et un psychologue. Quand on revient de siècles de boucherie sur le corps des femmes, ce n'est pas rien. »

Les infirmières qui arrivent au centre IVG sont fortes de leur expérience au Mlac et bien décidées à continuer de rendre aux femmes du pouvoir sur leur corps. C'est pourquoi, dès leur arrivée, elles proposent à Denis Duprez de mettre en place des « salles d'attente collectives », sur le modèle des entretiens collectifs qu'elles menaient avant de procéder aux avortements avec le Mlac. « Ces temps permettaient vraiment de libérer la parole et de créer du lien entre les femmes. On a voulu reprendre ça au centre pour ne pas retomber dans les écueils sexistes qu'on avait pu observer dans les services où on travaillait avant. Dans ces "salles d'attente collectives", on commençait par parler de l'IVG et de la contraception en général, puis on laissait la parole circuler entre celles qui venaient avorter, celles qui l'avaient fait et celles qui hésitaient encore », explique l'une d'elles. Si cette pratique n'existe plus aujourd'hui, elles affirment qu'elle a été maintenue pendant plusieurs années et a eu un effet très positif sur les patientes.

Marie-Claude se réjouit que l'IVG devienne un « acte médicalisé », mais d'autres militantes du Mlac considèrent au contraire que la loi demeure incomplète et qu'elle retire le droit de chacune de maîtriser son propre corps et un savoir-faire abandonné aux médecins. Certaines décident ainsi de poursuivre, en dehors d'un cadre médical, une pratique collective d'avortements à domicile. En 1977, à la suite d'un avortement ayant mis en danger la vie d'une mi-

neure, Chantal, son père porte plainte contre le Mlac d'Aix-en-Provence. Six militantes sont jugées pour tentative d'avortement et exercice illégal de la médecine[19]. Lors de ce procès, les prévenues revendiquent une responsabilité collective[20], cherchent à dénoncer les carences de la loi Veil (qui exclut notamment les étrangères et les immigrées, les femmes « hors délai », les mineures, les pauvres…) et défendent la pratique des avortements militants non médicalisés entre femmes non médecins (voir p. XXX).

À la fin des années 1970, Marie-Claude découvre Psychanalyse et politique, une tendance du Mouvement de libération des femmes (MLF) portée par Antoinette Fouque, psychanalyste et femme de lettres : « Tout était regroupé : l'aspect psychologique, le côté politique et surtout le féminisme. Ça a été un vrai tournant pour moi ! », se souvient Marie-Claude. À Marseille, l'implantation du mouvement doit beaucoup à la Librairie des femmes : « On a lu tous les livres de la librairie et ceux de la maison d'édition Des femmes ! », lancent-elles avant d'énumérer les autrices qui ont « changé leur vie » : Anaïs Nin, Assia Djebar, Hélène Cixous… C'est dans cette même librairie que les militantes se regroupent à l'occasion de rencontres ou pour préparer les départs en manifestation.

Marie-Claude me tend un ouvrage épais à la couverture vert et bleu, où des militantes à la mine

19 Lucile Ruault, « Une fête pour l'avortement libre. La mobilisation autour du procès des militantes du Mlac d'Aix (1976-1977) », *Genèses*, 2017/2, n° 107, p. 32-55.

20 Bibia Pavard, « Genre et militantisme dans le Mouvement pour la liberté de l'avortement et de la contraception. Pratique des avortements (1973-1979) », *Clio*, n° 29, 2009, p. 79-96.

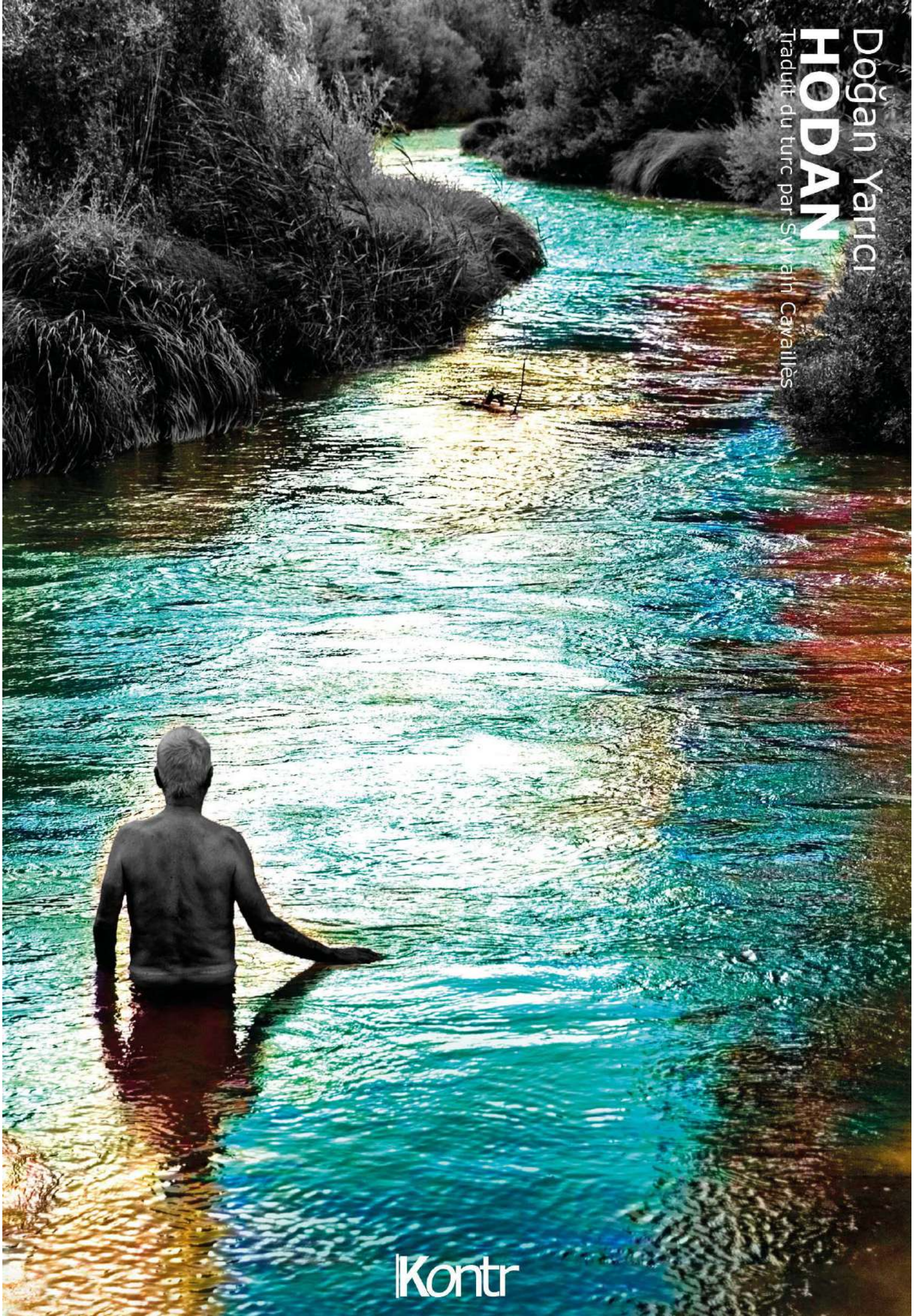
féroce et réjouie crient des slogans : *Génération MLF*[21]. À l'intérieur, des photos de la manifestation du 1er mai 1980 à Marseille, où je reconnais Marie-Claude : « J'étais enceinte. Je n'avais pas prévu d'avoir un enfant à ce moment-là et la question de l'avortement s'est posée. Mais j'ai finalement décidé de le garder et de l'élever sans son père. J'ai fait mon fils avec le MLF », s'amuse-t-elle. Derrière elle, une grande banderole : « Vive l'indépendance économique, politique et érotique des femmes ». À la page suivante, des militantes du MLF participent à une manifestation pour la liberté de l'homosexualité, le 31 mai de la même année.

Elles tournent vivement les pages de l'ouvrage, s'arrêtant de temps à autre sur une photo : « Vous vous rappelez ces fêtes incroyables qu'on faisait quand on montait à Paris pour les manifestations ? Antoinette Fouque réservait des péniches et on passait la soirée uniquement entre femmes à danser, parler, rire… » Une autre lance, joueuse : « Et faire l'amour. » Marie-Claude acquiesce : « Pendant ces années-là, on n'était qu'entre femmes. On ne vivait plus pour ou sous le regard de l'homme. Quand je militais avec l'extrême gauche, mon corps de femme n'existait pas. C'était "ton corps, toi-même". Une libération. » Elles se souviennent avec beaucoup d'émotion de ces moments de militantisme et d'amitié mais, très vite, Marie-Claude nuance : « À Psychépo, il y avait un rapport de hiérarchie entre Paris et Marseille. Les têtes pensantes étaient à Paris et les relais, marseillais. Il fallait diffuser l'idéologie de Psychépo, point. Finalement, on retrouvait le système de domination

21 Antoinette Fouque (dir.), *Génération MLF : 1968-2008*, Éditions des femmes, 2008.

qu'on cherchait à fuir dans les milieux mixtes.» Dans *Génération MLF*, la militante féministe Gabrielle Freze, dite Gaby, raconte les débuts du mouvement Psychépo à Marseille, né notamment de la «Rencontre des femmes du Sud» en 1973 où il était question de l'autonomie et de l'indépendance des militantes marseillaises dans cette tendance perçue par certaines comme une ingérence parisienne.

Selon elles, c'est aussi grâce à ce mouvement qu'elles ont décidé de reprendre leurs études de médecine: «Je me sentais plus forte. Je m'envisageais enfin comme médecin tout en étant femme et je voulais enfin pratiquer la médecine qui me semblait la bonne», explique Marie-Claude. En 1981, elle quitte le centre IVG et reprend ses études pour devenir médecin généraliste. Comme de nombreuses militantes à cette époque, Marie-Claude s'éloigne du militantisme et se recentre sur sa vie personnelle. Elle poursuit son engagement avec Aides dans les années 1990 et, aujourd'hui, auprès de l'association Ados sans frontière, qui vient en aide aux mineurs non accompagnés dans le Gard. C'est sa fille cadette, militante féministe et queer âgée de 27 ans, qui l'a récemment rappelée à ces années: «Quand on milite entre femmes, on garde ce sentiment de puissance né du collectif. Je suis forte et toutes les femmes autour de moi le sont aussi, même lorsqu'on est oppressées. Cette force est en nous et on peut toujours la retrouver. Ma fille m'aide aujourd'hui à m'en souvenir.»


Doğan Yarıcı
HODAN
Traduit du turc par Sylvain Cavaillès
Kontr

HODAN

Titre original :
Hodan. Terk Edilmiş Sofralar 1
© Yapı Kredi Kültür Sanat Yayıncılık Ticaret ve Sanayi A.Ş., 2 019

© Kontr Éditions, 2 021
pour la traduction française

Couverture :
Umut Pehlivanoğlu d'après photographie de Gençer Yurttaş

ISBN : 978-2-4912211-1-9

www.kontr.fr
contact@kontr.fr

Doğan Yarıcı

HODAN

Les Tables abandonnées 1

Roman

Traduit du turc
par Sylvain Cavaillès

Kontr

1

Un homme à la barbe et aux cheveux en broussaille, un œil brillant l'autre triste, avec le ciel pour visage. Le nom de cet endroit, celui de cette montagne immense au bout, celui, étrange, de ce village à son pied, sauvage et délabré, le sens de ce nom et le secret auquel il faisait référence, il les lui avait bien expliqués, d'un seul souffle, mais l'enfant n'avait pas compris.

La pluie tombait sans raison, et soudain il était arrivé. Tout à fait sec, les vêtements épargnés par l'averse. Il n'avait ni chapeau ni manteau, une chemise, un gilet. Pas de boue sur les chaussures, mais le bas du pantalon maculé de terre et de poussière. Pourtant, il pleuvait en continu depuis des heures. Il semblait avoir absorbé, telle une citerne, toute la pluie qui lui était tombée dessus pendant sa marche, qui avait duré des heures, sous le ciel perforé. Et il ne transpirait pas. Ses mains étaient douces, ça se voyait, paumes blanches, jamais travaillé, pas de cals, ongles presque invisibles. Seules ses moustaches étaient un peu humides, gouttelettes au bout. Il n'y passait pas la paume, ne les tirait pas depuis sa lèvre inférieure jusque dans sa bouche. Une ou deux gouttelettes éclaboussèrent la table de sol où reposait son genou, immédiatement absorbées par le bois calciné. Il parlait vite, agitant la cuiller en buis au dos de laquelle étaient restés accrochés quelques grains de riz.

« Ceci est mon secret, diras-tu un matin au réveil. Tu diras : Ceci est mon épreuve. Ce matin-là, tu partiras pour ton enfance, vers ce qui aura été écrit. Tu es un minoritaire dans cette foule à qui tu ressembles parfaitement. Tu es celui que l'on épargne, à qui l'on ne pardonne pas. Nous laissons tous derrière nous une vie en héritage, mon petit. Tu vas brûler de tout ton être. N'aie pas peur ! »

À peine invité par l'enfant, l'homme était entré en bourrasque pour s'affaler à la table de sol comme s'il était chez lui. La lampe à huile à côté éclairait maintenant la moitié de son visage d'une lueur moribonde. C'est à ce moment-là qu'il avait compris, quand les flammes qui faisaient crépiter les deux bûches dans le foyer de pierres s'étaient ravivées, que cet homme qui s'était invité chez lui était un vieillard. Ou peut-être vieillissait-il à mesure qu'il parlait, comment savoir. Un côté de son visage racontait le lever du soleil tandis que l'autre évoquait son coucher, continuellement. Sur sa tempe semi-éclairée couraient des chevaux sauvages. Par moments, la voix se mettait à tonner tant et si bien que ces mots qu'il ne comprenait pas venaient faire claquer leurs sabots sur son front.

« Ils arrivèrent au galop. Ils arrivèrent après avoir traversé les sept vallées. Ils s'étaient fait désir, amour, maîtrise, satiété, union, stupéfaction, calamité, mais ils arrivèrent. Ils malmenèrent tellement la route qu'ils avaient empruntée, ils franchirent tant d'obstacles et levèrent tant de poussière et frappèrent tant et si bien le sol de leurs sabots que c'est cette poussière qu'ils laissèrent derrière eux qui forma cette grande montagne, l'Aladağ[1]. De poussière est son essence. »

À mesure que le vieillard racontait, ses cheveux et sa barbe se démêlaient, poussant chacun de son côté. Il se fit sage, bâton à la main. Le foyer s'éteignit, la pièce pas plus grande qu'un tonneau se para d'une lumière chaude.

« Sauf que ! Cette montagne derrière l'Aladağ, derrière toute chose, derrière tout ce qui existe en ce monde, cette montagne plus grande que l'Aladağ, plus grande que toutes les montagnes, elle apparut une fois les cavaliers descendus. Elle avait poussé de terre, cette montagne. L'un de ceux-là, celui qui parmi eux était roux, passa devant les autres et fit si bien se cabrer son cheval bai, qui atteignit ainsi sept fois sa propre taille, et les sabots de son cheval frappèrent le sol si fort qu'à ce moment précis se forma le Kızıldağ[2], cette montagne, là, derrière, en arrière de toute chose, dont tu ne peux pas voir la tête, qui laisse tout dans son dos, qui regarde tout depuis cette position de retrait, elle, sublime parmi

1 La grande montagne. (Toutes les notes sont du traducteur.)
2 La montagne rousse.

les sublimes. Son nom, elle le tient de cet homme roux et de son cheval bai. »

Le vieux sage partit sans avoir terminé son repas ni son récit. Sans attendre que la pluie se fût apaisée ni que le thé eût infusé. Sous l'averse, comme il était venu, il marcha en direction du Kızıldağ et disparut. Personne ne l'avait vu, ni dans le village ni ailleurs. On ne pouvait se fier qu'à l'enfant.

« J'ai entendu de très loin le cheval bai, je l'ai entendu hennir et s'ébrouer. Quand je suis arrivé, je l'ai vu dans l'étable, tout seul. Où est-il, le maître de ce cheval, où est-il, ce grand homme roux ? Cette sainte bête et son maître sont immortels, mon enfant. Le cheval s'appelle Rouquin, et l'homme Mustafa le Roux. Cet homme rend possible l'impossible. Où est-il ? »

Ce petit noiraud qui avait accueilli chez lui cet homme rondelet qui marchait, ou plutôt roulait avec son bâton en direction du Kızıldağ, qui l'avait invité à sa table près du feu, qui s'était assis face à lui pour l'écouter de ses yeux ensommeillés, qui avait assisté, ébahi, à sa transformation en sage, qui depuis le seuil, les yeux écarquillés, l'avait regardé s'éloigner sous l'averse sans se mouiller, qui n'avait pas dormi de la nuit et s'était empressé de raconter ce qui s'était passé, dès son retour, à sa mère puis, sans réussir à convaincre quiconque, à tous les gens du village qu'il avait croisés, c'est Hodan[3]. Depuis ce jour il fait des rêves roux où il est impossible de le rejoindre.

> Monté sur Rouquin, il galope. C'est celui qu'il fait le plus souvent. De droite à gauche il se balance à un rythme régulier. Hodan se penche en avant, la crinière brune lui fouette le visage, il rejette le torse en arrière, son dos heurte la montagne. Tandis qu'ainsi monté sur Rouquin il va à un rythme effréné sans retenir ses cris, la montagne que cogne son dos est le Kızıldağ, son père, Mustafa le Roux. Il n'a pas de visage, pourquoi pas de visage, son père n'a pas de visage à ses yeux, pas moyen de le voir. On l'a installé à l'avant, calé entre ses cuisses, agrippé à la crinière de Rouquin. Mustafa le Roux éperonne, ils prennent de la vitesse. Hodan est tellement heureux, c'est

3 Mot de botanique désignant la bourrache, plante ayant pour caractéristique de pousser toute seule.

le seul souvenir heureux qu'il ait, de son père. Comme il l'imagine, son père n'a pas de visage, ni de voix. Juste ce torse, cette montagne qui lui cogne le dos, cette poitrine plus forte que tout. Il n'a que deux ans alors, impossible qu'il se souvienne disent-ils, ils ne le croient pas quand il parle de lui. Mais Hodan le connaît, ce jour, et cet envol avec son père sur le dos de Rouquin. À cette allure-là ils percent le brouillard, franchissent le ruisseau, suivent le chemin jusqu'au moulin. Il y a le claquement des rênes au cou du cheval bai noir de sueur, un coup à gauche, un coup à droite. Tout y est, ce n'est pas un rêve, ni un mensonge, c'est dans son esprit, devant ses yeux. Juste pas de visage. Le seul instant qu'il connaisse, dont il se souvienne, est celui-ci, relativement à cet homme roux dont lui a parlé le sage au bâton. Ce Mustafa le Roux qui rend possible l'impossible. Qui a créé le Kızıldağ. Dont le songe le visite en rêve. Qui disparaît dans le brouillard. Mais où est-il ? Où est-il ?

Hodan ouvrit les yeux. Il chaloupait, comme encore sur le dos de Rouquin, d'un côté puis de l'autre, lentement. Blanc de la tête aux pieds, peau, cheveux, vêtements blancs.

Tandis que les pierres frottaient l'une contre l'autre, pulvérisant les grains de blé, déversant lentement la poudre dans le sac, que la poussière blanche fumait jusqu'à l'étage supérieur à travers les fissures dans le plafond, s'y accumulant lentement dans le vide, restant en suspens dans l'air quand elle ne se laissait pas retomber sur le plancher qui, tremblant à grand bruit, comme tout le reste à cet étage sous l'action des pierres du moulin, se couvrait totalement de farine, Hodan, une botte de paille en guise de lit, avait dormi comme un loir, puis il s'était réveillé. Ses cils et ses sourcils, deux faisceaux de lumière, tout blancs. Chaque matin il faisait le même rêve. Il croyait faire le même rêve. Il se couchait pour faire ce rêve. Pour commencer la journée avec ce rêve. Ou que la journée soit la continuation de ce rêve.

Il se frotta les yeux. Considéra le volet de bois grossièrement accroché, en guise de fenêtre, sur le corps lui aussi de bois du moulin, ainsi que les vifs rayons filtrant à ses bords et ses coins, s'efforça de deviner l'heure. Il se redressa vivement sur sa couche, se leva. Éternua. La poussière de farine en suspens dans l'air se

fendit à cet éternuement, se dispersant avant de se réagglutiner. Quelques grains de blé secs ainsi qu'une poignée de paille qui se retenaient à son dos tombèrent par terre, se mêlant à la couche de farine qui couvrait le plancher. Ils avaient changé, grains et brins ne se reconnurent pas. Ils ne se rappelèrent pas qu'ils étaient venus au monde entiers, ne comprirent pas ce qu'était la farine.

Dans le nuage répandu sur le plancher, Hodan fit de petits bonds, pieds nus, vers la source des faisceaux, laissant de minuscules traces de pas. Il ouvrit le volet, la lumière inonda les lieux.

Il devait être plus de sept heures, la prière du matin devait être faite depuis longtemps. Un matin d'automne resplendissant, les collines d'en face proches au point qu'il pourrait croire les toucher rien qu'en tendant le doigt. Au loin, au plus loin, au point le plus éloigné que son œil pût atteindre, une ruade de champs découpés, soigneusement peignés. Et, coulant entre ses jambes, sous le moulin, faisant entendre son murmure, le Delibozuk[4] qu'accoudé à la fenêtre, tout le haut du corps penché vers l'extérieur, il contemple. Il descend, s'assagissant en chemin, jusqu'au pied des champs sur les collines d'en face. Dans sa descente, il se divise en plusieurs bras pour passer entre les hêtres aux feuillages écaillés de rouge et dont les troncs recouvrent l'Aladağ, puis il disparaît et se réunifie avec moult bonds et rebonds dans la forêt, se calme un tantinet, coupe en son milieu le hameau constitué de sept maisons disséminées à l'écart les unes des autres et que l'on distingue tout juste, plus bas sur la pente, à peine sorti du hameau, il prend un nouveau virage et fait une fourche, se divise en deux, formant entre ses deux bras une île ronde qu'il transforme en potager avant de se réunifier, après quoi il plonge tout droit pendant un certain temps puis, juste au moment de reprendre ses esprits, va se fracasser sur le flanc des collines d'en face où il marque une pause, retrouve une eau limpide et part importuner les champs où il disparaît en plongeant sept pieds sous terre. Qu'il porte bien son nom, ce fou furieux de Delibozuk !

À part lui tout est dormant. Des arbres à perte de vue. Hêtres, cèdres, pins, chênes, érables, marronniers, frênes. Des forêts formées des couleurs de chacun de ces arbres. Et une seule grande sylve, vaste, infinie, dans laquelle ces forêts se joignent et se

4 Nom formé sur les adjectifs *deli* (fou) et *bozuk* (endommagé, en colère).

fondent les unes dans les autres. Sinon ces champs en face, rien que la main de l'homme ait jamais touché.

N'importe qui, face à un tel paysage, errerait aux frontières de l'infini et de la claustration, de l'immortalité et du fugace, se perdrait entre ces va-et-vient, prendrait une profonde bouffée d'air puis se fatiguerait, se laisserait choir au sol pour se reposer, les paupières fermement closes.

Mais Hodan contemplait sans début ni fin cette nature qui était la sienne, ces terres où il croyait devoir vivre de longues années, où il s'imaginait vieillir. Il n'avait aucun doute, le monde commençait ici. Rien derrière cet Aladağ auquel s'adosse le village, rien derrière ce Kızıldağ auquel s'adosse l'Aladağ. Cet endroit, ces montagnes, toutes ces variétés d'arbres, ce regroupement de forêts, ces eaux filantes, ces eaux stagnantes, ces nuages muets, ces vents sifflants, ces terres fertiles à perte de vue, c'est pour lui que son père les avait créées, pour qu'il s'y amusât pendant son absence, pour qu'il s'y distraie jusqu'à son retour. Mustafa le Roux n'avait-il pas fait naître, sur l'aire de battage, de cette façon qui dépassait encore son entendement, en greffant sur un tronc sauvage d'un côté des branches de pommier, de l'autre de poirier, cet arbre qui donnait deux sortes de fruits différents ? Ce devait donc être lui aussi, sans doute possible, qui avait suscité ce paysage sans égal et infini. N'était-ce pas lui, son père, Mustafa le Roux, qui avait coupé et abattu, tout seul, avec sa hache, les plus gros pins que l'on pût trouver sur le Kızıldağ, avant de les redescendre, tirés par des buffles, et de les redresser l'un après l'autre, de les empiler avec tant d'aisance pour édifier la maison la plus grande et la plus solide des environs ? N'étaient-ce pas eux qui lui avaient montré et expliqué que les fers qu'il avait posés pouvaient bien s'user jusqu'à tomber, les clous qu'il avait plantés rester fichés sous les sabots des chevaux ? D'accord, qu'ils ne croient pas Hodan, qu'ils se taisent lorsqu'il leur racontait la venue du sage en ce jour de pluie. Mais le peu qui se disait à propos de son père, ce qu'il avait fait puis laissé derrière lui en partant, ces choses aussi qu'il avait vues de ses propres yeux, si ce n'était pas vrai, qu'est-ce que c'était ? Ce Mustafa le Roux, grand parmi les grands, en l'absence de qui il vivait depuis ses deux ans, dont il guettait chaque jour le retour, dont ils disaient qu'il allait revenir mais qui, après cinq ans, n'avait toujours pas montré le bout de son nez, pour qui sa mère,

quand il lui posait des questions à son sujet, se mettait à pleurer en le serrant de toutes ses forces dans ses bras, dont il ne savait rien de plus que ce que lui apprenaient les brèves réponses qu'on lui donnait face à l'insistance de ses questions, qui attendait de revenir depuis qu'il avait abandonné sans laisser de traces sa maison, son cheval, sa femme, sa carabine, son canif, sa hache, son cendrier, son gilet, son paletot, son pantalon, ses deux paires de chaussures, ses trois paires de bottes, qui n'avait même pas de visage, dont on n'avait plus, depuis, entendu le moindre mot sinon ceux, lus par d'autres bouches, des lettres qu'il avait fait écrire à son sergent, dont aucune, d'ailleurs, n'était arrivée depuis longtemps et dont il avait hérité, à défaut des cheveux, des sourcils, des cils et du teint, des mains, des bras, des yeux, des ongles, de l'intelligence, de la détermination et de l'obstination… Où était-il ?

Sa dernière lettre datait de l'été précédent. La moitié de la feuille était remplie de pattes de mouche. Il n'a pas mis l'empreinte de son doigt, et ce n'est pas comme d'habitude l'écriture du sergent, avaient-ils dit. Le *muhtar*[5] du village d'en bas était venu pour la lire. Des phrases courtes et sans vie, comme si ce n'étaient pas les siennes. C'est bientôt fini, disait-il, il avait demandé au muhtar de la lui lire et relire, jusqu'à la savoir par cœur, encore un an, disait-il, ne m'attendez pas pour l'automne, l'été prochain. Il saluait tout le monde en disant leur nom, baisait la main des aînés et les paupières des petits. Il n'avait pas énuméré les noms de ceux dont il baisait la main ou les paupières, il n'y avait pas un mot en particulier pour Hodan ou pour sa mère. Depuis, plus de lettre, plus aucune nouvelle, plus personne ne parlait de lui.

Hodan attendait patiemment l'été mais il ne tenait pas en place, il se réveillait chaque matin avec le même espoir, et s'il revenait avant la saison, sans prévenir ? Était-ce chose impossible, ne s'était-il jamais rien produit d'inattendu ? Malgré son jeune âge, il avait déjà vu tomber des grêlons gros comme des noix par une journée d'été chaude et lumineuse, et naître un mouton à cinq pattes. Et aussi, regardant attentivement le Delibozuk

5 Sorte de maire de village ou, dans les villes, de quartier.

écumer depuis le Kırıkdağ[6], il l'avait vu changer de direction et repartir dans l'autre sens. Et des arcs-en-ciel flamboyants envahir le ciel d'une nuit sans lune et sans étoile. Donc si, c'était possible !

Ce grand homme qui rendait possible l'impossible, ce miracle qu'il attendait rongé par le manque, allait arriver par là où le Delibozuk disparaît, par la brise verdoyante soufflant derrière les peupliers et les saules pleureurs, par les rails de fer, par la route d'où ils le disaient parti.

On ne sait pas facilement les choses de ce genre, on n'est pas capable de se les formuler immédiatement, mais ce qui allait déterminer et donner forme à la vie de Hodan n'était pas cet endroit où il vivait. C'était un homme. Pas cette nature qu'il croyait créée par son père, mais son père lui-même. L'avenir et la vie de Hodan allaient changer du tout au tout.

D'abord le bruit de clochettes s'étira d'en bas jusqu'ici, puis les odeurs. On s'était d'abord réunis près de la grande auge sur la place du village puis, après la prière du matin, on s'était mis en route avec les bêtes, cela faisait un moment maintenant qu'ils avaient commencé à escalader l'Aladağ. D'ici quelques heures au moulin. C'est ici que Hodan les attendra, ensemble ils grimperont encore, puis ils feront paître les bêtes. Depuis un certain temps, aller à la gare, attendre plein d'espoir l'arrivée du train lui est interdit.

Il riva de nouveau ses regards sur les collines d'en face. Le cri allait bientôt se répercuter, et le train cahoter dans la vallée en se tortillant comme une couleuvre qui se débarrasse de sa mue, pas plus gros qu'une puce à l'horizon. Ralentissant, sifflant, il allait s'approcher de la gare très lentement et s'arrêter juste à sa place. La fumée plus longue que son corps. La locomotive noire, graisseuse comme le revolver que Yan Agha porte à la ceinture, effrayante, toute noire. Ayant atteint cette gare mal entretenue qui se résumait à une cahute en bois, et s'arrêtant enfin avec force craquements et ronflements, le train allait, respirant par le nez, émettre, plein de colère, sa vapeur par la cheminée, par les roues, par-dessous, par-dessus. Les environs allaient être envahis pour un temps par une fumée noire fuligineuse. Qui, peu après, allait

6 La montagne cassée.

se dissiper lentement sous l'effet d'une brise venue des champs. Le train allait s'arrêter mais ses portes n'allaient pas s'ouvrir, il n'y avait plus depuis longtemps de passagers montant ou descendant ici, depuis des mois plus personne ne venait ni ne partait. Mais chaque fois il marquait l'arrêt, sans faute. Il s'arrêtait et reprenait son souffle quelques minutes. Et pendant que le train reprenait son souffle, une pluie de suie tombait sur l'écharpe, blanche, avec des cerises brodées sur les bords, d'une femme.

Elle s'approcha, craintive, de l'un des wagons de voyageurs, une enveloppe jaune cachée dans sa paume. Cette enveloppe, toute froissée d'avoir été gardée dans son corsage, elle la jeta précipitamment, les doigts tremblants, dans la boîte aux lettres en bois qui se trouvait clouée entre deux fenêtres sur le corps du wagon. Elle marqua une pause comme la boîte avalait l'enveloppe, son visage ondoya, elle se perdit un moment dans ses pensées puis, ses mains qui pendaient dans le vide, elle les ramena à hauteur de taille, les joignit devant elle. Un moment plus tard, comme elle relevait la tête, ses yeux rencontrèrent ceux d'un soldat assis près de la fenêtre dans le compartiment. Il était très jeune lui aussi, ils avaient plus ou moins le même âge. Il la regardait sans fausse pudeur. La jeune femme aussi regarda droit dans ces yeux noirs rivés sur elle. Ils n'avaient rien, ces jeunes yeux, de ceux d'un soldat prêt à partir se battre à tout moment pour son pays, ils ne disaient pas, oppressés de tristesse : Je pars de très loin pour aller si loin. Cette façon de regarder ne disait pas : Volontaire ou captif, je vais être soldat pendant cinq ans, non seulement je serai absent, mais en plus je serai loin. Ni non plus : Allez, saute dans ce train, enfuyons-nous, défaisons ce foulard et regardons s'envoler tes cheveux, disparaissons dans une grande ville où personne ne nous retrouvera. Il regardait la jeune femme sans ciller, sans même remuer les sourcils, sans la quitter des yeux, calmement. Et la jeune femme le regardait de même. Tout fut de nouveau noyé de vapeur et de fumée, puis le train se remit en mouvement, et en route, en ronflotant. La jeune femme et le soldat furent séparés, leurs regards arrachés l'un à l'autre au même moment.

Cette jeune femme qui reste là encore un moment, immobile, regardant le train passer lentement devant elle, aux pupilles qui se dilatent et se rétractent dans le vide momentané entre les wagons, qui porte un paletot noir et une écharpe blanche avec

des cerises brodées sur les bords qui lui couvre les cheveux et le visage, qui a dans les vingt ans et des yeux malheureux, c'est İsmet. La mère de Hodan.

Elle se perd souvent, comme ça, dans ses pensées. Elle n'avait que douze ans quand elle a été mariée à Mustafa. Et à peine treize quand elle mit au monde son unique fils, Hodan, lors d'un accouchement difficile. L'année suivante elle tomba de nouveau enceinte, fit une fausse couche. Puis une fois encore, mais Hodan venait d'avoir deux ans que son mari partit précipitamment pour l'armée, disant que la seconde grande guerre n'allait pas tarder à éclater. Cinq longues années passèrent sans que Mustafa puisse profiter de son fils, ni İsmet de son mari. Celle-ci mena sa grossesse à terme en l'absence de son époux, sans problème jusqu'au dernier mois, l'accouchement fut cette fois encore difficile, et le bébé arriva mort-né, ils l'auraient appelé Hüseyin. Mais c'était une fille.

Perdue ainsi, involontairement, dans ses pensées, elle ne remarqua pas la sacoche postale en cuir que quelqu'un avait tendue depuis le dernier wagon de passagers. Elle ne put voir que l'on avait pris une enveloppe dans cette sacoche, que l'on avait rendu la sacoche, vide, à la main qui l'avait tendue, ni qu'alors que l'employé de la gare, qui avait pris l'enveloppe, venait dans sa direction, il avait été intercepté par une autre femme qui la lui avait alors arrachée des mains, s'empressant de la fourrer dans son corsage. Maintenant, cette femme épie attentivement İsmet de derrière le mur de la gare.

Après que les wagons se furent éloignés et qu'elle eut regardé encore un moment, les yeux vides, la colline d'en face, İsmet se dirigea vers la porte de la cour. Elle se sentait mieux. La crainte, la panique avec lesquelles elle était venue avaient disparu. C'est l'air qu'elle donnait. Elle marcha calmement, faisant traîner ses talons, regardant la pointe de ses pieds. Elle sortit de la gare et s'assit, sous le grand platane devant la porte, sur l'un des rondins qui avaient été jetés là. Ses joues s'empourprèrent au moment qu'elle s'asseyait. La femme qui l'observait de loin était soudain sortie de derrière son mur pour venir s'asseoir à côté d'elle. Elles restèrent ainsi un moment, sans se regarder. İsmet transpirait, elle arrangea son écharpe. Au bout d'un moment, la femme se leva, İsmet la suivit. Elles se mirent à marcher l'une

derrière l'autre en direction du village. Elles arriveront après une marche d'environ deux heures. Sans faire de pause. Sans rien se dire.

Cette femme qui marche devant İsmet à pas rapides mais irréguliers, faisant voler les pans de sa burqa, qui a vingt-deux ans bien qu'elle en paraisse trente-cinq, des yeux méchants, un grain de beauté sur le nez et, contre sa poitrine, une lettre adressée à İsmet, c'est Hasibe. La sœur de Mustafa, la belle-sœur d'İsmet, la tante de Hodan. Pendant des années, il l'entendra raconter à quel point sa mère est en réalité une mauvaise femme, partant ainsi sans même le prendre avec elle.

Sur l'une des trois principales branches du grand platane devant la gare, sous lequel İsmet et Hasibe étaient assises peu auparavant, un oiseau au col mauve reprend son souffle. De là où il est perché, ces deux femmes qui marchent semblent n'en être qu'une, munie simplement de quatre pattes.

Depuis les clôtures séparant de la route les champs qui s'inclinent vers la gare ou des branches de rosier des chiens qui s'enroulent autour d'elles, c'est encore la même chose. Hasibe, telle une ombre noire aux contours tout ronds, marche sur ses quatre pattes arythmiques.

Bien sûr, si tu tournes la tête pour les regarder. Car elles n'attirent pas l'attention ces deux-là, elles marchent comme si elles n'étaient pas là. Il faut qu'il en soit ainsi, il faut qu'elles marchent comme si elles n'étaient pas là, c'est une chose qu'elles ont apprise au fil des années jusqu'à la plus infime nuance. Où qu'elles se trouvent, personne ne doit comprendre qu'elles sont là. Qu'elles soient en train de servir le thé aux invités ou de travailler aux champs, de mener les bêtes vers le cours d'eau ou de regarder dehors par la fenêtre, au milieu de la foule ou toutes seules, elles ne doivent pas être visibles à moins qu'on ne le leur demande, ne doivent surtout pas attirer l'attention. Cela, les femmes expérimentées du village le leur apprennent alors qu'elles ne sont encore que des enfants, que leurs seins n'ont pas encore poussé, qu'elles n'ont pas encore eu leurs premières règles, qu'on ne leur a pas encore interdit d'aller, courant et sautillant, se jeter au cou de leurs oncles paternels, de leurs oncles maternels, de leurs pères et de leurs frères aînés.

Bien entendu, İsmet aussi avait reçu cette éducation, elle avait appris, à force de réprimandes variées, comment se comporter dans toute situation avant l'âge qu'elle avait aujourd'hui. Mais elle avait beau faire et même se tenir immobile, garder les yeux baissés, ne pas bouger d'un poil, elle n'arrivait à se rendre utile à personne, et surtout pas à sa belle-sœur Hasibe. Elle n'y pouvait rien, elle se tenait d'une telle façon, son maintien dénotait une telle tristesse qu'il était impossible de ne pas lui prêter attention. Qu'elle portât, comme aujourd'hui au sortir du village, un large pantalon noir et cette écharpe blanche qui ne laissait à découvert que son front, ses sourcils, ses yeux et son nez, ou son chalvar aux couleurs passées et le pull tout effiloché qu'elle mettait pour travailler. Noirs ou blancs, de quelque couleur que soient ses vêtements, ceux qui apercevaient İsmet la regardaient forcément une deuxième fois. Et pour l'apercevoir, il suffisait de la croiser. Elle n'était ni d'une beauté à couper le souffle ni d'une coquetterie particulière. Mais sa beauté était simple, sans afféterie. Limpide comme l'eau. C'était une chose dont on lui avait parlé dès sa naissance. Un don. Mais ici, où elle était née, où elle avait grandi, c'était mauvaise fortune, synonyme de problèmes. Et ce visage malheureux, ces yeux couleur nielle des blés, ces cils couleur châtaigne dont il fallait s'approcher pour les distinguer faisaient réellement de l'effet. Ce n'est pas sans raison que le pauvre soldat du train n'avait pu détourner ses regards, ni même bouger. Pour ne rien arranger, elle avait cette tendance à plonger dans ses rêveries. Sans en avoir conscience, sans identifier ce qu'elle regardait ainsi sans raison, ce point aveugle. Ceux qui par hasard se trouvaient à la jonction de ce regard se méprenaient sur sa signification. Car elle aurait tout aussi bien pu être en train de regarder un arbre, ou un mur. Quoi qu'elle fît, même immobile, pétrifiée, elle dégageait autour d'elle une émotion telle que le reste de cette beauté, qu'elle cachait sous plusieurs couches de vêtements et que, jusqu'à présent, seuls sa mère, son mari Mustafa et leur fils Hodan avaient pu voir, eh bien qu'ils l'imaginent, ceux qui la regardaient avec indécence.

Était-ce cette façon d'être qui avait soudain consumé Mustafa ? Ce feu qui l'avait dévoré s'était-il déclaré en lui dès le jour où il l'avait vaguement distinguée de loin ? Ces eaux bouillantes étaient-elles progressivement montées en température à mesure qu'il s'était approché et, lorsqu'il se fut arrêté

un pas plus loin, s'étaient-elles mises à affluer, irrépressibles, jusqu'entre ses jambes ? Était-ce cette façon d'être qui l'avait fait demander İsmet à sa mère dans la précipitation, qui avait été à l'origine de leur mariage ? Cette sensation brûlante n'enveloppait-elle pas son corps de la tête aux pieds dès qu'il la voyait ? Elle ne s'était pas dissipée après la nuit de noces, il avait eu beau s'efforcer, à chaque instant, à chaque minute, d'éteindre cet incendie, de toute évidence il n'avait pas réussi à l'apaiser. Même s'il avait un peu tiédi après la naissance de Hodan, même s'il s'était considérablement refroidi après la fausse couche, et même s'il s'était réduit en une pure pulsion sauvage, juste avant d'apprendre qu'elle était enceinte pour la troisième fois et jusqu'à son départ pour l'armée.

Bien qu'elle perçoive tout cela, İsmet est bien sûr incapable de se le formuler. La seule à avoir tout compris depuis le début, à avoir deviné qu'on en arriverait là, c'est sans aucun doute Hasibe. À avoir compris que son frère aîné était tombé dans les affres de la passion dès qu'il avait vu cette fille, que ses regards avaient changé comme si elle l'avait envoûté, à les observer sans relâche. Elle n'avait rien pu faire pour empêcher ce mariage, elle n'avait même pas ouvert la bouche. Parce qu'elle le connaissait, ce frère dans les pattes de qui elle avait grandi. Elle avait toujours été celle qui le comprenait, qui était aux petits soins pour lui, qui le portait et supportait ses tristesses sans un mot. Ce Mustafa, dès qu'il avait envie de quelque chose, il faisait tout pour l'obtenir. Quand il se l'était mis en tête, il allait jusqu'au bout. Un homme qui se comporte ainsi, c'est difficile mais quand il est tenté par quelque chose, il se fiche des conséquences. D'après Hasibe, les chats ne font pas des chiens, elle était exactement comme son aîné. Et lui, tout à fait comme sa cadette. Si elle avait été un homme, ils auraient été identiques en tout. C'est ainsi qu'elle savait pourquoi et comment une femme charmerait son frère aîné. Et comment une femme, pour peu qu'elle le veuille, manipulerait un homme tel que lui et lui ferait faire ses quatre volontés. C'est peut-être la raison du sourire apparu sur son visage, comme elle presse le pas sur la route de la gare au village, faisant marcher İsmet comme la traînant derrière elle et songeant que le jour n'allait pas tarder à sombrer dans le soir. Elle savait, sans avoir besoin de l'ouvrir, ce que contenait la lettre qu'elle gardait cachée dans son sein et qui venait d'arriver de son frère pour İsmet. Voilà, le

jour était venu. Il allait passer, laisser la place au lendemain, Yan Agha et Hodan rentreraient de la montagne, tout le monde se réunirait dans la maison du village, et alors elle sortirait la lettre. L'enveloppe serait ouverte, et ce qui devait arriver arriverait enfin. Elle s'était tellement préparée à ce lendemain qu'elle ne s'étonnait même pas de la grande victoire si significative qu'elle était sur le point de remporter. Le plaisir d'influencer quelqu'un que l'on connaît bien, de l'ensorceler même s'il n'est pas près de nous, même s'il est au loin depuis des années, et de lui faire faire ce que l'on souhaite, elle allait le vivre plus tard, et le savourer à son aise. Il n'y avait en Hasibe pas la moindre goutte de pitié, sa conscience était inaccessible au tourment. Parce qu'elle n'avait pas eu d'enfant ? Elle ne le pensait pas. Elle n'envisageait pas une seconde ce qu'il allait advenir du si jeune Hodan après que la lettre aurait été ouverte.

D'ici, Hodan ne pouvait deviner ce qui se tramait, son avenir qui approchait lentement depuis la gare, le destin caché dans le sein de sa tante. Perché sur le mur du moulin, il faisait taper ses talons l'un après l'autre, souriait vers le bas en grignotant la miche de pain qu'il avait à la main. Il observait le troupeau qui grimpait la côte, comme scrutant de derrière ses paupières plissées le destin en train d'approcher. Les bêtes du village grimpaient en soulevant la poussière, passant difficilement leurs corps obtus entre les arbres. Le printemps, et aussi ces jours-ci, avant que ceux, plus sombres, de l'hiver ne commencent, la garde des troupeaux revenait chaque semaine à une famille différente. On emmenait tout le bétail du village dans la montagne pour le faire paître, on passait la nuit dans un enclos près du sommet, et l'on rentrait tôt le lendemain. Ainsi, les bêtes broutaient de l'herbe fraîche, s'accouplaient, se querellaient, se changeaient les idées. Hodan aimait beaucoup monter là-haut, et en descendre aussi.

À la tête du troupeau, invectivant les bêtes de toutes sortes de sons de bouche et les prévenant, en frappant de son bâton, de la présence de pierres sur lesquelles elles pourraient se fouler la cheville, il y a Nuh[7]. Le seul ami de Hodan, le seul garçon du même âge dans les environs. Il a toujours une cloche accrochée au cou. Le son de cette cloche, on le distingue de partout. Il ne ressemble à celui d'aucune de celles que l'on trouve au cou des

7 Noé.

bêtes ou devant les portes, aucune autre ne tinte comme celle-ci. Lorsque Nuh part trop loin ou qu'il se perd, on le retrouve rapidement en suivant le son de cette cloche. Car Nuh est simple d'esprit, il s'embrouille facilement les idées, s'en va sans raison, il lui faut du temps pour distinguer le bon du mauvais, beaucoup de temps, parfois il n'arrive pas du tout à faire la distinction. Et puis sa peau est blanche comme le lait, le sel, le coton, les nuages, et aussi ses cils, ses sourcils, ses cheveux, tout le duvet sur tout son corps, ses yeux aussi, pour ainsi dire. D'où son nom. Ses parents l'ont appelé Nuh après avoir obtenu la permission de l'imam, parce que l'on dit que ce prophète aussi était comme ça. Dans la steppe, une plaine verdoyante ou un immense champ couleur safran labouré de frais, un morceau de roche immaculé qui attire le regard. Une pierre atypique, du fait à la fois de sa couleur et de sa texture, dont on se demande bien ce qu'elle cherche dans la steppe, ce qu'elle fait dans cette plaine verdoyante ou comment elle s'est retrouvée dans ce champ dépourvu de tout autre caillou. Voilà, Nuh est tout à fait comme ça. Pour autant qu'on le sache, il n'a pas son pareil en ces contrées, c'est le premier et l'unique. Au village, tout le monde l'appelle Fils-de-lune. Parce que son teint le laisse à découvert sur ces terres, parce qu'il luit, tout blanc, dans la noirceur de la nuit. Pour Hodan, parce qu'il est tombé de la lune. Il a toujours sur la tête un chapeau de paille à larges bords. Aux yeux des lunettes avec des verres comme des culs de bouteille, retenues par un élastique. Il ne s'expose jamais au soleil. Toujours une ombre, ou un coin à l'écart. Et c'est à Hodan qu'il revient de suivre le son de la cloche pour le sortir de là où il s'est fourré.

Ils sont assis sur le mur du moulin. Nuh grignote la miche de pain que lui a donnée Hodan, Hodan la pomme que lui a donnée Nuh. Ces deux-là, côte à côte, ils sont comme le blanc et le noir, la neige et le charbon, le thé et le sucre, la crème et le miel noir. Le troupeau s'étend devant eux. Au milieu, en train de s'occuper du hongre, il y a le sergent İsmail, le père de Nuh. Et un peu plus bas, fermant la marche des dernières bêtes, Yan Agha, dont la chéchia disparaît par intermittence au fil de sa marche. Une vache jaune en chaleur se met à courir jusqu'à dépasser le troupeau, s'élançant vers les hauteurs, poursuivie par une dizaine de petits taureaux.

Ce matin-là, comme tous les autres matins pour peu que les deux enfants, ainsi assis sur leur mur, lèvent la tête pour regarder l'horizon, donnera naissance à un autre matin.

Le troupeau, ayant atteint le moulin, continuera sans faire de pause son ascension vers le sommet.

İsmet et Hasibe, au terme de leur longue marche depuis la gare, parviendront au village.

Nuh et Hodan sauteront du mur, joueront à toutes sortes de jeux et, courant l'un après l'autre, iront se mêler au troupeau.

Hasibe sortira l'enveloppe jaune portée contre son sein et la tiendra à la lumière, elle priera pour remercier son seigneur, puis cachera la lettre dans l'étui du Coran accroché au mur.

Lorsqu'İsmet se déshabillera, se coulant hors de ses habits de ville, le soleil pâle du matin se glissera par la fenêtre pour tomber sur son visage. Elle posera les genoux sur le plancher, İsmet, et pleurera en silence.

Le troupeau arrivera sous l'ombrage avant midi, où les bêtes boiront et reprendront leur souffle. À l'exception de cette vache jaune et des taurillons à ses trousses.

Yan Agha et le sergent İsmail feront du thé et se rouleront des cigarettes, qu'ils boiront et fumeront.

Nuh et Hodan creuseront au canif le tronc du pin noir jusque sous l'écorce, ils passeront la langue sur les limites coupantes et se rempliront la gorge de ce miel jusqu'à ce qu'elle leur brûle. Tandis qu'ils feront la sieste, tête contre tête, à l'ombre de l'arbre blessé, les fourmis en profiteront pour se nourrir au canif à leurs doigts à leurs mains à leurs joues à leurs lèvres à leur bouche.

Hasibe se rendra chez le muhtar, dans l'intention de l'inviter pour une affaire de bon augure le lendemain soir. Elle ne trouvera personne, son mensonge sera renvoyé depuis la porte.

Le troupeau se remettra en route pour atteindre avant la tombée de la nuit l'enclos près du sommet, les bêtes se coucheront en ruminant. Les taurillons, qui jusque-là n'en

auront pas trouvé l'occasion, coinceront la vache jaune dans un coin de l'enclos.

On tartinera le pain de fromage frais, on boira de l'ayran.

Le soleil sera près de se coucher, la lune se lèvera.

Elle se couchera avant minuit, la lune.

Cette nuit encore, allant faire ses besoins, İsmet l'observera disparaître par la fenêtre.

Au moment où Yan Agha et le sergent İsmail perdront connaissance, Nuh et Hodan, en silence, se mettront en chasse des lucioles clignotant dans le noir de la nuit.

Hasibe plongera sereinement dans le sommeil après avoir terminé ses prières.

İsmet s'étendra dans la pénombre de son lit.

Les enfants se gaveront de mûres. Dans leurs bocaux, les lucioles qu'ils auront attrapées.

Fatigués de se bousculer, les taurillons attendront le matin sans avoir pu se rassasier de la vache jaune. Celle-ci sera couchée dans un coin, sans connaissance.

Dans le village, les lanternes s'éteindront l'une après l'autre.

Dans la nuit obscure, Nuh et Hodan éclaireront chacun le visage de son ami avec leurs bocaux tout clignotants accrochés au bout de leurs bâtons. Ils s'endormiront sans demander leur reste en contemplant le grouillement des lucioles.

Les loups hurleront dans le lointain.

Les chiens de berger leur répondront.

Sur le matin, İsmet fera un rêve.

Les effroyables voix des noirs chiens sauvages se répercuteront, se démultipliant, sur les flancs des collines.

Là, les chiens de berger se tairont.

İsmet se réveillera sans pouvoir ouvrir les yeux. Elle se remémorera la fin de ce rêve plus long qu'ils ne le sont d'habitude. Elle se tournera dans son lit en s'efforçant de penser au début, atteignant difficilement la salât du matin.

Avant le lever du jour, le ciel étant d'un bleu de plomb et tout le monde encore endormi, les loups s'étant retirés dans leurs tanières, les noirs chiens sauvages démultipliés sans avoir fermé l'œil, c'est Yan Agha qui s'éveillera le premier. Il réveillera les autres. On sortira le troupeau de l'enclos et l'on commencera à descendre vers le village.

À peine sortie de l'enclos, la vache jaune se séparera du troupeau en courant, mue par l'énergie du désespoir, prenant la fuite, à ses trousses le jeune chien de berger, un taurillon pris de démence et Nuh.

Comme chaque matin, İsmet descendra à l'étable pour traire les vaches, la trouvant vide, elle se rappellera que les bêtes sont parties paître.

Ensommeillée, elle rentrera à la maison.

Le troupeau, ayant atteint sa vitesse de croisière, poursuivra sa route en direction du village. Le sergent İsmail dira à Hodan : Va chercher Nuh !

Yan Agha lui dira de laisser s'échapper la vache et le taurillon s'il le faut, de redescendre avec Nuh jusqu'à l'ombrage près du moulin, où ils les attendront.

Hodan se mettra à courir en direction des sons de plus en plus lointains.

Le taurillon déchaîné s'entêtant à poursuivre la vache jaune, celle-ci s'élançant de ses ultimes forces vers le sommet, Nuh courant derrière ces bêtes en émettant des sons étranges, les noirs chiens sauvages se faufilant sournoisement derrière les hêtres et le chien de berger tirant sa langue pataude se retrouveront sur un petit plateau à flanc de colline.

Là, les noirs chiens sauvages se sépareront en deux groupes. L'un attaquera la vache jaune, quelques autres le chien de berger.

Alors que Nuh, tremblant de tout son être, se sera mis à l'abri des chiens sauvages derrière un rocher, que la vache jaune aura réussi à s'échapper, que le taurillon à ses trousses sera tombé dans le précipice où il aura roulé jusqu'en bas, que le chien de berger aura perdu la bataille,

que tout ne sera plus que poussière et fumée, à cet instant précis Hodan arrivera.

Trois des noirs chiens sauvages partis aux trousses de la vache jaune reviendront. Ils cerneront Hodan et Nuh, les feront reculer, acculés, jusqu'au pied des rochers.

Pierres branches insultes canif bâton se révéleront successivement inutiles, les deux enfants se mettront à hurler vers le bas de la colline.

Dans le vacarme du troupeau entraîné dans sa descente du flanc de la colline, le sergent İsmail et Yan Agha n'entendront pas les appels à l'aide.

Mais le vieux chien de berger fermant la marche flairera quelque chose. Il se mettra à l'arrêt.

Leurs pelages noir corbeau chargés de la rosée matinale luisant au soleil, grognant et montrant leurs crocs blancs, les yeux injectés de sang, ils regarderont d'abord Nuh,

Le vieux chien de berger se mettra à courir à toute vitesse en direction des voix venant du petit plateau.

puis Hodan.

D'abord le petit noiraud,

Les jambes de Hodan, maigrichonnes et tremblantes de peur.

Le cou laiteux de Nuh avec sa carotide palpitante.

puis Fils-de-lune.

Hodan se jettera en avant, faisant semblant d'attaquer.

Le sergent İsmail lancera son cheval au galop vers le sommet, à la suite du vieux chien de berger.

Les chiens noirs n'attaqueront pas Hodan, qui se sera jeté en avant, mais Nuh. Tous les trois, en même temps.

La vache jaune était redescendue au village le lendemain, titubante, le dessous de la queue tuméfié. Elle avait retrouvé la route de l'étable, devant la porte de laquelle elle avait attendu, calme. Il n'y avait personne à la maison. Ses maîtres étaient au cimetière. Tout le monde était au cimetière. Nuh et Hodan aussi.

Hasibe n'avait pu attendre qu'une semaine avant de révéler la lettre de son frère aîné. Lorsque tout le monde se fut un peu remis de ses émotions, alors que les parents d'İsmet étaient venus voir Hodan depuis le village d'en bas, le muhtar et sa commère de femme étant d'ailleurs sur place, elle s'était rendue chez ces derniers, qui habitaient juste à côté de chez son frère, apportant tel quel son coran. Elle en avait sorti l'enveloppe et l'avait donnée à Yan Agha, en larmes. Elle avait dit, entre deux sanglots, qu'après le malheureux incident dans la montagne, elle avait *vallahi* oublié cette lettre, qu'elle ne s'en était souvenue que plus tard et qu'elle avait attendu le moment opportun. Que les malheurs soient désormais confiés au passé, que cette enveloppe *inşallah* renferme de bonnes nouvelles. Hasibe était tellement émue et convaincante.

İsmet se trouvait alors dans la cuisine, versant le thé dans les verres.

Allongé sur la paillasse, Hodan regardait entre ses cils la banquette en face de lui. Le coin où Mustafa le Roux s'asseyait toujours, où personne ne prenait place en son absence, la tache graisseuse que sa tête avait laissée sur le mur, cette trace qu'il restait de lui, l'absence de son père.

Yan Agha était accroupi juste à côté, la tête contre le mur. C'était l'un des hommes les plus grands du village, ses mains étaient énormes. Contre le mur, sa tête arrivait cinq, non, non,

vingt centimètres en dessous de la trace laissée par son père. Bien évidemment, l'homme le plus grand du village était Mustafa le Roux, son père.

Hodan faisait cela à la moindre occasion. Quand quelqu'un s'asseyait près du vide laissé par son père, il comparait sa taille. Il pensait que c'étaient les mains de son père, pas celles de Yan Agha, qui s'étaient tendues ce matin-là pour le sauver des chiens noirs. Que c'était la carabine de son père, maintenant accrochée à ce mur, qui les avait tués, pas celle du sergent İsmail. Ce n'était personne d'autre que son père, ce grand parmi les grands, ce fort parmi les forts, qui l'avait pris sur son épaule pour le redescendre au village, qui avait pansé ses blessures, lui avait fait ingurgiter de la soupe, lui avait fait boire de l'eau, allant jusqu'à veiller à son chevet pendant qu'il dormait. Qui d'autre aurait pu observer de loin tout ce qui s'était passé dans la montagne, et apparaître juste au bon moment à ses côtés ! Il se rappelait tout dans les moindres détails. Revivait la scène encore et encore. Il n'y avait qu'une chose qui lui échappât. Nuh. Ce qui lui était arrivé. Où il était. Comment il allait.

À la prière mortuaire il s'était mis au premier rang, au cimetière il s'était assis tout contre sa mère, il avait jeté deux pelletées de terre dans le trou, avait suivi le mouvement, participé à la prière du soir, à part les quelques larmes, les gros sanglots, la réaction enfantine exagérée qu'on attendait de lui, il avait fait tout ce qu'on lui avait demandé. Mais il n'avait pas compris la raison de tout cela. Il ne pensait à rien, n'essayait de penser à rien, ne sentait rien, ne se sentait concerné par rien. C'était comme ça. Il se contentait de regarder ce qui se passait.

Toute sa vie Hodan allait se rappeler la mort de Nuh, mais là encore sans en avoir conscience. Il allait épouser une femme au teint blanc qui allait lui donner des enfants noirauds comme lui, il allait être vraiment déçu qu'ils ne ressemblent pas à leur mère, mais intérieurement il allait s'en réjouir. Sans y penser, il avait décidé que les gens au teint blanc étaient des êtres sans défense, il allait donc protéger sa femme coûte que coûte, être là pour elle. Et jamais, pas une seule fois, il n'allait songer à attribuer cela à la mort de Nuh, son ami au teint blanc.

İsmet aperçut l'enveloppe dans la main du muhtar dès qu'elle entra avec le plateau et les verres de thé. Elle crut que c'était lui

qui l'avait apportée. Immédiatement, elle tomba à genoux, posa le plateau dans un coin, et se mit à murmurer des prières.

Sur sa paillasse, Hodan se redressa et regarda sa mère.

« Cette lettre est pour toi, ma fille, dit le muhtar en tendant l'enveloppe en direction d'İsmet pour la lui montrer, il n'y a que ton nom dessus. »

İsmet fit oui de la tête. Puis elle baissa de nouveau les yeux sur le plancher et se remit à attendre, avec ses prières.

Après un *bismillah*, le muhtar entreprit d'ouvrir l'enveloppe.

À cet instant, les filets de vapeur désordonnés s'élevant des verres de thés abandonnés sur leur plateau posé par terre se réunirent pour s'allonger vers Hodan. Cette vapeur l'attrapa sous les bras, le souleva du sol, le projeta dans les airs, le promena au-dessus du perron de la grange de l'aire de battage des champs des arbres de la forêt de l'Aladağ du Kızıldağ et de ce Kırıkdağ où il n'était jamais allé, puis le fit asseoir sur Rouquin avant de se faire étrier, de se faire cravache, et vent. Comme volant dans les airs, ils parvinrent à la gare du village, ils étaient en avance, ils ne s'arrêtèrent pas, impatients, ils remontèrent jusqu'à la gare précédente, là non plus le train n'était pas encore arrivé, puis à la gare d'avant, et celle d'avant, et celle d'avant, jusqu'à atteindre, à force de remonter les gares l'une après l'autre, la première, celle où son père allait prendre le train. Cette gare d'où il allait partir était pleine à craquer. La plupart étaient des soldats. Quelques-uns des gens ordinaires. Il n'y avait pas un seul enfant. Descendant successivement vers leurs visages, ils plongèrent parmi eux avant de ressortir. Leurs tenues, leurs regards, leurs odeurs, tous semblables. Comme s'ils étaient tous son père, partout disséminés. Comme si aucun n'était son père, tous absents. Même absent ils allaient le trouver, ils remontèrent donc encore plus loin, par la route de la gare, vers toutes les routes qui y menaient, vers toutes les grandes portes ouvrant sur les grandes routes. Dieu merci, derrière l'une de ces portes, debout, entièrement remorcelé à partir de tout ce que Hodan avait questionné entendu humé, se dressait son père. En train de refermer une enveloppe. Tellement grand et fort, Mustafa le Roux, qu'au moment même où Hodan allait courir se jeter dans ses bras, le vent que fit l'enveloppe quand son père la referma les projeta soudain dans les airs, tout s'envola, pris dans le courant d'air, et ils se

retrouvèrent dans l'enveloppe, enfermés. Lorsque le muhtar en entrouvrit le coin, il fut projeté dans la pièce où tout le monde retrouva sa place.

Un cri involontaire d'étonnement s'éleva alors parmi les personnes présentes, qui se répercuta sur les vitres des fenêtres.

İsmet releva la tête et regarda ce qui avait été tiré de l'enveloppe.

Une feuille de papier à lettres soigneusement pliée en deux, toute blanche, sans rien d'écrit dessus, parfaitement vide.

Les parents d'İsmet étaient restés figés.

La femme du muhtar, qui regardait la feuille comme on regarde une créature monstrueuse, posa la main sur sa bouche pour étouffer un cri rauque et bref.

Yan Agha se leva d'un bond de la banquette où il était assis accroupi, prit la lettre des mains du muhtar, la tourna et la retourna, en scrutant alternativement, encore et encore, le devant et le dos.

À la vue de la feuille blanche, İsmet se mit à hurler à pleins poumons et se jeta sur le sol.

C'est à cet instant précis que Hasibe sortit du recoin où elle était restée invisible, pour venir la calmer et la consoler. En même temps, elle pleurait en poussant des zagharits.

Hodan n'avait pas compris ce qui s'était passé. Il soupçonna immédiatement que c'était sa faute. Était-ce parce qu'il s'était évaporé à l'intérieur de l'enveloppe que la lettre était vide, que la feuille était vierge, était-ce à cause de lui que tout ce qui y était écrit s'était effacé, envolé ?

Ce qu'annonçait à İsmet cette lettre qui ne portait aucun mot était parfaitement clair, tout comme ce qu'il revenait à ses parents de faire.

Hodan fut soulevé et porté sur une épaule, on le fit quitter la pièce sur le champ, les cris, zagharits et hurlements s'éloignèrent, étouffés.

İsmet avait donc fait quelque chose de très mal, d'impardonnable. Mais quoi ? Elle ne comprenait pas. Dieu l'en garde, avait-elle été infidèle à son mari ? Avait-elle eu une conduite immorale ? S'était-elle mal occupée de son fils ? Avait-elle manqué

de respect à un aîné ? Quelle règle avait-elle piétinée ? Avait-elle fait quoi que ce soit pour déplaire au Créateur ? Qu'avait-elle fait pour que Mustafa, le héros dont elle guettait le retour en silence et en toute vertu, lui envoie cette lettre complètement vierge, sans lui communiquer le moindre mot, même blessant, sans lui donner le moindre avertissement, la moindre raison ? İsmet ne le saura jamais. Hodan non plus. Personne ne le saura à part Mustafa et sa sœur Hasibe.

On mit de la valériane dans le lait de Hodan, que l'on avait emmené dans sa chambre. On le coucha. Avant de plonger dans le sommeil, ou peut-être juste à ce moment, il vit vaguement sa mère qui venait à ses côtés. Elle le serra dans ses bras.

Ton père arrive, mon fils, dit İsmet en souriant entre ses larmes, Elle le serra encore, très fort, respirant son odeur.

« Ton père arrive. »

C'est le dernier instant, la dernière parole de sa mère qu'il soit capable de se rappeler.

Et puis sa chaleur, et l'odeur de sa peau, qu'il n'avait jamais perçues aussi profondément, elle qui, même toute proche, se tenait toujours loin, très loin, si loin. Et la disparition silencieuse, bras et mains vides, de cette belle femme dont mains et bras toujours cliquetaient et étincelaient.

Tout de suite après ce brumeux adieu, Hodan plongea dans d'autres sommeils plus lourds au sein de son sommeil de cette nuit-là, dans de nombreux rêves s'approfondissant à l'intérieur de son rêve, dans d'autres temps s'extrayant de ce temps-là. C'était un long, un très long sommeil. De ceux qui font oublier la plus profonde des douleurs. De ceux qui peuvent transformer toute réalité en mensonge et tout mensonge en réalité. Serein.

Avait-il encore un peu plus grandi à son réveil ? Ses yeux avaient-ils encore un peu plus foncé, ses doigts de pied s'étaient-ils écartés, sa moustache avait-elle poussé, son cou s'était-il notablement allongé ? Ce sommeil d'une nuit avait-il transformé Hodan en quelqu'un de tout à fait différent ?

Sa mère n'était plus là. Elle était partie. Rien ne restait qui pût l'évoquer. Comme si elle n'avait jamais vécu dans cette maison.

Certains souvenirs, ou des bruits sans rapport les uns avec les autres qui la lui rappellent, quand il erre dans la maison, descendant les escaliers par exemple. C'est tout ce qu'il reste. Pas une affaire, pas une trace, rien. Même son odeur a disparu. En tout et pour tout, demeure la photographie qu'elle avait discrètement glissée, pour que son fils n'oublie pas son visage, sous son oreiller tandis qu'elle lui faisait ses adieux. Cette photographie qu'elle avait fait prendre il y a quelque temps, pour l'envoyer à son soldat Mustafa, par le photographe de rue alors qu'elles étaient descendues au marché, que Hasibe avait voulu déchirer parce qu'elle y voyait un péché mais qu'İsmet avait pris soin de cacher sans savoir que ce serait pour un jour comme celui-là, et sur laquelle elle était enveloppée dans le noir de sa burqa. Bien sûr qu'elle allait jaunir cette photo, le visage d'İsmet, apparaissant à peine sous l'étoffe, et son expression étonnée allaient s'évaporer, tout comme ils allaient s'effacer de la mémoire de Hodan. Sa mère ne serait plus alors qu'une tache sombre, fuligineuse.

À son réveil, son père aussi était absent. Ce que sa mère avait dit n'était pas arrivé, Mustafa le Roux n'était pas revenu. Il ne s'était pas montré à lui. Mais il y avait des traces de lui. Toutes intactes. C'étaient les seules choses à quoi Hasibe ne touchait pas, elle jetait tout ce qui n'appartenait pas à son frère, elle réaménageait la maison.

Ils avaient beau ne rien dire, Hodan comprenait, les gens du village le regardaient avec pitié, tristesse, comme s'il n'était plus entier. Ils étaient plus gentils qu'avant, ils lui souriaient. Était-ce parce qu'il n'avait plus de mère ? Ou parce que son père, que tout le monde respectait et craignait, allait très bientôt revenir ?

Sa tante Hasibe lui raconta tout ce qui s'était passé. Que sa mère avait eu de mauvaises actions dont personne n'avait idée, qu'elle avait péché comme personne n'avait péché avant elle, qu'elle avait beau l'avoir dissimulé à tous, ce saint de Mustafa avait aperçu de loin ces péchés qu'elle lui cachait, et qu'il l'en avait punie ainsi. Ce n'était pas une lettre dont le texte aurait été effacé, Hodan était un peu malade ce jour-là, c'est pour ça qu'il n'arrivait pas très bien à s'en souvenir, elle n'avait pas été écrite avait du lait ou du jus d'oignon. On pouvait bien y répandre du jus de citron et la tenir à la lumière, il n'y aurait rien à y lire. Oui, elle était vierge, et pour réussir à lire ce que disait cette lettre vierge, il n'était pas nécessaire de savoir lire et écrire. C'est avec son cœur que Mustafa, son père, l'avait écrite. Cette lettre qu'il avait écrite, seule la personne qui avait eu ces mauvaises actions était en mesure de la lire. Mustafa, tel un saint, avait révélé toute la vérité. İsmet, sa mère, n'avait pas pu nier, son silence avait confirmé tous ses péchés. Elle aurait eu beau se repentir et demander pardon, ils n'étaient malheureusement pas du genre à pouvoir être pardonnés.

Pour gober toutes ces paroles, il vous aurait fallu être vraiment naïf, ou croire sans condition à n'importe quelle entité sacrée ainsi qu'à son ambassadeur, attendre impatiemment de le retrouver, croire vous éveiller d'un sommeil long et profond, et peut-être même, pour pouvoir comprendre à nouveau ce qu'est vraiment la naïveté, voir défiler toute votre vie devant vos yeux.

Personne n'en savait rien mais Hodan, dans l'attente du jour où son père allait arriver à la gare, descendre du train et venir vers lui, n'écouta pas ce que lui dit sa tante ou quiconque, pas plus qu'il n'avait conscience du sol sous ses pieds ou de l'oreiller sous sa tête. Ces choses qui s'étaient passées, qu'il ne comprenait pas, auxquelles il ne savait quel sens donner, toutes ces choses, toutes ces vérités, il allait les voir dans les yeux de son père. Le jour de son retour. Sans rien qui s'interpose. Au moment où père et fils se regarderaient les yeux dans les yeux. Assurément, ce jour allait venir.

Hodan n'avait jamais vécu un jour tel que celui-ci, il ne s'était jamais réveillé, n'avait jamais marché, passant sous les routes, de chaque côté des arbres. Le ciel n'avait jamais été aussi bleu.

Assis dans le sens contraire à la marche au fond de la carriole qui roulait vers la gare, il regardait des routes qui avançaient au lieu de rester à l'arrière. Au lieu de s'éloigner, son village, sa maison son nid sa couche son foyer se rapprochaient. Avec l'écho de sa voix dans le lointain, à l'approche de cette sombre gare ferroviaire, ce qu'il allait vivre ce qu'il allait voir ce qu'il allait connaître son avenir sa providence son destin se rapprochaient, se précisaient. Tout comme son chagrin.

Il entra en courant dans la cour de la gare. Tous ceux qui vivaient aux alentours, qu'il avait connus ou non jusqu'à présent, étaient là. Vêtus de leurs plus beaux habits, joyeux, ils attendaient. La cahute de la gare avait été décorée de mauvaises feuilles de papier colorées, mais c'était joli. Où les avaient-ils trouvées, ces feuilles ? Les rails étincelaient, comme s'ils avaient été lavés, astiqués. Le mur de la cour avait été repeint à la chaux, les fleurs à son pied arrosées, les mauvaises herbes arrachées, le sol ratissé. Sa tante Hasibe offrait aux personnes présentes des simits sans sésame qu'elle avait dans un panier, et du sirop dans un broc. Yan Agha, tout à son aise, se roulait une cigarette, conversant avec les gens autour de lui comme l'hôte à l'origine de cette invitation. Dans l'air, le son voletant des *kaval*[8]. Le coteau opposé était couvert par un troupeau, tous les moutons des villages environnants, les blancs les noirs les tachetés, éparpillés dans la verdure. Au sommet, les bergers jouaient de leur instrument à l'unisson, leurs chiens alignés devant eux. Bien plus que ce qu'il avait jamais vu lors des *bayram*[9]. Son monde entier s'était préparé pour accueillir son père.

8 Flûte de berger, généralement en roseau.
9 Jour de fête.

Le train arriva d'une de ces façons avant même d'être apparu à l'horizon, il s'arrêta d'une de ces façons, cracha la moire de sa fumée d'une de ces façons, embellissant tout autour de lui.

Toutes ses portières s'ouvrirent successivement au même moment. Tout le monde avait retenu son souffle. Son père sortit de toutes les portières ouvertes en même temps, descendant les marches au même moment. Il avança à larges et vives enjambées, envahit la gare de sa présence jusqu'au moindre recoin. Puis il se réunifia et s'arrêta devant Hodan. Comme un grand arbre très haut. Un énorme pin roux s'élevant vers les cieux, s'élevant sans reprendre taille humaine, au contraire, atteignant des dimensions gigantesques à mesure qu'il prenait de la hauteur, faisant choir son ombre de toute part. Il arriva, ce grand homme et, parmi tous ces gens, c'est devant Hodan qu'il se posta, sur lui qu'il se pencha. Et, se penchant, il grandit sans savoir s'arrêter, ensorcelant.

Était-ce le soleil qui l'aveuglait, ou la chevelure rousse, dense et ondulée dont l'éclat l'éblouissait ? Il porta une main à son front et distingua mieux le visage penché sur lui. Barbe et cheveux en bataille, – indéfinissables comme le ciel et la terre à l'horizon. Il y avait un écart entre les sourcils et les yeux, – comme entre les montagnes et les lacs. Quelques scories disparurent, ce qui manquait prit sa place et ce visage tant imaginé se forma enfin, – comme réel.

Il caressa d'abord, de la main gauche, la tête de Hodan, sourit avec bonhomie. Les lignes autour de ses lèvres s'étirèrent, la partie supérieure de sa dentition apparut, toute blanche. Après quoi il planta ses grands yeux dans les yeux de Hodan. Ils se dévisagèrent. Ils se dévisagèrent longuement. Ils se dévisagèrent à satiété. Ils se dévisagèrent, le père et le fils, comblant le vide des années passées.

Il peut paraître cruel d'interrompre un tel souvenir de retrouvailles. Mais tout ceci, Hodan l'invente, le retournant encore et encore dans sa tête.

Hodan et son père ne se sont jamais rencontrés à la gare. Mustafa est bien arrivé en train, oui, mais il n'y avait personne pour l'accueillir, il s'est rendu au village à pied, tout seul. Personne ne savait qu'il allait rentrer, lui non plus jusqu'à ce

qu'on lui fourre dans la main, un matin, sa feuille de démobilisation. Il aurait pu écrire, mais il serait arrivé au village avant la lettre annonçant la bonne nouvelle de la fin de ces cinq années de service militaire. Toutes les portières ne se sont pas ouvertes mais une seule, il fut le seul soldat à descendre du train. Étrangement, Mustafa ne rencontra personne pendant le trajet de deux heures entre la gare et le village. Il ne vit personne dans les champs, personne dans le potager, personne à la fontaine de la place du village. Pas une âme, pas un seul être vivant avant d'arriver à la maison qu'il avait construite de ses propres mains, qu'il avait meublée, où il s'était marié, où son enfant lui avait été mis dans les bras puis qu'il avait quittée précipitamment pour aller faire son service. Et cela ne lui parut pas bizarre.

Hasibe et Yan Agha étaient en train de gratter la terre du jardin qu'ils partageaient devant leurs maisons mitoyennes. Mustafa se dirigea d'abord par automatisme vers sa sœur Hasibe. Celle-ci s'empressa de lui baiser la main et le prit dans ses bras, se levant sur la pointe des pieds pour sentir son odeur, Mustafa la laissa faire. Ils restèrent ainsi un moment. Qui sait si ces deux êtres du même sang comblaient le manque de leurs parents, s'ils retrouvaient le frère ou la sœur en qui ils avaient confiance, s'ils se réfugiaient dans un cœur aimant sans rien attendre en retour, ou si c'était autre chose qui se passait entre eux. Yan Agha les regardait, debout, les yeux pleins de larmes, le poids de son corps reposant cette fois sur sa jambe gauche boiteuse.

Tandis que tout cela avait lieu, Hodan était au moulin. Lorsqu'il redescendit au village avec deux sacs de farine, tout était comme d'habitude. Il rencontra quasiment tous les gens du village en chemin, rien n'était différent. Il arriva chez lui, déchargea comme d'habitude les sacs du dos de l'âne et se lava les mains et le visage avant de monter. Lorsqu'il entra dans la pièce, son père y était assis, remplissant sa place vide. Oblitérant la tache sur le mur.

Hodan resta ainsi sur le seuil. Ne sachant que dire, ni que faire. Cette rencontre n'avait pas du tout eu lieu comme il se l'était imaginée. Cela non plus il ne se le formula pas sur le moment. Ses yeux se révulsèrent soudain et tout se mélangea : le plafond, le mur, l'oreiller, le matelas, la porte, la fenêtre, aujourd'hui, demain, le rêve et la réalité. Il s'écroula sur place.

PHILIPPE CURVAL

TRONCHE

LA VOLTE

PHILIPPE CURVAL

TRONCHE
BALTHAZAR

LA VOLTE

102-TRONCHE_BALTHAZAR-roman.indb 3 08/01/2024 18:34:04

102-TRONCHE_BALTHAZAR-roman.indb 4 08/01/2024 18:34:04

On idéalise en permanence le mode de société
des abeilles et des fourmis.
Celles-ci n'ont malheureusement pas le loisir ni le plaisir
de s'asseoir à la terrasse d'un café.
JULES ECHNORT, *MAXIMES ET FINE À L'EAU*

102-TRONCHE_BALTHAZAR-roman.indb 5 08/01/2024 18:34:04

102-TRONCHE_BALTHAZAR-roman.indb 6 08/01/2024 18:34:04

— C'est pénible, déclara Balthazar d'un ton exaspéré, j'ai une chanson qui me trotte dans la tête et elle n'en finit pas. J'ai l'impression d'être un disque à sillon infini. Tu sais, quand ça arrive au bout, ça recommence au début.

— Qu'est-ce que c'est comme chanson ? demanda Greta en suçant son pouce.

— *Les Feuilles mortes*.

— Je vois pas de quoi il s'agit.

— Tu as dû pourtant en ramasser. À l'automne, elles tombent des arbres toutes jaunes et recroquevillées.

— Rue de Tolbiac y a pas d'arbres.

— Mais dans mon jardin derrière, il y a un grand paulownia !

— T'as p'têt raison, mais je m'en souviens pas. Et c'est quoi comme chanson ?

Balthazar chantonna :

« Les feuilles mortes se ramassent à la pelle, les souvenirs et les regrets aussi. »

Puis cessa brusquement, conscient que sa voix, qui avait à peine fini de muer, parvenait mal à franchir les octaves. D'autant plus frustré qu'en chantant, il s'apercevait qu'il avait oublié une grande partie des paroles.

— Pourquoi tu t'arrêtes ? J'aime bien quand tu chantes.

— J'ai une voix de fausset.

— Mais c'est joli quand même, continue s'il te plaît.

Balthazar regarda Greta qui affichait son plus beau sourire en tirelire. Elle n'avait pas vieilli depuis qu'il était revenu de son long

102-TRONCHE_BALTHAZAR-roman.indb 7 08/01/2024 18:34:04

séjour dans les Cévennes. Aussi loin qu'il se le rappelait, on ne pouvait pas lui donner d'âge. C'était à la fois une enfant et une personne adulte. Il l'aimait bien, Greta. Malheureusement, il avait grandi et leurs relations n'étaient plus les mêmes. Autrefois, lorsqu'il était petit, ils jouaient ensemble au chat et à la souris en se poursuivant alternativement dans le jardin et dans l'appartement.

Maintenant, il ne se sentait plus assez d'entrain pour ces courses-poursuites un peu bêtas. Il préférait faire semblant de se rendre au lycée Claude Monet, ce qui lui permettait de se balader dans Paris sans but précis. Marguerite Guigou, la mère de Greta, qui tenait la mercerie voisine, avait pour charge de le surveiller, de lui assurer le vivre et le couvert, de s'occuper de son linge. Tâches dont elle s'acquittait avec plaisir et bienveillance. Mais comme elle ne pouvait abandonner sa boutique durant la journée, Balthazar en profitait pour jouer les filles de l'air.

Quand sa mère, Rosépine, venait voir depuis Florac comment se déroulaient ses études, il parvenait toujours à l'embobiner par des ruses subtiles, des carnets de notes trafiqués. Et dans l'ensemble, elle repartait confiante, à moins qu'elle ne fît semblant, car elle passait une grande partie de son séjour avec les Colecauses, un groupe de peintres d'extrême avant-garde qui appartenait à son monde d'avant. Une aventure unique, un monde mystérieux dont il percevait parfois les échos quand les membres de la Sainte Trinité – ainsi appelait-il sa mère, Rosépine, et ses deux pères Baba et Adé – parlaient ensemble le soir lorsqu'ils étaient couchés et que lui se tenait l'oreille collée derrière la porte de leur chambre pour surprendre leur conversation.

102-TRONCHE_BALTHAZAR-roman.indb 8 08/01/2024 18:34:04

Adéodat Palmer, son père génétique, se montrait plus méfiant. Il venait plus rarement, mais Balthazar lui faisait miroiter des copies annotées de ses devoirs dans les matières où il réussissait bien, telles que la géométrie ou le français, pour lesquelles il obtenait de bons résultats quand il s'y efforçait au moment des compositions. Comme ni l'une ni l'autre ne se hasardaient à venir à l'improviste depuis Florac et qu'ils le prévenaient de leur visite, il avait le temps de se préparer.

Plus difficile de filouter son père putatif, Djabaté, dit Baba (Papa, en langue soussou), qui le poussait dans ses retranchements, jusqu'à ce qu'il lui avoue qu'il n'en fichait pas une rame. S'ensuivaient des discussions à n'en plus finir dans les bistrots du coin, où il avait droit à des panachés bien blancs, quelquefois jusqu'à une heure du matin, durant lesquelles l'ancien guérillero guinéen cherchait par quelle méthode il parviendrait à convaincre Balthazar de l'utilité de poursuivre ses études. Ce dernier se laissait persuader par la brillante dialectique de Djabaté apprise à Sciences Po, repartait avec la ferme intention d'écouter la voix de la raison. Il retournait au lycée durant la première semaine après son départ. Ensuite, le mécanisme qui l'avait amené à fuir Claude Monet se remettait en route, et Balthazar reprenait ses longues vadrouilles où Paris n'était qu'un prétexte à des histoires fabuleuses qu'il s'inventait.

Djabaté, qui avait été l'amant de sa mère un peu après sa naissance, et qu'il avait longtemps considéré comme son père jusqu'à preuve du contraire, un jour, s'était découvert, enraciné dans son histoire africaine. Avant que Balthazar ne soit envoyé à Paris, un petit matin à Florac, pour son dernier jour d'école, ils avaient fait un détour par la source du Pêcher, décor sublime

102-TRONCHE_BALTHAZAR-roman.indb 9 08/01/2024 18:34:04

où de vieilles maisons bordent la rivière canalisée, à l'aplomb d'une chute d'eau entre des parois moussues. Djabaté l'avait pris par l'épaule, l'avait conduit à s'asseoir sur une margelle. Tête baissée, il avait sorti de sa poche un petit cadenas entouré d'une peau de panthère et, d'une voix murmurante, presque au même niveau que le bruit de la cascade, il lui avait confié :

— Tu sais, je n'y crois pas du tout, mais à Conakry mes parents m'ont conduit chez le marabout avant que je ne parte pour Paris. Celui-ci m'a remis ce cadenas magique en m'assurant qu'il suffisait de faire un vœu avant de le refermer pour que celui-ci se réalise une fois qu'on le rouvrait. Je l'ai refermé en dictant la longue liste de mes projets d'avenir. Ce qui ne m'a pas empêché de réussir mes examens à Sciences Po, mais quand je l'ai ouvert bien plus tard en Guinée, j'ai perdu une jambe au cours de la guérilla. À toi d'en tirer les conséquences ! Je te le donne.

Perplexe, à peine arrivé chez Marguerite Guigou, Balthazar l'avait fermé en formulant le souhait de revenir le plus vite possible à Florac. Le cadenas ne quittait jamais sa poche où il le tripotait chaque fois qu'il rencontrait un problème. De toute manière, il considérait son comportement à l'égard des études comme une sorte de vengeance. Balthazar ne comprenait pas pourquoi on l'avait envoyé tout seul à Paris, alors qu'il vivait un rêve merveilleux à Florac dans les jardins de sa mère. Il l'aidait à planter, à faire pousser des légumes, à récolter les fruits, à vendre sa production au marché. Il se remettait mal de l'arrachement qu'il avait subi en quittant son nid. Pourquoi ceux qu'il nommait la Sainte Trinité, et qui vivaient ensemble depuis des années, avaient-ils pris pareille décision ? Sous prétexte qu'il ne pouvait accomplir son parcours scolaire dans la région,

102-TRONCHE_BALTHAZAR-roman.indb 10 08/01/2024 18:34:04

ils l'avaient envoyé en solitaire dans cette grande ville inconnue où il avait vécu en bas âge. Pourtant, il ne se rappelait rien de ces primes années. Sauf du sourire de Marguerite, qui s'était mise en ménage avec un type odieux, Octave, et qui, depuis, ne souriait plus, et de Greta, sa fille trisomique, qui avait conservé sa fraîcheur.

Toutes ces pensées lui tournaient la tête, tandis que la chanson de Prévert tournait à vide dans son cerveau en arrière-plan. En même temps que Greta dansait, virevoltait sur elle-même, agitait joyeusement les bras pour s'arrêter subitement. Les yeux perpétuellement étonnés, elle demanda :

— Pourquoi tu joues plus avec moi ?

— Parce que j'ai bientôt dix-sept ans. Toi, probablement plus d'une bonne vingtaine d'années. Et que nous ne sommes plus des enfants.

— Ça veut rien dire. On peut s'amuser tout le temps. S'il te plaît, fais-moi plaisir.

— D'accord, à quoi veux-tu jouer ?

— Au papa et à la maman.

— C'est une drôle d'idée. Comment vois-tu ça ?

— On se déshabille et on se frotte le bout du nez.

— Pas question que je me déshabille !

— Pourquoi ? Je le fais bien, moi !

S'exclama-t-elle en ôtant d'un coup le caraco vert prune sous lequel Balthazar constata qu'elle ne portait pas de soutien-gorge. La vue de ses petits seins aux pointes naissantes l'émut profondément. Encore plus quand elle s'approcha de lui, se colla contre sa poitrine, entreprit de frotter le bout de son nez contre le sien, sans qu'il ait eu la force de la repousser.

102-TRONCHE_BALTHAZAR-roman.indb 11 08/01/2024 18:34:04

— C'est rigolo ce qui te pousse entre les jambes, on peut toucher ? ajouta Greta en s'emparant de son membre en érection qui pointait à travers son pantalon.

La réaction ne se fit pas attendre, Balthazar éjacula.

— Pouah ! C'est tout mouillé maintenant, commenta-t-elle en s'essuyant les mains sur sa jupe-culotte. Mais c'est chouette, on recommencera. Hein ! promets-le-moi.

— Non seulement je ne te promets rien, répondit-il, tout tremblant, mais je t'assure qu'il n'y aura pas de récidive.

— Qu'est-ce que ça veut dire, récidive ?

— Ça veut dire que je ne peux pas jouer avec toi de cette façon parce que c'est réservé aux personnes mariées et que nous ne le sommes pas.

— Pourtant Octave s'amuse souvent comme ça avec Maman, je les ai surpris quand ils ne me voyaient pas. Et ils ne sont pas mariés !

— Écoute, Greta, pour commencer, une jeune fille de ton âge ne montre pas ses seins à n'importe qui !

— Tu n'es pas n'importe qui ! Tu es mon Balthazar et je t'aime.

— Je t'aime aussi Greta, mais pas à la manière dont tu l'entends.

— C'est triste ce que tu dis là !

Des larmes coulèrent de ses yeux légèrement bridés, bordés de longs cils blonds. Balthazar, qui se sentait un peu coupable, aurait voulu la consoler, tout en craignant qu'un geste de réconfort n'attise l'appétit sexuel de Greta, qu'il percevait en raison de son attitude enamourée. Mais comment se tirer de cette situation sans la froisser ?

D'un geste lent, Greta referma son caraco. Balthazar lut dans ses yeux qu'elle ne se souvenait plus de l'incident.

— Tu veux bien jouer avec moi ?

102-TRONCHE_BALTHAZAR-roman.indb 12 08/01/2024 18:34:04

— Pas pour le moment, Greta, j'ai des devoirs à faire. En attendant, promets-moi de ne raconter cette petite aventure à personne.

— Je te le promets. Demain, alors ?

— Oui, demain, on ira planter des géraniums dans le jardin.

— Ah ! c'est joli les géraniums. Bien, je te laisse. Dommage que je ne peux pas t'aider à faire tes devoirs, j'ai la tête à côté de moi, dit-elle en s'en allant.

Balthazar s'allongea sur son lit, profondément troublé, inquiet de s'être laissé surprendre avec une pareille facilité. Cet orgasme impromptu l'avait ébranlé de la tête aux pieds. Personne ne l'avait averti qu'en vieillissant les trisomiques développent une forme de sexualité. Ce n'était pas la première fois qu'il éjaculait. À Florac, quelques années auparavant, sa main droite s'était d'instinct portée sur son sexe, qu'il avait déjà vu se raidir à son grand étonnement, bien qu'il comprît vite d'où provenait le phénomène. D'instinct, il s'était masturbé. Plusieurs fois par la suite, tout en éprouvant un sentiment mêlé de plaisir et de honte. Comme si c'était interdit. Pour cette raison, il avait hésité à se confier à Djabaté qui lui aurait tout expliqué. Trop tard ! Maintenant qu'il avait fait l'amour avec Greta – ainsi que s'exprimait à ce propos la Sainte Trinité – il n'était plus puceau. Puceau, c'est de cette façon que ses petits camarades d'école à Florac parlaient de lui en rigolant, tout en se vantant d'avoir depuis longtemps franchi l'étape.

Soudain, il éprouva un besoin de calme. Quoi de plus calme que le lycée où il se calait au fond de la classe ? Sans même faire semblant d'écouter ce que disait le professeur, qui, de temps en temps, quand il commençait à s'endormir, l'appelait :

— Élève Tronche Bobine, vous allez rater votre métro.

102-TRONCHE_BALTHAZAR-roman.indb 13 08/01/2024 18:34:04

Balthazar se réveillait en sursaut. Puis s'interrogeait sur ce que venait faire ce Bobine. Malgré la profonde antipathie qu'Octave, le compagnon de Marguerite, exerçait sur lui, il s'était résolu un jour à lui demander d'où venait cette appellation.

— Petit crétin, complètement inculte, mais de la pièce de Jules Romain, *Topaze*, un chef-d'œuvre ! avait-il répondu en tortillant sa moustache d'un air suffisant.

— Ce n'est pas ma faute si je ne suis jamais allé au théâtre. À Florac, il passe une troupe si rarement ! En tout cas, je préfère le cinéma.

— Ah, c'est bien ça, vous les jeunes, vous aimez les spectacles pour concierges ! Le septième ART, mais de qui se fiche-t-on ? Dommage que je n'aie ni le temps ni l'envie de t'emmener au théâtre. De toute façon, ça serait du gâchis.

Balthazar s'était enfui plein de rage en claquant la porte, se demandant comment Marguerite pouvait supporter un type aussi prétentieux, d'autant plus qu'il était méchant. Il se jura, dès qu'il en aurait l'occasion, de lui jouer un tour de sa façon.

Remâchant cette algarade, il marcha vers le lycée Claude Monet, imposante construction des années cinquante, tout en regrettant qu'il ne fût pas conçu comme un collège Pailleron. Ce qui aurait réglé son problème, car l'établissement aurait été fermé depuis longtemps pour cause d'incendie, vingt morts ! Morts ! Sa pensée l'entraîna bientôt vers les hautes sphères de son imagination. Il se vit au milieu des flammes, en train de sauver quelques-uns de ses camarades. Puis récompensé par le ministre de l'Éducation nationale, qui lui attribuait d'office le baccalauréat.

Cette année, il venait d'entrer en seconde où il s'ennuyait mortellement. Car, à Florac, on l'avait contraint à redoubler

102-TRONCHE_BALTHAZAR-roman.indb 14 08/01/2024 18:34:04

sa quatrième, qu'il avait passée au lit pendant trois mois à cause d'une invasion de furoncles sur le ventre. Période fantasmatique où il rêvait des jours entiers, entre deux applications de pommade au zinc et au nitrate d'argent. Période mélancolique où Rosépine, Adé, Djabaté venaient à tour de rôle lui raconter des histoires. Jamais il n'avait été aussi proche de ses trois parents. Jamais il ne s'était senti autant aimé ! Depuis, il se traînait de classe en classe, conscient de connaître presque tous les sujets avant qu'on les lui enseigne. Balthazar n'en avait pas conclu qu'il était extrêmement intelligent. Mais seulement qu'il avait une excellente mémoire.

La chanson de Prévert revint, obsédante, traçant sa litanie répétitive jusqu'à ce qu'il arrive au lycée. Par hasard, c'était juste l'heure de la rentrée. Burgalat, un condisciple dont il appréciait l'esprit frondeur, se précipita vers lui.

— Pas la peine d'aller plus loin, Balt. C'est la grève des professeurs.

— Mon prénom c'est Balthazar, pas Balt.

— Tu en fais des histoires pour pas grand-chose !

— C'est que je tiens beaucoup au mot « hasard ». Je suis né par hasard, je suis là par hasard, le hasard conditionne ma vie. Et comme on dit couramment que le hasard fait bien les choses, j'ai l'intention d'en profiter. D'ailleurs je préfère que tu m'appelles Tronche et je t'appellerai Burgalat.

— T'as p'têt raison. Oui mais voilà, la première fois que je t'ai vu, je me suis dit, ce gars-là, il ira loin, à condition que les crocodiles ne le mangent pas.

— Qu'est-ce que t'appelles les crocodiles ?

— Des bêtes qui te croquent tout cru d'un seul coup de dents.

— J'en vois pas dans les environs !

102-TRONCHE_BALTHAZAR-roman.indb 15 08/01/2024 18:34:04

— Justement, c'est là ton défaut principal ! T'es naïf à un point que c'est pas croyable. Par exemple, l'autre jour, t'as prêté ton stylo à Corcuff. Il te le rendra jamais. C'est un prédateur irresponsable. Tu n'as jamais remarqué que Dupont, qui est assis à côté de toi, copie sans arrêt toutes tes réponses aux interrogations écrites. Sans compter que Balzam, le prof de maths, se fiche de toi à chaque occasion.

— Parce que l'autre jour, j'ai démontré le postulatum d'Euclide au tableau. Il en est resté comme deux ronds de flan. Je suis sûr qu'il y a une erreur quelque part. Mais il n'a pas su la trouver. Ça l'a vexé.

— De toute façon, Balzam, c'est un juif.

— Ne me parle jamais comme ça. Tu ne trouves pas qu'ils ont assez morflé pendant la guerre ?

— C'est à cause de mon grand-père, y n'a que ce mot-là à la bouche ! Sans arrêt y m'demande : y a des juifs dans ta classe ? Je lui réponds : j'en sais rien. Il insiste, il insiste à tel point que j'deviens parano.

— Bon, on va pas en faire un soufflé, y serait trop vite retombé. Puisqu'il n'y a pas classe, on peut passer un moment ensemble. Qu'est-ce que tu proposes ?

— Pas loin d'ici, au Magic, ils ressortent en matinée *Une nuit à l'Opéra* avec les Marx Brothers. C'est un vieux film des années trente. Mais il paraît que c'est à se tordre.

— J'irais bien volontiers, cependant j'ai pas un sou. J'ai tout dépensé ma semaine en bonbons et en chocolat. Je m'ennuie tellement depuis que je suis à Paris que je bouffe du sucre jusqu'à en être écœuré.

— C'est quatre francs la place. Je peux te les avancer. Tu me rembourseras plus tard, j'ai confiance.

102-TRONCHE_BALTHAZAR-roman.indb 16 08/01/2024 18:34:04

Une pluie soudaine les força à courir sur quelques centaines de mètres. Ils s'engouffrèrent dans un étroit boyau, ceint par deux colonnades où s'enroulaient des serpents. Une petite clochette suraiguë indiquait que c'était le début de la séance. La caissière leur délivra deux billets pour les premiers rangs. Ils s'installèrent dans une grande salle à l'italienne sur des fauteuils en bois, face à un rideau de scène où s'affichaient les publicités des commerçants du quartier. Puis ce fut le tour d'un documentaire soporifique sur Copacabana, suivi des *Actualités françaises*, puis d'un dessin animé de Tom et Jerry. Le rideau retomba, entracte, esquimaux glacés qui recueillirent peu de succès auprès des rares spectateurs. Alors apparut sur scène Georgette Plana, belle femme bien en chair qui chanta son grand succès de 1968, *Riquita, jolie fleur de Java*. Fasciné par ce programme somptueux, tel qu'il n'en avait jamais vu à Florac, l'une des rares fois où on l'avait emmené au cinéma avait été pour voir *Vol au-dessus d'un nid de coucou*, Balthazar planait.

Mais il ne s'attendait pas au choc qu'il reçut en voyant le film des Marx Brothers. Quatre-vingt-seize minutes d'hilarité, d'un fou rire dont il sortit contusionné, l'esprit chaviré.

Une fois dehors, Burgalat fit quelques pas à la manière de Groucho, bras ballants, genoux pliés, l'air complètement cinglé. Il ne lui manquait que le cigare. Balthazar explosa de rire à nouveau. Stoppé plusieurs minutes plus tard par une violente douleur aux abdominaux, il s'assit sur une chaise à la terrasse d'un café voisin. Burgalat, tout essoufflé, s'assit à son côté. Ils demeurèrent ainsi, un peu hagards, pour reprendre leurs esprits. N'empêche qu'ils se sentaient portés par un grain de folie.

— Qu'est-ce qu'on peut faire après ça ? demanda Balthazar.

102-TRONCHE_BALTHAZAR-roman.indb 17 08/01/2024 18:34:04

— Si on allait au parc de Choisy faire du patin à roulettes pour se défouler ?

— Mais je n'ai pas de patins !

— J'en ai en double à la maison. J'habite à deux pas d'ici, rue du Moulin des Prés, tout près du parc de Choisy, là on peut rouler ! Mais il faut faire gaffe aux gardiens et aux chaisières qui vous poursuivent.

Burgalat pénétra d'un air assuré dans une jolie villa bordée par un jardinet, couverte d'une glycine exubérante, poussa la porte et se trouva face à un bel homme aux sourcils froncés, au regard contrarié, auquel son fils ne ressemblait absolument pas.

— Peux-tu me dire, Éric, ce que tu fais ici, à cette heure, au lieu d'être au lycée ?

— Mais Papa, il y a grève des profs, le lycée est fermé, je viens chercher des patins pour Tronche, on va rouler au parc de Choisy.

— Dans ce cas, c'est une excellente idée ! Tronche, mais Tronche, vous ne seriez pas parent avec une certaine Rosépine.

— C'est ma mère !

— Je l'ai bien connue, une personne charmante et de caractère, dit-il en rosissant. Où habite-t-elle maintenant ?

— Dans les Cévennes. Vous l'avez connue comment ?

— C'est toute une histoire ! Je ne pense pas que je doive vous la raconter. Quand vous la reverrez, n'oubliez pas de lui dire que vous avez rencontré Claude Burgalat. Peut-être qu'elle se souviendra de moi. Je vous souhaite une bonne partie de patins au parc. Ah ! Éric, lorsque vous aurez terminé, amène ton copain à la maison. Je vous prépare à déjeuner.

Balthazar, néophyte en matière de patin à roulettes, toujours sous l'effet dopant du film des Marx Brothers, se lança sur

102-TRONCHE_BALTHAZAR-roman.indb 18 08/01/2024 18:34:04

la piste en ciment. Grisé par l'impression de vitesse, il dérapa sur le bas-côté sableux et prit une bûche phénoménale en s'accrochant les pieds dans les petits cerceaux de fer qui bordaient la pelouse. Fracture de la jambe. Ambulance. Transfert immédiat aux urgences de l'hôpital Cochin. Après interrogatoire, le médecin jugea d'après la radio qu'un simple plâtrage suffirait, suivi d'une immobilité totale pendant deux mois.

Ce fut d'abord l'apprentissage de la douleur, inconnue jusqu'à ce jour, à part d'insignifiants petits bobos. Mais, plus que la douleur elle-même, faite d'élancements qui lui transperçaient la colonne vertébrale jusqu'au bulbe crânien, et que l'obligation de rester immobile du soir au matin dans son lit, Balthazar ressentit sa fragilité, pour la première fois de son existence. À partir de sa naissance, malgré les avatars scolaires, les changements de domicile, le départ brutal et sans explication de sa mère pour Paris et New York, puis en la retrouvant des mois plus tard dans l'éden de Florac en compagnie de ses deux pères, il s'était cru invulnérable. Au point de ne pas craindre de risquer sa vie en imaginant qu'un jour il se lancerait dans de dangereuses tribulations. Sans aucun recul, il avait conçu son avenir en aventurier et venait de convenir, à faible échelle, que le danger guettait lorsqu'on ne s'était pas préparé à l'aborder. En faisant le bilan de ses compétences, Balthazar dut constater qu'elles étaient nulles. Et qu'en dehors d'une parfaite insouciance, d'une gaîté naturelle, des connaissances générales acquises lors de son parcours éducatif, il ne disposait d'aucune des qualités requises pour affronter le futur. En particulier si son corps, dont il appréciait la musculature et la souplesse, le lâchait.

Bien qu'il fût un lecteur assidu, passionné, de Marcel Allain, de Zévaco, de Maurice Leblanc, au point de s'identifier parfois

102-TRONCHE_BALTHAZAR-roman.indb 19 08/01/2024 18:34:04

selon son humeur à Fantômas, Arsène Lupin ou Pardaillan ; de même qu'il était un admirateur des bandes dessinées de Mandrake, du Fantôme du Bengale et de Flash Gordon, Balthazar n'avait jamais abordé la grande littérature. Il résolut de s'attaquer à ce monument culturel en espérant qu'il y découvrirait des pistes nouvelles pour affronter son avenir.

Rosépine, très inquiète pour la santé de son fils, venue en urgence depuis les Cévennes, s'offrait à ce propos comme une interlocutrice éclairée.

— Mine ! – ainsi nommait-il sa mère depuis qu'il avait commencé à parler –, il faut que tu me votes un budget supplémentaire, j'ai l'intention d'avaler une bibliothèque.

— Qu'est-ce que tu entends par là ? demanda cette dernière en souriant.

Balthazar raffolait de son sourire qui illuminait ses traits gracieux. Il aimait sa mère si intensément qu'il se réveillait parfois la nuit, expulsé du sommeil par un mauvais rêve où elle n'existait plus.

— Comme je m'ennuie terriblement au lycée, où j'ai l'impression de ne rien apprendre, je voudrais élargir mes connaissances en lisant les plus grands auteurs de romans.

— Ne me dis pas que tu comptes abandonner tes études. C'est ce que j'ai fait et ça m'a beaucoup nui. À chaque instant de mes aventures parisiennes et new-yorkaises, j'ai senti qu'il me manquait toujours un petit quelque chose pour que je devienne crédible aux yeux des gens. Sans doute un défaut d'assurance qu'on ne soupçonne pas. Ou de pertinence à propos de sujets qu'on n'a jamais abordés. Je ne souhaite surtout pas que tu revives ni le succès ni l'échec que j'ai vécus.

102-TRONCHE_BALTHAZAR-roman.indb 20 08/01/2024 18:34:04

— Non, non, je te promets d'aller au lycée quand je serai rétabli, c'est juste durant cette période où je dois rester couché, ça me sera profitable.

— Admettons que tu sois sincère, petit rusé, dit-elle en lui caressant la joue. Mais ce n'est pas moi qui pourrais t'indiquer ce qu'il faut lire. Je suis sûre que Djabaté saura absolument te guider dans tes choix.

— Quand viendra-t-il ?

— Au début de la semaine prochaine, c'est entendu.

— Pourquoi ne m'as-tu jamais raconté ce qui t'est arrivé à New York ? Je suis assez grand maintenant pour le savoir.

— C'est une histoire très longue et très compliquée sur laquelle je n'ai pas tellement envie de revenir. Maintenant que j'ai abandonné toute ambition dans ce domaine. Je suppose que tu n'as pas de thé ?

— Non, je déteste ça !

— Il faut de temps en temps apprécier ce dont on a horreur. Cela change souvent son point de vue étriqué sur le monde. Je vais demander à Marguerite de nous en apporter. Ensuite, on verra.

Rosépine prit l'interphone qui permettait de communiquer avec la mercerie.

*

— Ah merci Marguerite, dit-elle en saisissant le plateau où deux tasses satsuma, un pot de confiture d'orange, des toasts, des sachets de thé Lipton étaient disposés autour d'une bouilloire fumante. Comment t'es-tu fait mal à l'œil ?

102-TRONCHE_BALTHAZAR-roman.indb 21 08/01/2024 18:34:04

— C'est Octave, il m'a battue. Je ne sais pas comment m'en débarrasser.

— Djabaté viendra la semaine prochaine à Paris. Je pense qu'il saura régler ça en douceur, ou sans !

— Ah merci ! Je ne sais pas ce qui m'a pris de me mettre en ménage avec ce type, dit-elle en rougissant. Tout allait bien avant. Ton petit est charmant. Il s'entend bien avec ma Greta. C'est dommage !

— Tout le monde peut commettre des erreurs, surtout quand il s'agit de sexe. Mais sans le sexe, la vie a moins d'intérêt. Je passerai te parler tout à l'heure pour payer les frais de Balthazar et tenter de comprendre ton problème.

— C'est vrai qu'il est odieux Octave, s'exclama Balthazar une fois que Marguerite fut partie. Et maintenant, raconte !

— Je ne sais pas si je dois, il faut que j'en touche d'abord un mot à Adéodat.

— Adé n'a rien à voir là-dedans. Chaque fois qu'on risque d'aborder le sujet, il pique une colère d'enfer. Je t'en supplie, Mine, c'est le moment ou jamais. Je vais quand même avoir dix-sept ans. Et comme je t'aime, j'aime aussi tes secrets.

— J'apprécie ton art d'embobiner les gens, tes yeux coquins, et ta petite bouille marrante, dit-elle en lui embrassant le front tendrement. Mais ce sera pour tes dix-huit ans. En attendant, bois ton thé !

Balthazar dut se contenter de cette promesse. Ils occupèrent l'après-midi à parler de tout et de rien, surtout de ce qui se passait dans les Cévennes. Des gens qu'ils connaissaient, de Dutheil, pour qui elle avait travaillé dans le bâtiment, de madame Germon, une sacrée fouineuse qui venait de décéder à La Garde-Guérin,

102-TRONCHE_BALTHAZAR-roman.indb 22 08/01/2024 18:34:04

de Donald, le marchand de peinture chez qui Balthazar avait vécu quelque temps pendant l'absence de Rosépine, de l'état des jardins potagers et floraux, du verger.

À la fin de la conversation Rosépine prit un air malicieux.

— Ce n'est pas une obligation mais plutôt une invitation. Quand je me suis enfuie du Pont-de-Montvert, j'ai emprunté à mon père le seul objet qui m'a paru incongru par rapport à tout ce qu'il possédait. Un Zeiss Icon six et demi onze à soufflet. J'aimerais te l'offrir.

— Qu'a-t-il de particulier cet appareil ?

— Des innovations techniques très rares pour l'époque, une cellule incorporée, un réglage de focale très perfectionné. Je ne pense pas qu'il s'en soit vraiment servi. Bien qu'il reste par-ci par-là quelques photos datant de son mariage, mais est-ce lui qui les a prises ? Elles sont d'un format très rare qui évoque ce qui se produit en ce moment avec l'apparition du Cinémascope, c'est-à-dire une image allongée.

— C'est un drôle de cadeau ! Je n'ai encore jamais pris de photo.

— Puisque tu n'as pas encore trouvé ta voie, je te propose de l'essayer. Bien que maltraitée jusqu'à présent, la photographie est un art à part entière qui finira bien par s'imposer. Je t'incite à découvrir la transformation qui se produit entre le moment où tu regardes un paysage, un objet, des personnages, et le résultat qui s'ensuit. C'est une transformation totale de ta vision instantanée en fonction de la lumière, des ombres, du cadrage. Ça peut être aussi une source d'inspiration qui peut transformer ta vie.

Rosépine sortit l'appareil de son étui, l'ouvrit, déplia le soufflet, fit apparaître les œilletons de vision, les rails et les vis de mise au point. Il respirait le neuf et sentait bon le cuir.

102-TRONCHE_BALTHAZAR-roman.indb 23 08/01/2024 18:34:05

— On dirait un diplodocus ! s'exclama Balthazar. Moi je ne connais que le Foca, le Leica.

— Aucun de ces 24x36 ne peut avoir une aussi bonne définition que cette optique, sans compter le format qui permet des agrandissements de qualité, que tu peux modifier à ton gré, en admettant que plus tard tu développes toi-même tes pellicules, que tu réalises tes tirages. Crois-moi, c'est un art passionnant.

Balthazar prit le Zeiss entre ses mains. Malgré son aspect archaïque, l'appareil semblait séduisant. En plaçant son œil droit contre le viseur, le monde lui apparut différemment, à la fois miniaturisé mais bien plus détaillé que dans la réalité.

— Si je dois l'utiliser, il faut que tu m'apprennes à m'en servir.

— Malheureusement, je n'ai pas le mode d'emploi. Cependant je m'en suis servie quelquefois pour prendre des photos de mes modèles de tricots pour un press-book. Tu verras c'est très simple, s'il sent que tu l'aimes il obéira à son maître.

— Est-ce que je pourrais prendre une photo de toi ?

— Tu as de la chance, comme j'ai pensé que cela pourrait t'intéresser, j'ai placé une bobine dedans. Mais il faudra mettre beaucoup du tien pour que je sois vraiment photogénique.

Jusqu'à présent, pour Balthazar, prendre une photo semblait une des choses les plus simples, clic clac et voilà ! Il comprit soudain que passer de l'intention à la réalisation posait un grand nombre de questions. Une fois que Rosépine lui eût livré des instructions pour le réglage, il se trouva décontenancé par les problèmes que soulevait le choix du cadrage. D'abord comment placer le sujet par rapport à la lumière de la fenêtre. Ensuite comment installer Rosépine, la faire poser sans qu'elle ait l'air empruntée. Il lui demanda de se lever, de faire le tour

102-TRONCHE_BALTHAZAR-roman.indb 24 08/01/2024 18:34:05

de la chambre. Soudain, comme si son regard se conjuguait avec sa pensée, il comprit que c'était l'endroit où il fallait réaliser la photo. Lui demanda de tourner le fauteuil Charlotte Perriand dans un sens très précis et de s'y asseoir. Il prit le Zeiss entre ses mains, le manipula avec une certaine maladresse, jusqu'au moment où il admit que tous les paramètres s'additionnaient d'une manière fonctionnelle.

Rosépine le regardait avec son plus joli sourire. Balthazar attendit pour que tout corresponde à l'amour qu'il portait à sa mère. Il appuya sur le déclencheur souple.

— Mine, si tu n'y vois pas d'inconvénient j'aimerais en faire quelques-unes dans le jardin.

— Mon chéri, cette première photo t'a tellement passionné que tu as complètement oublié que tu ne pouvais pas te lever. Fais-moi encore quelques portraits dans la chambre et je porterai la bobine chez le photographe du coin pour la faire développer avec des contacts. Car vois-tu, l'un des instants les plus vibrants dans ce travail c'est l'attente. J'ai horreur de ces polaroïds qu'on vient d'inventer et qui te permettent de voir instantanément un cliché de mauvaise qualité, à moitié flou, mal cadré. Bref, à jeter au panier. En ce moment, les photos que tu as prises sont gravées dans ta mémoire, quand tu vas les revoir toutes nues devant toi, tu t'apercevras que toutes les images que tu as emprisonnées ne correspondent plus exactement à ton projet. Une alchimie s'en est emparée. Parfois changeant l'or en plomb et le plomb en or. Ce qui risque d'entraîner un moment de plaisir ou une profonde déception. Tout l'art du photographe, de mon point de vue, c'est de parvenir à faire adhérer le hasard à sa pensée. Ne crois-tu pas que ça peut être un travail passionnant ?

102-TRONCHE_BALTHAZAR-roman.indb 25 08/01/2024 18:34:05

Quand sa mère fut partie, en même temps qu'il éprouvait une réelle excitation, Balthazar se mit à imaginer quantité d'histoires funambulesques où il égalait Brassaï, Man Ray ou Cartier-Bresson. Ce qui ne fit qu'accentuer son désir de connaître la vérité au sujet de son avenir.

Malgré la vente de l'appartement quand Rosépine s'était installée à Florac et son rachat grâce à l'argent gagné après son escapade new-yorkaise, la chambre principale où il subissait sa convalescence était demeurée telle que Rosépine l'avait décorée, à l'époque où elle tricotait pour de grandes marques de couture. Papier japonais sur les murs, moquette vermillon sur le sol. Avec ses fauteuils Charlotte Perriand, son secrétaire italien du dix-huitième siècle, elle procurait une impression de confort et de sérénité. D'autant mieux que la fenêtre donnait sur le petit jardin soigneusement entretenu par Marguerite et sur le paulownia qui avait considérablement grandi depuis que Mine l'avait planté en achetant l'appartement avec sa cour dépouillée. Maintenant, il déployait ses larges feuilles, ses chapelets de fleurs mauves. Adossé à de jolis coussins de couleur, Balthazar s'interrogeait sur la suite à donner à son existence.

Avec ses gros nuages fantastiques, squelette de crocodile, barbe à papa, vieux hibou ébouriffé, éclairés par un soleil jaune safran à l'agonie, le crépuscule prenait possession de l'horizon. Ce qui lui donna à penser que la photo s'apparentait à la structure du ciel, où le noir et le blanc se mélangeaient d'une manière aléatoire pour faire surgir d'extraordinaires compositions.

Quand soudain, Greta entra sans frapper et, sans qu'il puisse s'y opposer, se glissa dans son lit, toute frissonnante.

— Aïe ! Attention à ma jambe cassée. Descends tout de suite !

102-TRONCHE_BALTHAZAR-roman.indb 26 08/01/2024 18:34:05

— Promis, je te toucherai pas. Pourtant tu sens si bon.

— Ce n'est pas une raison !

— Mais faut que tu me protèges, Octave a mis son doigt dans mon zizi. Et comme Maman protestait, il lui en a collé une. Je suis sûre qu'y m'a suivie, y va pas tarder à arriver.

Balthazar mobilisa toutes les ressources de son esprit pour trouver la parade.

— Descends tout de suite, ferme les volets, tire les rideaux. Éteins la lumière jusqu'à obtenir le noir absolu. Reviens dans le lit, tasse-toi contre moi. Si Octave insiste, j'ai de quoi lui répondre.

La porte avec groom qui communiquait avec le magasin claqua. Octave trébucha sur les pantoufles que Balthazar avait laissées traîner, faute d'usage. Quelques pas plus tard, il s'écrasa sur la moquette.

— Attention, sale petite allumeuse, si je t'attrape ça fera mal.

— Je vous conseille de dégager au plus vite, s'exclama Balthazar. Si mes parents apprennent que vous êtes venu me menacer dans ma chambre, ça risque de tourner au vinaigre.

— Si je te trouve, je vais te casser l'autre jambe ! Après, je m'occuperai de la gamine.

La pièce n'était pas très grande. Après avoir renversé quelques meubles, Octave, en tâtonnant dans le noir, atteignit le lit, côté Balthazar, qui fut frappé par son haleine avinée.

— Et maintenant, qu'est-ce que t'en penses ?

Balthazar serrait des deux mains le coupe-papier en écaille de tortue dont il se servait pour ouvrir les pages de sa nouvelle bibliothèque d'œuvres en version papier non coupé que Rosépine lui avait sélectionnées. Il le lui planta dans le gras du bide.

102-TRONCHE_BALTHAZAR-roman.indb 27 08/01/2024 18:34:05

La pointe déchira la chemise d'Octave, causant une blessure superficielle.

— Ce n'est qu'un avertissement. Si vous ne foutez pas le camp tout de suite, ça risque d'être plus grave, murmura Balthazar tout tremblant.

— Si on ne peut plus plaisanter maintenant ! dit Octave, soudain dégrisé.

— Je vous suggère de débarrasser le plancher d'ici la minute suivante et du magasin dès demain. Sinon, j'appelle la police. Coups et blessures, tentative de viol, j'ai de quoi les alerter.

— Bah, les flics s'en contrefichent, crétin !

— C'est possible, dans ce cas, j'ai un videur professionnel de mes amis qui connaît bien son métier. En quelques minutes, il vous mettra la tête au carré.

— Je l'attends de pied ferme.

— Octave, soyez lucide un moment. En dehors de votre méchanceté naturelle, vous êtes mou du genou, vous avez des biceps en saindoux et vous êtes ivre. Sortez de cette chambre et bon vent ! Je vous préviens que si vous touchez à Marguerite, ça sera la double peine, dit Balthazar en flanquant la pointe de son coupe-papier au hasard sur la silhouette qu'il devinait.

— Aïe petit con, tu me fais mal. Je m'en vais pour le moment. Mais au grand jour, ça ne sera plus pareil.

Ils l'entendirent buter sur un meuble, renverser une lampe. La porte s'ouvrit. Octave s'y engouffra. En poussant un ouf de soulagement, Greta, en larmes, se pelotonna contre Balthazar. Peureux, ils passèrent la nuit à somnoler. Lui reculait de temps à autre sa jambe plâtrée. À chacun de ses réveils, il sentait tout contre son flanc la chaleur, la petite sueur du corps acide et sucré de sa protégée.

102-TRONCHE_BALTHAZAR-roman.indb 28 08/01/2024 18:34:05

Le jour perçait quand ils s'extirpèrent d'un sommeil trouble, exténués. Balthazar demanda à Greta d'ouvrir volets et rideaux et de bloquer la porte d'entrée, ce qu'ils avaient innocemment ignoré la veille. Le téléphone venait d'être installé pour que la Sainte Trinité puisse appeler Balthazar. Mais il ne s'en servait jamais ou presque, car il n'en avait pas l'habitude. Sauf avec l'interphone pour communiquer avec Marguerite.

— Est-ce que Greta est avec toi ? Je suis très inquiète. J'ai failli appeler la police, mais je n'aime pas trop qu'elle fouille dans nos histoires privées. Et comme j'ai entendu qu'elle se dirigeait vers toi, j'ai pensé que tu pourrais la protéger.

— Oui nous avons passé la nuit ensemble en tout bien tout honneur. Je suis parvenu à chasser Octave. Est-ce qu'il est encore là ?

— Je n'en sais rien, je me suis réfugiée dans la chambre d'amis que j'ai fermée à clé. Pendant des heures il m'a prié de lui pardonner en jurant qu'il ne recommencerait plus ; puis il a hurlé qu'il allait défoncer la porte ; n'y parvenant pas, il a cessé. Je crains qu'il ne m'ait cassé un bras quand j'ai voulu m'opposer à ce qu'il touche Greta. Ça me fait si mal que j'ai à peine dormi.

— Malheureusement je ne peux pas t'aider à cause de ma jambe. J'ai un numéro à deux chiffres pour appeler le service des urgences, ils enverront une ambulance. De toute façon, Djabaté doit venir ce matin, je lui expliquerai ce qui s'est passé. Je suis sûr qu'il pourra résoudre le problème. En attendant, Greta reste ici avec moi.

— Merci, Balthazar je suis fière de toi.

Fier non, mais il se sentait content d'avoir été à la hauteur de la situation. C'était la première fois de sa vie qu'il se trouvait au cœur d'un conflit. Jamais il n'avait envisagé que cela puisse arriver.

102-TRONCHE_BALTHAZAR-roman.indb 29 08/01/2024 18:34:05

Cela confirmait bien son questionnement : décidément, à un moment donné, il fallait apprendre à vivre.

Maintenant qu'il était vraiment réveillé, il avait l'impression que tous les os de son squelette tremblaient, il avait la nausée à l'idée de prendre le petit déjeuner que Greta préparait. Ce n'était pas tant qu'elle était maladroite, mais hésitante. Elle posait, déposait, reposait le café, la cafetière, les toasts, le toaster, les cuillères, la confiture, le beurre avec infiniment de lenteur. Il brûlait de l'aider, mais sa jambe lui faisait encore très mal. On lui avait dit : pas debout avec des béquilles avant une quinzaine de jours. Ce qui laissait entendre qu'il fallait toujours un délai entre le désir et sa réalisation.

Greta finit par déposer un plateau à pieds, spécial pour le petit déjeuner au lit, au-dessus des cuisses de Balthazar. Elle alla ouvrir la fenêtre. Une délicieuse odeur de végétation envahit la chambre. Il faillit recracher la tasse de café tellement celui-ci arrachait les papilles. Mais, par sa nature, Greta était si sensible lorsqu'on lui faisait remarquer qu'elle avait commis une faute qu'il se retint. Surtout en la voyant toute tremblante dans une petite robe très légère. La peur, le froid ? Pourtant, il refusait absolument qu'elle se recouche à côté de lui.

— Relève le fauteuil, prends ma robe de chambre dans le placard, assieds-toi. Djabaté ne va pas tarder.

— Où est Maman ? Je veux voir ma maman !

— Ça serait dangereux qu'elle sorte de sa chambre. On ne sait pas si Octave est parti. Donne-moi le téléphone, il faut que j'appelle l'hôpital. Elle a probablement le bras cassé.

On frappa à la porte, trois coups, puis deux. Greta se recroquevilla dans le fauteuil.

102-TRONCHE_BALTHAZAR-roman.indb 30 08/01/2024 18:34:05

— Va ouvrir, s'il te plaît.

— Si c'était lui ? J'ai trop peur.

— Tu n'as rien à craindre, c'est Baba, il a composé le signal.

Djabaté entra à fond de train, saisit Greta par la taille, la souleva, lui planta un baiser sur chaque joue. Et s'écria :

— Qu'est-ce qui se passe ici ? La vitrine du magasin est toute brisée ! Il n'y a pourtant pas d'éléphants dans le quartier.

— Ne plaisante pas, Baba, c'est Octave, il est devenu complètement cinglé. Il a probablement cassé un bras à Marguerite, alors qu'il tentait de violer Greta.

— Où est-il, ce con ?

— Justement, on ne sait pas.

— Bon, je fais un tour dans la boutique pour vérifier.

— Méfie-toi, il est dangereux.

— Adé m'a confié la canne-épée dont il a hérité de son grand-père. En bambou indien et pommeau en ivoire. C'est un trésor national. Il paraît qu'avec cette arme, un colonel anglais a maté la révolte des Bengalis, ajouta-t-il, en faisant tournoyer l'objet avant de pénétrer dans le couloir qui menait au magasin.

Une demi-heure plus tard, Djabaté revenait, Marguerite à ses côtés.

— Fausse alerte, ce n'est qu'une déchirure musculaire. Je vais me tenir en embuscade durant quelques jours pour voir si cet imbécile a le culot de se présenter. Bien que j'aie perdu une jambe, la guérilla urbaine, ça me connaît. Avant la bombe personnelle qui me l'a arrachée, j'étais devenu un spécialiste des sports de combat. De toute façon je reste à ta disposition, n'hésite pas à m'appeler si tu as besoin de moi, car en ce moment à Florac la récolte des fraises touche à sa fin. Je bénéficie d'un moment de pause.

102-TRONCHE_BALTHAZAR-roman.indb 31 08/01/2024 18:34:05

Avec Baba, on ne s'ennuie jamais, pensa Balthazar avec un sourire mélancolique en déplorant le fait qu'il ne pourrait plus jamais jouer avec lui au water-polo dans les eaux de la rivière.

*

Pour les dix-huit ans de Balthazar, la Sainte Trinité s'était déplacée à Paris afin de fêter son anniversaire. Il aurait préféré que ce fût à Florac. Malgré ses supplications, cela lui fut refusé.

Par une belle journée d'automne, il avait installé la table dans le jardin et mis le couvert que lui avait prêté Marguerite, de jolies assiettes avec un décor de pâquerettes et des couverts un peu désargentés. Il avait préparé un hors-d'œuvre de sa spécialité, une fondue d'aubergines à l'ail et à la menthe. Et pour plat de résistance, une épaule d'agneau aux girolles. Comme il était plutôt gourmand, pour satisfaire ce plaisir, il avait appris à cuisiner et se débrouillait bien.

Après un concert de bises, un apéritif assez joyeux où Marguerite et Greta étaient conviées, celles-ci se retirèrent discrètement, devinant qu'il ne s'agissait pas juste d'un anniversaire, mais d'un conseil de famille.

Au dessert, devant une charlotte aux framboises, Adéodat leva son verre de Mumm cordon rouge.

— Je trinque ta santé même si je doute de ton avenir.

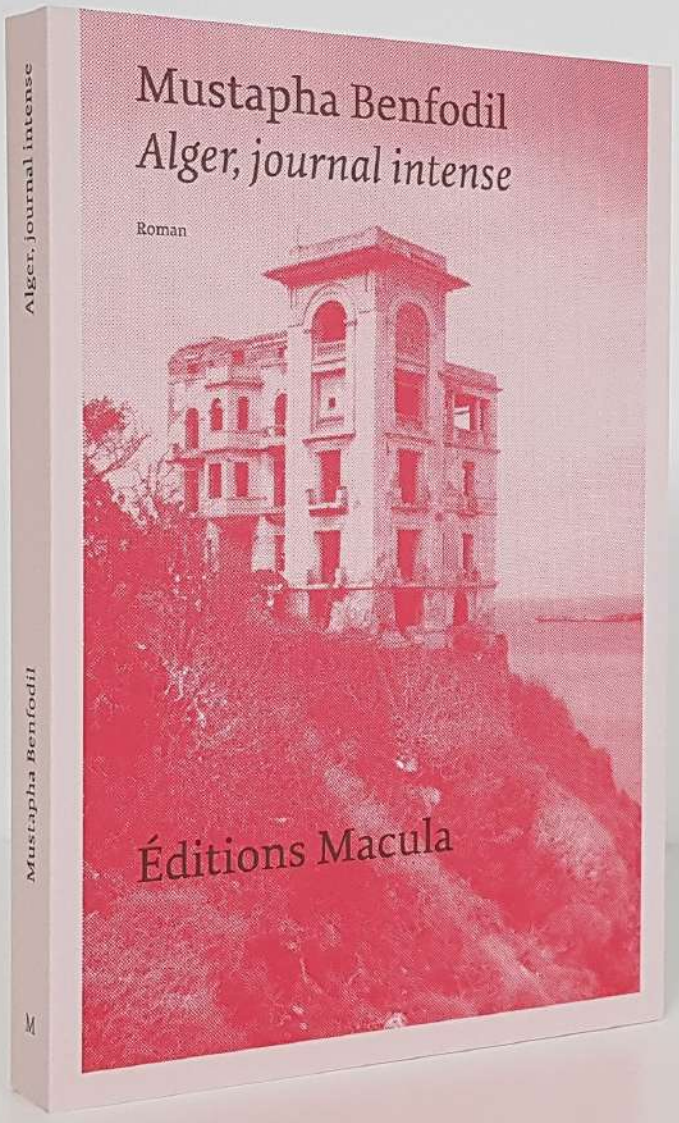
— C'est là que les Athéniens s'atteignirent, voulut plaisanter Balthazar.

— Sais-tu seulement ce qu'est un Athénien ?

— Oui, je crois !

— Ce n'est pas suffisant, il faut savoir. Et tu ne sais pas grand-chose. Nous t'avons envoyé à Paris sans laisse et sans collier,

102-TRONCHE_BALTHAZAR-roman.indb 32 08/01/2024 18:34:05


Mustapha Benfodil
Alger, journal intense
Roman
Éditions Macula
Alger, journal intense
Mustapha Benfodil

Mustapha Benfodil
Alger, journal intense

Roman

Pour Leïla et Nina, mes seuls et uniques chefs-d'œuvre

Avant de voir votre doux visage
se lever sur notre monde
il fallut que des guerres nous passent dessus
des pluies de pierres et de feu
et un déluge de malédictions
Des morts
des cancers
des mauvaises nouvelles en cascade
et des litanies de doutes,
d'infortunes et de désillusions...

Votre venue m'a réparé de tout
moi qui reviens de loin
moi qui reviens de tout
tel un zombi rescapé des apocalypses
renaissant de mes nuits rêvicides broyeuses de sommeil

Vous avez surgi du tronc vermoulu de mon père
pour m'indiquer le chemin des choses légères
Mes nuits rêvicides ne rêvent plus que de vos mains princières
croisées avec précieux sur votre petit ventre
votre petit ventre repu de la paix des paupières...

« J'enregistre jour après jour, dans mon âme ignoble et profonde, les impressions qui forment la substance externe de ma conscience de moi-même. Je les mets dans des mots vagabonds qui me désertent sitôt écrits, et se mettent à errer, indépendamment de moi, par coteaux et prairies d'images, allées de concepts, sentiers de chimères. Tout cela ne me sert à rien, car rien ne me sert à rien. Mais je me sens soulagé en écrivant, comme un malade qui soudain respire mieux, sans que sa maladie ait cessé pour autant. »

Fernando Pessoa, *Le Livre de l'intranquillité*

« Quoique j'aie devant moi la plaine la plus industrieuse et la plus lumineuse, et, plus loin, la mer la plus chargée de mythes, la seule réalité, c'est, pour moi, la page où j'écris, plus réelle encore que le monde, les objets, les espaces fermés ou extérieurs, la lumière où je fais bouger mes figures. Mais mon amour me porte vers les objets les plus humbles, de rebut, les cahiers d'écolier dans les décharges publiques, le regard des enfants, la bave de l'idiot, c'est ce que l'on peut regarder de plain-pied : l'objet d'art, l'objet antique, le regard adulte, les livres, les monuments, les moissons, tout cela c'est une réalité pour les autres. Hormis le texte, tout ce que je peux assumer de discours élevé, le raisonnement, l'expression de mes connaissances, c'est comme un autre que moi, en moi, qui parle, qui explique, qui convainc, même. Ma détresse est déjà non dicible, je la voudrais non sensible dans ma voix pour les autres. »

Pierre Guyotat, *Coma*

Pour les termes en arabe classique, dialectal ou en amazigh, qu'ils soient en caractères arabes ou latins, vous trouverez en fin de volume (pp. 241-253) un lexique que l'auteur a bien voulu nous aider à élaborer et qui renvoie au numéro de page de leur première occurrence dans le texte.

Toutes les notes sont de l'éditeur.

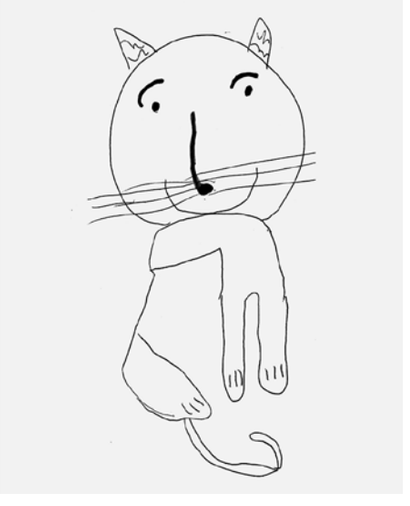
-07-

tenue au tribunal imaginaire de ma tête devant mes "REPROCHARDS":"C'est vrai. Pourquoi le nier?Je suis fait pour vous décevoir,et j'ai souvent tout fait pour bafouer votre ordre et je n'en regrette rien!Je ne suis jamais là.vous avez raison.J'ai laissé tomber ma mère,mes soeurs,mes frères,le monde entier.Je vous l'accorde.Mon unique don est de faire du tort aux autres,je le reconnais.Je n'ai jamais fait entrer un seul sou à la maison,jamais réglé une seule facture de ma poche trouée, ou une seule dépense domestique fût-ce une touffe de persil.Je ne sais pas faire les courses,je me fais toujours avoir au marché.Je ne suis pas capable d'aller ramener un électricien ou un plombier pour une réparation.Si je vois un blessé je m'affole.Si je suis trop choqué,je deviens froid.Je n'hésiterais pas à passer la nuit dans un cimetière.J'hésiterais mille fois avant de ~~mettr~~ mettre les pieds dans une chambre d'hôtel.Je ne l'ai d'ailleurs jamais fait.Je n'ai non plus jamais mis les pieds dans un avion ou un bateau.Un salon de thé ou un réstaurant.Un bordel,ou une discothèque.Je ne fréquente ni café ni stade ni théatre ni bibliothèque ni djmaâ ni cirque ni foire ni plage ni dancing ni piscine ni ciné.Je n'ai jamais participé à une randonnée colléctive,une fête,un camping,une sortie en groupe au parc ou dans le marché aux puces.Je n'aime pas les galas et les expositions.Je n'ai jamais visité un musée ou ~~le parc zoologique~~ Un Zoo.
Je n'aime pas la mer parce que cela ~~me rappelle immanquablem~~ éveille immanquablement mon complexe des complexes touristiques,le tourisme qui me rappelle le sn snobisme et les artifices de ces endroits-là.Je n'ai jamais pris un taxi.Je préfére marcher des kilomètes au désert que de prendre un bus.Je m'entends mieux avec le train.J'incline à ne pas y monter si je devais bousculer.Je rentrerais à pied.Mes pieds,mon moyen de transport premier.J'ai entendu une fois quelqu'un dire:"Il a une BMW,j'ai une BMDOUBLE PIEDS"(BM,les initiales de son nom et prénon probablement)Je n'ai jamais pris de vacances.Je suis chômeur .Mais je ne suis pas en vacances.Je fais des choses qui sont mon TRAVAIL.Personne ne me prend au sérieux.Peut être que je déscendrai à TAM ou au NIGER l'été prochain.Le Sahara serait désert.Les étrangers ne s'aventurent pas à cette saison de l'année.Je n'ai jamais vu un pays étranger.
Une fois,j'ai réussi à pénétrer au MAROC sans passeport ni Dirham.Je n'ai pas

[Karim Fatimi, *Le Procès de l'absent*, roman inachevé, 1990]

JEUDI 17 AVRIL

16 h 10. Maison Hantée. Halte réparatrice. Voler un peu de paix aux gardiens de mon château de ruines azurées, mon petit repaire délabré et néanmoins apaisant. J'y viens trouver refuge et me soustraire à la férocité du monde chaque fois que mes obligations astronomiques me laissent un peu de répit. Même Neïla a pris goût à ces petites pauses urbaines ô combien revigorantes, si propices aux rêveries insolentes, au réenchantement du monde… surtout depuis qu'elle a décidé que le Djinn Rouge avait pris ses quartiers céans, et que c'est dans les entrailles de cette citadelle éventrée qu'est emprisonnée La Princesse Mechenfa, la Renfrognée. Et Qatoussa se languit de voir Aladin prendre enfin le bus Bab El Oued-La Pointe pour venir la délivrer.



Que la mer est belle depuis ce belvédère !

Belle et triste comme un chant funèbre.

Décidément, tout respire le moisi dans cet Alger fané !

Jeudi morose à Alger comme à chaque jour d'élection présidentielle. Je n'ai pas voté. Évidemment. J'ai donné ma voix au néant et ma langue au chat. Même le soleil boude les urnes. Temps couvert. Gris. Nuages épais et sombres. Ciel lardé de prophéties funestes.

Je… je peux entrer ? Bon. Pas de réponse ! Qui ne dit mot consent. Alors, je le prends comme un oui. C'est à toi que je parle, oui, toi, Google, mon Google bien-aimé. Ma main tremble, mon Dieu ! Je n'arrive pas à aligner deux mots. J'ai l'impression de pénétrer dans ta ~~tombe~~. Non. Pas ça. Assez ! Les tombes, les rites mortuaires, les regards embués, les visages fripés, les mines déconfites, les formules émues, les encensoirs puant la mort… Je rentre dans ta feuille sur la pointe des pieds. Et rien n'a bougé. La terre n'a pas tremblé. Le soleil ne s'est pas fêlé. Le ciel ne m'est pas tombé sur la tête. La maison tient bon. Tient bon. Depuis le jour de l'accident, ton cahier, ton ultime cahier, ne me quitte plus. Toujours sous mon oreiller. La police l'avait extrait de la carcasse de la voiture, complètement écrabouillée à la sortie de La Maison Hantée, en même temps que toi. Mais lui, intact. Ton ego de papier. Dernier tome de l'œuvre (la véritable œuvre ?) de ta vie : ton journal intime. Étalé sur 30 ans (plus ?). Tes dernières notes. Tes dernières lignes. (Tes dernières volontés ?) Je ne les avais pas encore lues avant ce soir. Trois jours que tu es ~~mort~~p… p…ppparti. Trois jours. Neïla dort à mes côtés en serrant Awthoul. Il est… je ne sais pas, 1 h du matin ? Pas moyen de dormir. Pas d'appétit pour le sommeil. Alors, je fais comme toi. J'écris. Sur ton journal. Oui. TON journal. Ce n'est pas très catholique, je sais. Ce n'est pas très sain, cela frise le sacrilège, avec, en prime, quelque chose de morbide. Je ne sais pas ce qui m'a pris. Ton journal était, EST, ton journal, et je n'avais, je n'ai, rien à y faire. Mais il était sur toi, ce cahier, sur ton corps, sur tes genoux ; il portait encore ton odeur, tes empreintes, les ultimes traces de tes mains. C'était encore tout chaud, ces lignes. Tes toutes dernières notes. Tes ultimes instants sur notre planète.

[…]

J'ai griffonné encore quelques notes pour le congrès de l'I.A.U. Après, j'ai lu un peu. Quelques pépites du *Livre de l'intranquillité* de Pessoa et son pessimisme pétillant. *[« Je suis les faubourgs d'une ville qui n'existe pas, le commentaire prolixe d'un livre que nul n'a jamais écrit. Je ne suis personne, personne. Je ne sais ni sentir, ni penser, ni vouloir. Je suis le personnage d'un roman qui reste à écrire, et je flotte, aérien, dispersé sans avoir été, parmi les rêves d'un être qui n'a pas su m'achever. »]* Je n'ai plus de temps pour lire, ni pour écrire, ni pour vivre, ni même pour mes besoins biologiques les plus banals. Je lis à la sauvette, dans les bouchons, les restaurants, les cabinets de toilettes (mon cabinet de lecture le plus doux)… Dévoré cru par le labo, les trous noirs et les caprices de Qatoussa. Me voici déjà sur une autre destination à peine rentré du Chili (visite enchanteresse de l'observatoire Alma et de son radiotélescope géant (66 antennes), plateau de Chajnantor, à 5100 m d'altitude, dans le désert d'Atacama et son décor lunaire ; on pourra désormais sonder l'univers froid, suivre la naissance des étoiles et des galaxies, remonter jusqu'à 10 milliards d'années en arrière ; j'en avais des frissons extatiques, d'autant qu'il faisait un froid polaire). Je pars demain à Oslo. Ces voyages à répétition m'épuisent. D'ailleurs, je n'ai même pas à faire ma valise (si ce n'est pour y glisser une parka). Je suis rongé par le stress. J'ai l'estomac en feu. Bien que je maîtrise parfaitement mon sujet, j'éprouve toujours un trac fou à la veille de chaque conférence. Même avec tous mes trophées, et du haut de mes 46 ans, je reste un petit gamin de 13 ans intimidé par la lumière. Il faut croire que l'inquiétude est mon état le plus constant en toute situation, dussé-je habiter un palais, dicter mes volontés avec mon orteil et avoir des Beyoncé pour soubrettes. Ah ! comme j'envie ces vieux pêcheurs à la ligne, avec leurs couffins et leurs appâts, alignés tout le long de la Corniche en tournant le dos à la ville, la tête enfouie dans leur capuchon, et qui font la cour à la mer et la conversation aux poissons. Ils dégustent leur temps à petites lampées en portant un toast à la santé des mouettes. Rien ne semble troubler leur sérénité. J'aimerais tellement avoir leur patience ! Je devrais faire comme eux et m'acheter une canne à pêche. En attendant, je m'échine à « pêcher » désespérément la vertu dans l'étang du diable. Et c'est déjà un sport bien difficile pour mon âme pusillanime, éprouvée par les questions. J'ai perdu toute capacité d'étonnement. J'ai perdu jusqu'au goût des luxes triviaux, comme de regarder une série américaine vautré dans mon canapé en faisant comme si le monde était statique, ou beau, ou quelque chose de ce genre… Je répète *ad nauseam* la même complainte. Quand je pense que certains idiots envient mon « succès » jusqu'à l'inimitié. S'ils savaient combien je souffre. Porté à une certaine échelle (le stade extralucide ?), le savoir devient un fardeau. Je suis dans la peau d'un prophète de malheur… Je me soumets aux décrets implacables du destin, les mains en l'air, comme un brigand encerclé par la police. Je suis fatigué de vivre, fatigué d'écrire, fatigué d'espérer, fatigué de porter « les colères errantes de l'époque » que chantait Artaud. J'arrête ce maudit journal où je ne fais que ruminer mes tourments, et qui ne sert qu'à égrener indéfiniment les feuilles mortes de ma vie sous le regard moqueur de Dieu. Si seulement je pouvais faire comme.

Ma foi, cela résume bien le personnage. Parfait autoportrait de l'éternel inquiet que tu ~~étais~~. Que tu es. Que tu es. Rien que je ne sache déjà, hormis tes plans de pêche à la ligne sur les balcons de Saint-Eugène. Et ton béguin pour Beyoncé (j'ose croire que c'est uniquement sous l'influence de notre petite chipie que cette marque de lingerie fine a fait son entrée dans ton dictionnaire des noms propres). À relire ces notes, je leur trouve des accents étrangement prémonitoires.

Tes mots m'intriguent. Me turlupinent. J'y cherche en vain un message subliminal, un indice, un signe…

Aide-moi Google !

—

Tous tes collègues du CRAAC sont venus ; le directeur de l'Agence spatiale algérienne a tenu à me présenter personnellement ses condoléances, de même que celui de l'École polytechnique. Le DG du Centre des Techniques Spatiales d'Arzew a appelé. Également celui de l'Observatoire de Tamanrasset qui a été très charmant et se confondait en excuses de n'avoir pu assister à l'enterrement. Ryad était inconsolable. Djahid a éclaté en sanglots dans mes bras.

J'ai même reçu des condoléances de la NASA. Un certain… Howard Parks. Mon téléphone a explosé ! Ma boîte mail, ma messagerie Facebook, mon compte Twitter… tout mon corps électronique est tatoué de signes élégiaques et de littérature compassée. L'écran de mon MAC dégouline d'émotion liquéfiée. Et ça vient du monde entier (l'université de Cambridge, la Royal Astronomical Society of London, la Société Max-Planck, l'Institut d'astrophysique de Paris, le CNRS, la Société française d'astrophysique, l'Observatoire de Chiraz et une flopée de sigles savants, de Wellington à Kuala Lumpur). Dis donc, je vivais avec une star et je ne le savais pas !

Ah ! Il y a aussi cet encart dithyrambique paru dans la presse. Un bon quart de page, avec ta photo en médaillon.

Le directeur et l'ensemble du personnel du Centre de Recherche
en Astronomie, Astrophysique et Climatologie (CRAAC),
profondément attristés par.

Sentiment étrange. Tu me deviens étranger tout d'un coup, dit comme ça. Raconté comme ça. Tu deviens un autre. Réifié par la raison funèbre et le discours nécrologique. On parle déjà de toi à la troisième personne, بضميرالغائب, une tierce conscience, au passé du superlatif. Au présent de l'absence. Et ça

me glace le sang, ça m'emplit d'effroi. Alors, permets-moi de m'adresser à toi à la deuxième personne du singulier. Au présent de l'éternité.

Un Algérien, c'est quelqu'un qui est arrivé jusqu'à la lune
et l'a trouvée fermée.
[Carnets de Karim Fatimi, 5 juillet 2012]

Tu auras traversé ma vie comme une étoile filante ; une comète fulgurante dont la traînée d'étincelles éblouirait encore mes yeux. Je devine ta main qui te démange. Je t'imagine crevant d'envie de transcrire les ténèbres et de voler l'alphabet secret des scribes divins. Tu as toujours été croyant. À ta manière. À mi-chemin entre l'agnosticisme lumineux de Borges et la foi naïve de ta mère dans la Vérité éternelle. Je ne sais à quoi s'est résolu ton pari pascalien. De quel côté est tombée ton âme. Je m'attache simplement à l'espoir que, d'une certaine manière, tu respires encore. Que quelque chose de toi frétille encore. S'anime encore. Pétille encore. Tes doigts surtout. Tes mains de grapheur inlassable. Je devine tes fourmillements. Le plus grand mystère de la vie. La mort. Être là. Témoin de cette incroyable aventure. Toi. L'animal note-tout. Diariste inépuisable. Toi qui n'étais pas capable de manger des nouilles sans te sentir obligé d'écrire « je suis en train de manger des nouilles » pour pouvoir apprécier le goût des nouilles, je te vois mal mourir tout à fait sans pouvoir écrire « je suis mort » afin que la mort puisse enfin faire son travail et te tuer totalement. Bien sûr, j'ai l'acte de décès et tout : le tampon du médecin légiste, le rapport de police, le rapport d'autopsie, et toute cette bureaucratie funèbre. Tout est là. Oui. Certes, formellement, tu es éteint. Tu es déjà FEU Karim Fatimi. Mais je ne sais pas pourquoi j'entrevois encore ta flamme. Vaciller dans l'âtre du néant et allumant des cierges au cœur des trous noirs. Je vois surtout ce stylo ou ce stylet. Organe externe qui calque ton pouls et relaie ton cœur quand ton cœur n'y arrive plus. Je le vois, ton organe palpitant, crépitant, continuant contre vents et chants du cygne à aimanter les pulsions. J'ignore si, dans le monde où tu es, ce champ magnétique existe. Mais j'ai cette certitude que tu souffres de ne pouvoir écrire cette phrase. Cette phrase libératrice apposée au bas du contrat déchiré : « JEUDI 17 AVRIL. 16 H 55. AUJOURD'HUI, JE SUIS MORT ET. »

—

Le cahier – ton dernier cahier, celui qui a été repêché avec ton corps – est à peine rempli. Une dizaine de pages en tout. Ma tête ne cesse de mouliner dans le vide. Mouliner dans le vide, dans une quête effrénée de sens.

Percer la signification de ces mots érigés (à tort) en testament, comme tout ce que touchent les morts. La seule vérité qui émerge est ta profonde désespérance ; cette incapacité congénitale à apprécier les bons moments et tirer jouissance des petits plaisirs de la vie. Tu avais perdu *jusqu'au goût des luxes triviaux*, je confirme. Et je m'acharne à jouer les prolongations et reprendre ton journal là où tu l'avais laissé, comme si tu m'avais symboliquement passé le témoin. J'aurais même pu te reprendre à l'endroit même où ta main s'est figée. Au mot près. « Si seulement je pouvais faire comme. »

Comme quoi par exemple ?

Si seulement je pouvais faire comme si je ne savais pas.
Si seulement je pouvais faire comme tout le monde.
Si seulement je pouvais faire comme si ce jour était le premier et que j'oubliais tout…
Si seulement je pouvais faire comme Mounia : cesser de chicaner et m'inventer une espérance.

Cross the right answer…

Si seulement je pouvais percer le sens de tes formules obscures, mon chéri.

Si seulement je pouvais faire comme si « le monde était statique, ou beau, ou quelque chose de ce genre… », mon option préférée.

Mais tu n'es plus là. Et je m'en veux. Je m'en veux terriblement. Parce que c'est moi qui t'ai poussé à reprendre le volant. Tu m'avais prévenue que tu étais un piètre conducteur. Que tu avais miraculeusement réchappé d'un grave accident au tournant de l'an 2000, et que cela t'avait profondément marqué, fait perdre « toute confiance dans l'industrie automobile ». Que le brillant astrophysicien que tu étais, que tu es QUE TU ES QUE TU ES QUE TU ES !, susceptible de manier d'énormes télescopes, voire même, si ça se trouve, des missions spatiales à distance, n'était paradoxalement pas doué pour manipuler ces engins à quatre roues qu'on appelle « voitures ». Tu disais que c'était, tout de même, de la haute technologie qui requérait une certaine dextérité, une certaine… « maîtrise anthropologique ». *D'où les 4000 morts/an, ma chérie. Plus grand ratio nombre d'habitants/nombre d'accidents. Même au Caire, ils ne réalisent pas de telles performances !* Mon Dieu, je n'ai aucun sens de la narration. Les mots me viennent comme ils peuvent. Cela fait une éternité que je n'ai pas écrit littéraire. J'écris comme ça vient et tant pis si ce n'est pas à la hauteur de ta prose. Disons que j'écris avec mon cœur. Avec mon corps. Mon corps avachi, les cheveux en bataille, allongée sur le lit.

Notre lit, éternellement défait. En désordre. La couette qui déborde de sa housse ; les vêtements éparpillés ; ton sac de voyage sur le point de bondir, prêt à l'embarquement… La chambre empeste le tabac froid. Ton haleine tabagique est encore vivante, pardi ! Avec un peu de chance, il y aurait aussi un peu de ton Giorgio Armani sur l'oreiller. Attends que je vérifie ? Ça s'estompe, mais tu y es encore. Je serre ton oreiller comme une idiote en humant ton odeur. Je m'accroche aux moindres particules de ton Armani (que je n'aimais pas, tu le sais ; ma préférence va toujours aux parfums japonais), et même aux ultimes miettes de tes infects relents de Marlboro Light. Je suis en train de fumer aussi. Toujours avec mes cigarettes fines, mes Mond Superslims au goût mentholé. Je me morfonds sur notre lit et me languis de toi ; je radote toute seule comme une folle. Mais au moins, j'ai la paix. Le brouhaha funéraire retombe et je peux enfin vaquer à mon travail de deuil. Ces trois jours ont été un tsunami. Neïla vient de pousser un cri. Elle a pleuré dans son sommeil, la pauvre Qatoussa, et j'ai dû la réveiller. Elle s'est blottie contre moi et s'est rendormie en serrant très fort Awthoul. Maman m'a proposé de la prendre mais je préfère qu'elle affronte. Qu'elle soit forte, comme sa mère. Son stoïcisme me surprend à peine. Tu la connais : elle est d'une dignité précoce. Tu te souviens quand elle tombait malade ? Elle n'est pas le genre geignarde. Courageuse comme sa maman. Oui, je me flatte. Tu n'es plus là pour me jeter des fleurs, alors, je me sers.

SAMEDI 22 FÉVRIER[1]

Nosferatu a décidé de rempiler. Ya dine Errab ! Même la mort ne veut pas de lui ! Et lui il s'accroche de tous ses crocs de vampire insatiable ! Nosferatu est déterminé à sucer notre sang jusqu'à la dernière goutte. Ce qui reste de notre sang. Celui que les guerres, la France, le napalm, Reggane, la peste, la misère, le GIA, la mer, le feu, les séismes, les apocalypses, l'exil forcé, ont épargné. Nosferatu vient de livrer un dernier combat épique contre le Ridicule (son ultime opposant) et lui a enfoncé sa dague en plein cœur. Nosferatu a même tué la mort, murmure-t-on dans les chaumières en tremblant d'effroi. Nosferatu l'éternel a triomphé de nos lasses espérances. Et nous continuerons à abreuver nos veines pour qu'il revienne les sucer à même nos jugulaires sans rien pouvoir juguler de sa soif inextinguible de sang frais et d'ors et d'argent et de palais et de

1 Date à laquelle le président Abdelaziz Bouteflika annonce qu'il va se présenter à un 4e mandat présidentiel.

sceptres gigantesques et de jardins luxuriants et de femmes offertes et d'hommes soumis. Il est d'ores et déjà annoncé gagnant avec le précieux concours du Major, du Beylicat Zianide[2] et du complexe militaro-pétrolier. Une autre victoire programmée. Une autre victoire à la Pyrrhus. Nosferatu a déjà siphonné, phagocyté, vampirisé l'urne et les bulletins et l'imprimerie officielle et les drapeaux pavoisant sa ripaille saignante. Et il a mangé son aide de camp à midi et la moitié de sa basse-cour le soir : il s'essuya les doigts avec un nuage et sa bouche chuinta et il saisit un fusil et se cura les dents avec le fusil après avoir dévoré un bœuf jusqu'à la carcasse et avalé un blindé en guise de dessert et sifflé dix barils de pétrole en rotant.

Nosferatu qui nous fait tout de même l'obligeance de nous honorer de sa déclaration de patrimoine : « Je possède un terrain de 2 300 000 km², un système solaire en assez bon état et 40 millions de sujets passablement sympathiques dans l'ensemble »…

Nosferatu n'a pas fini d'éructer son rot que la purge a déjà commencé dans les rangs des apôtres du premier cercle, coupables de tiédeur. Et je ne parlerai pas du sort de ceux, parmi les boulons de l'État, qui ont osé crier « BASTA ! ». J'en sais quelque chose, moi. N'était ma réputation, il y a longtemps que je me serais retrouvé au chômage (voire en détention ou carrément buté, ni vu ni connu) à cause de mes soi-disant… « activités subversives » (cf. ma présence à la dernière manif du FLC, le Front de libération citoyenne). Je serais un agent de la CIA et mon cul ne le sait pas. Agent-Secret-de-Polichinelle a essayé de monter le directeur contre moi. Obtenir mon licenciement. Ce colonel (dont personne ne se souvient de la moindre bataille qu'il ait livrée hormis ses petites manigances de couloir) croit nous tenir en laisse en arguant du fait que nous officions dans une « institution sensible », « un laboratoire stratégique », « un des symboles de la souveraineté nationale », et que nous devrions nous en tenir à l'obligation de réserve « inhérente » à notre fonction « au même titre que les hauts commis de l'État et autres cadres de la Nation ». Et ce même « cabrane » s'est permis de m'interpeller (avec force Si Karim) en me servant le blabla pavlovien d'usage dans une (vaine) tentative de me « ramener à résipiscence » comme si je m'étais rendu coupable d'un acte de haute trahison : *Toi, tu es un scientifique. Un ingénieur du ciel. Le plus brillant de sa génération – Allah Ibarek. On comptait sur toi pour nous*

2 La dynastie zianide a régné vers 1236 depuis Tlemcen, fief d'Abdelaziz Bouteflika.

arrimer aux grandes nations. Que ne te consacres-tu exclusivement à ton œuvre honorable au lieu de frayer avec ces jeunes sans jugeote, ces aventuriers à la solde de nos ennemis historiques, et qui, manifestement, n'ont aucune conscience des dangers qui guettent notre pays? Tu n'es pas sans savoir, ya Si Karim, que notre patrie est encerclée par une kyrielle de foyers d'incendie, et qu'il suffit d'une étincelle pour que le feu entame notre grande maison – à Dieu ne plaise ! De surcroît, tu ne sembles pas prendre conscience – tu as tellement à faire, je comprends ; mettons cela sur le compte de tes nombreux travaux, maâliche – qu'à t'afficher ainsi publiquement, tu engages aussi l'Institution et mets dans l'embarras la main qui te nourrit. Sans parler de ta carrière que tu risques, j'en ai peur, de compromettre sérieusement si tu persistais dans tes activités « faussement clandestines » si tu vois ce que je veux dire… Oui, tes activités au sein du FLC, arrêtons de jouer à cache-cache !… Cette obscure organisation dont nous savons pertinemment que tu en es l'éminence grise et l'idéologue de l'ombre. Nous savons tout sur toi, qu'est-ce que tu crois? Sache que… للكعبة رب يحميها *l'Algérie a des hommes qui veillent. Nous te suivons depuis un moment déjà. Depuis le temps où tu fricotais avec ce groupe d'écrivains. Ce chancre de la subversion déguisé en cercle littéraire. Comment ils se faisaient appeler déjà? STILOUATE KHCHEN, c'est bien cela? « Gros stylos ! », Ha ha ha ha ha ! De mièvres « agit'auteurs » comme ils disent prétentieusement, réunis autour de la revue TGHENGIK. Enfin, revue… Un tract éphémère avant de se transformer en blog aux accents pamphlétaires. « STILOUATE KHCHEN », « TGHENGIK »… Je me demande où vous allez chercher de telles enseignes. Ah ! Et… je l'ai oublié celui-là… le Mouvement AVC. On n'a pas idée… Ha ha ha ! AVC !!! Mon Dieu mon Dieu mon Dieu ! Que ne m'avez-vous emporté avec la moustache de BOUMEDIÈNE ! HEIN, MOUVEMENT AVC !… ALGÉRIE VIGILANCE CITOYENNE. ZAÂMA… VIGILANCE TAA AKHHHHTEK ! Et nous, on fait quoi, hein? On fait le tapin? C'est NOUS la vigilance ya zebbi ! BANDE DE MAUVIETTES ! MOUVEMENT QAHBA, OUI ! Ma foi, et sans vouloir vous offusquer, vous manquez vraiment d'inspiration… Professeur, je vous parle en ami. Vous êtes bien au-dessus de cette chienlit, cette fange aux relents nihilistes. Ce n'est qu'un… « chahut de gamins[3] », pour faire mienne une boutade qui a fait florès et toujours d'actualité. Vous*

3 Déclaration, restée dans les annales, du président de l'Amicale des Algériens en Europe, Ali Ammar, le 7 octobre 1988 à la radio parisienne Radio Beur à propos d'Octobre 1988 : « C'est un chahut de gamins qui a dérapé, un point c'est tout. »

êtes plus grand que ça, mon ami. Vous êtes l'avenir de l'Algérie. Ne nous obligez pas à appliquer le protocole que vous savez. Pensez à votre fille…

Oui, je ne le connais que trop bien, Colonel, votre protocole perfide ! Sélectionner un pauvre quidam sur le fichier électoral et appuyer sur « delete ». Et le mec de disparaître comme par magie, dans la vraie vie. Ils effaceraient même le soleil, les étoiles, et les lucioles qui constellent nos lourdes nuits fétides, s'ils le pouvaient, pour me priver de mon gagne-pain. RAHI LIKOUM ! Je vous laisse tout. TOUT TOUT TOUT ! Je démissionne de toutes les instances de la vie. Laissez-moi juste cette portion de ciel pour continuer à rêver debout en tirant des plans sur la comète. J'ose espérer que votre pognon putassier ne vous offre pas le privilège d'acheter l'arbitre de l'Univers. Quant à ma fille… Ma fille sera une DJAMILA ou rien !

DÉCLARATION DE PATRIMOINE

J'ai 46 ans
deux grandes oreilles
une barbe de trois jours
un début de calvitie
une doudoune de couleur orange
une enfance difficile
un pays fatigué
Et un rêve entêtant

J'ai une femme (formidable)
Et un enfant, une fille (mignonne comme tout, si vous la voyiez)

Je possède un F3 à Bab El Oued avec vue sur mer
(acheté à crédit)
un véhicule de tourisme
(c'est bien comme ça qu'on désigne fiscalement les bagnoles ?)
quelques tics nerveux
Des voisins sympas

J'ai une maîtresse, l'écriture (n'ayons pas les idées courtes !)
des manuscrits en rade
des crises de côlon atroces
Et un sale caractère

Je possède également un idéal de justice
(hérité de mon père)
un corps bedonnant
une utopie en assez bon état
Une boîte de stylos à bille

J'ai aussi le bac (plutôt deux, deux bacs, Maths et Lettres)
une opinion
un peu de dignité
une flopée de pantalons
un peu d'humour
des névroses à la pelle
des frustrations, des angoisses
des fantasmes
un Ipad
un drapeau
une bicyclette
deux paires de lunettes
Et un rêve entêtant

J'ai une vieille machine à écrire
à laquelle je suis très attaché
(de marque Japy, année 1985)
un laptop made in China
des échecs made in me
trois sacs à dos
un sac de couchage
un moral en berne
des cors aux pieds
Et un peu de courage

J'ai une cicatrice indélébile sur le front
(autographe dermique de ma fougue d'adolescent)
une caisse à outils
quelques illusions
une centaine de métaphores
100 milligrammes d'espoir
un terrible mal de tête
Et un rêve entêtant

J’ai une petite collection de vieux disques vinyles
des hématomes sur le tibia
des bleus à l’âme
un appétit d’oiseau
Et une excellente mémoire

J’ai trois paires de chaussures
7 kilos de trop
un peu d’ambition
(vraiment en très faible quantité)
une paire de jambes élimées
un village oublié
un cancer en gestation
une jeunesse abîmée
Et un CV plein de ratures
(comme mon destin)

J’ai des nausées
une dizaine de bobs de différentes couleurs
des caleçons ringards
des batailles perdues
des chaussettes trouées
quelques poèmes de qualité inégale
et environ 5000 livres (pas sterling, bouquins)
de vieilles photos de famille
un couteau suisse
un keffieh palestinien
une cravate (une seule)
Un grand complexe (pas industriel, d’infériorité)

Je possède un compte en banque avec 7 millions
(de centimes, de centimes, et en monnaie nationale)
d’économies
des souvenirs
des conneries
des amours fossiles
deux tubes de dentifrice
un soleil insolent

un ciel dépressif
un passeport
dix identités
mille remords
des blessures, certaines narcissiques, d’autres pas très graves
une carte Chifa[4]
une carte de vote (vierge)
un projet de société
un Président couché
un horizon bouché
Et aucune excuse

C’est à peu près tout.

P.-S. : Ah ! Et puis, j’ai ça
Oui,
Ce petit machin, là,
ma LIBERTÉ

SEPTIÈME JOUR SANS TOI. Ta disparition continue à rythmer notre vie. Et ta biographie alimente passionnément la chronique familiale. On ne parle que de toi. Cela vire parfois à l’hagiographie, à croire que tu n’avais que des mérites. Ne manque qu’un mausolée à ta mémoire et un *sendjak* frappé de ton nom. Finalement, c’est pire qu’un mariage, un enterrement. Ça n’en finit pas. On n’a toujours pas rangé les grosses marmites. Des visiteurs compatissants, des convives affligés chaque soir. Le décor est irrémédiablement marqué par cet immense linceul que tu as déployé sur nos vies depuis ce funeste jour où tu as percuté les remparts. La télé et tous les miroirs de la maison sont toujours recouverts d’un drap blanc sur insistance de ma grand-mère. Je devine ton sourire narquois. Ne te moque pas ! Tu me connais, je suis aussi « cool » que superstitieuse et, sur ces choses-là, je respecte scrupuleusement la tradition. C’est ce que m’a constamment enseigné Mémé en bonne Algéroise de vieille lignée : quand il y a un mort dans la maison, on couvre le poste de télévision et les miroirs, et ne me demande pas pourquoi. Cela t’a souvent laissé coi, ces trucs-là. Comme le soir où j’ai paniqué après avoir renversé de l’huile d’olive : je t’ai dit que cela portait

4 Carte de la sécurité sociale algérienne.

malheur, et tu t'en amusais en haussant les épaules. Ou lorsque je te priais de ne pas ramasser la poussière si on avait balayé de nuit. Je persiste et je signe : cela porte malheur ! Tout comme le fait de laver le linge le soir. C'est pour cela que tu ne m'as jamais vue faire une lessive après la tombée du jour, encore moins lorsqu'il s'agissait des vêtements de Qatoussa. J'espère que tu n'as pas payé de ta vie le fait d'avoir enfreint une de ces défenses. Pour ta gouverne, j'avais fait un horrible cauchemar deux jours avant le drame, et si je me suis gardée de te le confier, c'est précisément parce que tu te gaussais de mes croyances. J'ai rêvé que j'avais perdu toutes mes dents, et tu sais ce que cela signifie dans notre code oniromancien : que la mort rôdait. Comme le jour où j'ai rêvé que j'avais perdu une partie de ma mâchoire, et le lendemain, le gynéco nous annonçait que notre « bébé » de dix semaines ne survivrait pas. Nous l'avons pleuré à chaudes larmes, tu te souviens ? – alors qu'objectivement, ce n'était qu'un fœtus, un œuf, une intention de vie âgée d'un centimètre à peine. Toujours est-il que j'ai mis du temps pour faire son deuil. Tu scrutais avec de grands yeux ce petit être qui se formait dans mes rondeurs à travers les images échographiques. Je te revois encore ému comme au premier jour avec Neïla, et ta peine était d'autant plus grande que tu y avais cru, que tu avais espéré revivre la même odyssée suave sur les chemins de la conception. Tu répétais : *La vie est vraiment un miracle, et si un embryon pouvait tenir un journal de son voyage intérieur vers notre monde, il sortirait au neuvième mois avec une encyclopédie des mystères de la création dans ses mains*. Comme tu le vois, empiriquement du moins, cela tient la route, ces signes envoyés je ne sais d'où. C'est loin d'être le pur délire d'une âme sénescente, reconnais-le ! Et si tu as le sentiment que je « faisais la gueule » les derniers jours, il n'en était rien ; j'avais juste le cœur serré, attendant de voir ce malheur annoncé s'abattre sur moi sans savoir de quel côté le coup allait venir.

À ce train-là, je vais demander à mon dentiste de m'arracher toutes les dents si cela peut m'apporter la paix…

Comme toi, j'ai toujours été croyante à ma manière. Je ne crois pas tous les jours en Dieu mais je crois profondément en cette force hypothétique appelée « Mektoub » (le Texte Originel que nous nous efforçons, notre vie durant, de déchiffrer). Oui, le destin. Ce… fondé de pouvoir métaphysique qui confisque notre raison, notre libre arbitre, et décide à notre place. Cette force occulte qui nous sert de béquille, nous soulage de nos fardeaux existentiels, nous conforte dans notre inclination à nous défausser face à nos responsabilités morales et nos lâchetés ordinaires ; cette force mystérieuse, absurde, qui nous aide, croyons-nous, à tenir le coup face à tout ce qui dépasse notre entendement et nous ébranle au plus profond de nous-mêmes (comme ta violente disparition m'a ébranlée). Oh, je sais bien que la fatalité n'est pas l'entité la plus indiquée pour mieux dépenser ses jours, mais vois-tu, je ne suis qu'une humble mortelle, et je n'ai pas toujours la force d'affronter la cruauté du sort. Quel être doué d'un tant soit peu de raison consentirait à confier la gestion de son compte existentiel à un tuteur aussi pervers ? Je m'embrouille, je divague, j'arrête ici pour cette nuit…

1ER NOVEMBRE 2013
Aujourd'hui, Neïla m'a dit :

Papa, tu te souviens quand les papys ils ont fait la bagarre d'Algérie avec la France ?

Margot et Rudolf Wittkower
Les Enfants de Saturne
Psychologie et comportement des artistes de l'Antiquité à la Révolution française
Postface par François-René Martin
Éditions Macula
Les Enfants de Saturne
Margot et Rudolf Wittkower
Île-de-France

Margot et Rudolf Wittkower

Les Enfants de Saturne
Psychologie et comportement des artistes de l'Antiquité à la Révolution française

Traduction de l'anglais par
Daniel Arasse

Postface par
François-René Martin

Sommaire

12 Préface

24 Chapitre I. Introduction : de l'artisan à l'artiste

26 1. L'artiste dans le monde antique
34 2. La régression médiévale et la lutte pour l'émancipation
44 3. Le nouvel idéal de l'artiste

48 Chapitre II. Artistes et commanditaires : remarques sur des changements de relations

49 1. Ressources financières et pratiques professionnelles
57 2. Anciennes et nouvelles manières d'évaluer les œuvres d'art
61 3. Convictions religieuses et vicissitudes de la commande
72 4. La clientèle des marchands et l'émancipation des artistes
76 5. Le retournement dans la relation entre l'artiste et le commanditaire
83 6. Jules II et Michel-Ange
85 7. Lenteurs des artistes

88 Chapitre III. Attitude des artistes face à leur œuvre

89 1. La personnalité des artistes et le début de la Renaissance
92 2. Artisans itinérants
96 3. L'attrait de Rome
107 4. L'obsession du travail
117 5. L'oisiveté créatrice
123 6. La création solitaire

130 Chapitre IV. Comportement excentrique et manières nobles

131 1. Les excentriques florentins du début du XVI^e siècle
138 2. Le « grand tourment » de Michel-Ange
143 3. Le détachement de Léonard
149 4. Tribulations de l'esprit et du corps
157 5. La manie de la propreté
160 6. Alchimistes et nécromanciens
166 7. Marottes singulières
169 8. La critique des artistes excentriques au XVI^e siècle
173 9. L'image du noble artiste
177 10. Rubens : le parfait gentilhomme

180 Chapitre V. Génie, folie et mélancolie

181 1. Génie et folie
186 2. Le tempérament saturnien
198 3. Le cas de Hugo van der Goes
207 4. Mélancoliques du XVII^e siècle
227 5. Franz Xaver Messerschmidt était-il fou ?

242 Chapitre VI. Suicides d'artistes

243 1. Une enquête statistique
247 2. Rosso Fiorentino
252 3. Francesco Bassano
254 4. Francesco Borromini
258 5. Pietro Testa
260 6. Marco Ricci
261 7. Suicides d'artistes en Europe du Nord
– Hollande et Angleterre
– France
– Danemark
267 8. Conclusion

270 Chapitre VII. Célibat, amour et vie licencieuse

271 1. Le célibat
275 2. Raphaël. L'amoureux
280 3. Vie licencieuse et art religieux
– La fuite de Filippo Lippi avec Lucrezia Buti
– Artistes de la Renaissance dépourvus de principes
287 4. La débauche chez les artistes des XVI^e et XVII^e siècles
291 5. Agostino Tassi, le séducteur d'Artemisia Gentileschi
295 6. Amour illicite, idéal et platonique
301 7. Le « vice innommable »
– L'opinion publique et l'homosexualité
– La plainte contre Léonard de Vinci et sa relation avec Salai
– Giovanni Antonio Bazzi, le Sodoma
312 8. Conduite morale et art obscène

324 Chapitre VIII. Les artistes et la loi

325 1. Trois cas d'artistes criminels
328 2. Aspects juridiques et psychologiques du crime à la Renaissance
334 3. La passion et le crime dans la vie de Cellini
338 4. Leone Leoni, ou la réussite d'un bandit
341 5. Caravage, le bohème
347 6. Artistes bagarreurs
355 7. L'éthique du faux
358 8. Le *Liber Veritatis* de Claude Lorrain
361 9. Les faux Renaissance et la restauration frauduleuse d'œuvres antiques
363 10. Vols d'œuvres d'art

368 Chapitre IX. Avares et prodigues

369 1. Avares
376 2. Hans Holbein, panier percé ?
379 3. La prodigalité type des Pays-Bas
388 4. Festins d'artistes
– Les « Bentvueghels » hollandais à Rome
– Les fêtes des artistes italiens de la Renaissance
392 5. Extravagances italiennes
– Éloge de la prodigalité
– Guido Reni, le joueur
– Les Génois gaspilleurs
398 6. Dépensiers espagnols, allemands et français

404 Chapitre X. Ambitions académiques et jalousies professionnelles

405 1. L'orgueil professionnel
406 2. Les prétentions de Baccio Bandinelli
410 3. Les académies d'art à Florence et à Rome
414 4. L'académie de Salvator Rosa
415 5. Titres et honneurs
419 6. Habits à la mode et belles manières
420 7. Le revers de la médaille
423 8. Jalousies académiques
427 9. Artistes soupçonneux
428 10. Les luttes dans les écoles locales
– Bologne
– Rome
435 11. Rivalités régionales
– La *Porta della Virtù* de Federico Zuccaro
– Les Bolonais à Naples

442 Chapitre XI. Entre la famine et la gloire

443 1. La situation économique des artistes à la Renaissance
445 2. Andrea Schiavone : un artiste négligé
446 3. Déclarations de pauvreté
– Fra Filippo Lippi
– Mantegna
– Jean de Bologne
– Buontalenti
458 4. Quelques artistes riches aux XIV^e^ et XV^e^ siècles
459 5. L'aspect financier du voyage de Dürer en Hollande
462 6. L'opulence de Titien et son astuce financière
470 7. Deux grands seigneurs du baroque
– Le Bernin
– Rubens
480 8. Le contraste entre Rubens et Rembrandt
485 9. Van Dyck et Vélasquez
486 10. Au sommet de la gloire et de la richesse : Sir Joshua Reynolds

490 Chapitre XII. Personnalité, caractère et œuvre

491 1. Les œuvres, clefs pour l'interprétation du caractère des artistes
495 2. Giuseppe Arcimboldo : un surréaliste avant la lettre ?

500 3. Les théories typologiques des criminologistes et des psychiatres : Lombroso et Kretschmer
503 4. La dialectique psychanalytique : l'interaction entre la personnalité et l'œuvre
– L'étude de Freud sur Léonard de Vinci
– Les harpies d'Andrea del Sarto : une mystification psychanalytique
– Le Sésame psychanalytique
511 5. Existe-t-il un « type constitutif » de l'artiste ?

516 Postface par François-René Martin
Histoires d'éternité et d'infamie. Mythe et histoire dans les vies d'artistes

558 Bibliographie I
582 Bibliographie II
596 Bibliographie III

608 Index

Préface

S'il fallait apporter des preuves chaque fois qu'on dit du mal d'un personnage, on ne pourrait jamais écrire l'Histoire.
Dr Johnson

On exagérerait à peine en disant qu'au cours de ces dernières années, la personnalité de l'artiste et les sources mystérieuses de son pouvoir créateur ont fait plus que jamais l'objet de recherches. Pour parler en termes généraux, on peut ajouter que, malgré toutes les différences de méthode, les résultats sont pratiquement identiques. Dans la grande majorité des cas, les psychologues, les sociologues et, dans une certaine mesure, les historiens de l'art s'accordent à dire qu'il existe un certain nombre de traits caractéristiques, particuliers, qui distinguent l'artiste des gens « normaux ».

Le grand public reconnaît aussi volontiers cette « différence » de l'artiste. Bien que, comparativement, peu de profanes puissent réellement porter un jugement fondé sur une connaissance historique ou sur une expérience personnelle, ils sont presque unanimes à croire que les artistes sont, et ont toujours été, égocentriques, caractériels, névrosés, indisciplinés, instables, débauchés, extravagants, qu'ils sont obsédés par leur œuvre et extrêmement difficiles à vivre.

Les historiens de l'art ont relativement peu contribué à ce débat. Mises à part quelques exceptions remarquables, ils n'admettent pas l'utilité de la psychanalyse et de la « psychologie des profondeurs » pour la recherche historique, et on a pu émettre l'hypothèse que cette attitude les avait privés d'une perception plus profonde du comportement et du travail des artistes anciens et modernes. Ils répliquent que les non-historiens tendent à appliquer trop facilement un même critère à des époques et à des circonstances différentes ; ils ne croient pas, en outre, qu'il soit possible

de généraliser des conclusions tirées de l'analyse de cas particuliers, surtout si ces conclusions sont fondées sur des données historiques insuffisantes.

Dans cet ouvrage, nous nous proposons d'envisager le problème de l'aliénation de l'artiste d'un point de vue qui a été plutôt négligé. Nous avons tenté de retrouver la cause et l'effet de cette aliénation, et de reconstituer les opinions que l'on avait sur le caractère et le comportement des artistes jusqu'au début de l'époque romantique. Nous nous sommes demandé quelles étaient les sources de la croyance partagée par les spécialistes et le profane, selon laquelle les artistes, plus qu'aucun autre groupe professionnel, constituent une race à part du reste de l'humanité. En d'autres termes, notre but principal a été de chercher quand, où et pourquoi s'est constituée dans les mentalités une image de l'artiste type, et quels ont été ses traits caractéristiques et ses divers destins. Nous avons cherché les réponses à ces questions dans l'océan des sources relatives à l'histoire de l'art : biographies, lettres et documents.

Notre enquête s'est donc strictement concentrée sur une documentation d'ordre historique. Dès lors que nous envisagions, à propos d'artistes, des réflexions formulées dans des périodes historiques différentes, nous avons essayé, autant qu'il était possible, d'éviter d'interpréter le passé en recourant aux termes pris à des théories actuelles. Nous voudrions le souligner : nos conclusions sont tirées de documents et non d'idées préconçues. Mais nous sommes évidemment conscients du fait que le choix que nous avons effectué dans la masse innombrable des esquisses de caractères et dans les souvenirs contemporains concernant

les manies des artistes, leurs idiosyncrasies et leurs étrangetés, est nécessairement discriminant. Personne ne peut éviter d'être partial en ce qui lui semble important ou secondaire, révélateur ou de peu d'intérêt, et nous souscrivons volontiers au verdict de Sir Kenneth Clark : « En histoire de l'art, comme en toute histoire, nous acceptons ou nous rejetons les preuves documentaires comme cela nous arrange. »

Nous devions, naturellement, imposer des limites à notre entreprise, limites dictées à la fois par nos propres intérêts et par notre connaissance du matériau. Nous avons concentré notre enquête sur les artistes européens des arts visuels, sur des peintres, des sculpteurs et des architectes. Le caractère particulier des beaux-arts, tout comme la nature spécifique du matériau documentaire, justifient une telle restriction. Des lecteurs pourraient critiquer le fait que nous n'envisageons ni le XIX^e^ siècle ni le XX^e^ siècle. C'est à regret que nous avons pris cette décision, mais il aurait fallu un volume entier pour analyser de manière satisfaisante l'abondante documentation et les nombreux aspects nouveaux que prend notre problème après la Révolution française. L'époque du romantisme constitue une césure nette ; étant donné le nombre de changements décisifs intervenus durant cette période, nous nous sommes sentis fondés à arrêter notre histoire à la fin du XVIII^e^ siècle[1].

Puisque nous essayions de reconstituer ce que les gens pensaient des artistes vivant au milieu d'eux, ainsi que la manière dont ces artistes estimaient leur propre

1 Pour les études relatives à cette période, se reporter à la Bibliographie III, pp. 596 *sq.* [N.d.É.]

position, nous avons pensé qu'il valait mieux laisser les documents parler d'eux-mêmes : nous considérons, en effet, que leur formulation et leur ton sont extrêmement révélateurs. Une large part de cet ouvrage est donc constituée de textes originaux, puisés dans l'ensemble de la littérature européenne. Nous avions affaire à trois catégories différentes de documentation, chacune ayant une valeur distincte dans notre contexte : 1) documents « neutres », tels que contrats, jugements et déclarations d'impôts ; 2) journaux d'artistes et autobiographies, ainsi que lettres écrites ou reçues par des artistes ; 3) écrits théoriques et biographiques.

D'une manière générale, nous avons écarté les *topoi* et le matériau légendaire, bien que nous les ayons tous deux utilisés quand ils semblaient éclairer une situation caractéristique ou un schéma de pensée dominant. En ce qui concerne les biographies, catégorie sans doute la plus importante pour nous, nous avons tenté de nous en tenir aux observations des auteurs qui s'appuyaient ou sur une connaissance personnelle des artistes à propos desquels ils écrivaient, ou sur les informations des personnes qui les avaient connus de près. Chaque fois que cela a été possible, nous avons cherché à confirmer le récit d'un écrivain donné par des preuves complémentaires. Pourtant, même dans ces conditions, la fréquentation personnelle et la tradition orale ne peuvent pas être purement et simplement acceptées comme des preuves dignes de foi. Récemment, Mademoiselle Modigliani nous a informés que les histoires racontées par des compagnons de débauche sur la vie dissipée de son père n'étaient que des inventions romanesques

ou, à tout le moins, des « embellissements » de la vérité. En outre, le fait de blanchir ou de noircir la personnalité d'un artiste dépend souvent du point de vue de l'écrivain qui peut introduire ou supprimer des traits de caractère en fonction de quelque motif a posteriori.

Bien qu'elle puisse paraître nécessaire, une analyse critique de nos sources dépasserait l'intention de ce livre. D'ailleurs, l'existence de la *Kunstliteratur* [*La Littérature artistique*] de Julius von Schlosser[2] et d'autres études plus récentes nous autorisent à nous dispenser de cette tâche. Quelques remarques cependant peuvent être à propos, en particulier pour le lecteur qui n'est pas familier avec les sources propres à l'histoire de l'art.

C'est vers le milieu du XV^e^ siècle, en Italie, qu'apparaissent les premiers textes écrits sur les artistes ou par les artistes : mais tous ces premiers essais sont totalement éclipsés par les *Vies* de Vasari, dont la première édition date de 1550. L'ouvrage de Vasari devint le modèle reconnu de l'histoire de l'art pour plus de deux cents ans, mais c'est surtout en Italie qu'il trouva des successeurs et des imitateurs : Baglione, Passeri, Bellori et Pascoli à Rome, Baldinucci à Florence, Ridolfi à Venise, Soprani à Gênes pour ne citer que quelques-uns des plus importants. En comparaison, les non-Italiens vinrent plus tard, ils furent moins nombreux, plus disséminés dans le temps, et aucun d'entre eux ne put atteindre le niveau de l'Allemand italianisé Joachim von Sandrart. Durant les siècles envisagés dans ce livre, l'Italie n'était pas seulement le centre artistique

2 Vienne, Anton Schroll & Co., 1924, voir *infra*, la bibliographie I. [N.d.É.]

le plus important : les artistes italiens possédaient une culture de loin plus étendue que celle de leurs collègues étrangers. C'est la raison pour laquelle la majeure partie de nos citations sont prises dans des sources italiennes.

La plupart des biographes des XVII^e^ et XVIII^e^ siècles procèdent plus ou moins selon le même schéma. Quelques considérations philosophiques mises à part, ils commencent obligatoirement par un compte rendu des antécédents familiaux de l'artiste et de ses premières années ; puis ils donnent une liste de ses ouvrages et ils finissent en décrivant sa personnalité. Cette charpente étroite est, en outre, stéréotypée car, en général, les origines de l'artiste sont décrites soit comme si humbles que son ascension vers la gloire n'en est que plus extraordinaire ; soit comme si élevées qu'elles projettent une lumière ennoblissante sur l'ensemble de la profession. Tous ces biographes font preuve d'un manque remarquable d'attention à l'égard des faits et de la chronologie. Les historiens modernes ont souvent de la peine à concilier une telle imprécision avec l'exactitude dont ils font preuve en d'autres matières. Mais les gardiens de la précision historique nous semblent tout aussi dépendants de leur époque que leurs moins stricts prédécesseurs : ce que l'on considère aujourd'hui comme une faiblesse inexcusable n'avait guère de sens à des époques où les gens étaient souvent hésitants sur leur propre âge.

Si nous sommes préparés à trouver des excuses au manque d'intérêt que les biographes manifestent à l'égard des faits, nous devrions aussi faire preuve de tolérance à l'égard du caractère manifestement subjectif de leur point de vue : c'est toujours l'art de leur pays, de leur

cité et de leurs amis qu'ils exaltent. Né à Arezzo, Vasari fait l'éloge de l'art et des artistes toscans au détriment de tous les autres ; le Bolonais Malvasia défend ses compatriotes ; Houbraken chante les louanges des artistes des Pays-Bas. Il y a plus : la plupart de ces biographes étaient eux-mêmes des artistes qui s'étaient frayé leur chemin dans les couches supérieures de la société ; c'est pourquoi ils exprimaient et ils reflétaient souvent des opinions conformes à leur rang social élevé. Et il ne faut pas non plus oublier qu'ils n'hésitaient pas à se copier les uns les autres chaque fois que cela les arrangeait.

Tout bien considéré, il peut en effet apparaître que leurs portraits d'artistes sont hautement contestables. Il arrive que la recherche contemporaine et que de nouvelles découvertes d'archives nous permettent de contrôler et de corriger le récit d'un biographe, mais il faut reconnaître que, bien trop souvent, nous ne disposons d'aucun moyen objectif pour vérifier si une histoire est vraie ou non. Cette situation ouvre bien sûr la porte à des interprétations aussi nombreuses que diverses, et nous verrons plus loin comment le même auteur ancien peut être reconnu comme une autorité indiscutable ou écarté comme un fieffé menteur selon qu'il confirme ou qu'il contredit les vues personnelles de l'historien moderne.

Nous avons déjà indiqué la voie que nous avons suivie. En dépit de l'impasse méthodologique, nous avons pensé qu'il était justifié d'accorder aux anciens biographes le bénéfice du doute. De notre point de vue, il n'est guère important de savoir si tel artiste était vraiment aussi dissolu qu'on l'a rapporté, tel autre un si grand vaurien, ce

troisième un tel ivrogne – ils n'ont sûrement pas pu être des parangons d'ascétisme, de parcimonie ou de sobriété pour mériter une telle réputation. Les traditions ont la vie dure et, bien que la vérité puisse être brouillée ou enjolivée en passant de bouche en bouche et de l'oreille à la plume, il est rare qu'elle subisse une complète transformation. Mais, surtout, nous présentons ici ces récits et ces histoires non parce que nous croyons en leur incontestable exactitude, mais parce qu'ils montrent ce que les écrivains croyaient digne d'être communiqué et ce que les lecteurs acceptaient comme propre aux artistes de leur temps.

Au fur et à mesure que s'accumulaient nos documents, nous avons constaté, non sans surprise, qu'ils commençaient, d'eux-mêmes, à s'organiser en catégories nettement distinctes, bien qu'il fût impossible de les séparer de manière stricte. Bien des documents et bien des récits auraient pu trouver leur place dans différents chapitres. Dans certains cas, le témoignage sur un artiste aurait dû logiquement apparaître sous différentes rubriques mais, dans un souci de cohérence, nous avons préféré les conserver, dans leur ensemble, à l'intérieur du chapitre qui semblait le plus approprié. Une fois que la structure de notre livre commença à prendre forme, nous nous sommes trouvés affrontés à un choix : d'un côté, nous voulions présenter un nombre convaincant d'exemples pour appuyer un point que nous avions soulevé ; d'un autre, une répétition trop fréquente de cas similaires aurait été ennuyeuse et monotone. Nous avons donc préféré varier notre méthode. Tantôt, au lieu d'illustrer un courant particulier à l'aide de citations prises dans la vie d'un

seul grand artiste, nous avons choisi plusieurs artistes moins connus ; tantôt nous avons fondé nos observations presque exclusivement sur un seul personnage bien connu, en particulier quand nous pensions (à tort ou à raison) qu'il avait été mal compris.

Dans l'ensemble, nous avons essayé d'éviter les noms susceptibles d'être connus des seuls spécialistes. Mais même le profane bien informé en histoire de l'art qui voudrait regarder ce livre y trouvera de nombreux noms qu'il ne connaît pas nécessairement. D'où la présence de descriptions aussi banales que : « peintre florentin du XV^e^ siècle », lesquelles seront plus facilement négligées par les spécialistes qu'elles ne seront repérées par ceux qui ne le sont point.

Dans de nombreux cas, nous avons dû condenser les textes originaux, soit parce qu'ils étaient décousus et répétitifs, soit parce qu'ils étaient parsemés de remarques qui dépassaient l'observation que nous voulions faire. Nous n'avons pas toujours suivi la pratique habituelle consistant à indiquer les mots manquants par des points de suspension : nous avons visé la lisibilité plus que la méticulosité philologique. Quand nous sautions plus que quelques mots ou plus d'une phrase, nous avons en général commencé un nouveau paragraphe. Ceux qui voudront consulter les textes originaux trouveront leurs références complètes en note.

De nombreux textes sont ici traduits pour la première fois. Nous sommes tombés tout à fait d'accord avec les traducteurs pour que l'on n'essayât pas de donner à ces traductions une saveur archaïsante. Cela n'aurait guère rendu justice à des auteurs dont la langue peut souvent

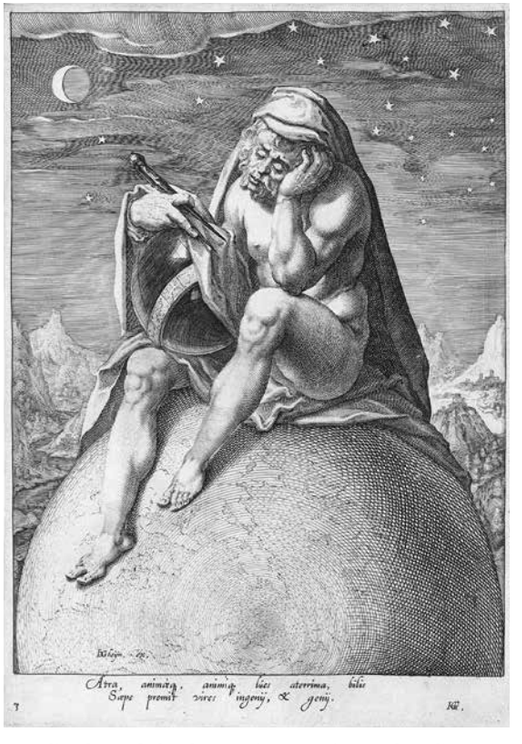
nous paraître aujourd'hui bizarre ou vieillie, mais avait certainement une résonance savante et moderne pour les contemporains. On a évité autant que possible d'employer des termes techniques ou médicaux modernes car, non seulement nous désirions présenter nos cas simplement et sans les encombrer d'un jargon technique, mais aussi parce que la terminologie moderne a souvent des connotations sémantiques étrangères aux écrivains du passé.

Les notes sont aussi brèves que possible et, à quelques exceptions près, aucune discussion ne les alourdit. La bibliographie fait exclusivement référence aux ouvrages cités dans les notes[3]. Il va sans dire que la littérature concernant ce thème est infiniment plus vaste que ce que signale notre bibliographie. Nous avons dû exclure une grande quantité de matériau intéressant, ainsi que de nombreuses références pour ne pas dépasser les limites qui rendent un volume maniable.

Le titre de ce livre exige une brève explication. Mercure est le protecteur des hommes d'action, allègres et pleins d'entrain. Selon la tradition antique, les artisans, en particulier, sont natifs de ce signe (voir fig. 19). Saturne est la planète des mélancoliques, et les philosophes de la Renaissance découvrirent que les artistes émancipés de leur époque manifestaient les traits caractéristiques

3 La bibliographie mentionnée par les auteurs se trouve aux pages 558 à 581 sous le titre Bibliographie I. Elle correspond à celle de l'édition de 1963, traduite et augmentée des références pour les traductions en français parues depuis cette date. Deux autres bibliographies accompagnent celle-ci : la Bibliographie II qui court de 1963 à 1985, date de parution de la première édition de ce texte en français ; et la Bibliographie III qui couvre la période allant de 1985 à 2016, offrant un aperçu des études récentes autour des vies d'artistes. [N.d.É.]

du tempérament saturnien : contemplatifs, méditatifs, broyant souvent du noir, aimant la création dans la solitude (fig. 1). À ce moment critique de l'histoire surgit l'image nouvelle de l'artiste aliéné. Même quand il n'est pas mentionné, le sombre dieu antique est là, grande silhouette présente dans un grand nombre des pages qui suivent.



1. Atelier de Jacob de Gheyn II (1565-1629), *La Mélancolie*, 1596-1597, gravure, 23,3 × 17,2 cm. Amsterdam, Rijksmuseum.

Une des quatre gravures allégoriques représentant les Tempéraments et leurs éléments. L'élément correspondant à la Mélancolie est la Terre : dans cette image, un homme mélancolique est assis, plongé dans ses méditations, sur un globe terrestre, sous un sombre ciel nocturne. Le distique latin, œuvre de Ugo Grotius, déclare :

« La bile noire, la plus terrible maladie de l'âme et de l'esprit.
Opprime souvent les forces du talent et du génie. »

Chapitre I
Introduction : de l'artisan à l'artiste

À deux reprises dans l'histoire du monde occidental, on peut voir ceux qui pratiquent les arts visuels élevés du rang de simples artisans à celui d'artistes inspirés : la première fois, dans la Grèce du IV^e^ siècle avant J. C., la seconde dans l'Italie du XV^e^ siècle.

Il n'existe aucun lien entre les deux événements, même si les écrivains et les artistes de la Renaissance aimaient à rappeler les jours glorieux de l'Antiquité où, selon eux, les artistes étaient les favoris des rois et jouissaient de la vénération du peuple. Cet archétype encouragea l'imitation : les artistes de la Renaissance ne sont pas peu nombreux à se voir dans le rôle d'Apelle, tandis que leurs patrons voulaient rivaliser avec Alexandre le Grand. Cette imitation, pourtant, était la conséquence du changement, et non pas sa cause.

Les sociologues peuvent éventuellement identifier des similarités structurelles entre la Grèce et l'Italie pendant ces périodes charnières ; il demeure incontestable qu'en Grèce, le phénomène se développa avec pour toile de fond une organisation sociale fondée sur l'opposition entre l'esclave et l'homme libre, tandis que, dans l'Italie de la Renaissance, il surgit du processus de féodalisation du corps politique. Malgré la différence de leurs racines sociales et culturelles, malgré un intervalle de presque deux millénaires, les artistes émancipés se voyaient attribuer des traits de caractère similaires et, de fait, ils ont peut-être eu des comportements similaires. Nous voudrions ici établir, plutôt qu'expliquer, ce fait singulier.

Nous pouvons, à tout le moins, indiquer que la position spéciale de l'artiste dans sa société ne peut être dissociée du fait qu'à la différence du commun des mortels, il a toujours eu le pouvoir d'enchanter et d'ensorceler un public, qu'il soit primitif ou raffiné. Le fabricant d'idoles investit ses produits d'une vie magique et le créateur d'objets d'art envoûte le public. Même s'il est vrai qu'au sein de civilisations aussi hautement développées que celles de la période hellénistique et de la Renaissance, une part de la crainte primitive à l'égard de l'objet magique est déplacée sur l'artiste-magicien, il n'en demeure pas moins difficile de comprendre pourquoi les artistes semblent avoir eu tant de points communs dans des périodes de l'histoire profondément distantes.

Il faut, cependant, se défier des généralisations. La manière dont la Grèce et la Renaissance considèrent les artistes diffère sous de nombreux aspects. Pour introduire notre thème principal, nous allons jeter un rapide coup

d'œil sur la situation de l'artiste dans l'Antiquité, puis envisager la longue durée qui sépare cette période du XV^e^ siècle.

1. L'artiste dans le monde antique

Il existait en Grèce une étrange rupture entre, d'une part, un processus d'individualisation remarquablement rapide chez les artistes et, de l'autre, une indifférence presque complète manifestée par le public à leur égard. Même à une date aussi précoce que le VI^e^ siècle avant J.-C., durant la période archaïque, des signatures d'artistes apparaissent sur des statues et des vases. De quelque manière que l'on veuille interpréter de telles inscriptions – comme une manifestation d'orgueil pour une œuvre réussie ou comme un désir de rappeler le nom de l'artiste à ses contemporains et à la postérité –, on peut être certain que ces artistes considéraient l'œuvre d'art comme une production spécifique. Le sentiment du caractère unique de la création artistique les amenait à signer leurs œuvres, tout comme le faisaient les artistes médiévaux, dix-sept siècles plus tard. Des textes dignes de foi rapportent également que Théodore de Samos, architecte et sculpteur du milieu du VI^e^ siècle, avait fondu son autoportrait en bronze, « célèbre pour sa merveilleuse ressemblance[1] », signe certain de la haute considération qu'il avait de lui-même. Le même Théodoros écrivit un traité sur le temple de Junon à Samos[2] (ce traité n'est qu'un parmi les nombreux ouvrages du même type consacrés à l'architecture pendant la même époque[3]). Le V^e^ siècle avant J.-C., époque classique de l'art grec, vit surgir une littérature artistique variée, écrite par les artistes eux-mêmes. Le mouvement prit son essor avec l'ouvrage fameux de Polyclète, intitulé *Canon*, et consacré aux proportions du corps humain ; il fut suivi par le résumé du peintre Timanthe et par les traités écrits par des peintres du IV^e^ siècle : celui de Pamphile sur l'arithmétique et la géométrie, d'Euphranon sur la symétrie et la couleur, d'Apelle sur sa théorie de l'art, de Melanthios sur la peinture et de Nikias sur le même sujet, pour ne citer que quelques-uns parmi les

1 Pline, *Histoire naturelle*, livre XXXIV, 83, Paris, Les Belles lettres, 1953, p. 136.
2 Toutefois, les archéologues n'arrivent pas à déterminer si Théodoros sculpteur et Théodoros architecte furent une seule et même personne ; voir à ce sujet U. Thieme & F. Becker, *Künstler Lexikon*, XXXII, 1938, p. 598.
3 Vitruve, *De l'architecture*, préface du livre VII, trad. L Callebat, Paris, Balland, 1979, pp. 213 *sq*.

plus importants[4]. Aucun de ces traités ne nous est malheureusement parvenu et, bien que certains d'entre eux aient pu avoir le caractère de manuels techniques, un peu comme ceux du Moyen Âge, on a quelque raison de croire que la majorité d'entre eux révélait, chez les artistes, le désir de s'attaquer à leurs problèmes sur un plan théorique, de discuter des questions de principes, de considérer l'art comme une profession intellectuelle, éloignée de l'ancienne tradition selon laquelle l'art n'était qu'un métier manuel parmi d'autres[5]. Il est certain que cette littérature, qui voit le jour dans la seconde moitié du V^e^ siècle et qui prend de l'importance au IV^e^ siècle, reflète, chez les artistes, une volte-face semblable à celle des XV^e^ et XVI^e^ siècles.

Il existe d'autres indications qui vont dans le même sens. Selon Pline (23-79 après J.-C.), dont l'*Historia naturalis* contient la plupart des informations que nous possédons sur les artistes grecs, Pamphile (vers 390-340 avant J.-C.), le maître d'Apelle, « fut le premier peintre qui eût étudié toutes les sciences, surtout l'arithmétique et la géométrie, sans lesquelles il soutenait que la peinture ne pouvait être parfaite[6] ». Comme à la Renaissance, nous nous trouvons ici en face d'un nouvel idéal du peintre cultivé, homme d'une vaste culture, participant aux recherches intellectuelles de son temps. En outre, comme à la Renaissance encore, on pouvait affirmer qu'en associant l'art aux mathématiques et à la science, on l'élevait au rang de profession « libérale ». Pline nous apprend que, par suite de l'influence de Pamphile, « la peinture était la première matière enseignée aux garçons de naissance libre, [...] et qu'on voyait en cet art l'étape préliminaire de l'apprentissage des arts libéraux[7] ». Et, toujours comme à la Renaissance, les artistes changeaient leur style de vie. Ils voulaient avoir l'air de gens de bien dans leurs vêtements et dans leur allure, et ils niaient que le côté manuel de leur travail fût pénible. À la fin du IV^e^ siècle, on rapporte que le rival de Zeuxis, Parrhasios, signait ses peintures : « Quelqu'un qui vivait dans le luxe... ». Athénée de Naukratis écrivit, au début du III^e^ siècle avant J.-C., une compilation érudite, les *Livres des déipnosophistes* – ou *Banquet*

4 Parmi l'abondante littérature archéologique, citons, à titre d'indications supplémentaires, J. A. Overbeck, *Die antiken Schriftquellen zur Geschichte der bildenden Künste bei den Griechen*, Leipzig, W. Engelmann, 1868 ; E. Sellers, commentaire et introduction in *The Elder Pliny's Chapters on the History of Art*, Londres, Macmillan & Co., 1896 ; A. Kalkmann, *Die Quellen der Kunstgeschichte des Plinius*, Berlin, Weidmannsche Buchhandlung, 1898.
5 Voir aussi A. Dresdner, *Die Entstehung der Kunstkritik ...*, Munich, Bruckmann, 1915, pp. 22 *sq*.
6 Pline, *Histoire naturelle*, livre XXXV, 76.
7 *Ibid.*, 77.

des sophistes –, dans laquelle il dit savoir de source sûre que Parrhasios « portait, par goût de luxe, un vêtement de pourpre et un bandeau blanc dans les cheveux, s'appuyait sur un bâton tout gravé de spirales d'or, et serrait de courroies d'or les lacets de ses sandales. Il travaillait sans peine et tout aisément, au point de chanter pendant qu'il peignait, à ce que dit Théophraste, dans son traité *Sur le Bonheur*[8]. »

Si Pline a raison, Zeuxis manifestait des goûts du même genre : « Il accumula de grandes richesses et, pour en faire parade à Olympie, il portait son nom tissé en lettres d'or dans les broderies de ses habits[9]. »

Dans quelle mesure ces artistes réussirent-ils à faire reconnaître, d'une manière générale, la différence entre art et métier manuel, et la noblesse de leur profession ? Dans quelle mesure réussirent-ils à susciter chez le public un écho de la haute conscience qu'ils avaient d'eux-mêmes et à attirer l'attention sur leurs propres personnes, en tant que créateurs d'images ? Aucun artiste de l'époque classique, aucune de leurs œuvres ne sont mentionnés dans la littérature contemporaine. Hérodote et Thucydide décrivent les matières précieuses, mais ne disent pas un mot sur les ouvrages qu'elles enrichissent. Pindare fait l'éloge des athlètes victorieux, mais pas des monuments dressés pour perpétuer leur gloire. Aristophane cite des citoyens de tous rangs – musiciens, poètes, lutteurs, politiciens –, mais jamais un artiste. Et, jusqu'à Démosthène (384-322 avant J.-C.) et Eschine (389-314 avant J.-C.), aucun des grands orateurs attiques ne montre le moindre intérêt à l'égard de l'art et des artistes[10]. Ce n'est qu'à la fin du IV^e^ siècle que l'historien Douris de Samos (né vers 340 avant J.-C.), élève de Théophraste, écrivit ses livres sur les *Vies des peintres et des sculpteurs*, dont seuls quelques fragments ont survécu. Une enquête philologique méticuleuse a montré que Douris était attiré par des anecdotes sur lesquelles il brodait avec une imagination fertile[11]. Ses ouvrages

8 Athénée de Naukratis XII, trad. A. Reinach, *La Peinture ancienne*, Paris, Macula, 1985, p. 225 ; Pline est moins explicite qu'Athénée dans *Histoire naturelle*, livre XXXV, 71 *sq.* Il est vraisemblable que Douris de Samos soit, en fin de compte, la source des deux auteurs (voir *infra*). Rien ne permet de considérer les inscriptions de Parrhasios apocryphes, cf. E. Sellers, in *The Elder Pliny's Chapters...*, *op. cit.*, pp. lvii *sq.*

9 Pline, *Histoire naturelle*, livre XXXV, 62.

10 T. Birt, *Laienurteil über bildende Kunst bei den Alten*, Marburg, Elwert, 1902, pp. 10 *sq.*

11 E. Sellers, in *The Elder Pliny's Chapters...*, *op. cit.*, pp. xlvi *sq.* ; A. Kalkmann, *Die Quellen der Kunstgeschichte des Plinius*, *op. cit.*, pp. 144-145. Pour l'apologie de Douris, consulter B. Schweitzer, « Der bildende Künstler und der Begriff des Künstlerischen in der Antike », *Neue Heidelberger Jahrbücher*, Heidelberg, Koester, 1925, p. 103.

inaugurent néanmoins la littérature biographique consacrée aux artistes et ils révèlent, pour la première fois, une certaine curiosité concernant leur personnalité et leur comportement. Faute de mieux, les écrivains postérieurs durent principalement s'appuyer sur lui. Mais une littérature critique ou historique sur l'art, fondée sur des bases solides, ne vit jamais le jour durant l'Antiquité.

L'inverse se produisit à la Renaissance, et ce phénomène souligne ce qui sépare l'attitude de la Grèce et celle de la Renaissance. Mis à part le fait que toute la production littéraire de la Renaissance consacrée à l'art et aux artistes a survécu, l'émancipation de l'artiste était accompagnée d'un vif intérêt de la part du public. Cette situation impliquait beaucoup de contacts et d'informations ; de nombreuses questions complexes et embrouillées virent donc le jour, alors qu'elles n'avaient pratiquement jamais été évoquées dans l'Antiquité. C'est pourquoi, du point de vue historique, les problèmes concernant la personnalité des artistes dans la Grèce classique et à la Renaissance ont moins de points communs qu'on ne serait tenté de le croire au premier abord.

Le silence des contemporains sur les grands artistes grecs a une double raison : sociale et politique[12]. En Grèce, le travail manuel était surtout exécuté par des esclaves ; les peintres et les sculpteurs avaient un rang à peine supérieur à ceux-ci puisque, comme les autres artisans, ils avaient à travailler dur pour gagner leur vie. Les peintres jouissaient d'un avantage social par rapport aux sculpteurs, car leur travail demandait moins d'effort physique. C'étaient les résultats techniques, plus que la création proprement dite, que l'on appréciait dans une œuvre d'art. Il en allait comme pour les autres produits du travail manuel : ce qui comptait, c'était une exécution réalisée selon les normes et les canons du métier[13]. Les artistes sont cités à côté des barbiers, des cuisiniers et des forgerons. Dans le dialogue pseudo-platonicien *Alcibiade*, les architectes, les sculpteurs et les cordonniers sont regroupés sous la même catégorie de travailleurs manuels. Il semble que, parfois, les artistes aient essayé de venir à bout de ce préjugé social en travaillant sans salaire. On raconte ainsi que Polygnote aurait décoré

12 Pour ce qui suit, voir T. Birt, *Laienurteil über bildende Kunst bei den Alten*, *op. cit.* ; A. Dresdner, *Die Entstehung der Kunstkritik ...*, *op. cit.*, pp. 20 *sq.* ; H. Poeschel, *Kunst und Künstler im antiken Urteil*, Munich, E. Heimeran, 1925 ; B. Schweitzer, « Der bildende Künstler... », art. cité, pp. 36 *sq.* et E. Zilsel, *Die Entstehung des Geniebegriffes*, Tübingen, J. C. B. Mohr, 1926, pp. 22 *sq.*

13 Cf. particulièrement B. Schweitzer, « Der bildende Künstler... », art. cité, pp. 68 *sq.*

gratuitement le *pœcile* d'Athènes[14] et Zeuxis, qui pouvait se le permettre à la fin de sa carrière, avait la réputation de donner ses peintures en déclarant, selon la tradition, qu'elles étaient « sans prix »[15].

Des arguments philosophiques renforçaient le point de vue traditionnel. Socrate (né en 469 avant J.-C.), lui-même fils de sculpteur, avait peut-être appris dans sa jeunesse le métier de son père ; il n'en avait pas moins une médiocre opinion des artistes. Dans ses *Mémorables*, Xénophon raconte que Socrate expliqua à deux artistes, l'obscur sculpteur Cliton et le peintre Parrhasios, que l'âme peut être représentée bien qu'elle soit invisible. Son discours impliquait que les artistes ne comprennent pas et ne peuvent pas comprendre le premier mot des visées les plus subtiles de leur métier[16]. Platon et Aristote assignaient tous deux aux arts visuels une place nettement inférieure à celle de la musique et de la poésie. Pour les Grecs, depuis Homère et Hésiode, l'inspiration était réservée aux poètes et aux musiciens. La doctrine platonicienne de l'enthousiasme divin concernait ces derniers mais n'englobait pas les artistes. Ceux-ci ne font que représenter des imitations d'un monde physique qui, de son côté, n'est qu'une image de l'univers spirituel, divin et intangible. Telle est l'essence de la pensée de Platon sur l'art. Alors même que sa théorie du Beau constitue une part importante de sa philosophie, les arts visuels en sont exclus. Et Aristote n'élabora pas non plus de théorie artistique, bien qu'il ait formulé une théorie de la poésie destinée à prendre une importance considérable.

On pourrait donc difficilement s'attendre que la personnalité des artistes ait suscité un grand intérêt ou qu'elle ait été matière à réflexion. Néanmoins, on constate bel et bien un changement à l'époque d'Aristote : les livres de Douris indiquent qu'il existait un public intéressé par la vie des artistes. Durant la période hellénistique, l'intérêt pour l'art et pour sa critique devint une marque du statut de l'homme cultivé. Aristote lui-même était favorable à l'enseignement de l'art dans les écoles, et l'on considérait le dessin et même le modelage comme des passe-temps convenant aux dilettantes. Des collections privées se formaient ; un marché de l'art florissant se développait et les chefs-d'œuvre atteignaient des prix très élevés (cette nouvelle attitude devait devenir plus marquante encore

14 Pline, *Histoire naturelle*, livre XXXV, 59.
15 *Ibid.*, 62.
16 Xénophon, *Mémorables*, trad. P. Chambry, Paris, Garnier-Flammarion, 1967, III, 1-8, pp. 370-372.

quand le centre du monde antique se déplaça de la Grèce vers Rome). Il semble qu'une part du préjugé social défavorable aux artistes ait disparu. Alexandre le Grand montra sa prédilection pour Apelle en l'instituant pratiquement peintre de cour. Il y a quelque raison de supposer que le roi et le peintre entretenaient des relations amicales[17]. Selon la tradition, le peintre n'hésitait pas à remettre le roi à sa place quand celui-ci manifestait son ignorance en matière artistique, alors que, dans sa générosité, le roi fit don de sa maîtresse favorite, Campaspe, au peintre qui en était tombé amoureux[18]. Ces anecdotes édifiantes étaient naturellement interchangeables, et on les racontait aussi à propos d'autres artistes[19].

L'orientation prise par la philosophie antique, en particulier stoïcienne, à l'égard de la subjectivité permit à la société de considérer les œuvres d'art comme des fruits de la création individuelle. On considéra désormais que les artistes étaient capables d'inspiration et d'extase. Les auteurs classiques tardifs n'avaient pas de doute à ce sujet ; pour Philostrate (vers 170-245 après J.-C.), l'auteur fort sensible de *Imagines*, poètes et peintres étaient soumis à la même expérience, et même le prosaïque Pausanias (fin du II^e^ siècle après J.-C.) reconnaissait que les grandes œuvres d'art s'accomplissaient avec la grâce de Dieu[20].

On aurait ainsi tendance à penser qu'à une date relativement tardive, les artistes acquirent aux yeux du public un certain prestige en tant qu'individus créateurs ; deux points cependant doivent être pris en considération. D'abord, parallèlement à ce processus d'émancipation, on tendait à juger les artistes selon les termes de la tradition platonicienne et, par voie de conséquence, la souillure attachée aux arts visuels ne fut jamais complètement effacée dans le monde antique. Par ailleurs, plus nous avançons dans le temps, plus nous voyons l'intérêt du public, des collectionneurs et des écrivains se fixer délibérément sur les artistes de la période grecque classique. Il nous faut examiner tour à tour ces deux points.

Trois siècles encore après Platon, Sénèque médite sur les personnes qui vénèrent les images des dieux tout en décriant les sculpteurs qui les ont réalisées et, dans un autre passage, il refuse explicitement

17 Pline, *Histoire naturelle*, livre XXXV, 85.
18 *Ibid.*, 86-87.
19 E. Sellers, in *The Elder Pliny's Chapters...*, *op. cit.*, pp. lix-lx ; B. Schweitzer, « Der bildende Künstler... », art. cité., p. 58.
20 B. Schweitzer, « Der bildende Künstler... », art. cité., pp. 80-81.

de compter la peinture et la sculpture au nombre des arts libéraux[21]. Un demi-siècle plus tard environ, Plutarque (vers 40-120 après J.-C.) écrit en substance : nous apprécions l'œuvre et nous méprisons le fabricant ; les parfums et les couleurs, par exemple, nous donnent du plaisir, mais nous considérons les parfumeurs et les teinturiers comme une engeance basse et vulgaire. De même, aucun jeune homme bien né ne voudrait être Phidias ou Polyclète, malgré toute l'admiration qu'il peut avoir pour leur art[22]. Le satiriste Lucien (125-190 environ après J.-C.), qui avait commencé sa carrière comme sculpteur, fait écho à l'opinion de Plutarque quand il raconte l'avertissement que lui a donné, dans un rêve, [l'allégorie de] l'Éducation ; en devenant sculpteur,

> tu ne seras qu'un homme de peine, t'échinant à suer sang et eau [...] pour un salaire maigre et servile, tu auras l'esprit humble, en public tu feras figure d'homme de rien, perdu dans la populace grouillante.
>
> Et même si tu devenais un Phidias ou un Polyclète et si tu créais une foule d'œuvres magnifiques, chacun louerait ton habileté, c'est sûr, mais aucun de ceux qui te verraient – pour peu qu'il ait du bon sens – ne voudrait être comme toi ; car, malgré toutes tes réussites, tu serais considéré comme un artisan, un ouvrier, quelqu'un qui vit du travail de ses mains[23].

Ces remarques sont celles d'un philosophe, d'un historien et d'un écrivain, tous trois de premier plan ; elles parlent un langage clair et elles indiquent que l'intérêt à l'égard de la personnalité et du comportement des artistes demeurait plutôt limité.

Le second point joua un rôle encore plus restrictif. Dans la mesure où l'on portait sur le passé un regard de plus en plus nostalgique, les écrivains restaient très silencieux sur les artistes contemporains. Pline et d'autres se lamentaient sur la décadence artistique de leur époque. « Chose singulière ! tandis que le prix des ouvrages n'a plus de bornes, la dignité de l'art est

21 Le premier passage est issu de Lactance, *Instit.*, II, 2 (*Patr. Lat.*, vi, 258-259) ; le second provient de Sénèque, *Lettres à Lucilius*, livre XI, 88, 18, trad. H. Noblot, Paris, Les Belles Lettres, 1965, III, p. 163 ; voir aussi E. Zilsel, *Die Entstehung des Geniebegriffes*, *op. cit.*, p. 27.
22 Plutarque, *Vies*, i, 4-5 ; ii, 1 (« Vie de Périclès »), Paris, Les Belles Lettres, 1964, III, pp. 14-15. Voir A. Dresdner, *Die Entstehung der Kunstkritik ...*, *op. cit.*, p. 33.
23 L. de Samostate, « Le Songe », 8-9, in *Œuvres complètes*, trad. F. Chambry, Paris, Garnier, 1933, I, p. 22. A. Dresdner, *ibid.*

anéantie. Et en effet, on s'est mis à exercer, comme tout le reste, pour l'amour du gain un art qui jadis ne s'exerçait que pour la gloire ; aussi était-il attribué aux dieux, alors que les chefs même des nations cherchaient la gloire par cette voie[24]. »

De même, dans l'appréciation sarcastique qu'il porte sur la Rome de Néron, Pétrone estime que « c'est l'amour de l'argent [...] qui a causé cette révolution. Dans les temps anciens, quand on savait apprécier le mérite tout nu, les arts libéraux étaient florissants... Ne t'étonne donc plus que la peinture soit morte, puisque tous, les dieux comme les hommes, trouvent plus de beauté dans un lingot d'or que dans tous les chefs-d'œuvre d'Apelle et de Phidias, ces Grécaillons à tête folle[25] ».

Ces derniers mots sont, bien entendu, satiriques. Ces « Grécaillons à tête folle » étaient entourés d'une aura et d'une vénération qui ne furent peut-être pas égalées à la Renaissance ; et Pline et Pétrone montrent en fait à quel point leur propre génération se trompait sur l'estime que l'on avait eue pour l'art dans le bon vieux temps. À la différence de la Renaissance, où le comportement des artistes était commenté par leurs contemporains, les détails biographiques sur les grands artistes des V^e^ et IV^e^ siècles avant J.-C. ne furent propagés que plusieurs siècles plus tard. C'est pourquoi il est beaucoup plus difficile de distinguer le fait de la fiction dans le cas de ces artistes que dans celui des artistes de la Renaissance.

Les récits antiques n'en donnent pas moins matière à réflexion, en particulier quand ils rapportent des traits de caractère aussi répétitifs chez les artistes que l'orgueil, l'ardeur au travail et l'ambition. Le sculpteur Callimachos (seconde moitié du V^e^ siècle avant J.-C.), par exemple, avait mérité le surnom de « tatillon » (*catatexitechnos*) parce qu'il fignolait trop le détail[26] ; et le sculpteur Apollodore (V^e^-IV^e^ siècles avant J.-C.) fut surnommé l'insensé parce que « juge rigoureux pour lui-même, il lui arrivait souvent de briser des statues achevées, ne pouvant se satisfaire au gré de sa passion pour l'art[27] ». Il est permis de croire que le talent d'Apollodore n'était pas à la hauteur de ses aspirations. Selon Xénophon[28], il avait l'esprit un

24 Pline, *Histoire naturelle*, livre XXXIV, 5.
25 Pétrone, *Satiricon*, chap. LXXXVIII, trad. A. Ernout, Paris, Les Belles Lettres, 1967, p. 91.
26 Pline, *Histoire naturelle*, livre XXXIV, 92.
27 *Ibid.*, 81.
28 Xénophon, *Apologie de Socrate*, chap. XXVIII, trad. F. Ollier, Paris, Les Belles Lettres, 1972, p. 110.

peu lent – les hautes idées que lui avait enseignées son maître Socrate et la présence d'un contemporain aussi brillant que Praxitèle ont dû peser lourdement sur son esprit, obtus mais ambitieux. À propos du peintre Protogène (fin du IV^e siècle avant J.-C.), Pline rapporte avec quelque précaution : « [...] il vécut, dit-on, de lupin trempé, qui satisfaisait à la fois sa faim et sa soif, afin que son esprit ne s'émoussât pas par une nourriture trop délicate[29] ». Il est naturellement impossible d'établir avec certitude si Protogène se nourrissait ou non de lupins, mais il est très possible qu'il ait vécu frugalement. Il semble qu'il ait été un homme extrêmement pauvre, autodidacte, et qu'il n'ait connu la gloire que sur le tard.

Des récits de ce genre enjolivent sans doute les faits et ils donnent de l'artiste une image plutôt excentrique ; or l'excentricité devint un des traits de caractère les plus marqués des artistes occidentaux. Nous retrouverons également, plus tard, d'autres traits de caractère, comme la vanité excessive et la trop haute estime de soi qu'avaient, dit-on, les peintres Zeuxis, Parrhasios et Apollodore, la familiarité avec les grands (Apelle) et l'orgueil du statut élevé de leur profession. En ce qui concerne ce dernier point, l'exemple de Zeuxis et Parrhasios ne fut pas seulement suivi par Van Dyck et Guido Reni, mais aussi par des artistes de l'époque romaine. Pline rapporte que son contemporain, le peintre Famulus, qui avait décoré la Maison Dorée de Néron, ne peignait que quelques heures par jour et qu'« il portait toujours la toge, même quand il était sur un échafaudage[30] ».

2. La régression médiévale et la lutte pour l'émancipation

Malgré les conquêtes réalisées par les artistes au cours de plusieurs siècles, malgré le fait que des empereurs romains, tels Néron, Hadrien et Marc-Aurèle pratiquaient eux-mêmes la peinture et la sculpture[31], Rome ne compta jamais les arts visuels parmi les arts libéraux, les *artes liberales* ; en d'autres termes, ils ne firent jamais partie de l'ensemble des connaissances théoriques qu'un homme libre était supposé posséder. Or les arts libéraux demeurèrent la pierre angulaire de l'éducation chrétienne et cette continuité impliqua l'exclusion des arts visuels du champ de la vie intellectuelle la plus élevée

29 Pline, *Histoire naturelle*, livre XXXV, 102.
30 *Ibid.*, 120.
31 H. Jucker, *Vom Verhältnis der Römer zur bildenden Kunst der Griechen*, Francfort, Klostermann, 1950, p. 85.

durant tout le Moyen Âge. En outre, l'atmosphère joviale de la vie sociale sous l'Empire romain, le lien indissociable entre la vie cultivée et l'art, l'existence de collectionneurs privés, de connaisseurs, le snobisme de l'art – tout cela fut balayé avec le déclin et la chute de Rome. Il n'existait plus de public cultivé pour lequel les noms des artistes grecs signifiaient quelque chose ; on oublia vite la « percée » de l'artiste et il redescendit, une fois de plus, au modeste rang d'ouvrier et d'artisan.

On n'associait plus aux artistes des comportements caractéristiques et cela non seulement parce qu'il n'existait pas de Pline médiéval qui les aurait enregistrés et transmis, mais parce qu'étant donné le changement de situation, la personnalité des artistes-artisans avait peu d'intérêt. Telle était encore l'attitude générale à l'époque de Dante. Benvenuto da Imola, professeur à Bologne et commentateur de Dante, nous apprend que les gens se demandaient pourquoi Dante avait immortalisé « des hommes inconnus et qui se consacraient à une activité inférieure ». Mais, selon Benvenuto, ce choix montrait le génie de Dante, « car il laisse ainsi tacitement entendre que l'amour de la gloire s'attache indifféremment à tous les hommes, au point que même les petits artisans [*parvi artifices*] désirent l'acquérir, et que nous voyons des peintres apposer leurs noms à leurs œuvres[32] ». De fait, à partir du XI^e siècle, nous connaissons le nom de beaucoup de grands artistes et, à en juger par certaines de leurs inscriptions « auto-élogieuses » (comme celle de Rainaldus, un des architectes de la cathédrale de Pise – après 1063 –, ou celle de Lanfrancus à la cathédrale de Modène – 1099), nous pouvons supposer sans risque qu'ils n'éprouvaient pas trop de doutes quant à leurs propres mérites[33]. L'artisan médiéval, content d'être un membre anonyme de sa loge et se vouant à son œuvre pour la seule gloire de Dieu, est tout autant un mythe que cet âge d'or des artistes, situé dans un lointain passé, auquel rêvait Pline. On sait bien maintenant que certains maîtres exceptionnels atteignirent effectivement des positions de responsabilité et de prestige, surtout en France et en Italie ; mais, pour reprendre les mots de l'évêque Othon de Freising

32 Cité par G. G. Coulton in *Art and the Reformation*, Cambridge, Cambridge Univ. Press, 1953, p. 82.
33 Des inscriptions d'artistes nous sont connues dès le VIII^e siècle ; cf. J. Jahn, « Die Stellung des Künstlers im Mittelalter », *Festgabe für Friedrich Bülow zum 70. Geburtstag*, Berlin, Duncker & Humblot, 1960, p. 153. Pour l'évaluation de ces documents, voir M. Schapiro, « On the Aesthetic Attitude in Romanesque Art », in *Art and Thought: Issued in Honor of Dr. A. K. Coomaraswamy*, Londres, Luzak & Co., 1947, p. 148.

(mort en 1158), la majorité des artistes n'était pas admise à des positions relativement élevées et on les tenait à l'écart « comme la peste [...] des études plus honorables et libérales[34] ».

Avec le développement des cités du Nord et des communes italiennes, une organisation sociale et professionnelle hiérarchisée devint nécessaire : les travailleurs des centres urbains devaient s'affilier à des guildes, appelées *Arti* en Italie. À Florence, par exemple, après 1293, on n'avait aucun droit civique si l'on n'était pas membre de la corporation qui représentait ses intérêts professionnels[35]. Dans la première moitié du XIVe siècle, beaucoup de guildes reçurent des constitutions ou des chartes élaborées qui demeurèrent incontestées pendant une centaine d'années, et souvent bien plus longtemps encore. C'est durant le XIVe siècle et la première moitié du XVe siècle que les guildes furent les plus puissantes.

Les premières guildes de peintres furent fondées en Italie : à Pérouse en 1286, Venise en 1290, Vérone en 1303, Florence en 1339 et Sienne en 1355 ; beaucoup d'autres suivirent au cours du XIVe siècle. Dans les pays situés au nord des Alpes, ces guildes furent, en général, établies un peu plus tard, bien qu'il semble que Magdebourg ait eu une guilde de peintres dès 1206[36] ; Gand eut une guilde en 1338, Prague en 1348, Francfort en 1377 et Vienne en 1410. Ces guildes englobaient d'habitude des activités complémentaires comme la verrerie, la dorure, la ciselure, l'ébénisterie, voire la sellerie et la fabrication du papier. Les sculpteurs et les architectes étaient regroupés avec les tailleurs de pierre et les maçons. Seuls les maîtres qui étaient citoyens de leur ville par naissance ou par octroi spécial pouvaient être membres des guildes locales et avaient le droit d'ouvrir un atelier et d'y instruire des apprentis.

Les guildes prenaient en charge l'homme tout entier : elles surveillaient les obligations religieuses de leurs membres, contrôlaient l'éducation des apprentis, supervisaient les contrats, réglaient les relations avec les commanditaires et, parfois même, rendaient justice. En outre, elles veillaient au bien-être physique et moral de leurs membres. Inutile de dire que tous les membres des guildes n'étaient pas des parangons de vertu :

34 P. Booz, *Der Baumeister der Gotik*, Munich/Berlin, Dt. Kunstverlag, 1956, p. 10.
35 A. Doren, *Das Florentiner Zunftwesen vom vierzehnten bis zum sechszehnten Jahrhundert*, Stuttgart/Berlin, J. G. Cotta, I, 1908.
36 Huth a publié une liste des premières mentions relatives aux corporations d'artistes dans dix-huit villes du nord ; cf. H. Huth, *Künstler und Werkstatt der Spätgotik*, Augsbourg, Filser, 1923, p. 88.

il n'aurait pas été nécessaire, sinon, de les tenir en main par un système de contrôle rigide auquel il n'était pas facile d'échapper. Les statuts des maçons londoniens de 1481 proscrivaient l'usage d'un « langage grossier, ou de paroles mensongères, déplacées ou déshonnêtes[37] » ; la plupart des guildes interdisaient les jurons, les imprécations, le recours à un langage obscène et le port d'armes dans les ateliers. Le statut des maçons allemands de 1459 interdisait que « le maçon blâmât de quelque manière que ce soit l'ouvrage de son maître, que ce soit en public ou en secret[38] » ; et la guilde des peintres de Crémone s'adjugeait le droit de détruire les peintures indécentes et de punir leurs auteurs[39]. Francfort, Munich, Prague et Bruges imposaient une période probatoire aux compagnons itinérants qui devaient prouver leur respectabilité avant d'être autorisés à élire domicile dans la cité et à devenir membres de la guilde locale[40]. Ces exemples donnent une idée de la nature de la surveillance qu'exerçaient les guildes. Il n'était pas facile, pour un artiste, d'affirmer son individualité ou d'échapper aux règles.

Il semblerait que les guildes aient contribué à égaliser les situations, car les artistes étaient, *de jure* et *de facto*, des artisans soumis à une éducation soigneusement réglée et à une routine quotidienne tout aussi réglée. Les spécialistes ont cependant abouti à des conclusions contradictoires : Coulton croit que le système des guildes a contribué à niveler l'originalité individuelle[41], alors que Doren, l'historien des guildes florentines, ne croit pas que le système contredisait le libre développement et l'expression de l'individualité[42]. Il est certainement vrai que la cité nourrit l'individualisme, mais c'est sur cet arrière-plan d'artisanat contrôlé par la guilde que les problèmes de personnalité des artistes de la Renaissance se révèlent révolutionnaires et profondément concrets[43]. La thèse fameuse de Jacob Burckhardt sur la libération de l'individu à l'époque de la Renaissance demeure juste, en particulier dans le champ des arts visuels – bien que

37 D. Knoop & G. P. Jones, *The Mediaeval Mason...*, Manchester, Manchester Univ. Press, 1933, p. 225.
38 G. G. Coulton, *Art and the Reformation*, *op. cit.*, p. 370.
39 Dès les ordonnances du 11 août 1470 ; cf. F. Sacchi, *Notizie pittoriche Cremonesi*, Crémone, Ronzi e Signori, 1872, p. 324 et H. Janitschek, *Die Gesellschaft der italienischen Renaissance und die Kunst*, Stuttgart, W. Spemann, 1879, p. 78.
40 H. Huth, *Künstler und Werkstatt der Spätgotik*, *op. cit.*, p. 10.
41 G. G. Coulton, *Art and the Reformation*, *op. cit.*, pp. 218, 370.
42 A. Doren, *Das Florentiner Zunftwesen...*, *op. cit.*, 1908, I, p. 769.
43 R. Wittkower, « Individualism in Art and Artists: A Renaissance Problem », *Journal of the History of Ideas*, XXII, 3, juillet-septembre 1961, p. 297.

Burckhardt les ait exclus de sa *Civilisation de la Renaissance*. De nombreuses pages de notre livre seront consacrées aux problèmes suscités par l'affranchissement des artistes par rapport au monopole des guildes.

Un des premiers cas connus de désobéissance aux lois corporatives est celui de Brunelleschi, qui refusa de payer sa cotisation. L'*Arte de Maestri di Pietra e Legnami* – la guilde à laquelle appartenaient tous les travailleurs du bâtiment – le fit jeter en prison, le 20 août 1434[44]. Dans ce cas, le chapitre de la cathédrale réagit immédiatement avec énergie : onze jours plus tard, Brunelleschi était libre et il avait la possibilité de continuer son grand travail sur la coupole de Florence, sans être davantage troublé par la guilde qu'il négligeait.

Le défi lancé par Brunelleschi aux lois corporatives a une importance qui dépasse son cas personnel : il en sortit vainqueur et il établit le droit qu'avait un homme libre de veiller à ses propres intérêts et d'agir selon sa propre conscience. Son cas n'était sûrement pas le premier, mais la grandeur de l'homme et de son œuvre donna à son action une signification symbolique. Par ailleurs, le climat intellectuel était mûr, à Florence, pour que l'émancipation des artistes s'y fît plus rapidement et plus efficacement que partout ailleurs.

Le défi de Brunelleschi se répéta plusieurs fois au cours d'une lutte qui traîna pendant des siècles. Le conflit le plus célèbre entre les tenants de la tradition et un représentant de l'ordre nouveau eut lieu à Gênes à la fin du XVI[e] siècle. Il vaut la peine de rappeler les événements avec quelque détail. Le protagoniste en fut Giovanni Battista Paggi (1554-1627), descendant d'une famille noble. Comme il avait tué un homme au cours d'une querelle, il fut banni de Gênes et s'enfuit à Florence où il s'engagea avec succès dans la carrière de peintre[45]. Quand Paggi manifesta l'intention de revenir dans sa cité natale, les peintres génois se soulevèrent, avant même que le bannissement ait été rapporté – la réputation de Paggi et son statut social en faisaient un concurrent dangereux. Au nom des vieilles lois corporatives, les peintres demandèrent que l'on interdît à Paggi de pratiquer son art parce qu'il n'avait pas accompli les sept années d'apprentissage exigées. Paggi engagea sa lutte avec passion ; il était pleinement soutenu par son

44 C. von Fabriczy, *Filippo Brunelleschi: Sein Leben und seine Werke*, Stuttgart, J. G. Cotta, 1892, p. 97.
45 U. Thieme & F. Becker, *Künstler Lexikon*, XXXII, Leipzig, E. A. Seemann, 1938, p. 598.

frère, éminent physicien, et par un certain nombre de patriciens et d'amis cultivés. La cause fut portée devant une commission du Sénat de la ville.

Les opinions de Paggi sont conservées dans des lettres à son frère, écrites depuis Florence, et dans un précieux opuscule (*La tavola del Paggi*), intitulé *Définition ou division de la peinture* et publié en 1607[46]. L'ardeur et la conviction de ses lettres sont impressionnantes ; il affirme, entre autres, que « cet art peut très bien s'apprendre sans maître, son étude se fondant d'abord sur la théorie, laquelle, pour sa plus grande part, dérive de la mathématique, de la géométrie, de l'arithmétique, de la philosophie et d'autres nobles sciences, qui s'apprennent dans les livres[47] ». Le reste, selon lui, consiste en observation et en pratique. Il soutient avec passion la nécessité d'une éducation complète et il voudrait que seuls des hommes bien nés et de bonnes manières fussent admis à étudier l'art. Ce serait, affirme-t-il, le meilleur moyen pour empêcher les gens de rang inférieur d'avilir cette glorieuse profession et cela rendrait les citoyens bien nés fiers de voir leurs fils au nombre des artistes. Les positions de Paggi s'accordaient naturellement avec les points de vue désormais bien établis chez les artistes italiens cultivés, et acceptés par un grand nombre d'amateurs d'art. Il n'est donc pas étonnant de voir échouer la démarche des peintres génois : le 10 octobre 1590, la commission du Sénat déclara que les lois corporatives ne concernaient que les peintres possédant un atelier.

Si, a posteriori, la victoire de Paggi sur une tradition périmée apparaît comme une conclusion prévue, on ne doit pas oublier que les organisations sociales et professionnelles bien implantées meurent lentement, presque aussi lentement que les préjugés. Soprani, le biographe de Paggi, rapporte, sans aucun doute avec exactitude, qu'à Anvers, Rubens dut affronter des difficultés similaires à celles qu'avait rencontrées son collègue et ami génois. Dans une lettre de 1613, aujourd'hui disparue, il demanda à Paggi une copie de la décision sénatoriale qui pourrait lui servir de précédent dans son propre cas[48].

46 J. von Schlosser, *La Littérature artistique*, trad. J. Chavy & M. Le Cannu, Paris, Flammarion, 1984, pp. 397-398.
47 Le recueil de G. G. Bottari contient la correspondance de Paggi (*Raccolta di lettere sulla pittura, scultura ed architettura...*, Milan, G. Silvestri, 1822, VI, pp. 56-97) ; particulièrement pp. 83-84, 89, 189 *sq.* et 195. En complément, voir R. Soprani, *Le vite de'pittori, scultori et architetti genovesi* [1674], Gênes, Nella Stamperia Casamara, 1768, I, pp. 112 *sq.* et surtout pp. 124-130, 136-138 ; E. Guhl, *Künstlerbriefe*, Berlin, Guttentag, 1880, II, pp. 37-46.
48 R. Soprani, *Le vite de'pittori...*, *op. cit.*, pp. 126-127.

Les artistes florentins eux-mêmes, qui avaient l'habitude de mener leur vie propre à l'écart des organisations professionnelles, durent attendre jusqu'en 1571 pour voir leur position légalisée. C'est cette année-là qu'un décret du Grand Duc dispensa les académiciens de l'inscription à une guilde. À Rome, la lutte rebondit sans cesse durant le XVII^e siècle, et ce n'est que vers le milieu du XVIII^e siècle que l'autorité des guildes fut totalement brisée[49]. En France aussi les guildes défendirent leurs droits avec obstination jusqu'à ce que l'établissement solide de l'Académie royale signât la fin de leur pouvoir. En Angleterre, les « peintres de figure » [*face painters*], les peintres de carrosses et les peintres en bâtiment étaient, sur un pied d'égalité, membres de la Compagnie des peintres-teinturiers durant tout le XVII^e siècle, et les peintres demeurèrent des fournisseurs d'un rang inférieur plus longtemps encore qu'en France.

Perpétuant les conceptions médiévales, un grand nombre de gens conservèrent, pendant des générations, leurs préjugés sociaux contre le métier de peintre. L'assistant et le biographe de Michel-Ange, Condivi, rapporte que la famille de l'artiste se sentait déshonorée du fait qu'un de ses membres pût choisir la carrière artistique, et le père du jeune garçon le battait violemment pour tenter de l'en dissuader. La sculpture était encore plus « déclassée » que la peinture et, bien que le peintre Granacci, le premier maître de Michel-Ange, essayât d'expliquer au père de son élève la différence entre un sculpteur et un tailleur de pierres [« *tra scultore e scarpellino* »], le vieux Buonarotti ne voulait rien savoir ; seules les prières de Laurent le Magnifique en personne le firent changer d'avis[50]. L'attitude éclairée du grand Médicis ne fut pas toujours partagée, semble-t-il, par le pape humaniste Pie II puisque Giovanni d'Andrea di Varese, « sculpteur des Palais Apostoliques », devait prendre ses repas avec les tailleurs, les cuisiniers, les portefaix, les valets, les balayeurs, les muletiers et les porteurs d'eau[51]. De leur côté, à partir du XVI^e siècle, tous les grands artistes tenaient à faire une nette différence entre l'art et l'activité manuelle, mais de nombreux commanditaires, surtout dans le Nord, se montraient réticents à la reconnaître – moins en théorie peut-être qu'en pratique. Au

49 Sur ce point et les suivants, voir N. Pevsner, *Academies of Art: Past and Present*, Londres, Cambridge Univ. Press, 1940, pp. 112 *sq.* et 32 *sq.*

50 A. Condivi, in *Michel-Ange : architecte, peintre, sculpteur* [1553], trad. N. Darcy et P. Arcelin, Paris, Hachette, 1966, p. 181.

51 E. Müntz, *Les Arts à la cour des Papes pendant le XV^e et le XVI^e siècle*, Paris, E. Thorin, 1878, I, p. 259.

Moyen Âge, les peintres avaient, à la cour de France, un rang à peine plus élevé que les serviteurs et les marmitons ; au XVI^e siècle, ils n'avaient pas dépassé le titre de « valets de chambre », titre qu'ils partageaient avec les poètes, les musiciens et les bouffons et qui les mettait en-dessous du personnel militaire, ecclésiastique et laïc de la maison royale[52]. Les familles bourgeoises françaises du XVII^e siècle réagissaient encore comme l'avaient fait les Buonarotti, cent cinquante ans plus tôt. Les parents de Charles Alphonse Dufresnoy ne voulaient pas que leur fils devînt peintre car « ils ne [...] regardaient [la peinture] que comme un vil métier, et non comme le plus noble de tous les Arts[53] ».

À une date aussi tardive que le milieu du XVIII^e siècle, Diderot affirmait encore que seuls les enfants de familles pauvres avaient le droit de devenir artistes – « nos plus grands artistes sont sortis des plus basses conditions ». Dans les biographies collectives allemandes du XVIII^e siècle, les artistes sont encore classés avec les artisans et les ouvriers, bien qu'une distinction soit faite entre les « beaux arts » et les « arts mécaniques » ; l'écrivain allemand Friedrich Nicolai compte les modistes et les spécialistes de pyrotechnie parmi les « artistes remarquables » de Vienne au XVIII^e siècle[54].

Dans les mémoires du XIX^e siècle, on rencontre souvent une tendance à considérer l'art comme une profession peu honorable. Ainsi le peintre allemand Walter Firle rappelle qu'« en 1879, [sa] résolution de [se] consacrer à l'art de la peinture était encore considérée comme une idée tout à fait extravagante, presque absurde[55] » ; et Sir Francis Oppenheimer écrit que son père lui ferma sa maison quand il décida, en 1897, de renoncer au barreau anglais pour choisir la vie d'artiste à Paris[56]. Mais les préventions du XIX^e siècle à l'égard des artistes étaient sans doute dictées par l'opposition bourgeoise à la vie de bohême plus que par l'ancienne conviction relative à l'infériorité sociale de la profession de peintre.

52 L. de Laborde, *La Renaissance des arts à la cour de France. Études sur le seizième siècle*, Paris, J. Claye, 1850, I, pp. 38 *sq.*

53 R. de Piles, *Abrégé de la vie des peintres* [1699], Paris, J. Estienne, 1715, p. 484.

54 J. G. Doppelmayr, *Historische Nachricht von den Nürnbergischen Mathematicis und Künstlern*, Nuremberg, Peter Conrad Monath, 1730 ; P. von Stetten, *Kunst-, Gewerb- und Handwerksgeschichte der Reichsstadt Augsburg*, Augsbourg, Stage, 1779-1788 ; F. Nicolai, *Beschreibung einer Reise durch Deutschland und die Schweiz im Jahre 1781*, VI, Berlin, Stettin, 1785 ; J. von Schlosser, *La Littérature artistique*, *op. cit.*, pp. 476-477, 487-488.

55 W. Zils, *Geistiges und künstlerisches München in Selbstbiographien*, Munich, Kellerer, 1913.

56 F. Oppenheimer, *Stranger Within: Autobiographical Pages*, Londres, Faber & Faber, 1960, p. 108.

Il est certainement vrai qu'au Moyen Âge, les artistes laïcs, comme le reste des artisans, étaient recrutés dans les couches inférieures de la société. Cette situation ne changea que très lentement. Malgré la nouvelle orientation idéologique esquissée par les artistes depuis le début du XV^e^ siècle, peu de citoyens ayant une certaine estime d'eux-mêmes auraient choisi une carrière d'artiste. À quelques exceptions près, comme Alberti, Brunelleschi et Léonard – ces deux derniers étant des fils de notaires entourés d'une considération certaine, il ne serait pas facile de dresser une liste d'artistes du XV^e^ siècle originaires de la haute bourgeoisie ou de la noblesse : l'aristocratie, les financiers, les marchands et l'Église désapprouvaient également la profession. Et même les artistes du centre le plus « progressiste », Florence, ne font pas exception à la règle[57]. Uccello était fils de barbier, Castagno de fermier ; le père de Fra Filippo Lippi était boucher, celui de Botticelli tanneur, celui de Fra Bartolomeo muletier, celui d'Andrea del Sarto tailleur, et les Pollaiuolo venaient d'une famille de marchands de volailles. En outre, comme au Moyen Âge, les jeunes garçons entraient fréquemment dans l'atelier paternel, continuant une tradition familiale de peinture ou de sculpture qui couvrait parfois plusieurs générations. Pendant cinq générations, la famille Ghiberti pratiqua l'orfèvrerie et la sculpture ; les trois générations de la famille Della Robbia couvrent une période qui s'étend presque sur cent cinquante ans.

Aussi longtemps que la profession d'artiste fut peu estimée, les écrivains ont manifesté peu d'enthousiasme à s'occuper sérieusement des artistes. C'est à nouveau Florence qui montra la voie avec le *Vies des Florentins célèbres*, écrites par Filippo Villani avant 1400, tandis que, vers le milieu du XV^e^ siècle, des monographies anonymes consacrées à Alberti et Brunelleschi constituent les premiers ouvrages en leur genre ; ce furent ensuite les biographies collectives d'artistes écrites par Antonio Billi, l'Anonyme dit Magliabecchiano, Giovanni Battista Gelli[58] et, finalement, la grande œuvre qui résume toutes les tentatives antérieures, les *Vies* de Vasari en 1550, la pierre angulaire de la littérature historique sur l'art. Néanmoins, selon les

57 Un répertoire se trouve dans l'ouvrage de M. Wackernagel, *Der Lebensraum des Künstlers in der florentinischen Renaissance*, Leipzig, E. A. Seemann, 1938, p. 336. Sur les origines des artistes médiévaux issus de la basse bourgeoisie ainsi que sur le métier transmis de père en fils, voir G. G. Coulton, *Art and the Reformation*, *op. cit.*, p. 199.

58 J. von Schlosser, *La Littérature artistique*, *op. cit.*, pp. 221 *sq.*

59 E. Zilsel, *Die Entstehung des Geniebegriffes*, *op. cit.*, pp. 156-160.

calculs d'E. Zilsel[59], les biographies collectives d'Italiens célèbres, écrites au XV^e^ siècle et durant la première moitié du XVI^e^ siècle, ne comptent que 4,5% d'artistes par rapport à 49% d'écrivains, 30% de héros politiques et militaires, 10% de dignitaires de l'Église et 6,5% de physiciens. On peut, naturellement, ne voir dans ces statistiques qu'un indice du manque d'importance relatif des artistes dans le système général de la culture. Il est également caractéristique de constater que, dans ces ouvrages, les artistes apparaissent en général au rang le plus bas de la hiérarchie sociale. Mais l'image globale de la situation italienne ne rend peut-être pas compte de l'estime publique que les artistes avaient conquise à Florence, après le milieu du XV^e^ siècle. En 1458, le chroniqueur Landucci énumère quatorze hommes célèbres alors en vie : sept d'entre eux sont des artistes[60].

Après la longue interruption du Moyen Âge, les écrits biographiques sur les artistes font revivre, au XV^e^ siècle, une branche de la littérature dont nous avons vu qu'elle n'avait connu qu'un succès modeste durant l'Antiquité classique. Avant même l'essor de cette nouvelle littérature biographique, le XIV^e^ siècle avait manifesté un intérêt pour les anecdotes concernant le comportement des artistes. Dans le *Décaméron* de Boccace et dans les *Nouvelles* toscanes, les artistes apparaissent surtout comme des auteurs de plaisanteries divertissantes et burlesques. Pour Boccace, un peintre est un homme qui aime à s'amuser, plein d'esprit, très rusé, d'une moralité quelque peu relâchée, et qu'une trop grande culture n'accable pas. Dans l'une des *Nouvelles* de Franco Sacchetti, écrite à la fin du XIV^e^ siècle, on trouve cette exclamation, jetée par la femme d'un peintre : « Maudit soit celui qui a jamais marié une femme à un peintre ; bande de fantaisistes capricieux et lunatiques [*tutti fantastichi e lunatichi*], et qui n'avez même pas honte d'être toujours ivres[61] ! » Cette déclaration étonnante sonne tout à fait comme une définition prophétique du « bohème », mais il ne faut pas se laisser tenter d'en tirer des conclusions trop définitives. Elle montre seulement que même l'organisation contraignante des guildes ne

60 L. Landucci, *A Florentine Diary from 1450 to 1516: continued by an anonymous writer till 1542*, Londres/New York, Dent & Sons/Dutton, 1927, pp. 2-3. Les noms des artistes mentionnés sont : Donatello, Desiderio, Antonio Rossellino, Castagno, Domenico Veneziano et les deux frères Pollaiuolo.

61 F. Sacchetti, nouvelle 84, in *Il Trecentonovelle*, Florence, G. C. Sansoni, 1947, p. 191 ; H. Floerke, *Die fünfundsiebenzig italienischen Künstler-Novellen der Renaissance*, Munich/Leipzig, G. Müller, 1913, p. 257. L'ouvrage de Floerke regroupe tous les documents importants extraits de sources multiples.

parvenait pas à supprimer une certaine frivolité chez les artistes ; car ces anecdotes n'auraient été ni inventées ni lues si elles n'avaient pas fait écho à une opinion populaire. La plus grande partie des histoires racontées dans les *Nouvelles* toscanes sont du même genre que les *topoi* anecdotiques de la littérature antique consacrée aux artistes. Bien que les *Nouvelles* aient eu quelque influence sur la littérature consacrée par la suite à l'art – Vasari lui-même continue à en incorporer un certain nombre dans ses *Vies* –, il n'existe pas de lien fondamental entre les écrits divertissants du début et les études proprement historiques écrites par la suite ; et il n'y a pas, non plus, de lien fondamental entre ces deux *genres* en ce qui concerne leur conception de l'artiste type. Durant les XV^e^ et XVI^e^ siècles, l'image de l'artiste perd ses connotations joyeuses et légères.

À notre connaissance, les artistes du Moyen Âge étaient muets sur eux-mêmes, mises à part les inscriptions où ils font leur éloge et auxquelles nous avons déjà fait allusion. Aucun document ne nous est parvenu qui montrerait qu'ils souffraient d'être mis au même niveau que les brodeurs, les serruriers et les fabricants d'horloge. Les manuels d'artistes aussi bien que les conceptions esthétiques du Moyen Âge conduisent à penser que, tout comme les tailleurs, les tisserands et les autres artisans, les artistes étaient pleinement satisfaits par la perfection technique de leur travail[62].

3. Le nouvel idéal de l'artiste

Mais le jour arriva où les artistes commencèrent à se révolter contre l'ordre hiérarchique dans lequel ils s'inséraient. Ils considérèrent alors l'organisation qui était censée protéger leurs intérêts comme une prison plus que comme une protection. C'est à Florence qu'apparut cette idéologie nouvelle, irréconciliable avec l'ordre établi. Les artistes eux-mêmes commencèrent à la propager au moment précis où Brunelleschi affirmait sa liberté face aux lois corporatives. Peu de temps avant 1437, le peintre Cennino Cennini écrivit son *Livre de l'art* qui, sous beaucoup d'aspects, conserve encore le caractère pratique et technique des manuels médiévaux. Pourtant il y donne aussi figure au nouveau type d'artiste, dont il évoque le comportement en ces termes :

> Ta vie toujours doit être ordonnée, comme si tu étudiais la théologie ou la philosophie, ou d'autres sciences ; tu dois manger et boire avec mesure, au moins deux fois par jour, te contenter de pâtes et de vins légers.
>
> Une autre chose peut rendre la main si légère et tremblante qu'elle vacillerait au vent comme une feuille de papier, c'est la compagnie trop fréquente des femmes[63].

C'est, à notre connaissance, la première exhortation écrite par un artiste à ses collègues pour les inviter à imiter la dignité et la tempérance des doctes. Quelques années plus tard seulement, Lorenzo Ghiberti (mort en 1455), peintre, sculpteur et architecte, composa son traité monumental sur l'art et les artistes, contenant la première autobiographie d'artiste connue. Ce fait est, en lui-même, d'une extrême importance, car écrire une autobiographie signifie considérer sa propre vie en observateur, la voir dans l'histoire et comme part de l'histoire ; l'autobiographie exige la distance de la réflexion sur soi-même, et l'introspection devint un trait de caractère important de la nouvelle race d'artistes. Vers la fin de son autobiographie, Ghiberti affirme, avec un orgueil évident : « Peu de choses importantes ont été faites sur notre territoire qui n'aient été dessinées et mises au point de ma main[64] ». Par cette phrase, Ghiberti signifiait sans doute qu'il n'avait pas seulement donné des directives, mais qu'il avait « dessiné », c'est-à-dire inventé lui-même les « choses importantes » ; dès lors, ces mots, rapprochés de l'idéal, souhaité par Cennini, d'un mode de vie calqué sur celui des doctes, résument ce qui est en train de se produire : un nouveau type d'artiste apparaît, un artiste essentiellement différent de l'artisan de jadis, dans la mesure où il est conscient de ses pouvoirs intellectuels et créateurs.

Mais le *locus classicus* de ce nouvel idéal est le court traité de Leon Battista Alberti, le *De Pictura* écrit en 1436[65]. Quand le jeune et savant écrivain visita Florence en 1434, il se délecta d'y trouver « des arts et des

62 M. Schapiro (« On the Aesthetic Attitude in Romanesque Art », in *Art and Thought, op. cit.*, 1947), adopte un point de vue passablement différent.

63 C. Cennini, *Le Livre de l'art ou Traité de la peinture* [*circa* 1390-1437], trad. V. Mottez, Paris, F. de Nobele, 1978, p. 19.

64 J. von Schlosser, *Lorenzo Ghibertis Denkwürdigkeiten. I commentarii*, Berlin, J. Bard, 1912, p. 51 et R. & T. Krautheimer, *Lorenzo Ghiberti*, Princeton, Princeton Univ. Press, 1956, pp. 306 *sq*.

65 Pour ce qui suit, voir H. Janitschek, *Leone Battista Alberti's kleinere kunsttheoretische Schriften*, Vienne, W. Braumüller, 1877 et L. B. Alberti, *De la statue et de la peinture. Traités de Leon Battista Alberti, noble florentin*, trad. C. Popelin, Paris, A. Lévy, 1868, livre II, pp. 131-138, 156, 157 ; livre III, pp. 174-175.

sciences inouïs et inconnus ». Brunelleschi, Donatello, Luca della Robbia et Ghiberti étaient au sommet de leur carrière, tandis que Masaccio venait de mourir en pleine jeunesse. Encouragé par des artistes ouverts et par des commanditaires compréhensifs, Alberti écrivit et fit circuler son traité. Pour lui, la peinture, le plus élevé des arts, « a en elle une force tout à fait divine ». Elle est « le plus beau et le plus ancien ornement des choses, digne des hommes libres, agréable aux savants et aux ignorants ». Il considère que le fait de prendre « passionnément plaisir à la peinture [est] le signe d'un esprit excellent et distingué », et il donne cet avertissement : « Ayez pour premier souci d'atteindre au renom et à la réputation à laquelle vous voyez que les Anciens sont parvenus. » Il ajoute que ce but ne peut être atteint qu'en vouant tout son temps et toutes ses pensées à l'étude. Outre la capacité technique nécessaire, l'« artiste moderne » devra maîtriser la géométrie, l'optique et la perspective, et connaître les règles de la composition ; il doit posséder le mécanisme du corps humain car « les mouvements de l'âme » sont exprimés par « les mouvements du corps ». Mais il ne pourra atteindre le plus haut sommet, la bonne *inventio*, que s'il fréquente « les poètes, les rhéteurs et tous ceux qui sont versés dans les lettres ». Alberti relève en outre que de bonnes manières et un comportement affable seront plus efficaces que le simple métier et l'application au travail pour obtenir d'autrui bonne volonté et espèces sonnantes.

Il est clair qu'il ne suffisait plus d'être un excellent artisan. Le nouvel artiste devait être un *huomo buono et docto in buone lettere* – un homme de bon caractère et de grande culture. L'artiste de la Renaissance faisait son entrée sur la scène européenne. Le temps était venu d'admettre la peinture, la sculpture et l'architecture dans le cycle des arts libéraux. Pour élever les arts visuels du niveau d'art mécanique à celui d'arts libéraux, il fallait leur donner une base théorique solide, et c'est Alberti qui fait le premier pas, et le plus important, dans cette direction. L'admission des arts visuels dans le cercle des arts libéraux, pour laquelle les artistes des XV^e^ et XVI^e^ siècles plaidèrent par l'écrit et par l'image, faisait passer l'artiste du rang de travailleur manuel à celui de travailleur intellectuel[66]. Sa profession avait maintenant rang égal avec la poésie et les sciences théoriques. Pour l'artiste émancipé, les vieilles guildes d'artisans étaient une survivance anachronique.

66 N. Pevsner, *Academies of Art...*, *op. cit.*, p. 306 ; R. Wittkower, *The Artist and the Liberal Arts...*, Londres, H. K. Lewis & Co., 1952, p. 4 *sq.*

Le processus de libération fut favorisé par un contresens complet sur la position des artistes dans l'Antiquité[67]. Alberti invoquait la haute position sociale des peintres antiques pour attribuer une dignité à leurs successeurs modernes ; vers la fin du XV^e^ siècle, Filarète rappelle que la peinture, encore considérée de son temps comme un déshonneur, était pratiquée par les empereurs romains eux-mêmes, et Giovanni Santi, le père de Raphaël n'était pas le premier à affirmer que les Grecs interdisaient aux esclaves d'étudier la peinture. Si l'on en croit son biographe Condivi, Michel-Ange était aussi victime de l'illusion selon laquelle les Anciens auraient interdit aux plébéiens la pratique de l'art[68].

Dans son *De Pictura*, Alberti proposait un idéal d'artistes conciliants et socialement intégrés, cet idéal qui fut soutenu pendant des siècles dans les milieux académiques[69]. Mais la libération par rapport aux liens protecteurs des guildes entraîna aussi l'émergence d'un autre type d'artiste – celui qui refusait d'accepter les conventions, qui appartenait, aux yeux du public, à une classe particulière, et qui aboutit finalement à ce que l'on appelle aujourd'hui, en général, le « bohème ». Ces deux types d'artistes, le conformiste et le non conformiste, vont retenir notre attention dans les chapitres qui suivent.

67 Pour ce qui suit, voir E. Zilsel, *Die Entstehung des Geniebegriffes*, *op. cit.*, pp. 146-147.
68 A. Condivi, in *Michel-Ange...*, *op. cit.*, p. 254.
69 K. Clark, *Leon Battista Alberti on Painting: Annual Italian Lecture of the British Academy*, Londres, Proceedings of the British Academy, XXX, 1944, p. 20.

Paolo Nori

Ça saigne encore

Philippe Rey

roman

CA SAIGNE ENCORE - PAOLO NORI_v16.indd 2 10/11/2023 12:27

Ça saigne encore

L'incroyable vie de Fiodor Mikhaïlovitch Dostoïevski

CA SAIGNE ENCORE - PAOLO NORI_v16.indd 3 10/11/2023 12:27

CA SAIGNE ENCORE - PAOLO NORI_v16.indd 4 10/11/2023 12:27

Paolo Nori

Ça saigne encore

L'incroyable vie de Fiodor Mikhaïlovitch Dostoïevski

r o m a n

Traduit de l'italien par Nathalie Bauer
et du russe (passages inédits) par Paul Lequesne

Philippe Rey

CA SAIGNE ENCORE - PAOLO NORI_v16.indd 5 10/11/2023 12:27

Crédits bibliographiques des citations extraites des ouvrages de F. M. Dostoïevski :
© Éditions Actes Sud, traductions d'André Markowicz : *Les Carnets du sous-sol*, 1992 ; *Les Pauvres Gens*, 2001 ; *Notes d'hiver sur impressions d'été*, 1995 ; *Le Petit Héros*, 2000 ; *L'Idiot*, 1993 ; *Le Bourg de Stépantchikovo et sa population*, 2001 ; *Le Joueur*, 1991 ; *Crime et Châtiment*, 1996 ; *Les Démons,* 1995 ; *L'Adolescent*, 1998 ; *Les Frères Karamazov*, 2002.

Cette traduction a bénéficié du soutien du Centro per il libro e la lettura du ministère de la Culture italien.

CENTRO PER IL LIBRO E LA LETTURA

Titre original : *Sanguina ancora*
© 2021 Mondadori Libri S.p.A., Milano

Pour la traduction française
© 2024, Éditions Philippe Rey
7, rue Rougemont – 75009 Paris
www.philippe-rey.fr

Il est arrivé qu'en 1849, Fiodor Mikhaïlovitch passe plusieurs jours chez moi, dans mon appartement, et durant ce séjour, chaque fois qu'il allait se coucher, il me demandait, au cas où il tomberait en léthargie, qu'on attendît au moins soixante-douze heures avant de l'enterrer. L'idée de pouvoir tomber en léthargie l'inquiétait toujours et l'effrayait.

Constantin Aleksandrovitch Troutovski[a]

(a) « Souvenirs sur Fiodor Dostoïevski », in *Rousskoe Obozrenie* (« Revue russe »), Moscou, janvier 1893. (*Toutes les notes, sauf mention particulière, sont de la Traductrice.*)

CA SAIGNE ENCORE - PAOLO NORI_v16.indd 7 10/11/2023 12:27

CA SAIGNE ENCORE - PAOLO NORI_v16.indd 8 10/11/2023 12:27

0
Ça saigne encore

0.1 Quel est l'intérêt

Quel est l'intérêt aujourd'hui, en 2021, de lire Dostoïevski ?

Pour quelle raison un individu de vingt, trente, quarante ou soixante-dix ans devrait-il, aujourd'hui, se mettre à lire ou à relire Dostoïevski ?

Voilà.

Cette question ne m'embarrasse nullement.

Ma réponse est la suivante : je l'ignore.

Quelle que soit la question qu'on me pose, je commence presque toujours par répondre : je l'ignore. Parfois, je poursuis.

Dans ce cas précis, si l'on me demandait quel est l'intérêt de lire ou de relire Dostoïevski aujourd'hui, en 2021, je dirais que je l'ignore.

Puis je poursuivrais.

Je dirais qu'un personnage secondaire de *Crime et Châtiment* dénommé Svidrigaïlov déclare à un moment donné qu'il n'y a rien de plus difficile que la franchise et rien de plus facile que la flatterie.

CA SAIGNE ENCORE - PAOLO NORI_v16.indd 9 10/11/2023 12:27

Et que si la franchise comporte ne serait-ce qu'un centième de fausse note, on perçoit aussitôt une dissonance, ce qui engendre une scène.

La flatterie, en revanche, est toujours agréable, y compris quand tout y est faux jusqu'à la dernière note, et on l'écoute non sans plaisir ; certes, ce plaisir est grossier, mais il demeure un plaisir, affirme Svidrigaïlov.

En relisant cette page, j'ai pensé à un écrivain italien dont j'ai été un peu l'ami jusqu'au jour où j'ai rédigé une critique d'un de ses romans : à l'époque où nous étions un peu amis, cet écrivain m'a raconté qu'il y avait dans son immeuble un concierge analphabète, qui ne savait ni lire ni écrire, et que ce concierge l'apostrophait en ces termes chaque fois que sortait un de ses livres : « Monsieur, votre dernier roman : magnifique ! »

Cet écrivain, un homme très intelligent et très sensible, d'une moralité exemplaire, serais-je tenté de dire, avait beau savoir que son concierge était analphabète, il était content d'entendre ces mots, m'a-t-il raconté.

C'était une façon formidable d'entamer la journée.

Donc, j'ignore quel est l'intérêt de lire Dostoïevski, mais je sais une chose : que nous le lisions ou pas, Dostoïevski nous a expliqué dans ses écrits, avant même que nous ne venions au monde, de quoi nous sommes faits. Et puis je sais tant bien que mal ce qui m'est arrivé, à moi, quand je me suis mis à lire Dostoïevski.

0.2 Se peut-il que ce soit vrai ?

J'ai entendu dire que, en vieillissant, on retourne en enfance. Se peut-il que ce soit vrai ? J'ai l'impression qu'une chose m'arrive depuis quelques années (j'ai déjà cinquante-six ans et quand

CA SAIGNE ENCORE - PAOLO NORI_v16.indd 10 10/11/2023 12:27

j'aurai terminé d'écrire ce livre j'en aurai cinquante-sept[a]) : je me demande pourquoi je fais ce que je fais.

Je ne le fais pas comme ça, sans réfléchir, je le fais en me demandant : « Mais pourquoi je fais ça ? »

Comme ces enfants qui vous lancent, lorsque vous leur dites qu'il est l'heure de se coucher : « Pourquoi c'est l'heure de se coucher ? »

Et lorsque vous leur dites que manger des légumes est bon pour la santé : « Pourquoi manger des légumes est bon pour la santé ? »

Et lorsque vous leur dites qu'ils ne doivent pas regarder autant la télévision : « Pourquoi je ne peux pas regarder autant la télévision ? »

Eh bien, ces dernières années, c'est la même chose pour moi, ou presque.

Il y a deux ans, alors que j'en avais déjà cinquante-cinq, je me suis demandé pourquoi, dans ma vie, de tous les livres que j'avais lus, j'avais surtout lu des livres russes.

« Pourquoi ? » me suis-je interrogé.

Et je me suis souvenu du premier livre russe que j'ai lu, *Crime et Châtiment* de Dostoïevski.

0.3 L'endroit

Je devais avoir quinze ans lorsque j'ai lu *Crime et Châtiment* ; quarante et une années se sont écoulées depuis et je me rappelle du début jusqu'à la fin ma rencontre avec *Crime et Châtiment* ; je me rappelle la pièce où je me trouvais, ma chambre au dernier étage de notre maison de campagne, je me rappelle ma position, je me rappelle l'heure de la journée, je me rappelle ma stupeur

(a) Ce livre a été publié en Italie en 2021. Paolo Nori est né en 1963.

CA SAIGNE ENCORE - PAOLO NORI_v16.indd 11 10/11/2023 12:27

face à ce qui se produisait, je me rappelle que je me demandais : « Et moi ? »

Ce livre, comme les livres mémorables que j'ai rencontrés au cours de mon existence, a transformé un moment quelconque, parmi les innombrables moments que j'ai vécus depuis plus de cinquante-six ans, en un moment inoubliable, un moment où j'ai eu conscience d'être vivant, un moment où j'ai senti mon sang vibrer dans mes veines.

0.4 Pourquoi ?

Un écrivain russe, Vassili Rozanov, dépeint Dostoïevski comme un archer dans le désert, pourvu d'un carquois rempli de flèches qui vous font saigner quand elles vous touchent.

Eh bien moi, la première réaction que j'ai eue en comprenant de quoi parlait Dostoïevski dans *Crime et Châtiment*, alors que le héros, Raskolnikov, se demande s'il est comme un pou ou s'il est comme Napoléon, ça a été de me poser cette même question à l'âge de quinze ans : « Mais moi, me suis-je interrogé, je suis comme un pou ou je suis comme Napoléon ? »

Et j'ai eu, je m'en souviens parfaitement, la sensation suivante : l'objet que j'avais entre les mains, un livre publié cent douze ans plus tôt à trois mille kilomètres de distance, avait ouvert en moi une plaie qui continuerait longtemps de saigner. J'avais raison. Elle saigne encore. Pourquoi ?

0.5 Ce livre

À travers le récit de l'incroyable vie de Fiodor Mikhaïlovitch Dostoïevski, ingénieur sans vocation, traducteur humilié par ses propres éditeurs, génie précoce de la littérature russe, nouveau Gogol, meilleur que Gogol, aspirant révolutionnaire

CA SAIGNE ENCORE - PAOLO NORI_v16.indd 12 10/11/2023 12:27

misérablement démasqué et condamné à mort, gracié et envoyé purger sa peine pour une durée de dix ans en Sibérie, réadmis ensuite dans la capitale, ce Saint-Pétersbourg dont le mythe, avec ses œuvres, contribuera à construire « la ville la plus abstraite et la plus préméditée de la planète[(a)1] », selon une célèbre définition de son homme du sous-sol, joueur inepte et désespéré, écrivain sans-le-sou, victime de méchants éditeurs, mari épris d'une sténographe de vingt-cinq ans sa cadette, père incrédule qui écrit à un ami : « Que n'avez-vous des enfants […] ! Je vous jure bien que ce sont les ¾ du bonheur de vivre, tout le reste n'en recelant qu'un quart à peine[2] », maudit fou qui consigne sur le papier les questions que nous nous posons tous sans oser les avouer à personne, individu à l'aspect insignifiant, maladroit, chauve, un peu bossu, vieux depuis qu'il est jeune, malade, embrouillé, contradictoire, désespéré, ridicule, très semblable à nous, qui trouve le moyen de mourir au moment même où il connaît son plus grand succès, voilà, à travers le récit de cette vie romanesque, ce livre qui se prend pour un roman tente tout simplement de répondre à la question : pourquoi ?

Pourquoi ça saigne encore ?

0.6 À quoi ça sert ?

On pourrait, je m'en rends compte, me demander : « Mais toi, tu aimes saigner ? »

Dans un certain sens, oui.

Dans le sens où nous vivons, me semble-t-il, à une époque où seuls comptent les victoires et les vainqueurs, une époque où le participe présent « perdant » n'indique pas un état provisoire mais prend l'allure d'une insulte, une époque où il faut répondre à la

(a) Les notes bibliographiques sont regroupées par chapitre en fin de volume.

CA SAIGNE ENCORE - PAOLO NORI_v16.indd 13 10/11/2023 12:27

question « Comment vas-tu ? » (question qu'on ne cesse de vous poser) : « Très bien ! » avec un point d'exclamation, une époque où l'on doit dissimuler ses blessures et ses chagrins comme si l'on n'était pas fait également des unes et des autres.

Il existe en Sardaigne un village dénommé Seneghe qui se transforme quatre jours par an en village de la poésie, parce qu'un festival de poésie y a lieu et que les murs sont couverts de citations de poètes, par exemple de Wisława Szymborska, qui dit « J'aime mieux le ridicule d'écrire des poèmes que le ridicule de ne pas en écrire[3] », et la dernière fois où j'y suis allé, en 2016, j'ai repensé aux mots qu'avait écrits Zavattini à Franco Maria Ricci en 1967 : « Je suis pessimiste, mais je l'oublie[(a)]. »

Et j'ai eu le sentiment qu'on ne pouvait pas être pessimiste ces jours-là, à Seneghe, et j'ai songé à Angelo Maria Ripellino[(b)] qui, du temps où il se soignait dans un sanatorium, en République tchèque, désignait les autres malades et sa propre personne sous le terme « les néanmoins ».

« L'adverbe – avait écrit Ripellino – se change en substantif pour nous désigner, nous autres qui, marqués d'un numéro, bancals, froissés, ployés par les rafales de vent, opposions notre opiniâtreté à l'insolence de la maladie[4]. »

Quelle merveille, Ripellino…

Et j'ai pensé que, dans cette entreprise si difficile et si étrange qui consiste à vivre, les livres, les tableaux, les musiques qu'ont rencontrés ceux qui lisent des livres, qui vont voir des expositions, qui écoutent des symphonies, les ont aidés à être des néanmoins,

(a) Cesare Zavattini (1902-1989), écrivain, scénariste, poète, fut l'une des figures majeures du néoréalisme italien ; Franco Maria Ricci (1937-2020) était un célèbre éditeur, fondateur de la revue *FMR*.

(b) Poète, essayiste, spécialiste et traducteur de littérature slave (1923-1978).

CA SAIGNE ENCORE - PAOLO NORI_v16.indd 14 10/11/2023 12:27

à avoir conscience de leurs blessures, de leurs défauts, et à les accepter, car, comme le dit un chanteur canadien, c'est à travers les fissures qu'entre la lumière[5].

Cet état de néanmoins qui, je le crois, nous concerne tous, n'intervient pas seulement dans les moments décisifs de nos vies, quand nous sommes dans un sanatorium en République tchèque, je crois qu'il intervient également dans la vie quotidienne ; dans la mienne, du moins, il se manifeste lorsque j'éprouve un sentiment qui n'a pas de nom précis, ou qui en a un que j'ignore.

J'ai découvert ce sentiment un jour où j'allais chercher une fille à la gare, c'était la première fois qu'elle me rendait visite, à Parme – j'habitais Parme à l'époque – et, tandis que je me dirigeais vers la gare – cette fille me plaisait énormément –, tandis que je me dirigeais vers la gare, je me suis dit : « Mais où vas-tu ? Qu'est-ce que tu fiches là ? Retourne donc sur tes pas, rentre donc chez toi. »

C'était un mélange de timidité et d'embarras, du *timidarras*, pourrait-on dire – quel horrible nom, *timidarras* –, eh bien, vingt ans se sont écoulés depuis, cette fille est devenue la mère de ma fille, mais moi, je suis encore saisi de *timidarras* ; par exemple, chaque fois que je dois partir pour la Russie, je pense : « Qu'est-ce que tu fiches là ? », je me dis : « Où vas-tu ? » et encore : « Reste donc chez toi », pourtant je pars, et il me semble incroyable que, malgré ce *timidarras*, j'arrive à partir.

Quand j'ai commencé à écrire ce livre sur la vie de Dostoïevski, je me disais aussi : « Mais qu'est-ce que tu fiches ? Qu'est-ce que tu t'es mis dans la tête d'écrire ? Qu'est-ce que tu fabriques ? Arrête donc », et pourtant je n'arrête pas, maintenant je continue.

0.7 À quoi ça sert ?

Pendant que j'écrivais ce roman, en janvier 2020, j'ai participé à la réunion d'une revue qui s'intitule *Qualcosa*.

CA SAIGNE ENCORE - PAOLO NORI_v16.indd 15 10/11/2023 12:27

Le sujet du numéro de *Qualcosa* que nous préparions était le suivant : les histoires sentimentales qui se sont mal terminées ; les désastres sentimentaux, en gros.

Ce soir-là, nous autres, les vingt personnes que nous étions, en repensant à ces moments que nous avions tous traversés, où nous avions souffert par amour, pour ainsi dire, à ces jours extrêmement douloureux où nous étions si malheureux qu'il nous semblait n'avoir jamais été aussi mal de toute notre existence et où il nous paraissait impossible de l'être davantage, en y repensant après des années, ce soir-là nous en sommes presque arrivés à nous dire : « Ah, j'étais formidablement mal ! Ce que c'est bon d'être tellement vivant ! »

Voilà.

Un truc de ce genre.

1
Devenir Dostoïevski

1.1 Les bobards

Le premier texte de Dostoïevski que j'ai lu en cyrillique renferme un bobard.

Un mensonge, dirait-il peut-être.

Ces lignes se trouvent dans un livre qui s'intitule *Teksty i rissounki* (« Textes et dessins »), publié à Moscou en 1989 par la maison d'édition Rousski Iazyk (« Langue russe »), livre destiné aux étudiants de russe.

Il s'agit d'une note que Dostoïevski a écrite le 31 janvier 1873 dans l'album de souvenirs d'Olga Aleksandrovna Kozlova, une de ses connaissances de Pétersbourg.

À un moment donné Dostoïevski écrit :

« Pour moi, je ne sais pourquoi, souvenir signifie souffrance, et même, plus l'instant de ce souvenir est heureux, plus j'en éprouve de la souffrance. Dans le même temps, malgré toutes les pertes, j'aime la vie ardemment, j'aime la vie pour la vie et, sérieusement, je me prépare encore à *commencer* ma vie : j'ai bientôt cinquante ans et je n'arrive toujours pas à savoir si je termine mon

CA SAIGNE ENCORE - PAOLO NORI_v16.indd 17 10/11/2023 12:27

existence ou si je commence seulement à vivre. Voilà le principal trait de mon caractère ; peut-être aussi de toute mon activité.

« Fiodor Dostoïevski

« 31 janvier 1873[1]. »

Très belles paroles et probablement vraies.

Le bobard, ou mensonge, concerne les nombres. Dostoïevski est né le 30 octobre (dans le calendrier julien en vigueur en Russie, le 11 novembre dans le calendrier grégorien) 1821, il n'avait donc pas quarante-neuf ans le 31 janvier 1873, mais cinquante et un. Il avait fêté ses cinquante ans depuis un moment.

Ça ne fait rien, comme le dirait le héros de son premier roman, Dévouchkine.

En réalité, j'aime les bobards, les mensonges ; il y a quelques années j'ai commencé à transcrire dans un petit cahier tous les bobards que je racontais : j'avais l'impression qu'ils me révéleraient un aspect de ma personnalité. Je l'ai conservé un moment, la plupart des bobards que je racontais concernaient le prix de mes achats.

La mère de ma fille, qui a un caractère plutôt décidé, une maîtrise d'histoire de l'Union soviétique, et que je surnomme Togliatti parce qu'elle est profondément, intimement, indubitablement persuadée d'être « le meilleur[(a)] », estime très important de faire des économies ; une fois tous les deux mois, l'hiver, elle reçoit les compliments du distributeur de gaz qui la ravitaille parce qu'elle a consommé beaucoup moins de gaz que la moyenne de ses clients. Et si je me dis que je lui raconte ces bobards pour son bien, pour la ménager, en réalité c'est peut-être pour éviter qu'elle ait une opinion de moi encore plus désastreuse que celle qu'elle

(a) Palmiro Togliatti (1893-1964), un des fondateurs et le secrétaire historique du parti communiste italien, stalinien, était surnommé « le meilleur ».

CA SAIGNE ENCORE - PAOLO NORI_v16.indd 18 10/11/2023 12:27

a déjà – et j'ai l'impression qu'elle ne me tient pas en grande considération.

Si je devais dire ce que Togliatti apprécie chez moi, c'est, je crois, ce que Bazarov, personnage extraordinaire de Tourgueniev (dans *Pères et Fils*) appréciait chez les Russes, « l'atroce opinion[2] » qu'ils ont d'eux-mêmes.

Mais je me trompe peut-être.

Moi, je ne comprends pas Togliatti, je ne l'ai jamais comprise, et c'est une des choses que j'aime chez elle.

J'ai abandonné ce petit cahier parce qu'il y avait trop d'informations à y noter ; je suis certainement pire que Dostoïevski, cependant le fait que Dostoïevski ait le même défaut que moi – raconter des bobards – me permet de résister aux accès de *timidarras* – « Comment peux-tu dévider ainsi la vie de Dostoïevski, pour qui te prends-tu ? Pour Arrigo Petacco[(a)] ? – et d'aller de l'avant comme si je savais très bien où je compte arriver.

1.2. Signé

La seconde (et dernière) femme de Dostoïevski, Anna Grigorievna Dostoïevskaïa (née Snitkina), rapporte dans ses mémoires que, de nombreuses années après la mort de Dostoïevski, le jeune musicien Serge Prokofiev, qui composait un opéra tiré du *Joueur* – roman qui, nous le verrons, est à l'origine de la rencontre d'Anna Griegorievna et de son futur mari –, lui avait demandé un conseil.

Au moment des adieux, après l'avoir remerciée de son aide, Prokofiev l'avait priée d'écrire quelques mots dans son album.

Il avait signalé à Anna Grigorievna qu'il s'agissait d'un album particulier, d'une personne individuelle, un compositeur russe,

(a) Historien, journaliste (1929-2018), il a consacré de nombreux ouvrages à la Seconde Guerre mondiale, notamment à Mussolini.

CA SAIGNE ENCORE - PAOLO NORI_v16.indd 19 10/11/2023 12:27

un certain Prokofiev, un original qui ne permettait aux gens de noter dans son album que des remarques relatives au soleil.

Anna Grigorievna avait pris la plume, elle avait réfléchi un moment, puis elle avait écrit :

« Le soleil de ma vie, c'est Fiodor Dostoïevski. Anna Dostoïevskaïa. 6 janvier 1917[3]. »

1.3 Déjà Dostoïevski

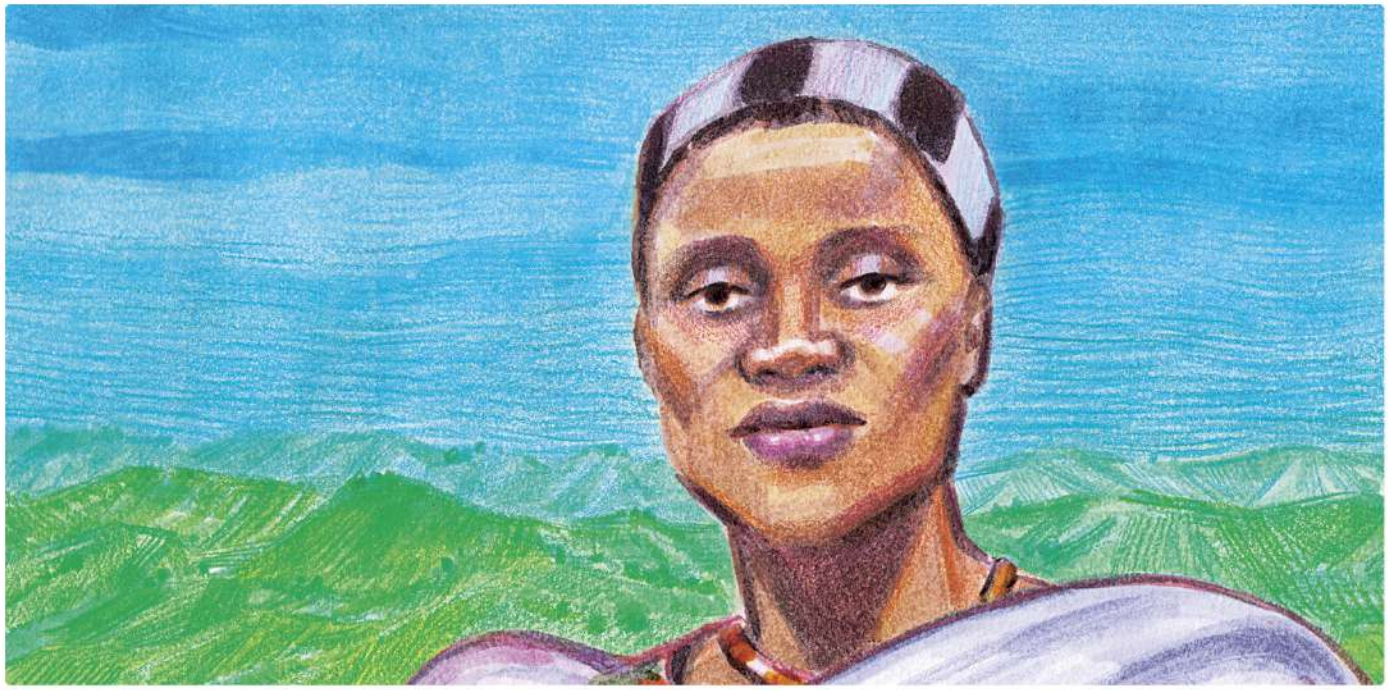
Anna Grigorievna Snitkina fait la connaissance de Dostoïevski en 1866, alors qu'elle est âgée de vingt ans et qu'il en a, lui, quarante-cinq. Il s'adresse à elle parce qu'il a besoin de dicter à une sténographe un roman qu'il doit absolument rédiger avant la fin du mois, *Le Joueur*.

Elle a lu ses livres, elle est, dirions-nous aujourd'hui, une de ses fans, une admiratrice :

« Depuis mon enfance, le nom de Dostoïevski, romancier préféré de mon père, m'était familier. Moi-même, en admiration devant son œuvre, j'avais versé d'abondantes larmes à la lecture de *Souvenirs de la maison des morts*. La perspective de faire la connaissance d'un écrivain de talent et de l'aider dans son travail me réjouissait et me transportait de plaisir[4]. »

Quand Anna rencontre son futur mari pour la première fois, il n'est pas simplement un possible employeur, il est Dostoïevski : il est déjà Dostoïevski.

CA SAIGNE ENCORE - PAOLO NORI_v16.indd 20 10/11/2023 12:27



Kiyémis

Et, refleurir

Philippe Rey

roman

ET, REFLEURIR- KIYÉMIS _v8.indd 1 07/12/2023 10:22

ET, REFLEURIR- KIYÉMIS _v8.indd 2 07/12/2023 10:22

Et, refleurir

ET, REFLEURIR- KIYÉMIS _v8.indd 3 07/12/2023 10:22

De la même autrice

À nos humanités révoltées, Métagraphes, 2018
Je suis ton pire cauchemar, Albin Michel, 2022

ET, REFLEURIR- KIYÉMIS _v8.indd 4 07/12/2023 10:22

Kiyémis

Et, refleurir

roman

Philippe Rey

ET, REFLEURIR- KIYÉMIS _v8.indd 5 07/12/2023 10:22

Ouvrage publié sous la direction éditoriale
de Stéphanie Cochet.

© 2024, Éditions Philippe Rey
7, rue Rougemont – 75009 Paris
www.philippe-rey.fr

ET, REFLEURIR- KIYÉMIS _v8.indd 6 07/12/2023 10:22

À toutes les danseuses,
les rêveuses,
présentes ou passées,
qui méritent d'être illuminées.
Nous vous construirons,
mot par mot,
de nouveaux Panthéons.

ET, REFLEURIR- KIYÉMIS _v8.indd 7 07/12/2023 10:22

ET, REFLEURIR- KIYÉMIS _v8.indd 8 07/12/2023 10:22

We dream for our mothers too.
Kirstin L. Cheers

ET, REFLEURIR- KIYÉMIS _v8.indd 9 07/12/2023 10:22

ET, REFLEURIR- KIYÉMIS _v8.indd 10 07/12/2023 10:22

Prologue

Certaines nuits accouchent de rêves passagers.
Leur présence est éphémère.
Visiteurs temporaires,
Nichés derrière les yeux,
Ils s'emparent des lieux,
Ne laissent rien derrière eux,
Et lorsque,
Au battement de paupières suivant,
Le jour arrive comme un billet retour,
Ils s'évaporent.
Les voilà repartis comme ils sont venus.

ET, REFLEURIR- KIYÉMIS _v8.indd 13 07/12/2023 10:22

C'était toujours la même chose.

Andoun se retrouvait dans les champs, derrière le village.

Le vert d'abord, partout.

Un vert émeraude, lumineux, débordait à perte de vue. Ce vert, qui accrochait la lumière, combattait dans l'air le chaud des routes ocre, et recouvrait tout d'un manteau de vie. Les plants d'arachides tapissaient les vallées, et puis, au loin, les collines, puis, au loin, des villages dont elle ne connaissait pas le nom. Les épis de maïs dévoraient l'horizon.

Derrière elle, le soleil s'était déjà levé. Elle en sentait les rayons embraser son dos. La chaleur lui intimait d'accélérer le rythme.

Plus vite, Andoun !

Plus vite !

Elle enfonça ses petits orteils dans la terre. Il fallait trouver appui pour se courber vers le sol granuleux, semer les graines qui fleuriraient bientôt. C'était son travail à elle, petite fille, aider à faire fleurir la terre. Ses minuscules mollets se soumirent à l'ordre. Elle se fléchit sur elle-même, fit disparaître une graine et tapa de plus belle contre la terre.

Andoun avait l'habitude de cette danse avec le temps et le soleil. Il fallait semer les gousses, les enfouir profondément,

ET, REFLEURIR- KIYÉMIS _v8.indd 14 07/12/2023 10:22

remettre la terre et tasser. Bientôt l'astre brûlant serait à son zénith et tout labeur deviendrait impossible.

Il faisait déjà chaud et la sueur, témoignage moite de ses efforts, mouillait le tissu de son pagne.

Plus vite, Andoun,

Plus vite.

Tape la terre, Andoun, tape.

Il fallait offrir son corps, ses genoux, ses muscles bandés, des coups, encore et encore, pour qu'enfin, à force d'imprécations, de supplications, de flexions, de torsions, la terre puisse leur livrer son cadeau.

La substance. La subsistance.

Les fruits.

La Vie.

Derrière la petite fille, des voix familières se mêlaient aux bruits des plants qu'on arrache et aux râles s'échappant des corps des travailleuses.

Comme souvent, l'une d'entre elles, une cousine, une sœur peut-être, s'était mise à chanter. Puis les autres la suivirent.

La voix leur donnait du courage.

La mélodie s'enracinait en Andoun.

Comme toutes les autres.

Sa grande sœur Madeleine, sa petite sœur Monique, sa cousine Marthe, d'autres fillettes encore, en pagne aussi, qui entonnaient le même chant d'encouragement.

C'était le chant de celles qui savent qu'elles vont rester des heures courbées, sur le champ des hommes.

Devant ses yeux, le pagne d'une femme plus grande, plus âgée, bougeait en rythme.

Elle voyait le nœud de son foulard s'agiter furieusement au-dessus de sa tête.

ET, REFLEURIR- KIYÉMIS _v8.indd 15 07/12/2023 10:22

Ses mouvements étaient précis, experts, rapides.

Elle tapait, arrachait, et faisait pleuvoir les gousses autour d'elle.

Andoun reconnaissait bien là le travail de sa mère, une efficace travailleuse.

Bientôt, elle porterait le fruit de leur labeur et irait vendre ces dizaines d'arachides au marché.

Tous ces efforts leur permettraient, à Andoun et à sa famille, de survivre.

La fillette savait bien qu'elle devrait imiter l'exemple de sa mère, de ses sœurs. Il fallait contribuer à la tâche, en bonne fille de famille.

Après tout, le terrain ne se retournerait pas seul, les arachides ne sécheraient pas d'elles-mêmes. La verdure ne renaîtrait pas spontanément.

Elle avait son rôle à jouer dans cette chorégraphie éprouvante.

Chacune avait sa parcelle de terrain à travailler.

Pourtant, ses sœurs avaient toujours été plus efficaces.

Leurs gestes se fondaient dans ceux de sa mère.

Leurs voix dans celles des chanteuses.

Et parfois, Andoun abandonnait sa tâche et jetait un coup d'œil vers elles, leurs gestes en rythme.

Peu à peu, la fillette se rendait compte qu'elle n'arrivait plus à manipuler la houe. Ses mains étaient moites, et le manche de bois, éraflé par des années de bons et loyaux services, glissait entre ses doigts.

La houe était son alliée dans le travail de cette terre. Andoun devait la tenir d'une poigne ferme mais le manche se dérobait.

ET, REFLEURIR- KIYÉMIS _v8.indd 16 07/12/2023 10:22

Malgré des années de pratique, elle n'arrivait pas à maîtriser l'outil. Elle tapait à côté, dépouillait les feuilles des plants.

La terre volait partout, les feuilles s'arrachaient et elle craignait de se voir reprocher une nouvelle fois sa lenteur par sa mère.

Elle reprit de plus belle, pensant très fort qu'elle aurait aimé être ailleurs.

Et puis la houe se volatilisa d'entre ses mains. Elle disparut purement et simplement.

La fillette battit des paupières, la chercha dans les plis de sa jupe, pour voir si elle ne l'avait pas fait tomber. Introuvable.

Elle se redressa.

Le champ était silencieux.

Plus de chansons, ses sœurs n'étaient plus là.

Sa mère non plus.

Le bruit des houes avait cessé.

Les voix des femmes avaient disparu.

La fillette voulut ouvrir la bouche pour appeler sa mère.

Sans succès.

Elle n'arrivait plus à prononcer le moindre mot.

Comment on disait « Maman », déjà ?

Elle ne savait plus, elle avait perdu sa langue natale.

Tout était resté derrière elle.

Apeurée, la fillette arracha un plant d'arachide. Elle serra si fort l'une de ses gousses qu'elle sentit la coque s'enfoncer et érafler la paume de sa main.

Elle enracina ses pieds plus profondément dans le sol argileux, espérant trouver un refuge dans la terre. Rester stable. Puis elle ferma les yeux très fort. Peut-être que, si elle attendait quelques secondes, elle se réveillerait de ce cauchemar et retrouverait sa mère et ses sœurs.

ET, REFLEURIR- KIYÉMIS _v8.indd 17 07/12/2023 10:22

Elle n'osait pas rouvrir les yeux. Accroupie, les pieds plantés dans le champ de son père, la tête entre les genoux, tétanisée, elle attendait que tout retourne à sa place. Mais elle n'entendait plus la jupe de sa mère frotter les plantes vertes.

Seulement le silence.

Plus rien n'était comme avant.

Elle laissa passer un temps.

Il s'étira en longueur. Un autre le suivit.

Deux, puis trois.

Des minutes-décennies.

S'accroupir ne changerait rien, décida-t-elle.

L'immobilité, c'était l'antichambre de la mort.

Alors elle se redressa.

Elle était toujours seule.

Lorsqu'elle ouvrit la main, une longue tige verte avait remplacé la racine d'arachide.

Au bout de celle-ci, une sphère d'un jaune intense.

Un petit soleil, doux sur sa paume.

Lorsqu'elle releva la tête vers l'horizon, un éclair frappa ses yeux. Il lui fallut du temps pour s'habituer. L'image était tellement saisissante qu'elle l'avait éblouie.

Elle vit que les plants d'arachides avaient disparu.

À la place, des milliers et des milliers de petites tiges vertes, sur lesquelles reposaient de petites boules de lumière.

Elles ondulaient, agitées par un vent d'origine inconnue, et les fleurs se mouvaient lentement. Une immense vague de lumière.

Hypnotisée, Andoun restait coite devant le spectacle qui s'offrait à elle. Elle avait l'impression que la lumière la pénétrait tout entière, passant par ses globes oculaires, traversant son

ET, REFLEURIR- KIYÉMIS _v8.indd 18 07/12/2023 10:22

cerveau, pour se diffuser dans ses veines et y déverser une sensation étrange, qui lui piquait le bout des doigts.

Elle posa le regard sur ses mains.

Les traces de terre, coincées sous ses ongles courts, disparaissaient.

Finies les arachides.

Finie la houe.

Finie la sueur.

Fini le labeur.

Seule restait la douceur des fleurs, qui l'invitaient à les rejoindre.

Elle fit un pas, puis un autre, et un autre encore.

Bientôt, elle fut au milieu du champ.

Baignée par la lumière des pétales, elle avait l'impression de danser avec des milliers de soleils.

Certaines nuits accouchent de rêves squatteurs,
Des rêves qui viennent s'installer,
Prendre possession des lieux,
Des rêves qui s'entichent de nos paupières,
S'y attachent,
Pour ne plus jamais s'en défaire.
Certaines nuits accouchent de rêves-bourrasques,
De rêves-tornades,
Qui viennent faire tomber
Cloisons,
Murs et fondations,
Renversent les maisons,
Pour faire entrer de nouvelles saisons.

Certaines nuits accouchent de rêves sauvages,
Des rêves hérétiques,
Des rêves incendiaires,
Qui feront chavirer
Le destin
Des dormeuses jadis paisibles.

ET, REFLEURIR- KIYÉMIS _v8.indd 20 07/12/2023 10:22

LIVRE 1

ANDOUN

ET, REFLEURIR- KIYÉMIS _v8.indd 21 07/12/2023 10:22

Chapitre 1

Nyokon, Cameroun, 1954

– Andoun, réveille-toi ! On y va hein ?
– …
– Andoun, c'est déjà le matin !
– …
– Andoun… ne commence même pas.
Andoun se retourna sur la natte. Les voix redoublèrent d'irritation.
– Ne nous montre pas le dos, Andoun.
– …
– La mère ne va pas être contente hein.
– …
– Tu es d'abord comment hein ?
– …
– Parce que tu crois que les arachides vont sauter de la terre pour atterrir cuites et préparées dans ton ventre ?
– …
– Lève-toi, c'est toi qu'on attend !

Silence.
Andoun restait immobile.

ET, REFLEURIR- KIYÉMIS _v8.indd 23 07/12/2023 10:22

Les voix, qui l'avaient cueillie au creux de son sommeil, finirent par s'éteindre.

Les pas s'éloignèrent.

Sortie d'affaire.

Sa mère savait très bien comment l'histoire allait finir, pensa la petite fille. Quand elle ne voulait pas se lever, cela ne servait à rien de la forcer.

Elle sortit la tête de sous la fine couverture.

Même si elle avait grandi un petit peu l'été dernier, elle gardait la couverture en guise de protection contre les corvées matinales.

Peuh !

Que quoi ?

Elle ?

Se lever aux aurores ?

Elle détestait ça. Elle savait qu'elle aurait dû suivre ses sœurs et qu'elle risquait d'être encore punie, mais son rêve était si agréable.

Andoun fuyait la journée, parce qu'elle savait qu'elle ressemblerait à toutes les autres.

La journée commençait très tôt, sur le coup de 5 heures. Les mamans attachaient leur foulard et leurs pagnes, donnaient le lait ou un morceau de mangue à leurs enfants, puis tous se mettaient en route. Il fallait marcher une dizaine de minutes, monter la colline pour arriver aux champs.

Certaines familles cultivaient les tomates, d'autres le maïs ou le manioc. En ce moment, ses parcelles à elle, la famille des Andoumalong, c'étaient les arachides.

Andoun détestait tout ce qui avait trait à la cueillette des arachides.

Des bruits de rires et de cavalcades provenaient de la rue. Voilà, ça devait être les autres enfants qui couraient pour

ET, REFLEURIR- KIYÉMIS _v8.indd 24 07/12/2023 10:22

rejoindre leur mère. Andoun referma les yeux. Elle n'avait pas de mal à imaginer la suite : le pagne attaché sur les reins, pieds nus dans la terre, le dos bien courbé, les mains qui farfouillent pour enlever le plant sans casser l'herbe ni perdre la graine. Et cela pendant des heures. Il fallait en faire un maximum le matin pour tromper le soleil. Ils ne s'arrêtaient que vers midi, lorsque la chaleur devenait trop éprouvante. Ensuite, le petit cortège redescendait la colline pour rentrer au village. Les femmes et les enfants, couverts de sueur, s'attelaient à la préparation d'une collation, souvent la même, de la salade de papaye et de la mangue.

La petite fille détestait aller chercher les arachides. Le soleil lui donnait mal à la tête. Malgré son très jeune âge, elle était convaincue qu'elle n'avait rien à faire dans la boue du champ.

Et puis, depuis plusieurs semaines, elle faisait ce rêve. Le vert. Les arachides qui se transformaient en énormes fleurs jaunes. La sueur qui disparaissait. Plus de houe. Plus de plant. Plus de chaleur. Andoun voulait rejoindre la douceur des fleurs jaunes.

Où trouver le chemin vers ce champ-là ? Elle n'en avait jamais vu à proximité du village.

Andoun sortit de la chambre où elles dormaient, ses sœurs et elle, en espérant trouver la case vide. Une voix sévère la fit sursauter :

– Andoun, qu'est-ce que tu fais encore là ?

Elle se retourna et vit sa mère qui la regardait en fronçant les sourcils.

Sa mère était une petite dame, qui avait passé sa vie à labourer les champs de son père, puis de son mari. C'était une femme travailleuse, qui n'avait jamais rechigné à la tâche, même durant chacune de ses neuf grossesses. Sur ses mains,

ET, REFLEURIR- KIYÉMIS _v8.indd 25 07/12/2023 10:22

on devinait les heures passées à arracher, bêcher, piler, cuisiner, malaxer. L'incarnation de la mère de famille respectable.

– Tous les enfants sont déjà en route, et toi, tu dors encore ?

Le soleil se lèverait bientôt sur le village, et la lumière du jour pénétrait déjà l'habitation, éclairant le visage de sa mère.

Aucun doute, elle était contrariée.

– La mère, je… commença-t-elle, essayant de plaider sa cause.

– Si tu as le temps de parler, tu as le temps de marcher, interrompit froidement la mère.

Andoun ferma la bouche. Elle connaissait ce ton. Si elle essayait de discuter, sa mère risquait de se fâcher. Et elle n'aimait pas quand sa mère se fâchait, surtout qu'elle savait que dans sa case à elle reposait, contre le mur, une longue chicotte. Elle étouffa un soupir.

– Viens là, je vais arranger ton pagne, dit sa mère. On est déjà en retard, le soleil risque de noircir ta peau !

– Papa, j'ai mal au ventre.

– C'est comme ça que tu vas nous gâter les enfants, elle se prend déjà pour une petite princesse, s'exclama la mère, un tissu à la main.

– J'ai parlé, non ? Elle ira la première demain.

– Voilà bien ta manière de gérer ta préférée.

La voix agacée de sa mère disparut et ils restèrent tous les deux.

– Papa, j'ai encore rêvé des fleurs jaunes…

Silence.

ET, REFLEURIR- KIYÉMIS _v8.indd 26 07/12/2023 10:22

– Ma fille, tu sais, ces rêves-là, il ne faut pas y faire attention.

– Mais j'ai demandé à Monique et Sophie! Elles n'ont pas ce genre de rêves, elles…

Secoue les épaules !
Secoue les épaules !
Danse pour les hommes,
Danse pour la fécondité
De la terre.
Danse pour que ses fruits,
Ses jus précieux,
Viennent inonder le village.
Pour ta famille,
Pour ton village.
Danse
Et chasse les ténèbres,
Danse
Et le feu brûlera encore,
Danse, ma chère,
Danse avec tes sœurs,
Et, ensemble,
Offrez vos mouvements à la joie,
À la vie,
À la nuit.

ET, REFLEURIR- KIYÉMIS _v8.indd 28 07/12/2023 10:22

Vincent Fortier

Les racines secondaires

Philippe Rey

roman

LES RACINES SECONDAIRES - VINCENT FORTIER_v8.indd 1 05/12/2023 18:17

LES RACINES SECONDAIRES - VINCENT FORTIER_v8.indd 2 05/12/2023 18:17

Les racines secondaires

LES RACINES SECONDAIRES - VINCENT FORTIER_v8.indd 3 05/12/2023 18:17

Du même auteur

Phénomènes naturels, Hashtag, 2020

LES RACINES SECONDAIRES - VINCENT FORTIER_v8.indd 4 05/12/2023 18:17

Vincent Fortier

Les racines secondaires

r o m a n

Philippe Rey

LES RACINES SECONDAIRES - VINCENT FORTIER_v8.indd 5 05/12/2023 18:17

© 2022, Del Busso Éditeur
Droits réservés pour l'Amérique du Nord

© 2024, Éditions Philippe Rey
7, rue Rougemont – 75009 Paris
www.philippe-rey.fr

LES RACINES SECONDAIRES - VINCENT FORTIER_v8.indd 6 05/12/2023 18:17

À ma famille logique

LES RACINES SECONDAIRES - VINCENT FORTIER_v8.indd 7 05/12/2023 18:17

LES RACINES SECONDAIRES - VINCENT FORTIER_v8.indd 8 05/12/2023 18:17

« À chaque personne il y a un monde. »

Anne Carson,
Autobiographie du rouge[1]

« Après tout, n'est-ce pas vraiment cela, se soucier de quelque chose, songeai-je, il s'agit juste de l'observer assez longtemps, pourquoi devrait-ce être une question d'échelle ? Cette pensée me parut d'abord rassérénante, mais il est difficile d'observer des choses, ou de les observer vraiment, et on ne peut en observer plusieurs à la fois, et il est donc si aisé de détourner les yeux. »

Garth Greenwell,
Ce qui t'appartient[2]

1. Traduit par Vanasay Khamphommala, L'Arche, 2020.
2. Traduit par Clélia Laventure, Rivages, 2018.

LES RACINES SECONDAIRES - VINCENT FORTIER_v8.indd 9 05/12/2023 18:17

LES RACINES SECONDAIRES - VINCENT FORTIER_v8.indd 10 05/12/2023 18:17

T'sais, je n'ai jamais été aussi vrai à tes côtés que quand ta mémoire a flanché. Je m'habillais librement. Parlais franchement. Sans faux-fuyants. J'avais la conviction que puisque tu n'étais plus toi-même, moi, je pouvais l'être.

Je ne sais pas si tu comprenais que c'était moi, ton gars, ou si tu pensais que j'étais lui. Si j'avais été un étranger, est-ce que ç'aurait été du pareil au même ? Qu'importe. J'étais moi-même, lui, étranger.

Je prenais tout ce qui sortait de ta bouche, même si ça n'avait pas vraiment de sens. C'était plus que tu ne m'avais jamais offert.

Tu étais Alzheimer. Comme si c'était un rôle à incarner. Comme Christian Bale est Batman ou Julia Roberts est Erin Brockovich. On ne dit pas qu'une personne a l'alzheimer comme elle aurait la grippe, la jaunisse ou le cancer, mais qu'elle l'est. Je sais bien qu'Alzheimer était une personne : Alois Alzheimer, un psychiatre allemand qui a donné son nom à la maladie comme Crohn, Hodgkin ou Parkinson l'ont fait aussi. Maintenant on ne l'oubliera jamais.

Tu m'avais donné le nom de Maurice. Celui qu'on avait si longtemps oublié.

LES RACINES SECONDAIRES - VINCENT FORTIER_v8.indd 11 05/12/2023 18:17

LES RACINES SECONDAIRES - VINCENT FORTIER_v8.indd 12 05/12/2023 18:17

Philippe

J'ai un sentiment de vertige en ouvrant les yeux. Derrière les cristaux givrés coincés entre le double vitrage, j'aperçois les pics enneigés revêches percer les nuages vaporeux plus bas. Je m'étais endormi la face écrasée contre le hublot, quelque part entre Vancouver et Anchorage. Le petit avion sur l'écran tactile empiète sur la frontière entre le Yukon et l'Alaska : le parc national Kluane d'un côté et celui de Wrangell-Saint-Élie de l'autre. Mon voisin qui monopolise l'appui-bras ne verra rien du spectacle s'il faut en croire le filet de bave cascadant de sa bouche au coton bleu de sa chemise qui n'absorbe plus rien là où s'est formée une flaque visqueuse déjà épaisse.

Je suis heureux d'avoir quitté la fin d'août humide et collante de Montréal. Ma famille vient du Nord, un Nord que je n'ai jamais exploré d'aussi haut. Mon guide de voyage précise qu'en Alaska il n'y a que peu de printemps et d'automne. L'été se termine et culbute presque illico dans l'hiver. Pas de longues saisons intermédiaires, de shoulder seasons. Ça tombe rapidement, brutalement.

Papa, tu es mort il y a un an.

***

LES RACINES SECONDAIRES - VINCENT FORTIER_v8.indd 13 05/12/2023 18:17

En langue aléoute, Alaska signifie littéralement « objet vers lequel l'action de la mer est dirigée ».

Je suis submergé.

Depuis ta mort, papa, les choses ont déboulé. Ça ne se peut pas, tout s'est trop bien enligné. Ça n'arrive que dans les films, ces affaires-là, ces films que tu disais toujours tirés par les cheveux. On pourrait croire à une véritable épiphanie, à la naissance d'une idole. Ta mort comme un élément déclencheur qui a mis Maurice sur ma voie. Puis la découverte en vidant tes boîtes de souvenirs de la carte postale qu'il t'avait envoyée. La rencontre avec Pierre, quasi miraculeuse. La lecture des mémoires de Maurice, comme des écrits sacrés. Toute cette année culmine avec ce voyage, un pèlerinage sur les traces de mon oncle, ton frère. Je rattrape les liens que nous n'avons pu tisser, je rattrape toute la famille en fait. Je vais au bout du mystère familial, une mythologie que personne n'a osé raconter, que personne ne connaît en entier. Je vais tout t'expliquer. Bien sûr que tu ne sais pas qui est Pierre, que tu ne sais pas ce que Maurice a écrit. Je vais partager son histoire avec toi. Une histoire peut-être pleine de trous, mais qui me permet de retrouver une appartenance à ma famille.

Qu'est-ce que je viens chercher ici ? En m'éloignant de la maison, comme Maurice l'a fait, je pourrais me persuader que je m'approche symboliquement de mon oncle disparu, mais ce serait me mentir. Je vais me perdre. L'Alaska est le plus grand des cinquante États américains. Plus étendu que la grande majorité des pays de la planète, il compte moins d'habitants au kilomètre carré que la Mongolie, pays le moins densément peuplé du monde. Moins d'un pour cent de son territoire est développé. Là-haut, il y a plus de caribous que d'humains. Bien que l'Alaska soit peinturé dans le coin

LES RACINES SECONDAIRES - VINCENT FORTIER_v8.indd 14 05/12/2023 18:17

des mappemondes, Anchorage, mon point d'entrée, est à mi-chemin entre Tokyo et New York.

***

Papa, quelques mois avant ta mort, tu t'étais mis à m'appeler Maurice, t'en rendais-tu seulement compte ? Le seul autre nom que tu m'avais déjà donné, c'était Philou, jusqu'à ce que je devienne trop grand, trop homme à tes yeux pour mériter encore ce petit nom. Quand je suis devenu pour toi Maurice, notre relation qui allait à vau-l'eau s'est solidifiée, s'est resserrée. Alors incarner le rôle pour tes derniers jours m'allait bien, même si je n'avais pas encore lu le scénario.

Tu perdais la carte : Alzheimer, démence hyperprécoce et fulgurante. Tu n'avais que rarement prononcé le nom de Maurice avant, devant moi du moins, même si je savais qui il était, bien sûr. Tu as toujours été discret sur ta famille. Pour moi, les grands-parents, les oncles et les tantes, les cousines et les cousins ne sont pour ainsi dire que maternels. Ta famille à toi, papa, restée loin, à quelque huit heures au nord de Montréal, je la connais, je la voyais une fois par année, petit, mais je ne la vois plus jamais.

Maurice, c'est la neuvième et dernière branche de l'arbre généalogique qui se déploie sous Simone et Timothée, tes parents, celle qui se termine avec lui, une branche de bois mort qu'on aurait sans doute préféré élaguer, qui fléchit sous son seul poids. Il n'apparaît que sur quelques rares photos de famille. Il est parti pour Montréal avant ses dix-huit ans : autoexcommunication. Puis il s'est envolé pour l'Alaska, le savais-tu, ça ? Bien sûr que tu le savais, Maurice t'a écrit une carte postale de sa nouvelle maison. Avant que Pierre tombe sur ma route, qu'il me parle de mon oncle, avant qu'il me

LES RACINES SECONDAIRES - VINCENT FORTIER_v8.indd 15 05/12/2023 18:17

lègue ses mémoires, afin que Maurice puisse enfin avoir un lien avec sa famille, je ne connaissais presque rien de son histoire. Quand je suis devenu Maurice, mon oncle venait me visiter dans mes rêves, mais, comme toujours, je me réveillais en ne me rappelant que la prémisse de mes songes. Alors j'inventais des histoires à partir de là.

Pierre, c'est celui qui est devenu la figure paternelle de Maurice, son mentor, celui qui a fait, je crois, que Maurice a pu vivre sa vie. Après ta mort, il m'est apparu comme une révélation. En fait, je savais qui était Pierre. Quand tu es queer et que tu habites Montréal, son nom résonne, sa réputation le précède, c'est un véritable monument dans le Village, pour les causes qu'il a défendues au fil du temps. Mais comment j'aurais pu savoir qu'il avait côtoyé notre Maurice ? L'année de ta mort, papa, Pierre a eu soixante-quinze ans. Pour souligner l'occasion, un photomontage circulait sur les réseaux sociaux. Plusieurs personnes m'ont écrit pour me dire que mon sosie se trouvait sur un des clichés : au milieu d'une manifestation, dans la rue, Pierre et Maurice, bras dessus, bras dessous. J'ai tout de suite saisi qui était mon double. J'ai écrit à Pierre, non sans trembler : « C'est mon oncle Maurice. J'aimerais en apprendre plus sur lui. » À partir de mon nom et de ma photo, Pierre a aussi compris d'emblée : j'étais de la famille. Il m'a invité chez lui, m'a ouvert la porte et les larmes ont coulé.

– Entre, mon chou, entre.

Après m'avoir parlé de son protégé pendant des heures, heureux d'avoir de la visite, Pierre m'a remis les écrits de Maurice tapés à la machine. J'ai lu et relu ses récits comme un fanatique, j'ai glissé dans mes bagages les pages déjà cornées, je connais maintenant les histoires de mon oncle par cœur, des histoires que tu n'as jamais entendues, papa, que Maurice n'a jamais pu nous conter de son vivant.

LES RACINES SECONDAIRES - VINCENT FORTIER_v8.indd 16 05/12/2023 18:17

Maurice

Je suis arrivé en Alaska il y a un an.

Margaret Thatcher était réélue par une majorité écrasante. La sonde *Pioneer 10* s'apprêtait à passer au-delà de l'orbite de Neptune. Et Sally Ride allait devenir la première Américaine dans l'espace. J'ai conservé l'*Anchorage Daily News* que j'avais ramassé à l'aéroport ce jour-là.

Je n'avais pas eu autant la chienne que depuis le jour où j'avais quitté mon village pour Montréal. J'avais le vertige. Comme si je ressentais l'effet d'être perché sur le dessus de la planète.

À la veille de mes vingt-cinq ans, Pierre m'avait lancé un défi : faire tourner son globe terrestre, fermer les yeux et poser le doigt sur l'endroit vers lequel je devrais mettre le cap. J'avais ri.

– T'arrêtes pas de dire que tu veux partir, que t'es tanné d'être ici. Qu'est-ce qui te retient ?

Rien ne me retenait. Depuis au moins deux ans, une déprime m'avait gagné. Pierre était ce qui ressemblait le plus à une familiarité. Il m'hébergeait et payait une bonne partie du loyer. Nos amis n'arrêtaient pas de dire que nous étions un couple, mais nous avions chacun nos vies. Pierre est pilote,

LES RACINES SECONDAIRES - VINCENT FORTIER_v8.indd 17 05/12/2023 18:17

il est dans un avion la moitié du temps, alors, que j'habite à Montréal ou en Alaska, ça ne changeait pas grand-chose. Il m'a dit qu'il m'aiderait pour les papiers, comme d'habitude.

Un peu réchauffé par la soirée, je me suis laissé prendre au jeu. J'ai fait tourner le globe et Pierre a mis ses mains en œillères sur mes yeux. Je visais le dessus, le pôle Nord, pour lui montrer que son jeu était plus symbolique qu'autre chose. Que j'étais condamné à aller vers l'impossible, que c'était magnétique. J'ai fait plonger mon index qui a patiné une demi-seconde sur la surface. Puis la planète s'est arrêtée sec, freinée par un relief sur lequel mon doigt avait buté. Quand j'ai regardé, je pointais le cœur de l'Alaska, juste à côté de Fairbanks dont je n'avais jamais entendu parler. J'avais mis le doigt sur le mont McKinley, la plus haute montagne en Amérique du Nord, m'a dit Pierre.

– Sainte-paparmane !

– Ain't no mountain high enough, a-t-il rigolé en chantant et en me disant qu'il avait un ami quelque part là-bas.

Il a des amis partout.

Je ne sais pas ce qui m'a réellement convaincu de partir, mais j'étais enchanté à l'idée de tout laisser derrière. J'avais peut-être déjà fait le tour de la roue à Montréal. J'avais longtemps vu la ville comme ma seule possibilité. Comme une fatalité. Les descentes de police dans les bars me pesaient. Le Nord me manquait peut-être plus que je voulais me l'avouer. Ou alors je n'en avais pas encore fini avec lui. Je viens d'un village qu'on dit au nord du Nord, même s'il n'arrive pas à la moitié du territoire québécois. J'étais prêt à retrouver les aurores boréales. À m'éloigner du tumulte.

Je suis parti quelques mois après avoir fait tourner le globe. Seul, malgré l'insistance de Pierre qui voulait m'accompagner jusqu'à destination. J'ai atterri à Anchorage, la plus grande

LES RACINES SECONDAIRES - VINCENT FORTIER_v8.indd 18 05/12/2023 18:17

ville de l'État. Chuck est venu me chercher pour m'héberger chez lui, en attendant. L'ami de Pierre partageait une maison avec trois autres personnes, à Homer. Je n'ai jamais eu à faire d'autres plans.

Heureusement que Chuck est venu rapidement, car je n'aimais pas Anchorage. Trop droite dans ses artères et trop bipolaire : à la fois métropole et terrain de jeux tourné vers la nature. J'y ai passé une seule nuit. Chuck, lui, je l'ai tout de suite aimé.

– Oh yeah, Anchorage is shit ! Nous venons seulement quand nous n'avons pas d'autre choix. Nous n'avons pas besoin de grand-chose à Homer, tu vas voir. Tu pourras avoir ta chambre à toi, Sam est partie jusqu'à l'hiver. Je sais, je sais, c'est bizarre de revenir en Alaska pour l'hiver. Mais si tu la rencontres, tu verras que Sam fait les choses comme personne d'autre. Tant que tu nous aides aux repas et au ménage de temps en temps, et que tu participes à nos délires le plus souvent possible, pour entretenir notre réputation de maison des fous, tu seras le bienvenu chez nous.

Chuck parlait sans arrêt. Son débit rapide me faisait rater la moitié de ce qu'il disait, même si Montréal m'avait donné une bonne base en anglais. J'ai souri et acquiescé pendant tout le trajet de quatre heures. Je sortais le bras et la moitié de mon visage de la portière du vieux pick-up rouge. Je regardais au large et je m'émerveillais devant les volcans et les églises orthodoxes croisées au passage. J'étais déjà vendu à l'Alaska. Je n'allais jamais la quitter.

Ici, je me démarque d'abord par ma langue maternelle. Je suis le French Canadian : on m'a rapidement donné le surnom de Frenchy. J'ai troqué le faggot pour un autre mot en f et je peux vivre avec ça. Avoir la paix dans le quarante-neuvième État américain, c'est facile. Être ermite, c'est naturel. Et puis

LES RACINES SECONDAIRES - VINCENT FORTIER_v8.indd 19 05/12/2023 18:17

presque tout le monde vient de l'Outside, comme on dit ici, le premier terme alaskain que j'ai appris. Chuck vient de New York, Sam, de l'Arkansas, et Read et Bonny, les deux autres locataires de la maison, de la Californie. Chuck dit que moins de la moitié de la population alaskaine est née dans l'État.

J'ai rapidement su que j'allais me plaire ici. Je ne serai jamais un sourdough, le deuxième terme que Chuck m'a appris. Le sobriquet est donné aux vieux de la vieille qui connaissent bien l'arrière-pays, en référence au levain autrefois utilisé par les foreurs pour faire leur pain et survivre dans le bois.

J'écris ces mots à moi-même, encouragé par ma famille d'adoption, dans l'Alaska que j'habite depuis un an. Je veux me rappeler ce qui m'a mené ici. J'écris à partir de souvenirs qui ne sont que les miens.

Philippe

J'ai mis les pieds en Alaska, le point d'entrée supposé des premiers humains en Amérique. À l'âge de glace, le niveau de la mer étant plus bas, un pont terrestre de mille quatre cents kilomètres s'est créé entre la Sibérie et l'Alaska. Les premiers arrivants ne savaient pas qu'ils passaient d'un continent à l'autre. Tout ça, il y a de quinze à trente mille ans. Ils n'étaient pas là pour explorer, mais bien pour chasser. Leurs pérégrinations visaient à suivre la trace des animaux qui leur procuraient de la nourriture et des vêtements. Sont passés par là les Tlingits, puis les Haïdas et les Athabascans. Les Inupiks, les Yupiks et les Aléoutes, eux, occupent le territoire depuis « seulement » trois mille ans. Maurice est arrivé en 1983, papa, l'année de ma naissance.

L'Alaska est l'une des dernières contrées explorées par les Européens, parce que le Pacifique nord était froid et orageux. Vitus Béring, Danois au service des Russes, a été le premier Européen ici, au début du XVIII^e^ siècle. Avant son arrivée, il y avait environ quatre-vingt mille personnes en Alaska. L'État n'a regagné ce nombre qu'avant la Seconde Guerre mondiale. Pendant les périodes russe et américaine, les Aléoutes ont perdu quatre-vingts pour cent de leur tribu. Les Chugachs,

LES RACINES SECONDAIRES - VINCENT FORTIER_v8.indd 21 05/12/2023 18:17

les Tlingits, les Haïdas et les Dena'inas, cinquante pour cent. Les Blancs ont été leur épidémie.

***

Quelques jours seulement après ta mort, je suis tombé sur la carte postale de Maurice :

Alaska, 1983

Cher Romain,
Je t'écris de l'autre bout du continent
Je ne reviendrai pas, mais je ne vous oublie pas
Embrasse maman pour moi

Ton frère, Maurice

Je l'ai trouvée en fouillant dans une boîte à biscuits en métal où tu gardais quelques objets précieux, parmi une médaille de hockey, un passeport d'Expo 67 estampillé des sceaux des différents pavillons internationaux que tu avais visités pour ton dix-huitième anniversaire, une photo abîmée de tes jeunes parents sur le quai d'une gare et une autre intacte de ton mariage avec maman, une mèche de cheveux châtains retenus par un élastique rouge, peut-être les miens, peut-être ceux de sœurette.

Puis la carte postale aux coins arrondis, adornée d'un champ de fleurs bleues, roses et blanches. Sans trace de sceau postal, sans doute effacé par les années. Envoyée à ton adresse montréalaise, dans les avenues de l'Est, où tu t'es installé au début des années soixante-dix, et où tu habitais quand tu as rencontré ta Mireille, ta femme, maman, là où j'ai vécu les premiers mois de ma vie avant que nous déménagions en banlieue, dans la maison que vous aviez fait construire et dans

LES RACINES SECONDAIRES - VINCENT FORTIER_v8.indd 22 05/12/2023 18:17

laquelle je retrouve tous mes souvenirs d'enfance. Maman m'a dit n'avoir aucun souvenir de ce bout de carton. Six courtes lignes, trois petites phrases ; Maurice avait pourtant tant de choses à raconter. Est-ce la seule trace que tu gardais d'un fantôme jamais nommé ?

Avec les années, j'avais bien compris que Maurice était gai, même si personne dans ta famille n'avait utilisé ce mot. Dans son manuscrit, c'est écrit noir sur blanc. Dans ta famille, on se contentait de dire qu'il était différent, qu'il avait besoin de vivre ailleurs, autre chose. Voilà ce qu'on racontait. Voilà comment il a quitté vos vies.

Je sors la carte fleurie de mon carnet d'écriture. La seule relique de Maurice. Je la regarde longtemps. Je suis ici comme Maurice était ici.

***

Je suis aux États-Unis, mais je n'en ai pas l'impression. Juchée au nord du continent, l'Alaska nous fait souvent oublier qu'elle est un État américain. Les portions dans les assiettes nous le rappellent. Mes deux immenses tacos au flétan cachent une part géante de frites, deux boules de riz et une minuscule salade de chou.

– Je t'avais dit que c'étaient de grosses portions, rigole la propriétaire de la maison où je loue une chambre et qui m'a amené dans un pub d'Anchorage pour mon baptême alaskain.

Kim est accueillante, souriante, chaleureuse et me fait sentir à l'aise en un rien de temps. Elle est enseignante au primaire et je me demande si elle porte en classe le T-shirt qu'elle arbore présentement : « Husky Owners for Republicans ». Le Grand Old Party fait loi dans l'État. Depuis 1972, les républicains l'emportent toujours, avec de grandes marges.

LES RACINES SECONDAIRES - VINCENT FORTIER_v8.indd 23 05/12/2023 18:17

Son split-level est un peu en retrait du centre-ville. Rien d'étonnant à voir traîner un renne dans la cour ou dans la rue.

– Qu'est-ce que tu viens faire en Alaska ?

– Je suis venu écrire, surtout.

– Sur quoi ?

– C'est dur à expliquer.

Je suis venu t'écrire à toi, papa, loin, pour pouvoir te parler en paix. Pour tisser des liens avec Maurice, aussi, pour être seul avec lui, puis te montrer qui il était, te lire ses mots. Pour te faire comprendre les parallèles entre ton petit frère et moi. Pour écrire là où Maurice a écrit, en comparant mon style au sien, quasi télégraphique, moi qui rédige toujours de longues phrases-fleuves, moi qui n'écris habituellement jamais au « je ». Pour te faire comprendre qu'il y a transmission même quand il y a déconnexion. Pour t'expliquer à quoi elle ressemble notre idée de la famille. Pour comprendre ce que je conserve de toi, de lui, de celles et ceux qui passent, ce que je prends, je jette et j'oublie. Ou que je choisis d'oublier.

– C'est un recueil sur la mémoire, sur les souvenirs.

Après une première bière, je lui demande si elle connaît un Maurice, en évitant de parler de mon oncle arrivé ici il y a plus de trente ans. Je me dis que ça doit être un nom peu commun dans les parages. Et comme il y a deux fois moins de monde dans tout l'État que dans la seule ville de Montréal, que c'est possible qu'elle ait entendu parler de lui, parce que à Montréal je croise toujours quelqu'un que je connais quand je sors, même s'il y a deux fois plus de monde que dans tout l'Alaska. Elle me dit que son père était maniaque de hockey et qu'elle connaît Maurice Richard.

J'ai l'impression de dévorer mon repas, mais mon assiette semble toujours aussi chargée.

LES RACINES SECONDAIRES - VINCENT FORTIER_v8.indd 24 05/12/2023 18:17

– Tu vois le manche du fût de bière, le premier ? C'est un os de pénis de morse.

– Ah ouais ? C'est si gros que ça ?

Kim me dit que si j'aime le poisson, je vais être servi ici. La mer de Béring et le Pacifique nord regorgent de flétans et de saumons, en plus de crabes. Les fruits de mer sont d'ailleurs un des rares articles qui sont moins chers en Alaska que dans le reste du pays, le Lower Forty-Eight comme on dit ici.

– Tu aimes les fruits de mer ?

– Pourquoi le manche du fût est fait en pénis de morse ?

***

De retour chez Kim, l'estomac bien étiré par la bouffe et la bière, je m'enferme dans ma chambre. Je révise mon itinéraire qui me fera graviter autour d'Anchorage, d'abord au nord, vers Denali, en passant par Talkeetna, puis au sud vers Homer et Seward. Homer me fait peur. Maurice y a habité cinq ans. Je me permets des détours avant d'y mettre les pieds, question d'apprivoiser les lieux, j'imagine. Question de prendre mon temps et de savourer le moment, nous qui avons toujours eu du mal à nous poser, à ralentir, n'est-ce pas, papa ? Je note tout ce que je peux sur l'Alaska et son paysage, toutes les statistiques, afin de garder la tête froide devant l'aspect mystique de ce voyage, afin d'avoir des choses à te dire, toi qui aimais les récits de voyage, même si tu levais le nez sur les destinations nordiques. Maurice aussi se perd dans des récits qui lui évitent de dire comment il se sent. Nous sommes du même clan.

Je suis ici par ferveur. Je pèlerine. Le pèlerinage est une pratique quasi universelle vieille de plus de quatre mille ans, le savais-tu ? Depuis Stonehenge, on pèlerine en quête de surnaturel.

LES RACINES SECONDAIRES - VINCENT FORTIER_v8.indd 25 05/12/2023 18:17

Pèlerinage :
- Voyage individuel ou collectif vers un lieu saint, un lieu de piété dans un esprit de dévotion.
- Visite faite dans le but de rendre hommage à un grand personnage en un lieu où il a vécu.

J'étale sur le lit des cartes postales achetées au centre-ville (et celle que Maurice t'a adressée) et je décide d'écrire à mon oncle. Maurice, mon nouveau confident. Derrière l'image du centre-ville d'Anchorage, j'écris en pattes de mouche :

Cher Maurice,
J'ai envie moi aussi de faire spinner le globe
Assez vite pour tout faire trembler tout secouer
Le faire tournoyer en sens inverse
Pour remonter le cours du temps
Prendre ton visage entre mes mains
Prendre acte de nos ressemblances
Prendre de tes nouvelles

Ton neveu, Philippe

***

Le lendemain, je me promène au centre-ville d'Anchorage. La métropole est protégée par les montagnes Chugach, dont le plus haut sommet, à quatre mille mètres, est dix-sept fois plus haut que le mont Royal. Ça doit faire quatre fois que je fais le tour du pâté minuscule formé par les rues G et H et la Quatrième et la Cinquième Avenue (le bureau de la toponymie ne s'est pas cassé la tête pour nommer les artères en quadrillé).

LES RACINES SECONDAIRES - VINCENT FORTIER_v8.indd 26 05/12/2023 18:17

Je porte mes pantalons amples à élastique, une camisole échancrée framboise et un kimono noir oversized. Un look qui me permet de passer inaperçu ou presque à Montréal. Mais, pour je ne sais quelle raison, je suis soudainement beaucoup trop conscient de ce que je porte et je me demande si cet accoutrement est approprié pour le Darwin's Theory, un dive bar classique d'Anchorage. Je ne me souviens pas de la dernière fois où j'ai mis les pieds dans un bar aussi hétéro.

Je m'installe à l'îlot central illuminé par une guirlande de piments forts en plastique, puis je me commande une bière ambrée locale que la serveuse, dans la cinquantaine ou la jeune soixantaine, m'apporte avec un large sourire.

– T'écris sur quoi ? qu'elle me demande, ayant déjà remarqué mon carnet posé sur le comptoir.

– C'est une bonne question, que je dis avant de prendre ma première gorgée et d'essuyer avec ma langue la mousse qui s'est déposée sur ma moustache.

– Ce ne sont pas les sujets qui manquent ici !

Aussitôt sa phrase terminée, les quatre hommes assis autour du bar, que j'imagine se rassembler ici souvent, se mettent de la partie. La conversation impromptue se fixe sur Iditarod, une vraie fierté alaskaine à les entendre parler. Le départ est donné à deux coins de rue d'ici, dans D Street. Iditarod, c'est une course annuelle de traîneau à chiens qui, depuis 1972, relie Anchorage à Nome, près de deux mille kilomètres à l'ouest. En plein mois de mars, on met aujourd'hui huit ou neuf jours avant de passer le fil d'arrivée. Le traîneau à chiens est le sport officiel de l'Alaska.

– Cette année, c'est encore le petit Dallas Seavey qui a gagné.

– Sa quatrième victoire en cinq ans !

– En huit jours et demi.

LES RACINES SECONDAIRES - VINCENT FORTIER_v8.indd 27 05/12/2023 18:17

– Huit jours, onze heures, vingt minutes et seize secondes pour être exact.

– Reef et Tide, les deux huskies à la tête de son cortège, sont exceptionnels.

– C'est son père qui l'a battu l'autre année !

Chaque homme ajoute ces détails un à la suite de l'autre, avec une certaine lueur dans l'œil, dans un cérémonial qui semble presque répété. Je n'ai pas vraiment d'intérêt pour la course, mais je me laisse entraîner par leurs mots.

Je finis par quitter le bar trois bières plus tard, avec une liste d'activités à faire pour toute une année, dressée par mes nouveaux amis, qui m'ont effectivement dit se rassembler religieusement, tous les jours ou presque. C'est dans ce bar qu'ils forgent leurs souvenirs. Tu n'aurais sans doute pas été du genre à te tenir avec eux, papa. J'en suis davantage proche que tu ne l'aurais jamais été.

Meredith Hall

Plus grands que le monde

Philippe Rey

roman

PLUS GRANDS QUE LE MONDE - HALL_v4.indd 1 28/11/2023 13:55

PLUS GRANDS QUE LE MONDE - HALL_v4.indd 2 28/11/2023 13:55

Plus grands que le monde

PLUS GRANDS QUE LE MONDE - HALL_v4.indd 4 28/11/2023 13:55

Meredith Hall

Plus grands que le monde

roman

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Laurence Richard

Philippe Rey

PLUS GRANDS QUE LE MONDE - HALL_v4.indd 5 28/11/2023 13:55

Titre original : *Beneficence*
© 2020 by Meredith Hall
This edition arranged with DeFiore and Company Literary Management, Inc. through Agence Eliane Benisti.

Pour la traduction française
© 2024, Éditions Philippe Rey
7, rue Rougemont – 75009 Paris
www.philippe-rey.fr

À mes enfants

PLUS GRANDS QUE LE MONDE - HALL_v4.indd 8 28/11/2023 13:55

Alstead, Maine

PLUS GRANDS QUE LE MONDE - HALL_v4.indd 10 28/11/2023 13:55

Première partie

Avant

Éternel ! J'aime le séjour de Ta maison,
Le lieu où Ta gloire habite.

Psaume 26 : 8

PLUS GRANDS QUE LE MONDE - HALL_v4.indd 12 28/11/2023 13:55

[1947]

Doris

De bonne heure chaque matin, quand, dans la maison silencieuse où dorment nos enfants, nous nous levons, Tup et moi, pour entamer notre journée, je commence par faire le lit, en tirant bien sur les draps pour les tendre et les lisser. Ils sont imprégnés de la chaleur de nos corps. De la main, j'effleure le côté où mon mari a dormi, puis je remonte les couvertures pour bien retenir la chaleur, comme un souvenir de nous, jusqu'à ce que viennent la nuit et le moment où nous nous étendrons de nouveau ensemble.

Notre chambre est dotée de grandes fenêtres à l'arrière de la maison, donnant sur le pâturage voisin et le ruisseau qui y serpente. Comme il est agréable, chaque jour au réveil, de se lever et de poser les yeux sur cette terre. Certains matins d'été, quand le brouillard au sol étreint la terre chaude, les arbres bordant les prés de fauche prennent des allures spectrales. Puis, lentement, le brouillard se lève et se dissipe, de sorte qu'au moment où je m'attelle à la vaisselle du petit déjeuner, le soleil façonne les ombres vives de la clôture barbelée, comme de longs points de couture bien nets qui nous attachent à cet endroit. Tup et moi

PLUS GRANDS QUE LE MONDE - HALL_v4.indd 13 28/11/2023 13:55

avons assez de sens commun pour mesurer la chance qui est la nôtre.

On ne sait pas ce qui peut arriver. Un jour, alors que Sonny et Dodie étaient encore petits, ils s'étaient retrouvés enfermés par inadvertance dans la laiterie. Tup travaillait dans le pâturage nord. J'entendais le tracteur au loin – ce devait être en 1938, l'année où il avait acheté le nouveau tracteur –, et c'est moi qui étais chargée de garder un œil sur les enfants. Je le faisais toujours. Dès la naissance de Sonny, j'avais compris que, quand vous devenez parent, vous voyez votre vie rétrécir comme peau de chagrin, ce que vous acceptez volontiers. En grandissant, vous nourrissez quantité de rêves sur votre vie future, sur ce que vous ferez de toutes ces années aux airs de promesse, et c'est toujours vous que vous mettez au centre. Puis vous vous mariez et ces rêves changent, mais vous n'abandonnez pas pour autant toutes ces idées – qui sait ? vous pourrez peut-être agrandir la ferme, ou vous permettre, un hiver, d'aller en train jusqu'à Sarasota, ou encore arrondir vos fins de mois en cousant des robes et des jupes sur mesure à partir de modèles recopiés dans des magazines.

Personne ne peut savoir ce qui va arriver. Vous rencontrez un homme, vous l'épousez, et vous découvrez si vous avez fait ou non le bon choix. Si c'est le cas, vous vous aimez et vous travaillez dur, puis vous avez votre premier bébé, et tout ce dont vous avez rêvé change dès l'instant où vous le tenez dans vos bras, où vous lui donnez à manger et le voyez scruter votre visage. J'avais dix-neuf ans à la naissance de Sonny, et j'ai instantanément mis de côté tout ce que j'avais toujours pensé vouloir. J'avais l'impression d'être Dieu, à créer un monde si beau pour nos enfants. Quand Sonny est né, puis Dodie et plus tard Beston, j'étais disposée à renoncer à la vie que nous avions, Tup et moi, et à laisser mes enfants prendre cette place. Je le suis plus que jamais.

PLUS GRANDS QUE LE MONDE - HALL_v4.indd 14 28/11/2023 13:55

Ce matin-là, les enfants étaient avec moi, derrière la maison, pendant que j'étendais le linge. C'était avant la naissance de Beston, sans doute la dernière année avant que nous ayons la machine à laver. À l'époque, je faisais chauffer de l'eau sur le poêle à bois dans la cuisine, que je portais ensuite jusque dans le jardin, par la porte de derrière, et je faisais la lessive sur la dalle de la pompe. Les enfants aimaient bien ces jours de lessive. Pour eux, tout était prétexte à des jeux, comme avec ces petites tasses qu'ils remplissaient d'eau et vidaient sur le gravier sec. Quand il faisait chaud, l'eau disparaissait telle une tache sur du tissu. Je pompais de l'eau froide pour le rinçage et la versais dans la bassine, Sonny et Dodie m'imploraient d'en faire couler un peu sur leur tête, ils poussaient de petits cris et prenaient leurs jambes à leur cou. C'était un jeu auquel nous jouions tout l'été les jours de lessive. Les enfants en ressortaient trempés et boueux ; c'étaient toujours de bons moments pour eux.

Cependant, ce jour-là, ils avaient dû s'ennuyer, j'imagine, et ils s'étaient éclipsés sans que je m'en aperçoive. Je n'avais pas même remarqué qu'ils avaient filé. J'avais porté le panier de vêtements essorés jusqu'aux cordes à linge, et j'étais en train de les étendre quand, soudain, je n'avais plus entendu que le bruissement de la brise contre le tissu mouillé et le léger vrombissement du tracteur au loin. Comme dans un rêve horrible, le pire des cauchemars – ce moment d'inattention où, l'espace d'une minute, vous oubliez que vous êtes une mère dont la seule mission est de veiller à la sécurité de vos enfants, puis ce silence terrible qui provoque un sursaut. Je me rappelle m'être sentie si impuissante, comme incapable, quoi que je fasse, de remédier à la situation. Je m'étais précipitée jusqu'à la porte de la cuisine, avant de revenir, courant toujours, à la pompe, puis je m'étais tournée dans la direction d'où provenait le bruit du tracteur, si loin dans le champ, comme si Tup avait pu rattraper au vol mes enfants. J'avais besoin qu'il

PLUS GRANDS QUE LE MONDE - HALL_v4.indd 15 28/11/2023 13:55

m'aide à me ressaisir et me dise de me servir de ma tête. Puis j'avais repris mes esprits, et je m'étais dit : « Ils n'ont pas encore pu atteindre le ruisseau, donc, où qu'ils soient, ils sont sains et saufs. » Dès lors, ce n'avait plus été qu'une histoire comme il en arrive à toutes les mères – cette peur glaçante quand vous quittez des yeux votre enfant juste assez longtemps pour craindre de l'avoir perdu à jamais, et vous avez alors conscience d'être une mère épouvantable, incapable de protéger ses enfants.

Je les avais appelés, « Sonny ! Dodie ! », encore et encore, en tournant lentement sur moi-même pour que ma voix porte dans toutes les directions, puis j'avais entendu, provenant de la laiterie, la petite voix de Sonny qui criait : « Maman ! Maman ! » J'avais beau avoir très peur moi-même, j'avais perçu la panique qu'éprouvent les enfants quand ils se retrouvent hors de la sphère de protection de leur mère.

« J'arrive, j'arrive ! m'étais-je écriée en courant vers l'étable. Alors, mes vilains petits canards, où vous cachez-vous ? » J'avais parlé d'une voix faussement gaie pour les rassurer et dissiper l'effroi qui m'avait saisie, pour me convaincre qu'il ne s'agissait que d'un petit incident de rien du tout, un petit événement dont Tup et moi ririons, soulagés, en partageant notre dîner.

J'avais entendu le cliquetis de la porte de la laiterie, et dès que j'eus soulevé le loquet et poussé la porte, mes enfants s'étaient précipités, pressant leurs visages baignés de larmes dans mon tablier, enserrant mes jambes de leurs bras, l'odeur douceâtre et animale du lait frais s'immisçant par l'ouverture de la porte pour nous envelopper. « Mes vilains petits canards », avais-je alors répété, en caressant leurs frêles épaules crispées et leurs cheveux mouillés après nos jeux de jour de lessive. « Tout va bien. » Mais je me souviens encore du bruit de mes larmes dans ce silence soudain et du tracteur de Tup dans le pâturage nord, si loin.

PLUS GRANDS QUE LE MONDE - HALL_v4.indd 16 28/11/2023 13:55

***

Tup est très intelligent. Il est à la tête d'une belle ferme laitière. Il travaille plus dur que tous les hommes que je connais et parvient encore, le soir, à se joindre à nous à table avec l'envie de taquiner ses enfants par ses plaisanteries et d'écouter leurs bavardages. C'est une sorte de pouvoir magique, l'énergie avec laquelle il aime cette terre et il aime sa famille, son intelligence, sa forte personnalité qui lui vaut de ne jamais passer inaperçu. Ce qu'il crée autour de lui, je suis bien en peine de le décrire, mais cela attire les gens, les fait rechercher sa présence, sa compagnie, son attention et son affection. Tup a un feu qui brûle en lui que je n'ai rencontré chez personne d'autre.

Il est grand, avec de longues jambes, de longs bras, de longs doigts et de longs orteils. Il est si mince que les gens en ville, j'en suis sûre, pensent que je ne le nourris pas assez. C'est ce feu en lui, je crois, qui brûle si fort que rien ne pourra jamais l'alimenter suffisamment pour qu'un peu de chair se fixe autour de ses os. C'est un homme gracieux, en dépit du travail qui est le sien. Il me reprend quand je dis cela de lui, arguant qu'aucun homme n'aime s'entendre qualifier de « gracieux ». Mais, dans le fond, je pense que ce n'est pas pour lui déplaire et qu'il apprécie aussi que je le regarde bouger. Ce sont les premières choses que j'ai remarquées chez lui le jour où je l'ai rencontré – la souplesse et la fluidité avec lesquelles son corps se meut. Il avait vingt ans, et moi, dix-huit seulement, je venais de terminer mes études ce printemps-là. Mes parents et moi habitions en ville, à Colebrook, dans les collines à l'ouest de Portland, dans la jolie petite maison proprette de Clay Street. Tup était étudiant en ingénierie à l'université d'État de Claremont. Mon cousin, Fred Canton, me répétait sans cesse qu'il aimerait me présenter l'un de ses camarades, aussi avions-nous concocté un plan pour qu'un jour ils passent au magasin de mon père après les cours, quand j'y serais. Mais cela n'avait pas

PLUS GRANDS QUE LE MONDE - HALL_v4.indd 17 28/11/2023 13:55

du tout eu l'air d'une coïncidence, et nous nous étions retrouvés plantés là, à fixer nos chaussures.

Puis mon père m'avait appelée pour servir un client, et je m'étais tournée vers Tup en disant : « J'ai été ravie de faire ta connaissance. »

Il avait alors lâché : « J'aimerais bien repasser samedi. »

Après son départ, je n'avais eu de cesse de convoquer son image dans mon esprit. Et c'est sa grâce qui s'imposait continuellement à moi. Ses cheveux étaient d'un noir de jais. Parfois, quand une mèche lui tombait devant les yeux, il levait la main pour la chasser, les tendons de son poignet et de son bras affleuraient sous sa peau. Ces yeux-là, Sonny en a hérité. Tout comme sa forte personnalité qui attire les autres tel un aimant.

Nous avons immédiatement su que nous étions faits l'un pour l'autre, et nous nous sommes mariés à l'église méthodiste par une chaude journée ensoleillée d'août. C'était en 1933, une période difficile pour démarrer dans la vie. Cet automne-là, nous avions loué un appartement à Claremont, sur Benton Hill. Tup était un bon étudiant, il apprenait très vite. Son père payait ses études, Tup étant son fils aîné. À l'époque, la ferme périclitait, après avoir prospéré entre les mains de cinq générations de Senter. La Grande Dépression avait frappé très durement les fermes du Maine. Personne n'avait plus d'argent pour acheter du lait, de la viande ou des légumes. Le troc était omniprésent et ne permettait ni de payer ses impôts ni de remplacer le toit. Le père de Tup avait économisé toute sa vie pour envoyer son fils aîné à l'université. Les plus jeunes resteraient travailler à la ferme plus tard s'ils le voulaient, mais pour Tup c'était un vrai cadeau que le Père Senter avait voulu lui faire – s'affranchir de la ferme.

Le Père Senter était un homme bon, mais ni heureux ni satisfait de sa vie, rien à voir avec Tup. Il était bourru et colérique. Pour ma part, je crois qu'il était juste las. Sa femme était décédée alors

PLUS GRANDS QUE LE MONDE - HALL_v4.indd 18 28/11/2023 13:55

que Tup n'avait que onze ans, l'âge de Dodie aujourd'hui. Le Père s'était retrouvé avec, sur les bras, quatre enfants et quatre-vingt-quinze hectares de terre dont la production ne lui rapportait pas le moindre cent. C'était tout bonnement trop de travail, trop de soucis, sans personne pour en partager la charge. Tup affirme que son père n'avait pas toujours été aussi sombre. Il se souvient de ses parents, assis à la table de la cuisine, en train de rire. Il ne se rappelle pas ce qui les réjouissait de la sorte, mais il garde trace en lui de cette joie véritable qu'éprouvent les enfants quand leurs parents se retrouvent ainsi réunis dans un bonheur qui leur est propre. La scène avait dû se passer juste ici, dans cette cuisine, à cette même vieille table. Difficile pour moi de l'imaginer. Toutes ces générations qui se sont succédé dans cette maison. Tous ces mots dits qui jamais n'auraient dû être prononcés, tous ces rires, ces naissances et ces morts.

Quand le Père Senter s'était retrouvé veuf, il en était arrivé à haïr la ferme. Tout ce qu'il voulait, c'était que Tup s'en échappe. À l'époque, Tup devait sans doute être le seul garçon de tout Alstead à aller à l'école. Il se destinait à être ingénieur pour l'État, à concevoir les plans de tous ces nouveaux ponts et routes que le gouvernement construisait. Je crois que Tup aimait profondément la ferme, mais peut-être d'un amour que seuls les enfants peuvent éprouver pour leur maison d'enfance, dont chaque détail est empli de douceur et de nostalgie du simple fait qu'il relève de cet âge d'or. Nul doute qu'il savait ce que travailler comme un homme voulait dire, même quand il était petit. Le Père Senter en avait demandé beaucoup à ses quatre enfants après le décès de sa femme. Le travail n'avait rien de réjouissant – de vraies corvées, rien ne fonctionnait correctement, tout tombait en panne, au bout de tant d'années d'usage intensif. Pas assez d'heures dans une journée pour tout faire. Le Père Senter aspirait à une chose :

PLUS GRANDS QUE LE MONDE - HALL_v4.indd 19 28/11/2023 13:55

que Tup, qu'au moins l'un des fils, exerce un travail qui ne le brise pas.

Tup savait pertinemment ce qu'il en coûtait à son père, en termes d'argent et de main-d'œuvre perdue, aussi prenait-il ses études très au sérieux. Tous les soirs, il lisait jusque tard, prenant des notes de sa grande écriture décidée qui montait et descendait. Nous avions un plan. Quand Tup aurait terminé, d'ici deux ans, j'entamerais à mon tour des études pour devenir enseignante. Cela avait été une période heureuse pour nous, en dépit de la Grande Dépression, des longues heures de travail de Tup et du fait que, tous les deux, nous vivions loin de chez nous. Je faisais du classement pour l'agence Chipman. Nous avions notre premier chez-nous et, après le travail, j'avais largement de quoi faire pour l'entretenir et concocter de bons petits plats à l'intention de mon mari maigrichon. Le Père Senter était décédé l'hiver suivant notre mariage. Ses frères avaient alors dit à Tup qu'il n'y avait plus d'argent pour ses études. Qu'ils n'étaient plus d'accord. Tup, qui en avait encore pour près de deux ans, ne voyait pas comment il aurait pu les financer. Alors, il était retourné à la ferme. Faisant valoir son droit d'aînesse, il en avait pris la direction. Ses frères ne s'en étaient pas plaints. Ils s'étaient partagé l'argent que le Père avait mis de côté pour les études de Tup, sans rien donner à leur sœur, May, puis ils étaient partis. Tup et moi nous étions donc soudain retrouvés propriétaires d'une ferme laitière sans main-d'œuvre pour nous aider. En outre, ce printemps-là nous avait réservé une grande surprise : Sonny était en route.

Ces premières années avaient été difficiles, inutile de le nier. Pour moi qui avais grandi en ville, c'était un changement de taille. Je pense parler pour nous deux en disant que nous avons été très heureux ici. Que nous avons appris à aimer cet endroit. Bien sûr, Tup lui ayant redonné vie, il est facile d'y être heureux.

PLUS GRANDS QUE LE MONDE - HALL_v4.indd 20 28/11/2023 13:55

J'ai évoqué la grâce de Tup. Voilà treize ans maintenant que nous vivons ici. Tup travaille dur chaque jour de la semaine. Pourtant, il conserve son allure de jeune homme, tout en fluidité et en souplesse. Et j'aime toujours le regarder. Quand il s'assoit, il croise ses longues jambes et s'adosse, les bras sur ses cuisses, les bouts de ses doigts joints. C'est un bel homme. En prime, il a le plus lumineux des sourires. Comme une étincelle de ce feu qu'il attise si fort en lui.

Tous nos enfants aiment lire. Tup y tient beaucoup. Et je peux voir que chacun d'eux, à sa manière, a en lui cette flamme qui anime leur père. J'ignore s'ils en ont hérité ou si, d'une façon ou d'une autre, elle s'est allumée en eux au contact de Tup, comme des étincelles d'un feu de forêt qui se propage d'un endroit à l'autre. Mais c'est merveilleux à voir, aussi bien pour Tup que pour moi. Je vis avec des êtres qui semblent plus grands que le monde. J'espère qu'un peu de ce feu a trouvé de quoi prendre en moi.

C'est par un travail assidu pendant ces années difficiles que cet endroit a pu se relever de son état de délabrement et devenir ce qu'il est aujourd'hui. C'est une jolie ferme, quoique simple. La maison est plutôt vaste, avec quatre chambres à l'étage, une grande cuisine en bas, sur le devant la salle à manger que nous n'utilisons jamais et le salon où nous passons nos soirées. C'est une maison qui a vécu, où l'on voit que de nombreuses générations se sont succédé. Les planchers sont enfoncés, rayés, si lisses et noircis après avoir été foulés et récurés pendant cent ans qu'on dirait de vieilles chaussures avachies. Quand j'ai emménagé ici en 1933, l'endroit était propre, mais terriblement morne. Tout avait besoin d'un bon coup de peinture, le papier peint était jauni et se décollait, les plafonds étaient tachés par la suie des poêles à

PLUS GRANDS QUE LE MONDE - HALL_v4.indd 21 28/11/2023 13:55

bois. Au début, je dois admettre que je m'étais sentie assez découragée. J'avais vite appris à gratter et à peindre les boiseries, ainsi qu'à poser le papier peint. Tup s'était chargé des plafonds. Quand Sonny était né, nous avions une belle chambre pour l'accueillir, la nôtre aussi était faite, de même que toutes les pièces du bas. La chambre de Dodie, je l'avais terminée juste à temps pour sa naissance ; quant à Beston, il partageait celle de Sonny.

Ces années avaient été intenses. Le soir venu, j'avais des spasmes de fatigue dans les bras et les jambes, j'allaitais, il y avait tout le travail de la ferme, la maison à tenir, les repas à préparer, et des nuits trop courtes pour Tup comme pour moi. On oublie combien c'est dur avec deux bébés. Mais on se sentait bien à la ferme. La maison était redevenue un foyer. De temps à autre, Tup me disait : « Tu as fait de cet endroit une bien belle maison, Miss Doris. » J'en tirais fierté et satisfaction. Il a raison. J'ai fait de cet endroit une bien belle maison. Je suis une bonne épouse.

La grande table ronde et les chaises au centre du salon sont rayées et usées d'avoir tant servi, mais les enfants et Tup s'y installent le soir pour leurs occupations et s'y trouvent à l'aise. J'ai retapissé le canapé et les chaises, et une fois par hiver, par temps de blizzard, je demande à Tup de m'aider à sortir le tapis pour que la neige le nettoie. Les meubles sont ceux dont nous avons hérité quand nous avons emménagé, alors ils sont vieux, mais Tup y est attaché, et peu m'importe du moment qu'ils sont cirés et époussetés.

Tup trouve encore le temps de repeindre en blanc les bardeaux et en vert les portes et boiseries de la maison et de l'étable. Du devant, la maison est belle. Deux grands ormes ont été plantés par l'arrière-arrière-grand-père de Tup quand il a établi la ferme en 1834, un de chaque côté de l'allée partant de la route. C'était la tradition, de planter deux arbres, comme on peut encore le vérifier dans toutes les vieilles fermes. C'était pour accueillir les

PLUS GRANDS QUE LE MONDE - HALL_v4.indd 22 28/11/2023 13:55

jeunes époux en tant que couple, mari et femme, lorsqu'ils s'avançaient vers la porte de leur nouvelle demeure. Aujourd'hui, les ormes surplombent la maison, et l'été ils la préservent du soleil. J'ai toujours dit aux enfants qu'ils étaient comme des gardiens qui nous protégeaient du mal. Pour autant, elles sont nombreuses, ces fermes protégées par de vieux ormes, où les fils et les maris ne sont jamais rentrés de la guerre – rien probablement ne peut nous épargner ce genre de malheur. Mon esprit n'est pas capable de s'emparer de telles pensées.

Sur le côté nord de la maison se trouve le porche, que des moustiquaires protègent des moucherons et des moustiques capables de vous rendre fou les matins ou les soirs de printemps. Les jours de grande chaleur, il y fait frais et sombre. Lorsque les soirées chaudes arrivent, nous délaissons le salon pour nous installer sur le porche, d'où nous observons les lucioles au-dessus des champs, minuscules lumières vertes clignotantes. Beston prend plaisir à les attraper dans l'herbe avec une boîte de café. Puis il les rapporte sur le porche et les libère. Elles s'envolent immédiatement et se cognent à la moustiquaire dans leur tentative de retourner dans la nature. C'est un peu triste de les voir clignoter de la sorte, comme un signal de détresse destiné à celles qui sont encore dehors, mais les enfants ne voient que la magie de leur lumière. Tup ne leur explique pas comment tout s'agence dans le monde. Il les laisse regarder et rêver. La vérité n'est jamais aussi intéressante qu'on se l'imagine.

Enfin, derrière la cuisine, il y a la remise et, dehors, la cabane des toilettes. Maintenant, nous avons l'électricité et l'eau courante dans la cuisine, mais nous n'avons jamais aménagé de véritable salle de bains à l'intérieur de la maison. Cela ne nous a tout bonnement pas paru nécessaire. Tup a raccordé l'eau à une bonne baignoire installée dans la remise près de la porte de la cuisine, et c'est là que nous prenons nos bains. L'eau chaude

PLUS GRANDS QUE LE MONDE - HALL_v4.indd 23 28/11/2023 13:55

provient du réservoir en cuivre derrière la cuisinière, de sorte que nous en avons toujours en abondance. Et Tup et moi, nous faisons en sorte de garder la cabane des toilettes et leur fosse très propres et fraîches, passées à la chaux et peintes en blanc brillant, rien à voir avec celle, malodorante et effrayante, qui se trouvait là à notre arrivée. Nous n'y pensons même jamais. En fait, l'école en ville a toujours des toilettes extérieures pour les garçons et les filles. Comme beaucoup d'écoles. Dodie a appris que les gens se sentent bien dans une maison agréable, aussi il lui arrive parfois, de sa propre initiative, d'aller cueillir des fleurs pour la maison, qu'elle place sur la table de la cuisine ou sur ma petite table à coudre dans le salon. Parfois aussi, elle cueille quelques violettes ou myosotis qu'elle pose sur le banc des toilettes.

La route menant à notre ferme est encore en terre, et le restera toujours, je crois, parce qu'elle ne mène nulle part. Elle vient de Four Corners, passe par Crockett Hills, puis devant chez nous, avant de descendre jusqu'au ruisseau et de se perdre derrière les prés de fauche d'Arnie Sherman. Sur son tracé, il n'y a que trois autres fermes, toutes avant la nôtre. Quand j'ai emménagé ici, je n'étais pas rassurée. Et s'il arrivait quelque chose à Tup pendant qu'il travaillait, s'il se coupait ou se prenait la main dans le ramasse-foin ? Ou les enfants, s'ils avaient une forte fièvre ?

Mais j'ai appris que rien de terrible n'arrivera ici. Il suffit de se montrer prudent, de faire attention et simplement d'avoir confiance que tout ira bien. C'est le prix à payer pour la tranquillité et la beauté de cette terre. Parfois, je me dis qu'ici, *nous sommes une petite famille sur une île, protégée de tous les problèmes du monde.* Depuis que nous avons emménagé, il y a eu une guerre terrible et, à l'heure actuelle, une autre bruisse à l'autre bout du monde, mais nous continuons à traire les vaches, à mettre bas les veaux et à faire les semis au jardin. Les enfants vont à l'école, effectuent leurs tâches domestiques, puis vont jouer dehors, dans ce vaste espace

PLUS GRANDS QUE LE MONDE - HALL_v4.indd 24 28/11/2023 13:55

ouvert, ou s'installent pour lire dans le salon près du poêle ou, par une belle journée, dans le hamac du porche. Ici, nous sommes à l'écart du monde et menons nos vies à notre guise.

Quand arrive la nuit, Tup et moi allons nous coucher dans le lit où nous attend cet amour profond et intime qui nous unit. Parfois, nous ne faisons que nous tenir la main, bercés par la douceur rassurante de la nuit et le hululement des hiboux.

D'autres fois, Tup se tourne et m'attire à lui, prenant mon visage dans ses grandes mains : « Je t'aime, Doris, murmure-t-il. Nous nous aimons. Merci de m'aimer. »

Nous nous laissons glisser dans les profondeurs où se mêlent peau, poids et souffle.

Cet été, Dodie apprend à préparer le jardin avec moi. Du haut de ses onze ans, elle est décidée à se montrer d'une grande aide – ce qu'elle est. « C'est bien ta fille », dit Tup. Et, de fait, je vois qu'elle tient de moi. Elle a des amies à l'école – Marion et Flora, surtout –, mais elle aime rentrer à la maison et me donner un coup de main, quelle que soit mon occupation l'après-midi.

Cet été, elle s'est prise d'intérêt pour les conserves et la congélation. Depuis deux semaines, tous les jours, nous mettons en bocaux des tomates, dès qu'elles sont mûres. À la fin, nous aurons confectionné près de quatre-vingts conserves. Ce matin, j'ai cueilli toutes les Brandywhine, et j'ai attendu que Dodie rentre de l'école pour qu'elle puisse m'aider. J'adore ces après-midi avec ma fille, les fenêtres de la cuisine ouvertes, la brise de septembre soulevant les rideaux, le ciel clair et tout en ordre autour de nous. Nous entendions Sonny et Beston derrière, qui rangeaient le bois dans la remise avec Tup, leurs rires ponctuant les lourds « tonk » des bûches empilées. Chaque journée est un cadeau.

PLUS GRANDS QUE LE MONDE - HALL_v4.indd 25 28/11/2023 13:55

Alors que nous étions occupées à blanchir et peler les tomates que nous placions ensuite dans les bocaux fumants, Dodie me racontait les petits événements de sa journée d'école. C'est l'enfant la plus avenante que je connaisse. Elle n'a pas de secrets. Elle croit dans le monde et lui fait confiance. Rien de mal n'est jamais arrivé à ma fille. En fait, je me rends compte maintenant que rien de grave ne m'est jamais arrivé non plus. J'ai perdu ma mère et mon père, mais c'est le cours naturel des choses, je le sais. J'espère avoir appris à mes enfants à faire confiance au monde. Dodie est comme un petit oiseau chantant, avec sa voix haute et claire, son enthousiasme à prendre part à tout, y sauter à pieds joints et agir.

Nous avons confectionné une douzaine de conserves. Avant d'aller se coucher, Dodie a fièrement descendu à la cave les bocaux refroidis, deux par deux, afin de les entreposer sur les étagères, annonçant à chaque voyage de sa voix claire le décompte, à l'intention son père et de ses frères installés au salon : « Deux !… Six !… Dix ! », jusqu'à ce que les douze bocaux aient été descendus. Tup commentait chaque annonce : « Oh, je me régale d'avance de la bonne soupe à la tomate que ta mère va préparer cet hiver ! Oh, je me régale d'avance du bon pot-au-feu qu'elle va cuisiner ! » J'étais morte de fatigue quand je me suis allongée près de Tup, et je savais que lui comme moi pensions à tous ces bocaux alignés, à tout ce bois empilé, prêts pour l'hiver à venir.

Cette ferme a toujours été celle de la famille de Tup. Maintenant, c'est la nôtre. Un jour, Sonny et Beston se marieront, et peut-être resteront-ils sur cette terre. Dodie aussi se mariera et, si son mari est d'accord, elle y restera elle aussi et entretiendra le jardin sur lequel nous travaillons ensemble maintenant. Il y a suffisamment de terre pour eux tous. Parfois, Tup dessine un plan où figure une maison pour chacun de ses enfants, et au centre la grande étable. Parfois, il me prend dans ses bras et me dit : « Doris,

PLUS GRANDS QUE LE MONDE - HALL_v4.indd 26 28/11/2023 13:55

nous pourrons nous reposer dès que ces enfants auront grandi et prendront la relève. » Je sais qu'il plaisante. Aucun de nous deux n'a envie de se reposer ou d'en avoir terminé avec ce travail qui consiste à élever notre famille. Quand, la nuit, nous nous réveillons, que nos doigts et nos pieds se touchent, nous ressentons aussi la grâce de l'instant. Les enfants dorment, les vaches sont à l'étable, l'herbe dans les prés ondule dans le vent comme des vagues sur un vaste océan familier.

Une fois, environ un an avant que je rencontre Tup, mon père et moi avions fermé le magasin comme à l'accoutumée, nous préparant à rentrer dîner.

Mais, arrivés devant chez nous, au lieu de pousser le portail, il m'avait proposé, en me donnant un petit coup de coude : « Restons encore un peu dehors. La soirée est belle. »

C'était une belle soirée, fraîche, de fin de printemps. Dans le ciel dégagé aux éclats rosés, malgré l'obscurité naissante, on ne voyait pas encore d'étoiles. Par le passé, Colebrook avait été une ville animée, avec ses usines fonctionnant en deux huit, des hommes et des femmes allant ou revenant du travail à toute heure, mais tout s'était arrêté avec la Grande Dépression. Ces années avaient été rudes pour tout le monde. Je me souviens de cette soirée-là comme d'un moment de tranquillité, les usines étaient fermées ou en équipes réduites, de l'absence des bruits familiers et des bonjours et bonsoirs sur les trottoirs. La ville était au chômage, les hommes et les femmes fumaient des cigarettes sur le pas de leur porte, nous saluant d'un signe de tête, l'air sérieux, quand nous passions, tandis que les enfants jouaient dans les petites rues.

Mon père était un homme silencieux, gentil mais formel. Nous travaillions tous les jours dans son magasin, Canton's Grocery,

PLUS GRANDS QUE LE MONDE - HALL_v4.indd 27 28/11/2023 13:55

qu'il avait fait suffisamment prospérer pour réussir à le maintenir ouvert pendant cette période difficile. Il vendait de l'épicerie et de la viande, et il avait la réputation d'être un bon boucher. Les femmes du voisinage venaient s'approvisionner tous les jours chez Jack Canton. Il ne parlait pas plus à ses clients qu'il nous parlait, à moi ou à ma mère. Mais les gens l'appréciaient et lui faisaient confiance, on le voyait.

Toute mon enfance, je l'avais passée dans ce magasin. Quand je n'étais pas à l'école, j'y donnais un coup de main. Parfois, ma mère me laissait aller me promener avec une camarade qui avait fait un crochet, et mon père approuvait toujours d'un signe de tête. Mais j'aimais travailler au magasin, et je demandais rarement à sortir faire un tour. C'était un vieux bâtiment, propriété de mon père, long et étroit, avec un comptoir courant sur presque toute sa longueur. L'étal à viande se trouvait à l'arrière. Il faisait sombre à l'intérieur du magasin, chaud l'hiver et frais l'été. Le plancher était incliné à l'arrière, comme une colline en pente douce, puis remontait légèrement, avec un grincement réconfortant. À l'âge où je fréquentais le lycée, j'aurais été capable de gérer moi-même entièrement le magasin. Je connaissais tous les aspects de l'activité, les commandes, le stockage, comment présenter la marchandise, peser et emballer les produits secs, comptabiliser les recettes et placer l'argent dans le coffre-fort avant de le porter le vendredi soir à la Gardiner Savings. Je disais souvent à mon père : « J'aimerais bien reprendre le magasin quand tu en auras assez », à quoi il répondait avec une sorte de haussement d'épaules : « Je doute que l'homme que tu épouseras voie les choses de cette façon. » À ces mots, je ressentais toujours une pointe d'anxiété, car j'étais bien incapable de me représenter mon avenir ou aucun des mystères qu'il me réservait.

Je devais avoir quinze ans le soir où il m'avait demandé de faire cette promenade avec lui. Je me souviens d'en avoir été effrayée.

PLUS GRANDS QUE LE MONDE - HALL_v4.indd 28 28/11/2023 13:55

Je n'avais jamais vu mon père dévier de sa routine, et je m'étais sentie déstabilisée. À l'époque déjà, je n'aimais pas les surprises. Nous avions marché en silence, coude contre coude, remontant Jackson Street, avant de traverser pour prendre Governor Street. Compte tenu de l'heure, toutes les maisons étaient allumées, et les familles étaient rentrées pour le dîner, quel qu'il pût être en cette période troublée. Mon père était un homme généreux qui faisait son possible pour aider ses voisins, accordant pour des produits de première nécessité des crédits qui peut-être ne seraient jamais remboursés. Mais, ce soir-là, nous étions au-delà de notre petit monde, à arpenter des rues dans lesquelles je n'avais aucune raison de me trouver. Mon père semblait marcher sans but, sans intention quant à notre destination. Et, malgré ma jeunesse et bien qu'il n'ait presque rien dit, je ressentais un profond sentiment d'appréhension, comme si nous ouvrions une porte sur des possibilités qu'il me fallait repousser.

Puis j'avais senti qu'il pleurait. En silence, comme tout ce qu'il faisait. J'avais l'impression que son chagrin – quel qu'il pû être – m'attirait à lui comme un bras léger mais insistant. Il n'avait pas cherché à essuyer les larmes de sa main. Elles coulaient le long de son visage fatigué et gouttaient sur sa mâchoire et son menton. Nous marchions entre les flaques de lumière, tantôt vives, tantôt pâles, nous éloignant de la maison. J'étais partagée entre le besoin de savoir quelle était cette terrible tristesse que portait mon père et celui de ne jamais en connaître le nom, dans une sorte de croyance que, si nous nous abstenions de le prononcer à voix haute, j'en serais à tout jamais préservée. Je ne parvenais pas à imaginer ce qui lui causait tant de chagrin. Était-ce simplement une solitude née de cette masse de doux silence ? S'était-il réveillé ce matin-là incapable de justifier le cours qu'avait pris sa petite vie ? Mais toute vie n'était-elle pas petite, m'étais-je alors demandé, ainsi qu'un cadeau dans son

PLUS GRANDS QUE LE MONDE - HALL_v4.indd 29 28/11/2023 13:55

inconséquence quotidienne ? S'agissait-il d'amour ? J'avais senti comme un coup au cœur. Mon père aspirait-il à autre chose que l'amour constant et tangible de ma mère ? Avait-il entrevu quelque chose ce jour-là au magasin, un regard, un rire ou un soupir, un commentaire anodin sur la douceur de l'air printanier caressant le visage, quelque chose qui lui avait rappelé une autre vie qu'il avait autrefois imaginée, quelque chose à jamais perdu ? Chacune de ces possibilités m'effrayait. Pourquoi avait-il besoin de moi auprès de lui, alors qu'il laissait cette vague gonfler et le traverser ? Ressentirais-je moi aussi un jour pareille solitude terrible dans ma vie ?

À aucun moment, il n'avait altéré le rythme de ses pas. Parvenus au bas de High Street, nous avions rebroussé chemin en direction de la maison, où ma mère attendait son mari et sa fille. Le porche était allumé, comme une interrogation sur ce qui nous avait retenus. Mon père avait sorti son mouchoir, s'était mouché, puis avait replié soigneusement le tissu, avant de m'indiquer, d'un signe de tête, de le précéder pour rentrer dîner.

La pièce de l'école approchait. Dodie et Beston y tenaient chacun un rôle. Sonny, qui devenait adolescent, n'avait pas voulu participer, ce qui me désolait, refusant de faire semblant, ne serait-ce qu'une heure, d'être quelqu'un ou quelque chose d'autre que ce garçon de treize ans nommé Sonny Senter. Mais Best et Dodie, eux, avaient encore l'âge d'apprécier ce genre de spectacle ; aussi, ce samedi-là, il régnait un vent d'excitation dans la maison. Dodie avait sorti d'elle-même les poules du poulailler et les avait nourries, puis avait balayé la cour et la remise, enchaînant à toute allure les tâches. Beston avait rempli de chaux le pot en terre de la cabane des toilettes, traînant le lourd sac entre ses jambes, puis s'était précipité pour me demander ce qu'il devait

PLUS GRANDS QUE LE MONDE - HALL_v4.indd 30 28/11/2023 13:55

faire ensuite. Tous deux jouaient des paysans pauvres dans la pièce que les élèves avaient écrite et intitulée « Demain ». Je leur avais dit que nous choisirions leurs costumes et laverions leurs cheveux après le déjeuner. Nous avions fouillé dans le placard du couloir à l'étage, là où étaient rangés des cartons de vêtements trop petits et de manteaux en laine trop élimés pour être portés. Tup dit que je ne devrais pas garder ce dont nous n'avons pas l'utilité. À quoi je réponds que rien ne nous assure que nous aurons toujours les chaussures ou les vêtements dont nous avons besoin, et qu'au moins, quoi qu'il arrive, nous aurons chaud. Il rétorque que jamais sa femme et ses enfants ne seront réduits à porter des haillons.

Mais aujourd'hui, ces haillons se sont avérés fort utiles. Et les enfants se sont trouvés très bien avec eux. Ils se sont précipités pour montrer leurs déguisements à leur frère, puis ont refusé de les retirer jusqu'à ce que je les appelle pour leur laver les cheveux. Débarrassant le comptoir près de l'évier de la cuisine, j'ai posé une grande serviette.

« Alors, qui commence ? » ai-je demandé. Dodie s'est portée volontaire.

Ils ont retiré leur maillot, et ma fille, s'aidant d'une chaise, s'est allongée, ses doux cheveux noirs tombant dans l'évier et ses jambes maigrichonnes étendues sur le comptoir. Je lui ai dit de fermer les yeux, et j'ai fait couler l'eau jusqu'à ce qu'elle soit chaude. Tandis que je faisais mousser le shampoing, je regardais son beau petit visage, qui ressemblait à la fois tant au mien et à celui de Tup, ses mains serrées sur sa poitrine, si familières. Comment puis-je aimer à ce point une tâche domestique aussi simple, une parmi les centaines de la semaine ? J'ai rincé le shampoing dans l'évier, enveloppé sa tête dans une serviette, et elle m'a laissée la tenir contre moi le temps d'essorer l'eau de ses cheveux. Enfin je l'ai coiffée et je l'ai fait descendre ; nous en avions terminé.

PLUS GRANDS QUE LE MONDE - HALL_v4.indd 31 28/11/2023 13:55

Puis j'ai soulevé Best, qui, avec beaucoup de sérieux, a étendu son corps de petit garçon sur le comptoir, une tâche de plus à accomplir dans sa journée, et je lui ai proposé un gant de toilette pour protéger ses yeux car il craint le shampoing, mais il a refusé, comme je m'en doutais, parce que sa sœur n'en avait pas eu besoin ; alors il a fermé très fort les yeux et m'a laissée verser doucement à la main de l'eau chaude sur ses cheveux noirs et courts. Voilà un visage que je reconnaissais moins dans son entièreté, le dernier de mes enfants et aussi le plus mystérieux. Beston me demande si peu. Tout comme il demande peu à Tup, à son frère et à sa sœur. Il observe ce qu'il se passe, sourit et sait s'occuper tout seul. Comparé à Dodie, qui a toujours quelque chose à me raconter, et à Sonny, qui recherche plutôt la compagnie de son père, Best semble toujours au bord des choses. Souvent, je ressens l'envie forte de le prendre dans mes bras et de lui dire qu'il compte autant que son frère et sa sœur plus bruyants, que Tup et moi l'aimons et l'admirons tout autant, mais il semble ne pas avoir besoin de l'entendre, et les jours passent, traversés par ces pensées fugitives. Son visage est ouvert, sans artifice, et j'ai été submergée par le sentiment que, sans le vouloir, je l'avais privé d'une chose qu'une mère doit à ses enfants.

« Tu es un très bon garçon, Best, lui ai-je dit.

– Oui », a-t-il répondu, sans rouvrir les yeux, les bras relâchés le long du corps, me faisant confiance.

Je ne me souviens plus de la pièce maintenant, seulement de ces minutes passées à choisir les vêtements dans le vieux placard, de Dodie et de Best se pavanant dans leurs costumes, de leurs petits corps allongés sur le comptoir le temps que je leur lave les cheveux. Je me souviens d'avoir attiré Best à moi, comme je l'avais fait avec Dodie, de lui se penchant vers moi pour que je lui sèche les cheveux.

PLUS GRANDS QUE LE MONDE - HALL_v4.indd 32 28/11/2023 13:55

Samedi dernier, Dodie a demandé à Marion de venir passer la journée avec elle. Elles devraient nettoyer le poulailler comme Tup le leur avait demandé, mais pourraient ensuite jouer le reste de la journée. Quand Marion est arrivée, Dodie m'aidait à laver la vaisselle du petit déjeuner. Ma fille était très impatiente à l'idée de recevoir chez nous son amie de la ville. Marion est une gentille enfant, très polie avec Tup et moi, sans pour autant être une petite fille modèle. Elle s'accorde bien avec Dodie, qui peut faire preuve d'un caractère affirmé à la maison. Une fois la vaisselle lavée, j'ai trouvé des vêtements de travail à prêter à Marion pour qu'elle ne salisse pas les siens, et les fillettes s'en sont allées vers le poulailler. C'étaient deux petites filles, heureuses de commencer ensemble leur journée de jeu par cette tâche domestique.

Dodie avait déjà sorti les poules avant le petit déjeuner, mais elle avait laissé les œufs pour que Marion puisse les ramasser dans son panier grillagé. Elles ont pelleté la litière dans la brouette, puis balayé et nettoyé les nichoirs, avant d'étendre des copeaux propres. Je les entendais bavarder tandis qu'elles travaillaient dans le jardin. Quand elles ont eu terminé, je les ai félicitées pour leur bon travail et leur ai dit qu'elles pouvaient jouer le reste de la journée. Les fillettes se sont changées dans la remise, plaçant leurs vêtements sales dans le panier. Marion s'inquiétait que les garçons puissent les voir en sous-vêtements, ce qui ne préoccupait pas du tout Dodie. Je leur ai préparé un sac avec des sandwichs et des biscuits, puis les fillettes ont enfourché leur vélo, s'éloignant sur la route du tracteur en direction du ruisseau. J'ai ressenti une certaine appréhension à les regarder partir ensemble à bicyclette.

Quand Tup et les garçons sont rentrés pour le déjeuner, j'ai dit ce que j'étais censée dire, à savoir que j'étais très contente que Dodie ait une meilleure amie.

PLUS GRANDS QUE LE MONDE - HALL_v4.indd 33 28/11/2023 13:55

« Est-ce que je pourrai inviter Daniel samedi prochain ? a demandé Sonny.

– Et Hovey ? » a renchéri Beston.

J'avais ressenti comme un pincement, résistant à l'expansion, à l'ouverture de ce qui, toutes ces années, n'avait appartenu qu'à Tup et moi.

« Si vous faites bien toutes vos tâches domestiques sans vous en décharger sur Papa, ai-je répondu, noyant le poisson.

– Je vais réfléchir à quelque chose que vous pourrez faire tous ensemble, a déclaré Tup. C'est bien d'inviter vos amis. »

J'ai repensé à mes années au magasin de mon père, quand je me dépêchais de rentrer à la maison après l'école et que je préférais l'épicerie à la compagnie de mes amies. Je ne m'étais pas sentie seule. Mais Tup avait raison. Il n'y avait aucune raison de garder aussi jalousement mes enfants pour moi. Ils devaient apprendre à évoluer parmi les autres. Pourtant, je ne pouvais m'empêcher de ressentir ces invitations comme une menace, comme une fente sous une porte laissant passer un courant d'air indésirable. J'ai repoussé cette soudaine inquiétude. Nos enfants nous aiment, et ils aiment notre foyer. Je dois les partager, je le sais. Je m'étais sentie très fière en voyant ma fille montrer à son amie comment nettoyer le poulailler. En voyant son enthousiasme si spontané et sa gentillesse. Son ouverture confiante. Dodie était si disposée à aimer. Il était temps de commencer à partager ces trésors.

Les filles sont rentrées en fin d'après-midi, les pieds et les jambes couverts de boue. Elles se sont nettoyées au tuyau d'arrosage, en gloussant des bêtises qu'elles se racontaient. Je les écoutais, assise près du puits dans la chaleur du soleil, occupée à équeuter les haricots verts.

« Est-ce que Marion peut rester dormir, Maman ? a demandé Dodie.

– S'il te plaît, ai-je complété.

PLUS GRANDS QUE LE MONDE - HALL_v4.indd 34 28/11/2023 13:55

– S'il te plaît, Maman, est-ce qu'elle peut rester dormir ? a rectifié Dodie. On voudrait arranger ma chambre en théâtre avec une scène et faire comme si on était des chanteuses. »

Dodie était tout excitée à cette idée, je le voyais bien, mais je sentais autre chose aussi, qui avait à voir avec ce long après-midi dehors en compagnie de Marion, et maintenant ce projet pour la soirée, le fait qu'elle reste dormir, l'intrusion dans le calme familial qui s'installe, une fois le travail de la journée terminé.

« Quel genre de chansons ? » ai-je demandé, tout en le regrettant immédiatement, aussi me suis-je empressée d'ajouter : « Oui, bien sûr, mais tu dois d'abord faire tes tâches domestiques et demander à Papa s'il veut bien te conduire chez Marion pour que tu demandes l'autorisation à sa mère. »

Dodie et Marion ont fait les folles pendant le dîner. Puis elles ont proposé de se charger de la vaisselle à elles deux, et Beston a déclaré qu'il leur donnerait un coup de main. Je suis restée dans la cuisine à les regarder, consciente que je cherchais la petite bête. Je m'affairais à trier les bricoles posées sur l'étagère près de la porte, tout en écoutant les enfants rire et se raconter des anecdotes. Tup et Sonny se sont installés au salon pour travailler ensemble sur une maquette d'avion que Sonny avait commandée par correspondance. Je voulais que tous nous soyons à nos places habituelles dans cette pièce-là. N'y avait-il pas assez de compagnie ici qu'il faille prématurément faire entrer le monde ? Les enfants ont terminé la vaisselle, et je les ai remerciés.

« Merci pour ce très bon dîner », a dit Marion, et j'ai souri, un sourire gentil, j'en suis sûre, avant de répondre que c'était un plaisir. « J'aime beaucoup être chez vous », a ajouté Marion.

Je voyais la satisfaction sur les visages de Dodie et de Beston. Ils savent qu'ils sont des enfants de fermiers, qu'ils sont différents des enfants de la ville, et je pense qu'ils se demandent parfois si cette différence peut jouer en leur défaveur.

PLUS GRANDS QUE LE MONDE - HALL_v4.indd 35 28/11/2023 13:55

Les filles sont montées dans la chambre de Dodie, Beston leur avait emboîté le pas, et je me suis installée dans mon fauteuil au salon. J'ai pris ma couture, et j'ai regardé Tup et Sonny, la tête penchée l'un vers l'autre. L'air sentait l'odeur forte et réconfortante de la colle à maquette. Plusieurs fois, je me suis levée pour me poster au bas de l'escalier et tendre l'oreille. La voix de Dodie ressortait, une voix étonnamment placée pour une enfant, et au-dessus celles de Marion et de Beston, moins assurées.

J'ai reconnu certaines des chansons entendues à la radio que Tup écoute dans l'étable. Tup s'est alors approché de moi, me disant d'une voix douce : « Laisse-les faire, Doris. Ils s'amusent. »

Je me suis sentie gênée. À quoi essayais-je de résister ? Dans un sens, la présence de la fille de quelqu'un d'autre dans la chambre de la mienne, le son assourdi de chansons dont je ne connaissais pas les paroles faisaient naître en moi un véritable sentiment de tristesse, comme si, alors que j'écoutais, quelque chose se perdait irrémédiablement. Leurs éclats de rire ricochaient dans le couloir et dévalaient l'escalier, et je me sentais totalement figée par l'impuissance.

À 7 heures du soir, j'ai fini par annoncer à Tup et à Sonny que j'allais coucher les filles et Beston. Mais Tup s'est interposé :

« Laisse-les donc encore un peu, Doris. C'est une soirée spéciale pour eux. »

Je leur ai laissé une heure de plus, puis je leur ai crié qu'il était l'heure de se laver et d'éteindre. Quand je suis montée embrasser Beston, j'ai entendu ma fille et son amie chuchoter dans le noir, une conversation qui m'était totalement extérieure.

Ouvrant la porte, j'ai dit d'une voix douce : « Bonne nuit, les petites folles. Maintenant, il faut se calmer et dormir. Finis, les bavardages.

– D'accord, Maman, c'est promis. »

PLUS GRANDS QUE LE MONDE - HALL_v4.indd 36 28/11/2023 13:55

Mais j'ai continué à les entendre chuchoter même après que Tup et Sonny sont montés se coucher.

Je suis restée éveillée, une fois Tup endormi. Les filles aussi s'étaient abandonnées à la nuit, et la maison était silencieuse. J'ai pensé à Daniel et à Hovey qui viendraient dans une semaine, et à ce que je dirais quand Dodie demanderait si Marion pouvait revenir. Pourquoi cet intérêt soudain pour des amis du dehors ? C'est nouveau pour nous, ai-je pensé. Voilà tout. Il me faut simplement le temps de m'y habituer. J'ai laissé mes pensées dériver vers les animaux dans l'étable, l'herbe dans les prés de fauche qui poussait, haute et bien verte, l'eau du ruisseau qui coulait en suivant son cours ancien et familier sur notre terre. Je me suis tournée vers le dos solide de Tup et j'ai dit mes prières, remerciant Dieu pour mon mari et mes enfants, si satisfaits, dormant du sommeil du juste.

Le lendemain matin, un dimanche, nous avons déposé Marion chez elle en allant à l'église. Après le service, nous avons consacré la journée à nos routines dominicales – le repas, les tâches domestiques et le reste. Je suis allée retrouver Tup et mes enfants plusieurs fois dans la journée, désireuse d'être auprès d'eux. Ils n'ont pas semblé le remarquer, ce dont j'ai été soulagée. Au déjeuner, nous avons bien ri, alors que Dodie et Beston rejouaient leur spectacle musical de la veille. J'ai senti ma vigilance se dissiper. C'était comme si nous étions parvenus à refermer à clé une porte que nous devions garder close. Je comprenais que mon espoir était déraisonnable, mais la dissipation de cet état de vigilance apportait un soulagement énorme. Nous étions trop restés entre nous, en famille, je sais. Ce qui est au-delà, quoi que ce soit, doit y entrer. Je vais m'y faire.

PLUS GRANDS QUE LE MONDE - HALL_v4.indd 38 28/11/2023 13:55

LES HÉROÏQUES
Anne Thiollier
lumière du matin
talents hauts

LES HÉROÏQUES

Anne Thiollier

lumière du matin

talents hauts

Lumiere_matin.indd 1 21/11/2023 14:58

On l'avait allongé sur une planche, dans ses plus beaux habits. Sa tête et ses chevilles reposaient sur des coussins brodés de pêches et de chauves-souris. Maman se frappait la tête en répétant des phrases à peine compréhensibles et, malgré ses yeux entrouverts, elle ne nous voyait pas. Petit Céleri, attaché dans mon dos, tournait la tête pour la suivre des yeux. Comme elle ne lui tendait pas les bras, il pleurnichait continuellement. Ce n'était pas moi, sa sœur de douze ans, qui pouvait lui donner le sein ! Et lui ne comprenait pas que notre père, étendu là, venait de partir pour l'autre monde.

Grand Mère était la plus calme. Elle nous caressait les épaules et les larmes restaient dans ses yeux. Je me suis assise dans la cour avec elle et nous avons commencé à plier les lingots de papier qu'on brûlerait sur la tombe, pour l'enterrement. Je prenais une petite feuille jaune, je

Lumiere_matin.indd 5 21/11/2023 14:58

pliais, je rabattais, je retournais, je repliais les deux extrémités. Encore trois plis et un lingot de plus allait rejoindre les autres dans la corbeille.

Ensuite, on l'a emporté dans l'énorme cercueil. Ses âmes* avaient été appelées à suivre le cortège. Grand Frère, en tête, portait sa photo, encadrée de guirlandes de papier blanc. Autour et derrière lui, on se pressait dans nos habits de chanvre rugueux et sans couleur. Maman se cramponnait au bord du cercueil en poussant des cris, qui résonnaient à travers les champs couverts de neige. Venaient ensuite les musiciens avec leurs gongs et leurs suonas, ces drôles de hautbois qu'on entend aux enterrements comme aux mariages. Les oncles jetaient dans l'air glacé des poignées de papier-monnaie pour les morts, qui tourbillonnaient avant de retomber doucement. On progressait au rythme de Grand Mère, qui, soutenue par ses enfants, avançait ses pieds minuscules sur la route boueuse, en appelant son fils disparu.

C'était un des jours les plus froids de l'hiver. La nature, comme nous, portait le deuil.

---

* Dans la culture chinoise, chaque être humain a sept âmes qui quittent le corps au moment de la mort. Certaines de ces âmes s'éloignent définitivement, d'autres restent à errer quelque temps, ce qu'on essaie d'éviter en leur faisant des offrandes.

Lumiere_matin.indd 6 21/11/2023 14:58

Les nids de corbeaux se voyaient dans les peupliers sans feuilles. Lumière de Jade, la première de mes plus jeunes sœurs, m'a tirée par la manche pour me montrer deux lapins qui détalaient à notre approche. Nous avions des crampes à force de porter les couronnes blanches de papier découpé et j'avais faim. Je pensais avec ravissement au banquet qui nous attendait, quand nous aurions accompagné Papa jusqu'à sa nouvelle maison et satisfait ses âmes avec toutes nos offrandes.

En haut de la colline, avec une vue magnifique sur la rivière, une stèle marquait la tombe du père de Grand Père. Un grand trou avait été creusé à côté. Quand le cercueil y a été descendu, Grand Père nous a tendu des bâtons d'encens allumés pour saluer notre père, qui allait rester là. Maman ne faisait attention à personne. Ayant beaucoup plus de choses à lui dire que nous, elle se penchait sur le trou et murmurait sans arrêt à voix basse. J'essayais d'entendre ce qu'elle disait. Quelque chose comme : « Pourquoi es-tu parti ? » Et puis : « Ce n'était pas le moment, pas le moment ! »

À genoux sur la terre, Maman pleurait la mort du père de ses enfants. Elle se balançait d'avant en arrière, se tirait les cheveux et se frappait le visage. Les oncles et Grand Père, imperturbables, accomplissaient les rites. Les offrandes étaient disposées en ligne : des petits verres

Lumiere_matin.indd 7 21/11/2023 14:58

d'alcool, des fruits, du riz cuit et de la viande. Puis la fumée des lingots de papier est montée vers le ciel. Père ne manquerait de rien dans le monde des esprits.

Plus tard, tout le long de la rue du village, des portes avaient été enlevées de leurs gonds et posées sur des tréteaux. Chacun apportait son bol, ses baguettes et son tabouret. Notre famille offrait de la viande grasse et du bouillon pour tous, ainsi que des pains de millet. Une vraie fête, sous le pâle soleil d'hiver qui se couchait, mais j'ignorais ce que ça avait coûté d'emprunts à notre famille.

Grand Père, depuis notre lever, quand la nuit était encore noire, n'avait cessé de marmonner : « Le monde va à l'envers ! Le monde va à l'envers ! » Il n'avait pas l'air de s'adresser à nous et, le soir, je me suis demandé s'il commençait à perdre la raison. De retour à la maison, j'ai attendu qu'il enlève la longue robe matelassée bleue qu'il avait portée toute la journée, sous le chanvre blanc du deuil, et je lui ai demandé :

– Grand Père, qu'est-ce que tu veux dire, le monde va à l'envers ?

Il m'a répondu :

– Quand le fils meurt avant son père, c'est que quelque chose ne tourne pas rond !

Lumiere_matin.indd 8 21/11/2023 14:58

On se rapprochait du Nouvel An et on vivait encore avec tous nos vêtements chauds les uns sur les autres. Maman semblait souvent fatiguée et je m'occupais entièrement de Petit Céleri. Il commençait à être turbulent et à faire des bêtises dès qu'il n'était plus attaché sur mon dos. Quand je travaillais dans la cuisine, il escaladait les tabourets et finissait par rouler au milieu des paniers et des fagots de tiges de sorgho. Ou bien il se faisait tomber sur la tête le pot qui contenait les baguettes. Ça faisait un raffut digne d'une assemblée de fantômes et tous les chiens des alentours se mettaient à aboyer à la suite du nôtre.

Ce matin-là, j'avais une corbeille de choux à hacher, pour les mettre en saumure, et il était sur mon dos sans la moindre intention de dormir. D'habitude, le rythme des coups de hachoir sur la planche le faisait rire mais cette fois, il se tortillait dans tous les sens, en faisant

Lumiere_matin.indd 9 21/11/2023 14:58

sonner les grelots de ses chevilles. Comme je n'avais pas que ça à faire, je lui chantonnais :

– Gigote tant que tu veux, Petit Frère ! Gigote tant que tu veux ! Tu dormiras mieux tout à l'heure ! Tu dormiras mieux !

Mais il a réussi à attraper le bas du manteau d'herbe pendu à un crochet et il a tiré si fort qu'il l'a fait tomber, entraînant le pot de sauce de soja qui était sur l'étagère. J'étais fâchée, je l'ai traité de vilain crapaud et il s'est mis à hurler. Maman est apparue et m'a aidée à ramasser les morceaux.

– Cours vite en racheter, sinon on ne pourra pas préparer le repas.

– Moi ? Tu me permets de sortir toute seule de la maison ?

– Faut bien que quelqu'un y aille ! Grand Père ne le saura pas. Va vite ! Moi, je ne peux pas.

Je lui ai donné Petit Céleri qu'elle a emmené dans la chambre. Je suis sortie de notre cour, dans la ruelle, en refermant la porte le plus doucement possible. J'ai couru, la main posée sur les sapèques cachées dans ma ceinture, pour qu'on n'entende pas tinter les pièces de cuivre.

Sortir de la maison, pour autre chose que porter à manger aux hommes dans les champs ou aller à la rivière faire la lessive, était pour moi un événement. Si j'avais pu

Lumiere_matin.indd 10 21/11/2023 14:58

le prévoir, j'aurais mis mes sandales de coton brodées et non mes chaussons troués ! De toute façon, il était trop tard pour y songer.

Là où la rue s'élargissait, il y avait un attroupement. Les porteurs avaient posé leur palanche*, la foule était presque silencieuse. Je me suis approchée mais, même sur la pointe des pieds, je ne voyais toujours pas ce que les gens regardaient. J'avais devant moi une rangée de dos tendus de tissu bleu délavé, plus ou moins rapiécé, des bonnets, des paniers, des baluchons…

Soudain un cri aigu a jailli, très bref, suivi d'un grand coup frappé comme une hache sur un tronc. Et je l'ai vue, brandie au-dessus des épaules. C'était la tête d'un condamné, tranchée au sabre, que le bourreau tenait par les cheveux. Les chiens s'approchaient pour lécher le sang et les nourrices s'en allaient, les enfants sur les bras. Le spectacle était fini ! Je me suis demandé s'ils allaient mettre la tête sur une pique et si les oiseaux viendraient la picorer. En même temps, j'aurais voulu laver mes yeux de cette image horrible !

J'ai tourné dans la ruelle du grenier à sel et je suis entrée chez le marchand d'huile. Il a versé deux mesures de

* Longue perche de bois dur servant à porter des fardeaux attachés à chaque extrémité.

Lumiere_matin.indd 11 21/11/2023 14:58

sauce de soja dans le pot que j'avais apporté. Pour ne pas repasser par le lieu de l'exécution, j'ai fait un détour par la maison de thé. Près d'une fenêtre, un homme aux cheveux gris lisait un de ces livres reliés de tissu bleu, comme ceux du maître d'école. Juste au moment où je suis passée, il a levé les yeux et nos regards se sont croisés. Il y avait un vague sourire qui flottait dans ses yeux. Une fille ne doit pas regarder un inconnu mais c'était arrivé totalement par hasard. J'ai baissé les yeux et pressé le pas.

En enjambant le seuil de notre cour, j'ai entendu pleurer Petit Céleri. Je ne m'étais pas absentée plus de temps qu'il n'en faut pour avaler un bol de riz mais j'ai senti que Grand Père, qui fumait sa pipe, me guettait. Quand je suis passée près de lui, il a dit sans me regarder :

– La place d'une fille n'est pas dans la rue !

J'ai porté le pot de sauce à Grand Mère, qui avait quitté son travail sur le métier à tisser. Elle avait juché Petit Frère dans le siège à bébé en bambou. L'enfant y était comme dans une boîte, seules sa tête et ses épaules en dépassaient. Rien ne pouvait lui arriver mais évidemment, il détestait cela, alors il hurlait ! Quand il m'a vue, ses cris ont redoublé.

– Vous avez tous été là-dedans, je ne vois pas pourquoi on ferait une exception pour ce petit seigneur ! Et puis, il devient trop lourd pour toi.

Lumiere_matin.indd 12 21/11/2023 14:58

Grand Mère me soutenait, elle était de mon côté, toujours. Même quand elle ne parlait pas.

– J'entends ton Grand Père qui rentre. L'eau est chaude, vas-y !

J'ai rempli une cuvette, j'ai pris la serviette et je suis allée m'accroupir aux pieds de Grand Père. Je lui ai enlevé ses chaussures et j'ai déroulé les bandes de toile autour de ses mollets. J'ai pris son pied gauche d'abord, je l'ai plongé dans l'eau. Mes mains glissaient sur sa peau ridée et j'ai fait en sorte qu'elles soient douces. Je l'ai essuyé soigneusement avant de saisir l'autre pied. Grand Père n'a jamais été bavard.

Lumiere_matin.indd 13 21/11/2023 14:58

Le même soir, Grand Mère avait préparé le dîner. En plus des pains de millet, elle avait apporté une marmite de soupe sur laquelle flottait une fleur d'œuf. Un luxe pour redonner de la force pendant les jours d'hiver. Tout le bouillon en serait parfumé. Grand Frère et Petit Frère eurent chacun la moitié de la fleur d'œuf et Lumière de Jade, toujours la première à rouspéter, cria :

– J'en veux aussi !

Sans rien dire, Grand Mère a repoussé doucement son bol. C'était fatigant de devoir toujours tout lui répéter. Je me suis penchée vers elle pour lui dire à l'oreille :

– T'es un garçon, peut-être ?

Et elle m'a foudroyée du regard.

– Le temps s'est radouci. Demain, il faut commencer à laver le linge qui s'entasse depuis le début du froid.

J'ai répondu à Grand Mère :

– J'irai avec Orage de Grêle.

Lumiere_matin.indd 15 21/11/2023 14:58

Orage de Grêle, qu'on appelait aussi Petit Orage, était la fille des voisins et elle avait mon âge. Sa mère lui avait donné ce nom parce qu'elle était née une nuit de tempête, par un terrible orage de grêle, qui avait presque détruit le toit de leur maison.

Au lever du jour, j'étais dans la cour et je criais pour me faire entendre d'Orage de Grêle, de l'autre côté du mur.

Nous sommes parties vers la rivière avec nos cuvettes débordantes de linge et un pot de cendres pour frotter les taches. Grand Mère avait obligé Lumière de Jade à venir avec moi et elle me suivait en protestant.

– C'est ta faute, Première Petite Sœur ! Pourquoi tu as refusé d'aller à l'école ce matin ?

– Grande Sœur, tu sais bien que je n'aime pas l'école mais je n'aime pas non plus frotter dans l'eau glacée…

– Tu crois que j'aime, moi ? Tu es une idiote de ne pas aller à l'école ! Je te dis, moi, que tu devrais profiter qu'on te laisse encore y aller ! Parce que ça ne durera pas !

À l'endroit le plus bas du village, les remparts, percés d'une porte très ancienne, longeaient la rivière. Nous y sommes passées pour descendre sur la berge. Là, nous avons posé le linge en tas, sur de grandes pierres plates.

Petit Orage avait un long battoir en bois qui facilitait la tâche. Mais il fallait frotter quand même chaque

Lumiere_matin.indd 16 21/11/2023 14:58

vêtement sur les pierres avant de l'utiliser. À la moitié du travail, nous ne sentions déjà plus nos mains. Cela m'était égal. Nous parlions et nous parlions, jusqu'à nous étourdir !

Petit Orage m'a demandé si l'esprit de Père revenait errer dans la maison et je n'ai pas su quoi lui répondre. Elle avait des idées précises sur la question. Ses deux petites sœurs, mortes d'une fièvre maligne l'année des grandes inondations, lui apparaissaient souvent. Parfois elle les voyait seulement de dos, dans la maison, le soir. Parfois elle entendait leurs voix. Elle disait qu'elles savaient maintenant des choses qu'elle-même ne savait pas encore et qu'elle leur demandait conseil.

Je l'enviais ! Comment parlerais-je à Père si je le voyais revenir ? Quand il était en vie, nous parlions si peu !

Nous chantions ensemble à tue-tête, pour nous réchauffer. Ou bien nous récitions des comptines et celle qui avait le battoir en main marquait le rythme sur la pierre. Sans toutefois s'arrêter de laver : il fallait que le travail avance !

Là, là, là, je m'arrête là !
Sur les bords de la rivière,
Ensuite, Petit Orage criait à tue-tête :
D'une tête de cochon, on fera deux parts.
Je répondais :

Lumiere_matin.indd 17 21/11/2023 14:58

Tu auras une moitié !

Et elle chantait :

Et moi j'aurai l'autre !

Ensuite, on reprenait ensemble :

Et il faudra du vin pour l'accompagner.

Cette ritournelle idiote nous faisait éclater de rire. En fait, j'aurais accepté de laver une montagne de vêtements terreux et puants tellement parler, rire et chanter me donnait un sentiment de liberté. C'était compter sans Lumière de Jade qui pleurait que ses doigts saignaient et qu'elle n'en pouvait plus.

– Grande Sœur, laisse-moi rentrer !

– Sûrement pas ! Première Petite Sœur, tu ne remontes pas toute seule. Tu sais bien que ce n'est pas permis. Tu nous attends !

– Toi, t'es bien allée seule au village, l'autre jour.

– Qu'est-ce que tu racontes ?

En fait, je savais bien à quoi elle faisait allusion.

– Maman t'a envoyée acheter de la sauce de soja, quand Petit Frère avait cassé le pot !

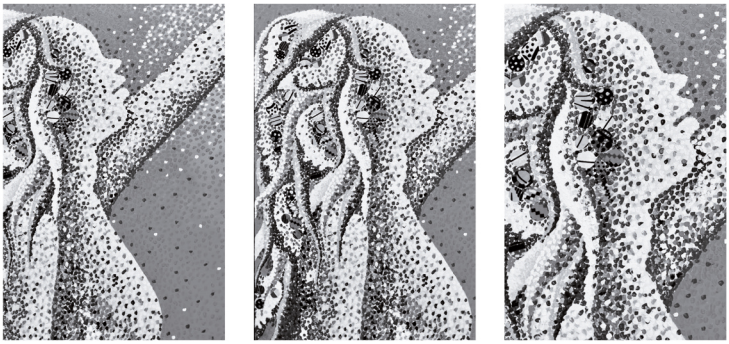
– D'abord, je suis plus grande que toi ! Et puis… si tu savais ce que j'ai vu, ça te ferait peur !

Mais elle ne m'écoutait pas, elle reniflait et ne voulait plus rien faire.

Lumiere_matin.indd 18 21/11/2023 14:58

Elemawusi Agbedjidji

La chute infinie des soleils



Lisières

La Chute infinie des soleils

Du même auteur

Aux éditions Théâtrales

DANS LA COLLECTION « RÉPERTOIRE CONTEMPORAIN »

Transe-maître(s), 2019

Chez d'autres éditeurs

Si tu sors, je sors (avec Gustave Akakpo), Lansman Éditeur, 2016

Maîtres des quatre chemins, in *Ce qui (nous) arrive*, vol. 1, Espaces 34, 2022

Remerciements
à Max Guéroult et à Pauline Pascalin
pour leur disponibilité

Créées en 1981, les éditions Théâtrales sont, depuis le 2 octobre 2015, une société coopérative d'intérêt collectif rassemblant fondateurs, salariés, auteurs et partenaires culturels dans un même mouvement de défense et de diffusion des écritures théâtrales contemporaines. La maison souhaite ainsi partager et incarner les valeurs du mouvement coopératif français et de l'économie sociale et solidaire.

Les lisières évoquent à la fois la frontière et la limite. La collection « Lisières » vise à proposer des textes ouverts, aux lisières de plusieurs territoires littéraires. Il s'agit de passer les frontières des genres (théâtraux, poétiques, romanesques, narratifs...) pour explorer des continents dont on pressent l'existence au-delà de ces lisières. Nos choix, collectifs, s'adressent à toutes sortes de voyageur·ses qui oseront sillonner avec les auteurs et les autrices des contrées nouvelles depuis le camp de base du théâtre.

© 2024, éditions Théâtrales, 47, avenue Pasteur, 93100 Montreuil.

ISBN : 978-2-84260-926-9 • ISSN : 2724-8305

Illustration de couverture : © Yasmine Yerima (détails).

Selon les articles L. 122-4, L. 122-5-2 et 3 du Code de la propriété intellectuelle, pour tout projet de représentation ou pour toute autre utilisation publique de *La Chute infinie des soleils*, l'autorisation de l'auteur est nécessaire. La demande devra obligatoirement être déposée auprès de la SACD (www.sacd.fr).
L'autorisation d'effectuer des reproductions par reprographie doit être obtenue auprès du CFC (Centre français d'exploitation du droit de copie).

L'université, mai 2021. Le matin.

FANNY.– M'Madi Maël...

MMADI.– Oui, bonjour !

FANNY.– On s'est mis d'accord, mes collègues du jury et moi. Vous pouvez procéder selon le protocole que vous nous avez soumis. L'interprétation, puis l'entretien, puis la scène dialoguée.

MMADI.– Je vous en suis reconnaissant.

FANNY.– On fait comme on peut. Après tout c'est votre projet de master, on vous laisse le soin de le présenter de la façon que vous jugez la meilleure. Allez, on y va !

MMADI.– Comme ça là ?

FANNY.– Oui bien sûr.

MMADI.– Euh...

MORRIS.– Quoi ? Il vous manque quelque chose ?

MMADI.– Non non. Juste que là, comme ça là, à froid, c'est un peu intimidant... mais ok, je bois une gorgée d'eau.

BARBARA.– Prenez votre temps...

Il boit une gorgée d'eau et...

Elemawusi Agbedjidji

La Chute infinie des soleils

éditions THEATRALES

Lisières

Ce texte s'inspire de l'histoire des naufragé·es de Tromelin. Il mêle vérités historiques et fictions d'aujourd'hui.

Premier battement

Celle qui dissipe les nuages

1 - Castellan

Lorient, 26 septembre 1772. Une chambre. Castellan est courbé sur sa table de nuit, les cheveux en désordre.

Monsieur,

L'humanité m'engage à vous écrire. Mille fois j'ai tenté de m'y soustraire mais elle s'agite dans mes doigts. Pire, elle aboie dans ma tête. Quand elle s'arrête en plein milieu de la nuit, j'entends mon cœur frapper ma cage thoracique. Puis des odeurs, des effluves, des sueurs et toutes sortes d'angoisses remontent dans ma gorge. J'ai donc pris la décision de vous écrire aujourd'hui. J'espère qu'après ceci, j'irai mieux. Il m'a fallu du temps pour me décider à vous répondre parce qu'il m'a fallu longtemps pour que je me rende compte que mes tourments ne sont que des souvenirs. Vous connaissez sans doute la responsabilité qu'on a quand on pose une question à quelqu'un. Quand on demande à quelqu'un « comment ça va ? » par exemple, on ne se lève pas puis s'en va. Eh bien ce que je m'apprête à vous répondre vous engage désormais. Comment se fait-il que je ne vous aie pas écrit plus tôt ? J'ai oublié. Sans mentir monsieur de Boynes, j'ai oublié. Oui, j'ai oublié. J'espère, monsieur le ministre de la Marine, qu'en votre qualité d'homme politique,

vous comprendrez cela : promettre puis oublier. Mais, à présent, les nombreux débris de souvenirs poussés par je ne sais quel courant se sont rapprochés, se sont touchés, liés, pour faire une pâte facile à nommer : le désastre. Voilà ce que c'était. Le désastre.

Je ne connais pas vos convictions mais, en ce qui me concerne, je suis un ardent croyant et je sais que la France au service de laquelle vous êtes est une chance. Une chance divine. J'ai l'habitude de dire que quand Dieu, de ses propres mains, fit notre France dans le Ciel et la laissa tomber sur Terre, elle s'éclata. C'était son destin. Des morceaux de France ont volé et atterri de par les terres, de par les airs et outre-mer. Et la France, comme la louve mère, de chacun de sa dizaine de mamelons, notre France mère allaite chaque éclat. C'est vers l'un de ces éclats, terre-oisillon ouvrant le bec pour avaler la nourriture rapportée, terre qui étend ses besoins plus loin que son bras, terre d'outre-mer qui fait venir sa vaisselle, son linge, sa monnaie et même ses administrateurs de France ; c'est vers l'un de ces éclats de France perdu dans l'océan Indien que notre bateau, *L'Utile*, s'en allait apporter vivres quand survint le désastre.

Avant tout, voici une petite notice qui trace les lignes de cette terre sur laquelle nous avons échoué. Elle vous éclairera tout au long de mon récit.
À plus de 1 000 lieues de là où je suis actuellement, le dos courbé sur ma table de nuit pour vous écrire, se trouve une ligne imaginaire qui sépare notre monde en deux. Le Nord et le Sud. C'est-à-dire Nous et Eux. Une fois cette ligne enjambée, légèrement à l'est, la mer des Indes s'ouvre de toute sa beauté et de toute sa cruauté. À 78 lieues à l'est de Madagascar et 101 lieues au nord des îles de France et de Bourbon, se trouve un point presque invisible au beau milieu des eaux, une toute petite île : l'île de Sable. À l'échelle de la

carte que je joins à ma lettre, il faut seize fois un agrandissement avant de la voir. 360 toises sur 870 toises, soit trois fois plus petit qu'un quartier de Paris, soit à peine trente minutes pour faire le tour complet à pied. Vous imaginez, un pays qui mesure trente minutes à pied !?

Il y a onze ans donc, en tant que premier-lieutenant, j'ai quitté Bayonne à bord du bateau *L'Utile* qui a fait naufrage sur l'île de Sable.

Ce jour sur le port
Le ciel s'ouvre grand beau
Les derniers ordres formulés
Le détail des missions communiqué
Les codes transmis
Et les voiles mises
Keraudic, notre écrivain de bord
De sa main malhabile
Marque en lettres capitales
Sur la première page du journal
Au nom de Dieu, soit fait ce voyage !

L'Atlantique...

Nous descendons au large du cap Finisterre
De tribord, l'océan colossal
De bâbord, le flanc gauche de l'Espagne
Une fois les côtes ibériques hors de vue
Nous piquons vers l'archipel portugais de Madère
Nous y passons de très près, sans toucher
Le vent dans les voiles, des jours et des jours
Nous gardons cap vers le sud des jours et des jours

L'Atlantique...

À la mi-janvier, nous franchissons l'équateur
Bientôt, le tropique du Capricorne
Nous nous abandonnons aux vents d'ouest
Laissant l'eau, le vent, les courants
Et tout ce que de beau Dieu créa
De plus immense que l'Homme
Nous porter sans forcer

L'Atlantique...

Aux premiers matins de mars
Nous longeons la côte sud-africaine
Contournons
Remontons jusqu'au niveau de Port-Natal
Quelques heures seulement après
L'aiguille de la boussole se tend
Immobile et braquée sur le nord
L'Atlantique est derrière nous, à présent
Nous voici, enfin, entrés dans l'océan Indien.

2 - Nirina

L'île de Sable, ce même 26 septembre 1772. C'est un tout petit matin tiède qu'une pluie farine aurait bien fait de rafraîchir, mais bon... D'ici on peut entendre les éructations de la mer. Treize femmes et hommes aux cheveux non coiffés sont debout devant un corps d'enfant inerte. La parole aussi est là, lourde et silencieuse. Une femme s'avance, la prend.

Ramanalarahona ! Ramanalarahona ! Ramanalarahona !
Ma fille, trois fois je t'appelle par le nom auquel plus personne ne répondra. La nuit s'est levée pour que s'ouvre le jour sur ton départ. Elle s'est vraiment levée maintenant car avant elle était couchée là, étendue sur le sable. Elle a secoué sa longue robe et s'en est allée comme un nuage de poussière qui se dissipe après le passage d'un troupeau de zébus. C'est avec cette poussière dans la gorge que je m'adresse à toi une dernière fois. Ce n'est normalement pas à une mère d'enterrer sa fille. Mais je te pardonne car tu n'es qu'une enfant d'à peine dix ans. Il est d'usage qu'en de pareilles circonstances, ce soit le patriarche qui soulève la parole et la déplie dans toutes les oreilles mais hélas, nos pères ont failli. Alors moi, Ahoefa Nirina, ta mère, j'entonne pour toi cette oraison.

Iny hono izy ravorom-bazaha
Ento manakara anao any an-tsaha
Ento misidina ambony oh
Rehefa mangina avereno oh
Fa raha mitonany dia ento any e
Oh oh oh oh...

Cette nuit tu m'as demandé ce que signifiait ton nom. Ramanalarahona. Je n'ai pas eu le temps de finir de te dire que tu as refroidi. Je n'ai pas crié. Je n'ai pas pleuré. Ce que j'ai ressenti, le soulagement. Ton corps a refroidi, l'aube est arrivée et quelque chose a pris fin : l'espoir. Définitivement.
Cela fait exactement quatre mille dix-sept jours que le lieutenant est parti sur le dos de l'océan avec la promesse de revenir. Depuis le jour de son départ, nous avons gardé nos yeux sur le lointain, guettant un signe. Nous avons attendu et attendu, nous n'avons rien vu. Nous avons tourné les yeux à tous les degrés possibles, nous n'avons rien vu. De nombreux matins sont venus, de nombreux soirs sont partis et nos yeux nous font mal à force de guetter le lointain. Onze ans que nous ravivons l'espoir. Mais cette nuit quand tu as refroidi, l'espoir s'est consumé dans la courbe infinie du matin qui se lève. Je me tiens sur sa rive et contemple son épave. Du bout de mes doigts, je trace des lignes informes dans ses cendres. Maintenant, qu'y a-t-il au-delà de l'espoir ? La ligne qui sépare le Ciel et la Terre loin là-bas, comment fait-on pour l'écarteler des deux mains et glisser entre pour définitivement tomber de l'assiette du monde ? J'invoque le verbe absolu où s'incarne la puissance absolue. Adriamanitra Adriananahary ! Comment accéder à l'apaisement ?

L'histoire de notre chute commence plus loin que cette minuscule île de Sable. Elle est celle de ta grand-mère, et avant elle, celle de sa mère, et ainsi de suite. Elle commence loin sur la grande île dont la forme est l'empreinte du pied gauche de Dieu dans l'océan, il y a de cela très longtemps. Elle va des hauteurs de Madagascar aux palissades des plages de Foulpointe.

La Chute infinie des soleils a été écrit grâce au soutien du Service de coopération et d'action culturelle de l'ambassade de France au Togo, de la Fondation pour la mémoire de l'esclavage et de la Compagnie Soliloques. Il a été lauréat de Visas pour la Création 2019 de l'Institut français et lauréat du programme Odyssée - ACCR 2020. Il a également fait l'objet d'une résidence d'écriture au Centre Intermondes (La Rochelle), à la Maison des auteurs·rices (Limoges) et à La Chartreuse de Villeneuve-lez-Avignon - Centre national des écritures du spectacle.

Ce texte est coup de cœur France du comité de lecture du Quartier des Autrices et des Auteurs 2023.

Spectacle créé le 16 janvier 2024 aux Célestins, théâtre de Lyon, dans une mise en scène de l'auteur, avec Gustave Akakpo et Khadija Kouyaté ; scénographie : Charles Chauvet ; costumes : Laura De Souza ; création son : Pidj Boom ; création lumière et régie générale : Guillaume Tesson ; assistanat mise en scène : Ismaïl Oureya-Molla ; administration et production : Pauline Pascalin ; coproduction : La Fabrique de fictions (Lomé) ; Célestins, théâtre de Lyon ; soutiens : Commission internationale du théâtre francophone ; Département de la Drôme ; DRAC Auvergne - Rhône-Alpes ; Fonds SACD Théâtre ; « Des mots à la scène » - Institut français de Paris ; « Togo créatif » - Institut français du Togo ; Les Aires - théâtre de Die et du Diois ; maison Maria Casarès.

Elemawusi Agbedjidji

Auteur, metteur en scène et acteur né à Lomé (Togo) en 1985, Elemawusi Agbedjidji est également enseignant vacataire à l'université de Lomé. Il est le directeur artistique du festival/résidence La Fabrique de fictions qui se déroule à Lomé (Togo).

Il a été fait chevalier des Arts et des lettres (France) en 2019.

Après des études d'anthropologie à l'université de Lomé, il obtient un master 2 en mise en scène et dramaturgie à l'université Paris-Nanterre. Sa connaissance des sciences humaines nourrit profondément sa démarche d'écriture.

En octobre 2023, sa pièce *Psyché 17* est créée au Deutsches Theater dans une mise en scène de Jan-Christoph Gockel et entre ainsi au répertoire du théâtre. En 2022, il publie *Maîtres des quatre chemins*, une commande d'écriture du Théâtre national de Strasbourg, dans *Ce qui (nous) arrive* aux éditions Espaces 34. En 2021, il écrit *Wir Schwarzen müssen zusammenhalten – Eine Erwiderung* qui est créé la même année par Jan-Christoph Gockel au Münchner Kammerspiele.

Sa pièce Transe-maître(s), publiée aux éditions Théâtrales en 2019, est lauréate des Journées de Lyon des Auteurs de Théâtre 2018 et du prix Text'Avril 2019, lauréate de l'aide à la création Artcena 2018, finaliste du Grand Prix de littérature dramatique 2019, sélection 2019 du comité de lecture Troisième Bureau et du comité de lecture du Tarmac. La pièce est créée en février 2021 dans une mise en scène de l'auteur au théâtre Jacques Cœur de Lattes, au centre dramatique national de Normandie-Rouen et à Théâtre Ouvert, Paris.

Il écrit en 2016 avec Gustave Akakpo *Si tu sors, je sors !*, publié chez Lansman Éditeur, lu au Festival d'Avignon dans le cadre du cycle de

lectures RFI en 2016, qu'il crée la même année aux Francophonies en Limousin et aux Récréâtrales de Ouagadougou.

En 2024, paraît dans la collection « Lisières » des éditions Théâtrales *La Chute infinie des soleils*.

En tant qu'acteur, il rencontre le metteur en scène David Bobee et joue dans plusieurs de ses spectacles : *Roméo et Juliette* de Shakespeare en 2012 (créé dans le cadre de la Biennale de la Danse à Lyon, repris au Théâtre national de Chaillot à Paris puis en tournée, et adapté pour Arte), *Lucrèce Borgia* de Victor Hugo en 2014 (avec Béatrice Dalle, créé aux Fêtes nocturnes de Grignan, repris à la Grande Halle de La Villette à Paris, puis en tournée en France et ailleurs), *Paris* en 2015 (d'après *Mélo* de Frédéric Ciriez). Entre 2006 et 2011, il joue également dans plusieurs mises en scène d'Alfa Ramsès : *Le Cercle de craie caucasien* de Brecht, *En attendant Godot* de Beckett (au Stadttheater de Konstanz, en Allemagne), ainsi qu'une dizaine d'autres pièces, au Bénin, au Gabon et au Togo... Il a également travaillé avec Souleymane Koly, Rodrigue Norman et Anne Tismer.

Achevé d'imprimer en France en janvier 2024 sur papier issu de la gestion durable des forêts (certifié PEFC) sur les presses d'Évoluprint à Bruguières (31) labellisé Imprim'vert®.

Maquette de couverture : Mahaut Bouticourt et Gaëlle Mandrillon. Maquette intérieur : Concordance(s) / Michel Delon (Tulle), adaptée par Gaëlle Mandrillon pour les éditions Théâtrales (Montreuil).

Dépôt légal : janvier 2024.

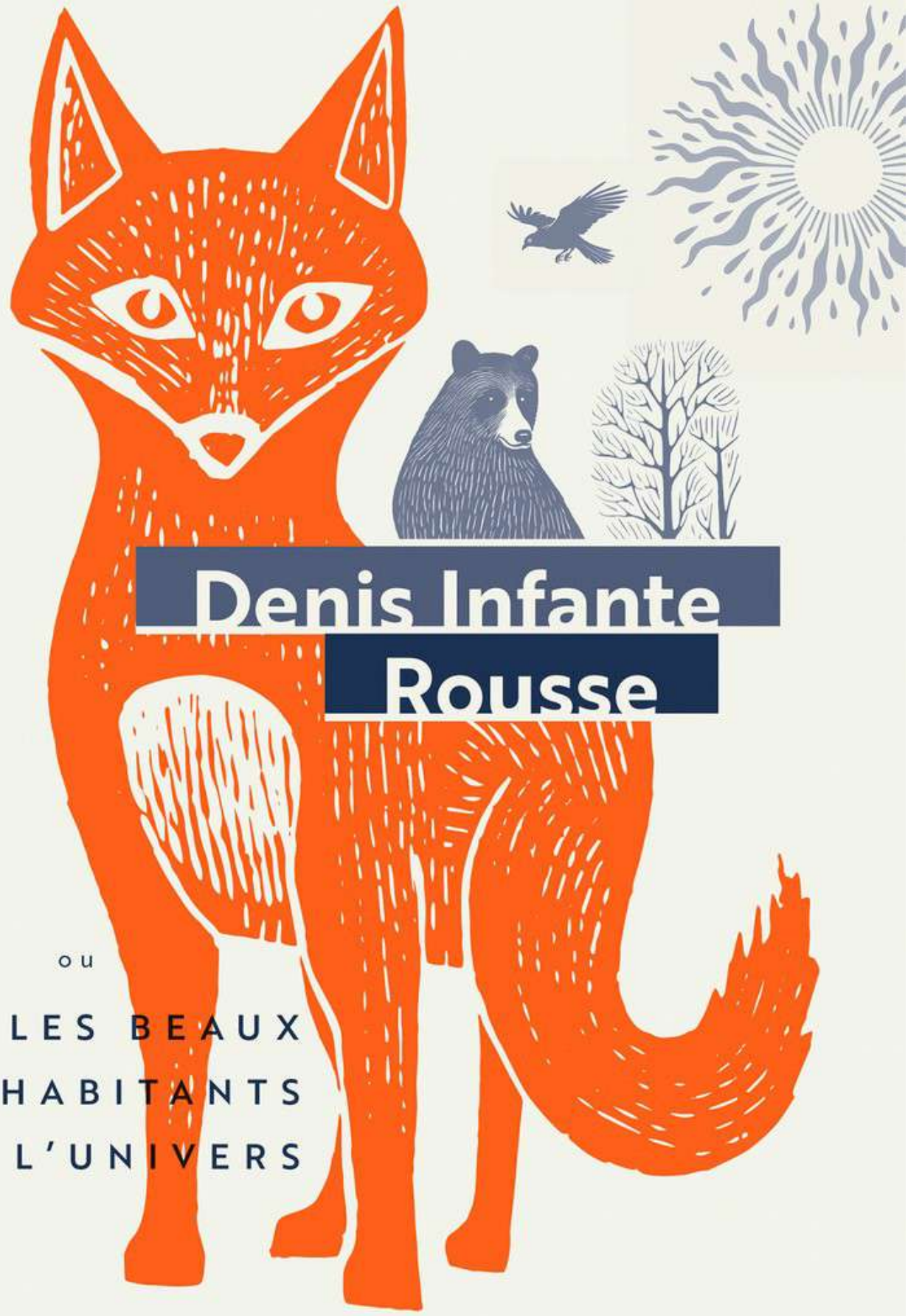
Elemawusi Agbedjidji
La chute infinie des soleils

« Hélas, nos pères ont failli »

En 1761, *L'Utile*, une frégate de la compagnie française des Indes orientales, s'échoue sur une petite île de l'océan Indien. De cet événement oublié de l'histoire, Elemawusi Agbedjidji tire un récit polyphonique dans lequel les lettres d'un marin repentant croisent le témoignage d'une Malgache abandonnée sur l'île à la suite du naufrage. Deux destins ressuscités par Maël Mmadi, étudiant en théâtre et anthropologie.

Cette fresque historique foisonnante explore avec poésie la question du traumatisme et de l'espoir.

9 782842 609269
ISBN 978-2-84260-926-9 11 €
éditions THEATRALES



Denis Infante Rousse

ou

LES BEAUX HABITANTS DE L'UNIVERS

TRISTRAM

ROUSSE

ou

Les beaux habitants de l'univers

Denis Infante

ROUSSE
ou
Les beaux habitants de l'univers

roman

Dans tous les livres actuels on donne à mon avis une trop grande place aux êtres mesquins et l'on néglige de nous faire percevoir le halètement des beaux habitants de l'univers.

Jean Giono, « Le chant du monde »
in *Solitude de la pitié*

© Éditions Tristram, 2024

Ouvrage publié avec le concours
de la Région Occitanie Pyrénées-Méditerranée

Correspondance et catalogue :
Tristram – BP 90110 – 32002 Auch cedex
tristram@tristram.fr
www.tristram.fr

La matière

Bois de Chet

Aucune pluie n'était plus tombée depuis de trop nombreuses lunes. Et dans Bois de Chet, comme partout alentour, vivants souffraient de grande soif. Mobiles autant qu'immobiles, ailes, pattes, nageoires, racines, radicelles, tous enduraient manque d'eau, manque de cet insaisissable et pourtant vital élément qui n'avait ni forme, ni voix, ni couleur, et si eau était vivante, nul jamais n'en avait surpris moindre preuve. Nul jamais n'avait échangé joie, bonheur, colère ou désir avec elle. C'était toujours à sens unique. C'était toujours reflet, image de soi-même qui apparaissait parfois, à sa surface. D'elle, personne ne savait rien. Certains pensaient qu'eau n'était que forme liquide de rochers et comme eux, n'avait ni vie, ni esprit. D'autres, inversement, affirmaient qu'elle était mère de toute chose, génitrice, matrice, première née.

Vieux débat n'avait jamais été tranché, aussi loin que remontaient mémoires dans incommensurable temps, aussi anciennes étaient-elles, riches d'une longue descendance. Mais tous sentaient fichée en eux, comme épine, griffe, dent, aiguillon, stylet, mandibule, même certitude. Sans eau, sans pluie, brume, rosée, neige, sources, rivières, étangs, marais, inaccessibles glaciers et très lointain, très fabuleux océan, très ancienne légende, vie de toutes créatures était impossible.

Et mort assurée.

Déjà certaines sources avaient tari et s'étaient tus leurs chants, gazouillis, murmures, des mares s'étaient asséchées, déjà herbes et plantes jaunissaient sous action conjuguée de sécheresse et chaleur, déjà des arbres perdaient feuilles, prenaient des allures de trop précoce automne. Certains peut-être ne s'en relèveraient pas. Et rien n'indiquait retour de pluies bienfaitrices. Ciel depuis des lunes était immense étendue bleue sans faille, sans nuage annonciateur, bleu pâle, blanchâtre, comme délavé, usé, flétri par violent brasier à nu d'aveuglant soleil. Et quand nuit venait, aussi chaude et sèche que jour, aucun voile d'humidité ne masquait millions d'étoiles là-haut, qui vibraient, étincelantes, comme poussière de lumière répandue à surface d'infini. Millions de minuscules soleils criblant noir de nuit. Parfois vent violent, tempétueux, se levait et alors air devenait encore plus sec, plus brûlant. Enflammait gorges, comme fumée d'incendie sans flamme.

Déjà il y avait des victimes. Peuples d'eau, batraciens, poissons, mollusques, pris au piège d'évaporation de leurs demeures, nouveau-nés pendus aux mamelles vides de leurs mères, vieillards incapables de trouver lieu où s'abreuver.

Déjà, il y avait eu des échauffourées autour des points d'eau et des morts. Ce qui ne s'était jamais produit jusqu'à ce jour, chacun respectant très ancienne loi qui faisait de ces lieux sanctuaires inviolés, et du moment d'étancher sa soif instant de trêve entre faibles et forts, proies et prédateurs.

Et voilà que règle très ancienne que l'on croyait immuable, avait elle-même failli.

Jours décroissaient au profit des nuits. Depuis des temps immémoriaux, à cette époque du grand cycle, pluies revenaient et journées devenaient plus fraîches et certaines

nuits il fallait trouver abri, terrier, bauge, trou sous buisson pour se protéger des gelées, mais pas cette fois. Il n'y avait que soleil pour rester fidèle au grand cycle. Terre, elle, était comme engluée dans été sans fin. Brûlant, sec, éblouissant et mortel.

Certains parlaient de partir, quitter pour toujours Bois de Chet, très vieux arbres, vallons ombreux, collines rondes, combes et prairies qui les avaient vus grandir, qui avaient vu vieillir aïeuls et croître progéniture. Certains, non sans crainte et hésitation, envisageaient de prendre chemin inconnu d'exil, migrer vers cieux plus cléments, terre où il ferait bon vivre sous alternance de bleu et gris, de soleil et pluie. Mais où se trouvait cette terre d'espoir, jardin aux fruits succulents, aux senteurs enivrantes, aux sources claires ? Dans quelle direction ? Soleil levant, soleil couchant, ombre qui précède, ou ombre qui suit ? Personne n'avait réponse.

Nul ne savait. Certains avançaient telles théories fumeuses, tels pressentiments aussi solidement ancrés dans leur cœur que sans fondement. Telles légendes trop souvent racontées, par chacun ravaudées, par longueur du temps transformées.

Et ceux qui savaient vraiment ce qu'il y avait derrière collines, derrière horizon très lointain, peuple d'oiseaux migrateurs, ceux-là n'apportaient pas très bonnes nouvelles de leurs longs périples. Partout sévissait sécheresse, partout terre se craquelait, partout vivants souffraient dure soif, mobiles comme immobiles, peuple de sang ou peuple de sève. Et rares fois où eau du ciel tombait enfin sur quelque partie du monde, c'était avec telle violence, telle abondance que moindre ruisseau devenait torrent, moindre torrent devenait rivière, moindre rivière fleuve en crue, arrachant, entraînant, noyant tout sur son passage,

arbres, plantes, argile et rochers et vivants, tandis que grondaient cieux, claquaient éclairs et s'abattait foudre.

Quelques-uns pourtant avaient osé, s'étaient décidés pour une des quatre directions, par choix ou guidés par pur hasard, et s'étaient mis en marche, droit devant.

Rousse était de ceux-là.

Rousse

Rousse était jeune renarde à robe flamboyante, dont beauté et finesse d'esprit attiraient de nombreux soupirants, mais Rousse tous refusait, utilisant griffes et dents, fuite ou combat si nécessaire, dissuadant d'insister mâles plus tenaces. Rousse était libre et solitaire et tenait à le rester. Ce qui ne l'empêchait pas de s'être fait durant sa courte existence quelques amis fidèles parmi ceux de son peuple ou autres vivants, avec qui elle aimait partager doutes, joies et tendresse.

Rousse courait bois, humait vent, dansait sous lune et étoiles, dormait sur tapis de mousse, chassait proies et buvait leur sang aussi rouge que sa toison, aussi revigorant que puissante joie. Parfois, Rousse se sentait si chargée d'énergie, si vibrante de vie, si forte et si libre qu'elle jappait à en perdre haleine comme enivrée de son propre fulgurant bonheur. Sorte de chant sauvage et pur, qui résonnait au plus profond de vivante forêt.

Pourtant, en cette fin d'été trop sec, trop brûlant, trop blanc, en cet été de poussière, soif et disette, Rousse était décidée à prendre route. Ce n'était pas de gaîté de cœur. Ce n'était pas sans regretter amèrement séparation d'avec amis et Bois de Chet, bois bien aimé. Ce n'était pas sans grande appréhension. Personne de connaissance n'avait jamais entrepris tel voyage, rien dans ses souvenirs ne la préparait à telle expédition. Cependant Rousse

était jeune renarde intrépide, vaillante, puissante et vive. Un peu extravagante, un peu folle et souvent outrecuidante disaient certains. Ceux-là mêmes qui la mettaient en garde contre dangers inconnus, contre décision aussi extrême, aussi irréfléchie, et lui prédisaient pires malheurs. Ce qui, loin de décourager Rousse, avivait au contraire désir d'inconnu, besoin de découvrir vaste monde, car ce qui se présentait à elle au début comme exil forcé, prenait peu à peu attrait âpre et sucré de fruits jamais goûtés, d'odeurs musquées jamais portées par vent, d'horizons jamais imaginés et de rêves vifs et chamarrés.

Rousse partit donc un matin à peine lueur de jour rosissait au levant, en direction de lointaines montagnes que l'on disait si hautes qu'elles touchaient ciel de leurs doigts de glace et de neige, si froides que soleil lui-même renonçait à réchauffer leurs os de pierre. Rousse partit, trot ferme et souple, sans se retourner. Rousse avait dit au revoir à ceux qu'elle laissait derrière elle, amis, familiers, pistes de chasse, couleurs, chants d'oiseaux, cieux et nuages, arbres et vallons. Rousse partit espérant trouver au bout de sa quête air plus frais, rivières aux eaux claires, gibier abondant et dodu et toutes choses qui l'aideraient à entretenir sa joie. Espérant trouver sur son chemin assez de lumière pour fortifier son cœur, assez de joyeuses rencontres pour alléger sa course.

Lisière

Premiers pas furent faciles. Rousse connaissait et reconnaissait lieux mille fois parcourus. C'était encore son territoire de chasse et jeux. Ici, elle avait sauté au-dessus de tronc couché par ancienne tempête, bond prodigieux, pendant lequel, court instant, elle s'était sentie oiseau. Là, elle avait dormi sur tapis de feuilles mortes accumulées sous épais fourré, agréable litière. Douce couche abritée d'indésirables. Au bord de cette mare presque entièrement asséchée à présent, elle avait pêché grasses grenouilles, aussi vertes et luisantes que feuilles à peine écloses. Sur cette crête, elle avait couru longtemps pour échapper à mâle importun, qui se montra incapable de soutenir son allure.

Rousse, tandis qu'elle progressait à travers arbres de Bois de Chet, s'éloignant des lieux connus d'elle depuis toujours, sentait que cette marche était bien différente de toutes autres marches qu'elle avait pu entreprendre au cours de sa jeune existence. Elle s'en défendait, voulait garder cœur léger, esprit joyeux, pourtant Rousse sentait monter en elle étrange mélancolie, sentiment fugace et douloureux de perte, comme si, sans qu'elle en sache cause véritable, tout retour allait lui être impossible. Comme si chaque trace qu'elle inscrivait sur terre si longtemps sienne, une fois effacée par jours et vent, plus rien n'allait rester d'elle dans sous-bois qu'elle aimait tant.

Mais Rousse était avant tout jeune renarde joyeuse et optimiste. Et secouant museau comme si elle voulait se débarrasser de quelque moucheron, elle alla, obstinée, forçant allure. Bientôt elle parvint aux abords de rivière qui marquait limite du Bois de Chet, limite des terres qu'elle connaissait. Celle-ci avait fait son lit dans une gorge profondément encaissée qui semblait entaillée à même roche dure par terrifiant coup de griffe de créature d'une taille inimaginable, et que pour cela on appelait depuis toujours Vallon du Tigre, bien que personne n'ait vu tigre, panthère, jaguar en cet endroit du monde depuis bien longtemps. Peu s'en souvenaient, aucun ne les avait connus.

Rousse dévala pente raide, bondissant de surplombs en saillies, de touffes d'herbe en pierriers, glapissant du pur bonheur de se sentir agile et souple, invulnérable, langue rose dardée entre mâchoires et regard affûté volant de point d'appui à moindre saillie. Parvenue au fond du vallon, Rousse déchanta très vite. S'étaient tus rythme saccadé des chutes et frémissements des flots, bruissement sans fin des eaux vives aux reflets de feuillages. Rivière de Chet ne coulait plus, Rivière de Chet avait tari, et rochers, qui dans souvenir de Rousse luisaient sous courant d'eau fraîche et claire, avaient aujourd'hui allure d'os blanchis d'ancien squelette. Bref instant, Rousse crut voir vertèbres disjointes de tigre fabuleux qui avait donné nom à vallon. Elle sentit peur et frissons hérisser sa propre échine tandis que ses oreilles pointues s'aplatissaient sur son crâne. Et puis, aussi vite qu'elle lui était apparue sinistre vision s'évanouit. Rousse dut se contenter d'eau verte et sentant fortement boue et vase croupissante et qui n'étancha que peu brûlante soif. Elle pensa se reposer un moment avant de reprendre route, mais chaleur étouffante, rivière asséchée et ombre ténue de sinistre vision planant encore dans air immobile l'en dissuadèrent.

Et franchissant lit de Rivière de Chet morte, grimpant tous muscles tendus par violent effort autre versant de Vallon du Tigre, jeune renarde franchit ainsi lisière des terres d'elle connues.

Le destin fabuleux de

JANE DIEULAFOY

De Toulouse à Persépolis, l'aventure au féminin

Audrey Marty

Le Papillon Rouge Editeur

Audrey Marty

Le destin fabuleux de JANE DIEULAFOY

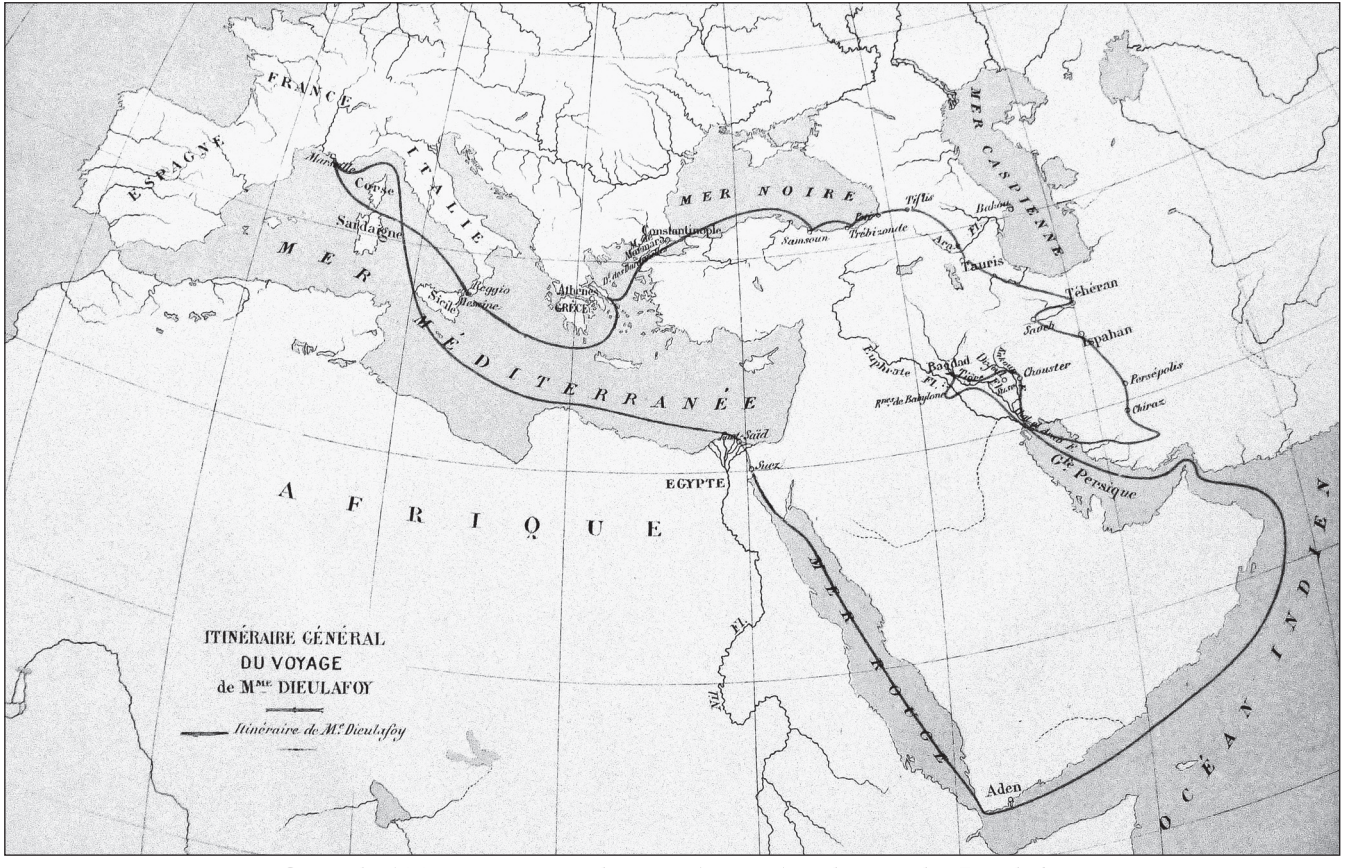
De Toulouse à Persépolis, l'aventure au féminin

Le Papillon Rouge Editeur

À Jane et Marcel

« L'amour, c'est l'idéal de l'égalité »
George Sand

À mon père, mon premier lecteur,
sans qui la vie sera moins belle



Carte de 1887 représentant le trajet (en noir) réalisé par les Dieulafoy

Prologue

En cette matinée de novembre où le ciel gris ne semble pas vouloir laisser le soleil briller et nous réchauffer de ses timides rayons, mes pas me guident vers vous, « *ma Jane* ». Veuillez, par avance, me pardonner ce genre de familiarité, mais quand on a appris à vous connaître, on ne peut s'empêcher d'avoir envie de vous garder égoïstement auprès de nous.

Prenant mon courage à deux mains, je me suis enfin décidée à venir vous voir. En descendant de voiture, j'observe les deux obélisques monumentaux qui encadrent avec majesté la porte d'entrée de Terre-Cabade. Ce grand cimetière toulousain, situé sur les hauteurs de la ville, impressionne souvent les visiteurs quand ils le découvrent pour la première fois. On doit son entrée originale, de style néo-égyptien, à l'architecte Urbain Vitry. À l'image du fameux Père-Lachaise, il y a ici les dernières demeures de nombreuses personnalités. Un panneau à l'entrée indique aux curieux où se situent les tombes les plus remarquables et le nom des illustres personnes qui s'y trouvent. Parmi eux, par exemple,

Léon Lajaunie, pharmacien et créateur des fameux cachous, ainsi que les anciens maires de la ville, Pierre et Dominique Baudis, père et fils.

Pour une première rencontre, j'avoue que l'endroit n'éveille pas un enthousiasme à tout rompre et pourrait même sembler assez lugubre… La grisaille du ciel s'accorde parfaitement au lieu. Et le vent frais qui s'engouffre sous le col de mon manteau finit par me faire frissonner. Mais en cette période de la Toussaint, les couleurs vives des chrysanthèmes égayent la morosité ambiante. Roses, blanches, jaunes, les fleurs illuminent les allées et je me sens moins seule avec mon bouquet.

Le cœur battant, je me dirige vers l'entrée. Je laisse bientôt, derrière moi, les vertigineux gardiens égyptiens qui dominent les visiteurs sur plusieurs mètres à la ronde. Et tandis que j'avance dans une des nombreuses allées, je sens l'anxiété grandir en moi. En fait, je ne sais pas trop à quoi m'attendre. Il s'est déjà écoulé plus d'un siècle depuis que vous avez rendu votre dernier souffle. Je n'ai hélas pas d'autres endroits où me rendre pour me rapprocher de vous. Tous les lieux où vous avez vécu ont disparu ou presque.

Plus que quelques pas encore et me voici devant vous. Votre tombe est simple. Elle ne se démarque pas de celles qui l'entourent. Usée par le temps, la croix qui devait la surmonter a disparu. Sur la pierre tombale sont gravés les noms de Jeanne et de Marcel, le compagnon de toujours. Tous deux sur un pied d'égalité ont reçu les honneurs de la patrie :

– Jeanne, Paule, Henriette, Rachel Dieulafoy née Magre, chevalier de la Légion d'honneur, 29 Juin 1851, 25 Mai 1916.

– Marcel Dieulafoy, membre de l'Institut, Lieutenant-Colonel du Génie, commandeur de la Légion d'honneur, 1844, 1920.

Au bas de la pierre tombale se détache une inscription latine, « *res gallica, res unica* », qui signifie littéralement « *ce qui est français est la seule chose.* » Ultimes témoignages de dévotion à leur mère-patrie, ces quelques mots gravés indiquent également l'importance que le couple Dieulafoy accordait aux racines des hommes. Profondément attirés par l'Antiquité, ils aimaient se plonger dans les récits des auteurs anciens. Ils savaient combien les origines des peuples ont une influence sur leurs propres destinées. Patriotes et fiers de leur identité française, ils n'en étaient pas moins fascinés par la culture des autres. Ils étaient avant tout des citoyens du monde et ils le parcoururent avec l'enthousiasme des aventuriers de leur temps. Ils s'interrogeaient sur le devenir d'autres civilisations, tout en restant fascinés par les morceaux épars du passé.

Au moment où mon regard se pose sur votre petite tombe perdue dans un dédale d'allées, je ne peux m'empêcher de sourire. Si tous les gens qui passent devant savaient jusqu'où vous avez voyagé ! Constantinople, Bagdad, Persépolis, Ispahan…, vous êtes allés dans les villes les plus mythiques où, même en rêve, la plupart d'entre nous n'ont jamais osé s'aventurer. Vous avez découvert des pièces d'archéologie fabuleuses, actuellement conservées au musée du Louvre et vous reposez là, dans un cimetière toulousain, inconnus de tous.

Loin de mon anxiété initiale, je me sens paisible, heureuse de m'être recueillie auprès de vous. Il est temps pour moi de vous quitter et de partir rejoindre le monde des vivants. Perdue dans mes pensées, je n'avais pas vu le ciel gris s'éclaircir. Peu à peu, les nuages se sont dissipés. Les rayons du soleil sont parvenus à réchauffer la brise automnale qui fait onduler la cime des cyprès. Je me plais à croire que cela vous rappelle, comme un lointain

souvenir, la chaleur légère des matins d'Orient.

En descendant l'allée centrale, j'observe à nouveau les deux grands obélisques, ces gardiens silencieux qui veillent sur les défunts. Désormais, ils ne m'impressionnent plus. Leur présence me rassure. Ce sont des gardiens d'origine orientale, de lointains cousins des peuples du désert. Il ne pouvait s'en trouver d'autres pour veiller au repos éternel d'un couple fasciné par la Perse.

On ne pourra jamais entendre le son de votre voix ou de vos éclats de rire, ni croiser votre regard que vos contemporains qualifiaient de malicieux et bienveillant. Il ne nous reste de vous que quelques photos, des écrits et des vestiges.

Pourtant, si l'on s'arme de la patience de l'archéologue, il y a toujours, sous la poussière du temps, de nombreuses traces du passé qui attendent sagement d'être révélées au grand jour…

Depuis que je me suis lancée sur vos traces, à la recherche du moindre indice, j'ai remonté, pas à pas, le cours de votre existence. J'ai tissé avec vous, « *ma Jane* », un lien particulier qu'il est temps à présent de partager.

Première partie

1. Jeanne et Marcel

Ce matin-là, avant même que le soleil ne pointe à l'horizon, la caravane s'est remise en route. Le corps transi de froid, tiraillés par les courbatures, Jeanne et Marcel se réveillent dans la douleur. Cela fait neuf mois qu'ils ont adopté la vie des nomades du désert. Au prix de nombreuses privations et de terribles accès de fièvre, le couple d'aventuriers s'apprête à pénétrer dans la région la plus rude du pays… Oubliant la gelée mordante du petit jour, ils se hâtent donc d'emballer leurs affaires et de prendre leur place dans l'équipage.

En ce 8 novembre 1881, les Dieulafoy entament la dernière étape de leur voyage. Partis seuls, sans aucune lettre de mission, ils ont déjà accompli près de trois mille kilomètres depuis leur départ ! Pour atteindre la destination ultime de leur pérégrination, ils doivent affronter un massif montagneux des plus hostiles. L'ascension, puis la descente vers la plaine, ne sont pas sans danger. Tour à tour, chaque membre de la caravane s'élance sur le sentier longeant le précipice. Pas à pas, ils évoluent lentement au bord du vide. La roche friable se dérobe parfois,

provoquant des chutes de pierres que l'on entend dégringoler le long des falaises, jusqu'à disparaître dans un bruit sourd. Dans cette partie du chemin, les cavaliers doivent descendre de leurs montures et suivre à pied l'étroit sentier. Devant eux, un convoi d'ânes transportant des bonbonnes de verre remplies d'eau de rose peine à se déplacer. Les sabots des baudets parviennent difficilement à trouver leurs appuis, si bien que de nombreux récipients finissent par se briser, répandant sur le chemin une brume délicieusement parfumée. Et tandis qu'elle vient de quitter sa monture, Jeanne voit son vaillant mulet chuter devant elle ! La pauvre bête termine sa course et sa vie dans le lit d'un ruisseau, situé en contrebas. À ce moment-là de l'expédition, Jeanne note tristement dans son journal de bord : *« tout comme les bonbonnes sèment leur eau de rose, j'ai failli arroser de mon sang les rochers du chemin. »*

Extrait du récit de son premier voyage en Perse, cet épisode illustre tout le sang-froid dont Jeanne fait preuve face au danger. Si la quête lui semble juste, elle est prête à braver tous les obstacles qui se dressent devant elle. Poussée dans ses retranchements, elle se révèle d'un courage exemplaire. Le dépassement de soi est dans sa nature profonde. Au soir de son existence, seule la maladie aura raison de son incroyable énergie.

Jeanne Dieulafoy ne ressemble en rien aux jeunes filles de la bourgeoisie de son époque. La mode et la maîtrise des tâches ménagères ne sont pas vraiment à son goût, comme elle le racontera dans une interview donnée au journaliste Adolphe Brisson : *« Mon Dieu, je serai franche. Si j'ai renoncé à la robe, c'est que la robe m'ennuie ! (...) Soupçonnez-vous le nombre d'heures que nécessite cette simple opération ? La coiffure, joignez-y la séance chez le couturier, la modiste, que sais-je, dix autres formalités aussi importantes,*

la journée est trop courte et vous n'y suffisez pas ! »

Jeanne aspire à cultiver son intellect plutôt que son apparence physique. Elle a de grandes aptitudes pour les études, ce qui incite ses parents à l'envoyer en pension dans une école pour jeunes filles bien nées. Elle est alors placée, dès le 8 octobre 1862, à l'âge de 11 ans, à l'Institution Catholique de l'Assomption à Auteuil, en banlieue parisienne. La demoiselle étudie la littérature, le grec et le latin et se passionne pour les civilisations anciennes. À la fois cartésienne et artiste dans l'âme, elle s'adonne au dessin et à l'écriture. Dotée d'une brillante intelligence, elle parle couramment plusieurs langues. D'un esprit vif et méthodique, elle se destine à une séduisante carrière d'archéologue.

Jeanne n'accorde guère d'importance à sa féminité. Pour autant, c'est une jeune fille charmante. Son visage est entouré de boucles blondes. Ses yeux bleu clair lui donnent un regard perçant, à la fois doux et mystérieux. Mais sous ses airs angéliques se cache un caractère impétueux. Depuis l'enfance, elle se sent l'âme d'une aventurière. Loin de vouloir étouffer sa nature extravagante, ses parents la laissent s'épanouir en toute quiétude. Il en est de même pour Marcel qui ne s'opposera jamais aux aspirations de son épouse qui déborde d'énergie. D'ailleurs, lorsqu'il s'unit à Jeanne, le 11 mai 1870, Marcel Dieulafoy est un homme comblé. Il sait qu'il a trouvé la femme parfaite. Non pas celle qui va gérer de main de maître une maison bourgeoise, mais plutôt une compagne qui va cheminer à ses côtés, d'égal à égal. Car Jeanne, du haut de ses dix-neuf ans, est une jeune demoiselle en quête d'absolu. Fraîchement sortie de l'Institut de l'Assomption, après sept années d'études, elle aspire à s'ouvrir au monde. En épousant Marcel, elle s'émancipe de l'enfance et

d'une adolescence un peu corsetée.

On ignore comment Jeanne et Marcel se sont rencontrés. Tous deux issus de familles de la bourgeoisie toulousaine, on suppose qu'ils ont eu de nombreuses occasions de se fréquenter et de s'éprendre l'un de l'autre.

De sept ans son aîné, Marcel est « *élégant d'allure et galant de manières* » comme le mentionnent les historiens Eve et Jean Gran-Aymeric. Il mesure un mètre soixante-et-onze. Son front est large et volontaire, son visage rond respire la gentillesse et la bienveillance. Ses cheveux sont châtain clair et ses yeux marron supportent des lunettes en permanence car il est myope. La douceur de ses traits et son esprit alerte ont su charmer Jeanne. Marcel lui offre également la stabilité d'un foyer en raison de son emploi d'ingénieur. Mais au-delà de cette sécurité financière, leur tempérament les conduira à vivre une vie affranchie de toutes conventions. Audacieux et passionnés, rien ne peut les faire douter de la solidité de leur union.

Jeanne et Marcel choisissent de se marier le 11 mai pour rendre hommage aux parents de Jeanne qui s'étaient unis le même jour, trente ans plus tôt. Georges, le frère aîné de Marcel (il a cinq ans de plus), est descendu de Paris où il poursuit de brillantes études de médecine, pour être son témoin. Le frère et les trois sœurs[1] de Jeanne sont également présents.

La seule ombre au tableau, c'est l'absence de leurs pères respectifs décédés peu de temps avant le mariage. Jeanne et Marcel y étaient chacun profondément attachés.

À ce moment-là de son existence, Jeanne se remémore les

1. Jeanne eut trois sœurs et deux frères. Louise naquit au début de l'année 1843, Robert en décembre 1843, Marie en 1845, Philippe en 1847, Jeanne en 1851 et Claire en 1854. On a longtemps pensé que Jeanne n'avait eu qu'un frère. En réalité, elle en a eu deux, mais Philippe s'est éteint prématurément à l'âge de deux ans.

souvenirs heureux des après-midis champêtres dans le domaine familial de Langlade. Qu'il semble déjà loin, le doux temps de l'enfance…

Jeanne a grandi au sein d'un foyer très uni et aimant. Sa famille paternelle, les Magre, est issue de la bourgeoisie toulousaine du textile. Établie depuis longtemps dans la Ville rose, elle compte parmi ses illustres ancêtres Berenguier Lubsans, qui fut nommé capitoul[2] en 1583. Sa famille maternelle, les Mancel, est originaire du Nord de la France. Riches négociants, ils choisiront ensuite de s'établir plus au Sud.

Le père de Jeanne, Théodore Magre, dirige un florissant atelier-boutique de textile, rue Jouxt-Aigues, en plein cœur du centre historique toulousain, dans le quartier de la Dalbade. Mais dès qu'ils le peuvent, parents et enfants délaissent la vie citadine pour se rendre au château de Langlade, situé au bord du Canal du Midi, dans la campagne toulousaine. Cette propriété fait partie de l'héritage paternel. La famille de Jeanne y possède également des terres cultivées par des paysans. Par la suite, en 1861, le père de Jeanne fera l'acquisition du château de Terrides, dans le Tarn-et-Garonne. Cette propriété aux allures médiévales plaît particulièrement à Jeanne. C'est un terrain de jeu idéal, propice à éveiller l'imagination.

À la campagne, Jeanne se sent beaucoup plus libre. Cavalière émérite, elle aime la vie rustique et sportive qu'elle mène à Langlade. Elle s'épanouit, loin des mondanités pour lesquelles

2. Dès le Moyen-Age, Toulouse fut administrée par un conseil municipal, le capitoulat. Les capitouls étaient les membres élus de ce conseil. Il fallait être un homme marié, catholique, âgé de 25 ans, être propriétaire et exercer une profession honorable, médecin, avocat ou notaire, pour occuper cette fonction. A la Révolution, le capitoulat fut aboli. Dans le centre historique toulousain, il n'est pas rare de voir dépasser, des toits, de longues et étroites tours de briques rouges. Elles étaient l'emblème des capitouls. Plus haute était la tour, plus grande était la puissance financière de celui qui la possédait.

elle n'a jamais eu beaucoup d'attrait. Et lorsqu'on l'interroge, en 1906, dans la revue *Femina*, sur ses séjours loin de la capitale, elle ne tarit pas d'éloges sur cette existence à la campagne : « *C'est un bonheur pour moi, l'été venu, de parcourir les champs solitaires que je possède non loin de la ville, des champs où croissent les maïs arborescents, où s'ébattent matin et soir les troupeaux de bœufs courant au pâturage. Cette paisible retraite, Virgile me l'eût enviée.* »

On comprend mieux pourquoi au décès de son père, Jeanne reçoit la propriété de Langlade en héritage. Il semble d'ailleurs qu'elle ait été privilégiée. Alors qu'avec ses sœurs et son frère, ils se partagent, à parts égales, le domaine du château de Terrides, Jeanne hérite seule du domaine de Langlade, ainsi que des prairies et des terres attenantes. De toute sa fratrie, c'est elle en tout cas qui y est le plus attachée. À Pompertuzat (à 15 km au sud de Toulouse) où se situe le domaine, elle devient très vite l'attraction du village. On la reconnaît de loin lorsqu'on l'aperçoit se rendant à la messe à cheval.

En se mariant, Jeanne et Marcel se retrouvent à la tête d'une fortune conséquente. Ils ne pouvaient espérer meilleure alliance. Réunir leurs deux patronymes est synonyme de réussite. Tout comme Jeanne, Marcel compte également parmi ses ancêtres des capitouls. Depuis le règne de Louis XIV, il est de tradition, chez les Dieulafoy, de se transmettre une charge particulière, celle de greffier des capitouls, qui consiste à rédiger tous les actes judiciaires et à faire appliquer les peines. Le dernier à occuper cette fonction, dans la famille Dieulafoy, fut le grand-oncle de Marcel, Michel Dieulafoy. Un sacré personnage ! Contraint par la Révolution française de renoncer à sa charge de greffier, Michel Dieulafoy choisit de s'exiler sur l'île de Saint-Domingue où il devient chef d'une exploitation agricole. En 1793, le général Dessalines,

chef des insurgés noirs, conduit la révolte des esclaves. Après s'être emparé du titre de gouverneur, il proclame l'extermination des colons blancs ! Après maintes péripéties, Michel Dieulafoy est l'un des rares rescapés du massacre. À son retour en France, il va s'illustrer comme dramaturge. Sur le ton du vaudeville, il écrit de nombreuses pièces jouées avec succès à Paris, dont *Le Moulin de Sans soucy* (1798) et *Dans quel siècle vivons-nous ?* (1800).

On l'a dit, l'absence de son père défunt pèse également beaucoup à Marcel. Jules Dieulafoy était un négociant de tissus au 9, rue des Arts, où Marcel et son frère virent le jour. Heureux en affaires, il était un homme aimable qui jouissait d'une très bonne réputation auprès de ses concitoyens. Il n'était pas rare de voir circuler, dans les journaux locaux, des publicités vantant les mérites de sa boutique.

Privé du *pater familias*, Marcel peut néanmoins compter sur le soutien d'une mère bienveillante. Eugénie Dieulafoy a manifestement occupé auprès de ses deux fils une place de premier plan. Ils ont entretenu avec elle une relation fusionnelle qui ne se délitera pas avec le temps. Elle a grandement participé à la construction de leur caractère, ce qui a valu à chacun d'entre eux de réussir brillamment dans leur carrière respective (Georges sera médecin et professeur à l'Hôtel-Dieu de Paris).

Lorsque Jeanne le rencontre, Marcel a déjà commencé à gravir les échelons professionnels. Depuis ses dix-neuf ans, il a suivi un parcours universitaire exemplaire. Pendant deux ans, il a fait ses classes à l'Ecole Polytechnique. Il en est sorti avec un classement élevé qui le rend admissible dans les services publics. Auréolé de ses bons résultats, il intègre l'École Nationale des Ponts et Chaussés en tant qu'élève ingénieur. Le 1er novembre 1868, devenu Ingénieur 3e classe, il effectue sa première mission

à Aumale, en Algérie. Cette affectation va avoir une influence considérable sur le reste de sa carrière. Elle orientera ses recherches sur les influences de l'architecture orientale en Occident. Comme le soulignera son confrère René Cagnat, secrétaire perpétuel de l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres, dans son discours d'hommage à la vie de Marcel, « *cette première vision de l'Orient ne fut pas sans influer sur la carrière scientifique du jeune ingénieur ; il s'attacha à cette terre d'Afrique si féconde en documents archéologiques, romains ou arabes.* »

Pendant une année, Marcel réalise des études pour le tracé d'une voie de communication entre Alger et Constantine. Il est ensuite affecté à Oran où il participe à la construction du port et des routes nationales. Il s'occupe également du service des phares. Missionné dans la ville d'Agen, il rentre en France au Service Hydraulique du Canal du Midi. Par la suite, il travaillera sur les futurs tracés de voies ferroviaires dans le Gers, entre Condom et Port-Sainte-Marie. C'est sans doute à son retour en France que Marcel se met à fréquenter Jeanne.

En ce beau jour du mois de mai, les jeunes mariés sont bien loin de penser que le destin va les conduire… jusqu'en Perse ! Comment imaginer qu'un jour, ils verront « *les arbres des jardins verdoyants, le lit bleuté du Zendè roud, les coupoles émaillées et les noirs platanes d'Ispahan* »… Dans le regard de leurs proches venus fêter leur nouveau bonheur conjugal, le doute n'est pas permis. Comme les deux faces d'une même pièce, ils sont en totale symbiose, de véritables alter-egos. Ces deux-là réunis ne pourront accomplir que de grandes choses !

2. La guerre franco-prussienne de 1870

Le couple se marie donc en mai 1870, deux mois seulement avant que n'éclate le conflit franco-prussien qui se soldera, à Sedan, par la victoire allemande et l'annexion de l'Alsace et la Lorraine. Non-mobilisable à cause de ses obligations professionnelles, Marcel choisit pourtant de s'engager dans le conflit en tant que capitaine du génie dans le camp retranché de Nevers. Ne pouvant se résoudre à laisser son époux partir loin d'elle, Jeanne décide… de l'accompagner ! Un singulier voyage de noces…

Pour être plus à l'aise, elle obtient le droit de porter un pantalon. Et c'est sous l'uniforme d'un jeune franc-tireur, imberbe et gracile, qu'elle prend part à la guerre ! Jeanne endosse la capote du soldat, ses brodequins à clous ; elle va participer à toutes les opérations militaires. Au cours des terribles mois d'hiver de 1870-1871, elle partage avec les soldats les nuits passées dans la neige et le froid, les longues chevauchées et les batailles. Elles ont lieu autour d'Orléans, dans le Loiret ou la Sarthe. Jeanne fait partie d'un corps de cavalerie qui sauve, la nuit de noël,

un bataillon qui allait être capturé par les Prussiens. Le couple de jeunes mariés, plus uni que jamais, partage dans la douleur ce même élan patriotique : sauvegarder le sol national envers et contre tous.

Georges, le frère de Marcel, tout aussi attaché à ces mêmes valeurs, a également rejoint les troupes françaises. Alors qu'il poursuit son internat à Paris, il choisit de soigner les blessés sur le front. Il sert dans les ambulances et suit les bataillons de marche du Bourget, à Buzenval.

Cet épisode de la vie de Jeanne va s'avérer essentiel pour la suite de son existence. Il lui permet de goûter, pour la première fois, au sel de l'aventure auprès de son cher Marcel. Et surtout, il lui offre l'opportunité de revêtir ouvertement l'habit masculin. Ce changement radical est comme une puissante vague de liberté emportant au loin toutes les contraintes vestimentaires dues à son sexe.

Participer à l'effort de guerre conforte aussi son patriotisme de citoyenne convaincue. Elle-même peut s'enorgueillir d'avoir, dans sa famille, un grand cousin qui s'est illustré vaillamment dans de nombreux faits de guerre, le vice-Amiral Aimé Coupvent Desbois, dont il convient de dire quelques mots. En effet, cet illustre aïeul embarqua à partir de 1835 à bord de deux célèbres navires, *la Zélée* et l'A*strolabe*, pour effectuer plusieurs tours du monde. Il participa aussi à de multiples combats lors des campagnes d'Italie et du Mexique du Second Empire. Le 10 août 1861, il fut décoré de la Légion d'honneur. Le nom de cet aventurier est d'ailleurs cité dans l'œuvre de Jules Verne, *Vingt mille lieues sous les mers*, ce qui illustre la notoriété dont il faisait preuve en son temps : « *j'avais sous les yeux les excellentes cartes du détroit de Torrès, levées et dressées par l'ingénieur hydrographe Vincendon*

Dumoulin et l'enseigne de vaisseau Coupvent Desbois, maintenant amiral, qui faisaient partie de l'état-major de Dumont d'Urville pendant son dernier voyage. »

Avoir dans sa famille un personnage aussi célèbre ne pouvait que conforter Jeanne dans la légitimité de son engagement. Elle réussit d'ailleurs à s'attirer la reconnaissance de nombreux militaires saluant unanimement son courage. En témoigne la lettre écrite par le Commandant Vergne en 1921 : « *Cette femme, vraiment remarquable, a fait courageusement ce que peu de femmes ont fait. À 18 ans, venant de se marier, elle a voulu suivre son mari, partager les dangers et toutes les fatigues quand il le fallait, couchant dans la neige, restant à cheval la nuit et le jour. C'est ainsi que je l'ai connue au camp de Nevers où son mari commandait les troupes du génie. Là eut lieu une inspection du Général de Barrail, inspecteur des forces de la défense nationale. Le Général Vergne de l'armée auxiliaire, après lui avoir présenté les officiers sous ses ordres, s'arrêtant devant Madame Dieulafoy, dit au Général : Madame Dieulafoy, nièce de l'Amiral Coupvent Desbois, sous les ordres duquel j'ai eu l'honneur de servir sous la bannière. Le Général salua très bas et passa.* »

Ainsi, du haut de ses 18 ans, Jeanne fait une entrée remarquée chez les militaires. C'est à cette époque-là qu'elle prend pour habitude insolite de s'immiscer dans des lieux où les femmes ne sont, par principe, pas conviées. Mais elle aime demeurer là parce qu'elle s'y sent légitime et les hommes vont finir par la tolérer.

S'imposer par la patience et la pugnacité, sans violence, voilà peut-être la plus grande force des femmes du XIX^{e} siècle. En cela, Jeanne semble avoir compris tout l'enjeu de se faire l'alliée des hommes dans ses activités, et non pas de s'opposer à eux de manière frontale. Il y a des combats silencieux qui se gagnent par

la mesure et l'intelligence. Ceux de Jeanne seront menés avec le soutien total de son époux.

La guerre de 1870, bien que de courte durée, a fortement marqué les esprits des jeunes gens de la même génération que les Dieulafoy. Aux Archives Départementales de la Haute-Garonne, un document, riche d'enseignements, nous éclaire sur cette période sombre de l'histoire française. Il s'agit du rapport des juges de paix et des commissaires sur l'accueil de la déclaration de guerre, en région, par la population. Ainsi, on y apprend que le 30 août 1870, les jeunes gens mobilisés dans les cantons de Villefranche-de-Lauragais sont tout à fait motivés pour se battre. « *On n'a qu'à se féliciter de l'excellent esprit patriotique que cette belle et vigoureuse jeunesse a manifesté à son arrivée. Dans la rue était chantée la Marseillaise avec une ardeur incroyable.* »

Mais au fur et à mesure que la guerre avance, les rapports sont d'une toute autre nature. Au même moment, à Bazièges, « *des récriminations s'élèvent relatives à la manière dont se sont passées les opérations. Des griefs se sont portés sur la partialité d'un médecin qui a exempté certains mobilisés en raison d'un ennui de santé. Or, il l'a fait sans les avoir examinés.* » Il s'agit de faveurs accordées à des fils de familles aisées. Les Dieulafoy, eux, bien qu'issus d'un milieu bourgeois, sont loin de vouloir se soustraire à leur devoir patriotique.

Malgré la détermination des soldats, le conflit n'est pas favorable aux troupes françaises. Les lourdes pertes du front poussent donc l'armée à convoquer toutes les forces vives du pays. Voici par exemple ce que contient une circulaire du préfet de Vendée adressée aux maires le 12 août 1870 : « *J'ai l'honneur de vous adresser ci-joint une circulaire que je vous prie de faire afficher d'urgence dans vos communes. Les volontaires des corps dont*

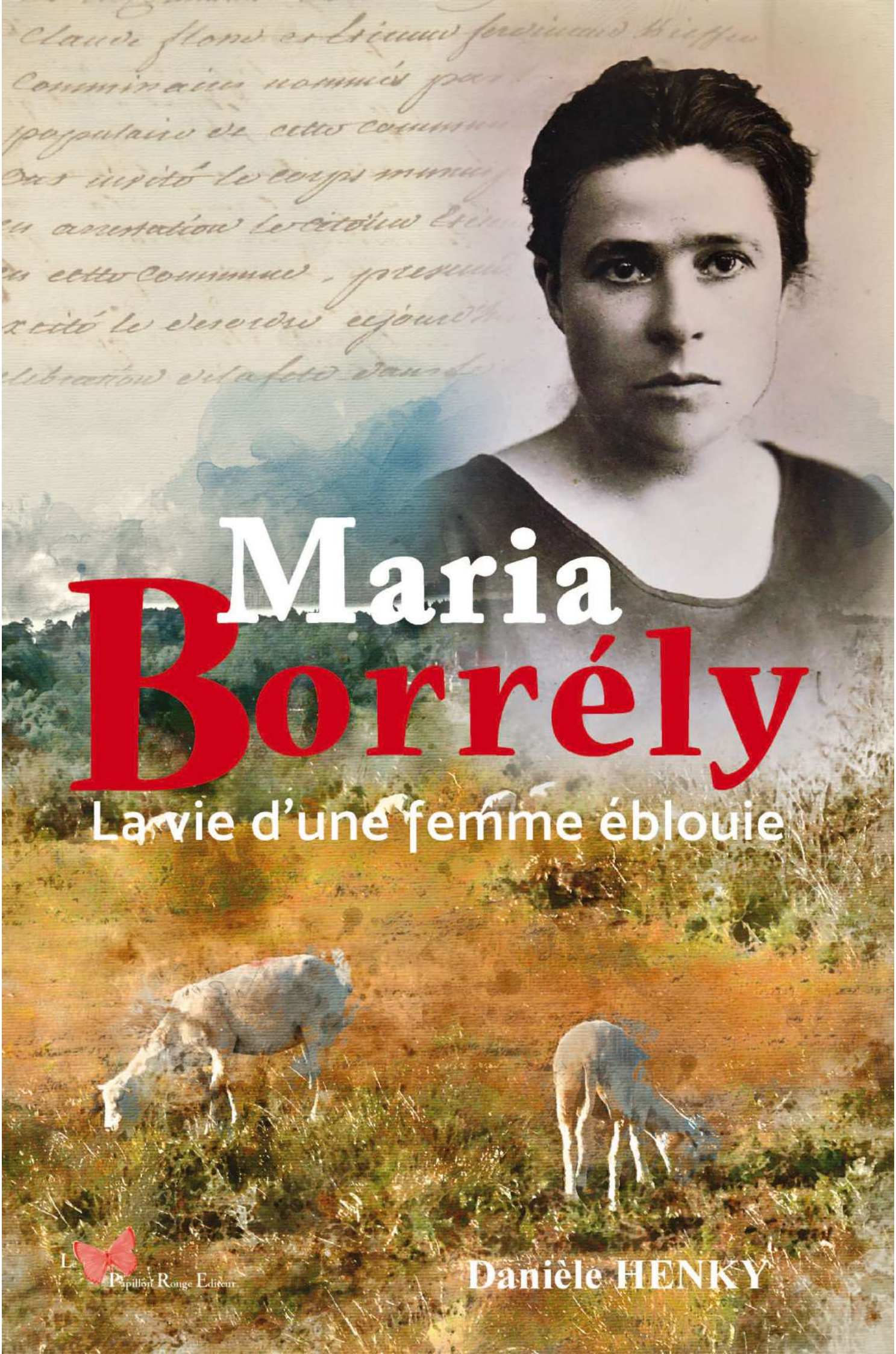
le gouvernement poursuit l'organisation se rendront aux chefs-lieux de leurs arrondissements, ils y seront armés et équipés et recevront aussitôt arrivés un franc par jour. De 40 à 50 ans, l'engagement est facultatif, de 35 à 40 ans, il est obligatoire. Adoptez un uniforme aussi simple et aussi peu coûteux que possible, une blouse avec un collet et parements rouges suffirait. Pour les armes et les effets d'équipement, adressez-vous directement à moi. »

Les Prussiens sont pourtant trop forts. L'échec du Général Mac-Mahon, le 7 août, puis le repli de Froissard jettent la population dans le plus grand désespoir. Au 15 août, « *des prières sont dites dans les églises pour l'Empereur, pour le succès de nos armées et pour le repos de l'âme des braves qui ont succombé sur le champ de bataille.* »

Alors que Napoléon III est fait prisonnier à Sedan, le 2 septembre 1870, la Troisième République est proclamée en France. Un gouvernement de défense nationale est rapidement mis en place. Mais l'arrivée de l'armée prussienne aux portes de la capitale, le 18 septembre 1870, provoque la fuite en ballon de Léon Gambetta, alors ministre de la Guerre, qui va tenter encore de mobiliser l'ensemble des troupes.

Dans ce climat anarchique, l'armée prussienne finit par prendre le dessus. Le 28 janvier 1871, après 7 mois de combats, l'armistice est signé. Épuisés et désabusés de n'avoir pu sauver leur patrie, Jeanne et Marcel retournent vivre à Toulouse.

Pour les Français, le retour à la vie normale est rude. Ce conflit, bien que court dans le temps, va longtemps marquer les esprits. Il inspire notamment à Arthur Rimbaud le poème *Le dormeur du val*. Dans chaque camp, on compte près de 100 000 morts. Longtemps, la France portera le deuil de cette défaite qui l'ampute de l'Alsace et de la Lorraine.


Maria
Borrély
La vie d'une femme éblouie
Le Papillon Rouge Editeur
Danièle HENKY

Danièle Henky

MARIA BORRÉLY

La vie d'une femme éblouie

Le Papillon Rouge Editeur

Tous les textes de Maria Borrély cités dans cet ouvrage ont été reproduits avec l'aimable autorisation de son ayant-droit, Paule Borrély, qui m'a également accordé l'autorisation de consulter les archives privées concernant le « fonds Ernest et Maria Borrély » (cote 41 J 2 et 41 J 3) et de les reproduire le cas échéant.

© Photo de couverture : portrait de Maria Borrély ; archives familiales Pierre et Paule Borrély/Adobe stock

À Pierre et Paulette Borrély

À Marie, Julien, Nelly…,
mes parents et amis de Haute-Provence

Ce qui vous donne autorité, Maria, c'est ce beau verger de cœurs mûrs, pleins de jus pour les soifs et pour les colères, c'est cette charrue que vous traînez et qui bouleverse la terre, et nous ne savons plus, nous, poser les pieds autour de vous sur un endroit qui ne soit prêt à naître en graine, c'est cette moisson de bonté si haute qu'elle vous efface, avec à peine un tourbillon d'épis, à la place où vous respirez.
Ce qui vous donne autorité, ce sont vos lèvres charitables avec leur troupeau de mots bien sages et bien en paix qui viennent doucement lécher du museau la clenche de notre âme, comme les bonnes brebis demandent l'ouverture de l'étable.

Jean Giono,
préface à *Sous le vent de* Maria Borrély

Prologue

Octobre 1932

Des trombes de pluie se déversent sur le plateau de Valensole. Les montagnes sont gommées par les nuages bas qui ferment l'horizon. Une automobile qui vient d'affronter la rude montée de Manosque en direction du plateau roule prudemment sur la route en partie inondée. Un vent mouillé d'averses cingle les glaces de l'auto. Par ce matin d'octobre maussade, la journaliste Claire Géniaux a pris la route sans être rebutée par le mauvais temps. C'est une frondeuse, une voyageuse qui, dès qu'elle en a eu la possibilité, a appris à conduire une voiture. On distingue à peine, à quelques mètres devant soi, des parcelles de champs d'une terre lourde et rouge plantées de touffes de lavande grisâtres régulièrement alignées. De loin en loin, surgissent, dans une brume duveteuse, la silhouette tordue d'un amandier ou la forme cubique d'un cabanon. « Le temps rêvé pour rendre visite à l'auteur de *Sous le vent* ! » songe la téméraire conductrice.

Le Journal des Femmes, où elle donne régulièrement des articles, l'a chargée de rencontrer Maria Borrély, une institutrice des Basses-Alpes qui a gagné une certaine notoriété en publiant un premier roman à 42 ans. Il lui tarde de rencontrer cette femme que tout condamnait d'avance à l'anonymat et qui a su faire mentir les prévisions les plus sensées. Claire est elle-même écrivain et sait ce qu'il en coûte à une femme en 1932 de vouloir publier un livre sous son nom. Apparemment, depuis George Sand, les choses ont évolué mais le chemin est encore long pour parvenir à se libérer des idées toutes faites. Nombreux sont les critiques littéraires qui pensent que cette petite maîtresse d'école provinciale n'a pu produire son roman qu'avec le soutien (et peut-être même l'aide bienveillante) de son déjà célèbre voisin : Jean Giono. La journaliste elle-même ne signe-t-elle pas ses articles du double prénom Claire Charles, associant ainsi son mari, photographe et écrivain, à ses propres travaux ? A cinquante ans passés, Claire a beau s'afficher comme une femme libre, proche de certains cercles féministes, il faut se plier à des règles si l'on veut exister dans le monde des lettres.

Un panneau routier annonce le village de Puimoisson à 12 kilomètres. La pluie tombe moins drue et l'on commence à apercevoir les montagnes derrière les nuages qui se déchirent en longues écharpes cotonneuses. Cette atmosphère automnale ajoute au caractère tragique de ces sommets dénudés par l'appétit insatiable des troupeaux de moutons et les torrents ravageurs. Certains pitons sont encore couronnés de villages désertés dont il ne reste que quelques maisons sans toit, ouvertes à tous les vents, mangées par la végétation. Claire frissonne soudain face à ce paysage lugubre. Des pans entiers de murs se sont écroulés çà et là comme fondent des morceaux de sucre dans l'eau, et

quelques arbres au feuillage jauni dressent vers le ciel des branches implorantes. Pourtant, aux beaux jours, le plateau de Valensole peut se montrer accueillant lorsque les pétales blanc et rose des fleurs d'amande s'envolent vers le ciel ou quand les jeunes pousses de blé d'un vert lumineux ondulent sur la terre caillouteuse. Puimoisson, situé dans une région relativement fertile, est un des rares villages où les feux ne s'éteignent pas.

Au moment où la Citroën de la journaliste arrive au village, la pluie a cessé. La jeune femme se gare sur la vaste place du village plantée de micocouliers. Une église de belle taille et sans âge au clocher provençal massif, surmonté d'un campanile de fer forgé, en limite toute la partie ouest. L'endroit est désert. La journaliste hésite au moment de descendre de la voiture, car il lui semble évident qu'elle ne pourra éviter d'abîmer ses chaussures vernies à talons hauts. La place a été transformée en lac de boue par les averses répétées. De l'autre côté de la route, elle aperçoit l'école. « Voilà donc l'endroit où officie Maria Borrély, pense-t-elle, dans cette bâtisse de style caserne bien propre à donner le dégoût de l'étude et des choses de l'esprit aux malheureux écoliers ! » C'est la fin de la récréation et des petites filles à l'abri sous le préau la regardent s'avancer prudemment entre les ruisseaux qui sillonnent la cour. Cette élégante dame en manteau de laine marron, coquettement coiffée d'un chapeau de feutre bordeaux, est un spectacle auquel on est peu accoutumé au village. Maria Borrély, un châle noir serré sur les épaules, se presse à la rencontre de la journaliste qu'elle attendait : « Je fais rentrer mon petit troupeau et je suis à vous », dit-elle d'une voix douce. Et, joignant le geste à la parole, elle rassemble ses élèves qui lui obéissent docilement sans qu'elle ait à hausser le ton.

Claire, qui ne peut manquer de remarquer la claudication

de la maîtresse d'école, les suit, curieuse de jeter un œil dans la classe. C'est une pièce froide et triste au mobilier sobre strictement utilitaire, avec des murs blanchis qu'aucune décoration n'égaie. Après avoir confié à la plus sage des écolières le soin de faire lire ses compagnes, Maria Borrély emmène sa visiteuse dans la salle à manger qui lui sert de cabinet de travail. L'institutrice, à la mise simple accordée à celle de ses écolières, a le visage bruni par le soleil ; elle porte sur la nuque un lourd chignon de cheveux noirs d'où s'échappent quelques mèches folles. « Aujourd'hui, se dit Claire, il n'est plus nécessaire pour une romancière d'habiter Paris, d'être habillée avec élégance, ou de participer à tous les événements artistiques et mondains de la capitale pour se faire éditer et attirer l'attention de la critique ! » Sans être une romancière à gros tirage et avoir la célébrité de son voisin et ami Jean Giono, ses deux romans, *Sous le vent* et *Le Dernier Feu*, édités à La Nouvelle Revue Française, ont fait connaître Maria aux lettrés, et ses livres ont contribué à mettre à la mode les Basses-Alpes.

Claire et son mari connaissent bien ce pays qui meurt, victime de l'exode rural. Elle a voulu rencontrer *in situ* celle qui en parle avec tant de spontanéité et de fraîcheur. Contrairement à ses collègues qui se sont contentés de lire ses livres, elle est venue sur place pour comprendre ce qui a poussé cette modeste institutrice à prendre la plume. Lorsque l'on parle, dans les cercles parisiens, d'un roman écrit par un instituteur et *a fortiori* par une institutrice, on est souvent tenté d'y voir un ouvrage mineur qui devra se contenter d'être distribué dans une sorte d'entre-soi provincial. Les livres de Maria Borrély ayant la saveur de la terre ont cependant réveillé le plus exigeant des lectorats et Claire veut percer son secret.

Dans la salle à manger sans feu, aux murs tendus d'un

austère papier grenat, la journaliste a pris place près de la table. Assises face à face, les deux femmes se toisent, intimidées : l'une par un univers qu'elle ne connaît pas, l'autre par une dame à l'allure mondaine si différente des personnes qu'elle a coutume de fréquenter. Claire, très professionnelle, engoncée dans son manteau, finit par se résoudre à ôter ses gants et à sortir un carnet de son sac à main afin de prendre des notes quand soudain, Maria, comme mue par un ressort, quitte la pièce et invite la journaliste à la suivre dans la cuisine où le pot-au-feu mijote sur le fourneau. Dans cet endroit convivial et chaleureux, l'interview peut commencer.

L'institutrice parle d'abord de ses lectures. Elle a découvert les auteurs classiques pendant ses études mais ses goûts la portent vers la poésie qu'elle trouve dans les grands livres comme la Bible ou chez le poète américain Walt Whitman. Peu à peu, Maria, mise en confiance par cette femme aux yeux clairs qui partage sa passion pour l'écriture et la lecture, ose parler de ses doutes, des moments difficiles où l'inspiration se perd, de la fatigue occasionnée par le ménage et son travail d'institutrice, de sa solitude aussi quand elle essaie de faire partager un enthousiasme parfois si difficilement compréhensible à son entourage. Claire écoute avec une attention grave cette femme à la fois si différente et si semblable à elle-même.

Puis, Maria se lève, retourne dans la salle à manger d'où elle revient bientôt avec un cahier noir qu'elle ouvre en son milieu. Elle tient à lire à Claire, avant qu'elle ne prenne congé, un chapitre de son prochain livre : *Les Reculas.* Il s'agit d'un passage qu'elle a écrit la veille et dont elle offre la primeur à la journaliste. Elle y évoque des montagnards qui saluent le retour du soleil après la longue nuit hivernale selon des rites cosmiques

venus de la nuit des temps. D'une voix un peu monocorde, elle scande plus qu'elle ne lit les phrases courtes de son texte qui se succèdent comme des versets. Alors les deux femmes, oubliant le décor qui les entoure, la pluie qui s'est remise à noyer le paysage et les vapeurs du pot-au-feu… passent ensemble les portes d'un autre monde, celui de la littérature.

> Je suis frappée, écrira Claire Géniaux dans l'article qu'elle proposera à ses lectrices quelques jours plus tard (« Chez Maria Borrély », journal *Femme de France* du 30 octobre 1932), de l'accord souverain qui s'est établi entre Maria Borrély et son cadre. Elle n'est pas une femme de lettres nous décrivant des paysans et des paysages avec plus ou moins de vraisemblance et de réussite, mais elle s'est en quelque sorte si parfaitement identifiée à eux que c'est eux que nous voyons vivre et se modifier à chaque saison. Je ne crois pas que Maria Borrély envie le sort des femmes de lettres parisiennes. Comme elle a raison ! Lorsque l'on possède comme elle un véritable tempérament d'écrivain et que l'on a la chance d'habiter une région d'un si grand caractère et de vivre au milieu d'une population restée, elle aussi, primitive, on est assuré d'écrire des œuvres puissantes, originales. Mes lectrices se doutent-elles de ce qu'une existence comme celle de Maria Borrély représente de vaillance, d'effort, de foi ? Chargée d'une lourde classe et du soin de son ménage, elle prend sur son sommeil pour écrire. Mais l'art n'est-il pas la plus prodigieuse transfiguration ? Celui qui prend sa source en Maria Borrély n'illumine pas seulement les obscurs paysans qu'elle évoque dans ses livres, mais son milieu, ses occupations et elle-même. Il est bon de savoir qu'en dehors du grand foyer rayonnant de Paris, il existe dans les campagnes françaises les plus perdues des feux spirituels qui, eux, ne s'éteindront pas.

Pour autant, cette journaliste appartenant à un monde assurément plus aisé que celui de Maria peut-elle imaginer le chemin ardu que l'institutrice a dû emprunter pour parvenir à écrire ses romans ? Était-il si assuré qu'elle y réussisse par la seule qualité de son tempérament et la force puisée dans la terre où elle habite ? La façon dont elle mit brusquement fin à une carrière qui s'annonçait prometteuse dit tout le contraire. Mais pour tenter de comprendre le destin d'une personnalité si riche et si complexe, peut-être est-il préférable de commencer par le commencement.

Première partie

Les apprentissages

I

Les parents

Originaires du sud-est de la France, les parents de Maria sont des montagnards. Théodore Armand, la mère, est née le 27 avril 1863, à Barret-le-Bas, un petit village d'environ 300 habitants appartenant à l'arrondissement de Gap et au canton de Ribiers. Situé à la sortie des gorges de la Méouge, l'endroit est agréable à la belle saison. Le vent s'y parfume à d'enivrantes essences de thym, de sarriette et de lavande sauvage. La rivière serpente entre de hautes falaises de tuf, domaine des lézards ocellés, avant de former des tourbillons et de bondir en cascade au fond de gorges profondes. Les pêcheurs, installés le long des plages de galets, y capturent des barbeaux pendant que de jeunes gens téméraires viennent se baigner dans les trous d'eau. Les crues de cette rivière sont imprévisibles et viennent régulièrement inonder les champs mais, quand la rivière déborde, le sillon du labour s'emplit de limon : une belle récolte s'annonce. Ce qui a incité la population « d'en haut » à quitter peu à peu, l'autre Barret, Barret-le-Haut, le village des aïeux.

La famille d'Augustin Julien Brunel, le père de l'institutrice, dont il est plus difficile de retrouver la date de naissance – les registres de l'état civil du village déserté étant plus sommairement tenus que ceux de la vallée – habitait Barret-le-Haut aux alentours vêtus de chênes verts et de genévriers. L'air qu'on y respire semble venir du ciel… mais l'air ne nourrit pas son homme. Il ne pousse, entre les pierres, sur les pentes difficiles d'accès, qu'un petit blé trapu et rare, et les troupeaux de moutons trouvent à peine de quoi se rassasier. À la mauvaise saison, les conditions de vie sont encore plus âpres. Le soleil disparaît très tôt entre les parois des falaises et un vent glacial gronde sur les toitures avec un bruit de ressac. Il s'engouffre dans les gorges et souffle avec férocité sur les maisons du village mal chauffées, arrachant les toits les moins bien arrimés. En hiver, la neige, brutalement jetée du ciel sur le pays, efface les chemins et isole le village. Les abreuvoirs ne dégèlent pas de tout le jour et obligent les paysans à casser la glace à la surface des bassins pour faire boire les bêtes.

Ces conditions de vie difficiles ont vraisemblablement poussé Julien à embrasser la carrière militaire. À quel avenir pourrait-il prétendre en restant au village ? Il s'engage donc dès que possible dans l'armée, quittant par la même occasion son village pour la première fois. Devenu sous-officier de l'infanterie, il est envoyé comme surveillant au bagne de Cayenne, sur ordre du ministre des Colonies. L'a-t-il demandé ? L'histoire ne le dit pas. Le recrutement des surveillants militaires est organisé par un décret du 20 novembre 1867. Ces derniers doivent être choisis parmi les sous-officiers de l'armée ou, à défaut, parmi les militaires et marins ayant accomplis trois ans de service. Il suffit ainsi à un soldat de signer son engagement pour se voir, sans aucune préparation particulière, être nommé surveillant militaire dans

un pénitencier de Guyane française. Et c'est sans doute ce qui est arrivé à Julien.

Fondé en 1852 sous Louis-Napoléon Bonaparte, le bagne est situé à l'équateur sur l'anse du Chaton, non loin de la pointe de Buzaré, à Cayenne en Guyane française, l'une des régions les plus humides du monde. Les températures souvent élevées, combinées à des pluies abondantes, rendent le climat de la région difficilement supportable pour les populations non acclimatées. On y transpire abondamment tout le jour et on y dort mal la nuit. La forêt, peuplée de nombreuses espèces d'oiseaux comme les perroquets et les toucans, recouvre presque tout le pays d'un moutonnement vert. Les arbres très hauts sont un refuge pour les singes qui se défient du jaguar. Des chauves-souris de grande envergure y chassent la nuit. Dans le fond des vallées, les criques sont bordées de marécages. Les nombreux lacs et cours d'eau sont poissonneux, mais sillonnés aussi par des serpents et plusieurs espèces de caïmans.

On peut imaginer le dépaysement que dut constituer l'arrivée en Guyane de Julien, ce jeune Provençal qui avait passé l'essentiel de sa vie à respirer l'air pur et sec des Alpes du Sud près des moutons et des chèvres, chassant le lièvre quand l'occasion s'en présentait. Le voyage lui-même, selon de nombreux témoignages, constituait déjà une épreuve. Les navires convoyeurs de forçats, affrétés par la marine, mettaient en moyenne un mois pour rejoindre la Guyane française. Les forçats, entassés comme du bétail, demeuraient derrière les grilles de leurs bagnes respectifs durant toute la traversée, gardés par deux surveillants se relayant jour et nuit sur chaque pont. Ces cages se transformaient en étuves lorsque le navire atteignait la zone tropicale. Malgré les panneaux ouverts et les précautions prises, une odeur

de ménagerie s'exhalait des faux ponts et cela était peu de chose en comparaison des miasmes qu'on y respirait par gros temps quand le roulis et le tangage rendaient les prisonniers malades.

Après un voyage pénible, les côtes de la Guyane française enfin en vue, les surveillants, depuis le pont du navire, et les forçats derrière les hublots fermés, regardaient défiler la mangrove. Trois appels de sirènes se faisaient entendre lorsqu'on arrivait à quai. Une fois comptés et recomptés, les condamnés, sous le regard d'une foule de curieux, colons, anciens forçats et indigènes, embarquaient rapidement à bord d'un train Decauville chargé de les amener au pénitencier. Ils y étaient classés selon leur état de santé, leurs condamnations et leurs aptitudes car le fonctionnement du bagne reposait sur le travail des condamnés. Les charpentiers, les forgerons, les cuisiniers, immédiatement repérés, trouvaient une affectation intéressante à l'intérieur du camp. Les installations du pénitencier, constituées de trois baraquements désignés sous le nom d'« Europe », « Afrique » et « Asie », comprenaient quatre dortoirs, dix-neuf prisons et soixante-dix-sept cellules, ainsi qu'une infirmerie, des cuisines et des logements pour le personnel pénitentiaire.

À l'arrivée, Julien a sans doute été aussitôt affecté à son poste et les tâches n'ont pas dû manquer car si, théoriquement, le nombre des militaires était équivalent à 4 % de l'effectif total des condamnés, les congés métropolitains et les absences dues aux maladies les maintenaient régulièrement en sous-effectif. La vie était presque aussi dure pour les gardiens que pour les forçats, non seulement en raison du climat, mais également à cause des multiples occupations auxquelles ils étaient astreints en plus de leurs activités disciplinaires. La journée commençait à 5 h 30 et se terminait à 18 heures après l'appel du soir, sauf pour

ceux qui étaient affectés au service de nuit. Hors du quartier des prisons, les gardiens étaient chargés d'assurer le service de l'anthropométrie, les corvées de nettoyage, de vidange, d'eau, de ravitaillement en pain et des cuisines. À l'extérieur du camp, ils accompagnaient les forçats chargés de l'entretien et assuraient la réception à quai des navires.

Célibataire à l'époque où il était devenu surveillant de bagne, le père de Maria vivait dans un bâtiment comprenant une salle à manger commune et des chambres situées au rez-de-chaussée et au premier étage. Il prenait ses repas au mess, surnommé « gamelle », en face de l'entrée du camp de la transportation. Ce qui le forçait à partager le quotidien de militaires parfois grossiers, illettrés et aussi violents que les détenus eux-mêmes. Il fallait avoir un caractère bien trempé et une résistance physique hors du commun pour tenir le coup dans des conditions de vie si difficiles. Le bagne, à juste titre, méritait le surnom de « guillotine sèche ». Plus de 40 % de détenus mouraient au cours de leur première année.

Dans un abondant courrier qui recevait des réponses convenues de la part des administrations auxquelles il était adressé, les forçats les plus lettrés se plaignaient des châtiments inhumains reçus quotidiennement pour des broutilles, de la dépravation qui régnait partout, de la famine qui en terrassait plus d'un – les gardiens détournant à leur profit la nourriture des prisonniers. Il valait mieux pourtant ne pas s'en plaindre car on était toujours débouté et puni pour avoir osé dénoncer ces situations intenables. Les bagarres fréquentes à l'issue parfois fatale pour les protagonistes ou les maladies dues au climat s'ajoutaient aux souffrances du quotidien et faisaient des ravages parmi la population pénitentiaire. L'espérance de vie moyenne ne dépassait pas trois

à cinq ans pour les détenus mais aussi pour leurs geôliers parfois logés à la même enseigne.

Julien revint cependant de cet enfer terrible et décida de se marier. Il choisit une fille de Barret-le-Bas, Théodore Armand, jeune femme douce et pieuse au regard clair – la plus tendre des mères, dira plus tard sa fille. Contrairement à elle, son promis n'a guère de goût pour la religion. La vie au bagne, si elle a partiellement détruit sa santé, ne l'a cependant rendu ni amer ni dur, mais plutôt sensible au malheur d'autrui. Il est probable que les fiancés, des « pays », se connaissaient avant le départ de Julien et que la jeune fille a sagement attendu que son promis revienne de Guyane. Peut-être même l'espoir de partager des jours meilleurs avec sa bien-aimée dans un futur proche a-t-il permis au jeune homme de revenir sain et sauf du bagne de Cayenne, de sinistre réputation. À son retour, il est affecté à Marseille comme gardien de la paix avant d'être nommé inspecteur de police chargé des mœurs. Le jeune couple s'installe aussitôt dans la grande ville, quittant définitivement le petit village de Barret, la montagne et les gorges de la Méouge. Et Théodore, à son tour, doit s'adapter à une vie toute nouvelle : celle d'une cité grouillante du bord de mer, pleine de bruit, de mouvement et d'odeurs fortes apportées par les marchés du port.

Marseille s'est beaucoup développée au cours du XIX^{e} siècle. Les innovations industrielles ont permis l'apparition de la navigation à vapeur et de nombreuses autres modernités transformant rapidement la vie de l'ensemble des citadins. La fin de la piraterie barbaresque, les conquêtes coloniales de la France dès 1830, puis le percement du canal de Suez, ont stimulé le commerce maritime et favorisé la prospérité de la cité phocéenne et sa géographie. La zone portuaire déborde de son périmètre

historique, le Vieux-Port, et s'étend jusqu'aux rivages nord. Après la récente épidémie de choléra de 1884, un programme de grands travaux a été également entrepris pour assainir la ville et développer la voirie. Le tout-à-l'égout est installé à partir de 1890. On multiplie dans le même temps les lignes de tramways électriques, innervant le terroir de la ville. Chacun peut voyager en achetant des tickets à des prix modestes qui ne tiennent pas compte de la distance. Parallèlement, un gros effort est fait pour développer l'école publique afin d'instruire la population.

Julien et Théodore habitent un modeste appartement dans le quartier des Chartreux au n°1, boulevard National. L'habitat y est populaire et vivant, le linge est mis à sécher aux fenêtres et les gens, le soir, prennent le frais, assis sur des chaises devant leurs portes. On s'interpelle volontiers d'un seuil à l'autre pour se saluer ou se rendre de menus services. Les enfants sont les rois de la rue. On voit passer tout le jour, comme dans de nombreuses artères de la ville, des charrettes tirées par des chevaux qui convergent vers la Canebière, reliant usines et entrepôts, usines et quais. Tous les chemins, larges ou étriqués, réguliers ou tortueux, aboutissent à ce lieu obligé. Les lignes de tramways, issues de tous les « villages » du terroir, viennent s'y rencontrer et parfois s'y croiser. Le dimanche, les habitants de la ville se promènent jusqu'au Vieux-Port, s'arrêtant aux terrasses des cafés ou devant les vitrines des magasins. Elégantes en chapeaux, messieurs à moustaches et lorgnons, jeunes gens en canotiers et marins en goguettes se fraient un passage entre les étals des marchandes de quatre saisons, les bouquetières et les voitures à cheval. Lorsqu'on parvient au Vieux-Port, l'animation est à son comble.

Dans les quartiers périphériques, le soleil pénètre à peine

dans les ruelles exiguës bordées d'échoppes artisanales mitoyennes d'hôtels borgnes et de bars glauques. De vieilles demeures aristocratiques voisinent avec des habitations populaires. Pêcheurs et poissonnières, portefaix, petits commerçants cohabitent dans ces quartiers et y font bon ménage : on vit dans la rue, on parle fort, gestes à l'appui, on crie son métier en interpellant le chaland. De nombreux émigrés italiens, venus s'embaucher sur les chantiers de construction de la ville, vivent dans cette « petite Naples » où l'on chante parfois des refrains traditionnels dans un dialecte mêlé d'italien et de provençal. La nuit, Julien le sait mieux que personne, voyous et prostituées s'y côtoient, se livrant à des trafics louches. Les miséreux se réfugient dans les coins sombres. Devenu inspecteur aux mœurs, le père de Maria découvrit plus d'une fois des mendiants morts de faim sous une porte cochère ou un quidam poignardé abandonné sur un trottoir. Il lui arrivait de rentrer chez lui accompagné d'une « fille de joie » en guenilles, plus morte que vive, à laquelle sa femme servait une assiette de soupe chaude.

Peu à peu, sans doute avec l'aide de son mari qui en avait vu d'autres, la jeune montagnarde sut se faire au climat maritime, à ce charroi continuel, à la vie portuaire et à ses personnages comme à ses décors si différents de ceux de son petit village paisible et isolé de Barret. C'est ici qu'elle avait choisi de suivre son époux pour fonder avec lui une famille. Elle donna naissance à un premier enfant, Adrien en 1888 puis, un an et demi plus tard, à la petite Maria Rose, le 16 octobre 1890.

Marie Darrieussecq

Fabriquer une femme

MARIE
DARRIEUSSECQ

P.O.L

I

D’après Rose

Elle tape le nom dans la barre de recherche, et trouve des ragots, des photos. Solange tient la main d'un beau gosse, ciel bleu, palmiers, lui n'est pas une star apparemment, même pas son nom sous la photo, biceps serrés dans son tee-shirt. Solange boit à la paille dans un énorme gobelet. Son regard droit sur l'objectif glisse par-dessus ses lunettes noires. Ils sortent de chez elle apparemment, le portail est ouvert sur le bleu royal d'une piscine. Sa cuisse encore juvénile s'arrondit sous le short savamment élimé et sa chemisette nouée sur le nombril dévoile un ventre doré, musclé, sous les seins tendus, sûrement refaits. Solange a cet air d'ennui et de pleine forme, de volaille élevée en liberté, heureuse d'être paparazzée pendant sa digestion.

C'est un site français. Les Américains, Rose l'a remarqué en circulant sur les réseaux, ne font pas de Solange une priorité. Pourtant, du vilain petit

canard du village à cette poule hollywoodienne, la métamorphose laisse toujours Rose médusée.

⋆

C'est terrible, cette gamine, quel gâchis, quel gâchis. Maman ne s'en remet pas. Elle s'en rend malade, et il faudrait que tout le monde se rende malade aussi.

Solange va avoir un bébé !

Rose se sent comme paralysée. Tout ce qui lui vient en tête, c'est un souvenir : elles deux, meilleures amies déjà, jouant à se mettre des coussins sous le pull. Elles se pavanaient en petites filles enceintes, et Solange savait que ça sortait par *là* parce qu'elle avait vu la chienne du voisin mettre bas.

Ça doit faire très mal.

Et le père, alors, le père de ce bébé : c'est qui ?

Rose a décidé avec qui elle aura, un jour, des enfants : avec Christian, son amoureux depuis l'école primaire. Elle a déjà les prénoms : Emma et Gabriel.

Mais quinze ans bien sûr c'est beaucoup trop tôt. Solange a fait n'importe quoi, ses parents sont à l'Ouest, et puis côté fréquentations, il faut voir. La pauvre ne mérite pourtant pas ce qui lui arrive.

Christian est beau et intelligent, avec quelque chose de Matt Dillon dans le bas du visage. Et il écoute David Bowie. Le père de Rose le traite de *Basque pouilleux* mais c'est pour énerver le monde. Christian est différent, il est poète. Quand elle l'épousera elle s'appellera Rose Goyenetche. Prendre le nom de son mari, on peut voir ça comme une preuve d'amour. Sauf que les garçons ne le font pas. Et dans le cas de Solange : le bébé portera sans doute son nom ? Qui est en fait le nom de son père. Absurde.

C'est quoi l'amour ? Ça se sent où ? Dans le cœur ? Dans le ventre ? Dans la tête ? Est-ce qu'on peut *vraiment* mourir d'amour ? Est-ce que c'est normal qu'elle ne ressente pas l'amour comme un morceau d'elle-même, l'amour qu'elle a pourtant pour Christian ?

Elle lui a dit, pour la grossesse de Solange. Il était horrifié. Elle lui a raconté le shopping entre filles et Solange dans sa cabine et maman qui a ouvert le rideau et c'est là que tout est parti en vrille. Elle n'avait jamais vu Solange aussi *mal* et sa mère pareil,

quelle angoisse. Et maxi hors délai pour avorter. Elle, elle s'applique à tout bien faire, mais c'est comme si Solange était toujours plus intéressante, Solange qui est devenue comme la mission de maman.

C'est papa qui a eu l'idée de lui offrir une poussette. Maman a acheté le modèle canon et ils ont chargé Rose de faire signer la carte à tous leurs camarades. Au début ça l'a saoulée mais à mesure qu'elle réussissait à choper de plus en plus de signatures, elle les a voulues toutes, tout le monde dans sa classe et même dans la classe de Christian, la collection complète.

⋆

Rose sait, au son de la voix de Christian, à quel point il l'aime ou pas.

– Mais je t'aime toujours pareil, proteste-t-il.

– Je ne crois pas que ce soit possible, dit Rose, il y a forcément des hauts et des bas dans un amour.

– Quand tu m'as quitté au collège, j'étais comme ton ombre, j'étais comme la moitié de chez Platon, tout perdu.

– J'ai cassé avec toi parce que tu draguais Nathalie.

– Pas du tout, c'est elle qui me draguait.

– Tu as raconté aux Boursenave et à Bidegarraï qu'elle était pucelle et que c'est l'unique raison qu'elle a pas voulu coucher avec toi.

– J'ai raconté ça, moi ?

Ils sont debout dans le hall du lycée, toujours au même endroit, que les autres appellent « leur terrier ».

– Si tu m'aimais comme moi je t'aime, tu entendrais ma voix dans ta tête.

– Tu ne m'entends pas vraiment.

– Je t'entends en vrai. Je suis télépathe en amour. Sauf si tu ne m'aimes pas assez fort.

Parler de leur amour est comme le point le plus élevé de leur amour. Christian n'est pas comme tous ces pauvres types, Bidegarraï par exemple, qui ne pensent que par leur bite. (Avec Solange, elles ne parlent pas de leur amitié, parce que Solange n'est pas assez *méta*.)

Bien sûr, Christian voudrait. Elle aussi, quand elle sera prête. Christian comprend, complètement. Pour lui aussi ce sera la première fois. Il a peur de lui faire mal. Elle et lui adorent en parler.

⋆

« Tu vas aller porter cette boîte de chocolats chez Solange. » Des chocolats de la meilleure pâtisserie, celle de B. Sud. Au dernier moment, maman ajoute une petite céramique qu'elle vient de terminer, une sorte d'oiseau aux ailes mi-ouvertes, qu'elle emballe dans du papier de soie. « Il faut prendre soin des gens qu'on aime. »

Rose tient la boîte et l'oiseau comme deux grenades amorcées.

Il y a un rideau, c'est nouveau, que Solange soulève avec l'air d'une condamnée à mort, ça promet.

Sa meilleure amie est seule, allongée dans le vieux canapé débordant de couvertures. Ça sent la clope et le linge mal séché. Sa mère est à la boutique, c'est un soulagement. Où s'asseoir ? On dirait que son ventre, sur lequel il est difficile de ne pas poser les yeux, va faire sauter sa tête hors du cou, *poc*. Rose essaie de ne pas penser qu'il y a réellement un bébé là-dedans, un vrai être humain avec une tête deux bras et deux jambes. C'est incompréhensible, de toute façon.

– Tiens, de la part de ma mère.

La gentillesse est une valeur dont Rose n'est pas très sûre. Par exemple Christian est le garçon le plus

gentil qu'elle connaisse, mais les autres ont tendance à se moquer de lui.

Solange déballe l'oiseau et lui caresse les ailes.

– Ma mère dit que si tu as besoin on est là.

Solange émet un bruit par le nez.

– Je peux te rattraper les cours si tu veux.

Solange regarde par la fenêtre.

– On devait aller à Madrid en train, mais finalement c'est trop cher alors on ira en car. Comme profs y aura Maïder, tu sais, celle qui fait le club théâtre, et l'autre prof d'espagnol et la prof d'histoire-géo et la prof d'arts plastiques, et même Viviane, alors que prof de gym ça n'a rien à voir, non ?

C'est incroyable mais tout dans l'attitude de Solange semble indiquer que la personne embarrassante ici, c'est Rose. La voilà qui allume une cigarette et souffle la fumée avec son air théâtral.

– Mes parents ont la pétoche parce qu'ils disent que personne va nous surveiller. Ça les rassure que

j'y aille avec Christian. Raphaël Bidegarraï a prévenu qu'il va sauter sur tout ce qui bouge. Il a dit qu'il va se faire Concepción même si c'est une grosse catho. Enfin c'est quand même un séjour linguistique. On va loger les filles avec les filles les garçons avec les garçons mais Christian voudrait coucher avec moi et je me demandais si peut-être j'accepterais qu'il me *doigte*. Il paraît que ça fait pas mal, vu qu'évidemment c'est plus petit.

Solange semble se réveiller d'un long rêve :

– Tu en as envie ?

Solange *daigne* lui parler, on hallucine. Faites des efforts après pour distraire les gens.

⋆

Rose a choisi de repeindre sa chambre en blanc sans aucun bibelot sauf la statuette grecque rapportée de croisière par sa grand-mère. C'est sa mère qui a tout repeint. C'est très apaisant tout ce blanc. Pour ses quinze ans elle a eu sa propre platine CD-magnétophone, en plus du vieux mange-disque de son enfance.

Christian est là pour le goûter. Il la rejoint sur le petit lit. Elle voudrait terminer *Le Monde selon*

Garp, c'est grandiose. Même *L'Attrape-cœurs,* qui est son livre absolument préféré, passerait pour un petit chapitre de ce livre grandiose, explique-t-elle à Christian. Lui préfère Éluard et Aragon, ces vieux débris. Maman tape à la porte, avec des sablés maison et du chocolat Van Houten. Christian trouve ça amer, il préfère le Benco. Ses lèvres ont un bon goût de chocolat mais elle ne veut pas qu'il mette la langue, avec les miettes c'est crado. Des câlins d'accord mais pas de caresse *précise*. Son gel dans les cheveux lui ouvre des raies blanches sur le crâne, c'est rigolo, là où le cuir chevelu ne voit pas le soleil. Il dit que son frère l'avait déjà fait à son âge. Maman dit toujours que c'est ceux qui en parlent le plus qui le font le moins. Les seins d'accord mais les mains *sur* le tee-shirt.

Il saute soudain du lit et met une cassette, *Sarri Sarri askatu zaila dugu sortzea*, il s'est lancé dans un pogo, *les flics de Madrid pourront bouffer leur paella*, « les enfants moins de bruit ! » crie la mère de Rose.

– Je vais y aller, halète Christian.

Rose le raccompagne, rouge et transpirant. « Eh bien Christian, tu me dis pas au revoir ? » Papa est là, dans son bureau tapissé de livres, avec son affiche rouge pour Solidarność, et jaune pour les Droits des peuples

indigènes du Chiapas. La femme de ménage surgit de la cuisine, Rose est toujours un peu embarrassée que Christian voie qu'ils ont une femme de ménage, surtout que c'est la mère de leur copine Delphine, qui est aussi concierge là-haut, au château. Il kicke et re-kicke sa meule pour la faire démarrer, au revoir, au revoir, *Aïïïïïïïoooo!!* crie papa qui moque son accent, c'est horripilant. « À demain, mon amour ! » lui crie Rose.

Elle jette un œil vers la maison d'en face. Avec Solange dedans. Et la créature indésirable dans Solange. Nageant dans son eau noire. Il lui semble l'entendre : un clapot répétitif, comme un esprit frappeur. Une lamentation sourde. Mais ce n'est pas une lamentation, c'est de la peur. L'appel au secours d'un être piégé là et qui ne veut pas naître.

⋆

De temps en temps, c'est Rose qui va chez Christian. D'autant que son grand frère, avec qui il partageait sa chambre, a disparu on ne sait trop où. « Toi tu vas filer droit » : le père de Christian est de mauvaise humeur tout le temps. Il a un entrepôt de pneus près de la gare de B. Nord. Autrefois il faisait du commerce avec l'Espagne, mais pour se prendre des cailloux par ces jeunes cons d'Etarak postés sur les ponts, il ne veut

plus aller de *l'autre côté*. La mère aussi gueule souvent, en plus de bosser dans la boîte du père elle se tape toute la maison, et les soins pour les bêtes, poules, canards, lapins. Mais ils ne détestent pas tous les deux l'aider au maïs, racler les épis assis au bord de la cuve. Elle raconte son enfance à Gernika, elle mélange le basque l'espagnol et le français. Quand elle est arrivée ici à Clèves elle a bien connu la grand-mère de Rose. « *Ici il n'y a pas de frontière / Car je suis d'un pays par les mots et les pierres / Quatre et trois font un*. » C'est le dernier poème de Christian, et c'est Rose, fière, qui le lit à table, il baisse le nez sur son assiette. « Pourquoi tu ne les écris pas en basque, tes poèmes, tu as honte ou quoi » dit la mère. La chatte est pleine et se frotte à leurs jambes. Il y a des napperons sur les accoudoirs des fauteuils, des tableaux en fils tendus, et un gros bidon Castrol pour le grain aux poules. Ils terminent la soupe en faisant chabrot, une lampée de vin dans le fond du bol. Après, ils trinquent, une goutte, une autre, dans des petits verres que distribue la mère. Le père, lui, a beau être basque, il ne croit qu'à Chirac et à la règle de trois. Et aux profs qui disent qu'il n'y a d'avenir qu'en informatique ou en comptabilité.

Rose contemple Christian, elle reconnaît sa lenteur de fin de repas. Elle aussi, Rose, elle aime bien boire, ses parents ne sont pas au courant que ça va de soi chez Christian. Tout devient doux. Même

le père se détend. Rester là, à table, sans avoir rien besoin qu'un verre de plus… Le présent suffit, calme et rond… Elle ne pourra jamais être à la hauteur du futur que ses parents exigent d'elle.

« Faut mettre la viande dans le torchon », annonce le père, qui éteint la télé. La mère va fermer les poules. Christian ramène Rose chez elle d'un coup de meule, ils s'embrassent longtemps devant les sapinettes de chez Solange.

⋆

Est-ce que j'en ai envie, se demande Rose devant sa montagne de devoirs. Est-ce qu'il ne vaudrait mieux pas qu'on s'entraîne avec d'autres pour être sûrs de ne pas rater notre première fois. Dans tous les romans les garçons l'ont déjà fait avant. Ils se sont débrouillés avec une prostituée ou une *fille facile*.

« Rose ! Rooose ! »

Sa mère l'emmène à son cours de piano. C'est en voiture qu'elles se parlent le mieux, les yeux droit devant sur la route. Les règles, les risques, la reproduction. Mais comment on commence, qu'est-ce qu'on fait en premier ? Et la douleur ? Elle a déjà vu

une capote déroulée, la taille ça fait peur. Elle n'ose pas lui poser ces questions-là. Ni à la gynéco, avec laquelle sa mère lui a pris rendez-vous après le piano. La même que pour Solange, de toute façon il n'y en a qu'une à B. Nord. Dans la foulée on s'arrête au laboratoire faire la prise de sang pour la pilule. Pharmacie. Rose remonte dans la voiture avec, sur les genoux, le sac blanc à croix verte de sa future vie sexuelle.

L'histoire de la bite, ça passionnait Solange, elle se souvient de leurs fous rires en Histoire devant la photo du traité de Yalta : « Tu crois qu'ils l'ont lavée avant de venir signer ? Tu crois qu'elle pue ? Tu crois qu'ils y pensent, quand ils sont assis sur leurs couilles à se partager le monde ? » Ça la faisait mourir de rire, Solange, mais pas seulement rire, c'était une interrogation scientifique, elle aurait aimé étudier ça, vraiment l'étudier comme en Histoire. Pauvre Solange. « Il faudrait que je les fasse tailler, qu'est-ce que tu en penses Rosita ? » Maman ausculte ses boucles dans le rétroviseur, elle a pris un coup de vieux depuis qu'elle a défait ses nattes à la Bo Derek.

Le Minitel, Rose a essayé de poser des questions et la seconde après, un type sorti de nulle part lui proposait de *l'enfiler*. Elle a l'air con aussi d'avoir demandé conseil à Solange, ça fait vraiment pucelle. Vu qu'elle a fait croire à tout le monde qu'elle l'avait déjà fait en

Angleterre l'été dernier. D'un autre côté elle pourrait très bien l'avoir déjà fait et que ce soit *quand même* la première fois avec Christian.

Dans sa chambre, elle ouvre le sachet de la pharmacie, le papier crisse. Les petits cachets roses s'alignent dans un emploi du temps serré : lundi, mardi, mercredi, jeudi, vendredi, samedi, dimanche, trois semaines ; puis des cachets bleus pendant la quatrième, celle des règles. Trois plaquettes dans la boîte, trois mois. Comme la vie des femmes est bien organisée. Elle repense à sa cousine Sixtine qui était venue en vacances avec un lot de sept culottes, se baladant avec « lundi » ou « mardi » au bas du ventre. Les préservatifs, eux, se présentent comme une longue guirlande détachable sans jour précis. Durex, comme les verres Duralex au fond desquels on peut lire son âge. *Dura lex sed lex.* Sa mère a choisi « résistant », « sans parfum », « hypoallergénique ».

⋆

Madrid, Madrid, me pongo triste
Al ver lo bien que tù te vistes
Se van a reír de ti

Raphaël Bidegarraï lui a fait du pied pendant les huit heures de route. Alors qu'elle était assise à côté

de Christian. Sa Dockside d'imitation passait sous le siège, lui tapait le talon, la cheville, ce qu'il trouvait. Au début Rose a protesté, et Christian se retournait, menaçant. Obligé. Ta gueule petit pédé, lui a dit Raphaël. D'un ton affectueux, vu que Christian est infichu de se battre et que tout le monde le sait.

Un soleil rouge tournoyait sur des pins qui semblaient prendre feu dans la montagne puis ça descendait dans des virages et Rose avait très mal à la tête et il y eut des vomis que la nuit avalait et Raphaël glissait son pied le long de son mollet.

Elle avait renoncé à se plaindre pour ne pas mettre Christian encore plus en difficulté. Dormi un peu, peut-être. Par les fenêtres du car étaient soudain montés des immeubles modernes, des rues comme des canyons, Rose n'avait jamais rien vu d'aussi lumineux, d'aussi haut, d'aussi impressionnant. On aurait dit New York – pas de toreros ni de flamenco ni de castagnettes, mais sous les réverbères, dans les néons, dans les rampes de la ville inouïe, des créatures ni hommes ni femmes, nues sauf des porte-jarretelles, dévoilant, épouvante et merveille, d'énormes seins et d'énormes, euh, zizis.

Les profs poussaient des cris et couraient dans le car pour fermer les rideaux. « Oh putain » criait

Raphaël suivi par tous les Boursenave qui se collaient aux vitres, d'horreur ou de bonheur. Christian dormait, son visage pur, ses paupières closes sous lesquelles tremblaient ses yeux, sa longue veste comme deux ailes repliées. Puis c'étaient des lampions rouges, des danseurs fluo, des bières jaunes, des joints incandescents. Le car peinait dans les rues, tout Madrid était dehors, des jeunes beaucoup mieux lookés qu'eux poursuivaient une fête « qui a commencé à la mort de Franco », Maïder s'était emparée du micro comme une guide touristique dopée à la Movida.

⋆

Au Prado il y a *Les Ménines*, un grand tableau plein d'ombres et de têtes carrées. Raphaël Bidegarraï la prend à part et elle peut voir de près le relief de son acné. Qu'est-ce que tu fais avec ce clown. Rose bafouille un de-quoi-je-me-mêle. Ses boutons sont assortis aux trémas de son nom, mais il est beau dessous, l'aplomb du mâle lui pousse sous la peau. Il a séché le Prado pour aller au *tobaccos* de l'autre côté de l'avenue, mille pesetas la cartouche de Fortuna, imbattable. Il propose une clope à Rose sous le nez de Christian raide comme un roi encadré. Maïder a acheté une carte postale des *Ménines*, elle veut que tout le monde signe pour Solange, elle a écrit « à notre

princesse de Clèves ». Ça surprend Rose, soudain, une envie de pleurer. Papa les appelait comme ça quand elles étaient petites, au pluriel, les princesses. Comme elles s'entendaient bien, toujours à traverser la route pour aller chez l'une chez l'autre.

On pousse jusqu'au Retiro pour pique-niquer. C'est très pittoresque et il y a même un Gitan. Qui propose de leur lire les lignes de la main. « Allez viens » dit Raphaël : « ¿ *Quién va a follar con esta tía tan rara* ? » Qu'est-ce qu'il a dit ? demande Christian. Raphaël a ses uniques bonnes notes en LV2 parce que sa mère est espagnole, comme celle de Concepción. Le Gitan ou supposé Gitan, déguisé comme un conquistador, a attrapé la main de Rose. Mais au lieu de se pencher dessus, il la regarde dans les yeux. C'est gênant. Les profs interviennent de loin et mollement, allongées dans l'herbe. « Qu'est-ce qu'il a dit ? » insiste Christian. Le Gitan est très petit, plus petit que Rose, il la regarde menton levé. Leurs mains chauffent. Rose tire pour se dégager. « Hé lâche-la, dit Bidegarraï, *dejala cabrón, ¿ qué haces ?* » La main de Rose est devenue comme une braise dans la main du Gitan, mais ça ne lui fait pas mal, elle a juste la sensation étrange de le brûler lui – il crache des mots comme un extincteur. Dans quoi Raphaël les a fourrés, et Maïder et Viviane qui restent sous leur arbre avec les autres

profs terrassées. Raphaël file un paquet de Fortuna à l'autochtone qui s'éloigne : « *! Bruja !* » Le soleil frappe comme un sortilège. Silence sous le midi torride. Christian s'assoit contre un arbre, l'air malheureux. Dans l'herbe jaune, la carte postale des *Ménines*.

Rose éblouie lève lentement sa main contre le ciel. L'intérieur de sa paume, à contre-jour, semble noirci, comme à la suie. « Il t'a traitée de sorcière, dit Raphaël. Embrasse-moi, vite. » Pourquoi est-il si sûr qu'elle va l'embrasser ? Elle le regarde intensément, il recule. Ça marche, c'est sûr, elle est télépathe.

⋆

Couvre-feu à 22 heures. Mais aucune famille madrilène n'a encore dîné si tôt. Nos héros s'égayent pour le *paseo*. La grande nouvelle c'est que Delphine et Salim sortent ensemble. Christian a acheté du Coca et du vin. Et tout à coup il devient un mec normal, mieux même : c'est le roi du kalimotxo. Il fait le mélange dans un sac en plastique et le reverse dans les bouteilles en pressant le sac comme un énorme sein, il gagne encore en popularité à mesure que l'opération se déroule, et que les autres mecs y goûtent, avec les correspondants espagnols. *Madrid, Madrid.* Rose reste tout près de lui mais il la repousse sans s'en rendre

compte, il gesticule, il ressert tout le monde, dans une autre vie il a été barman. Quelqu'un a apporté une boombox, *Aquí no hay playa,* les voilà à taper le pogo. Toutes les fenêtres de la rue sont ouvertes sur une chaleur étrange, les bouteilles passent de main en main, Raphaël a piqué de la vodka, le kalimotxo ça va un momento. Les frères Boursenave sont à la jacqueline : vin blanc-limonade, « normalement, dit un des Boursenave (tout le monde les confond, ça doit être André), il faut aussi un trait de grenadine ». Allez savoir pourquoi tout le monde hurle de rire, *normalement il faut un trait de grenadine* reste une phrase culte, sacré Gorka ! (C'était Gorka.) Une pluie d'œufs s'abat soudain, putain ça colle, ils se bousculent, « *axto pitoa !* » gueule en basque Gorka vers les fenêtres madrilènes – « ça veut dire *pine d'âne* » : Christian traduit obligeamment à Laetitia et la pétasse se pâme de joie. Rose trébuche, Christian ne fait même pas mine de l'aider et Raphaël drague Concepción. Elle voudrait rentrer à la maison.

⋆

Le lendemain sur la Plaza Mayor, Raphaël a acheté des churros. Un tee-shirt Rip Curl rose met ses bras en valeur. Dans sa longue veste noire, Christian est plus pâle qu'un vampire nouveau-né. Raphaël suce

Célia Houdart

Les Fleurs sauvages

CÉLIA
HOUDART

P.O.L

1.

Milva marchait dans la forêt. Son attirail, moins lourd qu'encombrant, cliquetait au bout de ses bras. Elle sentait le relief du sol sous la semelle de ses bottes. Les épicéas absorbaient la lumière et les sons. Pour rejoindre l'étang, elle obliqua vers la droite. De jeunes ronces rendaient le passage moins praticable. Elle entendit un bruit suivi d'un frémissement d'herbes. Elle s'arrêta, aux aguets. Son sang battait dans ses oreilles. À quelques centimètres de ses pieds, elle vit trotter une musaraigne qui, aussitôt, disparut dans un trou. Les fougères étaient encore humides de rosée. Milva reprit sa progression. Elle calculait la longueur de ses enjambées pour éviter les orties et des branches cassées. Ses bottes brillaient. Mélange de fraîcheur et de moiteur. Plus exactement, une moiteur dans

laquelle par instants, par bouffées, une fraîcheur montait. Le ciel gris-blanc intensifiait la lumière. Une percée soudain, c'était l'étang. Milva choisit un coin qu'elle aimait, un peu à l'écart, et se délesta de son barda. Des libellules posaient leur corps irisé et sans poids sur les cannes. L'herbe avait déjà été foulée, deux bouts de bois en forme de Y étaient fichés dans le sol. Un autre pêcheur avait précédé Milva. Elle contempla l'eau calme qui reflétait la forêt et la roselière. Dans une zone sans ajoncs s'élevait une sorte de brume, une fumerole, qui semblait relier le paysage à un autre monde.

Milva jeta des poignées d'amorce qu'elle avait préparée la veille, consistant en biscottes, biscuits, vieilles pommes de terre, parfumées d'une larme d'absinthe et malaxées en rêvant grosse capture. C'était comme un rituel, une offrande pour quelque divinité lacustre. Elle rinça soigneusement ses mains collantes en utilisant l'eau de sa gourde, se gardant bien de les tremper dans l'étang pour ne pas effrayer les poissons. Ensuite elle tendit ses lignes.

Plus un souffle de vent. De grands insectes patinaient sur l'eau tranquille. Odeur de roseaux et d'iris fanés. L'étang pouvait dégager certains jours quelque chose de lourd et douloureux, presque malsain, qui contrastait avec la légèreté et

la fraîcheur de l'air. Milva guettait le moindre frémissement des bouchons fluorescents. Elle admira le vol lent d'un héron, le passage d'un ragondin serrant entre ses dents une branche de saule et qui, arrivé à sa hauteur, tourna la tête pour la regarder. Soudain, tictictictictic, son moulinet se dévidant à toute vitesse, Milva se précipita sur sa canne à lancer. Elle l'agrippa. Elle sentit tout de suite qu'une chose inhabituelle se passait. Elle dut laisser du mou. Il fallait à tout prix éviter que le fil ou l'extrémité incroyablement courbée de la canne ne se casse. Elle chercha un peu de souplesse dans son poignet pour accompagner la prise, tout en veillant à ne pas glisser elle-même dans l'eau, pour être ensuite entraînée au milieu des roseaux que lui désignait le fil de pêche – plus une direction à vrai dire qu'un point précis –, car, au soleil, le nylon devenait pratiquement invisible. Balader le poisson, le fatiguer, sans lui déchirer non plus la bouche avec l'hameçon, le sortir avec douceur de l'étang, c'était tout un art que Théo avait transmis à Milva.

Elle tenait à deux mains sa canne, biceps contractés. Des veines gonflaient sur le dessus de ses mains. Son front perlait de sueur qui, ensuite, coulait sur sa figure. Clicclicclicclic. Chaque

centimètre de fil rembobiné était une petite victoire. Milva se voyait, après une longue lutte, prisonnière de la vase grise, un bras levé, s'enfonçant puis disparaissant complètement, des bulles s'échappant de ses narines, dans une atmosphère d'âcre vapeur. À mesure que le fil se dévidait, en elle s'élevait un tourbillon d'images plus inquiétantes les unes que les autres, comme un délire parallèle. Ce sont les sauts du poisson, ses enroulements d'anaconda constricteur, qui ramenèrent brusquement Milva à la réalité. Le poisson se débattait avec force sans vraiment sortir de l'eau. La surface de l'étang était comme une grande toile cirée brutalement tirée et froissée par une main invisible. Et puis plus rien. Toute la tension au bout du fil s'était relâchée.

Milva ramena très doucement le fil sans bouchon ni hameçon. Le poisson, sans doute un brochet, il ne pouvait guère s'agir d'autre chose, avait sectionné le fil au ras de l'émerillon et avalé la ligne.

2.

Vexée d'être rentrée bredouille, Milva jeta tout son matériel en vrac dans la remise à outils, sans nettoyer le manche des cannes ni rincer sa boîte à amorce dont le maigre résidu de pommes de terre allait suffire, en quelques jours, à empuantir l'air et à attirer les mouches. Dans un rond d'herbe au milieu des graviers de la cour, le vent faisait tourner les pales d'une girouette en bambou dont le mouvement animait deux personnages en métal qui dansaient sur trois notes en boucle. Dans la petite pièce qui servait d'entrée à la maison, Milva retira ses bottes de la pointe du gros orteil. Elle les abandonna au milieu du passage, chacune fourrée d'une chaussette en boule. Elle traversa le salon, laissant sur le carrelage des empreintes qui s'évaporèrent aussitôt, puis elle s'affala dans le canapé. Elle fixa

le plafond. Au bout de quelques minutes, d'un bond, elle se releva, se précipita dans sa chambre, prit son ordinateur et, assise cette fois tout au bord du canapé, consulta des sites de pêche qu'elle avait déjà réunis en onglets dans sa barre d'outils. Elle se mit en quête de bons tuyaux pour éviter à l'avenir pareille déconvenue. De lien en lien, elle se retrouva sur un forum où des pêcheurs amateurs postaient des photos de mouches artificielles qu'ils avaient confectionnées eux-mêmes, dont certaines, ornées de plumes et de poils, imitaient parfaitement des insectes en pleine mue ou blessés. Milva observa un moment cette collection de bijoux inquiétants. Là, elle perçut un faible bruit, un tapotis cristallin, venant de la fenêtre. C'était Fantômas.

– Tiens, te revoilà. Où étais-tu allé te fourrer ?

Milva glissa les mains sous les pattes avant du chat, puis le cala sur son épaule. Elle pouvait sentir, à travers son tee-shirt, la pointe des griffes qui se déployaient et se rétractaient tour à tour, marquant sa peau de piqûres très légères et inoffensives, car la recherche de stabilité n'empêchait pas l'animal d'être précautionneux.

Devant la maison, une vaste dépression creusait le paysage qui, le matin et le soir, presque toute l'année, s'emplissait de brouillard, sauf les mois de

juin et de juillet, où les prairies se tapissaient de plantains et de gentianes jaunes.

Milva devait retrouver Sam. Si elle ne voulait pas manquer le train, c'était l'heure de partir. Elle déposa délicatement Fantômas sur un fauteuil. Elle enfila son blouson, des baskets et fit claquer la porte.

Elle vit à travers la toile de son sac la lueur de son smartphone. Elle plongea la main. C'était un message de sa mère, celle-ci l'informait que Théo, son demi-frère, et Kyoko, son amie, viendraient déjeuner le lendemain chez elle. Elle lui demandait d'arriver plus tôt. Pour une fois qu'elle les avait tous les trois. Elle appelait de sa voiture avec un kit mains libres. Milva soupira. Elle réfléchit quelques secondes et décida de ne rien changer à ses plans, jusqu'à ce que Kyoko lui écrive un SMS : « Je suis heureuse de te voir demain en Haute-Provence. » Touchée, l'adolescente s'arrêta devant la gare, relut le SMS et changea son billet en pianotant très vite sur son téléphone.

Théo et Milva n'avaient pas passé leur enfance ensemble. Tout au plus des week-ends à La Chaux-de-Fonds où, à l'époque, habitaient Irène, leur mère, et Jacques, le père de Milva. Et quinze jours mémorables en Norvège où ils étaient partis tous

les quatre dans une vieille Twingo. Milva et son demi-frère, âgés respectivement de huit et seize ans, s'étaient accordés pour trouver le chalet inconfortable et laid, détestables le salami et les œufs de saumon en tube. Affichant tout au long des vacances – à l'exception des jours où ils avaient eu la bonne idée d'aller à la pêche – une humeur massacrante, se liguant contre leur mère, l'accablant sans cesse de reproches. Au point qu'un matin, après des courses, poussée à bout et en larmes sur le parking du supermarché, Irène avait refusé de continuer comme cela, menaçant de rentrer, de prendre le premier avion, et de les laisser tous là, avec leur caddie, la vieille Twingo, de les quitter pour toujours. Ébranlés, Théo et Milva avaient demandé pardon à leur mère. Ces uniques vacances passées ensemble et cet épisode où ils avaient fait l'expérience d'une certaine cruauté les avaient étrangement liés. Mais ils ne le comprirent qu'après coup.

Le paysage défilait. À l'approche du Noirmont, il consistait en une alternance de pâturages et de petits bâtiments en béton et tôle d'acier pliée, ateliers de mécanique et d'usinage de pièces destinées à l'industrie horlogère. Au sud, des éoliennes couronnaient le front des collines.

3.

Sam attendait sous le nouvel auvent de la gare, un grand toit plat soutenu par de hauts piliers minces, qui faisait aussi office d'abribus. Quand il aperçut Milva, Sam marcha à sa rencontre. Il portait un sweat blanc avec un hippocampe imprimé en bleu turquoise. Milva se fit la réflexion que l'animal semblait inspirer à Sam sa manière de se tenir et de se déplacer. Un air digne et placide. Quelque chose de souple dans la colonne. Avec son nez fin en trompette, la similitude était troublante.

Les deux amis se saluèrent poing contre poing et se mirent en route. Milva resta d'abord silencieuse. Elle avait trop d'orgueil pour raconter à Sam son fiasco du matin à l'étang. Se taire était pour eux la meilleure façon de reprendre contact, un prélude complice, avant de se mettre à parler

sans s'arrêter, ce qui arrivait toujours au bout d'un moment, comme une sorte de vague.

– Je dois partir plus tôt.

– Chez ta mère ?

– Théo et Kyoko débarquent.

– Tu vas pouvoir faire des balades à moto.

– Ce n'est même pas la peine d'y penser. On va déjeuner dans le jardin. Melon au beaumes-de-venise, rôti, haricots verts. Ma mère harcèlera de questions mon frère qui restera évasif ou inventera je ne sais quoi. Kyoko me demandera si je dessine toujours. Ou alors ce sera lui, l'air faussement attentif. Une tarte aux fraises et ciao.

– Tu es sûre ?

– On parie ? dit Milva en haussant les épaules. Puis elle s'arrêta pour refaire soigneusement les lacets de sa nouvelle paire de Vans, un modèle à damier que Sam, à qui rien n'échappait, avait tout de suite remarqué.

En ville, Sam et Milva avaient un itinéraire de prédilection. Ils se rendaient rituellement, rue du Progrès, à la hauteur du numéro 77, où, au sol, se trouvait une plaque d'égout ornée de deux inscriptions en arabe. Posée là on ne savait pourquoi, elle fut remarquée de manière tout aussi surprenante grâce à un médecin à la retraite, guide du

patrimoine et flâneur invétéré, qui arpentait la ville en observant à peu près tout, y compris donc les plaques d'égout. Milva, informée de cette bizarrerie par l'émission « Calmos » sur Couleur 3, radio qu'elle écoutait pour l'originalité de sa programmation musicale et dont les brèves relayaient toutes sortes d'informations locales, s'était rendue dès le lendemain à l'adresse indiquée par l'animateur, pour voir de ses propres yeux le disque en fonte. Instantanément fascinée, Milva s'était mis en tête de déchiffrer elle-même les inscriptions à l'aide d'une application qu'elle s'était empressée d'installer sur son smartphone. Elle avait ainsi découvert que l'une des inscriptions, المطر, signifiait « la pluie », et que l'autre, صبراتة, désignait « Sabratha », une ville côtière de Libye à laquelle la plaque avait sans doute été primitivement destinée. Ancien poste de traite phénicien, annexé par les Romains qui y édifièrent tout un ensemble de bâtiments (un amphithéâtre, des thermes et des temples) dont Milva admira les ruines sur Internet, aujourd'hui encore carrefour du commerce transsaharien et, depuis une dizaine d'années, capitale des passeurs de migrants. D'un naturel curieux, et puisque l'application dont elle disposait lui permettait de connaître d'autres mots dans la langue

choisie, Milva en avait profité pour apprendre comment s'écrivait en arabe son propre nom, celui de Sam et celui de son chat.

Milva et Sam redoutaient toujours que la régie municipale, pour réparer ce qu'il faut bien appeler une erreur, retire la plaque. Chaque fois, c'était pour eux un soulagement de constater que celle-ci était encore là. Des feuilles, de minuscules débris, des poussières s'y étaient incrustés, c'est tout.

Après, ils allaient rendre visite à un grand marronnier. Quelques années plus tôt, Sam avait retiré un clou fiché dans son écorce et s'était soudain trouvé enveloppé, c'est du moins ce qu'il avait affirmé, d'un nuage rose qu'il avait interprété comme un signe de gratitude émis par l'arbre à son endroit. Même si Milva n'avait jamais tout à fait cru Sam, dont l'imagination galopait encore plus vite que la sienne, elle l'avait secrètement envié d'avoir été témoin d'un tel phénomène sans avoir consommé la moindre substance psychédélique. Aussi allaient-ils l'un et l'autre régulièrement caresser l'arbre, avec le secret espoir qu'un nuage rose, ou d'une autre couleur, se forme pour eux. Mais à part le cycle saisonnier de la pousse et de la chute des feuilles, il ne se passait jamais rien. Ce n'était pas grave. Cette petite plate-forme en surplomb de

la ville offrait, sur le plan géométrique des rues, la tour Espacité, les bois et les fermes au loin, les jours bien sûr où elle n'était bouchée ni par le brouillard, ni par une tempête de neige, une très belle vue.

Milva et Sam redescendirent rue Numa-Droz chez Doucette-Follette, un magasin de location de costumes tenu par Monique, dite Doucette-Follette, une couturière qui appelait toutes ses machines « ma chérie », et son canari « Georgy », en hommage à George Michael. Même fermée, la boutique, grâce à sa grande vitrine, proposait toujours un spectacle divertissant. En découvrant un mannequin vêtu d'une chemise à jabot, avec boutons de manchette, fuseau de ski glissé dans des Dr. Martens à paillettes, Milva s'exclama :

– Je sais quoi porter cet hiver au Bikini Test.

Non loin de la boutique se trouvait l'ABC, un centre culturel à la façade ocre rouge, qui accueillait des projections de films, des spectacles et des concerts. Au rez-de-chaussée, le café-restaurant était l'un des endroits les plus chaleureux de la ville. La cuisine y était bon marché, éclectique et savoureuse. À midi, les employés des services sociaux ou de la poste, Jacques et son apprenti, l'équipe de l'ABC, tout le monde s'y retrouvait. En été, des parasols et des tables étaient disposés sur

la terrasse. L'hiver, un épais rideau protégeait du froid la porte d'entrée, et on pouvait se réchauffer à l'intérieur en buvant un vin chaud à la cannelle ou une absinthe. Au fond était aménagé un coin bibliothèque avec de grands fauteuils, des magazines et des journaux tenus entre deux tiges en bois.

Sam et Milva s'installèrent là plutôt que sur la terrasse qui, à cette heure de la journée, était bondée. Milva reconnut les premières mesures d'*Is It Any Wonder?* de Durand Jones & The Indications, et la voix aérienne du chanteur. Elle demanda à Sam :

– Tu pars quand dans le Valais ?

– Après-demain.

– À Évolène ?

– Tout près, à La Sage. Avec ma mère et Jocelyne. Un berger nous sous-loue un petit appartement tout en bois. Il faut que tu viennes l'été prochain.

Le visage de Milva s'illumina.

La chanson continuait :

If you ever leave me alone
I'll be cryin' wishin' you'd come home
Uh ooh, uh ooh, uh ooh…

Milva et Sam buvaient un thé glacé au citron en décortiquant des pistaches. Ils étaient heureux. Ils n'avaient pas du tout envie de prendre le train et encore moins de se quitter.

4.

En rentrant chez elle, Milva sentit ses joues brûler. Elle avait pris un coup de soleil au bord de l'étang, que sa balade avec Sam dans les rues hautes de la ville encore baignées de lumière avait ravivé.

Pour reprendre une fonderie, Jacques, le père de Milva, avait dû s'endetter et réduire ses charges fixes. À la mort d'un oncle qui lui avait légué sa maison, il avait décidé de vivre à Saignelégier. Milva avait beau aimer la nature, l'idée de se retrouver au milieu de nulle part, dans cette maison recouverte de losanges jaunes en fibrociment, l'avait d'abord mortifiée. Elle avait fini par s'y habituer. Et puis, heureusement, il y avait le vieil appartement de Sam, rue des Terreaux, à dix minutes du lycée et à deux pas de l'ABC,

avec ses murs épais, son évier en pierre, son poêle à mazout, ses lits à gros édredons. Un endroit qu'adorait Milva et où elle se débrouillait pour se faire régulièrement inviter.

Jacques, en quittant l'atelier, s'était arrêté chez Denner pour acheter des lasagnes surgelées.

En arrivant, il chercha dans la remise un petit couteau à lame courbe et alla dans le potager couper quelques feuilles de scarole.

Milva préparait dans sa chambre son sac à dos cinquante litres.

À un moment du dîner, Jacques prit sa voix la plus douce pour dire à sa fille :

– Ma chérie, avant de partir, tu seras gentille de faire un peu de rangement dans la remise.

À quoi Milva répondit, grommelant entre deux bouchées :

– Bien sûr. À quatre heures du matin.

Puis, d'un air dégoûté, elle souleva de la pointe de sa fourchette un étage de lasagnes.

– Je parie qu'elles sont farcies au vieux cheval.

Jacques avala une gorgée d'eau. Il tenta de faire diversion :

– C'est la belle saison pour les fleurs en Haute-Provence.

Milva, sans se départir de son ton désagréable :

– C'est juin le mois le plus beau. Tu n'y connais rien. Ne fais pas semblant.

Jacques, qui ne savait plus quoi dire, s'essuya la bouche avec un coin de sa serviette.

Milva fut soudain prise d'un léger rire qui défit son masque de tragédienne :

– Tu pourrais te laver les mains, dit-elle à son père, tu as l'air d'un zombie.

Les jours de polissage, Jacques avait beau se savonner longuement les mains et le visage, la poudre s'incrustait partout. Il avait du noir sous les ongles, dans les sourcils. À table, lorsqu'il touchait son pain et le portait à la bouche, il arrivait que celui-ci ait un léger goût de métal. Un soir au dîner, une paillette de bronze lui avait fait saigner la lèvre.

Profitant de ce que Milva ait momentanément troqué sa mauvaise humeur pour une attitude plus joueuse, Jacques tendit ses mains à demi fermées en crochet et poussa un cri menaçant. Cela n'amusa pas du tout Milva qui se leva de table sans finir son assiette, et partit dans sa chambre en maugréant.

Nathalie Azoulai

Python

NATHALIE AZOULAI

P.O.L

Boris

Nous nous apprêtons à déjeuner sur la terrasse de notre ami Pierre, nous sommes une dizaine de convives. C'est un beau jour de juin, ensoleillé, pas trop chaud, un jour qui donne envie de vivre longtemps. Un jour qui ressemble à celui vers lequel s'élance Clarissa, l'héroïne de Virginia Woolf, au début de *Mrs Dalloway*, avec juste ce qu'il faut de fraîcheur à des enfants sur une plage, comme elle dit.

Dans un coin de la terrasse, j'aperçois le fils de Pierre, Boris. Il est attablé devant un ordinateur, casque sur les oreilles. C'est un garçon vif et affable d'habitude, mais là, il nous sourit à peine, ne nous rejoint pas, ne fait même pas mine de vouloir se lever. Je me demande pourquoi il reste sur la terrasse et ne va pas s'enfermer dans une pièce de la maison s'il a tant à faire, mais peut-être qu'il reste là pour avoir juste ce qu'il lui faut de fraîcheur, comme des enfants sur une plage.

Son père le dédouane. Il nous explique que Boris vient de se réveiller car il a passé la nuit à coder, il ne déjeunera pas avec nous. D'ailleurs, il ne déjeune jamais ces temps-ci. Il avale des barres de céréales et des pommes toute la journée devant son écran. Son clavier doit être tout collant, s'esclaffe Pierre, je n'arrête pas de lui dire d'aller courir, de bouger, mais que voulez-vous ? Il code il code il code. Pierre dit ça sans ponctuation, avec une pointe de fierté.

Nous ne posons aucune question. Que lui demanderions-nous ? Ah oui, et il code quoi ? Nous ne savons même pas ce que signifie exactement ce mot. Nous l'avons entendu dans des films, des séries, mais jamais au point de nous représenter quoi que ce soit de clair ni même d'avoir envie de le faire. Pierre non plus ne doit pas y comprendre grand-chose. D'ailleurs sa fierté cache peut-être un peu sa honte. Nous sourions d'un air gêné et nous prenons place autour de la table en oubliant Boris. Nous parlons de choses et d'autres, de politique, des derniers films que nous avons vus, des vacances qui approchent, nous rions au sujet de vieilles histoires.

Mais Boris est inoubliable.

Environ toutes les dix secondes, mes yeux le cherchent : ses cheveux lui mangent tout le front, ses joues se sont légèrement creusées, ses yeux cillent à peine. Seuls ses doigts bougent, il code. Je le regarde comme on regarde une célébrité en chair et en os, mine de rien, du coin de l'œil, mais avec intensité, comme pour découvrir un reflet spécial sur sa peau, le secret de sa

gloire, vérifier qu'elle est à la fois différente et commune. Je fais en sorte qu'on ne remarque pas mes regards. Des pensées honteuses me traversent en fixant ses doigts agiles, si rapides sur les touches, je suis suspecte à mes propres yeux, je ne me reconnais pas. Je me demande ce qu'il écoute, c'est la seule question que j'ose poser.

– Sûrement du Mozart, répond Pierre en déposant un grand saladier devant nous, il n'écoute que ça.

– Ah oui ? Quoi exactement ?

– Là, tu m'en demandes trop.

Bien sûr.

Je bafouille, je propose de servir toute la tablée mais mon esprit divague, les mots défilent, Boris a codé toute la nuit… la nuit… le code… Boris aurait pu avoir dansé, bu ou baisé toute la nuit, des choses normales pour un jeune homme de son âge et qu'on aurait comprises, mais non, Pierre a dit *codé*.

Là-bas, dans son coin, absorbé, Boris semble garder jalousement un trésor, ou communiquer avec les morts. Je concasse le mystère, j'imagine toutes sortes d'hypothèses à deux sous. Son grand-père qu'il adorait vient de mourir, c'est peut-être pour ça qu'il code ? L'un de ses amis s'est suicidé l'an dernier, c'est peut-être pour ça qu'il code ? Le climat se réchauffe, c'est peut-être pour ça qu'il code ? Ou parce que des guerres éclatent partout ? Ou je ne sais pas. Tout est possible, y compris tout ce qui m'échappe. Ma raison cède aux incantations, la nuit, le code, la nuit, le code…

Le codeur code
nos sons nos voix nos images nos langages nos affinités
nos amitiés nos amours nos solitudes nos livres nos cartes
nos dessins nos photos nos musiques nos nuits nos jours
nos anniversaires nos cadeaux nos conversations
nos rendez-vous nos rencontres nos fortunes nos dettes
nos cœurs nos utérus nos grossesses nos tumeurs
nos opérations nos fêtes nos usines nos avions
nos réacteurs nos élections nos guerres nos bombes
nos missiles nos fusées nos ciels nos mers nos voyages
nos transports nos films nos lumières nos décors
nos musées nos virgules nos calculs nos cursus
nos naissances nos décès nos mariages nos divorces
nos maladies nos foulées nos kilomètres nos averses
nos tempêtes nos soleils nos orages nos ouragans
nos séismes nos fêtes nos horloges nos calendriers
nos bibliothèques nos dictionnaires nos encyclopédies

nos traductions nos recettes nos repas nos banquets nos cérémonies nos prières nos messes nos fantasmes nos crimes nos battues nos confessions nos psaumes nos embouteillages nos orientations nos études nos agendas nos souvenirs nos prophéties nos lessives nos archives nos paysages nos étoiles nos planètes nos remèdes nos poisons nos couleurs nos maisons nos prédictions nos décisions nos résurrections nos cercueils nos berceaux nos microscopes nos télescopes nos moteurs nos capteurs nos antennes nos décollages nos atterrissages nos accidents nos crashs nos satellites nos radars nos romans nos poèmes nos tragédies nos comédies nos jeux nos théâtres nos opéras nos drones nos drames nos conquêtes nos utopies

Y a-t-il encore des choses que le codeur ne code pas ? Qui soient sans accompagnement, a cappella ?

Pierre dépose un plateau de fromages. La conversation dérive vers la rétrospective consacrée au peintre Sam Szafran. Chacun vante ses couleurs, ses cadrages, ses incroyables feuillages bleus. Moi aussi mais soudain, je ne dis plus rien. Je pense à Darwin qui regrette que les sensations de la beauté et de l'art ne le traversent plus à force de science, à cette perte de sensibilité qu'il voyait comme une perte de bonheur. Je ne peux m'empêcher de regarder Boris, là-bas, dans son coin, happé par son trésor. Il court à toute allure sur son tapis roulant, volant peut-être, loin de nos toutes petites foulées de lettrés. Son père l'a élevé dans le goût de l'art et de la littérature, mais maintenant qu'il code, met-il encore les pieds au musée ? Y a-t-il encore dans son esprit de la place pour tout ça ? Certes il écoute du Mozart mais j'imagine un instant qu'il retire son casque, nous rejoigne, et tout à coup, je nous trouve lents, complaisants, bavards. Inutiles. Caducs. Son regard croise le mien, je baisse les

yeux tandis que Mozart continue à déverser son chant dans le creux de ses clavicules, là où la peau est si douce, un peu crayeuse. Je me lève d'un bond, je dis que je veux éterniser notre déjeuner en prenant une photo de la tablée mais j'en vole aussi une de Boris, là-bas, dans son coin, qui n'a pas bougé.

Un père mathématicien dit à sa fille artiste que l'art ne sert à rien. Un père agriculteur dit à son fils mathématicien que les mathématiques ne servent à rien, et ainsi de suite. On est toujours la personne qui ne sert à rien de quelqu'un, mais est-ce vraiment la bonne manière de poser le problème ?

Le soir même, je consulte des sites improbables, je tombe sur ces phrases : « Un programmeur est un petit dieu ("a minor god"). Il crée des univers comme bon lui semble. » « Aujourd'hui, tout en étant assis sur votre canapé, votre portable sur les genoux, vous aussi vous pouvez être un dieu. Vous n'avez qu'à imaginer un univers et à le faire advenir. Les lois de la physique sont facultatives. » Je passe plusieurs heures sur le site *Quora*, je parcours des pages techniques sans y comprendre grand-chose, mais j'identifie quelques formules récurrentes comme « Il faut produire des lignes et des lignes de code pour… », ou : « Pour une personne qui code, il y en a dix qui s'agitent. » Le code semble aussi abondant que le codeur est rare.

Les codeurs seraient vingt millions dans le monde, mais on en annonce le double d'ici 2030. Sur huit mil-

liards d'habitants, ça reste peu alors que tout passe par eux. On débat sur la propagation du code, on se demande si les codeurs ne sont pas les scribes du Moyen Âge, les seuls alors qui savent lire et écrire. On relie le très ancien à la pointe de la modernité, de ces boucles qui laissent un peu pantois mais qui glorifient notre humanité, une pointe d'immortalité que nous ne devons qu'à nous-mêmes. Est-ce qu'on codera comme on lit, comme on écrit ? Est-ce qu'on apprendra partout dans le monde le code à l'école ? Tout concourt à penser que non, tout le monde ne saura pas coder, d'autant que l'intelligence artificielle s'en chargera, mais alors qui se chargera de programmer l'intelligence artificielle ? On peut aussi considérer que coder est une simple technique artisanale, comme celle des orfèvres ou des ébénistes, des arts dont nous profitons sans savoir les exercer.

Je lis aussi que coder n'est rien d'autre qu'une écriture administrative, logique et chiffrée, qui consiste à écrire pour organiser, classer, qu'après la fiche comptable, la copie, la photocopie, la technique a produit le fichier numérique, rien de plus, mais alors je ne vois pas pourquoi tant de jeunes hommes dans la force de l'âge se passionneraient pour ça.

En pleine Seconde Guerre mondiale, Grace Hopper est la première à dire qu'elle *code* quand elle donne des instructions à une machine. Jeune, elle a l'air d'une actrice hollywoodienne. Sur les photos, elle pose avec une cigarette, de longs ongles vernis. Je me demande comment on tape avec des ongles pareils. Pour contre-carrer les plans de sa mère qui la voulait secrétaire, Barbra Streisand a d'ailleurs sorti ses griffes rouge sang dès le début de sa carrière et ne les a plus jamais rentrées. Mais plus les années passent, plus les ongles de Grace raccourcissent. Le vernis disparaît. Grace entre dans l'armée. Elle définit le codage comme une suite d'ordres précis enregistrée dans une mémoire, elle ne parle pas encore de langage, mais en 1955, le concept de traduction émerge. Les machines se multiplient et il faut trouver un langage commun à toutes, universel. À cette époque-là, l'ordinateur n'a pas encore de visage puisqu'il n'a pas d'écran. C'est plutôt une sorte de grand tableau de bord.

Il n'y a pas de reflet, l'hypnose n'a pas encore commencé et le codeur n'est pas né. Le verbe *coder* s'efface durant vingt ans et on dit *programmer*.

Dans les années quatre-vingt, *coder* revient, vif, compact. Certains le déplorent, le trouvent trop obscur, légèrement occulte. Pas le jeune homme qui, lui, aime bien ce verbe. Il ne sort plus de sa chambre, y passe des nuits blanches. Il pianote durant des heures sans parler, rivé, vissé. Son corps se réduit à ses yeux, à ses mains. Son visage se reflète dans l'écran. Les femmes, elles, ont quasiment disparu du champ, on reste entre hommes.

On connaît le jeune homme du front, du séminaire, du stade, du rock, des vestiaires, des chambrées, des salles de garde, des bars, des virées, des cités, mais celui-là, qui le voit ?

Dans une version antérieure d'*À la recherche du temps perdu*, l'homme qui dort était jeune. Proust avait écrit : « Un jeune homme qui dort tient en cercle autour de lui le fil des heures, l'ordre des années et des mondes. » Il suffit de remplacer « qui dort » par « qui code » pour donner de la poésie au codeur, le mettre sur orbite. Proust aurait-il aimé les codeurs ? Ou les aurait-il fuis au profit de garçons plus rustiques, plus physiques, plus érotiques ? Après tout, ce ne sont là que des reclus qui, comme lui, écrivent jour et nuit. Quelles fleurs peuvent bien pousser à l'ombre d'un jeune homme pareil ?

Sur l'un des murs de mon bureau, il y a un grand tableau magnétique. Je l'ai installé après avoir vu la série *Homeland*, mais jusque-là, je n'y ai accroché que des pense-bêtes, des photos de mes filles, des numéros de téléphone que je n'ai jamais composés. J'enlève tout. Je cherche un portrait de Grace Hopper (avec vernis à ongles), je l'imprime et je l'accroche au centre du tableau. Juste à côté, je mets une photo de Boris, puis des images de jeunes hommes entre eux, dans la guerre, le rock, un vestiaire, une boîte, une chambrée, une salle de garde, un bar, une cité.

Je sais bien que je n'ai ni meurtre ni coupable à trouver mais j'ai un mystère à élucider. Je me prends pour Carrie Mathison (l'héroïne de *Homeland*), j'espère voir à force de regarder. J'adopte des poses de profileur, jambes légèrement écartées, bras croisés, tantôt concentrée tantôt distraite. Son tableau à elle est en liège et je lui envie le geste de punaiser rageusement de nouveaux éléments ;

c'est plus vif que de faire glisser des aimants. Plus silencieux aussi.

Les écrivains ont déjà bien à faire comme ça pour ne pas en plus se mêler de technique et de science. Flaubert n'écrit pas sur la machine à vapeur, Proust ne cherche à comprendre ni l'électricité ni le téléphone. J'aime les métiers, j'aime les expertises (sans doute ai-je le sentiment de n'en avoir aucune). J'imagine ma grand-mère débarquer dans une usine de téléviseurs, exiger qu'on lui explique comment ça marche, et menacer de ne pas bouger tant qu'on ne le lui aura pas expliqué. Mais là, c'est différent. Ni la machine à vapeur ni le téléphone ne produisent de signes, aucune de ces inventions ne vient grossir la flotte graphique sur laquelle les humains transportent leur savoir, leur pensée, leur langage. Le code, ce sont des signes sous les signes, du langage avant, sous le langage, proto, infra, méta, comme on voudra. Une écriture qui précède l'écriture. Sous les claviers qui cliquettent, les doigts virtuoses, jaillissent une algèbre véloce, une grammaire multicolore, de vieilles polices de machine à écrire comme d'avant l'ordinateur, des signes de ponctuation, des caractères spéciaux, une langue vivante qui pourtant ne se parle pas. Une écriture qui succède à toutes les écritures au sens où elle les utilise toutes, les mélange, les combine, lettres, chiffres, tout.

On ne dirait pas comme ça mais le code fait la synthèse, c'est la troisième révolution graphique. Des révo-

lutions, il y en a une tous les deux mille ans à peu près : la première invente l'écriture des langues (en −3300), la deuxième celle de la monnaie frappée en −620 (les nombres), et la troisième date de 1936, c'est le code qui traduit les lettres en nombres (même si c'est plus compliqué que ça). Tous les deux mille ans, c'est une scansion anthropologique qui balaie tout sur son passage, accroît la civilisation, la propulse en avant.

Les écrivains écrivent, les codeurs écrivent. Selon les jours, je les vois jouer un morceau à quatre mains, harmonieux, paisible, ou disputer un match enragé. Je vois le codeur plus inspiré que l'écrivain ne le sera jamais, obsessionnel, rivé à son ouvrage, promis à une nuit de feu perpétuelle qui produira des actions utiles au reste de l'humanité. Je vois l'écrivain accepter que son texte se fasse encoder (sertir dans des chaînes de caractères puis traduire, diviser, subdiviser), que ce qu'il soigne et compose devienne sous les doigts du codeur une sorte de logorrhée, de coulée numérique sans odeur ni saveur ni beauté particulière.

On me trouve naïve, trop sensible aux images, aux clichés des films américains, ce à quoi je réponds, mais c'est vous qui ne les voyez pas ces jeunes hommes qui communiquent avec un puits sans fond, outre-monde, au-delà, dark web, outre-tombe, ou avec Dieu, comme les membres fanatiques d'une yeshiva sans fenêtres (où on ne lirait pas mais où on écrirait) qui chercheraient

à refonder les écritures pour verrouiller leur dialogue muet, inverser l'ordre des choses, qui sait, que Dieu fasse enfin ce qu'on lui demande. Deus *in* machina.

Dans *Le Disparu* (*Amerika*), le héros de Kafka erre dans les coursives du bateau au moment de débarquer à New York. Dans son dédale, il égare un coup sa valise, un coup son parapluie, et, par chance, tombe sur le soutier préposé à la salle des machines. Le jeune homme et le soutier se lient d'une si forte amitié qu'au moment de se séparer, leurs doigts s'entrelacent d'une manière déchirante.

Autrefois, la soute servait à stocker les provisions et le combustible d'un navire, le charbon qui alimentait les moteurs. J'ajoute à mon tableau une image de soutiers au fond d'une cale et, juste à côté, une salle de code. Désormais, les soutiers ont les mains blanches, des doigts agiles, alertes, capables de produire des millions de lignes pour que les machines du monde tournent sans relâche. Nos textes quand ils s'affichent sur l'ordinateur s'écrivent sur un millefeuille d'autres textes écrits par d'autres mains. L'idée de palimpseste a toujours enchanté les écrivains, mais de ce palimpseste-là, ils ne parlent pas.

Les gens du pont ne savent pas ce qui se passe dans la soute quand les soutiers, eux, savent bien ce qui se passe sur le pont, mais les soutiers préfèrent rester dans le noir, faire avancer le bateau et laisser les autres deviser sur le paysage. Mais alors si tout le monde est content, quel est le problème ?

Je suis une femme, j'ai plus de cinquante ans, je suis écrivain et je veux apprendre à coder. Mes proches se moquent de moi, me rappellent que je panique au moindre bug. C'est vrai. J'ai toujours peur que la machine chauffe, implose, s'éteigne, et que dans cette extinction, elle emporte ma mémoire, mes textes, qu'elle me laisse en carafe avec des souvenirs foudroyés. C'est un syndrome récent chez moi, je m'attends toujours à ce que quelque chose explose et, quand je suis en voiture, qu'un choc terrible me percute, même sur une route tranquille. Soudain, l'air, le temps se compressent, avec toute mon existence dedans. En quelques secondes, je visualise mon corps qui s'écrase, s'enroule jusqu'à s'étrangler. Par où commencer ?

Quelques jours après le déjeuner sur la terrasse, je m'apprête à envoyer un message à Boris. Je le réécris dix fois, je l'efface, je recommence. J'ai bien conscience d'enfreindre l'étagement des générations. Ce sont normalement les enfants qui demandent des services aux amis de leurs parents, pas l'inverse. Je lui envoie mon message, j'espère qu'il n'en parlera pas à son père. Quelques heures plus tard, il me renvoie deux longs textos. Il évoque des sites d'apprentissage, des conseils de méthode, préconise Python. Comme je dois tout relire plusieurs fois, je n'insiste pas, je ne vais pas en plus l'obliger à m'expliquer qui que quoi. Il ajoute qu'il est très pris, n'a pas le temps de me donner des cours, mais qu'il pourrait demander à son entourage. C'était une mauvaise idée, exit Boris. La nuit même, je rêve de lui, son visage rayonne, calme, puissant, puis ses traits se brouillent sur un air de Mozart qui me réveille en sursaut.

Je n'ai plus qu'à chercher une formation sur Internet. Je trouve des écoles aux noms motorisés (La Capsule, Le Wagon) où on vous apprend à « coder en six semaines », où « on booste vos compétences pour le monde de demain », où on vous dit que « l'avenir commence ici » et que vous pouvez « changer de vie » pour quelques milliers d'euros. Il y en a toute une palanquée de ces parcours héroïques à portée de main.

Je dis « vous » mais en réalité, on me tutoie d'emblée. Dans les formulaires de contact que je remplis, je mens allègrement, je ne peux pas avoir plus de trente ans. Je me vois comme Bette Davis grimée en vieille petite fille dans *Qu'est-il arrivé à Baby Jane ?* Je pense à *Yentl*, la fille qui pour apprendre le Talmud se déguise en jeune homme. Dans les deux cas, je suis pathétique.

J'enchaîne les vidéos, des débuts de tuto où des garçons parlent aussi lentement qu'ils tapent vite, très dis-tin-cte-ment comme s'ils craignaient d'effrayer le chaland. Entre la vitesse de leurs doigts sur les claviers et la lenteur de leurs phrases, il y a tout l'espace du commerce. Jusque-là, ils n'ont vraiment rien d'épatant. JavaScript est LE langage, disent-ils, celui qui recrute, qui ouvre toutes les portes, le front, le back end. D'autres annoncent que c'est Ruby, Python, etc. Je pourrais là encore me dire que c'est un marché comme un autre et passer mon chemin, mais non.

Quelqu'un me parle de l'école 42. J'ai dans mes contacts un vieux mail de Xavier Niel, je ne le connais

pas mais je tente le tout pour le tout, je lui écris. Il doit recevoir des centaines de messages par jour, me prévient-on, et n'en lire que dix tout au plus et encore, ses bataillons d'assistants font le tri. Une heure après, il me met en contact avec la directrice de l'école. J'y vois un signe du destin, ou plutôt d'un étonnement de sa part, tiens, tiens, pourquoi un écrivain dans son genre s'intéresse-t-il à 42 ? J'écris à la directrice.

C'est sûrement une femme très occupée, qui, avec toutes les filiales de l'école à travers le monde, doit passer son temps à voyager mais qui elle aussi me répond rapidement. Sophie ne souhaite pas me laisser observer ses élèves, il y a eu trop de journalistes, trop de tracas, d'accusations. Je lui promets que mon observation est d'un autre ordre. Je ne vise pas le reportage mais elle ne change pas d'avis. En revanche, elle me propose de déjeuner avec elle et de me faire visiter les lieux. Je prends.

Quelques jours plus tard, j'attends Sophie dans le hall de l'école. Je n'en mène pas large, je me sens débarquer d'un très vieux monde. Je me cache derrière les plantes vertes. À travers les baies vitrées, j'aperçois les dos voûtés et les capuches, comme prévu. Puis Sophie apparaît, essoufflée. Discrètement, je prends une photo d'elle. C'est une grande blonde tonique, rien d'une geek, mais dès qu'elle parle, sa gouaille est celle d'une fille qui a grandi au milieu des garçons, volubile, imagée, légèrement potache.

À 42, c'est le C++ qu'on apprend, un vrai langage de codeurs dit de bas niveau, plus près de la machine que de l'homme, inventé dans les années 1970 et toujours incontournable, dit-elle, tout en me faisant visiter l'école au pas de charge. On longe des rangées et des rangées d'ordinateurs sur trois étages. On croise aussi des duvets abandonnés par terre, des serviettes de toilette qui sèchent sur les rambardes de l'escalier, et, bien sûr, des dizaines et des dizaines de garçons. Dans cette immense chambrée, j'éprouve une pointe de malaise et d'excitation, soudain, je vois des corps endormis, je sens des odeurs de peaux, de cheveux, des effluves de savon et de transpiration.

Sophie me confie qu'adolescente, elle était misogyne, « toujours fourrée avec les mecs ». Elle a bien changé, aujourd'hui, elle pousse les filles à coder, il y en a désormais 30 % dans l'école (ce qui ne se voit pas à l'œil nu).

Une fois à table, je lui expose mon projet.

– Tu dois tenter la Piscine, répond-elle.

Je m'étrangle sur un morceau de pain. La Piscine est une épreuve qui dure un mois. C'est à la fois un concours et un marathon de code. Un tiers des candidats sont admis, un tiers abandonne à mi-chemin, un tiers dès les premiers jours. On doit faire les exercices seul ou avec ses voisins (il n'y a ni cours ni profs), travailler dix heures par jour, week-ends compris, souvent dormir sur place (sur des matelas gonflables). Je regarde Sophie d'un air abasourdi.

– Quoi, tu crois que tu es trop vieille pour ça ? Que ce n'est pas pour toi ? dit-elle. N'importe quoi !

Et si elle avait raison ? Je rêvasse aussitôt : je changerais de monde, je quitterais la littérature, je ferais du code (dit comme ça, on entend quelque chose entre faire du ski et faire du fric), je deviendrais un petit phénomène, j'imagine déjà les formules éculées, « Roman du code ou code du roman ? », « Le code à la lettre », « Le code comme langue mère », « La codeuse de plus de cinquante ans », « Il n'est jamais trop tard pour apprendre à coder », etc. Je souris bêtement. Sophie est galvanisante, elle convaincrait un mammouth.

En rentrant, je me précipite sur le site de 42, je consulte les modalités d'inscription pour tenter la fameuse Piscine. Je dois déposer une candidature, être à la hauteur des encouragements de Sophie sinon à quoi bon ? Mais je regarde les tests et je n'y comprends rien. Il me faudrait déjà un cours pour comprendre ce qu'on me demande. Je consulte des sites, des tutos, mais 42 a dû nettoyer le web, chasser les messages d'aide pour empêcher la triche. Rien ne m'éclaire.

Sophie m'avait justement suggéré de m'inscrire en créant plusieurs adresses mail, tu vas forcément échouer mais il faudra insister. J'imprime sa photo et je l'accroche à mon tableau. Elle a quelque chose de Carrie Mathison dans *Homeland*.

Je crée Olga Lisboa, le nom de jeune fille de ma grand-mère, je lui donne vingt-trois ans. Dès le premier

test, la petite Olga est submergée par ces carrés verts et rouges qui se déplacent et se subdivisent sous ses yeux, elle panique, elle pianote au hasard, on dirait une petite vieille. Quelques jours plus tard, Olga reçoit un message de 42. Exit Olga.

Je crée Adèle Grumberg, le nom de la meilleure amie de ma mère. Même destin. Puis Raymond Ghostine, le mari d'Adèle, idem. Ensuite, je crée Arlette Kreeger, ma tante disparue trop tôt, Dolly Acobas, une autre de mes tantes. Je change de sexe, je crée Alain Doboin en hommage à mon beau-frère. Puis emmanuele.bernheim @gmail.com. Je ressuscite tous mes morts chéris, mais hélas 42 les tue une seconde fois. Je ne crée pas d'adresse au nom de mes parents, je ne supporterais pas de les voir mourir à nouveau. Je laisse passer quelques jours avant de reprendre mes tentatives funestes et fatigantes.

Je crée marcel.proust@gmail.com, mot de passe *Combray*. Marcel se prépare un thé, s'assoit à une table, éteint son téléphone, se concentre. Il commence la première épreuve qui teste la mémoire visuelle via des carrés de couleur qui se multiplient et se réduisent de manière exponentielle. Alors que tous mes morts s'y sont pris les pieds, lui reste calme et se voit gratifié de « well done ». C'est la moindre des choses qu'il ait une bonne mémoire visuelle. Mais au deuxième test, il sombre et reçoit le même message qu'Olga, Adèle, Raymond, Arlette, Dolly, etc. Exit Marcel.

Je crée franz.kafka@gmail.com, mot de passe *Amerika*. J'ai bon espoir que Franz qui s'y connaît en dédales fasse un meilleur score que Marcel mais il sèche juste un peu après. Quelques jours plus tard, lui aussi a droit à son petit message navré de 42.

J'imagine tout ce beau monde pester, se dire quand même, pourquoi est-ce qu'on n'y comprend strictement rien ? Nous ne valons pas moins que ces jeunes gens incultes. Il faut absolument écrire là-dessus, disent-ils. Qui s'y collera ?

Pas moi.

Ni moi.

Alors moi.

MUHAREM BAZDULJ

LE CONCERT

Traduit du serbe par Zivko Vlahovic

TR

LE CONCERT

Texte © Muharem Bazdulj. Tous droits réservés.

Illustration de couverture : © Staša Krstović
Photo de l'auteur : © Nebojsa Mandic

Pour la traduction © Tropismes éditions, 2024
67, rue Haute 41800 Trôo

Cette traduction a été publiée avec le soutien du Ministère de la Culture de la République de Serbie.

République de Serbie
Ministère de la Culture

Tropismes éditions bénéficient du soutien de la Région Centre-Val de Loire, de l'État (DRAC Centre-Val de Loire) et de Ciclic Centre-Val de Loire.

MUHAREM BAZDULJ

LE CONCERT

Traduit du serbe par Zivko Vlahovic

Premier chapitre

Les avis étaient partagés. Certains étaient convaincus que le concert allait avoir lieu, même s'ils n'en connaissaient pas la date exacte. D'autres, plus perplexes, hochaient la tête. Les arguments des premiers étaient idéalistes. Ils en appelaient à la promesse de Bono, au Nouvel An qu'il avait célébré à Sarajevo, à son amitié avec l'Ambassadeur, son engagement en faveur de la Bosnie lors de la tournée Zoo TV, au concert War Child à Modène, à la chanson « Miss Sarajevo » et à l'humanisme bien connu de U2. D'autres, au contraire, plus volontiers cyniques, rabâchaient que seul l'argent comptait en ce bas monde et qu'un tel événement était impossible, car le groupe n'en tirerait aucun profit. (Plus tard, une fois le concert passé, ces derniers affirmeront encore que les desseins de U2 étaient avant tout commerciaux et publicitaires. Ils ne changeront décidément

jamais.) Leur cynisme, au vu des éléments en présence, pouvait être fondé ; Sarajevo ne figurait pas sur la première liste des destinations de la tournée PopMart et il était manifestement impensable d'imaginer qu'un pays pauvre, laminé par des années de guerre dévastatrice, pouvait organiser un show qui ferait partie de la plus grande, de la plus périlleuse et de la plus coûteuse tournée de l'histoire du rock.

Et une journée, la nouvelle fit l'effet d'un coup de tonnerre. Oui, le concert aurait bien lieu ! Une date avait également été fixée ; le premier jour de l'automne, le 23 septembre. Trois jours après l'Italie, trois jours avant la Grèce ; la Bosnie. À travers tout le pays, les bureaux de poste étaient placardés d'affiches, car on pouvait acheter des places directement chez le buraliste. Il y avait, bien sûr, des voitures qui arboraient des posters sur leurs capots et les billets se vendaient comme des tickets de loterie. Le prix était de vingt marks[1]. Cette somme était deux fois inférieure à celle que les fans devront débourser pour le concert le plus abordable de la tournée. Une somme aussi modique pour assister à un concert de U2, cela ne s'était plus vu depuis l'année 1983.

L'affiche était bleue. Au sommet, en épaisses lettres jaunes, se détachait le nom du groupe. En dessous, en plus petit, le mot « pop ». Les deux p étaient rouges, et le o jaune avait la forme d'un globe terrestre quadrillé par les méridiens et les parallèles, ceint d'un épais équateur blanc d'où se détachait « mart ». Encore plus bas, en lettres blanches à peine déchiffrables, était inscrit « tour 97 ». Au centre, quatre photographies du dernier album : Adam, Bono, Larry, Edge. Sur la partie inférieure de l'affiche, des lettres capitales annonçaient le « 23/09/1997 », « Sarajevo », « stade Koševo ». Tout en bas, les coordonnées des points de vente (y compris le site internet ticketpropuls) ainsi que l'horaire d'ouverture des portes du stade à quinze heures.

1 Environ 10 euros.

Le billet pour le concert avait été conçu à l'image de l'affiche. Il arborait un grand arc jaune, ainsi qu'une mappemonde divisée en quatre pétales qui ressemblait à l'ancien générique du quotidien de Télévision Belgrade. La ligne qui séparait le coupon du billet traversait le centre d'un carré où trônait le dessin stylisé d'un chariot de supermarché. Les billets étaient vendus en deux versions, selon que le spectateur se trouvait sur le terrain ou dans les tribunes. Au dos, on pouvait voir une petite photo du stade, accompagnée d'une note interdisant l'introduction « d'armes, de bouteilles en verre, de parapluies, de matraques et autres objets dangereux ainsi que de matériel professionnel (matériel photo, vidéo et audio) ». Les spectateurs étaient invités à porter des chaussures de sport pour venir fouler le gazon.

Le nouvel album « Pop », dont la sortie justifiait la tournée, était l'EP le plus attendu de U2. Quatre années s'étaient écoulées depuis « Zooropa ». Quelque peu avant sa sortie, les fans avaient été terrifiés par le virage annoncé du groupe vers le style techno, mais cette peur s'avéra, fort heureusement, sans fondement.

Chapitre deux

Fin mai, alors que les cours venaient de se terminer, Marko avait convenu avec sa proprio de payer la moitié du loyer pour les mois de juin, juillet et août. Il était satisfait du logement et avait l'intention de le conserver l'année suivante. Cependant, il ne souhaitait en aucun cas passer l'été à Sarajevo. Il viendrait aux examens en bus. Mais pour septembre, il avait payé son loyer plein pot. Il savait déjà qu'il allait y passer deux nuits ce mois-là : celle du concert et la suivante.

Son père n'aimait pas l'habitude qu'avait prise son fils de se rendre aux examens en bus. D'ailleurs, il n'appréciait pas non plus que Marko rentre à la maison tous les week-ends. Il racontait que pendant ses études, il retournait chez lui une fois tous les deux mois, tout au plus, et qu'il ne s'était jamais remis d'être revenu à Travnik après la fac. Il était rentré parce

que, pendant plus d'un an, il n'avait pu trouver de travail à Sarajevo. Pourtant, une fois qu'il eut cessé de reprocher à son fils sa décision (il n'y a pas de petites économies), il ne comprenait toujours pas pourquoi ce dernier avait souhaité payer le prix fort pour son loyer de septembre, alors qu'il avait expédié son année au mois de juin. Marko avait dit qu'il voulait arriver un jour plus tôt pour éviter tout embouteillage, panne de bus ou autre. Ses arguments étaient identiques à ceux de son père lorsqu'il lui martelait de partir à midi moins cinq pour ses examens. *Ce concert est donc plus important que tes examens*?, lui avait demandé son père, interloqué. Marko l'avait regardé, peinant à croire que quelqu'un, ici son propre père, ose mettre sur le même plan des examens, le paradigme même de la trivialité, et un événement comme celui-ci!

Le 23 septembre au matin, Marko s'est réveillé dans son petit studio, au rez-de-chaussée d'une maison située dans le quartier de Mejtaš. C'était sa cent treizième nuit passée ici. Il le savait, car il tenait une sorte de registre. Sur le rebord de la fenêtre, au-dessus de sa tête de lit, Marko dessinait un trait tous les soirs avant d'éteindre la lumière. Quatre traits verticaux qu'il barrait d'un trait horizontal : cela équivalait à une période de cinq nuits. La veille, Marko avait tracé le troisième trait de sa nouvelle série et avait compté vingt-cinq « quintuplés ». Cette pratique était née par accident. Dans la langueur de sa première nuit à Sarajevo, Marko avait pensé à la prison, il s'était imaginé condamné à quatre années de taule, et poussé par la puissance de cette comparaison, il avait tracé ce trait en symbole de son premier jour de détention. Cette pratique ne l'avait plus quitté par la suite, même si la langueur s'amenuisait avec le temps. Cependant, même après de joyeuses beuveries, quand il rentrait chez lui au petit matin, Marko n'oubliait pas son encoche, tout comme il n'oubliait pas d'aller à la gare routière le vendredi.

Au début, son père pensait qu'il se précipitait à la maison à cause d'une fille. Lorsqu'il avait commencé ses études, le nom d'une certaine Irina, une lycéenne fraîchement diplômée, flottait dans l'air. Mais même après la rupture, la fréquence des retours de Marko n'avait pas changé. Peu de temps après, Adisa est arrivée, puis la petite voisine, et pour finir, Dženita, une infirmière d'une trentaine d'années, mais son père avait compris que Marko ne venait pas à cause d'elles. *Des filles à Sarajevo?*, lui avait un jour demandé son père, ce à quoi Marko avait répondu avec un soupir de mépris. *Des trucs sans prise de tête*, avait-il ajouté peu après.

Mais Marko rentrait chez lui pour la maison elle-même. Pour son grenier à vrai dire. Peu avant la guerre (Marko était au collège), son père avait transformé le vieux grenier en chambre pour son fils. Des trous avaient été faits au toit pour les fenêtres, des lambris avaient été posés, un lit avait été installé, une table, quatre chaises en paille, une vieille télé et les affaires de Marko. Il voyait dans cet emménagement une initiation, une preuve éclatante de sa maturité. Ni les cigarettes ou les beuveries, ni son bac, ni sa première expérience sexuelle, ni son inscription à la fac n'étaient comparables.

Marko avait lu son premier livre emprunté à la « grande » bibliothèque dans ce grenier. À cette époque, cela faisait sept ans qu'il était membre de la section réservée aux enfants, où il avait probablement lu tous les titres. Son emménagement au grenier l'avait incité à aller fréquenter une « vraie » bibliothèque, dont il était devenu le plus jeune membre. C'est aussi dans ce même grenier que Marko avait osé pour la première fois monter le volume de la musique. En quelques mois, il avait convaincu ses parents de lui installer le magnétoscope dont ils ne se servaient pratiquement pas. Ainsi, à la veille de la guerre, Marko, qui n'avait que quatorze ans, a entamé le « voyage autour de sa chambre ». Et oui, la première chose collée au mur du

grenier (toujours à la même place sept ans plus tard) était le grand poster de U2 : « Rattle and Hum ».

La première chanson de U2 que Marko avait entendue était « With or Without You ». Il l'avait écoutée à la radio alors qu'elle était au summum de sa conquête triomphale des charts mondiaux. Il avait dix ans et il trouvait cool de s'intéresser à la musique étrangère. Le graffiti musical le plus courant sur les murs blancs comme neige des nouveaux immeubles de Travnik était : U2. « The Joshua Tree » était le premier disque que Marko avait acheté (il l'avait toujours). Ça avait commencé comme ça.

L'année suivante, il s'était procuré « Rattle and Hum », non seulement le disque, mais aussi le t-shirt, un grand poster et une cassette vidéo (alors qu'il n'avait pas encore de magnétoscope à la maison). Après cet épisode, il fera l'acquisition de tous les albums précédents : « Boy » et « War » en cassette et le reste en disques. U2 était déjà sa *diferentia specifica* à l'école. (Il y avait un autre Marko dans sa classe et on les confondait souvent, mais maintenant, son nom était souvent accompagné de la mention « celui qui écoute U2. ») Le premier album qu'il s'était procuré en tant que résident du grenier était « Achtung Baby ». Puis la guerre éclata.

Au début de la guerre, Marko avait remporté la première bataille pour le grenier. Ses parents avaient l'intention de lui interdire d'y rester, et en particulier d'y dormir. On racontait que les grenades avaient un penchant pour les parties supérieures des maisons. Dans un élan paroxystique de rébellion pubère, Marko avait menacé de s'enfuir de chez lui, de se suicider, de s'immoler et de s'automutiler. Ses parents avaient fini par céder. Dans le grenier, Marko (toujours enclin à faire les comptes) a lu très exactement sept cent vingt-sept livres, la plupart se rapportant justement à la guerre. Il avait également dû regarder plus de mille films (pour eux, il n'avait pas fait le compte). Mais même si le temps passé à lire était additionné au temps passé à regarder des films, nous serions toujours loin

des heures qu'il avait passées à écouter U2. Tous ses malheurs et bonheurs amoureux ; ses dilemmes moraux ; le terrain neutre entre l'hédonisme athée et la chaste métaphysique d'un Dieu sans église ; le désir simultané de la multitude et du singulier ; le patriotisme comme amour pour ses racines et ses propres souvenirs (l'amour de sa terre natale), et non comme un nationalisme pathétique, grossier et stérile (dernier refuge des ordures) ; la politique comme lutte pour les plus faibles ; la mort comme communion du mystère et de la banalité ; la technologie comme figure de l'aliénation ; la vie comme un amalgame de pensées sublimes et de pratiques dégradantes ; tout cela, Marko l'avait trouvé dans les chansons de U2. Et pas seulement ! Marko avait principalement interprété la littérature et le cinéma à travers le prisme de U2, tissant des liens aléatoires et providentiels. Les hommages dans leurs chansons l'ont mené à Wenders, qui est devenu son réalisateur favori. Les mentions de Bukowski et de Delmore Schwartz l'ont conduit à la lecture de *Souvenirs d'un pas grand-chose*, ou à celle de *Dans le lit nu, dans la caverne de Platon.* Un couplet de la chanson « The Ocean » lui a fait découvrir Oscar Wilde, et le titre « A Sort of Homecoming », Paul Celan. Les vers du poème *The Winding Stair* de Yeats, repris par Borges comme épigraphe du livre *Biographie de Tadeo Isidoro Cruz* (1829-1874) : *I'm looking for the face I had/ before the world was made*, avaient fait apparition dans la nouvelle chanson « Mofo ». Mais les coïncidences accidentelles étaient encore plus chères à Marko. Borges dit par exemple : « Les ténèbres sont le sang des choses blessées », et Bono quant à lui : « *The night is bleeding like a cut.* » Ou quand Saramago écrit que ses propres doutes peuvent servir de lumière qui nous précède, Bono chante : « *Uncertainty can be a guiding light.* » L'exclamation « Salvation in the blues » est identique à « *Ma peine is my castle* » de Kierkegaard (tout comme le passage précédent : « *Angel in Devil's shoes* »). Ou bien l'exemple fétiche de Marko (car il apparente Bono à son

compatriote), la fameuse phrase d'Andric : « Je peine à écrire ; il n'y a rien sans notre pays ; et je ne peux vivre avec tout comme je ne peux vivre sans lui. » N'était-ce pas fondamentalement la même chose que « With or Without You » ?

Lorsqu'il s'était inscrit à la fac, Marko avait volontairement cherché un appartement en rez-de-chaussée. Il souhaitait trouver l'exact opposé de son grenier. Depuis son plus jeune âge, il tenait un journal. Depuis qu'il avait commencé ses études, il avait noté « La Mansarde » sur les en-têtes des pages écrites à Travnik et « Les Carnets du sous-sol » sur les en-têtes des pages écrites à Sarajevo.

Il n'avait jamais apprécié ou, dans son cas, jugé réalisable la devise latine « *Omnia mea mecum porto* » ; il lui préférait le proverbe : « Le foyer peut remplacer le monde, mais le monde ne pourra jamais remplacer le foyer. » Il aimait aussi les dernières paroles de César, celles qui l'avaient poussé à taguer près de sa maison, dans le quartier de Potur Mahala : « César aussi écoutait U2. » Il était fier de cette blague. Il en était même arrivé à la conclusion que la réprimande de César à Brutus, dans la traduction anglaise, s'était transformée en recommandation testamentaire, de sorte que « *Tu quoque, mi fili* » signifiait « *U2, my son* ! »

Après le petit-déjeuner, il se rendit dans le vestibule pour enfiler ses nouvelles baskets. Il souriait : c'étaient ses premières baskets depuis qu'il avait atteint l'âge adulte ! Il allait les porter aujourd'hui et elles seraient probablement à usage unique. Les chaussures étaient interdites sur le terrain. Marko n'avait jamais fait de sport.

Chapitre trois

Sejo n'avait jamais mis les pieds dans le stade de Koševo. L'idée même le dégoûtait. Il se rendait dans les tribunes une fois par an, cependant il n'avait jamais foulé le terrain. Mais il en irait autrement ce soir. Il regardait son billet au centre duquel figurait en grosses lettres : « TERRAIN ». Il souriait de satisfaction.

Sejo était né à Grbavica. À l'Hôpital militaire, et immédiatement après en être sorti, il a vécu à Grbavica, au dernier étage de l'une des tours qui faisait face à la Vallée des Jarres[1]. Le père de Sejo était un fervent supporter du Partizan. Les garçons de Sarajevo soutenaient généralement les clubs que soutenaient leurs pères ou choisissaient éventuellement leurs

1 Surnom donné au stade du Željezničar de Sarajevo.

plus grands rivaux. Le fils d'un supporter du FK Sarajevo est un *pitar*[1] ou un željo[2] ; le fils d'un supporter de l'Étoile rouge est un *zvezdas*[3] ou un *partizanovac*[4]. Ils ne choisissent pas le club ; c'est lui qui les choisit. Sejo méprisait ces supporters opportunistes. Lui et le club de Željo s'étaient mutuellement choisis, le Željo était son destin.

Son premier souvenir, la plus ancienne image de son enfance, lui était revenu un après-midi en fin de printemps. Il était à deux doigts de tomber après avoir escaladé la balustrade du balcon. Sa mère l'avait rattrapé à la dernière minute. C'était un dimanche. Plus tard, sa mère parlerait souvent de l'ivresse avec laquelle il fixait le stade.

Il avait commencé à se rendre aux matchs de Željo avant d'aller à l'école. Au cours de ces premières années, il persuadait son père de l'y emmener, et à ses dix ans, il s'y rendait avec ses camarades, sa bande. Son petit groupe d'amis se divisait en deux sous-groupes : les petits footballeurs, des poussins, qui se rendaient aux matchs pour alimenter leur rêve de disputer, un jour, eux aussi, des rencontres de championnat et d'authentiques supporters (dont Sejo était le leader) qui n'avaient jamais voulu devenir footballeurs. Être supporter, un vrai supporter, c'était ça leur rêve, et le comble de leur fierté ! Les jeunes footballeurs qui s'entraînaient au Željo (et dont ils étaient les supporters de la première heure) ne le considéraient pas comme l'aboutissement de leurs carrières. Dans leur imagination débordante, le Željo n'était que la première étape à franchir, une étape sur le chemin d'un des clubs du « grand quatuor » ou de l'étranger. Leur affection pour le Željo était un sentiment qui dérivait de leurs rêves de grandeur. Sejo, quant à lui, aimait le Željo de façon tout à fait désintéressée. Le Željo était le Željo, il était

1 Surnom donné aux supporters du FK Sarajevo.
2 Surnom donné aux supporters du Željezničar de Sarajevo.
3 Surnom donné aux supporters de l'Étoile Rouge de Belgrade.
4 Surnom donné aux supporters du Partizan de Belgrade.

lui, et il aimait le Željo. C'était l'amour, le véritable amour, sans aucun désir de gain personnel. Il aimait le Željo pour ce qu'il était et non pas par intérêt.

Mais il y avait bien sûr les *pitars*, qui vantaient leur nouveau stade olympique (ils fanfaronnaient sans cesse à ce sujet). Lorsque les supporters du Željo criaient : « je hais le stade de Koševo », les pitars rétorquaient habilement, « alors que tu es né à Koševo ». Sejo était fier, car ça ne le dérangeait pas. Il était né à l'Hôpital militaire de la rue Kranjčevićeva.

Ah, Videoton ! Sejo était en seconde. C'est à l'occasion d'un match contre Videoton que Željko est devenu son meilleur ami. Željko, dont la seule qualité jusqu'alors était son surnom naturel : Željo. C'était un binoclard, un peu intello, il ne jouait pas au foot car il était maladroit, et on l'avait accepté parmi les supporters du Željo uniquement pour son surnom et sa persévérance dans l'effort. Comme il était obéissant et servile, ils le toléraient. Mais Sejo (et le reste de la bande) avait été séduit par une de ses actions. Deux jours après le match contre Videoton[5], c'était la fête du lycée et tous devaient assister au spectacle prévu pour l'occasion. La déception n'était pas encore retombée (elle ne retombera jamais chez Sejo). Željko devait apparaître sur la scène. Il devait débarquer devant le micro en pantalon à pinces et en chemise blanche et réciter un poème de Matoš. Željko s'était pointé devant les invités de marque en short et en maillot de Željo, puis s'était mis à réciter à voix haute et de manière fantastique le poème demandé. Il n'a fait changer que le dernier vers – « le Željezničar est déjà loin[6]. » Il a reçu un avertissement, mais ça en valait la peine. Ses camarades

5 Le 25 avril 1985, le Željezničar jouait son match revanche en demi-finale de la coupe UEFA face au Videoton, après une défaite de 3-1 à l'extérieur. Le Željezničar a remporté le match retour par 2-1, mais a été éliminé.
6 Dans l'original, c'est le chemin de fer qui est déjà loin. Željezničar (nom du club de football) veut dire « employé de chemin de fer ».

le portèrent à bout de bras hors de la salle tel l'auteur du but fatidique et héros du match.

Le temps a passé, Sejo avait fini le lycée, était parti faire son service militaire, en était revenu, puis avait travaillé brièvement comme serveur. La plupart des membres de la bande (et Željko aussi) faisaient des études. Željko assistait encore à tous les matchs à Grbavica, mais aussi à l'extérieur. Avec l'ancienne bande, il se rendait surtout aux matchs contre les *pitars*. Avec leurs études, ils étaient soudain devenus sérieux. Ils feignaient l'inquiétude et bavassaient sur la guerre.

Heureusement, son père était plus informé que lui. Grâce à lui, ils avaient tous quitté Grbavica au dernier moment. Ils avaient obtenu un appartement abandonné dans le quartier de Ciglane. Sejo y habitait très peu, il ne s'était jamais aventuré sur le balcon. Pas par peur des obus ; il ne souhaitait pas regarder vers Koševo. Il avait fait le tour de toutes les lignes de Vogošća à Treskavica, il avait été blessé à la jambe fin 93 (et encore aujourd'hui il ressentait des douleurs à chaque changement de saison). Pendant l'été 94, il avait appris que Željko avait perdu la vie en portant l'uniforme de l'ennemi. C'était la première fois qu'il pleurait depuis Videoton ; le cercle d'amitié se refermait ainsi sur lui-même. Il savait que Željko aimait porter l'uniforme autant que lui, c'est-à-dire pas le moins du monde. Željko n'était pas un *tchetnik*[1], comme ses compagnons aimaient appeler chaque soldat ennemi. Il avait été mobilisé tout comme Sejo. Il ne pouvait pas refuser.

La guerre avait pris fin et Sejo était retourné seul dans son appartement à Grbavica. Ses parents étaient restés à Ciglane. L'appartement était presque entièrement détruit, mais avec une poignée d'amis, il avait réussi à le retaper pour le rendre habitable. Il regardait à nouveau le stade depuis le balcon, le stade blessé de son cher Željo.

Il n'arrivait pas à dormir. Lors des nuits blanches, il se demandait souvent si ce n'était pas un des obus tirés par son unité qui avait tué Željko. Il se demandait de plus en plus le pourquoi de cette guerre et, à chaque fois, la réponse était : à cause des *pitars*. Pour Sejo, les *pitars* ont toujours été synonyme de gros bonnets, d'hommes de pouvoir cruels, le genre à (Željko adorait cette citation) « mettre le feu à une maison pour se faire cuire un œuf. » C'est ce qu'était cette guerre, Sejo en était convaincu, des millions de foyers brûlés, afin que quelques *pitars* y cuisent leurs pitas ! Chaque camp avait ses *pitars*, et Sejo détestait les siens. Il aimait résumer un article de journal dans lequel le FK Sarajevo avait été surnommé « l'Étoile rouge » bosniaque. Les clubs comme l'Étoile, Croatia, Sarajevo, ce sont tous des vermines, pensait Sejo, alors que le Partizan, le Hajduk et Željezničar (comme leurs noms l'indiquent) étaient des clubs de misérables et de défavorisés, d'humiliés et d'offensés, de défaits pathétiques et de malheureux insurgés, comme lui, ou de morts, comme Željko.

Sejo mit son billet dans sa poche et partit chercher ses bottes. Il ne les avait pas portées depuis la guerre. Il était indiqué sur le billet que la pelouse n'était accessible qu'en baskets. La vermine protège son herbe ! Sejo entrera en bottes et se déchaînera sans retenue. Il n'avait jamais souhaité que le stade de Koševo soit plein, et maintenant il espérait qu'il soit bondé. Qu'il y ait au moins autant de spectateurs que de morts causés par les pitars et que ce stade répugnant s'affaisse sous leur poids, et s'enfonce dans les profondeurs, jusqu'au centre de la terre, à l'image d'un ascenseur surchargé. Il se fichait du concert, mais il allait sauter comme un fou. Il allait sauter comme possédé par des démons, comme dix personnes ! Il allait sauter pour lui, pour le Željo et pour Željko.

1 Terme péjoratif pour désigner les formations paramilitaires serbes dans les années 1990 ainsi que les nationalistes serbes.

Chapitre quatre

Damir trépignait devant une cabine téléphonique près du Théâtre de la jeunesse. Il avait une télécarte dans la main. Il attendait que la femme (plutôt âgée, mais bandante) dans la cabine termine sa conversation. Il souhaitait appeler un de ses amis de Zenica pour voir si la bande était partie, et sinon, où et quand ils allaient se retrouver.

Damir portait un uniforme treillis avec des insignes de l'Armée fédérale. Il regardait un peu nerveusement autour de lui, craignant de voir passer des soldats aux bandes blanches sur les manches, ou la police militaire. Damir effectuait son service, mais il s'était échappé de la caserne de Hadžići tôt dans la matinée. Il s'était enfui pour assister au concert. Il espérait en réalité qu'on allait le laisser rentrer chez lui le week-end dernier, comme d'habitude, et il aurait alors prolongé sa permission

jusqu'à mercredi. Il serait allé au concert mardi soir et se serait présenté à la caserne mercredi plutôt que lundi matin. Il aurait trouvé une excuse et advienne que pourrait. Mais le commandant avait eu l'idée de ne laisser personne partir en permission ce week-end. Damir ne voulait pas manquer le concert. Dans la nuit du lundi à mardi, Dervo était de garde. Damir s'était mis d'accord avec lui pour qu'il ferme les yeux vers cinq heures du matin.

– Quand est-ce que tu reviens ? demanda Dervo.

– Mercredi matin.

– C'est trois jours de taule, t'es au courant ?

– Je sais.

Il a pris le premier bus à six heures et est parti pour Sarajevo. À Marindvor, il a mangé un hot-dog au ketchup avant de prendre un café dans un bar, puis il a un peu traîné dans le quartier commerçant de Skenderija. Vers dix heures et demie, il a décidé de se rendre dans une cabine téléphonique. Il ne voulait réveiller personne, mais ne souhaitait pas non plus se retrouver sans sa bande.

Il s'était fait la plupart de ses amis au lycée économique de Zenica. Après le bac, ils avaient tous suivi des études de droit ou d'économie. Certaines filles étaient parties à l'Académie de pédagogie, mais elles n'étaient de toute façon pas concernées par l'armée. La plupart des garçons parmi ses amis n'auraient jamais pu s'inscrire à la fac s'ils n'avaient pas fui l'armée. Ils repoussaient leur service dans l'espoir qu'il soit raccourci. Les plus optimistes comptaient même sur une démilitarisation à venir. Seuls Damir et Eso s'étaient rendus à Sarajevo pour les examens d'entrée. Eso avait été accepté en stomatologie ; Damir, quant à lui, n'avait pas été admis à l'Académie des beaux-arts. Depuis l'école primaire, Damir était le meilleur de la classe en dessin. Que des dix en arts plastiques, président de la section art, premiers dans les concours scolaires et municipaux. Il dessinait des héros de BD sur les cahiers de ses amis, et lorsque le frère

de Dina avait ouvert un café à la fin de la guerre, Damir avait réalisé pour lui quelques peintures murales : le Colisée, un arc de triomphe antique, César et les gladiateurs… Le café s'appelait Rome. Tout le monde savait que Damir allait devenir peintre, et lorsque la guerre avait pris fin, tous attendaient l'admission triomphale de Damir à l'Académie des beaux-arts de Sarajevo.

Damir s'était longtemps préparé pour le concours d'entrée, même si ses amis lui répétaient que c'était inutile, qu'il allait le passer haut la main. Il avait envoyé tous les dessins demandés aux candidats des mois à l'avance. Il était allé passer le test, en était très satisfait, puis – il l'avait raté ! *Pistonnage*, lui répétaient ses amis, tandis que Damir balayait l'éventualité d'un revers de main. Mais peu importe le détachement qu'il affichait en public, il en était atteint. Ses parents et ses amis lui conseillaient de s'inscrire en économie lors de la deuxième session, *pro forma*, uniquement pour éviter l'armée, puis de retenter l'académie l'année prochaine. Le piston ne marchera pas à tous les coups, c'est ce qu'ils lui disaient. Mais Damir ne voulait plus de ça. Il avait laissé tomber l'idée d'étudier et attendait sa convocation.

Cet échec à l'examen d'entrée avait brisé quelque chose en Damir. Il avait compris que seules deux explications étaient possibles. Il ne savait pas dessiner (et c'était une pilule difficile à avaler) ou peut-être (et cette pilule-là était encore plus robuste) que l'admission à l'académie ne se faisait pas en fonction des connaissances et du talent, mais selon d'autres critères. Il ne souhaitait pas entrer dans une telle académie, même si on l'y accueillait l'année suivante en lui déroulant le tapis rouge. Et s'il ne savait pas dessiner, il ne le saurait pas l'année prochaine non plus. Par conséquent, il était inutile de repasser le test d'entrée.

Il avait reçu sa convocation pour le service militaire au printemps, alors qu'il s'était déjà habitué à se complaire dans l'oisiveté. Il dessinait beaucoup et était satisfait de la qualité

de son trait. *Je n'ai pas besoin de l'académie pour être heureux en peignant*, pensait-il.

Le matin du concert, alors qu'il se précipitait de la Skenderija vers le Théâtre de la jeunesse, il passa devant le bâtiment de l'Académie des Beaux-arts. Les étudiants y bronzaient et lézardaient. Il sourit légèrement. Il est plus facile d'être un lézard en civil plutôt qu'en uniforme, devait-il penser. Il observait ces jeunes gens conscients de leur excentricité, aux crânes rasés, aux foulards et aux lunettes de soleil bariolées et laides. Il regardait ces filles, jolies, mais futiles, serrées dans leurs robes synthétiques, aux couleurs de cheveux flashy, portant leurs carnets de croquis et leurs cartons à dessins sous le bras comme des mannequins, tout en gesticulant de l'autre de manière agressive, la fameuse cigarette entre les doigts, parlant fort et riant à gorge déployée. Il les regarda longuement, et ses lèvres s'écartèrent. Il devait s'estimer heureux de ne pas avoir été pris à l'Académie, il devait être fier de ne pas être devenu une marionnette snobinarde, l'ombre d'un triste cliché. Il pouvait presque se réjouir de penser aux trois jours de prison qui l'attendaient. Que représentaient ces trois jours dans une vie ?

La dame bien conservée avait enfin terminé son appel et Damir entra dans la cabine. Il appela Mladen. Ce dernier décrocha tout de suite.

– Tu m'as appelé au bon moment, mon frère. J'allais justement partir.

– Tu vas où ?

– On va prendre un café, puis on enchaîne sur le train pour le concert.

– Comment ça, quel train ?

– Eh, mon pote, mais où est-ce que tu vis. Il y a un train spécialement prévu pour le concert.

– Comment est-ce qu'on va se retrouver ?

– Eh ben… Tu n'as qu'à venir à la gare vers 13 heures, 13h30…

– Ça marche, vieux !

– Alors, à tout à l'heure…

Il sortit de la cabine en jouant avec sa télécarte. *Le train, le bon plan ! C'est vraiment un événement à part !* Il remit sa carte dans sa poche, et sortit un paquet de cigarettes. Il alla s'asseoir sur le muret, où il allait en allumer une, avant de se diriger lentement vers la gare.